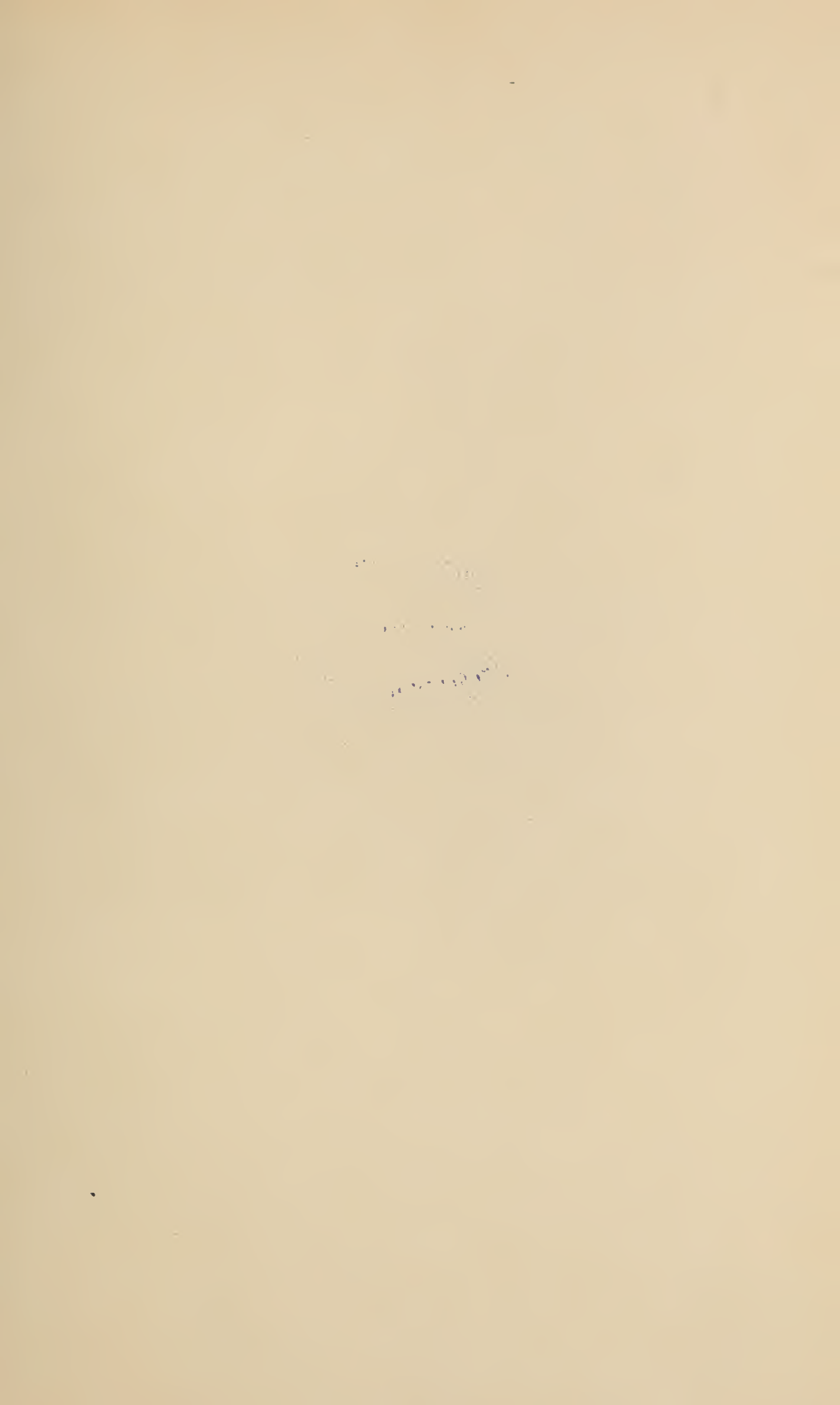
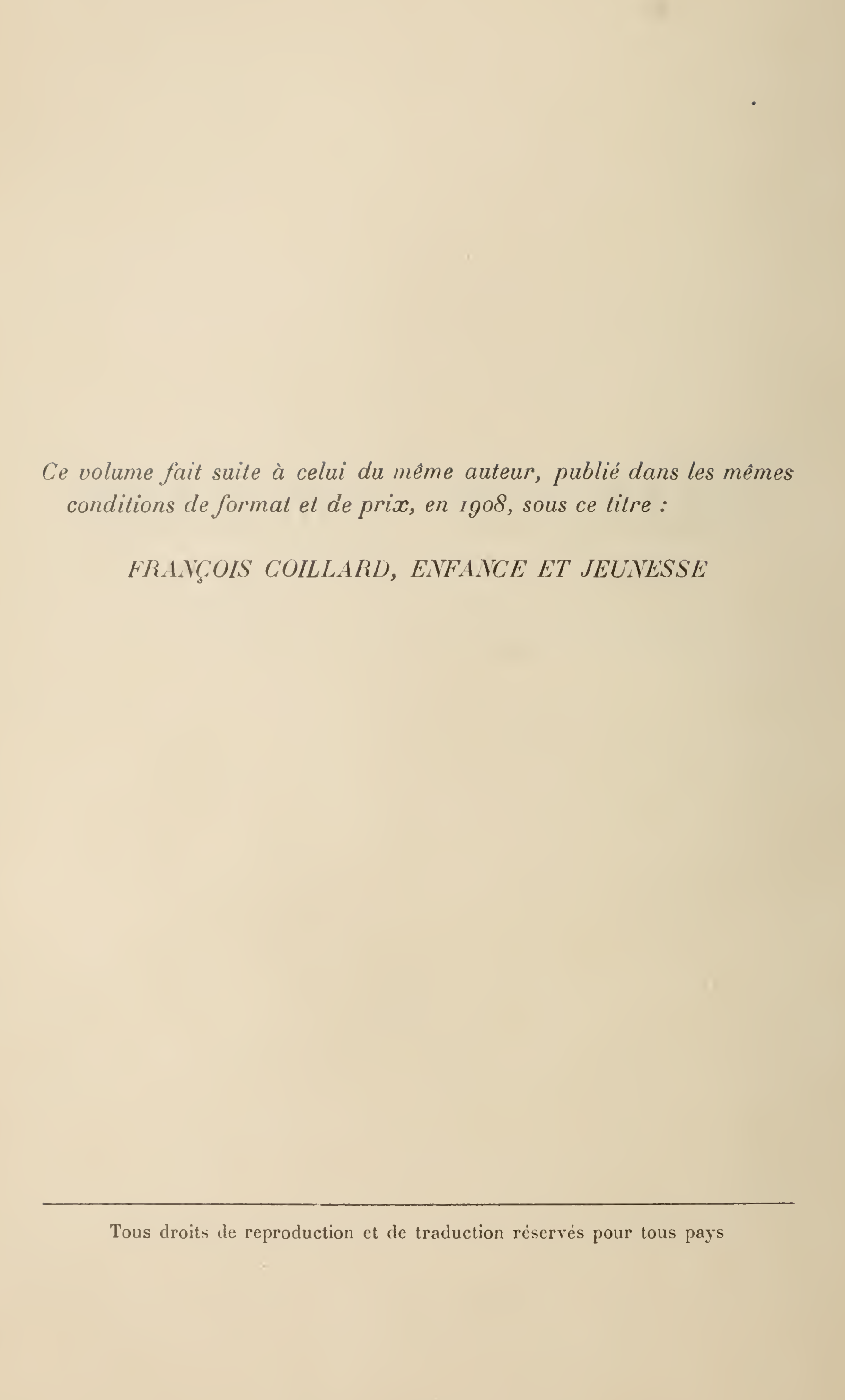



LIBRARY OF PRINCETON
MAY 29 1912
THEOLOGICAL SEMINARY



FRANÇOIS COILLARD

MISSIONNAIRE AU LESSOUTO



Ce volume fait suite à celui du même auteur, publié dans les mêmes conditions de format et de prix, en 1908, sous ce titre :

FRANÇOIS COILLARD, ENFANCE ET JEUNESSE



TEMPLE DE LÉRIBÉ

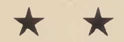




ÉDOUARD FAVRE

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE

ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



FRANÇOIS COILLARD

MISSIONNAIRE AU LESSOUTO

1861-1882

★ ★

Ne faisons pas l'œuvre du Seigneur
lâchement et à demi. COILLARD.

AVEC 51 PORTRAITS ET VUES, DONT 4 EN COULEUR
2 CARTES ET 1 PLAN

PARIS

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, BOULEVARD ARAGO, 102

—

1910

Aux Missionnaires du Lessouto

Ce volume est l'histoire de l'un des vôtres. Veuillez en agréer le respectueux hommage.

Edouard Favre

Avant-Propos

Il y a trois ans, un volume paraissait sur l'Enfance et la Jeunesse de François Coillard [1]. Ce volume aurait-il une suite? Quelle serait-elle ?

Dès lors, j'ai vu clairement que je devais consacrer encore deux volumes à Coillard en mission. Le présent volume comprend les années durant lesquelles il fut missionnaire au Lessouto. J'espère pouvoir prochainement montrer Coillard au Zambèze.

Comme documents, j'ai pu utiliser des lettres, pour la plupart inédites, et un journal intime qui présente malheureusement de grandes lacunes.

J'ai eu aussi entre les mains un récit fait par Coillard, d'après son journal intime, de son voyage au pays des Banyaïs et chez les Matébélés, 350 pages environ, commençant en avril 1877 et interrompu brusquement en juin 1878. Coillard avait entrepris ce travail en août 1880, durant ses vacances; il le continua plus tard en Afrique et il le destinait à l'impression, mais il ne l'acheva pas. J'y ai fait plusieurs emprunts, entre autres le récit du séjour chez Masonda; mais j'ai préféré, en général, le journal écrit au jour le jour : le style en est moins soigné, mais il est plus vivant et plus impressif.

Il a été employé pour ce volume, comme pour le précédent,

---

1. Édouard Favre, *François Coillard. Enfance et jeunesse. 1834-1861.* Paris, 1908, in-8.

deux caractères d'impression : le plus gros a été affecté à toutes les citations de Coillard ; parmi celles-ci, les passages qui ne sont ni guillemetés, ni indiqués comme extraits de lettres, sont empruntés au journal intime ou, pour la période d'avril 1877 à juin 1878, au récit que je viens de mentionner.

La carrière de Coillard durant les années 1861 à 1877 est peu connue ; pour les années qui suivent, ce serait une erreur de croire que le présent volume, comme celui qui est en préparation, ne puisse être que la répétition ou une dilution de ce que Coillard a lui-même écrit dans son ouvrage *Sur le Haut-Zambèze*. Mon but, en effet, n'est pas d'écrire l'histoire de la Mission, mais celle de la vie intime d'un serviteur de Dieu, de retracer ses expériences religieuses, de suivre le développement de son âme. L'occasion était propice, parce que la carrière de Coillard a été particulièrement accidentée et surtout parce que les documents sont exceptionnellement nombreux et détaillés. Ce volume fournit la preuve de la puissance et de l'amour de Dieu, s'exerçant à toute heure dans la vie de quiconque s'est donné à lui.

Parmi ceux auxquels je tiens à dire ma reconnaissance, je dois mentionner M. Frédéric Christol, ancien missionnaire au Lessouto, qui a mis à notre disposition toutes les études et les croquis qu'il avait faits à Léribé, lorsqu'il y alla avec Coillard en 1882. Son crayon et ses pinceaux ont servi à illustrer les récits de celui à l'appel duquel il les avait quittés. Nous lui devons 31 dessins à la plume, 3 dessins en couleur et 1 huile reproduite en tête de ce volume. Sa collaboration a été celle d'un cœur chaud et délicat.

Je ne peux pas énumérer à nouveau tous ceux auxquels j'ai dit ma gratitude il y a trois ans. Je tiens cependant à mentionner Mlle C.-W. Mackintosh qui m'a fourni encore de nombreux documents, le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris, MM. Alfred Bœgner, Jean Bianquis, André Muller, qui m'ont aidé de leurs lumières et de leur confiance.

Enfin et surtout ma reconnaissance va à celle qui non seulement a pris sa large part du labeur de la publication, mais qui m'a aidé à porter le poids de la responsabilité assumée.

Cette responsabilité est lourde : le souvenir que laisse une vie dépend, en effet, de celui qui l'écrit. Le biographe engendre à nouveau son héros, il fixe définitivement ses traits pour la postérité ; de lui dépend ce témoignage que toute existence peut et doit rendre après la mort de celui qui l'a menée. Quelques pages peuvent donc stériliser, pour les générations à venir, toute une vie de fidélité et d'obéissance. Et s'il allait en être ainsi pour les pages que je livre aujourd'hui au public?

C'est dans la crainte de présenter un Coillard qui ne fût que ressemblant et qui ne fût pas tout à fait lui-même que, dans ce volume comme dans le précédent, je l'ai laissé parler. J'ai donné un document. Puisse-t-il être tout entier à la gloire du Dieu que Coillard a constamment voulu glorifier !

Édouard Favre.

Les Ormeaux, Pregny, août 1910.

Ouvrages cités

COILLARD, François. *Sur le Haut-Zambèze, voyages et travaux de mission.* Paris, 1898, in-4.

DIETERLEN, Hermann. *Adolphe Mabille, missionnaire.* Paris, 1898, in-12.

FAVRE, Édouard. *François Coillard. Enfance et Jeunesse. 1834-1861.* Paris, 1908, in-8.

Journal des Missions évangéliques. Cité : *J. M. E.*

JOUSSE, Théophile. *La Mission française évangélique au Sud de l'Afrique, son origine et son développement jusqu'à nos jours.* Paris, 1889, 2 vol. in-8.

JOUSSE, Théophile. *La Mission au Zambèze.* Paris, 1890, in-8.

MACKINTOSH, C.-W. *Coillard of the Zambezi.* Londres, 1907, in-8.

MALAN, C.-H. *La Mission française du Sud de l'Afrique, impressions d'un ancien soldat.* Traduit par Mme G. Mallet. Paris, 1878, in-12.

Au Lecteur

En 1834, à Asnières-lès-Bourges, dans une famille déjà nombreuse, naissait un « tard venu »; peu après, le père de famille mourait et la pauvreté entrait dans la maison. La mère, surnommée « la Mère Bonté », était une femme pieuse, elle voulait faire du plus jeune de ses enfants un pasteur. Lui aimait les études et se pliait mal aux rudes travaux de la terre; mais, comme il fallait qu'il gagnât sa vie, on le plaça comme jardinier, puis comme domestique, dans des châteaux des environs. Il n'y réussit guère, son goût pour les études persistait. Le 20 septembre 1851, il entra à l'institut de Glay. C'est là qu'il se convertit et que, tout de suite après, Dieu lui montra clairement qu'il voulait faire de lui un missionnaire (1852).

Mais François Coillard — car c'est de lui qu'il s'agit — n'avait pas l'instruction première indispensable. Il l'acquit au Magny-Danigon par les soins du pasteur Louis Jeanmaire (1853), à Paris où il suivit pendant un an les cours de l'École préparatoire de théologie de Batignolles (1853-1854), à Strasbourg (1855). Après un an de séjour à Asnières, où il fit plus d'évangélisation que d'études proprement dites, et où il finit par une suffragance, il entrait (novembre 1856) à la Maison des Missions, qui se rouvrait alors à Paris et dont le missionnaire Eugène Casalis, revenu du Lessouto, prenait la direction. Coillard croyait pouvoir enfin se livrer pendant plusieurs années, dans une maison chrétienne,

selon un plan bien déterminé, à des études suivies et complètes, quand l'appel se fit entendre.

Après des adieux douloureux, après s'être séparé de la Mère Bonté qu'il ne devait plus revoir, il partit pour le Lessouto. Le voilà naviguant pendant cent jours sur un voilier, et si malade qu'on est presque inquiet de lui. Il débarque au Cap le 6 novembre 1857, puis se rend en chariot à bœufs au Lessouto, où sévit la guerre. Il va de stations en stations. Il douterait presque de l'opportunité de sa venue, lorsque la Conférence des missionnaires décide la fondation de deux nouvelles stations, dont l'une, Léribé, chez le chef Molapo, lui est confiée.

Il alla s'y établir, tout seul (février 1859), à la porte même du village païen. Mais cette solitude sur la station la plus reculée du Lessouto était difficile à supporter, elle nuisait à son travail; seul, il ne pouvait pas faire l'œuvre, il lui fallait une compagne. Après deux années d'attente, Dieu la lui envoya en la personne d'une Écossaise d'un caractère énergique et d'une volonté ferme. Mlle Christina Mackintosh partit pour l'Afrique le 23 novembre 1860, se donnant tout entière à l'œuvre et à l'ouvrier. La joie de Coillard, à cette nouvelle, fut sans bornes ; il quitte la station d'Hermon, où il avait été placé provisoirement, il accourt au-devant de celle qui devait être la joie et, après Dieu, la force de sa vie...

Mais, ami lecteur, je perds mon temps et te fais perdre le tien ; cette histoire est assurément connue de toi. Suis-moi au Cap de Bonne-Espérance — quel joli nom pour le lieu où doivent se rencontrer deux êtres qui s'aiment pour la vie ! — Nous assisterons de loin, de très loin, comme la discrétion l'exige, au premier serrement de main des deux jeunes gens. Puis nous partirons avec ces deux époux, nous nous enfoncerons avec eux dans le continent noir et, pendant une vingtaine d'années, nous les suivrons à travers les tristesses et les joies, les difficultés, les dangers et les délivrances d'une carrière qui fut pleine d'imprévu.

Si tu aimes à pénétrer dans l'intimité d'une âme, viens avec moi : je te ferai pénétrer dans celle du petit Berrichon. Tu l'as connu timoré, craintif, triste, facilement abattu, et tu verras se développer en lui un homme énergique, viril, héroïque et serein, parce qu'obéissant.

Mais garde-toi bien de lui en attribuer la gloire, elle appartient au Maître qu'il a servi.

Édouard Favre.

FRANÇOIS COILLARD

MISSIONNAIRE AU LESSOUTO

CHAPITRE PREMIER

A LÉRIBÉ (1861-1864)

Mariage. — Du Cap à Léribé. — Une première séparation. — Jour de naissance de Christina. — Johanné Nkélé. — Makotoko. — L'œuvre à Léribé. — La maison d'habitation. — Visites. — Deux baptêmes. — Lettre de Coillard à sa mère. — Seul à Léribé. — Transfert de la station. — L'œuvre en 1863. — Ma-Péthlé.

Le 3 janvier 1861, François Coillard partait de la station d'Hermon (Lessouto) pour rejoindre Mlle Christina Mackintosh ; le 28 janvier, il arrive à Port-Élizabeth. Là, il apprend que sa fiancée l'attend au Cap. Il décide de s'y rendre par voie de terre, il prend une méchante voiture de poste et roule nuit et jour ; il s'arrête toutefois le dimanche, car jamais il ne voyagea ce jour-là. Il arrive au Cap le mercredi 6 février 1861 [1]. Mlle Christina Mackintosh y était depuis le 24 janvier. On peut se figurer combien émouvante devait être, pour ces deux jeunes gens sortis de milieux très différents et qui se connaissaient peu, une première entrevue, alors surtout qu'elle était précédée d'un

1. Éd. Favre, *François Coillard, Enfance et Jeunesse,* p. 318.

malentendu, duquel était résulté, pour Mlle Mackintosh, une attente de quinze jours sur terre africaine.

« J'espère que les amis qui vous reçoivent sous leur toit hospitalier auront la délicatesse de nous laisser seuls pour notre première entrevue, » écrit Coillard à sa fiancée, le jeudi 31 janvier 1861, dans une lettre qui devait le précéder de deux jours au Cap. « Rien ne me gênerait et ne m'affligerait plus que si quelqu'un était témoin de notre premier serrement de main. Vous me comprenez et je suis sûr que vous avez le même et naturel désir. Oh ! priez, priez notre Père céleste que nous puissions nous rencontrer, sans qu'il y ait quoi que ce soit à regretter. Cinq minutes suffiront pour mettre fin à votre étonnement que je n'aie pas été au Cap avant vous.

« Je ne puis prendre presque aucun bagage avec moi dans cette triste carriole; pour quelques jours, ma bien-aimée, vous voudrez bien supporter le négligé d'un voyageur africain. »

Le mariage fut célébré le 26 février et, après une semaine passée au bord de la mer, les jeunes époux revinrent au Cap, où, « affairés comme des abeilles », ils se préparèrent au voyage par mer pour Port-Élizabeth. Ils partirent le 19 mars.

Ils durent attendre leurs bagages dans cette ville.

Port-Élizabeth, 26 mars 1861[1]. — Cette date me rappelle qu'un mois déjà s'est écoulé depuis mon union avec Christina. Un mois du plus pur bonheur, un mois de vraie union, j'entends d'union telle que je la conçois. Je bénirai, ici-bas et dans l'éternité, mon Père qui m'a béni si abondamment et

1. Toutes les citations de Coillard qui ne sont ni guillemetées ni indiquées comme extraits de lettres, sont empruntées à son journal intime.

gratifié d'une telle compagne. Chaque jour, je dirais chaque instant, me découvre un nouveau pli de son caractère et ranime mon amour pour elle et ma reconnaissance pour mon Dieu. Accomplie sous tous les rapports, elle me laisse en arrière sur le chemin de la vie chrétienne. Elle est énergique, active, sensible à l'excès, aimante par conséquent. C'est le dévouement personnifié. Je suis vraiment tout ébahi, moi pauvre Coillard, cet être qui se trouve dans le chemin comme une pierre inutile et incommode. Vraiment je n'étais pas digne d'elle. Elle a paru souffrir de mon manque de « bonnes manières ». Pour l'amour d'elle, je voudrais être accompli; cela, du moins, adoucirait l'amertume de ses étonnants sacrifices. O mon Dieu, enseigne-moi à la rendre heureuse. Si j'ai besoin d'en appeler constamment à son support, notre bonheur ne sera qu'imparfait, elle sera une fleur dans un désert, une perle dans la vase, un ange dépaysé, et moi je serai tout autre.

Il est un seul jour que je voudrais pouvoir effacer de notre vie de mariage. O honte! mille fois honte à moi!...

Le jour auquel Coillard fait allusion avait été marqué par un accès de colère contre un noir qui avait commis, involontairement, une grave impertinence à l'égard de Mme Coillard. Coillard souffrit profondément d'avoir perdu, dans cette occasion, la maîtrise de lui-même; ce fut la dernière fois de sa vie qu'il se laissa dominer par la colère.

Mais à quoi bon donner cours à mes pensées. Je me sens triste en pensant à moi-même. Elle m'a dit, ma tendre amie, qu'elle avait une haute idée de ma piété!... Oh! quelle confusion pour moi! Lorsqu'elle me dit cela, je croyais saisir sur ses lèvres l'expression de l'ironie et du reproche. Mais non, elle était sincère! Pauvre amie! quelle déception quand

elle m'a trouvé tel que je suis : vaniteux, plein du monde, orgueilleux. O mon Dieu, tends-moi une main secourable !

Je voudrais réunir toutes les forces de mon être pour supplier mon Dieu de me tirer de mon bourbier ! Mon Père ! ne suis-je point à toi ? Que ta droite me conduise ! Que ton amour, qui étincelle à mes yeux et marque chacun des pas de ma triste vie, enflamme et dévore mon cœur ! T'aimer, te servir, te prier, te vivre, c'est ce que je veux.

Port-Élizabeth, 29 mars 1861. — Aie pitié de moi, ô Dieu, aie pitié de moi, car mon âme se retire vers toi. Je me retire sous tes ailes jusqu'à ce que les calamités soient passées ! (Ps. LVII, 2.) J'ai vu beaucoup de calamités dans ma vie, j'ai goûté la misère sous toutes ses formes. Mais il n'est point de calamités plus grandes que celles qui accablent ma pauvre âme. Je suis sans force, un véritable roseau agité par le vent et tourmenté par les tempêtes. Oh ! qu'il m'est doux d'expérimenter que mon Dieu ne veut point briser le roseau froissé ! Mon cœur souvent s'écoule comme de l'eau au dedans de moi. C'est le cas aujourd'hui, je me sens misérable. L'herbe a crû sur le sentier qui me conduisait au cœur de mon Père. Je suis devenu étranger à cette communion constante, intime, que j'ai de temps en temps savourée. Au lieu de progresser et de laisser le monde loin derrière moi, c'est comme si je faisais volte-face et retournais au monde. Quelle vie que la mienne depuis que j'ai quitté le Lessouto ! Non, ce n'est pas une vie, c'est un sommeil ; c'est une lacune dans ma vie. Ma Bible est restée fermée, mon cabinet devenu désert, mes genoux ont oublié de se plier, mon cœur de se dilater, et ma bouche de prononcer la prière. Que de sujets d'humiliations depuis mon mariage !

Des pages analogues étaient nombreuses dans le journal intime de la jeunesse de Coillard, elles deviendront toujours plus rares ;

le sentiment du péché persiste et persistera jusqu'au bout, mais ces accablements presque morbides finiront par disparaître, et cela grâce à un développement spirituel continu, au travers de circonstances qui deviendront toujours plus difficiles, grâce aussi à l'influence de Mme Coillard qui donna de la rigidité à ce « roseau agité par le vent et tourmenté par les tempêtes » et qui fit trouver à cette âme son équilibre[1].

De Port-Élizabeth, M. et Mme Coillard se mirent en route pour éribé. Ce voyage fut pour Mme Coillard une brusque initiation à la vie africaine et, pour tous deux, une occasion d'apprendre à se bien connaître, dès le début de leur vie conjugale, car c'est aux prises avec des difficultés et des contretemps quotidiens que les caractères se révèlent.

« En route, écrit Coillard[2], dans chaque ville ou village, de précieux amis, tant par leur affection chrétienne que par leurs obligeants services, nous ont plus que dédommagés des fatigues et des longueurs du voyage. Sans voir la nuée de jour, ou de nuit la colonne de feu, comme les Israélites au désert, nous ne nous sommes pas moins sentis conduits pas à pas et gardés par la main toute-puissante de notre bon Dieu. »

M. et Mme Coillard passèrent à Queenstown le 11 mai, à Burghersdorp le 18. La Conférence des missionnaires du Lessouto se réunit les derniers jours de mai à Thaba-Bossiou. Coillard écrit d'Hébron, le 27 mai, à Louis Cochet, missionnaire de cette station, qui s'était rendu à la Conférence :

« Si nos bœufs avaient été frais — comme ils ne le sont pas — nous aurions pu arriver à Thaba-Bossiou avant que les frères se séparent, mais c'est hors de question. Nous

---

1. Éd. Favre, *ouvr. cité*, p. 342-343.
2. Au Comité, Léribé, 1er décembre 1861.

serons donc privés du plaisir de serrer la main à nos frères et moi d'assister et de prendre part à vos délibérations. C'est d'autant plus triste qu'une fois à Léribé, il ne me sera pas facile, sans doute, de faire de longs voyages et de longues absences. Vous savez que nous sommes hors du monde. Il faut en prendre son parti. »

De Morija, le 4 juin 1861, Coillard écrit à une de ses belles-sœurs, Mlle Marguerite Mackintosh :

« En voyage, écrire est une chose formidable, surtout pour qui ne sait s'asseoir et tailler sa plume. De bonne heure, les soucis vous réveillent et le devoir vous met sur pied. C'est à peine si l'on a le temps d'avaler une goutte de mauvais café, sans lait : il faut partir. Et, pendant que le véhicule chemine majestueusement traîné par une douzaine d'encornés, les cahots sont tels que vous devez vous estimer heureux de ne pas vous casser la tête contre les côtés de la tente.

« Au milieu du jour l'on fait une halte, c'est vrai, mais si courte que c'est à peine si l'on peut faire cuire un œuf à la coque ou jeter dans la poêle un gâteau de l'invention de ma précieuse Christina. Je vous en donnerai la recette plus tard. A la nuit ou au milieu de la nuit l'on s'arrête et dételle de nouveau. Mais les esprits sont bien bas, sinon évaporés ; le froid, la fatigue, la faim se font sentir ; vous voyez si l'on peut être bien inspiré pour faire des lettres. Ainsi passent les jours, les semaines, les mois ; l'on se dit : « A demain ! » Puis, avec cet éternel refrain, arrive le jour où il faut expédier les lettres.

« Vous serez heureuse d'apprendre que, la semaine prochaine sans doute, nous approcherons de l'ex-ermitage de Léribé. Mon cœur bondit de joie à cette pensée. Ce n'est

pas la chaumière qui fait sur moi ces joyeuses impressions. Je crains bien que nous ne la trouvions dans un pitoyable état. Mais c'est, sans doute, le trésor dont je vais l'embellir, trésor si précieux et si rare qu'il n'a pu se trouver que sur le sol écossais.

« Je crois que nous sommes fatigués du wagon, entassés que nous sommes, comme dans un nid fourré. Après deux mois, notre ambulante demeure n'a rien perdu de sa fraîcheur. Chacun tombe des nues en admirant le goût qui l'a décorée ; on ne peut pas croire que ce soit là un wagon de voyage tant il est frais et coquet, avec ses jolis rideaux, ses élégantes pochettes suspendues de chaque côté, cette peau de tigre, ces plantes, etc., dont l'ensemble forme, dirait-on, la huitième merveille du monde.

« Peut-être, chère sœur, me direz-vous, en poussant un soupir, qu'en Afrique on s'émerveille de fort peu de chose : c'est bien vrai. Cependant ici, plus encore qu'en Europe, le bon goût n'est pas un hors-d'œuvre. »

« Au Lessouto, où nous avions espéré voir finir nos difficultés [1], nous nous trouvâmes dans la plus grande détresse. Nos bœufs ne pouvaient plus porter le joug ; nous dûmes chercher de l'aide parmi les natifs pour nous conduire, de station en station, jusqu'à Thaba-Bossiou. M. Mabille aussi nous prêta son attelage, pour un ou deux jours. Moshesh [2], lui, nous refusa tout secours, malgré nos instances. Nous lui avions cependant offert un présent magnifique qu'il avait beaucoup admiré et que nous devons au goût et à la générosité de M. Ch. Pillivuyt.

---

1. Lettre au Comité, 1er décembre 1861.

2. Grand chef ou roi des Bassoutos, résidant à Thaba-Bossiou, père de Molapo, le chef de Léribé.

« Molapo s'empressa de nous tirer d'embarras, mais ses bœufs étaient à demi sauvages, l'essieu de derrière de la voiture se cassa dans les champs et ma compagne était souffrante. C'était l'hiver, aussi achevâmes-nous fort péniblement notre voyage à travers cette partie du Lessouto où il nous reste encore un chemin à frayer. »

Le 27 juin, Coillard écrit de Bérée à Louis Cochet :

« Vous serez étonné de voir que nous ne sommes pas encore à Léribé, depuis un mois et plus que nous avons quitté Hébron. Vous connaissez les difficultés que nous avons eues avec nos bœufs. Si Dieu le permet, nous pourrons arriver la semaine prochaine à notre heureux et paisible *home*. Vous voyez que nous avons lieu d'être fatigués du voyage. »

M. et Mme Coillard n'arrivèrent à Léribé, qu'ils appellent encore quelque temps Ébénézer [1], que le mardi 9 juillet :

« Bien qu'il n'y eût rien d'extraordinaire dans la réception qu'on nous fit, on parut content de nous revoir [2]. »

Peu après son arrivée, le 20 juillet 1861, Coillard écrit à sa belle-sœur Marguerite :

« L'aiguille marque onze heures du soir ; tout est calme, tout repose au dehors et aussi au dedans, car ma douce compagne rêve sans doute de vous, pendant que je vous écris. Elle dort, pauvre Tiny ! [3] Rien d'étonnant qu'elle

---

1. Éd. Favre, *ouvr. cité*, p. 290.
2. Lettre au Comité, 1er décembre 1861.
3. Petit nom que Coillard donnait à sa femme.

éprouve une pénible réaction de ses pérégrinations et de ses fatigues récentes auxquelles il faut ajouter celle de s'installer dans la cellule d'un ermitage qui semblait n'avoir jamais pensé recevoir un nouvel hôte. Nous sommes installés maintenant et vraiment confortables. Je suis sûr que vous aimeriez notre chaumière. Elle est étroite, mais juste assez



Près de Léribé

grande pour servir d'asile au bonheur; le bonheur la remplit. »

A peine arrivé, Coillard dut aller à quelque trente lieues, à Winburg, chercher les bagages. Ce fut la première séparation. Il partit le mardi 30 juillet avec des bœufs prêtés par Molapo et accompagné de plusieurs Bassoutos, dont Jonathan, le fils de ce chef; il espérait revenir le samedi suivant. Dès le soir, il écrit à sa femme :

« Ma montre marque huit heures. Que fais-tu, seule main-

tenant dans cette humble chaumière que le bonheur s'est choisi pour asile? Tout le jour, je t'ai suivie en esprit, d'abord assise sur ce rocher solitaire, les joues pâles et les yeux rouges, regardant s'éloigner celui qui t'aime plus que lui-même. Je te suivis ensuite dans cette maison passant d'une chambre dans l'autre, mettant partout l'empreinte d'une de tes précieuses vertus : l'ordre le plus parfait. Maintenant, je te vois dans notre sanctuaire, près d'un feu pétillant avec ardeur, à côté de ma table. Mais... pourquoi, dis-moi, ce mouchoir qui s'approche de tes yeux ? Dis-moi, pleures-tu? Le bois qui pétille, des pas qui s'entendent au dehors, les chiens qui aboient, un rien te fait tressaillir. Tu comptes les heures qui se sont écoulées depuis qu'il est parti, celles qui s'écouleront jusqu'à son retour, et puis ce profond soupir, qu'il me semble entendre d'ici, dit assez que ces heures sont nombreuses et que la triste solitude sera longue. Je sens qu'il m'est impossible d'être séparé de toi. La mort même ne détruira point notre union. Pense à notre bonheur dans le ciel! »

Mercredi 31 juillet 1861.

« Le wagon n'est plus ce petit nid, joli, confortable, que tu avais arrangé avec un goût digne de toi et qui nous faisait prendre en patience la longueur de notre voyage de noces. Non, il a subi une terrible métamorphose.

« Tout le jour d'hier, j'ai pensé avec tristesse et humiliation à la manière dont je me suis conduit envers ce jeune noir qui est entré dans notre chambre à coucher. J'ai honte de moi-même. Honte ! honte ! Ce n'est point ainsi qu'on civilise et christianise de pauvres sauvages qui ne savent rien. Ma conduite n'est pas digne d'un chrétien, encore moins l'était-elle d'un ministre du Christ. Cela, mon amie, m'a fait faire de très tristes reflexions sur moi-même; ma

conduite a paralysé plus d'une fois l'effet de mes enseignements.

« Depuis le peu de temps que nous avons uni nos vies, combien n'as-tu pas eu à souffrir de ma mauvaise nature. Je me dis souvent que je ne suis pas digne du privilège que Dieu m'a accordé d'être ton heureux époux. Non, je ne suis point ce que tu me croyais, ce que tu me voudrais. Je ne suis pas même ce que tu me crois. Oh ! puisses-tu me supporter et m'aimer toujours ! Là-Haut nous nous aimerons sans misères ! Et puis, si je te fais souvent de la peine, mets-le sur le compte de mon étrange éducation qui m'a donné un si singulier et si triste caractère, mais ne doute jamais, même pour un instant, de l'amour que je t'ai voué ! On amène les bœufs, il faut donc clore cet entretien. Adieu, Tiny. Souviens-toi du passage : « Rejette ta charge sur l'Éternel... »

Jeudi matin, 1er août 1861.

« Lorsque je sortis, le soleil n'avait pas encore paru ; il se montra dans un ciel sans nuages, même sans brouillard, ce qui me fit faire une comparaison avec la vie si pleine de bonheur que nous commençons. Nous sommes heureux ; sans doute nous le serions encore plus si je pouvais réaliser l'idéal d'un époux chrétien, comme tu réalises, toi, celui d'une épouse ; mais le Seigneur m'aidera et notre bonheur conjugal, qui s'est levé comme un soleil sans nuages, ira de force en force, de perfection en perfection, jusqu'à ce que nous le voyions consommé dans le ciel. Que des nuages viennent parfois l'obscurcir, ce soleil du foyer domestique, que des orages semblent lui disputer sa course ou paralyser, refroidir son influence bienfaisante, mon amie, nous devons nous y attendre. Mais un coup de vent suffit pour chasser les nuages, et l'arc-en-ciel, qui étale au firmament ses ra-

vissantes couleurs, fait promptement oublier les coups de tonnerre. Nous nous aimons, c'est là le vent qui chassera les nuages et l'arc-en-ciel qui nous fera oublier les orages. »

Jeudi à midi.

« Je sens que mon cœur est près de se rompre quand je pense qu'à ce jour et à cette heure, nous ne sommes pas encore arrivés à Winburg. Maintenant, plus d'espoir de rentrer à la maison samedi dans la nuit ; le dernier rayon d'espoir a disparu. Les larmes coulent presque de mes yeux en t'écrivant cela et mon cœur saigne quand j'y pense. Je suis effrayé en pensant à ton désappointement. Maintenant adieu, je vais me préparer à faire mon « entrée » dans la ville de Winburg. »

Soir.

« J'avais déjà renoncé à écrire ce soir faute d'encre, mais j'ai eu la bonne fortune d'en trouver dans un coin ; c'est pourquoi, quoique déjà pieds nus et à moitié déshabillé, je m'assieds pour avoir un petit moment de conversation avec toi. Je suis à Winburg. Tout notre bagage est arrivé ! »

Vendredi 2 août 1861, 9 heures du soir.

« ...Je voudrais crier et laisser librement couler mes larmes quand je pense que demain tu m'attendras. Peut-être cette séparation était utile, sinon nécessaire, pour me montrer combien, combien vraiment, chaudement et profondément, je t'aime. »

Samedi soir.

« ...Je n'essaye pas de te dire combien je suis triste, assis dans mon wagon, bien loin, quand je pense qu'à cette heure tu m'attends anxieusement. Je me suis levé très tôt;



M. ET Mme F. COILLARD EN 1862

avant midi les deux wagons étaient chargés, mais il m'a fallu courir de-ci, de-là ; enfin, à deux heures, nous étions prêts à partir. Je n'ai pas honte de te dire que je suis fatigué. »

Coillard n'écrit plus son journal intime que dans une ou deux occasions :

Samedi 7 septembre 1861. — Que de fois n'ai-je pas voulu mettre la main à mon journal ! Il est vrai que depuis quelque temps j'ai trouvé une autre confidente, un cœur qui bat à l'unisson du mien. Oh ! que de fois j'ai pensé au ciel aujourd'hui !

Mardi 19 novembre 1861. — Chaque jour je me reproche de ne point faire mon journal. J'ai éprouvé tant de bien à écrire mes pensées et mes actes, cela m'a tellement porté à veiller sur moi-même que je ne puis que gémir d'avoir négligé mon journal.

Puis, il l'abandonne et, jusqu'en 1867, il n'écrira plus qu'accidentellement une demi-page en 1865.

Mme Coillard passa, au début de sa carrière missionnaire, par une crise douloureuse de mal du pays, et ses larmes coulaient continuellement. On sait comment, par une résolution héroïque, elle reprit possession d'elle-même [1] ; mais, lors du premier anniversaire de sa naissance passé en Afrique, le 28 novembre 1861, elle est encore en pleine crise, et son mari, toujours levé de bon matin, lui écrit, quoique auprès d'elle :

« C'est en vain que je me creuse la tête pour te causer une surprise à ton réveil. Je n'ai rien à t'offrir, rien, pas même une petite fleur. J'en suis tout désolé comme s'il me restait

---

1. Éd. Favre, *ouvr. cité*, p. 342.

encore à te prouver mon amour, ma chérie, comme si d'un présent devait dépendre ton bonheur à venir. Mais notre Père est riche et bon et c'est à lui que je veux demander tout ce que je voudrais pouvoir te donner aujourd'hui. Je voudrais bien tarir tes larmes, ces larmes qui, comme un sombre rideau de nuages, bornent et obscurcissent l'horizon de ta foi. Ne pleure plus, crois seulement et tu verras la gloire de Dieu.

« N'est-ce pas toujours au milieu des plus grandes épreuves que s'épure et se fortifie la foi des enfants de Dieu ? Si notre ciel était toujours serein, notre sentier parsemé de fleurs et notre œuvre prospère, c'est alors que nous aurions lieu de nous inquiéter et de nous désoler et de penser que nous ne sommes pas dans le bon chemin et que l'œuvre que nous faisons n'est pas celle de Dieu, mais bien la nôtre, une œuvre humaine, une œuvre qui pourrait avoir tout l'éclat du verre, mais aussi sa fragilité. Travaillons donc avec le Seigneur, ma plus précieuse amie, et, si le fardeau parfois est lourd et le faix du jour accablant, pensons au repos qui nous est réservé.

« Je voudrais aussi te dire le ministère que tu remplis dans la maison. Ma chérie, si j'étais seul ici, seul sans toi, sans ton amour, sans ton aide, sans tes consolations, sans tes encouragements, sans tes prières, n'est-ce pas que mon pèlerinage ici-bas serait bien pénible ? Mais avec toi, il y a toujours une fleur parmi les épines et un arc-en-ciel dans les nuées.

« Que Dieu nous garde longtemps l'un pour l'autre, afin que nous puissions longtemps le glorifier, témoigner de son amour, lui amener des âmes ! Et puis, quand sonnera l'heure du départ, nous nous donnerons rendez-vous avec bonheur dans ce palais de gloire que Jésus nous prépare. Là plus de fatigues, plus de larmes, plus de déceptions. »

Léribé était particulièrement isolé; c'était, en 1862, la plus septentrionale des stations du Lessouto, et le centre d'un immense district.

Autour de la station même de Léribé, il y avait plusieurs localités ou groupes de huttes; à une vingtaine de kilomètres au



nord-est, Botha-Bothé; au sud-ouest de la station, le village de Simoné, le village du chef Molapo avec sa résidence; puis Hlotsé-Heights, les hauteurs qui dominent la rivière de la Hlotsé, où Molapo établit une enceinte fortifiée avec un blockhaus, « le camp »; puis, plus au sud, au delà de la Hlotsé, Tsikoané.

A cette époque, la mission du Lessouto comptait douze postes.

Au delà du Calédon, à une soixantaine de kilomètres en ligne droite à l'ouest de Léribé, Mékuatling était occupé par la famille Daumas, et, plus au sud, plus près du Calédon, Mabolèla, par la famille Keck. La première de ces deux stations dut être abandonnée par la Société des Missions en 1869, alors que cette région au delà du Calédon fut détachée du Lessouto pour être annexée à l'État libre d'Orange. Mabolèla fut abandonné en 1892.

Au sud-ouest de Léribé, Cana n'étant pas encore occupé définitivement, le premier poste de la Mission qu'on rencontrait, à 70 kilomètres environ en ligne droite, était Bérée, occupé par les familles Maitin et Duvoisin; au sud-est de Bérée, à quelques kilomètres à vol d'oiseau, était Thaba-Bossiou, la place forte du pays, la résidence du grand chef des Bassoutos, Moshesh, où étaient établis M. et Mme Théophile Jousse.

En continuant vers le sud, se trouve, à une centaine de kilomètres de Léribé, Morija, le centre du pays au point de vue religieux. M. et Mme Adolphe Mabille y étaient arrivés en 1860. De là, si on se dirige à l'ouest, on rencontre Hermon, occupé par la famille H. Dyke; et si l'on se dirige au sud, on rencontre d'abord une annexe, Siloé, occupée par la famille Maeder; puis Thabana-Morèna, occupé par M. et Mme Paul Germond, et Béthesda, où s'établirent M. et Mme Frédéric Ellenberger.

Directement à l'ouest, au delà de l'Orange, Béerséba, occupé par Samuel Rolland, Carmel, où était Prosper Lemue, et Hébron, occupé par Louis Cochet [1], étaient sur le territoire qui fut pris aux Bassoutos par l'État libre d'Orange et durent être abandonnés par la Mission de Paris après la guerre de 1864-1869.

Si Eugène Casalis, le directeur de la Maison des Missions, pouvait écrire à Coillard (3 novembre 1862) : « Vous avez une tâche particulièrement âpre », c'est que le chef Molapo, pour qui et chez qui avait été fondé Léribé, était un renégat. Molapo avait été dans sa jeunesse placé par son père Moshesh à Morija; au bout de sept années d'instruction, il se déclara pour l'Évangile, reçut le baptême et fit partie de l'église de Thaba-Bossiou. Moshesh, pour éviter les conflits entre son fils aîné Letsié et Molapo,

---

1. Nous ne mentionnons pas Béthulie où était J.-P. Pellissier ; cette station passa en 1861 à l'État libre d'Orange.

nomma celui-ci chef du district de Léribé. Mais là, abandonné à lui-même, Molapo se détourna de la foi. Il était un des hommes les plus intelligents de la tribu et les plus versés dans la connaissance de la vérité chrétienne.

Le travail à Léribé était également difficile, parce que la station avait été privée de son missionnaire pendant plus de dix mois ; au retour de celui-ci, l'œuvre « ressemblait assez à un jardin dévasté par la grêle ».

Coillard y revenait avec Nkélé, un Bassouto qui l'avait accompagné pendant tout son voyage au Cap et qui, au retour, prenait sa place dans la classe des candidats :

« Il nous donne beaucoup de satisfaction, écrit Coillard (1er décembre 1861). Il a déjà eu beaucoup de vexations à endurer pour le nom du Christ et semble être encore appelé à passer au creuset de l'épreuve. Puisse sa foi s'y épurer et s'y fortifier ! C'est une de ces âmes humbles et timides dans lesquelles la grâce de Dieu travaille progressivement et sans bruit. »

Coillard trouvait encore sur sa station Nathanaël Makotoko [1], l'un des premiers hommes, avec Nkélé, qu'il eût connus à Léribé. Nathanaël Makotoko, neveu de Moshesh, donc cousin de Molapo, avait grandi auprès de M. Maitin à Bérée et, en 1859, il s'était attaché à la personne de Coillard. En août de cette même année, il avait perdu sa femme et avait eu à soutenir, à ce moment-là, de terribles luttes pour s'affranchir des coutumes païennes. Dès son arrivée sur la station, Coillard s'intéressa à lui et éprouva pour lui une amitié toute particulière ; il lutta pour lui par la prière comme autrefois à Asnières pour la conversion de J. B. [2].

Octobre 1859. — Je demande à Dieu de me pardonner si mon affection pour Makotoko a quelque chose de trop

1. Nathanaël, jusqu'à ces dernières années l'ancien le plus influent de l'église de Léribé, habite maintenant Hlotsé-Heights ; il est affaibli par l'âge.
2. Voy. Éd. Favre, *ouvr. cité,* p. 215 et suiv.

charnel et d'égoïste, de me donner d'être moins sensible à ces déceptions. Je me fais un sanglant reproche de l'aimer trop et de trop parler avec lui! Que Dieu me pardonne et m'enseigne la sagesse.

28 mai 1860. — Je crois Makotoko sincère, mais si faible, si faible! Un soir, il pleurait à mes pieds sur ses péchés, il sanglotait et, le lendemain matin, couvert de tous les armements du paganisme, il étourdissait sa conscience au milieu des fêtes de la circoncision.

Animé de bonnes intentions, Makotoko se croyait chrétien lorsqu'il était sous l'influence de son missionnaire; mais, d'autre part, guerrier renommé par son courage, diplomate, parent de Molapo, il occupait une position importante, il était constamment mêlé au monde païen avec lequel il ne voulait pas rompre et, comme il était très influençable, il passait par des moments de ferveur et par des rechutes.

Une fois revenu à Léribé avec les bagages, Coillard ne tarda pas à se mettre à l'œuvre. Il écrit, le 14 septembre 1861, à un ami :

« Nous avons commencé une école journalière que nous n'interrompons que le samedi pour vaquer à d'autres pressants devoirs. C'est quelque chose de bien fatigant que d'enseigner, dans une langue étrangère, ces petits Bassoutos toujours distraits; mais nous considérons cela comme le premier de nos devoirs, et nous nous en acquittons avec joie. De temps en temps aussi, nous faisons une course à cheval pour évangéliser dans les environs. C'est une partie de l'œuvre qui est ingrate aussi; mais, voilà, nous devons marcher par la foi et non par la vue. »

30 septembre 1861.

« Il faut que je reprenne ma lettre pour la terminer, mon cher ami, car il me faut expédier la poste. Tu peux voir par

la différence de ces deux dates, que nos jours doivent être très remplis, puisque ce n'est qu'aujourd'hui que je puis reprendre la plume. Mais il est doux d'être ainsi toujours occupé de la gloire de Dieu ! J'ai aussi beaucoup de travaux matériels sur les bras ; c'est là le revers de la médaille. Quelquefois j'envie les pasteurs de France, qui n'ont point de ces préoccupations matérielles qui accablent l'esprit. Mais, sans doute, ils ont aussi leurs difficultés particulières, car partout où Jésus envoie ses messagers, Satan y a déjà les siens.

« Nous avons beaucoup entendu parler du réveil qui s'est opéré à Paris. Que fait-on à Orléans ? Est-ce que votre pasteur est vivant ? Qui est-il ? Je crois que, si vous étiez deux ou trois chrétiens pour supplier le Seigneur de vous visiter enfin dans votre grande ville, vous verriez des merveilles. MM. Radcliffe et Henry [1] ne sont pas des prédicateurs *ad hoc,* selon les facultés de théologie, et cependant quelle puissance leur est donnée !

« Ici, nous taillons toujours dans le dur. Cependant nous avons quelques sujets d'encouragement. Nos congrégations, sans être ce que nous pourrions désirer, sont cependant intéressantes, et, pour peu que cela continue, la chapelle va devenir beaucoup trop petite. Nos auditeurs actuels viennent surtout du dehors. Quant aux gens du village, ils n'apprécient pas encore notre enseignement. »

Peu après, le 3 octobre 1861, Coillard écrit à M. Eugène Diény, pasteur à Asnières-lès-Bourges :

« La journée est toujours trop courte pour la tâche que

---

1. Réginald Radcliffe, avocat, né à Liverpool en 1825, mort en 1895, vint en 1861 à Paris, sur l'appel de Mme André-Walther, pour faire un travail d'évangélisation. Il était accompagné de M. Shuldham Henry. La première réunion eut lieu à la chapelle Taitbout le 19 avril 1861.

nous nous étions proposée le matin. Notre école occupe une grande partie de notre temps. C'est une partie de l'œuvre que l'on a, selon moi, beaucoup trop négligée dans notre mission. On a oublié que c'est là la pépinière de l'Église. On s'est contenté d'enseigner un peu à lire, d'autres y ont ajouté l'écriture. En somme, on dirige tous les coups contre ces personnes qui ont grandi, croupi dans le paganisme, et on dédaignerait presque, on oublie du moins, ces jeunes et tendres âmes qui pourraient si facilement s'épanouir à la lumière de l'Évangile. Quelque ingrate que paraisse cette partie de notre œuvre, nous sommes résolus à la poursuivre avec courage et surtout avec foi.

« Je suis sûr que vous aimeriez à visiter notre école, à entendre les jolis canons qu'on commence à y chanter, à voir les progrès rapides que plusieurs font dans la lecture et l'écriture, et l'intérêt que tous apportent à une simple leçon de géographie. Pauvres petits êtres ! Ils ne croyaient rien de plus grand que le Lessouto et ne soupçonnaient pas même qu'il y eût au monde d'autres peuples que les noirs et les blancs d'Afrique. Une chose vous peinerait pourtant, ce serait de les voir nus et si malpropres. Oh ! si quelques amis obligeants voulaient nous aider ! N'avez-vous pas une réunion de travail pour les missions à Asnières ? Si vous êtes embarrassés, ne sachant qu'y faire, dites-le-moi, et ma plume vous taillera de la besogne.

« En attendant, nous nous proposons de faire à Noël une petite fête pour nos enfants et de récompenser selon nos moyens leur assiduité plus encore que leur aptitude. Vous auriez été touché de voir arriver, il y a quinze jours, épuisés de fatigue, des hommes et des femmes qui avaient voyagé toute la journée du samedi pour passer ici le dimanche. Depuis quelques dimanches, nos congrégations augmentent en nombre et en sérieux. Quelques jeunes gens sont déjà

venus me parler de leur âme. Ce n'est pas que je les croie vraiment convertis, mais ils ont un grand désir de servir Dieu. Tous les mercredis, nous consacrons l'après-midi à évangéliser. Nous allons, ma femme et moi, à cheval dans les environs. Il est rare que nous soyons satisfaits de ces courses d'évangélisation. Ces pauvres païens nous rient au nez quand nous leur parlons de Dieu, les femmes se sauvent et les enfants pleurent.

« Cette fête de Noël, écrit Coillard quelques mois après [1], produisit un effet tout contraire à celui que nous attendions. Le chef disait que nous avions trouvé le moyen de gagner les enfants et on s'étonnait au village de l'importance que nous attachions à cette branche de notre œuvre. « Même l'école, c'est l'enseignement de l'Évangile, » disait-on. Et la conséquence fut qu'à dater de ce jour, aucun des enfants de Molapo ne remit les pieds dans l'école et que ceux des païens se retirèrent graduellement. Tous nos efforts pour les retenir ou les ramener ont jusqu'à présent été inutiles. Ce fut pour nous une amère déception. Mais, comme la plupart de ces enfants lisaient déjà assez bien et que chaque jour ils ont entendu parler du Sauveur et appris quelque portion de la Parole de Dieu, nous avons la confiance de n'avoir pas travaillé en vain : « Jette ton pain à la surface des eaux et, après quelque temps, tu le retrouveras. »

Coillard était très occupé, non seulement par l'œuvre, mais aussi par des travaux matériels ; il ajouta à sa maison deux chambres de 6 pieds de large chacune, et il entoura d'un mur un jardin de 60 pieds carrés [2].

Tant à cause de ses occupations que de la distance, il ne se rendit pas à la Conférence des missionnaires du Lessouto, qui se

1. Au Comité, 19 juin 1862.
2. *J. M. E.*, 1862, p. 336 et 413.

réunit à Hébron à la fin de février 1862. Déjà l'année précédente, il n'avait pas pu arriver à temps, avec Mme Coillard, pour la Conférence de Thaba-Bossiou. Aussi le Comité de Paris en conçut-il quelques craintes qui se reflètent dans ses procès-verbaux : « C'est la seconde fois, y est-il écrit, que notre jeune frère perd une semblable occasion de recevoir les conseils et les encouragements de ses collaborateurs. On lui donnera le conseil de se mettre en garde contre les dangers de l'isolement. »

Il n'y avait pas de route pour arriver à Léribé :

« Autrefois, dans la mission, écrit Coillard [1], on regardait un peu Léribé comme un ermitage et son missionnaire comme le frère ermite. Aujourd'hui, bien que les circonstances aient changé, notre solitude est encore si complète que la moindre visite est toujours pour nous un événement de quelque importance. »

Ce furent d'abord deux frères wesleyens qui passèrent à Léribé.

« Bientôt après, Moshesh fit un séjour de près de trois semaines à Léribé. Je pourrais bien dire chez nous, car il se passa peu de jours qu'il n'envoyât dire à ma femme qu'il partagerait notre repas. Sa société nous eût plu davantage sans les individus qui l'accompagnaient, encombrant les passages et les abords de la maison, attendant les aliments que leur chef leur distribuait sans cérémonie. A part ce terrible travers de l'étiquette de Thaba-Bossiou, on est toujours frappé de l'intelligence de Moshesh. Quand il parle, tous ses traits s'illuminent et sa loquacité ne connaît point de bornes.

« Il m'arriva un jour, à table, de parler des Chinois, de leurs mœurs, de leur civilisation, de leur industrie, et, quand j'eus mentionné leur longue tresse de cheveux, Moshesh,

---

1. Au Comité, 19 juin 1862, impr. dans *J. M. E.*, 1862, p. 406 et suiv.

Mabolèla

qui m'avait écouté avec un profond intérêt, s'écria tout à coup victorieusement : « Mais je les connais ces gens-là ; c'était un Chinois, ce jeune homme dont il est parlé dans le livre de Dieu, qui avait tant de sagesse, de force et de si longs cheveux ; mais, quand il s'éprit de cette jeune fille, elle lui coupa les cheveux et il devint comme un autre homme. » Puis, se tournant vers ses gens, il leur raconta, avec détails et commentaires, l'histoire de Samson. J'eus beau lui dire que les longs cheveux des Chinois n'avaient rien à faire dans leur civilisation et leur industrie, ce rapprochement avec l'histoire biblique l'avait tellement frappé que, malgré tout ce que je pus dire, il ne parut pas satisfait, et je suis sûr qu'il persiste encore à croire que Samson était un Chinois.

« Moshesh parti, nous reçûmes la visite de la famille Maitin. C'est la première et la seule qui ait encore pu se décider à visiter « l'ermitage et les ermites ». Inutile d'essayer de rendre les impressions que nous a laissées le séjour de nos amis. Je l'enregistre ici comme une des bénédictions du Seigneur, qui a ranimé notre courage et vivifié notre zèle.

« Nous eussions sans doute vivement senti leur départ, si la santé de ma femme n'avait impérieusement exigé du repos et un changement d'air avant l'hiver [1]. Nous partîmes donc ensemble, nous visitâmes de compagnie Mabolèla et Mékuatling, puis nous nous séparâmes de nos amis, eux pour rentrer à Bérée et, nous-mêmes, pour aller à Béerséba. Ce ne fut pas sans instruction que nous vîmes ce que le Seigneur a fait sur d'anciennes stations par le moyen de ses serviteurs, et ce qu'il accomplit à Mabolèla, établissement fondé en même temps que celui de Léribé.

1. L'hiver au Lessouto comprend les mois de mai, juin et juillet.

« Il nous semblait que personne ne cultivait un sol aussi dur et aussi ingrat que le nôtre, et, bien qu'il nous le semble encore, nous avons vu que chacun a bien ses difficultés, comme chaque chrétien a ses misères ; seulement, chacun croit les siennes plus grandes, parce que ce sont les seules qu'il voit et qui le font souffrir. »

Ce voyage dura un mois ; en mai ou juin, M. et Mme Coillard étaient revenus.

En août, deux événements importants vinrent rompre « la monotonie de la vie habituelle, écrit Mme Coillard ; d'abord, le baptême de deux Bassoutos, premiers fruits d'un ministère de quatre ans exercé par mon mari au milieu de ce peuple, et, tout de suite après, la visite de MM. Daumas, Jousse, Maitin et Duvoisin, pour examiner la question du transfert de la station ».

Ce fut, en effet, le 24 août que furent baptisés Nkélé, qui prit le nom de Johanné, à cause de John Bost, dont Coillard lui avait souvent parlé, et Ma-Mosilinyané, qui prit le nom d'Anna :

« La cérémonie fut solennelle et pour nous pleine d'émotions, écrit Coillard. Puissent ces nouveaux noms, symboles d'une vie nouvelle, leur rappeler sans cesse que, pour ceux qui sont en Christ, étant de nouvelles créatures, les choses vieilles sont passées, toutes choses sont devenues nouvelles. Voilà donc les fruits de près de quatre années de labeurs ! Et rien encore ne nous fait présager que ce soient là les prémices d'une abondante moisson. Deux conversions, que c'est peu de chose ! Et pourtant, si ce sont deux âmes arrachées à l'empire de Satan, à la mort éternelle, et mises en possession de la vie et du bonheur qui sont en Christ, nous savons que les anges du ciel s'en seront réjouis avec nous ; et, dussent ces fruits être les seuls accordés à notre ministère, nous ne dirions point avec le prophète Esaïe : « J'ai travaillé en vain, j'ai usé ma force pour néant et sans

fruit, » mais plutôt avec le psalmiste : « Éternel, toutes tes œuvres te célébreront et tes bien-aimés te béniront. »

« Mais, pour que notre joie fût parfaite, il faudrait que nous puissions oublier les douloureuses expériences que nos devanciers ont souvent faites et le nombre, hélas ! trop grand, d'indigènes qui sont retournés au monde, après avoir embrassé le christianisme. [1] »

Ni le travail, ni l'éloignement, ni le bonheur conjugal, ne font oublier à Coillard sa mère ; le cœur du fils est plein de sollicitude pour la « Mère Bonté », et il continue à lui écrire des lettres en caractères d'imprimerie, afin qu'elle puisse les lire facilement :

« Ma mère bien-aimée [2], je ne puis pas vous dire la tristesse et l'inquiétude que me cause votre silence. Depuis plus d'un an, personne d'Asnières ne m'a écrit. J'en prendrais facilement mon parti, si je pouvais vous oublier et cesser de vous aimer. Mais, comme il n'en est pas ainsi et que vous occupez toujours dans mon cœur la même grande place que vous y avez toujours occupée, je suis dans une véritable angoisse de ne point recevoir de vos nouvelles. Cent fois le jour je me demande si vous n'êtes pas malade, si vous ne manquez de rien, si vous êtes dans la chaumière, si vous travaillez toujours comme par le passé, et mille autres choses de ce genre. La nuit, je rêve continuellement à vous, ces derniers temps surtout : en rêve, je lis vos lettres ou je me trouve avec vous, et puis, une fois réveillé, j'ai le cœur rempli de douleur d'être loin de vous et d'être privé de vos nouvelles. Ma seule consolation est alors d'arrêter mes yeux sur votre précieux portrait, d'élever mon cœur à Dieu et de prier pour vous. Je suis las d'attendre de vos

1. Au Comité, août 1862, impr. dans *J. M. E.*, 1863, p. 13-14.

2. Lettre du 21 juillet 1862.

nouvelles, et pourtant j'espère encore qu'elles arriveront un jour que je ne les attendrai point, et, si elles sont ce que mon cœur désire, ma joie alors sera bien grande.

« Ma bonne mère, je pense souvent combien la vie doit vous être dure. Est-ce que vous avez maintenant une bonne vache ? J'espère que Christina, ma chère compagne, pourra bientôt vous envoyer la somme nécessaire pour la payer ou l'acheter. Elle tient beaucoup à vous faire, elle-même, ce présent. Est-ce que l'hiver dernier a été rigoureux ? Avez-vous eu beaucoup de bois à brûler ? A votre âge on a si froid. Est-ce que mes frères et mes sœurs sont bons pour vous ? Quelles sont les vignes et les terres que vous cultivez ? Est-ce que ma Blessengis et son beau noyer vous rapportent beaucoup ? Que de questions je voudrais vous faire ! Mais vous ne pouvez pas me répondre, c'est donc inutile. Pensez comme il sera doux de nous revoir ! Je pense souvent à ce moment du revoir et cela me soutient. La vie est bien courte ; bientôt toutes nos peines, nos épreuves et nos larmes auront pris fin ; oui, bientôt, et alors : « Près du Seigneur Jésus, on ne se quittera plus[1]. »

« Ici, nous menons une vie qui a bien aussi ses épreuves. L'œuvre ne prospère pas comme nous le voudrions, c'est-à-dire que les âmes ne se convertissent pas en grand nombre. Les païens n'aiment pas l'Évangile, ils en ont peur ; aussi trouvons-nous beaucoup d'opposition et d'entraves. Nous faisons maintenant dans notre chambre la prière du matin et du soir. Ma bien-aimée Christina joue de l'harmonium, ce qui fait que nos Bassoutos aiment quelquefois mieux écouter que chanter ; ce n'est pas étonnant, car, moi-même, je serais souvent disposé à en faire autant. En écoutant ma

---

1. Derniers vers du cantique (*Recueil des Écoles du dimanche*, nº 61) chanté par les enfants dans le temple d'Asnières lors des adieux de Coillard. Éd. Favre, *ouvr. cité*, p. 252.

Tiny (comme je l'appelle), je pense aux harpes d'or du ciel et à ce cantique nouveau que les élus chanteront. Comme c'était beau à Asnières, quand nous chantions les *Chants de l'Apocalypse*[1] ! Il y avait des personnes qui pleuraient d'émotion. Mais pensez ce que ce sera dans le ciel, quand tous les anges et tous les élus, de tous les pays et de tous les âges, chanteront ensemble ! »

Lundi soir, 23 septembre 1862.

« Voilà donc deux grands mois que j'ai commencé ma lettre, il me semble que ce n'était qu'hier. Notre vie d'Afrique est si remplie de soucis et d'occupations que les journées s'envolent l'une après l'autre avec une rapidité étonnante. Ç'a été le cas pour nous, surtout depuis quelques mois, sans doute parce que notre vie a été difficile : la santé de ma chère Christina s'est affaiblie ; je crois que le climat y est pour beaucoup, et puis la nourriture et les occupations. Nous ne pouvions plus rien acheter des Bassoutos ; savaient-ils que nous avions besoin de quelque chose, ils nous demandaient des prix si exorbitants, quand ils condescendaient à nous l'apporter, que c'était une vraie moquerie.

« Depuis longtemps aussi, nous n'avons personne à notre service, et il faut que nous fassions à peu près tout nous-mêmes. Pour ce qui concerne le ménage, nous nous en tirerions tant mal que bien, si nous avions de l'eau. Mais, malheureusement, il faut aller se la disputer très loin. Nous envoyons généralement deux petites filles à la sortie de l'école. Mais, si elles ne viennent pas ou s'il fait du vent, alors il faut recourir aux voisins et leur donner du sel et des boutons en échange. Je crains bien que vous ne compreniez pas tout cela, ma bonne mère, car, à Asnières, il y a plus

1. Éd. Favre, *ouvr. cité*, p. 26 et 211.

d'eau qu'il n'en faut. Je me demande s'il faut toujours enjamber le ruisseau pour aller chez ma sœur Marie-Jeanne et marcher sur la pointe du pied sur ce tas de paille qui pourrissait dans la cour. Vous avez beau dire, c'est très malsain ; ne pourriez-vous pas trouver une autre manière de faire du fumier ?

« Je pense souvent à vous dans tous les détails de la vie, mes bien-aimés ; je me dis, par exemple, pourquoi n'auriez-vous pas quantité de poules ? [*Suivent plusieurs conseils matériels.*]

« Ne vous étonnez point de tous ces petits conseils ; en Afrique, nous tirons parti de tout. Nous parlons bien souvent de vous et nous nous disons que, si vous pouviez passer seulement six mois en Afrique et retourner à Asnières, vous y vivriez beaucoup mieux et à meilleur compte. Ce chapitre est pour tout le monde.

« Je crois que je vous parlais de nos petites difficultés et surtout de celles du ménage. Pauvre Christina ! toute autre perdrait courage. Il y a quelque temps, une petite fille de dix à onze ans prit l'habitude de venir à la cuisine et de se rendre utile. Nous prîmes cette enfant en affection et, comme sa mère était abandonnée de son mari et que nous étions très bons pour elle, nous croyions que cette enfant resterait avec nous. Christina l'habilla de neuf, des pieds à la tête ; dès le matin du lendemain, elle avait disparu, et à nos questions on répondait qu'elle avait fini son temps, qu'elle avait reçu son salaire, que nous étions quittes. Une autre petite fille ne tarda pas à se présenter ; c'était une petite femme de douze à treize ans ; ma femme, après beaucoup de précautions et de prudence, l'habilla ; dès lors, elle ne reparut plus. Sa mère avait peur que nous en fissions une chrétienne. Nous avons de ces crève-cœur souvent, avec les grands comme avec les petits.

« Il est maintenant décidé que nous quitterons le village pour nous établir tout à côté, auprès d'une petite fontaine. J'ai déjà commencé à y faire des travaux qui m'ont occupé toute la semaine et m'ont beaucoup fatigué. Avec l'aide de Nkélé et d'un jeune homme, j'ai commencé à construire un grand réservoir en pierre et en terre, pour recevoir l'eau de la fontaine et des torrents. Ce réservoir servira aussi à laver le linge ; Christina dit qu'elle voudrait y voir ses canards. Bientôt j'espère que nous pourrons faire des briques et nous construire une maisonnette sur cet emplacement, mais ce ne sera que l'hiver prochain que nous y aurons les coudées franches, parce que quelques champs de blé que l'on doit enlever y sont encore.

« Que le Seigneur vous bénisse, ma bonne, ma bien-aimée mère ! Qu'il nous réunisse là-haut bientôt ! Faites-nous écrire, dites-nous ce qui vous manque ; nous voudrions que vous n'allassiez plus en journées. Ne réparez plus la maison avec ce que nous vous envoyons ; ne peut-on pas la vendre ?

« Et maintenant, il faut que je vous dise adieu ; mon cœur se serre parce que je vous ai si peu dit, mais je me promets de vous écrire plus souvent. Adieu, ma mère chérie, mes amitiés à mes sœurs. Paix vous soit ! »

En octobre 1862, la famine sévissait, causée par la sécheresse ; Mme Coillard, dont la santé était éprouvée, et son mari se rendirent à Bérée, où ils séjournèrent chez les Maitin. De là, Coillard fit une ou deux courses ; il alla, une fois entre autres, à Léribé, course qui nécessitait « deux jours pour aller et deux pour revenir », et, de Léribé, le samedi 25 octobre au soir, il écrit à sa femme :

« Pourquoi t'es-tu tenue si longtemps au soleil hier, quand je t'ai dit adieu ? A chaque instant je tournais la tête de ton côté et mon cœur t'envoyait mille tendresses que tu aurais facilement pu lire dans mes yeux. Et puis quand,

lentement et la tête baissée, tu as repris le chemin de la maison, je ne pouvais détacher mes regards de dessus toi. Cette contenance si triste me disait tant de choses et me télégraphiait tant de messages! Je m'arrêtai sur la colline et te cherchai encore des yeux, mais tu avais disparu, ma bien-aimée. Comme j'aurais été triste de te laisser toute seule, mais tu es avec de si bons amis !

« Je dus faire violence à mes sentiments pour faire bonne mine à mon compagnon de voyage Paulus (un Mossouto) qui se trouvait d'une humeur loquace à l'excès. Si on nous avait mis dans une balance, j'aurais été aussi bas que lui haut. Nous arrivâmes sans accident chez les amis Keck, à Mabolèla. Ils avaient appris que nous étions à Bérée et ne furent pas surpris de me voir. Comme chaque fois que je visite les amis Keck, ils avaient fait du pain, mais de si bon pain que je ne pouvais rien manger d'autre. Il paraît que ma faiblesse pour le pain n'a pas passé inaperçue, car, pour m'expliquer des sourires et des regards échangés entre eux, mes amis me dirent qu'ils appelaient toujours le pain frais « le gâteau Coillard ».

M. Keck pétrissait le pain lui-même ; il faisait le meilleur pain du Lessouto ; une fourmilière vidée, dans la montagne, lui servait de four. Coillard s'en régalait et disait : « Frère Keck, votre pain est le meilleur des gâteaux ! Enlevez la corbeille, sans cela je ne m'arrêterai pas d'en manger ! »

M. Keck profitait aussi du passage de Coillard pour lui faire enseigner quelque cantique à ses gens. Ces visites étaient une fête pour blancs et noirs ; dès que ceux-ci l'apercevaient, ils venaient en courant l'annoncer au missionnaire.

« Le lendemain, continue Coillard, j'étais sur pied avant le lever du soleil et je trouvai déjà les chevaux sellés et Paulus m'attendant. Je pus un peu déjeuner, je fis le culte

de famille et je partis. Oh! mais quel temps! Mes dents claquaient de froid et, avant d'avoir traversé le ruisseau, j'étais trempé jusqu'aux os. Le vent était si violent que ma monture m'emportait, malgré moi, dans la montagne.

« Paulus, en sa qualité de Mossouto, craint l'eau comme un chat et parlait de retourner. Mais je le narguai de son peu de courage, lui faisant remarquer qu'il avait deux manteaux et que non seulement je n'en avais point, mais que j'étais très légèrement vêtu. Il me pressa alors d'accepter l'un de ses manteaux. « Suis-je de sel, lui répondis-je, crains-tu que je ne fonde? » Je parvins à le mettre d'humeur plaisante et nous poussâmes en avant. Nous savions que la pluie était une telle bénédiction que nous finîmes par nous oublier pour penser au bienfait général, et par élever des cœurs reconnaissants vers Dieu. Nous étions tristes chaque fois que l'horizon s'éclaircissait et que la pluie diminuait. Nous l'eûmes sur le dos près de trois heures, mais ensuite le vent nous sécha. Nous passâmes dans deux villages où j'eus quelques entretiens avec des païens.

« En arrivant à Léribé, à quatre heures après midi, j'eus à monter la garde pendant une longue demi-heure avant l'arrivée de Johanné qui était absent. Que cette maison est triste sans toi! Johanné voulait aller coucher chez lui, je l'ai fait rester dans la salle à manger avec Paulus; ainsi je me sens moins seul. Et toi? Tu te seras inquiétée à mon sujet. Mais il n'y avait pas de quoi. Bonne nuit, *my sweetest love*. Nous nous retrouverons dans nos rêves. Paix et joie te soient! »

Dimanche, entre les deux services.

« J'ai lu et relu le petit précieux billet que tu as mis dans ma poche avant de partir. Tu n'as pas besoin de me recommander de prendre soin de moi-même; tu aurais

plutôt besoin de me rappeler souvent ce que dit saint Paul : « Je garde mon corps et le tiens assujettis, de peur que tout en prêchant aux autres, je ne sois moi-même rejeté. »

9 heures et demie du soir.

« ... La journée a été de plomb. Un ciel sans soleil, un jardin sans une fleur, une ruche sans une abeille, c'est bien triste ! Je t'envoie mille baisers en te disant bonsoir. »



Léribé — Ruines de la première station de Coillard

Lors de la fondation de Léribé, Coillard aurait désiré s'établir au milieu du village même de Molapo[1] ; la commission nommée pour choisir l'emplacement était contraire à ce désir ; elle avait cependant consenti à placer la station à la limite même du village ; cette proximité avait eu le grand avantage de permettre à Coillard, par un commerce journalier avec les Bassoutos, d'apprendre très vite leur langue et d'arriver à la posséder admirablement ; d'autre

1. Jousse, *La Mission française*, t. II, p. 7.

part, un contact constant avec des païens hostiles avait les plus grands inconvénients ; enfin et surtout, l'eau manquait.

Aussi une commission composée des missionnaires Daumas, Jousse et Duvoisin choisit-elle (fin août 1862) un nouveau site, à deux kilomètres de la première station.

« L'emplacement choisi, écrit Mme Coillard (28 août 1862), est un des plus beaux de ce pays, de cette beauté particulière au Lessouto : des montagnes aux formes très hardies et sévères bornant un horizon immense dont aucun arbre, aucun arbuste ne vient briser ou orner la ligne. Nous pensons en planter en abondance autour de notre demeure et nous avons tout lieu d'espérer qu'ils prospèreront et nous donneront, en retour de notre travail, plus de fruits que nous n'en avons jamais récolté sur les rochers stériles où se trouve notre demeure actuelle. »

« En allant nous établir à vingt minutes d'ici, auprès d'une petite fontaine, écrit Coillard[1], nous ne quittons pas notre poste ; loin de là, nous agrandissons la sphère de nos travaux ; des familles nous y suivront, et, en nous rendant un peu plus indépendants d'un chef ombrageux, nous nous rapprochons de petits villages qui, avec la bénédiction d'En-Haut, alimenteront nos auditoires et nos écoles. Nous y avons commencé les travaux ; mais un petit réservoir, fait à la fontaine, a été emporté par les torrents, et, à cause des pluies continuelles, notre abri de mottes menace de s'écrouler avant d'être terminé.

« Mes bœufs, vu la sécheresse, étant réduits au nombre de cinq, nous avons, jusqu'à présent, transporté à dos d'hommes pierres, mottes, paille, bois nécessaires à nos travaux ; mais ce moyen n'est pas praticable si nous entreprenons quelque chose de sérieux et d'économique. Nous devons tout d'abord construire une chapelle qui servira plus tard de maison d'école ; c'est d'une pressante nécessité, car la nôtre, en

1. Au Comité, 2 janvier 1863.

roseaux, tombe en ruines, et sous peu nous prêcherons en plein air. Une maison de wagons, une pour nous-mêmes, des murs de jardin, un réservoir et autres nécessités indispensables à notre établissement se disputeront ensuite notre temps, nos forces et nos ressources. Nous nous sentons tristes à la perspective de devoir nous occuper presque exclusivement, pendant quelques années, de travaux matériels, quand l'école et surtout l'évangélisation réclament si impérieusement de l'attention et de la persévérance. J'espère que le Comité nous autorisera à mettre courageusement la main à l'œuvre. Le Seigneur nous donnera les forces physiques qu'il nous faut. »

Au commencement de 1863, M. et Mme Coillard allèrent s'installer, ou plutôt camper tant bien que mal, sur le nouvel emplacement de leur station, dans une petite maison en mottes de terre, que l'humidité rendait presque inhabitable, et sous une tente ; ils travaillaient activement au transfert de la station, lorsque certaines irrégularités dans les opérations de la commission fournirent à Molapo l'occasion de les inquiéter. Il fallait en référer à la prochaine Conférence des missionnaires du Lessouto et, en attendant, Coillard dut, à regret, interrompre les travaux et retourner pour quelques mois à la première station.

La Conférence se réunit à Béthesda, en juin 1863. Elle avait pour Coillard une double importance : outre l'emplacement de sa station, une autre question, toute personnelle, devait y être traitée, celle des dépenses occasionnées par son voyage de retour du Cap à Léribé, dépenses que le Comité de Paris estimait excessives.

Coillard se rendit à Béthesda sans sa femme. En route, de Thabana-Morèna, il lui écrit le 3 juin :

« Loin, loin de toi de nouveau, ma bien-aimée, mais non séparés cependant, car tu n'as pas été un seul moment absente de mes pensées depuis mon départ..... Le jour où je t'ai quittée, il me semblait que je ne verrais jamais la fin

du terrible voyage que j'avais devant moi. Je ne voulais pas parler, les chevaux ne voulaient pas aller et mon compagnon était si sot qu'après avoir fait vainement quelques essais pour le faire causer, je m'affranchis de toutes convenances et m'abandonnai à mes pensées. Et ces pensées, ai-je besoin de te dire où elles allaient ?

« Imagine-toi, au coucher du soleil nous étions seulement à Cana ; mais nous voyageâmes encore au clair de lune et tard, très tard, nous arrivions chez Makobalo qui fut très heureux de nous recevoir. Avant le lever du soleil, j'étais de nouveau à cheval. Je déjeunai avec Mme Maitin à Thaba-Bossiou, puis en route, et j'arrivai seul à Morija, peu avant le coucher du soleil ; j'y étais attendu par Mme Mabille.

« Le lendemain, j'étais debout au lever du soleil et courus dehors pour me réchauffer et me distraire. Je ne me sentais pas malheureux, je me sentais en secrète communion avec Jésus. Je pouvais prier. Après le déjeuner nous eûmes la prière du matin. Il y avait une affluence de gens qui semblaient si heureux et si attachés à la femme de leur missionnaire ! Je pensais à nous à Léribé, quel contraste ! Mon cœur saignait !... Mabille avait laissé un cheval pour moi, est-ce que ce n'est pas bon ? Je laissai le mien et je chevauchai seul ce matin. Je suis arrivé ici, à Thabana-Morèna, dans l'après-midi. Mme Germond se met en quatre pour me préparer à dîner. Elle semble si heureuse et contente dans sa hutte ! ça fait du bien de la voir. Au coucher du soleil, un jeune homme apporta la poste de Béthesda et, comme il retourne demain, nous ferons la route ensemble. Il est tard, je n'ai pas du tout sommeil, mais, par devoir, je te dis bonsoir. »

Samedi 6 juin 1863.

« Hier je quittai Thabana-Morèna ; j'arrivai à midi à

Béthesda. C'était l'heure du dîner. Je frappai à la porte plusieurs fois sans réponse. Je me décidai à entrer et je frappai à la porte de la salle à manger. Quelle surprise! quelle agitation!.... Comme M. Rolland n'était arrivé que la veille, la Conférence n'avait commencé que le vendredi matin. L'après-midi j'étais présent et, comme les autres, je fis un rapport verbal sur notre station. Le soir, au dortoir, il y eut quelques tentatives faites pour plaisanter, mais moi et d'autres restâmes si graves que nous réprimâmes cette tendance. »

Béthesda, 11 juin 1863.

« Le soleil se couche et la Conférence est close. Hélas! que puis-je dire? Encore une commission. Et que peut faire une nouvelle commission? je me le demande. Ainsi nous n'allons pas à Magoana-Machuana[1]. Mais alors, où aller? Dieu le sait... Il est triste de penser qu'à la veille d'être installés, nous voilà de nouveau relancés en plein champ. Que Dieu nous aide! Pour moi tout est sombre et je me sens terriblement découragé. »

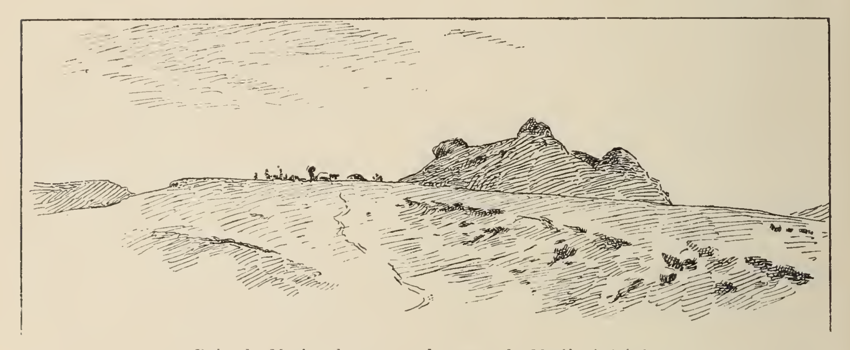
Ce découragement, motivé aussi par la question des comptes, ne fut pas de longue durée. La nouvelle commission se rendit à Léribé; elle arrangea assez promptement les choses et, le 29 octobre 1863, Coillard écrivait au Comité :

« Tout s'est arrangé aussi bien qu'on pouvait l'espérer et c'est d'après le conseil de nos frères qu'immédiatement après leur départ, nous nous sommes définitivement installés au nouvel emplacement. Je suis heureux de pouvoir constater que, depuis lors, et malgré les pluies, nos congrégations n'ont pas diminué. Nous nous réunissons dans les

1. Nom de l'emplacement prévu pour la nouvelle station de Léribé.

cavités de la montagne et à l'ombre des rochers. Aussi longtemps que nous n'avons pas d'abri convenable, il ne peut être question d'école.

« Quant à nous, nous occupons la hutte en mottes de terre que j'ai faite l'an passé. Nous l'avons trouvée percée par les voleurs, infestée de rats et de chauves-souris, si humide et si peu aérée que nous ne pouvons y demeurer quelque temps qu'au détriment de nos santés. Sur ma demande, la commission m'a autorisé à faire un contrat,



Près de Masianokeng; sur la route de Morija à Bérée

pour la construction d'une maison d'habitation, avec un maçon honnête et habile que des infortunes ont amené chez nous. Toutefois, je n'ai pas voulu conclure le contrat avant de vous en avoir donné avis et d'avoir reçu votre autorisation. J'ai préféré faire accord avec lui pour bâtir notre chapelle, tant pour nous assurer ses services que pour répondre aux exigences de notre position.

« Ce n'est pas quand catholiques et anglicans nous envahissent, quand nous voyons la possibilité d'avoir une belle école, quand les travaux d'évangélisation nous débordent, qu'il convient de nous laisser absorber longtemps par des travaux d'installation qui pourraient être poussés avec vigueur. Six années de temporaire dans la vie si courte

d'un missionnaire doivent nous suffire. Malgré toutes nos difficultés, nous avons pris pied ici. »

Mais, comme toujours en Afrique, les projets ne se réalisèrent pas vite et, le 6 janvier 1864, Coillard écrivait encore :

« J'attends tous les jours un maçon pour bâtir notre chapelle. Jusqu'à présent nous tenons les services dehors, ce qui me fatigue beaucoup. Nous vivons toujours dans une espèce de hutte que j'ai faite, l'an passé, avec des mottes de terre ; elle est bien loin d'être confortable. Nous jouissons pourtant d'une bonne santé. Nos congrégations augmentent sensiblement. »

Coillard devait attendre sa chapelle sept ans encore ; heureusement que quelques ouvriers blancs, rencontrés fortuitement, l'aidèrent pour les constructions provisoires indispensables à l'habitation ; sa vraie maison ne devait être terminée qu'en 1875.

L'œuvre de Léribé ne fit que peu de progrès en 1863 ; des bruits de guerre, une maladie de Molapo, le transfert de la station, l'entravèrent :

« Il en est de cette œuvre comme d'un jeune arbre dont la croissance est imperceptible. Aussi longtemps qu'il conserve sa verdure et pousse quelques boutons, dussent ces boutons tomber avant de s'épanouir, il faut croire que ses racines s'étendent et se fortifient et il y a à espérer pour l'avenir. L'œuvre progresse lentement, mais ne dépérit pas. »

En février 1864, durant une nouvelle séparation d'avec sa femme, Coillard lui écrit de Thaba-Bossiou :

« Le mercredi 17 février, nous vînmes ici, accompagnés de M. Duvoisin qui ne se fit pas beaucoup prier. En tra-

versant la petite rivière de Thaba-Bossiou, Makotoko fut renversé par son cheval et peu s'en fallut que cet accident n'eût de sérieuses conséquences. Pendant qu'il sortait de la rivière et que je lui prodiguais quelques soins, M. Duvoisin s'envola avec son cheval et nous devança à la station. M. Maitin et M. Lautré[1] me prodiguèrent l'expression de leur sympathie de ce que nous étions encore sans logement confortable. On désapprouve que nous commencions par une chapelle. Je pense que si j'avais fait autrement, l'on aurait également désapprouvé. Dans tous les cas, l'on admire beaucoup notre plan de maison. Personne ne le trouve trop grand et j'ai tout lieu de croire qu'on nous laissera l'exécuter tout d'une fois. »

Coillard a toujours sa mère présente à l'esprit :

« Je pense tous les jours à vous en voyant Ma-Péthlé, lui écrit-il de Léribé (20 mars 1864). C'est, comme vous, une femme d'un âge avancé, elle ne marche qu'avec l'aide d'un bâton ; elle a vu des temps bien durs ; pensez qu'une fois, dans une guerre, les Matébélés tuèrent toutes les femmes et tous les enfants de son village, « même les chiens et les chats, » comme elle dit avec horreur ; elle-même, après avoir reçu plusieurs coups d'assagaie, fut laissée pour morte parmi les cadavres. Ce fut une des premières baptisées par les missionnaires et, bien qu'à cause des guerres elle soit restée de longues années loin de toute station, elle s'est toujours conduite en chrétienne fidèle, même au milieu des plus grands païens. Sa fille nous dit qu'elle prie et récite des portions de la Bible chaque fois

1. Prosper Lautré, médecin-missionnaire au Lessouto, mort en 1893.

qu'elle se réveille dans la nuit. Elle est très respectée par tous les chrétiens, c'est une mère en Israël. Elle est venue demeurer sur la station avec ses enfants et, comme elle n'a pas encore de maison, elle demeure dans un wagon, ce qui est très peu confortable pour elle. Aussi, l'autre jour, les membres de l'église se trouvant tous ici, elle leur dit, dans son langage naïf : « Quand le service de Dieu dit chaque dimanche : Levez-vous et écoutez avec respect les dix commandements, vous vous tenez assis et vous n'écoutez pas, car il est dit : Honore ton père et ta mère, etc... et vous qui voyez que je n'ai pas de maison, vous vous tenez tranquilles. » Les hommes qui se trouvaient là ne répondirent pas ; seulement ils se dirent entre eux : « Ma-Péthlé a raison, » et je les ai vus, depuis lors, lui arranger son wagon avec beaucoup de patience. Cette pieuse femme est la tante de Sékélétou [1] qui, dit-on, a empoisonné des missionnaires anglais [2] il y a quatre ans.

« Je vous en dis sur cette Ma-Péthlé plus que je ne comptais ; mais si vous saviez comme elle vous rappelle à mon souvenir ! Les Bassoutos sont très étonnés de m'entendre parler de vous ; car chez eux les femmes sont si méprisées qu'un jeune homme ne parle pas souvent de sa mère avec respect, encore moins avec affection. Quelques-uns, comme Johanné Nkélé, croient à peine que je sois votre plus jeune fils et que j'aie pu vous quitter pour venir leur prêcher l'Évangile. Je leur parle souvent de vous et leurs remarques se terminent toujours par ces mots : « Nous rencontrerons notre mère au ciel. » Ainsi soit-il ! »

1. Chef des Makololos établis sur la rive gauche du Zambèze, successeur de Sébitoane.

2. Il s'agit de l'expédition d'Helmore et Price (1859-1860).

CHAPITRE II

AU TRAVAIL A LÉRIBÉ

1864-1865

La Conférence de 1864. — Le docteur Duff. — Adolphe Mabille. — L'évangélisation de l'Afrique. — Projets d'école normale. — Prédication « à la Roussel ». — La vie à Léribé. — Travaux de construction. — Visites aux villages environnants. — L'école journalière. — Pose des fondements de la chapelle. — Traversée aventureuse du Calédon. — Trois semaines seul à Léribé. — Une surprise. — Confortable installation.

Coillard se rendit seul à la Conférence qui se réunit à Carmel dans la seconde moitié d'avril 1864 ; il laissa sa femme à Thaba-Ntchou, où elle passa quatre semaines avec des amis écossais. Son mari lui écrit :

« Ma chérie, comme tu seras contente de recevoir un petit mot! Mais, pour te l'écrire, je dois dérober un temps précieux aux affaires. Pense qu'après avoir quitté Thaba-Ntchou, nous avons marché au moins jusqu'à 9 ou 10 heures du soir. J'étais épuisé, et je fus tout heureux de partager le lit d'un Boer. Le lendemain matin, j'étais en selle avant le lever du soleil, sans avoir déjeuné, et je n'arrivai à Carmel que vers les 8 ou 9 heures du soir, sans avoir rien pris, Simoné ayant oublié la nourriture la veille. Je croyais que j'allais m'évanouir en entrant dans la salle à manger où tous les frères étaient à souper; on me souhaita la plus cordiale bienvenue. Les frères avaient déjà eu deux séances.

L'on m'a mis dans une foule de commissions, commissions de comptes, de manuscrits, d'école normale — toutes commissions qui doivent présenter leurs rapports Conférence tenante. Je fais aussi partie d'une commission pour la revision des psaumes. Il règne un fort bon esprit dans la Conférence. Nous avons des séances très sérieuses, j'allais dire solennelles. Tu serais étonnée de voir comme chacun pousse en avant. Nous avons six demandes de missionnaires, et, vu le manque d'ouvriers, j'ai proposé et l'on m'a chargé, d'adresser un appel spécial[1] en France.

« Devinerais-tu qui nous avons parmi nous? Rien moins que le docteur Duff! Oh! c'est un homme de Dieu, celui-là! Il voulait passer par Léribé pour nous voir. Il sait que tu es d'Écosse, mais maintenant il a dû changer ses plans et va à Bloemfontein, de là à Natal où il s'embarque pour l'Angleterre. Il a prêché quatre heures hier; puis, dans l'après-midi, nous avons eu la sainte Cène avec lui. Rien ne peut te dire nos bénédictions. Et, que tu ne sois pas ici, quel dommage!

« Je t'écris dans la chapelle; mais, comme les gens viennent à la prière du matin, il faut finir. »

Cette Conférence eut, en effet, une importance toute particulière, grâce à la présence du docteur Duff[2], missionnaire écossais, le fondateur et l'organisateur de l'instruction publique aux Indes. Ce fut dans cette Conférence que fut décidée la création de sept annexes; une période d'extension et de propagande énergique commençait; chacun, comme disait Coillard, « poussait en avant », et Adolphe Mabille plus qu'aucun autre. Une idée hantait la pensée de Mabille, celle de l'évangélisation de l'Afrique et de la participation des églises du Lessouto à cette grande tâche :

---

1. *J. M. E.*, 1864, p. 288-292.

2. H. Dieterlen, *Adolphe Mabille*, p. 102-103 et 130.

« Et ces tribus de l'intérieur, écrivait-il le 31 décembre 1862, quand commenceront-elles à recevoir l'Évangile ? Je voudrais tant que notre Société de Paris envoyât quelques missionnaires chez les Makololos[1] découverts par Livingstone et parlant le sessouto, car ce sont en réalité de vrais Bassoutos. Avec le Nouveau Testament en main et en emmenant quelques chrétiens d'ici, l'entreprise serait, je crois, très faisable. J'y pense depuis longtemps, mais qui mettra la main à l'œuvre ? Oui, il y a un grand pas à faire en avant. »

Le 27 septembre 1863, Mabille écrivait sur le même sujet cette phrase étonnante et en quelque sorte prophétique : « Qui sait si je ne verrai pas de mes yeux quelques Bassoutos partir d'ici et aller évangéliser d'autres peuplades, comme les Makololos et d'autres encore ? » Il avait fait des ouvertures à quelques chrétiens de son église : « Il y a deux ou trois Bassoutos chrétiens qui consentiraient volontiers à se rendre même jusque chez les Makololos, sur le Zambèze, dans l'intérieur », écrivait-il en mai 1864.

D'autre part, la tribu des Bapédis, établie à l'est du Transvaal, attirait aussi les regards des missionnaires du Lessouto. Mabille entrevoyait la possibilité d'y aller lui-même. Ce projet fut sur le point d'être réalisé. Il fut sérieusement question d'envoyer, au pays des Bapédis, Mabille et Coillard, avec mission de se rendre un compte exact des besoins de ce peuple et des moyens d'y pourvoir, en prenant le Lessouto comme base de l'œuvre qu'on y entreprendrait. Ce dessein ne fut pas mis à exécution ; mais on aime à voir ces deux noms, Mabille et Coillard, réunis, dès 1864, à propos de cette entreprise, amitié et collaboration fécondes qui devaient aboutir à la fondation de la mission du Zambèze[2].

Le docteur Duff, dans ses entretiens avec les missionnaires du Lessouto, les poussait à placer partout des évangélistes et des instituteurs. On lui répondit : « Nous n'en avons pas. » — « Si vous n'en avez pas, répliqua-t-il avec son robuste bon sens, faites-en. »

---

1. Les makololos, clan de Bassoutos, avaient émigré au nord sous la conduite de leur chef Sébitoane et avaient été s'établir et fonder un royaume chez les Barotsis, sur la rive gauche du Zambèze.

2. H. Dieterlen, *ouvr. cité*, p. 105-110.

C'est alors qu'on reprit la question de l'école centrale ou école normale ; elle avait déjà été décidée en 1847, mais non fondée[1] ; en septembre 1863, Coillard écrivait à ses collègues :

« Nous sommes tous d'avis qu'il nous faut des maîtres d'école et des évangélistes sortis du sein même des populations qu'il s'agit d'évangéliser et d'instruire, familiers avec leurs mœurs et leurs coutumes, initiés aux détails les plus intimes de leur vie comme aux beautés de leur langue. Nul ne doute de l'influence immense que de tels ouvriers pourraient acquérir, ni du bien incalculable qu'ils pourraient faire. Sans eux, notre mission est incomplète et dépourvue d'une des premières conditions de stabilité et de progrès. Il faut bien l'avouer, nous ne pouvons suffire à tout. Dans l'accomplissement des nombreux devoirs qui se disputent notre temps, heureux sommes-nous d'arriver à l'à-peu-près. Nous travaillons beaucoup et ne faisons que fort peu. Nos écoles souffrent, l'évangélisation languit, parce que nous sommes surchargés de travail et que nous n'avons pas d'aide.

« Si c'est un privilège pour les églises du Lessouto de nous seconder, c'est aussi pour elles un devoir impérieux, et il est temps qu'elles le comprennent. Elles n'ont pas l'esprit missionnaire, il faut le leur inspirer. Donnons-leur donc une œuvre, non pas au delà des mers où leur esprit ne peut la suivre, mais au Lessouto même, une œuvre qu'elles voient de leurs yeux, dont elles comprennent le but et les difficultés, dont elles puissent suivre les développements et recueillir les premiers fruits, une œuvre, en un mot, qui soit vraiment la leur, qui excite leurs sympathies les plus vives, et concentre leur plus chaleureux intérêt.

---

1. H. Dieterlen, *ouvr. cité*, p. 78-79.

« Rien ne répondrait mieux à ce but que la fondation d'une école supérieure. Un endroit central comme Morija me semblerait le plus convenable. »

Adolphe Mabille était non moins persuadé que Coillard de la nécessité de cette école normale. En avril 1864, la question fut mise à l'étude dans les entretiens avec le docteur Duff; « elle ne pouvait qu'être traitée avec tout le sérieux qu'elle méritait. » La grande difficulté était le choix d'un directeur; il fallait appeler à ce poste un missionnaire résidant déjà au Sud de l'Afrique.

« Plusieurs frères, écrit Coillard à sa femme pendant la Conférence, me pressent beaucoup d'accepter la direction de l'école normale à fonder : « M[me] Coillard, dit-on, est si bien qualifiée pour cela. » Je me défie trop de moi-même pour accepter une telle responsabilité. Mais tu vois qu'on a une meilleure opinion de toi que tu ne crois. »

Et, en effet, la Conférence porta son choix sur Coillard : « Notre frère, est-il dit dans le rapport (29 avril 1864), nous paraît posséder les qualités requises pour cette charge importante, et nous le verrions avec beaucoup de plaisir donner son consentement à la chose. Nous désirons un directeur qui s'engage, non pas à donner à ses élèves une simple instruction routinière, mais plutôt à les amener à réfléchir et à se rendre compte des choses. A cet égard, la connaissance que nous avons des capacités de notre frère Coillard n'a fait que nous confirmer dans le choix que nous avons fait. Mais ce frère a désiré réfléchir mûrement à cette affaire, vu la direction toute différente que son consentement donnerait à sa vie entière. Il a désiré aussi consulter sa compagne. »

Coillard, après en avoir parlé à sa femme, refusa de quitter Léribé et de se charger de la direction de cette école; mais il voulait, comme Mabille [1], fonder quelque chose d'analogue sur sa station, en attendant la réalisation définitive du projet.

---

1. H. Dieterlen, *ouvr. cité,* p. 82-83.

La création de l'école centrale fut décidée un an plus tard, à la Conférence de Morija (1865) ; elle devait être installée à Morija et Coillard en acceptait la direction [1]. Mais à peine avait-on pris les premières mesures pour la construction des bâtiments nécessaires, que la guerre venait ajourner ces projets.

Rentré à Léribé après la Conférence de 1864, Coillard écrit (2 juin) à Louis Cochet, missionnaire à Hébron :

« C'est bien dommage que nous soyons si éloignés l'un de l'autre, en vérité ; c'est la réflexion que j'ai faite plus d'une fois, lors de notre Conférence et depuis. Après tout et malgré nos misères, il fait bon se voir de temps en temps, ne serait-ce que pour oublier notre prosaïque présent avec ses nuages et ses orages, pour revivre dans un passé qui nous est cher ou dans une patrie qui ne l'est pas moins. Et puis, ne le croyez-vous pas ? il est un lien tout particulier qui unit les huguenots.

« Mais parlons un peu de notre voyage. Le jour où je vous dis adieu à Carmel, je couchai comme Jacob en vrai patriarche sous la voûte étoilée, mais un peu fraîche du ciel. Ce ne fut que le lendemain que j'arrivai à Thaba-Ntchou. »

Là Coillard retrouva sa femme.

« Le lundi suivant nous nous mîmes en route, avec la famille Scott qui garde de vous un très doux souvenir, pour Bloemfontein [2] où nous restâmes deux jours. Le président et sa femme ainsi que, du reste, les gens de Bloemfontein sont extrêmement aimables. Le parlement boerique, auquel

---

1. Jousse, *La Mission française,* t. II, p. 62-63.
2. Chef-lieu de l'État libre d'Orange.



WAGONS A BŒUFS

je viens d'assister, en impose joliment. La semaine suivante, passant par Mékuatling et Mabolèla, nous arrivâmes à notre foyer le vendredi soir. « *No place like home* », disent les Anglais et ils ont raison, dût ce *home*, qui leur est si cher, n'être qu'une hutte de mottes ou la toile d'une tente.

« Nous nous reposons donc un peu de nos fatigues et rêvons la construction d'une demeure. Mais, aussi longtemps que nous n'avons pas de maçon, cette demeure semble n'être encore qu'un château en Espagne, et il faut avouer qu'un château en Espagne contribue peu au confort en hiver ou en temps de pluie. Nous avons pourtant l'espoir que le Seigneur nous viendra en aide. Si jamais vous rencontriez quelqu'un de recommandable, envoyez-le-nous, vous ferez une bonne œuvre.

« La lettre que j'ai adressée à la Commission exécutive vous instruira des raisons pour lesquelles nous avons définitivement refusé d'aller entreprendre la fondation de l'école normale. Pour peu que vous y réfléchissiez, vous serez de notre avis, ou du moins vous comprendrez nos raisons que j'ai exprimées brièvement, mais franchement, espérant ne faire de peine à personne.

« Notre œuvre va tout doucement. Nous avons d'assez bonnes congrégations. Je devrais vous dire que mes sermons produisent des effets non pas à la Massillon mais à la Roussel. Vous savez que ce brave homme, prêchant un jour dans une cour entourée d'une véranda, fut tout étonné, au milieu de son discours, de voir son auditoire se lever en masse et se retirer. Il croyait naturellement que c'était un effet de son éloquence. Quel ne fut pas son étonnement, après le service, d'apprendre que ses auditeurs avaient tout bonnement peur de la pluie ? Lui, qui était à l'abri et myope, ne s'imaginait pas qu'il plût. Je prêchais dimanche sur : « Tu ne déroberas point » et déjà l'on m'a rapporté une hache ;

j'ai raison d'attendre beaucoup de ces preuves de componction. »

Les pensées de Coillard ne sont pas détachées d'Asnières et tout ce qui le lui rappelle lui va droit au cœur ; c'est ainsi que, le 2 octobre 1864, il répond à une parente, habitant Asnières :

« Ma chère Annette Dautry [1], ce nom qui m'est, comme tant d'autres, cher et familier me rappelle cette charmante petite fille aux joues roses et potelées que j'ai vue grandir à l'école et qui, plus tard, grâce à sa langue d'argent, est devenue l'une de mes chanteuses favorites. Ce n'est plus une petite fille maintenant, car, bien que le souvenir de ceux que l'on affectionne ne vieillisse pas, le temps passe, nous passons avec lui, et lorsque, de loin en loin, nous jetons un regard en arrière, nous sommes tout étonnés de la rapidité avec laquelle nous avons grandi et vécu. C'est pour cette raison que tu ne m'as pas reconnu dans mon portrait, pas plus que je ne te reconnaîtrais sans doute dans le tien, si je l'avais. Il y a déjà plus de sept ans que je vous ai dit adieu !

« Je suis confondu de voir ta lettre datée du mois d'août de l'an passé. Je regrette de n'avoir pas pu te dire plus tôt combien elle a remué mon cœur en me faisant revivre parmi vous tous, et combien j'ai été sensible au souvenir que vous gardez de moi. Me parler de ton père, de ta mère, me nommer tes sœurs, ton frère mon ami d'enfance..., me parler d'Asnières enfin, c'est me faire oublier que je l'ai quitté et que, dans ce désert d'Afrique, j'en suis à des milliers de lieues. Vous occupez tous, mes bien-aimés, et toujours, comme église et comme individus, une bien grande place dans mon affection et dans mes prières. Souvent en esprit, comme

1. La mère de François Coillard était une Dautry.

autrefois en personne, je parcours vos ruelles, vous visite de maison en maison, de champ en champ, répète vos noms et m'adresse mille questions qui n'ont jamais de réponse.

« Je suis réjoui d'apprendre que vous chantez encore nos beaux cantiques. Personne ne les chante en Afrique, si ce n'est nous, missionnaires, lorsque nous pouvons nous rencontrer. Les Bassoutos sont si habitués à faire ce qu'ils veulent qu'ils ne comprennent pas la nécessité de se plier aux règles les plus simples d'un chant ; leurs basses improvisées, leurs ritournelles de fantaisie, sont pour eux des beautés que rien n'égale. Pour mes oreilles, c'est presque une profanation que de les entendre chanter dans leur langue des cantiques aussi beaux que : *Grand Dieu nous te bénissons, Du rocher de Jacob, Oui, pour son peuple, Oh ! que ton joug est facile,* et autres. En les entendant, je pense à vous, et les comparaisons que je fais ne sont pas en faveur de mes pauvres noirs. Aussi préféré-je leur faire chanter de la musique anglaise qui ne réveille chez moi aucun souvenir, et qui s'adapte admirablement à leurs goûts. C'est Là-Haut qu'ils chanteront bien et que nous chanterons tous ensemble et vous et eux et moi et la multitude innombrable des rachetés qui viendront des quatre coins du monde ; c'est alors, dis-je, que nous ferons retentir les parvis célestes du chant nouveau que nous entonnerons à la gloire de l'Agneau.

« Mme Coillard a conservé de sa visite à Asnières le plus doux souvenir. Nous parlons souvent avec elle des vignes, du bois de Contremoré, où vous l'avez conduite, de ton père et de tant d'autres qui se sont empressés de lui témoigner de l'affection. Avant que nos caisses fussent arrivées, elle me parlait d'une jeune fille de ton nom qui s'évertuait à me marquer une paire de bas. Ces bas sont encore là, tels que tu me les as envoyés. C'est un souvenir pour lequel je te dois mes remerciements.

« M. Diény m'a souvent parlé de toi et de la charge qui t'a été confiée. Souviens-toi que les impressions de l'enfance sont toujours les plus durables, bonnes ou mauvaises. Aussi enseigne tes petits enfants, même leur A B C, dans un esprit de prière, et plus tard ils béniront ton nom, comme ta sœur Françoise, les jeunes filles de son temps et moi-même bénissons la mémoire de Mlle Bost. Nous la croyions un ange et ce n'est que Là-Haut que nous pourrons dire et apprécier le bien qu'elle a fait parmi nous. Fais mes meilleures amitiés et communique ce que tu veux de ma lettre à ceux qui se souviennent encore de moi. Je ferai mieux de ne nommer personne, mais je n'oublie personne. Je pense tout particulièrement à tes parents et à ceux qui fréquentaient les réunions de chant et les réunions d'édification de la chambre haute. Ma prière, ce n'est pas précisément de les revoir ici-bas — bien que souvent mon cœur charnel le désire — mais de les rencontrer Là-Haut auprès de Jésus, où, comme dit le cantique que vous m'avez chanté à mon départ : « *L'on ne se quittera plus.* »

« Vous aimeriez, je le sais, que je parle un peu de l'Afrique. Il vous est bien difficile de vous en faire de justes idées, car vous vivez dans un pays bien différent, bien favorisé sous tous les rapports. Puissiez-vous apprécier à leur juste valeur les bienfaits de la civilisation ! Il n'y a pas besoin de séjourner longtemps ni d'aller loin en Afrique, pour se convaincre que la malédiction de Dieu repose sur ce pays de ténèbres. Seulement notre force à nous, c'est que nous croyons aux glorieuses promesses que Dieu a faites touchant la conversion des païens et que nous savons que le jour viendra où Cusch, c'est-à-dire l'Afrique, aussi, étendra ses mains vers lui. Le pays, avec ses immenses plaines noires, vertes ou blanches, selon la saison, ses montagnes plates et sans aucun vestige de végétation, ses ravines pro-

fondes qui le déchirent dans tous les sens, a un aspect désert et désolé. Le Lessouto, en grande partie montagneux, l'est moins, car on y trouve çà et là des ruisseaux, des troupeaux immenses de bœufs, de chevaux, de brebis et de chèvres, et quelques villages perchés sur des collines. Dans ce pays, tout le monde voyage à cheval; les missionnaires seuls et un petit nombre de Bassoutos riches ont d'énormes chariots à quatre roues, couverts de toile et traînés par douze bœufs. Ce sont les wagons. Mais ces wagons vont bien lentement et passent difficilement les ravins et les rivières, car nous n'avons ni ponts ni bateaux. Il n'y a pas non plus de boutiques, si j'excepte cinq ou six vagabonds qui ont trouvé ici un refuge contre les rigueurs de la justice des blancs; pour acheter nos chandelles et notre sel, nous devons faire un voyage de deux semaines.

« Les Bassoutos sont tout à fait noirs; comparés à d'autres tribus, ils sont habillés assez décemment, et quelques-uns d'entre eux ont de beaux traits et beaucoup d'intelligence. Les vieux Bassoutos sont très polis; jeunes et vieux sont excessivement flatteurs. Si quelqu'un m'appelle son père, je sais d'avance que j'aurai à payer le compliment : ainsi un jeune homme professait de m'aimer beaucoup, il me visitait souvent, quelquefois trop souvent, et commença à m'apporter du lait, matin et soir, avec beaucoup de régularité. Il s'appelait Cheval, en sessouto Pitsé. Ce fut en vain que je lui offris de lui payer son lait : « il m'aimait, » cela devait me suffire ; mais quinze jours s'étaient à peine écoulés qu'il vint me demander, à titre d'ami, une selle, c'est-à-dire la valeur de 200 francs.

« Ces pauvres gens sont très sales et remplis de vermine; aussi il ne faut pas penser que tout est beau et aimable chez eux. Les premiers temps que Mme Coillard était ici, elle mettait quelquefois une robe blanche qui, au sortir de

l'église, se trouvait avoir pris une teinte rougeâtre fort peu agréable ; les femmes s'enduisent, en effet, tout le corps d'ocre mêlée de graisse et la tête d'antimoine qui, avec de la graisse, fait une pâte bleue qui équivaut à nos dentelles. Ce sont les femmes qui, dans ce pays, font le métier de perruquier, et elles sont si passionnées pour manier le rasoir, ce qu'elles font avec beaucoup de dextérité, qu'elles rasent entièrement la tête et les sourcils de leurs bébés. Elles ont toujours ce rasoir, qui n'est qu'un morceau de fer de deux pouces carrés, suspendu dans un sac à leur vêtement, à côté de la tabatière. Les chrétiens, je dois le dire, sont plus propres. Faute d'indienne, ils sont obligés de se faire des robes et des pantalons de peau qui ne se lavent pas ; mais ils ne se graissent pas. Les femmes se coiffent avec un mouchoir.

« Les enfants aiment généralement beaucoup l'école. Je crois que, si nous avions une salle comme celle d'Asnières avec ses tableaux, ses gradins, ses belles fenêtres, nous aurions toute la tribu. Mme Coillard a recommencé l'école quotidienne où se trouvent des jeunes filles de seize à dix-sept ans et des bébés que l'on porte sur le dos et qui nous assomment de leurs cris. L'école se fait dehors, au grand, grand soleil, car nous n'avons pas encore de maison. Les enfants apprennent à lire, à écrire, à compter en sessouto et en anglais, ils font de la géographie pour laquelle ils sont passionnés, et les jeunes filles apprennent à coudre. La manière dont elles s'y prennent d'abord est risible ; mais elles font bientôt des progrès réjouissants, et c'est souvent pour Mme Coillard un vrai souci de savoir quel ouvrage leur préparer, car nous n'avons pas beaucoup d'étoffes.

« Le fils du chef, nommé Jonathan, et un autre jeune homme, Simoné, font de grands progrès en toutes choses et lisent déjà l'anglais très joliment. Le dernier surtout est

très intelligent et aime l'instruction. Du matin au soir, il nous accable de questions : il faut qu'il sache comment on fait le papier, les étoffes, les vases; pourquoi il y a tant de catholiques en France, etc. Il est maintenant, depuis plusieurs semaines, dans les hautes montagnes, avec le bétail de son père; il nous envoie souvent ses salutations. J'espère qu'il reviendra bientôt reprendre ses études. Parmi nos jeunes filles, deux jumelles, Léa et Rachel, Bélina, et de plus jeunes nous réjouissent. Elles aiment beaucoup Mme Coillard. Elles portent toujours des robes et elles se lavent, ce qui est beaucoup. Ce sont mes chanteuses, et bien qu'elles aussi aient la passion de dénaturer les chants, elles nous font souvent plaisir en chantant le soir les beaux cantiques et la multitude des chants d'école qu'elles connaissent.

« Je vais souvent à cheval visiter les villages des environs; généralement un chrétien m'accompagne, qui considère cela comme un privilège. Quand nous arrivons dans un village, je me rends à ce que nous appellerions l'hôtel de ville (lékhotla), qui n'est qu'une méchante cour en roseaux dont l'approche est interdite aux femmes. Pendant que quelque jeune homme desselle mon cheval, je m'assieds au milieu des hommes sur une pierre, je m'enquiers des nouvelles, puis je demande au chef du village de rassembler les femmes, les enfants et les hommes, pour que je les voie et leur parle. Si ce sont des gens mal disposés, ils éclatent de rire, et me laissent souvent m'acquitter de ce devoir; autrement quelqu'un se perche sur une éminence et crie à tue-tête : « Monsieur est arrivé! à la prière! femmes, enfants, tout le monde au lékhotla! » Mais les femmes ont peur d'entrer dans cette enceinte de roseaux, les hommes qui n'osent pas s'y opposer ouvertement se moquent d'elles, de sorte que, souvent, je choisis moi-même quelque endroit où tout le

monde puisse s'asseoir. Je leur fais répéter un cantique, ligne après ligne, jusqu'à ce qu'ils le sachent et je l'entonne. C'est alors que ces pauvres païens donnent cours à leurs impressions : les uns font leurs remarques tout haut, d'autres se sauvent, d'autres étouffent de rire. Je leur parle aussi simplement que possible, par paraboles, puis je les fais mettre à genoux, leur faisant répéter après moi une courte prière. Enfin il ne me reste plus qu'à visiter les malades et à partir.

« Toutes les trois semaines, je vais visiter alternativement deux nouvelles annexes de la station, l'une à 6 ou 7 lieues, l'autre à 10 ou 12, dans les montagnes. La dernière fois que j'allai visiter l'une d'elles sans être attendu, je trouvai tout le village déserté. Tout le monde, grands et petits, étaient allés à une fête de circoncision dans un village voisin, et ils ne revinrent que tard dans la nuit, ivres à l'excès. Quand je voyage ainsi, je ne porte pas de lit avec moi, je me contente d'un manteau ; généralement celui qui me reçoit étend une peau de bœuf dans une vieille hutte où personne ne couche ou dans la cour, et, m'enveloppant de mon manteau, la tête sur ma selle ou sur une pierre, comme Jacob, je dors généralement assez bien. L'étiquette veut que le maître du village, s'il est assez riche, m'amène une chèvre qu'il m'appartient de faire tuer et de distribuer à ceux qui sont présents, en commençant par celui qui nous reçoit. Autrement l'on m'apporte du pain, du lait ou de la viande.

« Dernièrement, nous sommes allés, ma femme et moi, chez un fermier hollandais, chercher des arbres pour nous faire un verger. Nous envoyâmes le wagon à l'avance et suivîmes à cheval, visitant en route plusieurs villages de natifs. Ce Boer est un de mes voisins et de mes amis. Vous avez souvent entendu parler des Boers, n'est-ce pas ? Ce sont de curieuses gens, la plupart opposés à l'évangélisation

des noirs. Ils ont généralement de nombreux troupeaux de trois, quatre, cinq ou six mille brebis ; leurs bœufs et leurs chevaux se comptent par centaines ; leurs fermes ont quelquefois plusieurs lieues d'étendue ; ils sèment beaucoup de blé européen et d'avoine, et leurs vergers se composent de centaines de pêchers, plantés si près les uns des autres que le soleil ne peut y pénétrer. Les pêches sont le fruit du pays, on les sèche au soleil et on les mange en marmelade toute l'année. Malgré tout cela, les Boers se vêtent mal et se bâtissent en terre des huttes plutôt que des chaumières, sans autre ameublement qu'une table — où du café le matin, du thé l'après-midi, cuit dans une bouilloire pour tout venant — une chaise pour la Boerine et des caisses du wagon peintes en vert que l'on offre à tout étranger pour siège.

« Quand nous arrivâmes chez le vieux Kreek, après cinq heures de cheval, Mme Coillard se sentait fatiguée ; cela ne fait rien, avant d'ôter sa robe d'amazone, il faut subir l'interrogatoire d'usage : la Boerine, le Boer et les enfants se rangent en ligne et, après un long silence suffisant à l'étude qu'ils ont faite de l'étrangère qu'ils regardent dans les yeux : « C'est une belle personne », dit l'un ; — « elle a de beaux cheveux noirs, » dit l'autre ; — « elle a peur de parler, » remarque un troisième. Mais, si l'on peut s'entretenir avec eux, l'on trouve chez eux de très braves gens.

« Dans chaque maison on se lève au point du jour et personne ne sort que l'on n'ait fait le culte de famille. De même le soir, après les travaux, chacun se lave dans un vase commun qui circule du père aux enfants, par rang d'âge, puis on fait le culte de famille. Comme le matin, on lit la Parole de Dieu et l'on chante plusieurs psaumes. Ces bons vieux psaumes, comme cela me va au cœur de les chanter, même en hollandais, sur les mêmes airs qu'à As-

nières. Chanter les psaumes, pour eux, c'est le comble de l'éducation ; aussi, quand je les visite, chantons-nous une bonne partie de la soirée. C'est ce psaume-ci qu'ils aiment, celui-là qu'ils ne peuvent pas apprendre, etc. Vous savez que plusieurs d'entre eux sont des descendants des réfugiés français ; leurs noms sont français, mais c'est tout. Ils aiment à entendre parler de la France, ces pauvres gens. L'un d'eux m'envoya une fois une belle vache noire après m'avoir entendu, à la dédicace de leur église, parler de leurs ancêtres. Chaque fois que je vais chez eux, l'un me donne du savon pour M[me] Coillard, un autre du beurre, etc., qu'ils font eux-mêmes.

« Ce sont là les ennemis des Bassoutos, et je ne serais pas étonné que nous eussions bientôt une guerre désastreuse, car les Bassoutos volent impunément le bétail des Boers et les Boers sont exaspérés. En ce moment, les grands chefs du pays et le président de la république des Boers discutent leurs affaires sous l'arbitrage du gouverneur de la Colonie du Cap. Nous avons bien des craintes ; mais nous savons que Dieu règne.

« Maintenant, mes amis, d'autres devoirs m'appellent. J'espère que vous ne trouverez ma lettre ni trop longue, ni trop ennuyeuse. J'aurais à vous dire beaucoup d'autres choses, mais une lettre ne peut pas tout dire.

« J'ai été bien réjoui, tout en déplorant le départ de M. Diény, que j'ai le bonheur de connaître personnellement, d'apprendre que le Seigneur vous a donné un pasteur selon votre cœur et selon son cœur, je n'en doute pas [1]. J'espère qu'il aura trouvé l'église vivante. Quels ont été les résultats du ministère de tant de bons pasteurs ? MM. Duvivier, Bost,

1. Le successeur de M. Diény fut M. Félix Guy, pasteur à Asnières de 1863 à 1868 ; en 1868, M. Eugène Diény fut rappelé dans son ancienne église où il resta jusqu'en 1877.

Guiral, Filhol, Diény ! Je tremble, je frémis à la pensée que ces messagers de la bonne nouvelle peuvent, au dernier jour, témoigner contre plusieurs d'entre vous. O vous, mes amis, qui savez vraiment prier, priez et ne vous relâchez point ; priez pour votre pasteur, pour votre conseil presbytéral, pour les membres du troupeau, pour vous-mêmes.

« En Afrique, nous avons une discipline par laquelle nous retranchons momentanément ou définitivement tel ou tel chrétien dont la conduite n'est pas d'accord avec sa profession de chrétien. Quelqu'un qui travaille le dimanche, qui boit de la bière, qui dit des mensonges, qui calomnie ou qui se querelle, n'est pas reçu à la table du Seigneur et, pour peu qu'il continue ouvertement dans le péché, il est retranché de l'assemblée des fidèles. Si l'église réformée de France avait sa discipline comme autrefois et qu'elle fût mise en vigueur dans l'église d'Asnières, qu'en résulterait-il ?

« Que Dieu, notre bon Dieu, répande sur vous tous son Esprit de vie ! C'est la prière de votre affectionné de cœur en lui. »

Le même mois, Coillard écrit à l'une de ses sœurs :

« Je suis à la veille de me mettre en route pour une annexe ; l'aller et le retour me prendront une longue semaine. Ces absences coûtent beaucoup à ma chère femme ; c'est bien loin d'être agréable pour elle de se trouver toute seule ici, pendant des jours entiers.

« Les natifs ne sont pas toujours aussi aimables qu'on se le figure en France ; ils se sont, dernièrement, tellement adonnés au vol que même nos serviettes, nos couteaux de table, notre propre nourriture ne sont pas respectés par eux. On nous vole sous nos yeux, et, si nous disons quelque chose,

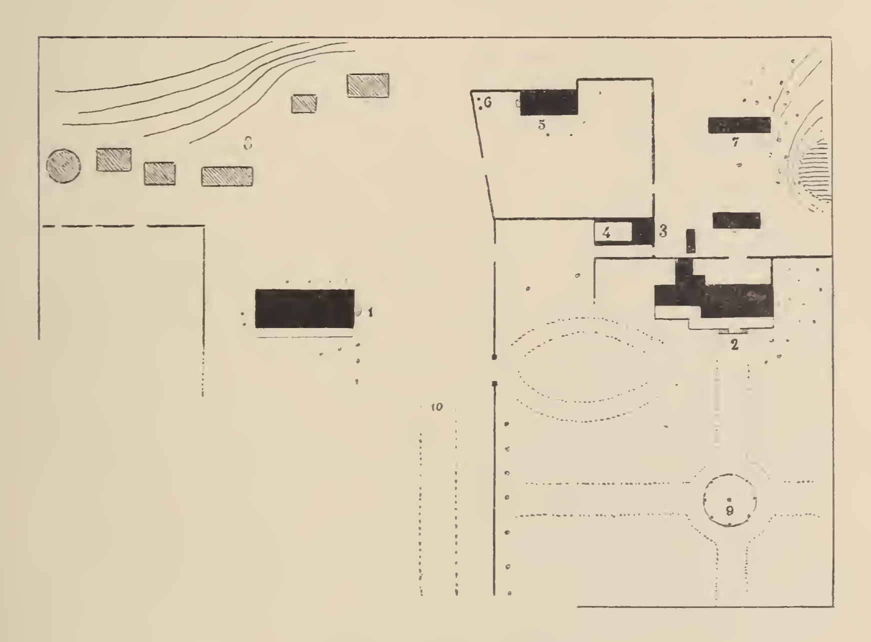
on nous rit au nez ; l'on sait très bien qu'ici il n'y a ni juges, ni prisons. Sanna et Dorothée sont toujours au service de Christina. La première, comme vous le savez, est convertie, elle suit l'instruction religieuse avec Motoké, la vieille femme dont j'ai parlé dans le *Journal des Missions*[1], qui est toujours fidèle. Dorothée est une personne dont le nom est plus beau que la figure ; c'est ce que les Anglais appellent avec raison une *bushwoman,* c'est-à-dire une femme des buissons. Les gens de cette espèce ne se bâtissent pas de maisons ; un buisson dont ils plient les branches sur leurs têtes, un bout d'os en guise de pipe, du chanvre pour tabac, quelques haillons pour se couvrir, quelques fourmis pour se nourrir, leur suffisent. Dorothée est, comme les gens de son espèce, laide à faire peur, elle fait la loi dans la cuisine, commande à tout le monde et boude des journées entières sans que l'on sache pourquoi. Quand elle est fâchée, elle brûle le café, déchire le linge qu'elle repasse; mais, quand elle est de bonne humeur, elle nous fait d'excellent pain et bâcle vite sa besogne. Christina s'en tire à merveille, avec cette femme-là qui peut nous quitter d'un jour à l'autre. Vous n'avez pas d'idée de la manière dont nous sommes servis ; M. Cochet me disait un jour : « Voyez-vous, cher frère, la difficulté n'est pas seulement d'être servi par ses domestiques, mais bien de les servir, » et c'est vrai.

« Mes jeunes gens ont justement terminé leur chambre à coucher qui va servir de cuisine ; c'est tout bonnement quelques pieux fichés en terre en forme de toit et recouverts d'herbe. Ma pauvre femme est si fatiguée de surveiller la cuisine dehors, au vent et à la pluie, que même cet abri lui paraît gentil.

---

1. *J. M. E.*, 1863, p. 205-206.

« Vous aurez une idée de la station si vous vous figurez un fer à cheval formé par la montagne. A l'une des extrémités de ce fer à cheval est une magnifique gorge avec une cascade qui, en temps de pluie, tombe de caverne en caverne jusque dans un ravin ; c'est là aussi qu'est le village



Plan de la station de Léribé

1 *Église.*
2 *Habitation de M. Coillard.*
3 *Chambre d'étude de M. C.*
4 *Remise du wagon.*
5 *École.*
6 *Cloche.*
7 *Ecurie.*
8 *Village.*
9 *Kiosque.*
10 *Chemin conduisant à la grande route.*

du chef ; à l'autre extrémité est le village de Pagamotsi. La station est au milieu ; d'un côté, mes gens et mon ouvrier allemand ont déjà bâti de jolies maisonnettes au pied d'immenses rochers ; de l'autre, sont notre petite maisonnette (d'une chambre) de 7 pieds de haut, en pierres et en briques, notre tente, le wagon, enfin quatre pieux fichés en

terre qui font l'office de clocher. L'exposition est au nord. Plus bas que la station coule le Calédon.

« Vous voyez que c'est un bel endroit, mais c'est sauvage et bien nu. Les arbres que j'ai plantés sont tous petits, le plus grand n'a pas trois pieds.

« Notre cœur est à l'œuvre ; seulement nous sommes liés, pieds et mains, par les travaux de construction. »

Le même mois encore, le 15 octobre 1864, Coillard écrit à sa mère :

« Ma mère bien-aimée, je ne puis pas vous dire toute la joie que me causent vos lettres. Je suis seulement triste à la pensée des ports que vous avez à payer, ma pauvre mère. Dites-moi ce que vous coûte chaque lettre que vous recevez de moi. Avant de quitter l'Afrique elle coûte déjà 32 sous. Il faut que je m'informe si je ne puis pas vous envoyer une lettre qui ne vous coûtera rien.

« Je viens de recevoir votre dernière où vous vous plaignez de mon long silence de sept mois, je crois. Je suis affligé, ma très chère mère, de vous avoir ainsi causé tant d'inquiétudes. Je ne savais pas avoir été si longtemps sans vous écrire. Depuis notre Conférence je vous ai écrit deux fois ; une de mes lettres doit s'être croisée avec la vôtre, l'autre se serait-elle perdue ? J'ai ensuite écrit à Françoise, à ma sœur Catherine et, le dernier mois, à Annette Dautry et à ma sœur Marie-Jeanne. Vous voyez que je n'oublie pas Asnières, et penser à Asnières c'est penser à vous, ma bonne mère. Je ne pourrais plus reconnaître Asnières sans vous. Vous me parlez de votre vieillesse. J'ai souvent le cœur brisé en pensant qu'après tous les sacrifices que vous vous êtes imposés pour moi, je fais si peu pour vous. »

Lundi 17 octobre 1864.

« Le jour où je vous traçais les précédentes lignes, j'étais fort occupé : j'avais ce que les Bassoutos appellent un *letséma,* une corvée, c'est-à-dire des gens qui sont venus piocher mon champ, non par amour pour moi, mais par amour pour la nourriture que j'avais préparée. Ils étaient une cinquantaine, hommes et femmes. Je leur donnai un cochon assez gras et une brebis qu'ils tuèrent et dépecèrent en un clin d'œil. Ils étaient tous de bonne humeur et chantaient à qui mieux mieux : les païens chantaient leurs chansons guerrières, la petite bande des chrétiens et les jeunes filles de notre école entonnaient des cantiques, dont l'un surtout s'adaptait admirablement aux mouvements cadencés de la pioche. Le voici : *Ki rata Yesu, goba o nthatile!* J'aime Jésus, parce qu'il m'a aimé ! — Quand la viande fut cuite, tout ce monde-là s'assit sur l'herbe, Kémuel[1] fit une distribution générale et, en moins de dix minutes, il ne restait plus de mon « habillé de soie » et de ma brebis que la graisse dont ces pauvres gens, sans cérémonie, frottaient, en public, leurs corps nus et poudreux. C'était le complément indispensable du festin. Le repas fini, je leur adressai une exhortation, nous chantâmes un cantique, je priai et chacun se dispersa content. Ce n'est pas toujours, hélas ! que nous réussissons à les contenter.

« La femme de Johanné, qui est encore païenne, mais qui fréquente assidûment les services, a travaillé pour moi trois petits jours à titre d'aide, c'est-à-dire sans salaire. Aujourd'hui, elle veut son paiement et exige, avec le plus grand sang-froid du monde, une robe qui nous coûte plus de 15 francs ! Pensez un peu, pour trois jours ! En vain je lui

1. Membre de l'église de Morija venu s'établir à Léribé avec sa famille, en 1861.

offre la moitié de cette valeur, mais non, c'est une robe de 15 francs qu'elle veut. Pauvres gens! ils n'ont pas d'idée de la valeur des choses. En dépit de ce que je leur dis, ils s'obstinent à croire que nous sommes riches, que nous possédons (pour parler comme eux) des fontaines inépuisables d'or et d'argent, de vêtements, de couteaux et que sais-je encore ? Aussi nous faut-il payer chèrement les plus petits services qu'ils nous rendent. Ce ne sont plus les Bassoutos dont M. Casalis parle avec tant de charme dans son livre. S'il revenait parmi eux, il ne les reconnaîtrait plus. Il y a, grâce à Dieu, de rares, mais heureuses exceptions.

« Le champ que j'ai fait piocher est ensemencé d'un peu de blé européen et de beaucoup de maïs et de citrouilles. J'ai aussi des pommes de terre plantées en septembre et qui seront mûres en janvier. Nous nous proposons, Dieu voulant, d'ouvrir, pour des jeunes gens, une institution avant la fin de l'année. On nous presse de tous côtés. Nous espérons aussi qu'on nous aidera de France, j'allais dire d'Asnières.»

Jeudi 27 octobre 1864.

« Ma très chère mère, je dois, aujourd'hui même, envoyer à la poste, à Mékuatling, chez M. Daumas, avec lequel j'ai fait un arrangement pour faire venir notre poste avec la sienne jusque chez lui. Mon messager, qui part aujourd'hui, reviendra mardi soir ou plus sûrement mercredi. Vous voyez, il n'y a pas de facteurs dans ce pays ; si nous n'envoyons pas chercher nos lettres à la poste, elles peuvent y rester des années. Mais aussi pensez quelle fête c'est pour nous de recevoir des lettres! Quand notre messager doit arriver, vous pouvez croire que nos yeux arpentent avec anxiété la longue plaine ondulée de plus de trois lieues qui

s'étend devant nous. Et que de fois nous nous demandons l'un à l'autre : « Qui nous écrira ce mois-ci ? »

« Nous recommençons à mener une vie plus régulière, maintenant. Je me lève avec le soleil et Christina pas beaucoup plus tard. Je fais alors la prière avec nos domestiques et les Bassoutos qui nous entourent, puis chacun va à son ouvrage : Chaka trait les vaches, Létoba puise de l'eau, Sanna balaye la maison et s'occupe de la basse-cour ; Dorothée prépare le déjeuner; les journaliers viennent beaucoup plus tard. Jusqu'au déjeuner, je reste à la maison à lire, à écrire, à faire des traductions, à préparer des articles pour le journal de Mabille[1]. Après le déjeuner nous faisons un tour au jardin, allons voir les ouvriers, distribuons l'ouvrage pour la journée; puis nous avons l'école qui nous occupe, l'un et l'autre, jusqu'à midi. Ensuite, si rien d'imprévu ne me réclame à la maison, après avoir donné une leçon aux jeunes gens que j'instruis, nous allons au jardin, Christina avec de la couture, car, hélas ! elle a plus à coudre qu'elle ne peut le faire; pensez que cette année elle a fait tous mes habits; moi je travaille à planter, à sarcler, à désherber. Nous dînons vers 5 heures. Je donne une autre leçon à mes jeunes gens, puis je retourne au jardin. Au coucher du soleil, après que l'on a trait les vaches et terminé les travaux, la cloche appelle à la prière du soir. Ensuite nous prenons le thé, puis trois fois par semaine, lundi, mercredi et vendredi, je fais l'école pour les jeunes gens à notre service et d'autres qui ne peuvent pas venir à l'école durant la journée. Des trois autres soirs, l'un est consacré à la préparation du dimanche; les deux autres, nous les passons à lire, à faire de la musique et à causer. Quand Christina coud,

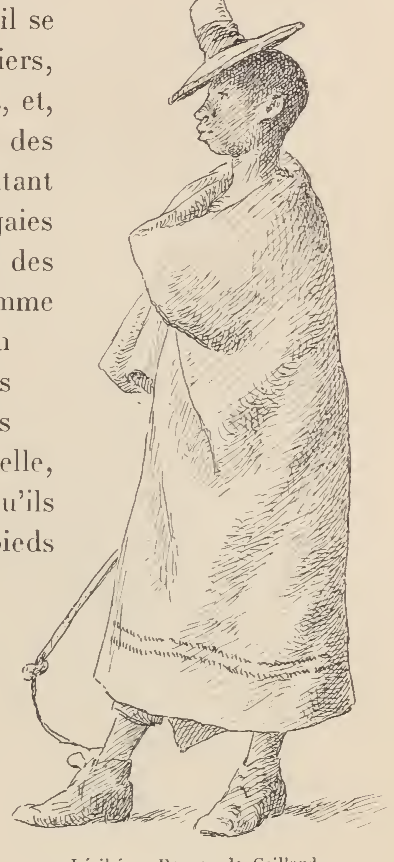
1. Le *Lésélinyana*, la *Petite Lumière du Lessouto*, dont le premier numéro parut vers la fin de janvier 1863.

je lui lis à haute voix. Je disais plus haut qu'elle fait mes habits: elle doit faire les siens aussi et raccommoder le linge, car, dans ce pays, il n'y a pas de couturière. Ma grande ambition, c'est de lui acheter une machine à coudre; ce serait une précieuse acquisition. Quelquefois, elle est hors d'elle-même en voyant tout ce qu'elle a à coudre en outre de ses occupations. Nous nous couchons généralement vers 11 heures.

« Vous pourriez croire, d'après cela, que notre vie est presque trop calme; il faudrait en mentionner mille et mille autres incidents : voici une troupe qui vient chercher des passe-ports pour aller chez les blancs, voilà un individu qui vient chercher de la médecine, un fainéant qui vient se coucher au soleil demandant si je lui donnerai la valeur de 50 sous ou plus pour son travail d'un jour, d'autres pauvres misérables qui viennent se faire arracher des dents, ce à quoi ils paraissent prendre un plaisir singulier. Quand je leur ai arraché une dent, ils en sont si fiers qu'ils la montrent à tout le monde et, aussi longtemps qu'ils vivront, ils en montreront, à l'occasion, la place à leurs enfants et petits-enfants. Mais c'est là un métier que je n'aime pas et que je ne pratique que par pitié.

« Dernièrement, nous avons eu ici une grande alerte : Molapo et Letsié, son frère aîné, ne s'aiment pas du tout; leur haine est si vive que l'on disait que Letsié, avec son plus jeune frère Masoupa et tout le reste de la nation, venaient faire la guerre à Molapo. Ils étaient, en effet, en route et comme l'on ignorait encore que Letsié n'y fût pas, tout, au village, était dans une terrible confusion. Nous n'avons eu que la peur, car Masoupa, étant seul de l'expédition, n'a pas osé venir jusqu'ici lutter avec Molapo. Depuis lors, ces pauvres Bassoutos sont tenus, par des bruits de guerre, dans des alarmes continuelles. Un jour, un petit

berger apparaît sur des rochers qui surplombent des précipices de la montagne et se met à crier que deux cavaliers, assurément des ennemis, rassemblent tous les chevaux qui sont sur la montagne et les chassent dans une direction opposée. Puis il se met à pousser des cris tout particuliers, qui furent répétés par les femmes, et, en un clin d'œil, vous auriez vu des hommes accourir de tous côtés, quittant leurs travaux, saisissant leurs assagaies et gravissant la montagne comme des chèvres. Je fus crédule, je fis comme tout le monde et je dépêchai un jeune homme. Ce n'était toutefois qu'une fausse alerte. Chaque fois qu'une scène pareille se renouvelle, je pense à ce beau passage : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui annonce de bonnes nouvelles. » Malheureusement, au Lessouto, ce ne sont que les mauvaises nouvelles qu'on publie du haut des montagnes.


Léribé — Berger de Coillard

« Vous paraissez, ma mère bien-aimée, vous inquiéter beaucoup à notre sujet. C'est à tort. Les Bassoutos sont des païens et, pour la plupart, des voleurs qui ne se font pas de scrupule d'empocher nos couteaux, ciseaux, fil, aiguilles, de manger, s'ils le peuvent, notre propre nourriture sur le feu, et de s'approprier nos poules et nos choses. Mais ce ne sont pas des brigands; nous couchons parmi eux, dans une tente qui se boutonne par dehors, avec autant de sécu-

rité que vous avec vos portes fermées à clef. Si même nous dormons dans une maison, nous ne songeons jamais à tourner la clef de la porte. Du reste, ceux mêmes qui nous haïssent, n'oseraient rien nous faire. Nous sommes généralement respectés et considérés. Il y a quelques marchands dans le pays, vous seriez étonnée de voir combien ils ont à souffrir de ces Bassoutos. N'étant rien moins que respectables, ils ne sont pas respectés; ils se battent souvent avec les natifs et ils se font obéir de leurs domestiques, lorsqu'ils en ont, à coups de fouet. Naturellement, nous ne faisons rien de pareil, et, quoique nous ne soyions pas bien servis, on nous respecte et on nous obéit.

« Vous vous imaginez peut-être que c'est terrible de ne voir que des figures noires; c'est terrible, en effet, parce que ces pauvres noirs sont ignorants et sales au delà de toute expression. Mais, parmi eux, il y a aussi quelques braves gens avec beaucoup de bon sens et de dignité. D'ailleurs, ma chère mère, ne sommes-nous pas, vous et moi, entre les mains d'un Dieu tout-puissant qui est notre Père et qui nous aime ? Oh ! ma bonne mère, depuis que nous sommes en Afrique, nous avons tant de fois fait l'expérience de son amour, nous dépendons tellement de lui et il nous donne, chaque jour, tant de preuves de sa fidélité que nous pouvons vraiment dire que « lors même qu'il nous tuerait, nous espérerions en lui ».

« La cloche a sonné et, bon gré mal gré, il faut que je vous dise adieu. Adieu ! Que ce mot est pénible ! Quelles scènes déchirantes il nous rappelle. Oh ! non, ne le prononçons plus ce mot maudit ! Il n'existe pas dans la langue des enfants de Dieu. Encore un peu de temps et nous serons de nouveau ensemble, ensemble pour toujours, ensemble dans la gloire et le bonheur, ensemble avec Jésus. Être ensemble, ce fut toujours votre rêve et le mien; eh bien! ce n'est pas

un rêve seulement, ma tendre et bien-aimée mère, car bientôt, où que nos cendres reposent, nous serons au ciel et y passerons ensemble toute l'éternité.

« Je suis effrayé de la manière dont vous faites lire mes lettres, ma très chère mère; c'est à vous que j'écris et je n'aime pas que mes lettres, mes pauvres lettres, soient lues par tout le monde.

« Au revoir donc, ma mère tendrement aimée! Au revoir Là-Haut! Votre fils qui prie pour vous. »

Les travaux de construction de la nouvelle station marchaient lentement; Coillard trouva quelques ouvriers blancs qui l'aidèrent. A la fin de juin, il en trouvait un, entre autres, dont Mme Coillard écrivait (2 août 1864) : « Nous avons un autre artisan, et je suis heureuse d'ajouter qu'il semble être un meilleur spécimen de « blanc » que ses deux prédécesseurs; depuis six semaines qu'il est ici, il a fait une très jolie maison en pierre pour sa famille et une, pour nous, d'une seule pièce de 12 pieds sur 14 qui, avec notre tente et notre *pack-house,* nous servira jusqu'à ce que nous ayons une vraie habitation. Cette chambre que Karl achève ces jours-ci est vraiment jolie et proprette, à front du jardin. Nous avons fait des merveilles dans notre jardin; nous en sommes nous-mêmes tout étonnés. »

Et quelque temps après (24 octobre 1864) Coillard écrivait à un ami :

« J'ai décidé que ce courrier ne partirait pas sans une lettre pour toi. Il n'est pas trop tôt, car, hélas! mon silence est de vieille date. Mais pourquoi compter avec moi comme vous le faites en Europe: lettre pour lettre, c'est la loi du talion, qui n'a rien à faire avec une amitié comme la nôtre qui date de notre enfance et qui a fait ses preuves. Pourquoi ne m'as-tu pas écrit depuis si longtemps? Tu me renvoies la question, n'est-ce pas? Ah! mon ami, la vie de missionnaire a des roses et de bien belles, mais elle a aussi ses épines. Et je crois que, depuis que je suis en Afrique, ces

dernières ne m'ont pas manqué. Voilà deux ans que nous avons transféré la station au nouvel endroit. Tout ce temps, nous avons mené la vie la plus misérable dans une hutte que l'humidité et le peu de solidité nous forcèrent bientôt à abandonner, puis dans une tente de ma confection, où nous grelottâmes tout l'hiver, sans possibilité d'avoir un peu de feu. Et l'hiver fut extrêmement rigoureux. Les pluies aussi ont été très abondantes, et n'ont pas contribué à notre confort! Dans de telles circonstances comment écrire? Nous ne pouvons avoir sous la main que le strict nécessaire, tel que nos vêtements journaliers et la nourriture.

« Maintenant, grâces à Dieu, nous sommes un peu mieux. Depuis à peu près deux mois, nous nous sommes installés dans une toute petite chambre que j'ai faite avec l'aide d'un ouvrier allemand. Nous y sommes si à l'étroit, que nous devons encore faire de la tente notre chambre à coucher. Mais enfin, j'y ai mes livres, ma chère femme son harmonium; une ou deux tables, deux ou trois chaises, une caisse faisant l'office d'armoire, un sofa de ma confection, aux murs couleur de terre quelques portraits donnent vraiment à cette pièce un air d'aisance. Rien de plus lugubre qu'une tente par ces temps de pluie et de vent! A chaque instant c'est un piquet ou l'autre qui s'arrache, la toile qui se déchire, la pluie qui l'inonde. On vit continuellement dans la crainte qu'elle ne s'effondre et ne nous écrase sous son poids. Il va bien sans dire que les nuits où le vent mugit et la pluie tombe, sont, pour nous, des nuits d'insomnie et d'anxiété. Aussi apprécions-nous vraiment, plus que je ne saurais le dire, cette petite chambrette dont les murs et le toit ne plient pas au gré du vent et ne cèdent pas à la pluie. Là aussi, nous pouvons regarder par la fenêtre, nous établir auprès du feu, et, dans tous les cas, nous tenir debout, ou nous asseoir confortablement.

« Nous avons fait, cette année, un grand jardin, où j'ai planté une quantité d'arbres fruitiers que m'a fournis un Boer de mes amis. Ces arbres sont petits encore; mais, comme ce sont les seuls que nous ayons dans cette terre maudite, ils font nos délices, et je ne crois pas qu'ils puissent pousser une feuille sans que nous le sachions. Nous avons aussi quelques légumes.

« Nous avons recommencé notre école journalière ; elle se tient au grand air, bien entendu, ce qui n'est rien moins qu'agréable ; mais je dois dire que nos élèves aiment extrêmement l'école, ce qui nous facilite beaucoup la tâche. De fait, ma chère femme a recommencé l'école à leur requête; et il faut voir avec quel entrain ils viennent. Pauvres enfants ! Quelquefois, ma femme leur fait faire de légers travaux, ou les envoie en masse faire des commissions, plutôt pour avoir l'occasion de leur donner un peu de nourriture et pour leur enseigner l'obéissance et l'activité. Alors c'est une fête, et de loin nous entendons leurs chants joyeux.

« Je ne sais pas si je t'ai parlé de plans qui nous préoccupent depuis longtemps et dont nous faisons un sujet de prières. Nous voulons ouvrir une école normale pour des jeunes gens. Un grand besoin d'instruction se fait sentir parmi les païens, et plusieurs demandes m'ont été faites de recevoir des jeunes gens chez moi, pour les instruire. Faute de local et de moyens pécuniaires, je n'ai pu encore y faire droit. Mais une somme de 500 francs, qui a été mise à notre disposition, nous permet de mettre enfin la main à l'œuvre. J'ai semé un grand champ de maïs et de pommes de terre ; j'ai déjà des briques faites ; j'espère pouvoir bâtir une chambre et recevoir des élèves pour la fin de l'année. Il nous faudra bien de l'aide pour leur nourriture et leurs vêtements : le Seigneur y pourvoira.

« Nos congrégations sont bonnes, bien que nous nous

réunissions toujours en plein air. On ne nous a pas encore fourni les moyens d'avoir un temple; si seulement nous avions une chambre pour l'école, nous serions contents. »

Une tente servant de chambre à coucher, un réduit (*pack-house*), une chambre pour se tenir, construite par Karl, une hutte formée de quelques pieux et couverte d'herbe, servant de cuisine, telle était l'installation provisoire, terminée à la fin d'août 1864, dont Mme Coillard écrivait[1] : « Je m'y sens comme une princesse, la chambre sert de salon et de salle à manger. Cela nous manquait tant de ne pas avoir un endroit où nous pouvions fermer la porte et être tranquilles pour un petit moment. »

Coillard écrit aussi à ce sujet[2] :

« Aujourd'hui, nous occupons une chambre où nous sommes très à l'étroit; mais cette chambre a une cheminée, une fenêtre à neuf carreaux, une porte, un toit que nous ne heurtons pas de la tête, et des murs qui ne s'agitent pas au gré du vent; c'est donc pour nous un petit palais pour lequel nous ne cessons de rendre grâces à notre Père céleste.

« Vous serez heureux d'apprendre que l'œuvre, au milieu de grands obstacles, a continué sa marche lente, bien lente, mais progressive. Les rochers qui nous environnent et les cavités de la montagne abritent tour à tour une bonne congrégation.

« Notre champ de travail déjà si vaste s'est encore agrandi de deux annexes: Mparané et Makhoakhoeng, que je visite toutes les six semaines. Mes nombreuses occupations et les rivières m'empêcheront sans doute d'apporter toute la

1. C.-W. Mackintosh, *Coillard of the Zambezi,* p. 117.

2. Au Comité, 5 décembre 1864, impr. dans *J. M. E.,* 1865, p. 131 et suiv.

régularité que je voudrais dans l'évangélisation de ces nouveaux postes. Mais je suis heureux de dire que l'esprit missionnaire dont les membres de mon petit troupeau sont animés, m'assure de leur concours. La première fois que je me rendis à ces annexes, je pus, en m'écartant peu de ma route, visiter un grand nombre de villages et de hameaux dépendant de Molapo. Je fus généralement bien reçu et j'eus la joie d'annoncer la bonne nouvelle à diverses assemblées, la plupart de plusieurs centaines de personnes.

« Mon cœur se serre en présence de notre insuffisance. Oh! si seulement nous pouvions nous multiplier! nous vouer à l'instruction et à l'évangélisation tout à la fois, sans négliger aucun de ces nombreux devoirs qui nous harassent à domicile et se disputent notre temps! Ce qui m'afflige, c'est que l'ignorance de ces pauvres gens est si profonde que des visites passagères ne peuvent avoir grand résultat. Plusieurs, qui me voyaient pour la première fois, braquaient sur moi leurs grands yeux blancs, ouvraient de grandes bouches, puis partaient d'éclats de rire et frappaient des mains en m'entendant parler leur langue. Un blanc qui parle le sessouto! Généralement cependant l'on se calme et l'on écoute. Simple, il faut l'être à tout prix avec eux.

« Notre école journalière compte une quarantaine d'enfants très réguliers. Depuis quelque temps, le besoin d'instruction commence à se manifester d'une manière réjouissante parmi les païens de notre district. Molapo et d'autres personnages influents de la tribu m'ont, à plusieurs reprises, demandé de recevoir chez moi des jeunes gens pour les instruire. Ce fut le thème de sérieux entretiens avec le chef. Il m'invita à plaider cette cause dans une de leurs grandes assemblées politiques. On conçoit que je le fis avec bonheur. Molapo et ses principaux conseillers prirent, à leur tour, la parole pour appuyer ce que j'avais dit. Ils ont

la langue déliée, ces Bassoutos; c'est un plaisir de les entendre dans ces grandes réunions. Quand quelque chose les intéresse, leur éloquence est fort entraînante, mais les Bassoutos ne sont pas faciles à entraîner. L'un de ces orateurs, un neveu de Moshesh, me pria de recevoir ses deux fils, disant que depuis longtemps il guettait l'occasion de les faire instruire, et qu'il en avait souvent conféré avec Molapo, son chef. « Je ne veux point, ajouta-t-il, que mes enfants soient à charge à notre missionnaire; j'ai déjà mis à part plusieurs sacs de blé, des vaches laitières et une femme pour leur faire du feu. »

« Je craignis un moment de m'être compromis, car nous ne sommes pas en mesure d'obtempérer à de telles demandes. Mais, en pensant à l'opposition que notre petite école journalière rencontrait naguère, à la sollicitude et aux prières dont nous l'entourions, aux projets que nous avions formés pour son développement et que nous soumettions au Seigneur depuis si longtemps (ce dont nos Bassoutos ne se doutaient pas), je ne pus m'empêcher de voir, là encore, la main de Dieu. Si donc il nous prépare cette nouvelle œuvre, il nous donnera les moyens et les forces de l'accomplir. »

Des bruits de guerre se répandaient, la famine sévissait, et Coillard continue dans cette même lettre :

« Au milieu de toutes nos alertes, un de nos amis de l'État libre nous envoya un maçon, bon ouvrier, paraît-il, et que tous ces bruits de guerre n'émeuvent pas beaucoup. Nous l'avons reçu comme un envoyé du Seigneur, car nous le lui demandions depuis longtemps.

« La veille du même jour où nous nous attendions à voir les Boers fondre sur nous, avait lieu ici une cérémonie tou-

chante. M. Orpen, le gendre de M. Rolland, était en passage chez nous, et un bien cher ami, M. Scott, missionnaire wesleyen à Thaba-Ntchou, était venu, avec un de ses collègues, nous faire une visite, avant que la guerre éclatât. Le jour dont je parle avait été fixé pour une réunion de prières et la pose des fondements de notre chapelle. L'assemblée fut immense, grâce aux ordres du chef. J'ouvris ce *pitso* par une allocution où je réclamai un concours actif pour bâtir notre maison d'école. Molapo prit ensuite la parole, développa admirablement les avantages de l'éducation, s'élevant contre une foule de superstitions païennes qu'il tourna en ridicule. Étrange contradiction ! Tourner en ridicule des coutumes dont il est le promoteur !

« Puis, comme nous n'avions pas eu le temps d'élever, selon la coutume, les fondations à leur niveau et de préparer la pierre du coin, nous creusâmes les fondements. Je donnai le premier coup de bêche, en déclarant que nous fondions cette maison au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu, trois fois saint et béni éternellement, et j'invoquai sa sainte bénédiction. Molapo prit ensuite la bêche, puis M. Scott, puis M. Orpen, puis M. Baker, un frère wesleyen, puis un membre de l'église, puis Jonathan le fils du chef, puis plusieurs des principaux hommes de la tribu, qui tous prononcèrent quelques sentences bien appropriées que le manque de place m'empêche de citer. Nous étions sous une impression solennelle ; tout le monde se leva et nous priâmes. Vint ensuite la souscription, que Molapo ouvrit par trois bœufs. Je m'assis devant une table et recueillis patiemment, non seulement les noms des donateurs, mais même la couleur des chèvres, bœufs ou brebis qu'ils offraient, ce qui causa quelque étonnement parmi les païens. Cette collecte produisit sur-le-champ : en argent, plus de 180 francs; 3 poules, 2 cochons, 2 chevaux, 13 bœufs,

88 chèvres et brebis. La vente des animaux pourra produire plus de 2 000 francs.

« Je suis sûr que vous vous unirez à nous pour bénir le Seigneur. Nous chantâmes des cantiques. M. Scott et moi nous adressâmes des remerciements à l'assemblée; des cantiques et des prières terminèrent cette belle réunion qui avait duré plusieurs heures au grand soleil. Chacun se retira visiblement heureux et satisfait. Pendant plusieurs jours, au milieu des cris de guerre, on n'entendait parler que de cette bonne assemblée. Seigneur, augmente-nous la foi! »

Ce n'est qu'en 1871, après sept ans de guerre et de difficultés de tout genre, que cette chapelle devait être terminée.

En janvier 1865, Mme Coillard fit de nouveau un séjour de repos à Mékuatling, chez les Daumas. Après l'y avoir accompagnée, Coillard revint seul par Mabolèla, station des Keck placés auprès du chef Mopéli, frère de Moshesh, « sans contredit l'homme le mieux civilisé du Lessouto »; il y arriva le 3 janvier au soir et y fut retenu durant toute la journée du 4 :

« Le lendemain, jeudi 5 janvier, Mopéli me prêta un bon cheval et trois bons nageurs qui avaient l'ordre de me faire passer toutes les rivières. J'en traversai une, la Litané, à cheval; mais ma monture, effrayée et emportée par le courant, se cabra plusieurs fois et faillit tomber à la renverse, ce qui arrive fréquemment. Le Calédon était plus plein que je ne l'avais jamais vu; il était comme un lac au milieu duquel on apercevait çà et là, formant de petits bouquets de verdure, le sommet des plus hauts arbres qui croissent sur les bords de la rivière. Un membre de l'église que j'aime beaucoup, Azor, le conducteur de mon wagon, qui m'accompagnait à cheval, commença à se désoler : « O mon père, disait-il, laisse-moi appeler Molapo, qu'il vienne avec ses

gens te voir traverser! Car que ferai-je moi, s'il arrive un malheur? » J'essayai en vain de le tranquilliser; alors, se perchant sur un rocher, il commença à pousser un cri tout particulier pour appeler au secours. C'est leur tocsin, et, quand il se fait entendre, tout le monde accourt. Cette fois-ci, le soleil étant près de se coucher, il n'y avait plus personne dans les champs, et Azor criait en vain. Pendant ce temps, j'ôtai mes vêtements, je me recommandai à mon Père céleste, et je traversai sans crainte, poussé par un nageur sur une botte de roseaux, pendant qu'un autre nageait à mes côtés, en cas d'accident. Avant que mes vêtements, mon petit bagage, ma selle, tout le monde et les chevaux eussent traversé, il était nuit.

« On fut tout stupéfait à Léribé de me voir arriver. Molapo et tous les principaux hommes vinrent avec empressement me saluer. Chacun s'émerveillait de ma témérité ; mais Molapo, dans une conversation subséquente, me supplia de ne plus exposer ainsi une vie aussi précieuse que la mienne : « N'as-tu donc pas peur de mourir? » — « Molapo, lui répondis-je, Mme Coillard ne se couche jamais ou ne quitte jamais la maison, ne fût-ce que pour quelques heures, sans mettre tout en ordre, et ce qui la trouble souvent, c'est de ne pouvoir venir à bout de sa couture : « Le Seigneur peut m'appeler d'un moment à l'autre, dit-elle, et, si une pensée triste pouvait me suivre au ciel, ce serait de laisser une maison en désordre et de l'ouvrage inachevé. » Quant à moi, le Seigneur qui m'a appelé ici, de si loin, m'y a donné une œuvre. Aussi longtemps que cette œuvre n'est pas accomplie, je ne puis pas mourir, et je m'applique les promesses de mon Maître qui dit que quand je passerai par les grandes eaux elles ne m'atteindront point. Quand mon œuvre sera faite, alors mon Maître m'appellera et j'obéirai avec joie; qu'importe d'ailleurs si c'est le Calédon qui doit me jeter sur les

rivages de l'éternité? » — « Mais ta femme et nous, tes enfants? dit Molapo tout étonné. Tu parles là de foi, mais... mais enfin... » — « Eh bien, répartis-je, le chrétien fait plus que de parler de foi, il vit de sa foi, et le Dieu que je sers s'appelle lui-même le Dieu des veuves et le Père des orphelins. » Cet entretien si intéressant se prolongea longtemps sur ce ton sérieux. Maintes fois le chef chercha à détourner la conversation; mais tout nous ramenait au même sujet. C'est que l'un et l'autre nous étions sous une profonde impression. Lorsque j'arrivai sur les bords du Calédon, un Anglais, M. Hall, venait de m'y devancer et était allé passer la nuit dans un village voisin. Le lendemain matin, il se fit traverser par un très bon nageur, mais le courant était si fort qu'ils furent entraînés tous les deux. On chercha en vain leurs cadavres pendant deux jours entiers. Cet accident ne m'a pas laissé insensible : cet homme, auquel j'avais souvent donné l'hospitalité, avait pris les mêmes précautions que moi et il a péri. Aussi, tout en sentant mon cœur déborder de reconnaissance, je sens le besoin de me consacrer tout à nouveau, corps et âme, au service de mon Dieu.

« Christina est encore à Mékuatling. Je devais la rejoindre lundi dernier, mais la pluie est tombée avec tant de violence que le Calédon, au lieu de baisser, a débordé, entraînant des champs de maïs et de mabélé. Par des pluies pareilles on ne sait que faire et pourtant j'ai des ouvriers que je paie et que je nourris jour après jour. Je pense aller rejoindre ma femme la semaine prochaine. Seul ici, je mène une bien triste vie et je comprends tout ce que doit éprouver Christina quand elle me voit partir en voyage, ce qui arrive assez souvent. Vous pouvez croire que je ne fais pas faire grande cuisine, et j'en ferais faire encore moins si je n'avais pas un maçon à nourrir. »

Dès son retour à Léribé, le 5 janvier 1865 au soir, Coillard écrit à sa femme :

« Me voici donc pour la première fois[1] tout seul à la maison. Quelle distance me sépare de toi ! Et quand je pense à ces méchantes rivières que je viens de traverser, il y a de quoi jeter le noir dans l'âme. Comme la chambre est donc vide sans toi ! Il me semble à chaque instant que tu vas entrer ou que j'entends ta voix chérie m'appeler de dehors. »

Et le lendemain il termine sa lettre dans laquelle il raconte à Mme Coillard son voyage :

« J'arrivai ici de nuit. Que c'était triste ! Et je pus comprendre la position d'un veuf ou d'une veuve. C'était comme si la mort avait passé ici, et mes yeux, en s'arrêtant sur certains objets, se remplissaient de larmes. Je ne crois pas qu'il y ait d'époux plus unis que nous. »

Coillard devait aller chercher sa femme à Mékuatling le lundi 16 janvier, mais son voyage fut ajourné.

« Je te vois, lui écrit-il le 14 janvier, fouillant du regard le chemin où je dois paraître et je t'entends répéter sans cesse : « Quand donc viendra-t-il ? » Et moi aussi, je suis à regarder tout le jour ce ciel gris, ces nuages tout d'une pièce qui nous cachent le soleil. Je mesure de l'œil le chemin de Mékuatling et mon cœur vole vers toi. Mais une rivière débordée roule devant moi des flots furibonds. Soyons patients. C'est plus facile de le dire que de l'être, mais enfin, il faut de nécessité faire vertu.

---

1. Coillard avait déjà été seul à Léribé en octobre 1862, mais pour deux ou trois jours seulement.

« Depuis que je suis ici, ce n'est que de la pluie. Le Calédon n'a pas désempli. Tu n'as jamais vu chose pareille. De toutes les briques du maçon il ne reste à peu près rien, et pourtant il essaie. Aujourd'hui il était plein de courage. Mais les garçons l'ont mis dans une telle rage que j'ai dû toute la matinée me tenir près d'eux, comme un agent de police. Le soleil était si chaud que je me suis retiré à midi avec un violent mal de tête.

« Nous avions à peine fini de préparer le mortier pour trois mille briques au moins, que les nuages qui s'étaient silencieusement amoncelés crèvent tout à coup et nous voilà inondés. Adieu donc briques et mortier. Les fours se sont éboulés et nous avons à peine sauvé quelques centaines de briques, pour les perdre aussi probablement, si les pluies continuent. J'ai profité de quelques moments de beau temps pour faire rouler des pierres et rattacher l'herbe qui se pourrit grand train. Si je n'avais pas été ici, on n'aurait rien fait de bon, si ce n'est bombance. Il était grand temps que j'arrivasse. J'ai mis tout le monde à l'ordre.

« Dès que le temps se mettra au beau, je viendrai, mais il faut que j'aie l'espoir de revenir vite. Peut-être pourrai-je venir après le 22, ou 23. Ne m'attends pas à jour fixe; je suis aussi impatient que toi, la vie de garçon ne me va plus du tout, du tout. Je ne sais pas si jamais elle m'a mieux convenu. Le fait est que je fais ici triste mine, et vis de pauvre pitance. Je crois que mes paroissiens ont pitié de moi. Ils se sont, semble-t-il, imposé le devoir de venir faire la causette avec moi, surtout... surtout... aux heures des repas! Mais non, c'est par affection qu'ils viennent humer à ma porte. J'aime après tout bavarder avec mon vieux grognon de Kémuel, ou mon très digne Élia ou bien mon plaisant Azor. Il n'est pas jusqu'à la jactance de monseigneur de Sadrac et cette pauvre tête fêlée d'Ézéchiel qui ne

viennent m'honorer de leur visite et de leur babil. Pagamotsi, lui aussi, a eu son tour. Il est, le malheureux, resté un jour tout entier; puis Molapo, au village, n'en finissait pas. C'est vraiment trop d'effervescence pour durer longtemps; cela me monte à la tête et je chancelle. Tout le monde m'accable de reproches de t'avoir menée à Mékuatling. On me demande, et Molapo le tout premier, quand j'irai te chercher.

« Après tout, ma chérie, je suis convaincu qu'on nous aime ici; c'est quelque chose, c'est beaucoup, c'est tout. Nous devons bénir Dieu s'il en est ainsi, car c'est le secret de notre force et la garantie de nos succès parmi ces pauvres gens.

« Le cadavre de M. Hall n'a pas été retrouvé. Cela a fait une profonde impression sur tous, parce que cet infortuné fut emporté par la rivière juste après que je l'eus traversée par les mêmes moyens que lui. C'est que mon œuvre n'est pas finie, et, tant qu'elle n'est pas accomplie, je suis immortel. Ne crois-tu pas la même chose? Cela ne m'empêche pas d'être reconnaissant envers le Seigneur, et de me consacrer tout à nouveau à son service. »

Dimanche soir.

« Nous avons eu, après tout, une bonne journée; elle eût été meilleure, si tu eusses été ici. Je sais que tu as été parmi nous, avec moi, en esprit. N'est-ce pas que tu as prié pour moi? Autant je me sentais faible et sec avant le service, autant je me suis senti fort et plein d'entrain en prêchant. C'est à tes prières que je l'attribue. Oh! comme je me sens faible dans la vie spirituelle! Je suis épouvanté quand je fais un retour sur moi-même. Je puis montrer telle époque dans ma vie où je vivais. Il me semble que c'était alors un autre que moi. L'Afrique exerce sur nous une influence matéria-

lisante; il est difficile de la combattre, mais pas impossible de la vaincre toutefois. N'est-ce pas, nous nous stimulerons davantage? Il le faut bien, de peur qu'en « prêchant aux autres je ne sois rejeté ».

Lundi soir 16 janvier 1865.

« Voilà donc le premier jour de beau temps que nous avons eu depuis que je suis ici. On a fait des briques, mais, pour faire marcher mon monde, il a fallu me tenir de piquet comme un gendarme tout le jour. On a assez bien travaillé. Mais pense un peu aux briques que nous avons perdues et à la quantité qu'il nous en faut! Je me sens un peu triste ce soir. J'espère que tu ne me blâmeras pas d'être resté si longtemps; le Calédon, dit-on, ne fait pas mine de baisser. »

Mardi soir 17 janvier.

« Si le beau temps continue, le Calédon baissera vite. Mais hélas! le temps est chargé de nuages. Justement à l'heure où j'écris, voici la pluie qui tombe. Il faut la laisser tomber et croire courageusement que toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu. Je suis décidé à rester ici dimanche et lundi. Je me mettrai, s'il plaît à Dieu, en route mardi. Je ne vis pas; loin de toi, je suis comme une plante qui manque des rayons du soleil, elle s'étiole. Tu sais que tu es mon soleil. Et puis je ne me sens pas le courage de rien faire. Tout ici est plein de toi, mon cœur d'abord et la maison ensuite. Je me demande quel est le principe de ceux qui ne se marient pas. Ne crois-tu pas que, chez le grand nombre, c'est égoïsme? Ils ne sentent pas le besoin de se donner et ils méconnaissent, par conséquent, le bonheur de celui qui se donne. Toi sans moi! mais surtout moi sans toi, je serais un être tronqué. Ce n'est pas à dire qu'il en serait ainsi si le Seigneur appelait à

lui l'un de nous, car nous sommes inséparables non seulement dans la vie, mais aussi dans la mort. »

Mercredi soir 18 janvier 1865.

« Prends patience, chérie, je serai vite auprès de toi. Ne m'attends pas avant mercredi ou jeudi... Je ne sais vraiment pas comment je pourrai arranger la tente, si ce n'est en la diminuant de moitié. Tout le haut est en lambeaux.

Pauvre Smith (le maçon) ! son cœur est comme une soupe au lait. Cet homme nous enseignera à tous deux la patience et la douceur, tu verras. Je ne me suis impatienté qu'une seule fois depuis que je suis de retour. Mais j'ai eu si honte de moi-même que j'aurais voulu me cacher dans un trou de taupe. Oh ! comme je demande au Seigneur qu'il me donne de pratiquer ce divin précepte : « Que votre douceur soit connue de tous les hommes ! » Et comme les paroles qui suivent le rendent solennel : « Le Seigneur est proche. » Puissions-nous avoir plus de calme et plus de douceur ! N'est-ce pas que nous nous entr'aiderons pour cela ? »

Coillard, dans ses lettres à sa femme, ne dit pas à quoi il employait le maçon et les briques, c'était un secret :

« Tandis que Christina était à Mékuatling, écrit-il à sa mère (6 avril 1865), j'étais tout seul ici, très occupé à lui préparer une surprise pour son retour. En revenant à Léribé, j'avais trouvé notre tente toute déchirée par le vent ; nous n'avions plus qu'une petite chambre. Je décidai mon maçon, que les pluies empêchaient de travailler à l'église, à construire deux autres petites chambres. Je mis mes domestiques, les enfants de l'école et les membres de l'église dans le secret ; si vous aviez vu avec quel zèle chacun travaillait ! Même les païens me donnèrent de l'herbe pour

couvrir. Malgré les pluies torrentielles, nous fîmes quinze à vingt mille briques qui séchèrent, je ne sais trop comment. Les enfants de l'école les ont transportées. Nous faisions la prière avant le lever du soleil, puis au travail ! En trois semaines l'ouvrage fut achevé : pour ce pays c'est quelque chose d'inouï.

« Je partis alors pour aller chercher, à Mékuatling, Christina qui commençait à s'inquiéter beaucoup. Nous passâmes encore quelques jours avec nos amis Daumas, M. et Mme Eugène Casalis[1] et M. et Mme Émile Rolland, qui se trouvaient là et avec lesquels nous sommes intimement liés. Nous reprîmes alors le chemin de Léribé en passant par Mabolèla, pour saluer les amis Keck. Le troisième jour, nous devions arriver et je dois dire que nous étions impatiemment attendus. Nous entrâmes dans le Calédon au coucher du soleil; malheureusement les bœufs devinrent récalcitrants, cassant les cordes et les jougs, de sorte que force nous fut de les dételer. Je suppose que ce manège, que je décris en si peu de mots, dura au moins deux heures. Les enfants de l'école avaient eu l'idée d'accourir à notre rencontre et nous attendaient sur la rive opposée. Ma chère femme se décida alors à traverser et à se rendre à cheval à la maison; les jeunes filles l'escortaient et commençaient à trahir leur joie à la pensée de la surprise de « leur mère » en arrivant chez elle. Ma femme mit pied à terre pour ne pas fatiguer les enfants, et elle dit que son arrivée dépasse toute description. Au milieu des éclats de rire, elle allait, venait d'une chambre à l'autre, ne s'y reconnaissant plus. Elle en versa des larmes de joie. C'est qu'après avoir été deux ans dans les champs sans abri, même en hiver,

---

1. Eugène Casalis, fils du directeur de la Maison des Missions, médecin-missionnaire au Lessouto dès 1864, mort en 1891.

la vue seule d'une chaumière comme la nôtre était bien propre à émouvoir.

« Pendant ce temps-là, j'étais resté seul, au wagon, avec Mlle Daumas. Il faisait depuis longtemps obscur, la voiture enfonçait dans le sable. Ce fut alors que Molapo nous envoya une troupe de jeunes gens qui, s'attelant de toutes parts au wagon, non seulement le roulèrent à travers la rivière, bien qu'il y eût beaucoup d'eau, mais le hissèrent sur le rivage par une montée très escarpée et le traînèrent à une bonne distance comme en triomphe. Nous remîmes les bœufs sous le joug et arrivâmes, bien que tard, à la maison où Christina nous avait préparé le thé. Mlle Clémence Daumas resta quelques semaines chez nous, ce qui fut pour nous et surtout pour ma chère femme une très agréable société. Deux de ses sœurs et son frère vinrent la chercher et passèrent aussi quelques jours sous notre toit. Depuis lors, nous avons été très occupés à bâtir notre temple; malheureusement les pluies gâtent les briques à mesure qu'on les fait, de sorte que les murs ne s'élèvent pas vite. »

Enfin, en septembre 1865, Coillard pouvait écrire :

« Nous sommes maintenant confortablement logés. J'ai fait ajouter deux chambres aux trois que nous avions déjà et on achève de construire notre cuisine. Le tout est couvert d'herbe. C'est une maison très basse, trop basse malheureusement; les fenêtres en sont de neuf carreaux; il n'y en a que deux qui aient actuellement des vitres, toutes les autres sont fermées avec du calicot. Les portes aussi ne sont pas magnifiques; il n'y en a pas une seule qui ait une serrure ou un loquet; nous fermons celle de la salle à manger qui donne sur le dehors avec une bêche ou une chaise et celle

qui va à la cuisine avec un levier en fer; malgré toutes ces précautions, il arrive quelquefois que le vent est le plus fort et que les chiens affamés des natifs viennent visiter notre garde-manger.

« Et puis, quand la pluie tombe, le calicot, qui sert tout à la fois de vitres et de contrevents, n'empêche pas la pluie d'entrer, et alors, crainte d'être inondés, il nous faut mettre des caisses devant les fenêtres et allumer la chandelle en plein midi. Mais tout ce que je dis ne déprécie pas notre petit palais. C'est bien autre chose que notre vieille hutte de mottes qui s'éboule ou que cette affreuse tente que le vent tourmentait à son gré. La salle à manger, où se trouve, des deux côtés de la fenêtre, ma bibliothèque, a un plafond de grossier calicot. Le salon aussi; mais, de plus, celui-ci a une jolie tapisserie grise, avec des rideaux de mousseline rouge à fleurs jaunes; entre les deux fenêtres une petite table où j'écris, au milieu une table ronde, d'un côté notre harmonium, de l'autre mon ancien lit de garçon faisant l'office de sofa, quelques chaises, des portraits en composent l'ameublement. Tout près de la fenêtre se trouve un magnifique pêcher déjà chargé de fruits et de verdure, un peu de côté un beau figuier; tout tend à rendre cette chambre aussi gentille que possible.

« Et le mieux, c'est que l'accès n'en est pas ouvert à tous les natifs. Ces pauvres gens! ils ne savent pas respecter la maison du missionnaire, et, si on ne fait pas constamment la police, ils ne se font pas scrupule d'entrer jusque dans la chambre à coucher, frottant leur peau graisseuse contre tout et semant partout la vermine. Ils ne connaissent pas le prix du temps. Priser et causer, voilà assez d'occupation pour une visite, et une visite d'un jour n'est pas trop longue. Malgré sa condescendance, un missionnaire ne doit ni ne peut se soumettre à tout cela. Aussi je m'en tire à

merveille et sans blesser mes terriblement susceptibles paroissiens, depuis que j'ai bâti une espèce de portique devant la porte d'entrée. Il a six pieds carrés, deux bancs en briques de chaque côté de la porte, c'est une chambre de réception. »

Coillard ne devait pas jouir longtemps de cette installation; déjà le 8 juin 1865 il écrivait à sa mère :

« Nous avons la guerre dans le pays. Ce sont des temps bien sérieux, mais soyez sans inquiétude à notre égard, ma mère bien-aimée. Je vous écrirai dès que la guerre sera passée et vous donnerai des détails sur nos plans. Nous sommes entre les mains de Dieu; en lui est notre confiance. Il est notre haute retraite. »

Cette guerre devait durer plusieurs années et mettre en danger l'existence même de la mission.

CHAPITRE III

GUERRE ET EXPULSION

1865-1866

Situation politique du Lessouto. — Débuts de la guerre entre l'État libre d'Orange et les Bassoutos. — La situation à Léribé. — Une ambassade aventureuse. — La guerre à Léribé. — Un présent de Makotoko. — Grave maladie à Mékuatling. — Le docteur Casalis. — Mme Coillard accourt. — Attaque de Mékuatling. — Retour de M. et Mme Coillard à Léribé. — Ils sont expulsés. — Harrismith. — Pietermaritzburg. — Durban. — En Natalie. — Que faire ? — Au travail à Ifoumi. — Un anniversaire.

Le petit pays des Bassoutos, dont le roi Moshesh résidait sur la montagne de Thaba-Bossiou, confinait au sud et au sud-est à la colonie anglaise du Cap, à l'ouest et au nord à la république boer de l'État libre d'Orange, à la tête de laquelle était, en 1864, le président Brandt, à l'est à la colonie anglaise du Natal peuplée de Cafres et de Zoulous. L'État libre d'Orange et le Natal étaient eux-mêmes limités au nord par la république boer du Transvaal à la tête de laquelle se trouvait le président Prétorius.

Dès la fin de l'année 1864, la guerre menaçait de nouveau entre les Bassoutos et l'État libre ; des limites territoriales mal définies engendraient des disputes continuelles. Le pays contesté se trouvait dans le district de Léribé ; on avait eu recours à un arbitrage. Coillard écrivait déjà le 5 décembre 1864 [1] :

« Le gouverneur du Cap, en qualité d'arbitre, a fixé les

---

1. *J. M. E.*, 1865, p. 137-139. Voy. ci-dessus, p. 58.

frontières du Lessouto et de l'État libre, mais, comme de juste, au détriment des noirs. Le président de l'État libre donna aux Bassoutos un mois pour évacuer une portion de leur pays où ils avaient déjà labouré et semé. Dans un pays où l'on n'a ni chemins de fer ni télégraphes, on a le droit de s'étonner de la rigueur d'un tel décret, car, avant que Moshesh en eût connaissance, qu'il pût rassembler tous les petits chefs du pays, avant que ceux-ci eussent le temps de retourner chez eux et de transmettre les ordres de Moshesh jusque dans les villages les plus éloignés, il ne restait que fort peu de ce mois de grâce accordé par le président. Encore nos pauvres Bassoutos, hommes du présent par excellence, ne prévirent-ils pas l'imminence du danger et n'obéirent-ils à leurs chefs que lorsque l'alarme se fut répandue dans tout le pays. Alors, sans se donner le temps d'emporter un peu de blé pour la route, ils désertèrent subitement leurs villages et vinrent chercher refuge de ce côté-ci du Calédon. Pendant plusieurs jours, ce n'étaient que des cavaliers chevauchant à bride abattue, des troupeaux de bétail qui remplissaient l'air de leurs beuglements, des femmes et des enfants qui tous cherchaient, sous les rochers de la montagne, un coin où se blottir. L'emplacement de la station porte le nom spécial de Magoana-Machuana, *les petites cavernes blanches,* à cause du grand nombre de ces cavités qui s'y trouvent. Aujourd'hui, il n'en est pas une qui ne soit habitée, même celles qui surplombent d'affreux précipices.

« La famine se fait déjà cruellement sentir parmi ces pauvres fugitifs ; les enfants crient, les mères assiègent notre porte, pendant que les hommes, au risque de leur vie, vont chercher du blé dans les villages abandonnés. Pour comble de misère, la pluie tombe presque sans cesse ces jours-ci, et une pluie très froide. J'ai été visiter nos nouveaux parois-

siens dans ces antres de la montagne. « Morouti, disait l'un, est-ce que tu ne donneras rien à manger à nos enfants qui pleurent de faim ? » — « Prête-nous un abri, disait l'autre, mon enfant est malade et il a froid. » Pauvres gens, ils croient vraiment que, chez le missionnaire (*morouti*), tout coule de source.



Léribé — Abri sous roche

« Trois de nos stations, Mékuatling, Mabolèla et Léribé, sont particulièrement touchées par les événements du jour, se trouvant les plus voisines de la nouvelle frontière, et, selon toute probabilité, sur le théâtre de la guerre. Pour ce qui nous regarde personnellement, que nos amis se rassurent. Nous ne quitterons notre poste que si les Bassoutos sont exterminés, ce que Dieu ne permettra pas encore. Nous sommes calmes et pleins de confiance en Celui qui

règne dans les cieux et sur la terre, sachant que pas un cheveu de la tête d'un de ses bien-aimés ne peut tomber sans sa permission. »

31 décembre 1864.

« Molapo est animé de dispositions pacifiques[1], il fait autant qu'un Mossouto peut faire pour tenir ses gens en bride, c'est dire qu'il ne réussit qu'en partie. Malheureusement Lésaoana[2] — le coquin ! — agit tout différemment; c'est lui qui a lâché la bride à ses gens pour aller piller les fermes de son voisinage, sous prétexte, dit-il, d'aller espionner. J'ai fait tous mes efforts pour le ramener à son bon sens et l'engager à payer une amende. »

Peine inutile ! Lésaoana pilla les Boers et même porta ses pillages jusque chez les fermiers établis dans la colonie anglaise du Natal. Aussitôt, d'une part les Boers déclarèrent la guerre à Moshesh (5 juin 1865), le rendant responsable de ces actes individuels de pillage, et allèrent l'attaquer dans sa retraite inexpugnable de Thaba-Bossiou; d'autre part, le gouverneur anglais de Natal demanda réparation ; les Zoulous de la Natalie étaient encore plus assoiffés de vengeance que les blancs. Les Bassoutos se trouvaient pris entre deux feux.

Théophile Shepstone était alors le secrétaire des Affaires des Natifs au Natal. Fils de missionnaire, élevé parmi les Zoulous, il avait acquis sur eux une influence très grande. À la tête d'une forte troupe composée de Zoulous et de blancs, il vint prendre position sur la frontière nord-est du Lessouto. Molapo et tout son peuple, à cette nouvelle, furent pris de panique ; une assemblée (*pitso*) eut lieu à laquelle assista Coillard; il y fut décidé d'envoyer en ambassade Nathanaël Makotoko. Coillard consentit à l'accompagner comme interprète, et se trouva ainsi lancé, à con-

1. Lettre à Louis Cochet.
2. Neveu de Moshesh.

tre-cœur, en pleine politique. Il partit du *pitso,* sans même avoir pu dire adieu à sa femme ; au début de cette équipée, qui dura trois ou quatre jours et qui n'était pas sans danger, il lui envoyait de Witsie's Hoek les lignes suivantes tracées à la hâte sur un petit feuillet arraché à son carnet :

Juillet 1865.

« Ma bien-aimée, un petit mot par Molapo, dans le cas où il arriverait avant moi. J'espère que tu n'es pas trop inquiète à mon sujet. Quel temps sérieux ! Je pense à toi nuit et jour. Je prie pour toi. Que le Seigneur te garde et nous réunisse bientôt. Je ne crois pas avoir fait un faux pas en venant ici. Je l'ai fait pour l'amour de la paix, pour éviter l'effusion du sang et pour l'amour de ces pauvres Bassoutos si durs et si ingrats. Je vais trouver M. Shepstone aujourd'hui, et samedi dans l'après-midi, si tout va bien, je serai près de toi. Prie beaucoup pour moi. Oh ! si seulement je savais ce qui se passe à la maison ! Si les Boers viennent dans nos quartiers avant mon retour, je sais que tu n'as rien à craindre d'eux. Je sais aussi que, dans ce cas, tu ne te laisserais pas trop agiter. Le Seigneur nous donne toujours les forces qui nous sont nécessaires pour chaque circonstance. Confie-toi en lui, de tout ton cœur. Il est notre haute retraite et notre forteresse. Ce n'est pas un vain mot, nous en avons souvent fait la bonne expérience.

« Tu sais, ma bien-aimée, combien je t'aime et que d'heureux moments nous avons passés ensemble. N'as-tu jamais regretté que ces moments passent ! Eh bien ! nous avons l'éternité devant nous, toute l'éternité. Adieu, ne sois pas trop inquiète. Je suis dans les mains du Seigneur et toi aussi. Adieu, je t'envoie mille baisers. Il faut donc que je m'arrête. Mais le cœur ne tarit pas. Tu le sais. Je suis à toi, tout à toi, après Dieu. »

L'ambassade se composait de Coillard, de Nathanaël Makotoko et de quelques Bassoutos[1]. Makotoko était porteur d'une lettre dans laquelle Molapo se désolidarisait des Bassoutos et demandait à se mettre, lui et son district, sous la protection de l'Angleterre. C'était en plein hiver, il fallait voyager de nuit pour n'être pas vu de l'ennemi ; les montagnes étaient couvertes de neige et l'on n'avait pas suffisamment de vivres et de couvertures ; les esprits étaient abattus. Le premier soir on rencontre un fourmilier, bête qu'on voit rarement de jour et que les Bassoutos considèrent comme un messager de malheur. « Le fourmilier, Morouti, le fourmilier, tu vois. » Tous, y compris le chef de l'ambassade, Makotoko, étaient d'avis de retourner sur leurs pas ; mais Coillard ne le leur permit pas, et leur rappela que, comme messagers de paix, ils avaient une escorte divine. Après beaucoup de difficultés, ils arrivèrent en vue du camp des Zoulous. Makotoko, qui avait été un adversaire redouté des Zoulous, craignait que ceux-ci ne profitassent de ce qu'il était sans armes pour le tuer. Il pria Coillard de ne pas l'appeler par ce nom de Makotoko, trop connu et peu aimé des Zoulous.

M. Shepstone reçut les envoyés de Molapo avec courtoisie, leur offrit ce dont ils avaient grand besoin, le repas du soir, puis, après les avoir fait asseoir à ses côtés, il invita les Zoulous à exécuter une danse guerrière en l'honneur de ses hôtes. La troupe des Zoulous répondit avec joie à cette demande. « Donne-nous ces Bassoutos, que nous les dévorions ! » criaient-ils, tandis que leurs chefs rendaient leurs hommages aux blancs.

Durant la danse : « Qui sont ces Bassoutos ? » demanda un vieux guerrier à Coillard. — « Mes serviteurs. » — « Oui, vraiment ? Et cet homme qui chevauchait à tes côtés : il a l'aspect d'un serviteur ? » — « C'est mon ami, » répliqua Coillard. — « Et le nom de ton ami ? » — « Nathanaël. » — « Oh ! vraiment ? » Le Zoulou ne fit plus de questions, mais en prenant congé, il dit à Coillard : « Dis à ton ami Makotoko que je le salue. » — « Mon ami s'appelle Nathanaël. » — Le vieux chef alors s'approcha de Coillard et lui dit tout bas en souriant : « Dès le pre-

1. Ce récit est emprunté au volume de Mlle C.-W. Mackintosh (*Coillard of the Zambezi,* p. 126 et suiv.) qui le tenait de Coillard lui-même.

mier moment, j'ai su que c'était Makotoko ; mais c'est bien. Cette nuit vous êtes nos hôtes. »

M. Shepstone fit mener, par un Boer, l'ambassade jusqu'à une ferme où elle devait passer la nuit ; le lendemain, elle devait repartir. Coillard partageait la chambre du Boer. Vers 3 heures du matin celui-ci se leva, chargea ses armes et sortit à pas de loup ; on sut plus tard que, ne pensant pas que M. Shepstone aurait donné un sauf-conduit à cette ambassade, il avait été avertir les avant-postes de ne pas la laisser échapper. Heureusement Coillard, soupçonnant quelque chose, mit ses gens sur leurs gardes.

M. Shepstone donna à ses hôtes, avant leur départ, au nom du gouvernement, un sauf-conduit, et des mules chargées de provisions. La petite bande essuya plusieurs coups de feu, faillit tomber dans des pièges tendus sur sa route ; mais, grâce aux précautions prises, elle revint saine et sauve.

« Coillard s'était efforcé de détourner de Molapo la vengeance que les troupes du Natal avaient soif d'exercer ; il n'aurait pas réussi sans l'esprit fin et tolérant dont fit preuve M. Shepstone. La correspondance échangée, dans ces circonstances, entre ces deux hommes d'esprit si élevé est un splendide exemple de droit et de justice [1]. »

Bien loin de comprendre cela, Molapo, après avoir compté sur Coillard, lui garda rancune de ce qu'il n'avait pas obtenu tout ce qu'il désirait. Les négociations continuèrent entre Molapo et le gouverneur de Natal, tandis que la guerre faisait rage dans le reste du Lessouto, entre les Bassoutos et les Boers de l'État libre d'Orange.

Coillard écrit à sa mère pour la rassurer ; mais sa lettre n'est plus tracée, comme les précédentes, en caractères d'imprimerie ; l'écriture en est cursive et, à la fin, très rapide :

4 septembre 1865.

« Ma bien-aimée mère, il ne se passe pas de jours que je ne pense à vous et à vos angoisses. Les nouvelles qui vous

---

1. Sir Godfrey Lagden, *The Basutos,* Londres, 1909, 2 vol. in-8, t. II, p. 357.

parviennent du Sud de l'Afrique ne sont pas de nature à vous calmer et je sais que, malgré les consolations de ceux qui vous entourent, vous pensez avec un cœur bien gros à vos enfants exilés. Je voudrais vous faire partager le calme, la paix et la confiance dont nous jouissons, ma chère mère. Jamais il n'est plus doux de se reposer sur le Sauveur qu'au milieu de ces tourmentes politiques; jamais on ne le sent plus près de soi, plus tendre, plus fidèle, plus cher. Jamais ses promesses ne sont aussi précieuses. La guerre, dans un pays comme celui-ci, est une calamité dont nous n'avons pas d'idée en Europe. Rien n'est en sûreté, ni les individus, ni la propriété; chacun abandonne son chez-soi emportant ce qu'il peut, cachant le reste ou le laissant à la merci de l'ennemi. Et, dans un pays de montagnes et de ravins où la guerre se fait en wagons attelés de bœufs, les événements ne marchent pas, comme en Europe, à pas de géants. De sorte que voilà plus de trois mois que la guerre sème partout la désolation et la mort, et nous ne savons ni quand ni comment la paix viendra mettre fin à tant de calamités.

« Les Boers assiègent la montagne de Thaba-Bossiou depuis plusieurs jours et la cernent de si près que, si les Bassoutos ne font pas quelque acte de courage, ils ne pourront résister longtemps [1]. Malgré toutes ses fautes, Moshesh est un homme que j'aime sincèrement. Il m'écrivait encore dernièrement pour me faire part de ses difficultés. Pauvre vieux ! ses enfants l'abandonnent et je crains que le Seigneur ne le rejette aussi, car, au lieu de faire valoir les talents que le Seigneur lui a confiés, il a lutté contre la

---

1. L'acte de courage qui devait sauver Moshesh fut accompli par Makotoko. Coillard l'a raconté dans une lettre du 29 septembre 1901, imprimée dans les *Nouvelles du Zambèze*, 1902, p. 13-14.



THABA-BOSSIOU — STATION ET MONTAGNE DE MOSHESH

lumière de l'Évangile, encouragé l'apostasie et ressuscité le paganisme avec toutes ses horreurs.

« On dit que les Boers vont venir attaquer Molapo chez lui; mais soyez sans souci : ils respectent les missionnaires et leurs propriétés. Nous serons abandonnés de tout le monde, mais nos vies ne sont pas le moins du monde en danger. »

19 septembre 1865.

« Ma chère, ma bien-aimée mère, la vie d'anxiétés et d'agitations que nous menons depuis quelque temps ne me permet pas de m'asseoir comme d'habitude pour vous faire une longue lettre en caractères que vous puissiez lire vous-même. J'en suis bien triste.

« La guerre n'est pas encore terminée, tant s'en faut, et nul ne sait quand elle finira. Comme, dans ce pays, il n'y a ni télégraphes ni journaux, nous sommes réduits à guetter les passants pour leur demander les nouvelles. Souvent ces passants eux-mêmes les ont entendues par d'autres qui, eux-mêmes, les ont entendues de la même manière ; de sorte que les uns contredisent les autres et font continuellement se succéder, dans les esprits, la crainte et l'espoir. Cet état d'incertitude et de crise est extrêmement pénible ; mais je ne pense pas qu'il dure bien longtemps, car, quoique les Boers aient été deux fois repoussés devant Thaba-Bossiou, ils ne perdent pas courage. Leurs patrouilles vont marauder jusque dans les hautes montagnes, où la plupart de nos malheureux natifs ont cherché un refuge avec leur bétail, et jamais ces patrouilles ne rentrent au camp sans butin.

« La désunion des Bassoutos et leur lâcheté sont quelque chose d'inouï. Moshesh est seul avec une poignée de gens sur sa montagne, assiégé et serré de fort près par l'armée de l'Etat libre; son bétail, faute de pâture et d'eau, y meurt

comme des mouches, après avoir dévoré les huttes que, dit-on, l'on a couvertes de peaux de bœufs. L'on dit aussi que le manque de combustible est tel que les malheureux Bassoutos ont enlevé le toit de la maison du missionnaire et en ont pris la charpente pour du bois à brûler. Ne croyez pas qu'ils aient démoli une seule de leurs huttes, ils s'en garderaient bien. Pour sauver une de leurs poules, ils sacrifieraient le bœuf de leur missionnaire. Vous voyez, ma bonne mère, quelle gratitude nous avons à attendre de ceux pour lesquels nous avons sacrifié nos vies ! Mais il ne faut pas que je me laisse aller sur ce sujet, j'aurais trop à dire. D'ailleurs, les jugements de Dieu s'apprêtent, et si terribles, que ces infortunés Bassoutos excitent encore plus notre pitié que notre indignation. Nous nous attendons d'un jour à l'autre à voir Molapo attaqué par les Boers de l'État libre et ceux de la république du Transvaal, qui viennent aussi de déclarer la guerre aux Bassoutos [1].

« D'un autre côté, le gouvernement de la colonie de Natal n'a reçu aucune compensation pour l'invasion de Lésaoana, pour les déprédations et les meurtres qu'il a commis sur le territoire anglais. Bien plus, pendant que Molapo essayait de négocier avec les autorités de la Colonie et de détourner une guerre calamiteuse pour les Bassoutos, les gens de Lésaoana ont renouvelé leurs brigandages. Moshesh, lui, croit que tout est en règle parce qu'il a ordonné à Lésaoana de rendre le bétail, et persiste à fermer l'oreille à tous les conseils que ses meilleurs amis lui donnent, de sorte qu'il n'y a pas grand espoir pour cette tribu infortunée. Molapo, qui, dès l'abord, a protesté contre la conduite de Lésaoana et essayé, mais inutilement, de régler les affaires,

1. La république du Transvaal se joignit aux agresseurs parce que Lésaoana avait massacré un parent du président Prétorius et ses trois fils.

se met maintenant en mesure d'offrir en hommage aux autorités anglaises quatre ou cinq mille têtes de bétail.

« Nous espérons que, par ce moyen, lui et son peuple obtiendront la protection du gouvernement anglais, dût ce dernier commencer bientôt les hostilités. Moi, personnellement, j'ai donné un cheval et un bœuf. Je ne suis pas riche et cela fait bien un trou dans mon petit troupeau; mais nous sommes dans une telle impasse que nous ferions tout pour en sortir. Dans le cas où le gouvernement anglais refuserait l'hommage de Molapo et le considérerait, aux termes de sa dernière communication officielle, comme solidaire du reste de la tribu, nous, personnellement, n'aurions rien à craindre.

« Il y a quelque temps, je me suis rendu dans la Colonie au camp anglais, où M. Shepstone et d'autres officiers m'ont comblé d'égards. Depuis, j'ai reçu de lui plusieurs lettres très aimables.

« Nous avons été fort à court de provisions depuis le commencement de la guerre, les troubles politiques nous ayant empêchés d'aller chez les blancs nous approvisionner. Café, sucre, thé, tout était fini. On nous avait bien indiqué une plante des champs qui, disait-on, fait du bon thé, du son et du maïs rôti qui font d'excellent café; mais ce sont d'affreuses tisanes et, en vérité, il faut être plus esclaves que nous ne le sommes, de thé et de café, pour se contenter de grimaces. Un verre d'eau vaut mieux que tout cela. Cependant, ma chère mère, le Seigneur ne nous a pas oubliés dans ces circonstances si gênées. Il nous a nourris comme Élie au désert. Il me serait difficile de dire exactement de quels côtés nous sont venues nos provisions; toujours est-il que nous avons presque constamment eu quelque chose. Mais les chandelles! voilà la misère. Comme les natifs se graissent plus ici qu'ailleurs, nous ne pouvons pas nous

procurer du suif; depuis longtemps notre huile et les chandelles achetées par nous étaient finies. Rachel nous faisait, de temps en temps, quelques chandelles avec du suif qu'elle augmentait du gras de la soupe. Aussi vous pouvez comprendre avec quelle joie nous avons reçu les six livres de chandelles, le café et le sucre que M. Shepstone vient de nous envoyer. Notre confiance est en Dieu. »

Coillard continue le récit des événements dans une lettre à M. Casalis commencée le samedi 23 septembre et continuée à plusieurs reprises.

« Aujourd'hui notre ciel est gros de nuages, de tonnerres et de foudres. Cette jolie chapelle, que nous bâtissions avec tant d'entrain et tant d'espoir, est encore un échafaudage et risque de n'être pas finie de si tôt, si jamais elle l'est ! »

25 septembre 1865.

« Ici les événements ont marché à grands pas depuis quelques jours. J'avais toujours espéré que les négociations avec Natal seraient menées à bonne fin, et pour cela je n'ai épargné ni temps ni fatigues. Les autorités anglaises ne pouvaient être mieux disposées ; mais l'éternelle lenteur de nos Bassoutos, leur terrible égoïsme, leur indomptable défiance et, par-dessus tout, leur idolâtrie passionnée pour leurs « dieux de fumier », le bétail, ont à peu près tout perdu ! Quand il fut d'abord question d'un hommage que le gouvernement anglais se montrait disposé à recevoir, mais qu'il n'avait pas exigé de Molapo, celui-ci prit une quinzaine de jours pour considérer l'affaire et savoir si, pour sauver la tribu, il pourrait, aidé de ses gens, diminuer ses troupeaux de 2 000 têtes de bétail. Non, le Mossouto ne comprend pas le sacrifice. Molapo donna 150 ou 200 bœufs, disant que, comme c'était sa propriété personnelle, il ne demandait

la protection anglaise que « pour sa tête et celle de ses enfants ». Plusieurs jours s'écoulèrent, et ses bœufs paissaient encore à Léribé que les autorités de Natal, ennuyées des délais inconvenants de Molapo, lui annoncèrent que, puisqu'il en était ainsi, comme Mossouto et comme chef, on le tenait responsable des actes du reste de sa nation. C'était briser les négociations. Cependant, d'une manière officieuse et indirecte, on lui conseilla, comme dernier moyen de sauver lui et son peuple, de payer, sans délai, 4 000 têtes de bétail comme compensation du pillage de Lésaoana. Molapo prit l'affaire au sérieux et, comme preuve, donna les bœufs mentionnés plus haut, dont il tripla le nombre. Moi-même je fis le sacrifice d'un cheval et d'un bœuf; mais tout fut inutile. Plusieurs jours furent perdus en messages, en discours, en fatigues, et nous obtînmes à peine 200 bœufs de tout le peuple de Molapo.

« Lui était déjà au désespoir et parlait de se sauver seul et de se livrer au gouvernement anglais, quand une dépêche de celui-ci vint annoncer à notre chef que les gouverneurs du Cap et de Natal avaient envoyé leur ultimatum à Moshesh, exigeant immédiatement 10 000 gros bœufs et la punition « sommaire » de Lésaoana. En faisant cette communication à Molapo, on refusait de négocier davantage avec lui, mais on attendait que, par son moyen, satisfaction prompte fût donnée. Nous n'étions pas revenus de ce coup de foudre que le président de la république du Transvaal, campé avec de grandes forces à notre porte, annonce à Molapo qu'il lui accorde quatre jours pour donner à la république satisfaction des meurtres et déprédations commis sur ses citoyens par Lésaoana. Ce terme expiré, la guerre est déclarée. O mon cher Monsieur ! je ne puis pas vous décrire le reste. La panique s'empare de tout le monde : c'est un sauve-qui-peut ! C'était le samedi 23.

« Dimanche, nous allâmes au village pour y prêcher; à peine pûmes-nous rassembler quarante ou cinquante personnes désireuses de recevoir les consolations de l'Évangile et les adieux de leurs missionnaires. Plusieurs s'étaient déjà sauvés; les autres, affairés, préparaient leurs paquets, chargeaient leurs bêtes de somme. Ceux-ci amenaient des chevaux, ceux-là chassaient du bétail, chacun criait, appelait, courait çà et là; c'était une confusion navrante. Je pris Molapo en particulier et le conjurai, une fois encore, de faire la paix avec son Dieu! Il m'écouta avec plus de déférence, je crois, que d'émotion, et nous nous séparâmes. Pour ajouter à l'horreur de ce jour, une pluie glaciale, la grêle et la neige nous surprirent en retournant à la station, et nous forcèrent de nous abriter sous un rocher où grelottaient de froid un vieillard et sa femme et une troupe de petits enfants. Ces infortunés avaient déjà passé des semaines entières sous ce rocher et devaient reprendre leur fuite. En les voyant accroupis autour d'un misérable feu de bouse de vaches et en pensant que ce petit confort-là leur serait bientôt refusé, mon cœur se serra comme s'il cessait de battre. Je voyais ces milliers de femmes et de petits enfants errant sans abri et sans nourriture dans les montagnes couvertes de neige. Oh que de misères! que de maux! Johanné — pauvre homme! — me demandait en route, pourquoi Jésus avait dit : « Priez que votre fuite n'arrive point en hiver! » Il s'étonnait qu'un tel mot fût dans la Bible et que le Sauveur sût ce que c'était que de fuir en hiver. Toute la journée d'hier s'est passée à recevoir les adieux de ceux qui nous affectionnent et nous respectent et à leur prodiguer nos dernières exhortations. De telles scènes ne se décrivent pas, plus tôt elles seront passées, meilleur ce sera.

« Notre Ébénézer est devenu un Béthesda, le refuge de vieillards, d'infirmes, d'aveugles et de malades. Non

seulement ils attendent de nous de la protection et des exhortations, mais, la plupart aussi, leur nourriture de chaque jour. Nous sommes, nous-mêmes, à petites rations; nous n'avons pas encore un grain de blé indigène et nous aurions certainement sujet de nous tourmenter, si nous ne savions que nous sommes les enfants de Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et revêt les fleurs des champs et qu'il connaît tous nos besoins. Il y pourvoira, nous le savons. Probablement qu'il s'écoulera bien des semaines, et, qui sait ? peut-être des mois, avant que je puisse vous écrire. Mais nous voudrions pouvoir dire à nos parents et à nos amis de ne pas s'inquiéter; nous sentons puissamment la vérité de ce que disait le psalmiste : « Quand même je passerais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, car Tu es avec moi. » Et, tout en demandant les prières de nos amis, nous voudrions leur faire partager, sans ostentation, le calme intérieur dont nous jouissons. La paix des enfants de Dieu est une mer profonde dont les plus fortes tempêtes ne peuvent troubler que la surface.

« La femme de notre brave Makotoko[1] reste pour nous servir avec son petit garçon que nous avons, à sa prière, en quelque sorte adopté. C'est une marque d'affection et de confiance que nous n'aurions jamais attendue d'un Mossouto.

« Une question bien naturelle se présente à nous : que deviendra la Mission ? Que deviendront les missionnaires ? Pour nous qui n'avons pas de famille et qui sommes jeunes, nous ne redoutons pas l'avenir. Si notre œuvre ici est finie, nous sommes tout prêts à suivre le Seigneur partout, fût-ce au Zambèze ! Mais nous pensons avec plus d'anxiété à nos frères aînés qui, comme les Daumas, les Keck, les Maitin,

---

1. Makotoko s'était remarié peu après la mort, survenue en 1859, de sa première femme.

les Cochet, les Dyke, ont usé leurs forces au service de leur Maître dans ce pays, et dont la plupart ont une nombreuse famille. Nous avons plus d'anxiété pour eux que pour nous; mais là aussi la foi résout la difficulté : « Remets ta voie sur l'Éternel et te confie en lui, et il agira. » Les Anglais disent dans leur poétique langage : *Every cloud has a silver lining.* Tout nuage a un bord d'argent. Le nôtre a le sien aussi, certainement, bien que nos regards, obscurcis par la tristesse, ne puissent pas encore le discerner. En tout cas, si nous ne le voyons pas, nous savons que la main de Dieu dirige tous les événements et que lui seul décide de la destinée des nations. »

4 octobre 1865.

« Je rouvre ma lettre que je croyais partie et qui me revient. Il me serait difficile, impossible pour le présent, de vous dire nos anxiétés des jours passés. Pendant qu'on parlementait avec Prétorius, comptant sur sa bonne foi et sur les quatre jours qu'il avait donnés à Molapo pour arranger les affaires, ce Prétorius fondit à l'improviste sur des villages bassoutos, tuant les individus et enlevant ce qu'il pouvait de bétail. Les Bassoutos ripostèrent et attaquèrent le camp de nuit, mais sans résultat décisif. Prétorius, hâtant sa marche, est venu, la nuit dernière, camper à quelques heures d'ici, pendant que l'armée de l'État libre qui assiégeait Thaba-Bossiou est déjà à Mparani et sur le point d'opérer sa jonction avec celle du Transvaal. Les tourbillons de fumée, qui s'élèvent dans le lointain, proclament leurs exploits et nous disent ce à quoi nous devons nous attendre. Brûler les huttes, passe encore, mais le blé! La famine est déjà si grande que nos malheureux Bassoutos, dans d'autres quartiers, se disputent le mabélé, l'assagaie à la main. Et la saison des semailles est passée sans qu'ils aient pu en profiter.

« Oh ! que l'avenir est gros de calamités et de misères quelle que soit l'issue de cette guerre ! Nous attendons donc les Boers aujourd'hui ou demain, mais sans trouble. Nous savons que, pour les circonstances extraordinaires, le Seigneur a aussi en réserve des grâces particulières pour ses enfants. Ceux qui s'attendent à l'Éternel sont comme la montagne de Sion qui ne peut être ébranlée. »

6 novembre 1865.

« Les Boers sont restés trois semaines ici, battant les montagnes, les rochers, les gorges, coins et recoins, incendiant les villages, brûlant le blé, et butinant sans trop de peine le gros et le menu bétail de nos Bassoutos. Nos oreilles tintent encore des atrocités qu'ils ont commises. Je me suis enquis soigneusement des détails et j'ai découvert que, dans presque tous les cas qui sont parvenus à ma connaissance, ces atrocités ont été commises par les noirs, sujets de l'État libre. Je m'en suis servi comme d'un argument pour calmer autant que possible l'exaspération de nos Bassoutos ; toutefois, je frémis à la pensée des excès de carnage auxquels ceux-ci menacent de se livrer s'ils font de nouvelles incursions dans le pays de leurs ennemis. Oh ! que le Seigneur confonde tous ces projets de vengeance et, dans sa miséricorde, mette fin à tant de calamités !

« Nous avons, par trois fois, reçu la visite des Boers sur la station ; ils m'ont tous réitéré l'assurance que les ordres les plus stricts avaient été donnés concernant la station, et ce sera pour vous, comme ce fut pour nous, un sujet de reconnaissance de savoir que ces ordres ont été fidèlement obéis et que les Boers n'ont pas brûlé une paille, pas détruit un grain de blé sur la station. J'osai même intercéder pour le blé de nos pauvres natifs ; le Seigneur a adouci leurs cœurs,

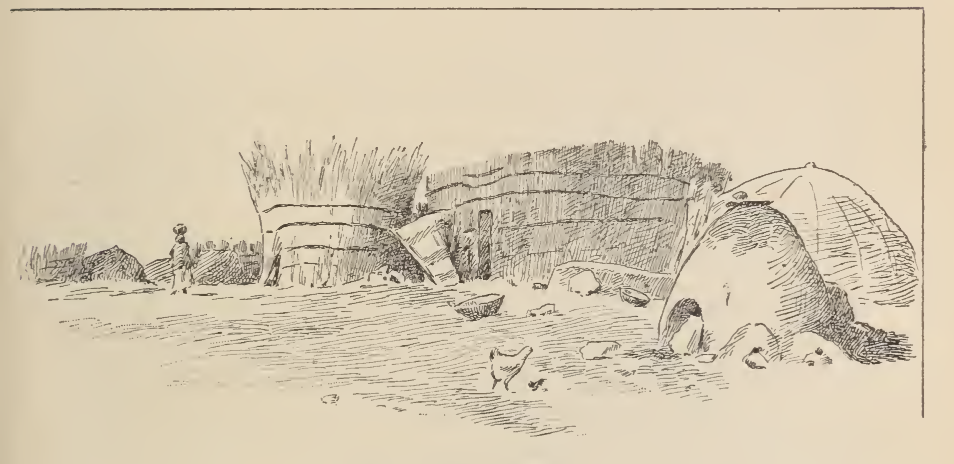
car dans deux villages, près de la station, ils ne l'ont pas touché — bien que dans l'un de ces villages il ne fût pas enfoui dans la terre — et, même chez Molapo, ils ne détruisirent qu'une fort petite partie de ce qu'ils découvrirent. C'est, comme vous pouvez le croire, un sujet d'étonnement pour les gens. En partant d'ici, ils se rendirent à Thaba-Bossiou, se proposant de revenir un peu plus tard dans nos quartiers. Ils avaient, en un seul jour, pris plus de 13 000 têtes de bétail aux gens de Molapo. Mais des dissensions éclatèrent à ce sujet entre les Boers de la république du Transvaal et ceux de l'État libre, de sorte que les premiers, dit-on, ont repris le chemin de leurs foyers, tandis que ceux-ci se préparent à compléter ce qu'ils appellent la conquête du Lessouto. Les Bassoutos sont vaincus, disent-ils, il ne s'agit plus que de les piller... et de les soumettre, oublient-ils d'ajouter.

« Molapo s'est retiré sur une montagne près de Magaga-Mafouberou, à deux heures de cheval d'ici, au pied des Maloutis. C'est une forteresse naturelle, bien autre encore que Thaba-Bossiou ; il en est fier à bon droit, car nos pauvres Bassoutos semblent aujourd'hui ne pouvoir se défendre que là où il faut peu de gens et encore moins de courage. »

Coillard reprend une seule fois son journal, au milieu de ces temps difficiles, et cela pour noter une joie :

13 décembre 1865. — Que j'enregistre ici le premier signe d'affection et de reconnaissance que j'aie reçu d'un Mossouto. Makotoko m'a prêté deux vaches à traire, pour sa femme et son fils qui sont chez moi, et m'a offert en présent un magnifique bœuf rouge. « La splendeur de son cœur, me disait-il, est le gage de la grande affection qu'il me porte et de la reconnaissance qu'il m'a vouée. » Et pourquoi? Parce

que j'ai consenti, à sa prière, à recevoir sa petite famille ici et à la protéger en ces temps de dangers. Mais sa femme est la meilleure domestique que nous ayons eue et nous lui sommes très attachés. Quant à son enfant, Samuel, c'est l'enfant le plus intelligent, le plus aimable que j'aie rencontré en Afrique. C'est comme notre enfant. De quoi parle-t-il donc, pauvre Makotoko, à propos de reconnaissance ? Oh ! que cela m'a touché et m'a fait de bien ! Sois



Léribé — Village de Molapo

béni de Dieu, mon cher Makotoko, non point seulement pour le bœuf lui-même, mais pour la splendeur dont il fait briller ton cœur, pour les sentiments dont il est l'interprète.

Le lendemain, Coillard quittait la station pour aller chercher le courrier, et ce n'est que le 19 janvier 1866, à Mékuatling, qu'il peut prendre la plume pour faire à sa mère le récit suivant :

« Ma mère bien-aimée, vous vous demanderez avec étonnement comment il se fait qu'en temps de guerre je me trouve ici, et vous serez plus étonnée encore quand je vous

dirai que j'ai quitté Léribé depuis le jeudi 14 décembre. Je partais alors de la maison, à cheval et pour quelques jours seulement, plein de santé et de vie. Bien que l'armée de l'État libre fût dans ces quartiers-ci, je voulais m'y risquer, dans l'idée d'y trouver le courrier d'Europe que nous n'avions pas reçu depuis la Conférence en mai. Christina, toujours si triste quand je la quitte, s'était mis dans la tête qu'un petit voyage me ferait du bien, et cela, joint à l'espoir de recevoir enfin des lettres, fit qu'elle me vit partir avec beaucoup de calme.

« Pensant arriver au camp de Molapo et y passer la nuit, je partis tard de Léribé et ne me pressai pas en route. Mais quel ne fut pas mon étonnement, en arrivant, de trouver Molapo parti pour Thaba-Bossiou. Le soleil allait se coucher, j'étais trop loin de Léribé pour songer à y retourner; du reste, je n'avais pas atteint le but de mon voyage; j'étais un peu plus près de Thaba-Bossiou; mais aller là, c'eût été me compromettre aux yeux des Boers, et puis j'aurais pu y être assiégé. Coucher dans un village désert de Bassoutos me souriait d'autant moins que, le lendemain, les Boers m'auraient fermé le chemin de Bérée. Je me décidai donc, malgré les réflexions prudentes de mon domestique, l'heure avancée, les nuages et la possibilité de rencontrer l'armée des blancs, à continuer mon chemin et à arriver à Bérée le même soir. J'attachai un mouchoir au bout d'un long roseau en guise de drapeau blanc, et, n'augurant rien de fâcheux d'une rencontre avec les Boers, je galopai. L'obscurité et l'absence de Boers sur ma route rendirent cette précaution inutile. Mais j'arrivai chez nos bons amis Maitin mort de fatigue; je crus que j'allais m'évanouir en entrant dans la maison. Eux-mêmes ne pouvaient revenir d'étonnement de me voir arriver chez eux dans de telles circonstances. Je pus à peine manger; en revanche, nous parlâmes beaucoup, nous

avions tant à nous raconter. Je fus heureux aussi de trouver le courrier, mais pas une ligne de vous. Je lus encore avant de m'endormir toutes les lettres qui m'étaient adressées, mais je réservai pour ma chère Christina le plaisir d'ouvrir les siennes.

« Bien que j'eusse déjà atteint le but de mon voyage d'une manière si inattendue (car jamais nous ne recevons nos lettres par Bérée, mais toujours par Mékuatling), je n'avais pourtant pas renoncé à visiter ce dernier endroit, bien que les Boers fussent encore par là. Mais le Seigneur en avait ordonné autrement. Une indisposition que je n'attribuais d'abord qu'à la fatigue de la veille me força à gagner mon lit dans l'après-midi. C'était le vendredi 15 décembre [1]. Dans la nuit, je fus saisi de douleurs si violentes dans les entrailles, que je pouvais à peine contenir mes cris. M. Duvoisin, qui occupait la même chambre que moi, alluma la chandelle et alla réveiller M. et Mme Maitin, qui furent tout effrayés de me trouver dans un tel état de souffrances. Ces bons amis passèrent le reste de la nuit à mon chevet. Le lendemain samedi, mon état empira tellement que tout ce que ces précieux amis essayaient ne produisait plus d'effet. Le dimanche (17 décembre), des symptômes si effrayants se manifestèrent que nos amis songèrent à appeler un docteur. Le plus près était à vingt-cinq lieues au moins : c'était M. Casalis ; mais comment le faire appeler quand les Boers étaient déjà partout ? Molapo se trouvait heureusement campé à quelques lieues de Bérée et on se hâta de lui faire connaître mon état, le priant de faire transmettre immédiatement une lettre au docteur Casalis. Sans perdre de temps, Molapo dépêcha deux hommes à Morija, malgré une pluie battante. Ces messagers y arrivèrent

1. Coillard a aussi écrit au Comité un récit plus succinct de sa maladie dans *J. M. E.*, 1866, p. 156 et suiv. — Voy. le récit du docteur Eugène Casalis, dans *J. M. E.*, 1866, p. 169 et suiv.

à 10 heures du soir et, chose étrange, les chevaux de M. Casalis s'étaient perdus et son domestique, qui les avait cherchés pendant plusieurs jours, venait d'arriver aussi à Morija. Il fut immédiatement dépêché chez son maître par mon ami Mabille.

« Eugène Casalis se mit en route à 2 heures du matin et arriva le soir, vers 5 heures, à Bérée (18 décembre). Il fut alarmé de mon état et, bien qu'à ma prière l'on eût envoyé un messager pour appeler ma femme, il crut devoir en envoyer un second pour lui dire qu'à lettre vue, elle quittât le wagon et vînt à cheval. Malheureusement, ce deuxième messager arriva le mardi au milieu du jour, presque aussitôt que le premier. Ma pauvre femme n'avait eu le temps que de faire atteler la voiture et de se mettre en route au milieu des larmes de nos pauvres gens désolés. Naturellement, effrayée de ces nouvelles, elle laissa le wagon avec nos deux domestiques qui, pour toute protection, n'avaient qu'un drapeau blanc, et elle monta à cheval. Oh! quel voyage elle fit! Pensez, faire plus de vingt lieues en sanglots et avec la pensée que je n'étais plus! La nuit la surprit, son guide s'égara et la fit errer pendant plus de trois heures parmi des ravins, sans avancer. Elle eut la prudence de faire desseller les chevaux qui n'en pouvaient plus et, se jetant à terre, sous un ciel chargé de nuages, elle épancha, sans contrainte, sa douleur devant son Dieu, son seul protecteur.

« Elle arriva à 2 heures à Bérée et eut la joie d'apprendre que la crise avait pris une tournure favorable et que, le Seigneur ayant béni les moyens extrêmes qui avaient dû être employés, un mieux commençait à se manifester. Je ne puis pas vous dire ce que j'éprouvai en revoyant ma femme. J'avais conscience de mon danger et je priais continuellement mon Dieu de m'accorder de la revoir avant de mourir.

Le wagon arriva le surlendemain, passant tout près du camp de l'armée des Boers sans être vu.

« La bonté de Dieu et sa providence se montrent jusque dans les plus petits détails de ma maladie. C'est pour cela que je vous en parle au long. J'avais eu une inflammation d'entrailles et il s'était formé dans les intestins une tumeur qui pouvait produire les effets les plus graves, si graves, qu'après avoir expliqué à M. Maitin tous les symptômes qui pouvaient se manifester, M. Casalis, obligé de retourner chez lui, dit que, dans le cas où ils se produiraient, il serait inutile de l'appeler, parce qu'il arriverait trop tard. Ma pauvre femme pleurait et priait beaucoup.

« Durant deux ou trois jours l'on me crut convalescent et l'on me mettait, couvert d'un drap, dans un fauteuil. L'on essayait de me faire manger, mais je n'avais pas d'appétit. Bientôt une douleur au côté se déclara ; elle augmenta si rapidement, m'empêchant par moment de respirer, que ma pauvre femme, effrayée, envoya un exprès (27 décembre) au docteur Casalis qui arriva le lendemain et me trouva de nouveau aux portes du tombeau. C'était une pleurésie au côté droit.

« Je me croyais si bien près de ma fin que j'avais fait demander Mabille. Il me dit, en effet, que l'on conservait peu d'espoir et que je pouvais partir d'un moment à l'autre. Il m'assura qu'il rendrait à ma femme tous les services possibles, de sorte que j'attendis, avec calme, la volonté de Dieu. Ma bien-aimée, elle, ne perdait pas espoir comme les autres. Un ange du ciel, sans doute, était venu de nuit lui dire à l'oreille les paroles du Sauveur lorsqu'on lui annonçait la maladie de Lazare : « Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, » et, tout en pleurant, elle ne pouvait écarter la douce voix qui lui répétait ces paroles. Elle me le dit, et j'en fus d'autant plus frappé que bientôt,

par suite d'un vésicatoire qu'on m'avait appliqué au bas de l'épaule, j'éprouvai du soulagement. Depuis lors, j'ai été de mieux en mieux. Les forces sont revenues si vite que, pour tous, ma convalescence est un aussi grand miracle d'amour que l'issue de la maladie elle-même.

« Vous dire les bontés dont j'ai été l'objet pendant ma maladie me serait difficile. Mme Maitin a été comme une mère, j'allais dire comme un ange; sa fille, M. Maitin, M. Duvoisin rivalisaient tous de zèle et de soins. Quelles fatigues, quelles anxiétés je leur ai causées! Ces pauvres amis! Eugène Casalis n'a pas craint d'exposer sa vie pour voler deux fois à mon secours, car on ne voyage pas maintenant sans danger, et, la première fois que ce cher ami retournait chez lui, il faillit être tué par des Bassoutos qui ne le connaissaient pas. Mabille est venu me voir deux fois. M. Daumas et sa fille aînée voulaient venir me voir, mais les Boers et le Calédon plein les en ont empêchés. Ces bons amis n'ont cessé d'envoyer des exprès pour s'enquérir de mon état, avec des lettres de Mme et de M. Daumas, remplies de la plus vive et paternelle affection. Les églises de Morija, de Mékuatling, de Bérée n'ont cessé de prier pour moi et de demander à Dieu de me conserver à son œuvre, à ma femme et à mes nombreux amis. Nos gens de Léribé étaient très affligés et Molapo, apprenant que j'étais en danger, envoya Makotoko pour me voir, bien qu'il lui eût alors donné le commandement de ses troupes pour diriger une attaque. Quand il me sut convalescent, il m'envoya, à Bérée, quatre beaux moutons : « Après une telle maladie, me faisait-il dire, tu dois être très faible; nos cœurs étaient finis de tristesse à la crainte de te perdre; maintenant que tu es mieux nous séchons nos larmes, mais nous désirons ardemment te revoir parmi nous. Accepte cette viande pour te fortifier, car la famine est grande. »

« C'est terrible de tomber malade en temps de guerre, loin de chez soi, chez des amis au cœur chaud, mais dont les provisions sont épuisées, et dans un pays où on ne peut rien se procurer. Johanné, qui était resté à Léribé pour garder la maison, me fit demander la permission de venir me voir une fois à Bérée, et, à sa grande joie, ma femme le garda pour voyager avec nous.

« Nous avons quitté Bérée lundi dernier, 15 janvier, et, après avoir passé un jour avec nos bons amis Keck, à Mabolèla, nous sommes arrivés ici, à Mékuatling, chez les Daumas, le mercredi. On nous a reçus comme les enfants de la maison. Tant de bontés m'humilient, ma chère mère. Cette maladie n'a donc pas été à la mort; puisse la gloire de Dieu en être un des fruits! Puisque le Seigneur me rend à la vie, mon œuvre n'est pas encore finie. Oh! qu'il me donne la grâce d'être plus fidèle dans l'accomplissement de mon ministère, de me sacrifier sans réserve, et de vivre toujours en vue de l'éternité. »

Cette maladie marqua, en effet, un progrès dans la vie spirituelle de Coillard :

« Pendant ma maladie, j'avais conscience de mon danger, écrivait-il à M. Berger le 22 janvier 1866[1]; mais, après avoir confié ma chère femme au Dieu des veuves, j'envisageais avec calme, et même avec bonheur, le moment où mon Sauveur m'appellerait à lui.

« C'est bien étrange de revenir à la vie après avoir été si près de la mort, si près du ciel qu'il me semblait déjà entrevoir, comme Moïse contemplait la terre promise du sommet du Nébo. Mais mon œuvre n'est pas finie, et, puisque mon

1. Impr. dans *J. M. E.*, 1866, p. 156-157.

Dieu, après m'avoir fait faire l'expérience cent fois répétée de son amour infini, me rend à ma chère femme et à la vie, oh! qu'il me donne de le servir avec plus de fidélité, de m'offrir à lui chaque jour en sacrifice, et de n'avoir d'autre but que sa gloire et la conversion des âmes!

« Nous pensons retourner demain à Léribé. Je me sens mieux, mais encore faible. J'ai pourtant pu dire quelques mots hier à l'église. Comment donc prêcher en plein air avec ma pauvre poitrine ? »

Le jour fixé par Coillard pour regagner Léribé, le 23 janvier 1866, de grand matin, la station de Mékuatling était attaquée par les Boers [1].

Écoutons Coillard [2] :

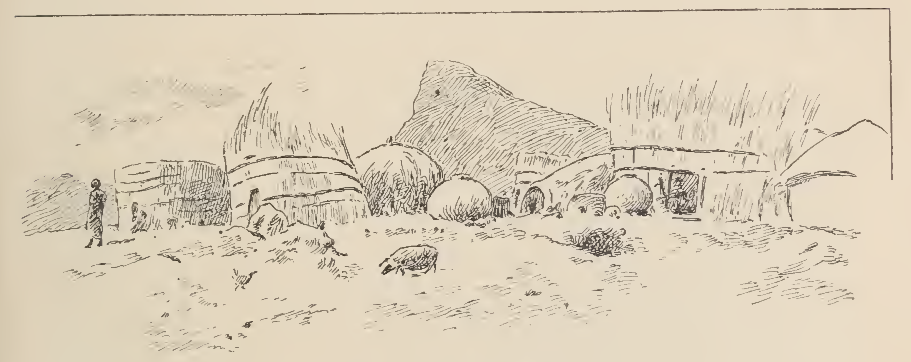
Mékuatling est dans le creux d'une colline qui a la forme d'un croissant dont les pointes descendent gracieusement en talus vers la plaine. Au petit jour, mon serviteur accourt livide à la porte de ma hutte : « Les Boers, les Boers sont sur nous! » crie-t-il. Je me traîne hors de mon lit et regarde au dehors. L'horizon était noir de Boers qui se précipitaient des deux bouts du croissant et envahissaient la station. Je m'élançai à travers une pluie de balles ; providentiellement, je ne fus pas atteint. La terre était jonchée de morts et de mourants. Je me frayai un chemin jusqu'au commandant, un de mes amis personnels, et le suppliai d'arrêter le feu. « La guerre est la guerre, lui disais-je, et, si ces noirs faisaient feu, je ne dirais rien. Mais vous voyez, ils ne sont pas armés ; ils sont venus pour une fête d'église, c'est comme si vous abattiez des moutons. »

---

1. M. Daumas a raconté cette attaque dans *J. M. E.*, 1866, p. 278-280.

2. Ce récit a été recueilli de la bouche de Coillard par Mlle C.-W. Mackintosh, *ouvr. cité*, p. 147 et suiv.

Le commandant répondit d'abord que les ordres qu'il avait reçus ne lui permettaient pas de tenir compte de cette circonstance. Voyant que mes supplications étaient inutiles, je me décidai à sauver, si possible, la vie de mes propres gens : « Vous voyez, repris-je, comme je suis faible et malade. Je ne peux atteindre ma propre station sans le secours de mes gens. Donnez-moi un sauf-conduit pour ces trois hommes. » — « Vous me demandez beaucoup, je ne peux vous l'accorder, » répliqua le commandant. J'insistai,



Léribé — Village de Molapo

enfin il fut touché ; voyant que j'étais près de défaillir, il me demanda leurs noms et écrivit un laissez-passer, ajoutant, cependant : « S'ils sont vus par quelqu'un des nôtres, on leur tirera dessus sans leur demander s'ils ont, oui ou non, un sauf-conduit. Allez à vos propres risques. » Ma femme et moi partîmes avec nos gens le plus vite possible. Nous voyagions de nuit pour éviter d'être vus. Oh ! les aperçus que nous eûmes en route : les villages réduits en cendres, les hauteurs retentissant des hurlements des chiens des Cafres, les ricanements nocturnes des chacals et des hyènes, qui nous avertissaient que nous traversions le théâtre de récents massacres !

Tandis que les autres missionnaires recevaient l'ordre d'abandonner leurs stations et d'évacuer le pays, sous peine d'être traités en ennemis (mars 1866), Coillard, croyait-on, pourrait rester à Léribé ; en effet, Molapo s'était désolidarisé, comme nous l'avons vu, des Bassoutos et de son père Moshesh et, après avoir essayé de se mettre sous la protection de l'Angleterre, il avait traité avec l'État libre, dont il acceptait la suzeraineté ; pour un temps du moins, le district de Léribé se trouva ainsi englobé dans l'État libre d'Orange ; mais de la duplicité de Molapo et des faux rapports qu'il adressa au président sur son missionnaire, il résulta qu'au milieu de mars, celui-ci reçut l'ordre de quitter le pays.

« Le gouvernement de l'État libre a pris, à notre sujet, deux mesures arbitraires que rien ne saurait justifier[1] : il a intercepté nos lettres et nos journaux pendant de longs mois, et puis il nous a chassés du pays, nous refusant même la liberté de choisir notre prison. Je laisse les esprits éclairés et impartiaux juger si de tels actes font preuve de la force d'un gouvernement et de la justice de sa cause. Ce que nous avons souffert pendant ces longs mois d'isolement et de privations, au milieu d'alarmes continuelles, se peut mieux comprendre que décrire. Une ou deux fois seulement quelques lettres ont, par contrebande, trouvé le chemin prohibé de notre demeure, et c'était pour nous annoncer la mort de notre bien-aimée sœur, Mlle Kate Mackintosh.

« Ce fut vers le milieu du mois de mars que le général de l'armée de l'Etat libre vint, au nom de son gouvernement, nous signifier l'ordre de quitter le Lessouto dans l'espace de six jours, sous peine de voir notre propriété confisquée et nous-mêmes prisonniers de guerre. Il ajouta qu'il lui en coûtait d'accomplir cette pénible mission, d'autant

1. Lettre au Comité, Harrismith, 16 avril 1866.

plus que j'étais personnellement bien connu et que je n'avais donné aux Boers aucune cause de soupçon. Ce fut en vain que je raisonnai et protestai; tout ce que j'obtins, grâce à ma mauvaise santé, ce fut deux semaines au lieu de six jours pour faire mes emballages. Nous travaillâmes donc nuit et jour, aidés de Makotoko, le seul homme qui eût assez de courage et assez d'affection pour nous pour rester à la station. Mais nous n'avions pas assez de caisses, et que faire sans planches et sans clous ? Je dus mettre ma bibliothèque en pièces et démolir nos plafonds, et puis, à l'aide de quelques peaux de bœufs trempées dans l'eau, nous nous tirâmes d'embarras tant bien que mal.

« Nous travaillions ainsi depuis trois jours, quand, en dépit de la parole qu'il m'avait donnée, le général me fit annoncer que le surlendemain — un lundi, notez! — au point du jour, il enverrait l'escorte et les wagons chargés de nous enlever de Léribé. De nouvelles protestations de notre part nous valurent trois ou quatre jours de délai. Ce furent des jours très pénibles et, en les rappelant aujourd'hui à notre mémoire, si une chose nous étonne, c'est combien le Seigneur s'est tenu près de nous, ranimant notre courage et renouvelant nos forces physiques.

« Au jour fixé, tout était prêt et nos caisses étaient entassées dehors malgré la pluie, mais personne ne parut. J'appris plus tard, en me rendant au camp, que notre départ était retardé jusqu'à l'arrivée du président qui venait terminer les négociations avec Molapo. Nous en fûmes d'autant plus contents que, puisque Molapo s'était soumis sans condition, nous espérions obtenir facilement du président qu'on nous laissât à notre poste. Nous nous trompions; je ne pus pas le voir et, l'eussé-je vu, cela n'aurait rien changé à l'état des choses, j'ai tout lieu de le craindre. Molapo fut reconnu sujet de l'État libre; on lui assigna, à ce titre, un

coin du pays qu'il avait jusqu'alors occupé en maître (entre la Poutiatsana et le Calédon), on lui imposa quelques conditions qu'il est inutile maintenant de discuter; on parla de lui donner un magistrat, une prison et que sais-je ? Mais les ordres furent renouvelés pour nous enlever immédiatement de notre station.

« Ce fut le 2 avril que le commandant, M. de Villiers, chargé de ce soin, arriva à notre porte avec cinq wagons et une escorte de vingt à trente cavaliers. En quelques heures, tout fut fini, nos caisses étaient chargées, nous avions pris notre dernier repas dans notre demeure et nous avions dit adieu à nos quelques affectionnés.

« Tout fut chargé en si grande hâte[1] que Mme Coillard n'eut pas même le temps de sortir son pain du four. Nous dîmes adieu à notre troupeau en larmes ; nous partions exilés de notre seul *home* ici-bas et suivions les wagons où on avait, en hâte, entassé tout ce que nous possédions. « Faites pour le mieux, dit le commandant de Villiers, qui était un ami personnel et qui fit tout ce qu'il put pour nous égayer durant le trajet, mais ne laissez rien en arrière, car vous ne reviendrez jamais ici. »

« On nous fit voyager de nuit comme de jour, si bien qu'en arrivant à Bethléem, nous étions plus morts que vifs. Des amis écossais qui, malgré notre impopularité, ne craignirent pas de nous combler de bontés, obtinrent quelques heures de repos pour nous, avec la promesse qu'on ne nous ferait plus voyager de nuit. Par contre, on nous fit faire un immense détour sous prétexte de rejoindre le camp. Nous le manquâmes. Figurez-vous notre position : six wagons, des centaines de têtes de bétail et à peine une vingtaine d'hommes armés, bivouaquant sur un coteau, en

---

1. C.-W. Mackintosh, *ouvr. cité,* p. 149-150.

face d'un petit chef zoulou qui ne voulait pas entendre parler de paix et qui avait souvent attaqué les camps de nuit. Personne ne dormit, excepté nous. Mais le Seigneur veilla sur nous et nous arrivâmes sains et saufs à Harrismith.

« Ce que je viens de dire ne doit pas faire douter des bonnes intentions de M. de Villiers, car, habitué à la vie des camps, il pouvait oublier que d'autres personnes, plus faibles, eussent besoin de quelques ménagements. Je tiens, au contraire, à ajouter qu'en somme l'ordre arbitraire du gouvernement de l'État libre a été exécuté avec beaucoup d'humanité. M. de Villiers et son parti nous ont entourés du plus grand respect et des plus grands égards tout le long du voyage, de sorte qu'au moment de les quitter, nous voyions en eux des amis plutôt que des officiers d'un gouvernement qui nous est antipathique.

« Vous aurez remarqué qu'on nous notifia l'ordre de quitter le Lessouto quand Molapo avait déjà conclu un armistice et ouvert des négociations dont l'issue n'était pas douteuse, et que c'est après que ces négociations furent terminées, la paix conclue, le traité signé, et après que Molapo et son peuple furent dûment et définitivement reconnus sujets de l'État libre, que nous fûmes chassés sans merci. Il m'est pénible d'ajouter que, dans toutes ces affaires, la conduite de Molapo n'a fait qu'aggraver nos épreuves.

« Avant de quitter Léribé, je réussis à avoir une dernière entrevue avec lui. Il se montra peu touché de notre départ et encore moins désireux de notre retour; il ne reconnut ses torts envers nous que pour s'en glorifier et ne déguisa pas son intention de s'emparer de notre maison et de nos jardins du moment que nous serions partis. Je ne puis vous dire la douleur que j'éprouvai en lui disant adieu. Être chassés du pays par les Boers, c'est pénible; mais nous séparer ainsi

de Molapo, il y avait là quelque chose de poignant. Comment ! Après huit années de travaux, d'épreuves et de sacrifices, nous n'avions donc pas fait un seul pas dans l'affection de ce cœur égoïste ?

« Du moment que l'armistice fut conclu et que l'on sut que nous allions être chassés du pays, nos pauvres Bassoutos, prenant avantage de nos circonstances, tombèrent sur nous comme des nuées de vautours, se disputant la nourriture dans notre cuisine à toutes les heures du jour, s'emparant de tout ce qui pouvait leur tomber sous la main, et nous importunant de demandes auxquelles il ne nous était pas possible de satisfaire. Nous n'étions plus maîtres chez nous. Ils nous volèrent jusqu'à la dernière de nos chèvres ; dans une seule nuit, ils récoltèrent un vaste champ de maïs que j'avais fait semer et sarcler à grands frais pour subvenir aux besoins des vieillards abandonnés, des gens de la station et des jeunes gens et jeunes filles que nous avions reçus chez nous. De ce seul champ, j'espérais tirer cinquante ou soixante sacs de maïs. Je dus abandonner un autre champ presque aussi grand, mais dont le maïs n'était pas encore mûr, sans parler d'un autre de pommes de terre, de notre jardin où nos pertes ont été grandes ; dans la position où nous sommes, il est bon de savoir que le Seigneur pourvoira lui-même à tous nos besoins.

« Je pus faire mes tristes adieux à la tribu et distribuer une dernière fois la sainte Cène aux membres de notre troupeau. »

Les dernières paroles de Coillard à ceux-ci furent : « Aimez-vous et ne vous disputez pas [1]. »

« Ainsi s'est terminé notre ministère pénible et ingrat

1. Jousse, *La Mission française*, t. II, p. 130.

parmi ces Bassoutos que nous aimions. Malgré beaucoup d'infidélités que Dieu veuille nous pardonner, nous avons semé avec larmes parmi eux, mais nous n'avons pas vu s'accomplir la promesse; peut-être est-il réservé à d'autres le privilège d'y récolter avec chants de triomphe.

« Ma santé est depuis lors tout à fait ébranlée. Aussi, dans les circonstances présentes, pensons-nous ne pas pouvoir mieux faire que d'aller à Pietermaritzburg. Là, nous attendrons vos instructions et les directions du Seigneur, et nous espérons qu'un changement d'air et le repos nous feront du bien à ma chère femme et à moi. »

Coillard continue son récit dans une lettre à M. Casalis datée de Pietermaritzburg, chef-lieu du Natal, 29 juin 1866 :

« A Harrismith où nous sommes arrivés au son du canon et en compagnie de plusieurs centaines de têtes de bétail prises sur les Bassoutos, nous avons été reçus avec beaucoup de cordialité par des amis. Nous aurions bien volontiers prolongé notre séjour sous leur toit hospitalier, d'autant plus qu'un peu de repos après tant d'épreuves nous paraissait très désirable; mais, comme nous n'étions ni bien vus ni tolérés à Harrismith, force nous fut d'atteler notre voiture et de quitter ce pays ennemi. Après deux jours de marche, l'essieu des roues de derrière de notre wagon se brisa. Nous étions sur le sommet du Drakensberg. Il fallut mettre la tente du wagon à terre avec tous nos effets, toutes nos provisions et renvoyer les roues de la voiture au charron à Harrismith. Pendant ce temps, nous fûmes surpris par la neige, puis par la pluie. Nous avions avec nous deux familles de Bassoutos avec plusieurs petits enfants que nous abritâmes de notre mieux. La voiture revint enfin et nous nous remîmes en route. Mais, deux jours après, l'essieu

neuf qui était fait de mauvais bois, probablement le seul que le charron eût à sa disposition, se cassa encore, et nous fûmes retenus trois ou quatre jours dans les champs. Cette fois nous étions dans la Natalie, avec un beau ciel bleu sur nos têtes, près d'une ville où je fis la connaissance d'un pasteur wesleyen et chez des fermiers hollandais pieux qui nous comblèrent de bontés.

« Après le voyage le plus fatigant que nous eussions jamais fait, nous sommes arrivés ici, à Pietermaritzburg, le 15 mai dernier. Nous n'y connaissions personne, mais le Seigneur nous avait préparé le chemin. Un grand nombre de personnes, depuis la famille du gouverneur, les employés du gouvernement, les officiers de la garnison, jusqu'à de simples ouvriers, sont venus nous témoigner leur sympathie. Parmi elles, nous avons fait la connaissance de précieux amis qui semblent rivaliser de zèle pour nous faire aimer le séjour de leur ville.

« Peu de jours après notre arrivée ici, ma chère femme est tombée malade. Une attaque de fièvre bilieuse l'a clouée sur son lit pendant plus de trois semaines et m'a causé de vives inquiétudes. Elle se remet maintenant, grâce à Dieu, mais sa constitution semble avoir reçu un choc dont elle ne se relèvera qu'à force de soins et de calme. En regardant en arrière, je frémis en pensant à notre vie du Lessouto, à toutes nos épreuves, à toutes nos privations, aux scènes dont nous avons été témoins. Est-il étonnant que nous subissions une réaction? Le Seigneur a été bon envers nous, il a accompli en notre faveur Ésaïe XL, 29-31.

« Ma santé est toujours débile, mes forces ne reviennent pas aussi vite que je l'espérais, je ne me reconnais plus moi-même. L'autre jour, cédant aux instances de nos amis, je les accompagnai à quelques lieues d'ici à cheval: j'en ai été malade pendant trois ou quatre jours. C'est un sujet de

Berger-Levrault & Cie sc.

NATAL — HUTTES DE ZOULOUS

tristesse pour moi, et pourtant je sais que, si le Seigneur me confie une œuvre, quelle qu'elle soit, il me donnera certainement aussi les forces pour l'accomplir.

« Cette œuvre que le Seigneur nous réserve, quelle est-elle? Nous nous le demandons souvent avec anxiété, car, de toutes nos épreuves, la plus dure à supporter est certainement l'inaction et l'incertitude. Tout est noir à l'horizon, toutes les portes nous semblent fermées. J'ai bien l'occasion de prêcher assez souvent en anglais, mais cela ne satisfait pas notre besoin d'activité. Comme Élie au désert, nous sommes plus ou moins abattus. Chacun a les mains pleines et paraît heureux; nous, nous nous tenons en repos, attendant le Seigneur. Pourquoi nous en coûte-t-il tant de penser que nous ne sommes pas nécessaires au Seigneur, mais que c'est une grande grâce qu'il nous fait d'être quelque fois utiles, bien que souvent nous soyions plus qu'inutiles? »

En juillet, M. et Mme Coillard arrivaient à Durban, où ils ne passèrent que peu de jours, ayant été invités par les missionnaires américains à aller visiter leurs stations. Le 30 juillet, Coillard écrivait d'Amazimtoti à sa mère :

« J'ai prêché hier à une nombreuse congrégation de Zoulous et ils étaient si intéressés qu'à la requête de leurs pasteurs, je prêchai encore l'après-midi. Les Zoulous ressemblent beaucoup aux Bassoutos; mais, comme ils parlent une langue différente, je prêchai en anglais et un natif interpréta en zoulou.

« D'autres missionnaires envoient leurs bœufs pour nous chercher, de sorte que, dès demain, nous allons quitter cet endroit pour aller plus loin.

« Mais, me demandez-vous, qu'allons-nous faire?... et où nous fixer? Nous n'en savons vraiment rien, ma chère mère.

Nous ne pouvons pas retourner au Lessouto, voilà qui nous paraît sûr. Les Boers, après nous avoir chassés, nous calomnient autant qu'ils peuvent; mais je puis dire que, parmi les Anglais de la Colonie, l'opinion publique est pour nous. Le Seigneur manifestera notre droit comme en plein midi. Les pasteurs hollandais ne nous montrent pas beaucoup de sympathie; ils ont peur, sans doute, en le faisant, d'être impopulaires parmi leurs troupeaux. Ils ont même décidé, dans un de leurs synodes, d'envoyer un missionnaire à Léribé. Cela nous est allé au cœur et nous a fait plus de peine que toutes les indignités que nous avons souffertes du gouvernement. Mais pourquoi? Nous avons semé et semé avec larmes à Léribé : qu'importe si quelque autre va récolter. Tout doit être pour la gloire de Dieu.

« Ma santé n'est pas forte, la moindre agitation ou fatigue m'éprouve. Ma chère Christina se porte bien maintenant. Mais c'est une dure épreuve pour nous, pour elle surtout, d'être ainsi ballottés çà et là, sans demeure fixe et sans travail. Le Seigneur veut sans doute que nous apprenions à le glorifier « en nous tenant en repos » et comme des étrangers et des voyageurs. En Afrique et dans notre position actuelle, nous faisons beaucoup de connaissances, mais nous ne pouvons en cultiver que fort peu. Ce n'est pas comme en Europe. On se rencontre ici, on se quitte; plus tard on entend indirectement prononcer quelques noms et l'on dit : « J'ai vu cette personne, » et c'est tout. On ne se sent pas chez soi. C'est une pensée pénible, mais, après tout, elle est salutaire à l'âme. Oh! quand donc arriverons-nous chez nous? Comme nous soupirons après notre « chez nous » ! Non pas notre chez nous d'Asnières ou d'Édimbourg, car de là encore il nous faudrait partir, mais notre « chez nous » du ciel où Jésus nous attend.

« Et vous, ma bonne mère, comment allez-vous? Quand

donc recevrai-je de vos nouvelles? J'en attends par chaque poste, mais en vain. Que le Seigneur vous garde! Je prie souvent pour vous. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous aime et que je pense à vous. Je ne serais pas votre « petit garçon » si je ne le faisais pas. J'espère pouvoir vous envoyer nos portraits bientôt, mais je doute que vous me reconnaissiez. »

Éfafa, 28 août 1866.

« Nous avons beaucoup d'épreuves et de tracas ces derniers temps. Christina est mieux, mais parfois bien triste. Elle ne peut pas se consoler de la mort de sa sœur, ni prendre aisément son parti de ce que nous sommes fugitifs, sans demeure et sans travail. Nous essayons de nous répéter l'un à l'autre que le serviteur n'est pas plus que son Maître; Jésus, lui, n'avait pas un lieu où reposer sa tête. Nous avons passé les quatre dernières semaines à visiter les stations des missionnaires américains parmi les Zoulous. L'Évangile a fait bien des progrès chez ceux-ci, et il y a de belles églises. Nous sommes maintenant chez M. Stone, aussi un missionnaire américain. De sa maison nous voyons l'océan, et entendons, nuit et jour, le bruit des vagues. Nous avons eu de la pluie pendant trois jours, c'est ce qui nous a empêchés de continuer notre voyage. Nous pensons passer quelque temps sur la station d'un missionnaire américain que sa santé oblige à voyager. Nous serons tout près de Port-Natal qu'on appelle Durban, tout près de la mer; mais nous n'y resterons que jusqu'à ce que nous sachions où aller.

« Nous ne savons pas encore où nous irons. Nos pauvres Bassoutos meurent de faim, ils nous ont écrit pour nous demander de la nourriture et me supplier de les visiter. Plusieurs personnes se sont converties depuis notre départ de

Léribé, parmi lesquelles Makotoko dont je vous ai souvent parlé. C'est le père du petit Samuel. Ce petit Samuel est comme notre enfant. Son père nous le présenta à sa naissance. Nous l'avons pris avec nous pour l'élever et l'instruire, il a cinq ans et il pétille d'intelligence. Makotoko, en nous priant de l'emmener, pensait nous suivre bientôt pour demeurer avec nous; mais son chef, l'ayant appris, lui fit dire que, s'il nous suivait, il lui ferait couper les « nerfs ». Il est encore au Lessouto, mais si nous n'y retournons pas, il n'y restera pas non plus.

« Un autre enfant mossouto du nom de Joas nous a suivis dans notre exil; c'est un jeune garçon de douze à treize ans. Son père, qui demeure à Thaba-Bossiou, nous a forcés, par ses instances, de le prendre pour l'instruire. Il écrit bien, fait de l'arithmétique, de la géographie et commence à lire passablement l'anglais. Il est avec nous depuis dix-huit mois à peu près; il est si docile et si soigneux que nous ne lui répétons jamais deux fois la même chose, et le grondons rarement. Nous l'aimons beaucoup. Nous avons laissé près de Pietermaritzburg les deux familles que nous avions amenées avec nous du Lessouto. »

A quel travail Coillard allait-il se livrer? Plusieurs alternatives se présentaient à lui : par moments, il semble avoir perdu tout espoir de retour à Léribé. Les uns le pressaient de se rendre à l'île Maurice [1], cette « Ile de France, avec sa belle langue française et ses milliers de païens pour lesquels rien encore n'a été tenté, sans parler des colons » ; d'autres le pressaient de se fixer dans la colonie du Natal, dans une location du gouvernement; d'autres l'engageaient à commencer une œuvre dans l'Alfrédia, un coin de la Natalie.

---

1. Ile de l'océan Indien, appartenant aux Anglais depuis 1810.

Il écrit au Comité de Paris (15 août 1866) :

« Ma chère compagne et moi n'avons pas de plus grand, de plus sincère désir que celui de suivre le Seigneur partout où il nous appelle. Nous sommes à lui. Nous ne sommes point venus en Afrique pour faire notre volonté. La vie est courte, nous le sentons; la nôtre peut-être plus courte encore. Notre but et notre unique désir sont de travailler pendant que le Seigneur nous en donne les forces. Où que vous nous appeliez, Messieurs, soyez d'avance assurés que nous irons avec joie. »

Et plus tard encore (7 décembre 1866) :

«Nos yeux ne peuvent se détacher du Lessouto, après tous les travaux que vous y avez accomplis pendant tant d'années; cependant le Sauveur l'a dit : « Le champ, c'est le monde, » et le missionnaire fidèle à sa vocation, bien loin de rétrécir ce champ, brûle d'un saint désir d'accomplir l'ordre de son souverain Maître : « Allez par toutes les nations ! » Mais ses forces sont peu de chose et sa vie est courte. En faire le meilleur emploi possible, tel est son devoir et celui de ceux qui le dirigent. »

Après avoir passé un mois à Pietermaritzburg, avec la famille Daumas expulsée de Mékuatling, Coillard s'installait à Ifoumi pour remplacer un missionnaire américain, « en attendant, écrit-il à sa mère (8 novembre 1866), que le Seigneur nous ait montré où nous devons aller ».

« Nous y avons consenti avec d'autant plus de joie qu'il nous était très pénible d'attendre, sans nous occuper régulièrement d'une œuvre quelconque. Ifoumi est un endroit charmant, la station est bâtie sur une colline élevée. Le jardin

a des orangers de 40 pieds de haut, et toutes sortes de fruits du pays, que nous ne connaissons pas à Asnières. La maison est grande, fraîche et commode. L'église est un joli bâtiment en briques, deux fois aussi grande que celle d'Asnières. Derrière la maison se trouve le village des natifs; il est petit encore, les rues en sont droites, et chacune de leurs chaumières est entourée d'un petit jardin. De la porte de la maison nous voyons l'océan à quelques lieues d'ici. Quelquefois nous le voyons, comme nous, très agité. Nous entendons le murmure des vagues que nous voyons se briser sur la plage. Nous voyons aussi, à l'œil nu, passer les vaisseaux qui viennent des Indes et d'Europe et, en les contemplant, ballottés sur cet abîme, nous ne pouvons nous empêcher de nous écrier que l'homme est petit et que Dieu est grand! Quand nous sommes tristes et abattus, cette pensée-là nous console et nous réjouit parce que Dieu est notre Père. C'est lui qui a fait l'océan, c'est lui qui a créé le vent qui fait les tempêtes; mais c'est lui aussi et lui seul qui peut calmer et les tempêtes de la mer et celles de la vie de ses enfants, et celles de la nôtre.

« Ma bien-aimée mère, je vous envoie une pièce d'or cousue dans cette lettre[1], elle vaut 12 fr. 50. »

A la fin de 1866, Coillard eut à se rendre d'Ifoumi à Pietermaritzburg, pour aller chercher ses bagages ; en passant par Amazimtoti, le 26 novembre, il écrivit à Mme Coillard une lettre qui devait lui arriver pour son jour de naissance :

« Que notre bon Père céleste, ma chérie, te bénisse! Ne sois pas trop triste de ce que je ne suis pas près de toi, et de ce que nous ne puissions pas aller sur le bord de

1. Il y a, en effet, de nombreux trous d'aiguille dans le papier.

la mer, comme nous allions, en pareille occasion, chercher des agates sur la rive du Calédon.

« Peut-être dis-tu, en soupirant, que ces temps poétiques sont passés. Mais console-toi, la poésie n'est pas la réalité, et peut-être qu'après tout, notre vie est devenue plus vraie à l'école de l'épreuve et de l'adversité. Le jeune mousse, qui quitte pour la première fois le rivage natal, ne voit que poésie dans ces belles vagues écumantes et les mille et une merveilles de l'océan; mais, quand il aura bravé les tempêtes et survécu même à des naufrages, il sera un matelot expérimenté et utile. La poésie existera toujours, mais une poésie utile et pratique. Elle est la nôtre aujourd'hui.

« Oh! par quelles épreuves le Seigneur nous a fait passer depuis le premier anniversaire de ta naissance que nous avons célébré ensemble! Et par quelles voies mystérieuses il nous a appelés à le suivre depuis le dernier! Où serons-nous dans un an? Mais nous empiétons sur un avenir qui n'appartient qu'à Celui dont les pensées ne sont pas nos pensées, mais qui nous a promis que toutes choses doivent concourir ensemble au bien de ceux qui l'aiment. Asseyons-nous donc avec confiance et avec gratitude à ses pieds et comptons ses bénédictions et ses bienfaits. Les compter! ma chérie, le pourrions-nous? Réfléchis, ne pouvons-nous pas nous écrier, nous aussi, avec David : « Éternel, mon Dieu, tu as fait que tes merveilles envers nous sont en si grand nombre qu'il n'est pas possible de les arranger devant toi. Les veux-je réciter et dire, elles sont en si grand nombre que je ne saurais les raconter. » (Ps. XL, 6.) C'est ce que je sens vivement ces temps-ci. Comment nous sommes sortis de toutes les épreuves passées, c'est un mystère que l'amour seul de mon Dieu explique. Quand je regarde en arrière, je vois tout si sombre et si noir: c'est la vallée de l'ombre de la mort. Tout est noir encore devant nous, nous sommes

encore dans la sombre vallée. Mais Celui qui nous a conduits est encore avec nous. « C'est pourquoi je ne craindrai aucun mal, car Tu es avec moi. »

« Eh bien, ma chérie, je ne sermonne pas, je laisse tout simplement ma plume parler de l'abondance de mon cœur. J'écris ce que je dirais. La grande chose, l'affaire importante maintenant, c'est de prendre courage, regardant à Lui qui a promis d'être notre guide jusqu'à la mort; ensuite c'est de croître dans la grâce. Que le Seigneur, ma bien-aimée, te bénisse, rafraîchisse ton âme et te donne beaucoup de foi. Tu sais que je pense à toi. Je voudrais être là pour te donner un bouquet, un baiser et une bénédiction à ton réveil. Mais si tu n'as pas les deux premiers, tu as au moins la dernière qui vaut tout. Sois bénie de Dieu. »

Au retour, Coillard écrit encore à sa femme, d'Amazimtoti, le 3 décembre 1866 :

« Nous avons trouvé l'Oumlazi débordé, nous avons perdu là deux heures à faire chercher et à attendre des natifs pour me passer à la nage. Ils ont failli me noyer ! Mais enfin, le Seigneur veillait sur moi et a eu pitié de toi ; je suis encore vivant et en bonne santé. »

CHAPITRE IV

A NATAL

1867-1868

Le travail à Ifoumi. — L'évêque Colenso. — Dans l'attente. — En exil. — Les églises de France. — Samuel. — Voyage dans le Natal. — Visite de Kémuel et de Makotoko. — Nouvelles de Léribé. — Coup de foudre. — Nouvelle maladie. — Sauvé et consacré à nouveau. — Séjour à Pietermaritzburg. — Le réveil à Léribé. — Impossibilité du retour à Léribé. — Appel à Motito. — Décision. — Utilité du séjour au Natal.

Coillard attend les directions de la Providence; quoiqu'il eût profondément souffert de la fourberie de Molapo et de l'ingratitude de son peuple, son cœur est resté à Léribé d'où il reçoit constamment de bonnes nouvelles; l'œuvre s'y poursuit en l'absence du missionnaire. Par moments, il désespère de pouvoir jamais y retourner.

A Ifoumi, Mme Coillard s'est chargée de l'école fréquentée par une quarantaine d'enfants; lui-même, à côté de l'œuvre parmi les Zoulous, consacre cinq heures par jour à instruire de jeunes Bassoutos qui l'ont suivi.

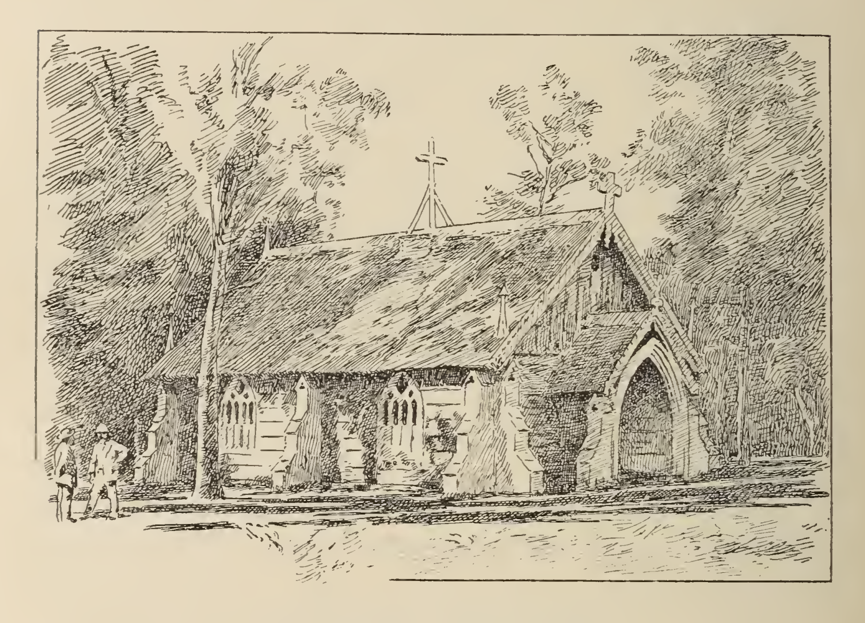
Au dire d'un de ses collègues américains, Coillard apprit le zoulou avec une rapidité surprenante. « Il n'y avait pas trois mois qu'il était dans le pays qu'il composait un sermon en zoulou : c'était le premier d'une série sur l'enfant prodigue; il fut très bien compris des noirs. Dès lors, il se mit de tout son cœur à l'œuvre, s'occupant de tous les départements, comme si cette œuvre eût été la sienne. »

Un autre de ses collègues ajoute : « Je ne connais personne

chez qui les fruits de l'Esprit soient aussi manifestes. Sa manière d'être avec les quelques Bassoutos qui étaient avec lui m'a vivement frappé ; sa bonté, sa courtoisie dans ses rapports avec eux étaient remarquables. »

Ifoumi, 8 février 1867.

« Nous sommes depuis presque un an à Natal [1], ce petit coin du monde rendu célèbre par les hérésies de



Pietermaritzburg — L'église de Colenso

Colenso [2]. Vous serez peut-être étonné si je vous dis que, lors de notre arrivée à Maritzburg, il est venu nous visiter ; il m'a offert ses ouvrages, et a essayé de nous arracher la

1. Lettre à M. Eugène Diény.

2. John-William Colenso, évêque anglican de Natal, né en 1814, mort en 1883. Déposé de son siège par l'évêque du Cap, pour ses opinions hétérodoxes, il en appela de ce jugement, et la polémique qui en résulta amena une scission dans l'église anglicane sud-africaine.

promesse de le visiter à sa demeure épiscopale, car ce n'est pas un palais. Il a près de six pieds de haut, un visage portant l'empreinte de l'étude, et des manières attrayantes. C'est ce que les Anglais appellent un parfait *gentleman*, et je ne m'étonne pas que plusieurs de ses adhérents s'attachent plus à sa personne qu'à ses doctrines.

« Sa prédication est des plus captivantes. Je suis allé l'entendre un dimanche soir, et je dois dire que j'eusse été émerveillé de son discours, si j'avais pu sympathiser avec ce qu'il nous enseignait. Ce fameux discours était une confession de foi, ou plutôt une dénégation de foi. Il commença par une apothéose de la science qui, de nos jours, a fait de tels progrès, qu'elle nous permet de démêler la vérité chrétienne de la masse de préjugés et de traditions qui l'étouffent. Dieu est amour, voilà tout le christianisme. Avons-nous besoin qu'une doctrine sanguinaire vienne sceller une vérité que tout nous prêche dans la nature, ou que Dieu condescende à nous parler par le moyen d'un parchemin ? Hélas ! l'ignorance a enfanté bien des idoles qui ont encombré le temple de Dieu et nous ont séparés de Dieu. Il est temps de savoir à quoi s'en tenir au sujet de Jésus-Christ ; il est temps de mettre la Bible à sa place, etc. La presse est une des grandes preuves de l'amour de Dieu, parce que, par elle, la vérité se propage. Lui, Colenso, a reçu la mission d'un réformateur. Comme Paul au milieu des Juifs, comme Luther au milieu des ignorants de son siècle, il est honni, persécuté, calomnié; ses ouvrages sont mis à l'index ; mais le jour viendra où il sera mieux compris, etc. C'était un discours parfaitement blasphématoire, mais qu'on trouva admirable. Le doyen qui lui fait opposition est un puséiste qui n'a plus qu'un pas à faire pour tomber dans le catholicisme ; il est étroit et incapable de lutter avec un homme de science et de dignité comme Colenso.

Les églises libres et presbytériennes seules ont de la vie, j'oublie les wesleyens. Nous avons, avec les pasteurs qui les représentent, les rapports les plus fraternels.

« Ifoumi est un endroit retiré où nous menons une vie assez calme. Nous travaillons actuellement parmi les Zoulous. Je me suis mis avec courage à l'étude de leur langue; le Seigneur m'a béni et, bien que je sente encore mon esprit comme à l'étau lorsque je dois prêcher à ces pauvres gens, je le fais pourtant avec assez de facilité. C'est une chose étrange que de parler du Sauveur dans une langue étrangère. En arrivant au Cap, j'ai prêché en français, mais jamais depuis lors. Anglais, sessouto, zoulou, sont les langues dans lesquelles mon esprit doit se replier. Cette station est intéressante. Ces temps d'incertitude et d'attente sont pénibles; mais le Seigneur ne nous oublie pas. »

« Nous sommes toujours ici comme l'oiseau sur la branche[1]. Le moment ne peut tarder longtemps, ce me semble, où notre avenir doit s'éclairer. Retourner au Lessouto est une question bien grave. Sans parler le moins du monde des dispositions de l'État libre, qui me sont probablement plus hostiles qu'à qui que ce soit, à cause des dépositions mensongères de Molapo contre moi et à cause de la publication de ma correspondance avec le président — à laquelle on n'a jamais pu répondre — je ne me sens nullement disposé à disputer ce terrain ingrat aux Hollandais, aux anglicans et aux catholiques. Molapo est dans de fâcheuses dispositions; il est loin d'être humilié et, dans le double jeu politique qu'il joue à présent, et qui sera sa ruine et celle de toute la tribu, il n'est pas de son intérêt de désirer notre retour. Il avait envoyé son fils Jonathan et un autre

1. Lettre à M. Eug. Casalis, Ifoumi, 20 février 1867.

jeune homme chez Colenso; celui-ci ne voulut pas les recevoir, et ils furent obligés de venir chez nous. Nous les avons eus pendant deux mois à notre charge, les nourrissant et leur donnant cinq heures de leçons par jour. Cela blessa tellement l'orgueil de Molapo, qu'il envoya un exprès du Lessouto pour les chercher. Il ne nous fit ni remercier, ni même saluer. Cependant, si c'est notre devoir de retourner à Léribé, et si le Seigneur nous le montre clairement, nous sommes prêts à obéir, quoi qu'il nous en coûte.

« Je désirerais bien que le Comité se décidât, sans trop de délai, ou à nous laisser fonder une station dans le Natal, parmi les Zoulous ou parmi les réfugiés Bassoutos, ou qu'il nous envoyât à Maurice, où le champ est vaste et inoccupé, ou ailleurs. Je crois que le nombre des missionnaires qui sont ou pourront retourner au Lessouto suffit abondamment sans nous. Nous sommes encore jeunes, forts et dispos.

« C'est pour moi un sujet de reconnaissance envers le Seigneur que je puisse maintenant prêcher assez librement en zoulou, sans avoir à écrire mes sermons. Ma femme s'en tire aussi très bien. Outre une nombreuse école journalière qu'elle dirige avec autant d'entrain que de succès, elle a, chaque semaine, deux réunions de femmes et de jeunes filles chrétiennes. Les Zoulous, supérieurs aux Bassoutos sous plus d'un rapport, sont bien moins sociaux. Cependant, ceux qui nous entourent paraissent s'attacher beaucoup à nous, et si nous avons gagné leur confiance, ils ont aussi gagné notre affection. Il y a quelques âmes d'élite parmi les membres de l'église. La bénédiction de Dieu repose sur cette station et, bien qu'il n'y ait pas eu de réveil éclatant depuis que nous y sommes, il s'y fait silencieusement une œuvre très réjouissante. Plusieurs personnes troublées, hommes, femmes et jeunes filles, sont déjà venues me parler de leur âme.

« Notre santé s'est visiblement améliorée depuis que nous sommes ici. Je me sens plus fort qu'autrefois, et tout me porte à croire que j'ai encore quelque chose à faire dans ce monde. »

« Nous sommes encore loin du Lessouto, et toujours en exil, écrit Coillard à un ami, le 3 avril 1867. Si c'était notre Patmos, où le Seigneur nous ferait croître dans les insondables mystères de son amour, ou bien même notre Wartbourg, où nous nous préparerions à de nouvelles luttes et fourbirions nos armes, n'aurions-nous pas lieu de le bénir de toutes ses dispensations ?

« Certainement nos afflictions ont été riches en bénédictions, tant pour nous que pour nos chères églises. Les dernières nouvelles du Lessouto parlent encore de guerre. Dans des circonstances pareilles, il est difficile de se prononcer, tant sur l'existence de nos pauvres Bassoutos que sur l'avenir de notre mission. Humainement parlant, notre infortunée tribu semble être à l'agonie; son gouvernement ne contient que des éléments d'égoïsme, de désunion, qui ont naturellement porté leurs fruits. Notre mission, si le gouvernement vainqueur était humain, verrait encore de beaux jours.

« Mais l'œuvre est indépendante de la Mission, et elle prospérera, quand même celle-ci n'existerait plus; si elle ne se fait pas dans toutes les règles par nos missionnaires, elle se fera par les natifs eux-mêmes. Et qui sait si la gloire de cette maison ne sera pas plus grande que la première? Le missionnaire est cosmopolite comme saint Paul, et, tout en revendiquant comme lui nos droits auprès d'un gouvernement qui nous persécute, nous devrions être prêts à suivre le Sauveur partout où sa voix nous appelle. Quand les apôtres ont été chassés de Jérusalem, c'est l'ennemi qui a

dispersé les charbons du brasier; il a enflammé le monde, sans éteindre le feu à Jérusalem.

« Nous espérons pourtant que le Seigneur nous rouvrira la porte qu'il nous a si mystérieusement fermée. Dès que j'en verrai la possibilité, je laisserai ma femme à Pietermaritzburg, et je m'aventurerai à pénétrer au Lessouto, pour y visiter les églises, nos frères, et surtout Léribé. Nous recevons de temps en temps de bonnes lettres des membres de notre petite église. Tous paraissent pleins d'activité; les uns se sont chargés de l'école journalière et de l'école du dimanche, selon mes directions; les autres, alternativement, des réunions du dimanche et de l'évangélisation. Plusieurs personnes se sont données au Seigneur depuis notre départ et ne se taisent pas, mais proclament à leurs concitoyens les grandes choses que le Seigneur a faites à leurs âmes.

« Nous devons nous estimer heureux d'avoir trouvé un asile et une œuvre parmi nos frères, les missionnaires américains. Nous nous sommes mis avec courage à l'étude de la langue des Zoulous, et le Seigneur a béni nos efforts. J'aurais pleuré d'émotion et de reconnaissance la première fois que j'ai pu parler à ces pauvres Zoulous d'un Dieu Sauveur qui les aime. Nous bénissons Dieu de ce que nous pouvons travailler en attendant ses directions. »

Les épreuves de la Mission, bien loin de vivifier en Europe le zèle pour cette œuvre, avaient ébranlé l'intérêt de certains amis. Et Coillard écrit dans son journal qu'il reprend à cette époque :

8 mai 1867. — La Société, je le vois par les premiers journaux de France que nous ayons reçus depuis le commencement de la guerre, a une dette de 70.000 francs. Cela m'afflige et me préoccupe. Je me demande si nous entrons bien dans l'esprit de renoncement de notre Maître.

Peu après (28 mai 1867), Coillard écrivait à M. Casalis :

« Lorsque vous étiez parmi les Bassoutos, c'était l'âge d'or ; ils ont bien changé depuis. C'est ce que l'on ne veut pas admettre, en France j'entends, et l'on est tout prêt à jeter la pierre au missionnaire qui, dans l'intimité la plus sacrée, va trop loin dans la voie des révélations. On doute de sa vocation et de son amour pour ce peuple auquel il consacre sa vie. « On ne tient pas à savoir vos épreuves en France, gardez-les pour vous; ce qu'on veut savoir, ce sont vos succès! » nous disait quelqu'un. Il y a là de l'exagération, mais la leçon, quelque pénible qu'elle soit, était sans doute utile, et nous tâcherons de la mettre à profit.

« Il est bon de vous entendre dire « que les églises nous portent sur leurs cœurs ». Les églises de France! oh! qui douterait de l'intérêt qu'elles nous portent? Nous savons qu'ici et là, il est d'humbles amis, à nous inconnus, qui prient pour nous, et cela nous a soutenus. Mais il nous a été douloureux de nous savoir mal compris et sévèrement jugés, et de nous voir délaissés par quelques-uns. Quoi qu'il en soit, notre attachement pour la Société est aussi sincère que jamais, notre amour pour les Bassoutos n'a jamais été altéré, et notre vocation n'a jamais été ébranlée, bien loin de là; Dieu le sait.

« Les nouvelles que nous recevons de Léribé, les voici : Molapo, nous écrit-on, reste tranquille et apparemment heureux sous le joug de ses nouveaux maîtres. Il s'est emparé de cette maison que nous avions bâtie avec tant de peine, et deux maçons experts la complètent et la transforment pour son propre usage et sa commodité. Une large prison est déjà bâtie là où nous n'avons jamais pu avoir une église! »



NATAL — FEMME ZOULOU PILANT LE GRAIN

13 mai 1867. — Je suis bien préoccupé de nos enfants : Samuel, pauvre enfant, est très aimable. Joas, lui, nous donne, sous bien des rapports, de la satisfaction, mais il est à un âge critique. Ses progrès sont lents dans ses études. Je prie ardemment pour sa conversion. Quel bonheur si nous le voyions aimer Dieu et se dévouer à l'évangélisation de ses compatriotes[1]. Ma chère femme, elle aussi, prie. Comme tout devient facile et doux avec la prière !

Les affaires du Lessouto, notre avenir, des attaques dans les journaux, me préoccupent beaucoup. Quand pourrai-je rejeter ma charge sur l'Éternel, et le laisser, lui, prendre soin de nous ?

24 mai 1867. — J'ai brûlé la plus grande partie de ma correspondance. A quoi bon les reliques ? Elles s'accumulent tellement ! Mais quel remuement d'impressions, d'émotions, de souvenirs ! Tout mon passé est là devant moi. Que ne puis-je recommencer la vie à seize ans ! Mais non, en avant ! Que d'amis j'ai eus, mais combien peu j'en possède encore ! Pourquoi ? Je n'ai pas su les conserver, et pourtant tous ceux que j'ai aimés, je les aime encore !

Ce séjour mit Coillard en relation avec un grand nombre de missionnaires et l'initia à diverses méthodes. En juin 1867, il se rendit, avec sa femme, aux assemblées annuelles de la mission américaine à Inanda et, au retour, il visita plusieurs stations ; en juillet 1867, il écrit à M. Casalis, se souvenant des décisions prises au Lessouto et que la guerre avait empêché de mettre à exécution :

« Depuis deux ans, nos frères ont ouvert, sous la direction de M. Ireland, une école centrale qui compte déjà vingt-cinq élèves. Nous l'avons souvent visitée, cette école, et nous

1. Joas est maintenant au Lessouto un évangéliste dévoué.

nous sommes sentis saisis d'une douce émotion en contemplant le commencement de la réalisation d'une grande idée. Là, comme partout, les déceptions nous attendent; mais évidemment, l'Afrique, si elle doit être évangélisée, doit l'être par ses propres enfants. Réjouissons-nous donc de voir ce nouveau principe appliqué aux missions de ce pays. Avec le temps, il y causera une révolution dont nous pouvons prévoir mais non calculer les conséquences.

« Pendant ce petit voyage, nous passâmes quelques jours à Hermannsburg où nous fûmes reçus avec beaucoup d'amabilité. Là nos frères allemands cherchent à réaliser la belle utopie du communisme. On respire parmi eux une atmosphère de piété simple et vraie. L'œuvre de la mission y est en souffrance; c'est d'ailleurs plus une petite colonie qu'une station de missionnaires. Leur école pour les enfants de la mission est une des meilleures de la colonie.

« Rien de plus intéressant et de plus instructif que de voir comment diverses nationalités et différentes dénominations comprennent l'œuvre des missions, et de comparer les résultats de leurs systèmes.

« Arrivés à Vérulam le lundi 10 juin, dans l'après-midi. C'est un village placé dans la position la plus pittoresque que j'aie jamais vue, sur une colline boisée au pied de laquelle coule une belle rivière. Les wesleyens y ont une des plus belles chapelles du Sud de l'Afrique. Leur influence s'y fait sentir et le peu que nous avons eu à faire avec les marchands de l'endroit, nous a convaincus que le dernier réveil opéré par le moyen de M. Taylor était bien une réalité. Les marchands paraissent sérieux et obligeants. J'avais besoin d'une bouteille de vin; l'un d'eux me répondit avec quelque dédain que j'en trouverais plus bas. Un autre me répondit : « Nous ne vendons rien de pareil. » Je rougis, craignant qu'on se méprît ou sur mon caractère ou sur mes

habitudes, mais l'aubergiste était le seul qui eût une licence pour le débit des liqueurs, et comme je ne me souciais pas d'aller dans un tel lieu, je préférai m'en passer. »

Hermannsburg, 23 juin 1867. — Quel dimanche! Nous avons assisté à la messe luthérienne, si je puis ainsi dire. L'autel, les bougies, les allées et venues du pasteur, les litanies chantées en répons, tout cela m'a étonné. Cependant une belle idée prédomine en tout cela, que nous avons perdue de vue dans notre culte réformé, c'est l'adoration. Nous allons au prêche, nous, et tout est dit.

M. et Mme Coillard, après une absence de cinq semaines, rentraient à Ifoumi le vendredi 5 juillet. Quelques jours après, ils éprouvaient « une grande surprise et une grande joie » : le jeudi 18 juillet, Kémuel, Makotoko et six autres Bassoutos arrivaient de Léribé pour voir leur missionnaire :

« Je vous laisse à deviner, écrit celui-ci le 27 juillet 1867, si les heures s'écoulaient lentement pendant que nous les écoutions nous donner des nouvelles du Lessouto et particulièrement de notre station.

« Les membres de notre petit troupeau ont été en butte à bien des vexations, pour ne pas dire des persécutions. Le chef Molapo a fini par les chasser de la station sous prétexte qu'il avait besoin de celle-ci pour son harem et ses champs. « Dieu, leur disait-il, avec un navrant sarcasme, dans une assemblée publique, serait-il un oiseau qui ne vive que de blé pour que vous persistiez à le prier ici? Ne pouvez-vous pas le prier chacun pour vous dans les cavernes et sous les rochers des montagnes ? » Nous fûmes heureux d'apprendre que, néanmoins, nos chrétiens ont été fidèles et unis, et qu'ils travaillent à l'évangélisation avec un zèle admirable. L'un d'eux, Josiélé, tient l'école journalière. Pendant longtemps

elle fut très bien fréquentée, mais une lettre toute récente de lui nous apprend que les pratiques infâmes de la circoncision viennent de lui enlever le plus grand nombre et les meilleurs de ses élèves.

« Il y a quelques mois, il se manifesta dans toute la tribu un désir extraordinaire d'apprendre à lire. Les païens venaient de toutes parts chercher des livres d'épellation, si bien que tous ceux que nous avions laissés et ceux qui furent envoyés des autres stations furent vite épuisés. Malheureusement, l'ennemi ne tarda pas à s'effrayer de ces bonnes dispositions et ne réussit que trop à les étouffer.

« Toutefois, quelques personnes furent converties et prouvent par leur constance et une conduite irréprochable la sincérité de leur profession. Makotoko lui-même, que nous avions laissé travaillé dans son âme, a depuis longtemps trouvé la paix et s'est ouvertement déclaré pour Jésus. Il a eu et aura encore à souffrir; puisse-t-il rester fidèle jusqu'à la fin. Il est plus facile d'imaginer que de décrire l'émotion avec laquelle nous l'écoutâmes nous raconter les grandes choses que le Seigneur a faites en lui. Nos prières sont enfin exaucées et nous pouvons le recevoir comme un frère, cet homme dont l'affection et le dévouement ne nous ont jamais fait défaut au milieu de toutes nos difficultés.

« Nous conduisîmes nos Bassoutos aux fabriques de sucre et sur le rivage de la mer, les mettant ainsi en présence du génie de l'homme et de la puissance de Dieu. A la sucrerie leur étonnement fut aussi bruyant que les machines elles-mêmes; ils voulaient tout voir et tout se faire expliquer, et j'ignore s'ils sont bien convaincus que tout cela sort du cerveau de l'homme. Mais ils étaient éperdus et muets d'admiration en contemplant ce vaste océan toujours murmurant et agité. Ils ne restèrent qu'une dizaine de jours avec nous. »

Dans son journal, Coillard donne encore des détails sur le magnifique mouvement qui se manifesta à Léribé en son absence et notamment sur la conversion de Makotoko. Tant que celui-ci fut sous l'influence directe de son missionnaire, il était vacillant et influençable ; sitôt qu'il fut privé de cet appui, il devint ferme. Le phénomène est digne d'être noté : Léribé était un terrain particulièrement dur, un réveil ne s'y produisit parmi les Bassoutos que lorsqu'ils furent abandonnés à eux-mêmes.

24 juillet 1867. — L'Évangile fait des progrès à Léribé. C'est une puissance que Molapo lui-même a dû constater dans les quelques hommes que j'ai laissés derrière nous. Makotoko disait qu'immédiatement après notre départ, les ennemis de l'Évangile se réjouissaient et disaient hautement que maintenant, puisque le missionnaire était parti, l'Évangile périrait. Les chrétiens eux-mêmes, ajoutait-il, parlaient comme s'ils étaient tristes et honteux; mais bientôt ils se relevèrent et parlèrent d'une manière étonnante.

Nos chrétiens sont pleins de vie et sont unis. Ils sont actifs. Ils se sont entendus pour ne pas aller au lékhotla le dimanche et aussi pour se diviser la besogne, afin que, pendant que les uns exhortent sur la station, les autres puissent aller évangéliser au dehors.

On nous avait déjà annoncé la conversion de Makotoko, mais c'était édifiant de l'entendre ! Oh ! sûrement, s'il y a eu de la joie au ciel pour ce pauvre pécheur amené à la repentance, nous pouvons, nous aussi, nous réjouir sur la terre. Je l'avais laissé à Léribé travaillé et chargé ; ce beau passage : « Dieu a tant aimé le monde... » fut le rayon de lumière qui perça la nuit de son cœur. Aussi grande avait été sa tristesse, aussi grande fut sa joie. Dès lors plus de tergiversations, ses yeux sont ouverts à la lumière ; il croit, il a trouvé son Sauveur.

Son humilité, sa piété, nous ont frappés et m'ont, moi,

profondément humilié. Je lui ai donné beaucoup de conseils; je sentais, en lui parlant, qu'il les recevait avec avidité. J'ai prié avec lui aussi; aujourd'hui, avant de nous séparer, nous nous agenouillâmes sous les arbres de la forêt, et il offrit au Seigneur une prière pleine d'onction et d'amour. Il priait pour « son père et sa mère » qu'il avait été si heureux de revoir et demandait au Seigneur de leur rouvrir le chemin de Léribé. Que le Seigneur l'entende! Il a aussi parlé en particulier à Joas et prié avec lui ce matin, avant de partir.

Les Bassoutos repartirent pour Léribé le 24 juillet, Coillard espérait pouvoir les suivre sans tarder; deux jours après, cet espoir s'était effondré.

Vendredi 26 juillet 1867. — Reçu hier la nouvelle que le Volksraad, après avoir pris connaissance de ma lettre du 4 mai, me refuse l'autorisation de retourner à Léribé. Coup de foudre! Seigneur, apprends-moi l'obéissance! « J'ai attendu patiemment l'Éternel et il s'est tourné vers moi et a ouï mon cri, » disait David (Ps. XL, 1).

Dimanche 28 juillet. — Ce ne sont que conflit et ténèbres. Mais je puis prier et rejeter tout mon fardeau sur l'Éternel : « Je te guiderai de mon œil, » dit-il.

Le 9 août, Coillard, qui n'était pas encore tout à fait remis de sa maladie de l'année précédente, fut de nouveau saisi d'une terrible inflammation d'entrailles : « Pendant quatre jours, écrit Mme Coillard (9 septembre), on a tout essayé pour soulager mon bien-aimé, mais en vain, et alors le médecin nous a dit qu'il n'y avait plus d'espoir. Nous n'avons pas cessé de crier à Celui qui peut et qui veut aider ses enfants dans leur détresse. Il nous a entendus et il a exaucé la prière que nous lui avons adressée avec tant d'ardeur. Vous pouvez bien comprendre dans quel état de

faiblesse cette nouvelle secousse a laissé ce pauvre corps qui n'était pas remis d'une première maladie. »

Le docteur avait déclaré qu'un seul médicament pouvait sauver le malade, l'huile de croton, mais il ne pouvait s'en procurer ; on en envoya chercher à Amazimtoti et on en trouva un flacon dans les caisses du docteur Adams, mort quelques années auparavant. Il avait acheté ce remède, de provenance française, à Boston et l'avait apporté à Natal en 1835 et là, le flacon était resté intact, jusqu'au moment où, rapporté en hâte à Ifoumi, il fut le moyen dont Dieu se servit pour sauver son serviteur.

Coillard avait été soigné par M. et Mlle Daumas, accourus de Pietermaritzburg, et par le docteur Duff, le fils du missionnaire. Dès que cela fut possible, dans la seconde moitié de septembre, le docteur le fit transporter à Pietermaritzburg.

Si sa précédente maladie avait marqué une étape dans la voie de la consécration, celle-ci en marque une nouvelle, plus importante encore, s'il est permis et possible de juger des étapes qui mènent à Dieu. « J'ai remarqué, écrit un missionnaire, que quoique le caractère de notre ami nous parût parfait, il avait, après sa maladie, quelque chose de plus beau encore, une spiritualité plus intense dans sa vie journalière et même dans l'expression de son visage. Le résultat de ces souffrances fut évidemment, en une nouvelle et plus grande mesure, un fruit paisible de justice. » (Hébr. XII, 11.)

Coillard se remet au travail à Pietermaritzburg, malgré un état de santé encore précaire.

Dimanche 8 décembre 1867. — Prêché en sessouto et en zoulou sur Hébreux II, 3. Entendu deux bons sermons de M. Smith [1].

9 décembre. — Mon esprit a été très préoccupé de l'importance de commencer une œuvre parmi les prisonniers et dans le quartier pauvre de la ville.

22 décembre. — Encore une attaque de maladie dont,

1. Pasteur de l'église presbytérienne avec lequel Coillard se lia d'amitié et entretint une correspondance suivie.

grâce à Dieu, je me remets. Été deux fois à l'église entendre M. Smith. Je me sens d'une tristesse que je ne puis surmonter! Oh! quand serai-je donc délivré de ce corps de mort! Dieu aie pitié! pitié!

« Oui, écrit-il au Comité, le 9 janvier 1868[1]; il a plu au Seigneur de nous faire encore passer par les grandes eaux, mais il a été avec nous; et, bien loin de murmurer, nous n'avons qu'à bénir. Il nous a été bon d'être affligés, et nous espérons sortir du creuset avec une foi plus vive, un amour plus ardent et plus pur et un dévouement plus vrai. Tout n'est pas amertume dans la coupe que le Seigneur présente à ses enfants, nous l'avons éprouvé.

« Le Dr Duff, de même que mon ami Eugène Casalis en pareilles circonstances, par son dévouement et ses services éclairés, s'est acquis des droits inaliénables à notre gratitude et à notre affection.

« Le séjour de Pietermaritzburg ne m'a pas fait tout le bien que nous en attendions. Je suis encore capable de peu de choses et cela m'attriste. M'étant remis à prêcher, trop tôt me dit-on, je payai cet acte d'imprudence par une indisposition qui menaça de devenir grave. Je m'en prends, moi, aux grandes chaleurs, et aux changements soudains de température. L'on a dit, avec beaucoup de raison, qu'il est plus facile de faire que de souffrir la volonté de Dieu. Puissions-nous apprendre les deux! Je m'excuserais de tant parler de nous et de moi, si votre intérêt ne m'en avait fait un devoir.

« Vous partagerez notre joie en apprenant que le mouvement religieux, dont je vous ai déjà parlé, se continue à Léribé. Un membre de notre troupeau, un chrétien véné-

---

1. *J. M. E.*, 1868, p. 86 et suiv.

rable du nom d'Ézéchiel, vient de nous arriver. L'église l'a chargé de lettres touchantes.

« Le réveil, semble-t-il, si on peut appeler ainsi ce mouvement, a pris des proportions qui étonnent les païens et les chrétiens eux-mêmes. Nous sommes tous portés, et les Bassoutos plus que nous encore, à identifier l'Évangile avec l'homme qui le prêche, et à oublier que c'est bien cet Évangile et non le prédicateur qui est la « puissance de Dieu en salut à tout croyant ». Il n'est donc pas étonnant qu'immédiatement après notre expulsion, nos chrétiens se sentissent tristes, abattus et peu préparés à supporter les railleries des païens. Bientôt pourtant, ils comprirent qu'ils avaient autre chose à faire qu'à se lamenter. Leurs oppresseurs, en exilant leur pasteur, leur auraient-ils arraché l'Évangile, leur Dieu, leur Sauveur, leur foi, leur amour? Non. La semence jetée en terre avec tant de larmes et arrosée de tant de prières, ne germera-t-elle jamais, et doit-elle pourrir sous les mottes, parce que le pauvre semeur est absent? Non, la Parole de Dieu est certaine. C'est avec cette foi simple, mais ferme et vraie, c'est dans un esprit d'union et d'amour qui commande notre admiration, que cette poignée de chrétiens, abandonnés à eux-mêmes, se partagèrent l'œuvre. Ce ne fut pas l'enthousiasme d'un moment, car voilà près de deux ans qu'ils sont seuls; ce ne fut pas le résultat d'une influence étrangère, car personne ne les a visités depuis notre départ. A Dieu seul, donc, tout honneur et toute gloire!

« Nous n'oublierons pas de sitôt la salutation d'Ézéchiel: « Réjouissez-vous, mon père et ma mère, nous disait-il, en nous baisant les mains; réjouissez-vous, tous vos enfants sont convertis! » Quand il eut recouvré le calme, et que nous eûmes pris connaissance des lettres dont il était le porteur, nous apprîmes que cinq femmes du chef sont

converties, de même que vingt-deux autres personnes qui sont reçues dans une classe dirigée par les membres les plus âgés de l'église. Plusieurs autres sont travaillés par le sentiment de leurs péchés, et quelques renégats déplorent leur égarement et recherchent le Seigneur. Il paraît de plus que l'œuvre n'est pas limitée aux grandes personnes, mais que la plupart des jeunes gens et des jeunes filles, et même des enfants qui avaient fréquenté notre école, sont troublés et demandent avec anxiété ce qu'ils doivent faire pour être sauvés. Que de fois, en voyant cette jeunesse nous échapper pour les rites abominables de la circoncision, ne nous sommes-nous pas répété, pour relever notre courage : « Jette ton pain à la surface des eaux, et, après quelque temps, tu le retrouveras. » La promesse serait-elle sur le point de s'accomplir ?

« Le mouvement est si prononcé que Molapo lui-même a été contraint d'y rendre témoignage, et, dans une réunion publique, il a déclaré qu'il n'empêcherait personne de suivre la voix de sa conscience et de servir Dieu. Je mentionnais, dans ma dernière lettre, que ce pauvre Molapo a fini par obliger nos chrétiens à quitter la station pour une gorge un peu plus éloignée de son village. Ceux-ci s'en consolent d'autant plus facilement qu'ils trouvent quelques avantages à ce changement, et espèrent avoir plus de liberté. La première fois qu'ils se réunirent, pour le culte public, dans cette gorge, la congrégation était nombreuse, et telle était la puissance et la solennité des sentiments qui s'étaient emparés de cette foule réunie en plein air, que personne ne put élever la voix pour exhorter les autres. Ce ne furent que sanglots et prières. « Voici quatre dimanches, m'écrit l'un de nos gens, que la station a été transportée ici au nouvel endroit. La parole de Dieu opère avec puissance. Nous ne cessons de supplier ardemment le Seigneur de rétablir la

paix et de hâter le jour où nous reverrons vos visages parmi nous. Nous demandons aussi au Seigneur qu'il vous fasse toujours penser à nous. O mon père! Souviens-toi de ces quelques épis de blé, crus après la moisson, et que tu as laissés derrière toi. Ils se tiennent encore debout au milieu des mauvaises herbes qui croissent dans ce champ dont le maître est absent. Mais le vent souffle avec force; les orages se succèdent les uns aux autres, et tes pauvres épis sont encore tout verts! Oh! puissions-nous vous revoir et vous posséder bientôt parmi nous, notre mère et notre pasteur bien-aimé! »

« Ce vœu, c'est aussi le nôtre, et il serait déjà accompli si la maladie et des circonstances indépendantes de notre volonté n'eussent entravé nos plans. Je ne puis risquer un si long voyage à cheval, c'est hors de question. Nous avons fait le projet de nous mettre en route, en wagon, à la fin du mois ou au commencement de février, et nous hâtons nos préparatifs. Mais peut-être devrons-nous céder aux instances de nos prudents amis qui ne nous prédisent rien de bon de la part des Boers et voudraient que nous attendissions au moins le résultat de la levée en masse décrétée par le gouvernement de l'État libre pour le 15 courant. J'espère que nous ne ferons rien à la légère, mais aussi que nous ne perdrons pas l'occasion de faire quelque chose. Que nos amis se souviennent de prier pour nous, afin que, tout en cherchant à faire la volonté de notre Maître, nous ne suivions pas les impulsions trompeuses de nos cœurs. »

Coillard reprend, au commencement de 1868, une pleine activité. Il prêche en zoulou, en sessouto, en anglais; il visite, il évangélise, collaborant avec des frères de diverses églises, faisant ses observations, s'instruisant; il est en relation avec le lieutenant-gouverneur du Natal, M. Keate, et le secrétaire des Affaires des Natifs,

M. Shepstone. Sa pensée est toujours au Lessouto ; il en reçoit des nouvelles et des visites, mais ses projets de retour définitif, de réinstallation à Léribé sont constamment entravés et différés. En effet, tandis qu'au commencement de 1868 les Bassoutos acceptaient le protectorat de la Grande-Bretagne et que les missionnaires français reprenaient leur travail au Lessouto, Léribé restait encore la possession de l'État libre d'Orange, et Coillard ne pouvait pas, en dépit du gouvernement, y aller exercer son ministère.

Pietermaritzburg, jeudi 2 janvier 1868. — La société ne se compose ici que des principaux employés du gouvernement et des officiers. Chacun aspire à monter l'échelle et regarde avec dédain ceux au-dessous de lui.

Vendredi 3 janvier. — Assisté à une réunion de prière ; j'y ai pris part. Ces wesleyens sont des travailleurs. L'Esprit de Dieu est une puissance. Oh ! que j'ai donc encore à apprendre ! Les choses spirituelles se découvrent à mes yeux comme une succession de merveilles.

Mardi 7 janvier. — Le wesleyanisme, comme organisation, ne m'est pas sympathique, mais c'est un pouvoir qui remue les masses. Ils utilisent tous leurs matériaux ; rien n'est perdu.

Mardi 28 janvier. — Chez le photographe pour nos portraits.

Jeudi 30 janvier. — Nous avons reçu la grande nouvelle que le gouvernement anglais se propose de prendre possession du Lessouto, ce qui nous rouvre la perspective de retourner sur nos stations. Cette nouvelle nous est venue d'Aliwal North. De Paris, M. Casalis écrit qu'il a eu une entrevue avec l'empereur et avec le secrétaire des Colonies en Angleterre et qu'on l'a écouté favorablement.

Lundi 3 février. — Envoyé Azor au Lessouto chez Molapo avec une lettre au sujet de notre retour. Nous ne



M. ET Mme F. COILLARD EN 1868

sommes pas sans quelque appréhension sur ce qui nous attend, surtout au sujet de l'emplacement de la station. Que Dieu nous soit en aide.

7 février. — Visité, avec Tiny, Mme Keate. Bonne conversation avec elle et le gouverneur sur les affaires. Il se prépare à partir le mois prochain et nous engage à ne pas bouger jusqu'à son retour.

12 février. — Nous avons été, à l'église écossaise, à ce qu'on appelle réunion de prière, où personne ne prie si ce n'est le pasteur. Il y avait dix personnes en nous comptant. Reçu une longue visite de M. et Mme Shepstone. Parlé des affaires.

Jeudi 13 février. — Je me sens très préoccupé au sujet de la station. La Société a un déficit de 96 000 francs, et il nous faut maison, église, etc. Que Dieu nous fournisse les moyens; la terre est à lui et tout ce qui est en elle.

Dimanche 16 février. — J'ai prêché à l'église wesleyenne ce matin à 11 heures. Cette grande église était pleine. C'est beau de voir une telle congrégation. J'avais écrit tout mon sermon (Jean VIII, 12), mais je ne l'ai pas lu. Je me suis senti bien soutenu.

Samedi 22 février. — Johanné et Josiélé viennent d'arriver par une pluie battante. Pauvres gens! qu'il fait bon les revoir! Nous avons plus d'une anxiété au sujet de notre station.

Lundi 24 février. — Passé la plus grande partie de la matinée à écouter Johanné et Josiélé raconter le réveil qui s'est opéré à Léribé.

Le 6 février 1868, Coillard écrit à sa mère :

«... Que le Seigneur est bon de m'avoir rendu la santé! Oh! que je désire lui être plus fidèle et plus dévoué! Et

combien je prie qu'il me fasse croître dans sa grâce, qu'il fortifie ma foi et réchauffe mon amour! Je sens que, si je ne vivais pas pour lui, il ne vaudrait pas la peine de vivre. »

9 mars 1868.

« Ma bien-aimée mère, je suis triste de n'avoir pas pu finir la lettre que je vous avais commencée. Mais j'ai été très occupé. Presque tous les dimanches j'ai à prêcher en anglais, et, à part cela, nous avons eu des visites de gens de notre station. Six sont encore ici, dont quatre sont membres de l'église. Ils réjouissent nos cœurs par les bonnes nouvelles qu'ils nous apportent. Ils m'ont donné les noms de trente-neuf personnes qui ont tout à fait brisé avec le paganisme et qui se sont converties. Plusieurs autres, paraît-il, sont aussi travaillées par le sentiment de leurs péchés. Cinq femmes de Molapo sont chrétiennes. L'une d'elles a eu beaucoup à souffrir: jeune et jolie, elle était une des favorites du chef; dès qu'il vit qu'elle commençait à prier, il menaça de la battre, mais en vain. Un jour pourtant, ne pouvant plus la supporter et ayant appris qu'elle se trouvait dans une maison avec quelques chrétiens, il s'y rendit plein de rage, avec un bâton muni d'une grosse crosse. Après avoir déversé sur sa tête un flot d'injures: « Promets-moi, dit-il, que tu cesseras de prier Dieu, ou je tue. » — « Mon Seigneur, tu peux me tuer, mais abandonner mon Dieu, jamais! » — « Répète cela encore, dit-il, en s'avançant et levant son bâton, répète cela encore et je tue! » La pauvre femme, toute ébranlée, fondit en larmes: « Tout est bien, dit-elle, tu peux me tuer, mais jamais je n'abandonnerai Dieu. » Le tyran, en présence de ce mélange de faiblesse et de fermeté, se sentit désarmé. Il laissa tomber son bâton : « Eh bien, mon enfant, dit-il, sers Dieu, sois fidèle et souviens-toi de moi dans tes priè-

res! Cette pauvre femme a eu encore beaucoup à souffrir, elle a été persécutée de mille manières, cependant elle a tenu ferme et maintenant on la laisse tranquille.

« Je pourrais vous parler de beaucoup d'autres personnes; mais ce sera pour plus tard. Ce qui nous fait surtout plaisir, c'est d'apprendre qu'un grand nombre des enfants de notre école sont convertis et, parmi eux, des enfants jeunes encore et qui ont aussi à souffrir pour Christ.

« Le *Journal des Missions* vous aura appris que nous avons l'espoir de rentrer bientôt dans nos stations. Le gouvernement anglais, à la requête des chefs bassoutos, va prendre possession du pays. De sorte que non seulement nous pourrons retourner chez nous, mais y vivre en sécurité.

« Dès que ces nouvelles nous furent parvenues nous envoyâmes immédiatement un messager au Lessouto. Les membres de notre église se hâtèrent d'envoyer deux des leurs, Johanné et Josiélé, pour venir nous chercher. Makotoko arriva ensuite. Pauvres gens! je ne puis pas vous dire leur joie et la nôtre de nous retrouver après une si longue absence. Ils sont toujours affectueux et zélés. Malheureusement la guerre les a, comme nous, dévalisés. Nous avons perdu beaucoup et nous dépensons extrêmement; il a pourtant bien fallu les aider, donner à celui-ci un pantalon, à celui-là une chemise, à cet autre une veste, et ainsi de suite. Nous espérons que le Seigneur y pourvoira. »

Puis le journal continue :

Vendredi 6 mars. — Makotoko est arrivé du Lessouto. Que nous avons été heureux de le voir! Azor est revenu avec lui. Mais ils n'apportent aucune nouvelle qui hâte notre départ! Nous attendrons jusqu'au retour du gouverneur. Molapo ne paraît pas très bien disposé.

Mardi 10 mars. — Makotoko, Johanné et Cie sont partis. Pauvres gens, ils étaient si contents surtout de ce que nous leur ayons enseigné un air pour les enfants de l'école! Avant de partir, il a fallu, à leur requête, le chanter encore et prier. Que Dieu les accompagne!

A la date du 1er juin 1868, le journal contient cette simple mention :

Reçu une lettre des frères nous demandant d'aller à Motito pour un temps. Sérieuse question, sujet de prières.

Motito, une des premières stations de la Mission de Paris en Afrique, fondée par Rolland et Lemue en 1831, ne faisait pas partie du Lessouto ; elle était située à près de 400 kilomètres au nord-ouest de ce dernier pays, chez les Béchuanas et à quelque distance de Kourouman, station de la Mission de Londres où travaillait Robert Moffat. M. Frédoux, gendre de celui-ci et beau-frère de Livingstone, travaillait à Motito, depuis vingt ans environ, lorsqu'en 1866 un marchand anglais ivre fit sauter avec un baril de poudre le wagon où se trouvait le missionnaire.

Pendant deux ans, Moffat veilla sur cette station; mais il fallait repourvoir le poste et les missionnaires du Lessouto adressèrent un appel à Coillard, car il semblait qu'étant donné la prépondérance que l'État libre continuait à exercer sur le district de Molapo, Léribé serait, de toutes les stations, celle dont l'accès resterait le plus longtemps fermé.

Une distance de 700 kilomètres environ en ligne droite séparait Motito de Pietermaritzburg ; c'était un voyage de deux mois et demi à travers l'État libre d'Orange et le Transvaal.

Cet appel bouleversait tous les projets de Coillard :

Mardi 6 juin. — Après toute une semaine de prières, nous avons décidé d'aller à Motito, seulement pour visiter la station. Nous croyons avoir suivi la volonté de Dieu,

mais nous avons dû faire taire bien des considérations personnelles.

Coillard écrit au Comité [1], à propos de cet appel inopiné :

« Nous n'étions plus préoccupés que de la réalisation de notre projet de rejoindre nos frères du Lessouto, quand nous reçûmes d'eux l'invitation de visiter Motito. Cet appel nous prit par surprise et jeta d'abord quelque trouble dans nos esprits et dans nos plans. L'idée d'un tel voyage dans une saison où il est presque impossible de voyager au Sud de l'Afrique, la pensée de nous éloigner du Lessouto quand le chemin de notre station pouvait être rouvert bientôt, sans parler de l'état de ma santé toujours peu satisfaisant, étaient de sérieuses objections. D'un autre côté il s'agissait d'un devoir immédiat, de l'œuvre de Dieu, des intérêts d'une de nos églises et de ceux de notre Société, et, comme aucun de nos frères ne se sentait libre d'aller si loin, nous crûmes, après en avoir fait un sujet de prières, y reconnaître un ordre du Maître. Aussi, faisant taire toutes considérations personnelles, nous nous disposâmes à obéir. »

Ainsi prit fin ce séjour à Natal.

« Nous en emportons de doux souvenirs, écrit Coillard. Nous y arrivâmes étrangers, persécutés et calomniés; nous ne demandions que le calme et le repos de la sécurité pour rétablir nos santés ébranlées. Les autorités nous y reçurent avec bienveillance; des personnes de toutes classes nous y témoignèrent une chaleureuse sympathie; de nombreux amis, dont les noms sont devenus chers à nos cœurs, nous y ont

1. 16 juillet 1868, impr. dans *J. M. E.*, 1868, p. 407-408.

entourés d'affection et le Seigneur y a répandu sur notre sentier d'abondantes bénédictions. »

Au Natal, Coillard apprit à connaître de nouveaux champs de mission et de nouvelles méthodes ; au point de vue spirituel, ce séjour fut pour lui ce qu'il désirait, un Patmos, un temps de recueillement et de communion lumineuse avec Dieu.

M. et Mme Coillard étaient enclins à s'isoler. Lui-même n'était pas alors très sociable, il était porté à une extrême réserve, il manquait peut-être, dans les relations, d'une certaine simplicité ; ce manque de simplicité, cette réserve, provenaient de sa première éducation et parfois de scrupules exagérés. Le 31 juillet 1866, encore à Durban, il écrivait : « La perspective de faire de nouvelles connaissances nous est si pénible que, la nuit avant de quitter Durban, Christina n'en dormit pas. »

Forcé d'entrer constamment en rapport avec des personnes nouvelles, dans les circonstances les plus variées, il dut se simplifier ; il dut apprendre à se sentir à son aise dans des milieux les plus divers ; il devint homme du monde, et un collègue américain de Coillard a pu dire de lui en se reportant à cette époque : « Il faisait l'impression d'un homme d'une très fine éducation et d'une profonde spiritualité ; de plus, il était toujours poli et courtois, bref un « gentleman » dans le vrai sens du mot. »

Enfin Coillard terminait ce séjour à Natal par un acte d'obéissance ; faisant taire toute autre considération, il acceptait à nouveau, pour un temps indéterminé, cette vie d'étranger et de voyageur ; il ne pouvait prévoir qu'étranger et voyageur par obéissance, il le serait toute sa vie.

CHAPITRE V

A LÉRIBÉ ET A MOTITO

1868-1871

Départ de Pietermaritzburg. — Séjour à Léribé. — Baptême de Nathanaël Makotoko. — En route pour Motito. — Motito. — Une leçon de chant. — Visites à Moffat. — Visites de Price et de Sykes. — L'évangélisation chez les Matébélés et chez les Makololos. — Une tournée d'évangélisation. — Maladie de Mme Coillard. — Un anniversaire. — A Mamousa. — Maladie de Coillard. — Retour à Léribé.

« En quittant Pietermaritzburg, le 4 juillet 1868, écrit Coillard[1], nous avions la ferme intention de tenter une visite à Léribé, avant de nous en éloigner davantage. A Harrismith, où Johanné Nkélé et Makotoko étaient venus à notre rencontre, nous trouvâmes des obstacles insurmontables. Aussi, changeant de route (18 juillet 1868), nous nous dirigeâmes sur Bethléem. C'est un misérable hameau de quelques chaumières, à 50 ou 60 milles de Léribé. Le seul employé du gouvernement qui y réside, un Boer, bien entendu, est un juge de paix. »

Jeudi 23 juillet. — Nous allâmes ce matin, après une nuit d'agitation et de tristesse, voir le juge de paix. M'adresser à d'autres pour des chevaux, je ne pouvais pas le faire à son insu, et il avait le pouvoir de m'arrêter. Je me

---

1. 29 juillet 1868, impr. dans *J. M. E.*, 1868, p. 410.

décidai à m'adresser tout droit à lui et à lui donner l'occasion de m'arrêter. Nous fûmes reçus cordialement. Quel ne fut pas mon étonnement de l'entendre m'offrir son cart et ses chevaux pour aller visiter M. N*** ? « J'aimerais mieux, lui dis-je, aller visiter mon troupeau. » — « Eh bien, dit-il, ils sont à votre service. » Quelle joie ! Il essaya, mais en vain, de me procurer un cart plus large et quatre chevaux. Nous prîmes le sien, les cœurs remplis de joie et de reconnaissance.

Vendredi 24 juillet 1868. — Quitté Bethléem pour Léribé, accompagnés de Makotoko et de Joas. Conduit le cart tout le long du chemin. Voyagé avec beaucoup d'anxiété ; des cavaliers que nous voyions à distance et qui semblaient nous guetter, nous inquiétèrent ; nous apprîmes plus tard que c'étaient des Bassoutos allant à la chasse. Makotoko avait l'air soucieux et nous précédait sans rien dire. En sortant du Calédon, près de la station, un des chevaux s'abattit et l'on dut tirer le cart à bras. A 8 heures du soir, et sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, nous frappions à la porte de notre maison que Molapo occupe avec une partie de son harem ; il nous reçut de mauvaise grâce. Il nous fit introduire dans notre salle à manger et fit évacuer notre ancienne chambre à coucher. Épuisés de fatigue et d'émotion, nous étendîmes nos couvertures sur le plancher, pour chercher du repos. Naturellement, l'excitation, malgré la fatigue, nous empêcha de dormir. Au point du jour, notre porte était déjà assiégée par nos chers paroissiens, accourus de tous côtés. Que de poignées de mains ! Que de remarques ! Que de questions ! Que d'exclamations ! Pauvres gens ! Les revoir nous paraissait un rêve.

Samedi 25 juillet. — Molapo s'en alla à son ancien village. Je fis la prière du matin et Lésoto appela les gens. Vers 11 heures, réunion d'église intéressante. Élia nous fit

d'une manière édifiante l'histoire de l'église et du réveil depuis notre départ. Kémuel me fit connaître l'état des membres de l'église. Johanné nous parla de l'état des candidats, de l'école, etc., le tout satisfaisant. L'après-midi, réunion des candidats non moins intéressante et édifiante. Élia, Johanné, Kémuel les introduisirent. Journée très remplie.

Lundi 27 juillet. — Baptisé hier Nathanaël Makotoko, Lazare Lésoto, Pétrose Mothlébékoané, Madeleine Mamotségoa, Gabrielle Ralisébo, Anna Léto. Commencé le service par une salutation générale, prêché sur Romains I, 16, puis Pétrose et Nathanaël se sont levés pour parler. Ce dernier a parlé d'une manière admirable. L'attention était grande. L'après-midi, prêché sur Hébreux XII, 2 : « Regardant à Jésus. » Distribué la Cène à quarante personnes. Fini les services au coucher du soleil. Nous nous sentons rafraîchis et bénis.

Coillard, dans une lettre[1], donne plus de détails sur cette mémorable journée :

« Le dimanche surtout fut un beau jour pour Léribé, un jour que nous avions longtemps, ardemment désiré. Au service du matin, en présence d'une congrégation improvisée de quatre cents personnes, j'eus la joie de recevoir dans l'Église, par le baptême, six personnes qui, depuis deux ans ou plus, servent fidèlement le Seigneur et ont prouvé, par leur constance, la sincérité de leur foi. Nous eussions pu augmenter ce nombre, mais nous crûmes devoir nous borner à ces candidats que nous connaissions personnellement et dont nous avions pu suivre le travail intérieur.

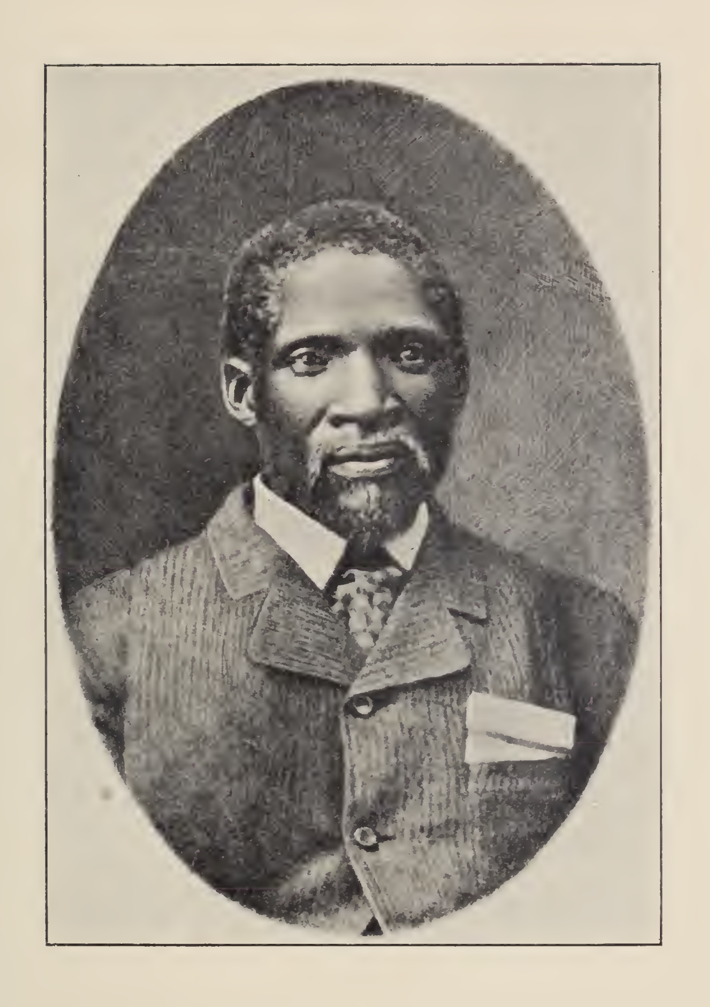
---

1. 29 juillet 1868, impr. dans *J. M. E.*, 1868, p. 410 et suiv.

L'après-midi, nous prîmes la Cène avec quarante communiants, parmi lesquels se trouvaient quelques chrétiens de Thaba-Bossiou ou d'ailleurs. Nos services ne finirent qu'avec le jour, et laissèrent dans tous les cœurs des impressions bénies que le temps n'effacera jamais. Un tel jour fait époque dans la vie. »

Parmi ces six néophytes, il faut relever les noms de Madeleine Mamotségoa, femme de Johanné Nkélé, le premier Mossouto baptisé par Coillard à Léribé, de Gabrielle Ralisébo, la femme de Makotoko et la mère du petit Samuel, enfin et surtout de Makotoko lui-même.

« Makotoko a choisi le nom de Nathanaël. Il est, avec Johanné, l'un des premiers hommes que j'aie connus à Léribé. L'Évangile a toujours eu de l'attrait pour lui : il en trouvait la morale et les enseignements sublimes. Tout jeune qu'il était, il quitta son chef naturel pour suivre Molapo, pour la raison que celui-ci était alors chrétien et avait un missionnaire, M. Keck. Malheureusement, il se laissa aussi entraîner au paganisme lorsque son chef renia sa foi. Mais le Seigneur ne l'oublia pas; il se servit de bien des moyens pour réveiller sa conscience. Ce jeune homme essayait d'unir les choses du ciel avec celles de la terre. Il aimait les unes et les autres, les désirait également; il ne pouvait pas se décider à sacrifier celles-ci pour posséder celles-là. Son histoire est une curieuse illustration des contradictions étranges et des égarements d'un cœur partagé. La mort de sa première femme, il y a huit ou neuf ans, fit sur lui de profondes impressions. Je le vois encore s'écrier en sanglotant : « Je suis un si grand pécheur, il ne reste devant moi que la condamnation et la mort; je suis perdu! » Je le croyais alors bien près du royaume des cieux.



NATHANAËL MAKOTOKO

« Il ne manquait pas un service, pas une réunion, il était assidu à la prière du matin et du soir, prenait une part active à nos leçons de chant, manifestait un vif désir de s'instruire, et en fit peut-être un prétexte, pendant longtemps, pour venir passer, chaque jour, quelques heures chez son missionnaire. Il enseigna même à lire à plusieurs hommes du village, et puis, y avait-il une danse, des purifications ou autres pratiques abominables, Makotoko n'y manquait pas. Que de larmes il nous a causées, que de prières ont été offertes en sa faveur! Enfin le Seigneur accomplit son œuvre en lui; certaines conversations que nous eûmes avec lui, avant notre expulsion, furent bénies, et à peine arrivions-nous à Pietermaritzburg, qu'il y était déjà pour nous dire les grandes choses que le Seigneur avait faites à son âme. Dès lors, plus d'hésitation chez lui; il se déclara franchement pour Jésus, brisa ouvertement avec le paganisme, brava les railleries de ses concitoyens, resta fidèle et dévoué à un chef qui ne pouvait lui pardonner les convictions que lui-même avait reniées, et il s'appliqua à montrer dans sa vie le changement qui s'était opéré dans son cœur.

« Une vive émotion s'empara de l'auditoire lorsque au moment de recevoir le baptême, il se leva et, avec la manière calme et pleine de dignité qui le caractérise, il fit profession de sa foi : « J'ai grandi parmi vous, mes frères, et sous tes yeux, mon maître, dit-il en s'adressant à l'assemblée et à son chef; vous connaissez ma vie passée, et la part que j'ai prise à vos fêtes et aux coutumes païennes. Vous connaissez aussi le changement qui s'est opéré en moi. C'est la puissance de la grâce de Dieu; c'est à vous, mes frères, de juger par mes actes si j'ai ou non du zèle pour le service de mon Dieu. Mais, si je prends mon cœur à témoin, je puis dire que je suis à Christ. Il m'a racheté, c'est à lui que j'appartiens désormais, et dussé-je trouver

sur mon chemin la persécution, et être délaissé et méprisé par ceux que j'aime et estime le plus, c'est lui, Jésus mon roi, que je servirai. Que Dieu me donne la grâce de lui être fidèle jusqu'à la mort. »

« Le rang que Makotoko occupe, l'intelligence dont il est doué, son caractère aimable lui ont gagné une grande influence sur cette partie de la tribu. Quant à nous, c'est avec un profond attendrissement et une vive gratitude envers Dieu que nous avons reçu comme un frère cet homme dont l'affection et le dévouement à toute épreuve nous ont été, en toutes circonstances, une source de jouissance et de consolation, et qui a été, pendant dix années, l'objet constant de notre sollicitude et de nos prières. Le Seigneur est fidèle! »

Lundi 27 juillet 1868. — Dès le matin, plusieurs femmes de Molapo et d'autres personnes converties sont venues me parler et ont occupé mon temps jusqu'au milieu du jour. Béni le mariage de Rachel avec Salomon en présence d'un grand auditoire, puis nouvelles conférences avec des personnes réveillées. Enterrement d'un enfant de Joshua, parlé avec aisance et bénédiction.

Pris congé des hommes, membres de l'église, et donné des exhortations à onze jeunes filles converties — la plupart ont vécu dans notre maison et toutes ont été à notre école — et à presque autant de jeunes gens aussi convertis, auxquels je ne pouvais m'arrêter de parler. Nous ne fûmes libres que tard dans la nuit; nous ne nous sentions pas fatigués, mais profondément édifiés et réjouis. L'œuvre de Dieu est grande et belle plus que nous ne l'espérions.

Mardi 28 juillet. — Quitté Léribé. Dès le matin, réunion d'adieu. Sérieuse conversation avec Molapo. Quelques mots sérieux à Ma-Joël, elle paraissait émue. Nous avions peine

à nous arracher à nos pauvres gens. J'ai conduit la voiture jusqu'à Bethléem. Tiny est fatiguée, car à Léribé nous avons couché sur la dure, n'ayant pas même l'ombre d'un matelas. Qu'il est triste de penser que nous nous éloignons d'une si belle œuvre! Mais le Seigneur sait pourquoi.

Et Coillard conclut à propos de ces émouvantes journées[1] :

« Nous savions qu'une œuvre se faisait à Léribé, mais nous étions loin de supposer qu'elle fût si profonde et si étendue. Oui, le Seigneur est fidèle : « Celui qui sème en pleurant récoltera avec chant de triomphe. » A lui donc la gloire, à nous la joie, mais aussi la confusion de face! L'harmonie, la vie, le zèle de nos chrétiens nous ont profondément édifiés et réjouis. Bien que laissés à eux-mêmes si longtemps, il n'y eut pas parmi eux un cas d'apostasie, pas une chute à signaler, pas une réprimande à faire. Chacun avait senti le besoin, non seulement de tenir ferme, mais aussi de travailler. Leurs difficultés les rapprochèrent les uns des autres, la responsabilité leur fit sentir leur faiblesse et chercher davantage la communion de Dieu. Nous nous arrachâmes difficilement à notre cher troupeau. Mais nous continuâmes notre route, soutenus par l'espérance de les revoir bientôt, et heureux de ce que nous avions vu et entendu. « L'Évangile du Christ, a dit l'apôtre, c'est la puissance de Dieu en salut à tout croyant. »

Le voyage de Léribé à Motito dura du 28 juillet au 19 septembre, voyage fatigant, avec toutes les difficultés et tous les dangers, habituels alors, d'un voyage en Afrique : embourbements, accidents de wagon, bœufs malades ou mourants, gués dangereux,

---

1. *J. M. E.*, 1868, p. 417-418.

manque d'eau et d'herbe, bêtes féroces. Coillard faisait ainsi un apprentissage qui devait lui être précieux dans l'avenir.

Les voyageurs passent par Kroonstad :

10 août 1868. — Visité le magistrat qui s'est confondu en explications et en excuses sur la conduite du gouvernement à notre égard, pour m'assurer que personne ne croit aux calomnies qui ont circulé sur mon compte. Ces messieurs ont honte, mais la honte n'est pas le repentir ni la réparation.

13 août. — Passé la nuit dernière dans une immense plaine remplie de gnous, d'antilopes et de gazelles, mais pas d'eau. Vers le milieu de la nuit, nous fûmes réveillés par les hurlements de panthères qui rôdèrent autour du wagon toute la nuit, et nous maintinrent dans un état continuel de crainte. Les fusils, nouvellement lavés, n'étaient pas secs; personne ne ferma l'œil jusqu'au point du jour. Les hurlements des chacals et des gnous semblaient prendre à tâche de nous empêcher d'oublier notre danger.

Le 15 août, Coillard arrivait à Potschefstroom.

Lundi 17 août. — M. Ludorf raconte des choses abominables au sujet du traitement des noirs par les Boers. C'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Comment croire que des hommes soi-disant chrétiens, qui brûlent les noirs, les mutilent comme des animaux, les réduisent en esclavage, ne seront pas visités par les jugements de Dieu ?

Vu des morceaux de quartz qui viennent des champs aurifères. Ils contiennent, dit-on, beaucoup d'or, bien que nous ne puissions pas en voir beaucoup. Grande excitation dans la ville. Il se trouvera toujours des aventuriers qui courront après la fortune et craindront de l'amasser par le travail, l'industrie et l'assiduité. Ce qui me réjouit, en pensant à

ces mines d'or, c'est que ce sera un moyen dont Dieu se servira pour ouvrir l'intérieur de l'Afrique et y faire pénétrer l'Évangile.

De Potschefstroom, les voyageurs passèrent par Haartebeestfontein, par Mamousa, et ils arrivèrent enfin à Motito le samedi 19 septembre « vraiment épuisés de fatigue ».

« J'avais souvent entendu parler de la beauté de cet endroit[1]. Ces beaux vergers, ces saules gigantesques, cette eau fraîche et abondante en font une oasis dont il est difficile, pour le voyageur fatigué qui sort du désert, de ne pas exagérer les charmes. Nous, nous ne sommes point dans cette disposition d'esprit qui contemple et admire ; un sentiment de tristesse, que nous ne pouvons maîtriser, s'est emparé de nous et jette un linceul sur ce riant endroit. La présence de cette veuve, de ces trois orphelins, ce cabinet de travail, ces livres, ce riant jardin même, tout nous parle d'un deuil mystérieux.

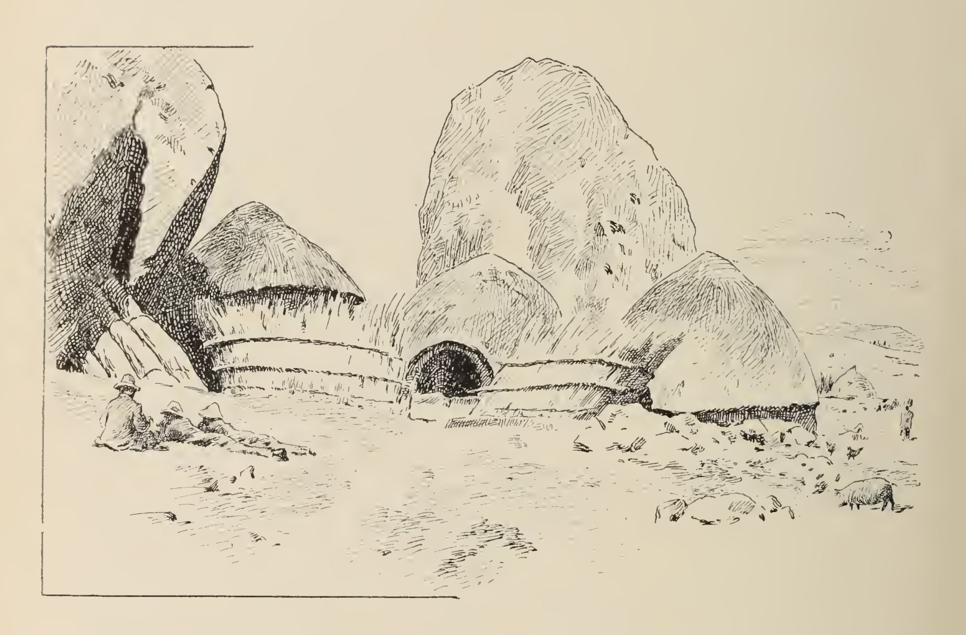
« De tout temps, Motito paraît avoir été une des forteresses du paganisme. Depuis que la station a été délaissée, ce paganisme, comme on devait s'y attendre, s'y est raffermi et développé d'une manière effrayante. La position agressive qu'il a prise vis-à-vis de l'Évangile semble vouloir menacer l'existence même de cette église.

« Quant à nous, nous sommes bien déterminés à rester ici aussi longtemps que possible, et à y faire tout le bien que nous pourrons. Mais je dois vous rappeler que le chemin de Léribé peut nous être rouvert d'un jour à l'autre, et que notre station, dans les circonstances actuelles,

---

1. Lettre au Comité, 12 octobre 1868, impr. dans *J. M. E.*, 1869, p. 50-57.

a les premiers droits à notre sollicitude. Et puis, je ne dois pas vous laisser ignorer non plus que ma santé, si éprouvée par la maladie et par le climat chaud de Natal, pourrait ne pas supporter longtemps les chaleurs bien plus grandes encore de ce pays et nous obliger à le quitter pour un climat tempéré, plus tôt que nous le désirerions. »



Village païen de Simoné, près Léribé

« Nous avons trouvé la vigne du Seigneur avec ses cloisons rompues, et presque étouffée par les ronces et les épines [1]. Il y a là de quoi nous affliger plutôt que nous étonner, si nous réfléchissons au délaissement dans lequel cette station a été et à l'influence du paganisme qui règne encore tout autour. »

1. Lettre au Comité, 3 avril 1869, impr. dans *J. M. E.*, 1869, p. 333.

Coillard se met avec entrain à cette œuvre, malgré tout ce qu'elle a d'ingrat. Ainsi il enseigne aux noirs le chant : ce fut toujours pour lui un puissant moyen d'évangélisation.

« Il faut que je vous parle, écrit-il à sa mère, de nos leçons de chant. Les gens aiment la musique comme les jeunes gens et les jeunes filles de mon pays. Vous vous souvenez comme je les enseignais dans la chambre haute du cousin Rossignol. Ici, ce n'est pas seulement la jeunesse qui aime à chanter, ce sont aussi des hommes et des femmes mariés, et des femmes très âgées. En voici une qui vient, appuyée sur son bâton ; elle est aveugle et cassée ; elle s'arrête au premier groupe d'hommes ou de jeunes filles et les domine de sa voix. En voici une autre bien âgée aussi, avec des lunettes sur le nez ; elle imite tous mes mouvements, bat la mesure de la tête et du pied, chante à pleins poumons, et gourmande la jeunesse dont l'oreille n'est pas si juste que la sienne. Pas étonnant qu'elle se plaigne à ma femme d'avoir mal à la poitrine : « C'est, dit Christina, que tu chantes trop et trop fort, tu oublies que tu es vieille ! » — « Vieille ! repartit-elle vivement, ah oui ! mais je chanterai quand même, car j'ai le cœur jeune ! » Et de recommencer avec plus d'entrain que jamais. Il y a de l'enthousiasme parmi ces gens. « Si nous chantons cette antienne à l'église le dimanche, me disaient-ils, personne ne restera au village. » C'est précisément ce que nous désirons.

« Vous voyez que, si nous avons une œuvre grande et difficile à faire ici, nous y trouvons du plaisir. Dieu veuille se servir de nous pour avancer son règne ! »

Pendant son séjour à Motito, Coillard se rendit à deux reprises, du 15 au 24 octobre 1868 et du 11 au 21 janvier 1869, à Kourou-

man, pour voir Robert Moffat[1]; le fondateur bien connu de la mission parmi les Béchuanas était secondé par son fils John ; une de ses filles avait épousé David Livingstone, une autre était Mme Frédoux.

« Motito n'est qu'à 12 ou 15 lieues de Kourouman[2] (deux jours de voyage), nous ne pouvions donc pas résister aux invitations de nos amis ni à notre désir de visiter cet endroit dont le nom est associé aux souvenirs les plus doux de notre enfance. »

Et, en effet, Coillard écrit à sa mère (9 janvier 1869):

« Ma bien chère mère, il y a longtemps que nous n'avons eu de vos nouvelles et maintenant que nous vous savons en hiver, nous sommes naturellement inquiets à votre sujet. Oh! j'espère que ce n'est pas un hiver trop rigoureux. A votre âge, comme vous devez sentir le froid! Vous souvenez-vous du temps où, pendant les longues veillées, je vous lisais le livre de M. Moffat sur l'Afrique pendant que vous tilliez du chanvre[3]? Pensions-nous alors que je viendrais

1. Robert Moffat, missionnaire écossais, né en 1795, mort en 1883 ; il entra, en 1816, au service de la Société des Missions de Londres ; en 1821, il s'établit chez les Béchuanas, à Kourouman. En 1839, il revint en Angleterre et en repartit, en janvier 1843, pour son champ de mission ; ses récits excitèrent un grand enthousiasme. C'est de cette visite que datait l'amour de Mme Coillard pour les missions ; les récits de Moffat furent publiés et traduits ; Coillard les lisait à sa mère. En 1854, Moffat entretenait les meilleurs rapports avec Mossélékatsi, le chef des Matébélés qui, chassé par les Boers, avait émigré au nord du Limpopo ; une œuvre fut entreprise chez les Matébélés par Robert et John Moffat, Thomas et Sykes ; mais les dispositions de Mossélékatsi, après que Robert Moffat fut revenu à Kourouman, devinrent hostiles et ce ne fut qu'en 1867 qu'il autorisa de nouveau les missionnaires à annoncer l'Évangile sur leurs deux stations : Hopefountain et Inyati ; peu après il mourut (1868), et ce fut Lobengoula qui lui succéda.

2. Lettre du 3 avril 1869, impr. dans *J. M. E.*, 1869, p. 331.

3. Coillard écrit dans son autobiographie : « Rien ne fit, dans ma jeunesse, une impression sur mon esprit comme l'ouvrage de Moffat. Il y avait, dans les aventures et dans l'esprit de ce héros chrétien, quelque chose qui me fascinait. » Ed. Favre, *ouvr. cité*, p. 34, 98 et 198.

en Afrique et que j'y verrais M. Moffat et sa station de Kourouman? Les voies du Seigneur sont bien admirables. »

19 octobre. — Ce qui frappe chez M. et Mme Robert Moffat c'est la force et l'énergie de leur caractère. Ils ont évidemment une volonté et n'en supporteraient pas aisément une contraire. Ce que M. Moffat se propose, il le fait immédiatement : c'est là ce qui explique son influence. Il s'occupe beaucoup de traduction. Sa muse est très fertile ; mais, dans les deux recueils de cantiques, je trouve de fort pitoyables poésies. Il est d'un caractère vraiment aimable et je m'explique facilement sa popularité en Angleterre.

M. et Mme John Moffat ont fait partie de la mission chez Mossélékatsi où ils ont terriblement souffert. Auprès de leurs souffrances les nôtres ne sont rien. Ils sont, depuis un an, à Kourouman. Nous avons beaucoup de sympathie réciproque. Nous nous accordons à penser que les Sociétés de missions ne sont pas bibliques et sont souvent un obstacle à l'œuvre. Chaque église devrait avoir son missionnaire, ou tout au moins les missionnaires devraient relever immédiatement des églises. Nous nous entendons moins sur l'orthographe à adopter pour les langues indigènes.

« M. Moffat père et sa digne compagne sont de véritables patriarches, écrit encore Coillard[1]. Ils appartiennent à une génération qui n'est plus. M. Moffat a passé sa soixante-dixième année et compte plus d'un demi-siècle de ministère! Mais il a encore le cœur jeune et bouillant. »

Après son retour à Motito, Coillard eut deux visites qui n'étaient pas sans importance et qui devaient singulièrement contribuer à élargir son horizon.

---

1. *J. M. E.*, 1869, p. 332.

Dimanche 22 novembre 1868. — Au culte de l'après-midi, au moment où j'allais donner la parole à quelqu'un, entre un monsieur, qui s'était fait annoncer le matin : front arrondi, nez aquilin, une forêt de barbe. C'était M. Price, de chez Séchélé[1], qui venait d'arriver à cheval. Cette apparition soudaine me troubla. Que faire ? je n'avais jamais vu M. Price; cependant il parle séchuana et, priver les gens d'un bon discours, c'est trop fort. Bref, j'improvise quelques remarques sur Apocalypse III : « Je me tiens à la porte... », puis je descends de chaire et invite M. Price à y monter. Il nous fit une allocution dans un langage admirable.

Lundi 23. — M. Price nous raconta ses terribles épreuves chez les Makololos.

Mardi 24 novembre. — Nous avons passé la matinée avec M. Price à parler de toutes sortes de choses, je me suis lié d'amitié avec lui. Il nous presse d'aller le voir chez Séchélé; ils ont dîné avec nous. Mme Price, sa seconde femme, est une demoiselle Moffat.

Lors de cette rencontre, l'attention de Coillard fut particulièrement attirée sur les pays de la rive gauche du Zambèze où M. Price avait été envoyé par la Société des Missions de Londres. On sait que la peuplade des Makololos était partie du Lessouto vers 1824, sous la direction de son chef Sébitoane, et s'était établie dans ces régions après y avoir soumis les Barotsis. Livingstone avait formé des liens d'amitié avec Sébitoane et avec son fils et successeur Sékélétou.

Samedi 19 décembre. — Je me préparais pour demain, lorsque, dans la soirée, sont arrivées les familles Mackenzie et Sykes : le premier, missionnaire chez les Bamangouatos,

---

1. Chef de la tribu des Bakuénas, à 450 kilomètres environ au nord-ouest de Kourouman.

le deuxième, chez Mossélékatsi, chef des Matébélés, qui vient de mourir. Nous avons eu grand plaisir à les voir.

Coillard retrouvera ces deux missionnaires plus tard, dans des circonstances difficiles ; c'est ainsi qu'au cours de sa vie errante, il nouait des amitiés qui devaient lui être précieuses.

Dimanche 20 décembre. — Église pleine. M. Mackenzie prêche sur Matthieu XII, un beau sermon très sérieux et pratique, un peu long, d'autant plus que la chaleur est étouffante. L'après-midi, M. Sykes prêche en séchuana sur : « Je ne veux savoir autre chose... » I Cor. II, 2. Aussi très pratique. L'auditoire a été très attentif. Oh! si l'Esprit de Dieu soufflait sur ces os, comme ils revivraient !

Lundi 21 décembre. — Passé toute la matinée avec ces messieurs à parler et discuter sur différents sujets qui ont rapport à la Mission et écouté des détails sur l'œuvre de ces frères. M. Sykes est un homme de foi. Quand je pense qu'avec M. Thomas, ils ont travaillé près de dix ans sans voir aucune conversion parmi les Matébélés !

Nos amis sont partis l'après-midi pour Kourouman.

« Au commencement de janvier (1869), écrit Coillard à sa mère[1], comme nous nous préparions à aller visiter les annexes, M. Moffat nous pressa d'aller à Kourouman, où tous les missionnaires de la Société de Londres qui sont dans ces pays-ci se trouvaient réunis. Plusieurs de ces messieurs nous avaient visités à Motito. Nous fûmes bien heureux de les revoir et de faire la connaissance de leurs collègues. Parmi ceux que nous connaissions déjà se trouvaient MM. Price et Sykes. M. Price était allé en 1859-

1. Lettre du 10 mars 1869.

1860 de l'autre côté du Zambèze, bien loin d'ici, pour y commencer une mission parmi les Makololos. Il n'était pas seul, mais il fut le seul qui revint vivant de ces contrées lointaines. Ce qu'il eut à souffrir dépasse tout ce que j'ai entendu. Sa femme, son enfant, ses compagnons M. et Mme Helmore et deux de leurs enfants et plusieurs de leurs domestiques périrent presque en même temps, et, pour ajouter à ces malheurs, les Makololos lui prirent tout : voitures, bœufs, provisions, jusqu'à ses vêtements. Il échappa à la mort comme par miracle. Un de ses collègues, M. Mackenzie, que les couches de sa femme avait retenu dans la Colonie, le rencontra accidentellement sur une rivière dans un canot, lorsqu'il se rendait lui-même chez les Makololos. Une heure plus tôt ou plus tard, ils ne se seraient jamais rencontrés, et M. Price serait mort. Maintenant il s'est établi chez les Bakuénas, une tribu parente de celle des Bassoutos. »

« Il est douloureusement intéressant, ajoute Coillard[1], de recueillir de sa bouche une foule de détails sur cette tentative héroïque qui fixa alors les regards de l'Église et remua si profondément les cœurs. C'est là une glorieuse page dans les annales des missions contemporaines, une page bien connue de tout le monde.

« Les Makololos sont aussi des Bassoutos qui ont émigré depuis une cinquantaine d'années de l'autre côté du Zambèze et y ont vaincu d'autres tribus qu'ils se sont assujetties. Mais, tout dernièrement, à la mort de leur chef Sékélétou (en 1866), ces tribus se sont révoltées, ont massacré par milliers les Makololos et les ont littéralement exterminés[2]. Tels sont les jugements de Dieu ; ils sont terribles.

---

1. Lettre du 3 avril 1869, impr. dans *J. M. E.*, 1869, p. 332-333.

2. Les Makololos, qui étaient donc des Bassoutos, avaient implanté leur

« M. Sykes, lui, est depuis près de dix ans avec un autre missionnaire dans le pays de Mossélékatsi, bien loin d'ici : il faut voyager deux mois pour y arriver. Les Matébélés sont, comme les Zoulous de Natal, très sauvages et M. Sykes dit que pas un ne s'est encore converti. Ces pauvres missionnaires ont eu beaucoup à souffrir de la tyrannie de Mossélékatsi, qui vient de mourir. M. Sykes raconte que le vieux chef assistait quelquefois au service ; alors, la cour où l'on s'assemblait était comble. Mais si, au milieu de la prédication, Mossélékatsi entendait quelque chose qui ne lui plût pas, il s'avisait simplement d'éternuer et aussitôt toute l'assemblée d'étendre les bras vers lui et de lui prodiguer les titres et les éloges les plus flatteurs, criant à qui mieux mieux. Ce vacarme, qui durait à peu près dix minutes, étant apaisé, le missionnaire reprenait son discours, heureux si le chef ne s'avisait plus d'éternuer.

« Nous jouîmes beaucoup des huit jours que nous passâmes à Kourouman. C'est une véritable oasis au milieu du désert.

« Pensez donc que nous y avons fait la connaissance d'un Parisien et de sa femme, des Juifs très respectables, M. et Mme Lévy. Ils sont venus passer une semaine avec nous à Motito. Nous avons donc parlé français et de la France à cœur joie, et, ce qui vaut mieux encore, nous avons lu la Bible et prié et discuté ensemble les grandes vérités du salut en Jésus-Christ. Oh! qu'on voudrait pouvoir le déchirer, ce voile des enfants d'Israël qui cache encore à leurs yeux la glorieuse personne de Celui au nom duquel

---

langue et leurs mœurs parmi les populations de la rive gauche du Zambèze. Cette langue et ces mœurs persistèrent après leur extermination et Coillard les y retrouva lorsqu'en 1878 il traversa le Zambèze, et il pouvait dire, dans son *Rapport* de 1880 au Comité de Paris, que ces régions au delà du Zambèze semblaient « un quartier reculé » du Lessouto.

tout genou doit plier et que toute langue doit confesser et proclamer Sauveur et Dieu ! »

A peine revenu à Motito, Coillard, enrichi de connaissances et d'amitiés nouvelles, en repartit le 29 janvier 1869.

« Vous savez quelle était notre mission à Motito, écrit-il au Comité [1]. Notre ministère y a été de courte durée et nous n'osons espérer que le peu de bien que nous y avons fait soit permanent. En février (1869), nous commençâmes dans le district une tournée d'évangélisation. Nous pensions être quatre ou cinq semaines en voyage, mais le Seigneur en avait décidé autrement. »

Coillard ne devait pas revenir à Motito, et, quelques mois après son départ, cette station était cédée à la Société des Missions de Londres.

M. et Mme Coillard visitèrent Nyessa, où Mme Coillard fut gravement atteinte de la dysenterie, puis Morokoeng. Après avoir quitté cet endroit :

« La faim se faisait sentir et nous étions en plein désert. Nous dételâmes, un soir, près d'une mare d'eau salée, espérant y trouver du gibier. Bientôt, des hurlements effrayants qui sortaient des roseaux nous convainquirent que nous étions dans des parages dangereux. Toute la nuit, nos gens entretinrent des feux, tirèrent des coups de fusil ; le roi du désert nous salua de loin, mais ne nous visita pas. Nous partîmes, au point du jour, pour aller camper sous un bosquet de mimosas, sur les bords d'un étang couvert d'oiseaux aquatiques. Quel bonheur ! voilà l'abondance ! Hélas ! après avoir abattu un canard, un seul, mon domestique, qu'une

1. Mamousa, 3 avril 1869, impr. dans *J. M. E.*, 1869, p. 333.

si bonne chance rend nerveux, charge à plomb en oubliant la poudre, bourre et bourre si bien que tous nos efforts pour vider l'arme sont vains, et cela, pendant que des nuées d'oiseaux s'abattent sous nos yeux de la manière la plus agaçante. Mais voyez la bonté de Dieu ! Des pâtres, qui fuient avec leur bétail, ont aperçu le wagon ; ils nous apportent, avec des outres de lait caillé, les quartiers d'une grosse antilope fraîchement tuée. Le marché est vite conclu, et, avec l'abondance, l'entrain rentre au campement. Nos Bassoutos passent le reste du jour à dépecer et à sécher la viande, et à chanter. »

Coillard arriva à Mamousa à la fin de février, il y passa « un mois des plus agréables », en plein travail. C'est là que, le 26 février, jour de l'anniversaire de son mariage, il remet à sa femme le message suivant :

« Non ! nous ne perdons pas la souvenance du jour le plus beau des beaux jours de notre vie ! Que de bénédictions le Seigneur n'a-t-il pas répandues sur nous ! Par quels chemins raboteux et mystérieux ne nous a-t-il pas fait marcher ! Ce n'est pas précisément là l'avenir que nous rêvions, mais le Seigneur a été fidèle et ne nous a pas désappointés. Et, ma bien-aimée, n'est-ce pas là un gage assuré que, par quelque circonstance qu'il nous appelle encore à passer il sera encore et toujours le Dieu qui ne change point, le Dieu toujours fidèle ?

« Nous sommes riches d'expériences aujourd'hui plus que nous ne l'étions alors. Me diras-tu que nous en avons fait d'humiliantes et de tristes sur la méchanceté de nos cœurs ? Oui, c'est bien vrai. Mais c'est là un stimulant pour nous, pour nous appuyer sur le Sauveur, et une preuve que nous avons besoin l'un de l'autre.

« Puisque Dieu a couronné tous ses bienfaits envers nous en faisant de nos deux vies une seule vie, de nos deux cœurs un seul cœur, pour le temps et pour l'éternité, soyons-en dignes, soyons dignes l'un de l'autre. Nous ne serons jamais séparés. Si même l'un partait avant l'autre, celui-ci ne resterait pas longtemps en arrière.

« Que paix te soit ! Sois couronnée aujourd'hui, non pas comme jadis de fleurs, mais des bénédictions d'En-Haut ! C'est la prière de ton Frank. »


Femme du village de Simoné en tenue de danse

A la fin de mars, Coillard s'apprêtait à partir de Mamousa pour retourner à Motito quand la maladie le surprit; Mme Coillard était encore faible; leurs gens « avaient aussi dû payer leur tribut à ce climat chaud ».

« Par un inexplicable oubli, écrit Coillard (3 avril 1869), nous n'avions ni les médecines, ni les petits conforts qui, en pareil cas, sont de première nécessité. Nous étions dans notre voiture par une pluie battante et un soleil de feu qui se succédaient tour à tour. Triste hôpital qu'un wagon ! Un missionnaire de la Société de Londres, ayant appris notre détresse, vint à notre secours. Le Seigneur, dans sa miséricorde, m'a une fois encore ramené à la vie ; c'est comme si, en me mettant tant de fois en présence de la mort, il voulait me familiariser avec elle et donner plus de réalité aux choses du ciel.

« Les nouvelles de la pacification du Lessouto nous sont parvenues dans ces circonstances. Une lettre très édifiante de notre troupeau, avec quelques lettres antérieures de nos frères, nous convainquent que le chemin de Léribé nous est enfin ouvert et que notre présence y est nécessaire. Nous nous mettrons donc en route dans l'espoir que le voyage me fera du bien.

« Les Koranas [1] s'affligent de voir nos préparatifs de départ. Braves gens, nous leur rendons bien l'affection qu'ils nous ont vouée. Leur désir d'avoir un missionnaire résidant parmi eux est extrême et ne peut être égalé que par le besoin qu'ils en ont. Nous garderons toujours d'eux et de notre séjour parmi eux le plus doux souvenir. Que le bon Berger veille encore sur ces brebis délaissées et pourtant si intéressantes ! »

Il n'était plus question de retourner à Motito, et, en avril, Coillard reprit le chemin de Léribé, où il arriva le 9 mai. C'est de là qu'il écrit à sa mère le 15 juin :

« C'est à Mamousa que je suis tombé malade. Les Koranas, ces bonnes gens, nous ont gagné le cœur par leur dévouement. Ils vivent dans des huttes couvertes de nattes et entourées d'un petit mur. Aussi, quand les chrétiens veulent prier et être seuls, ils vont dans les champs sous quelque arbre solitaire et là, épanchent leur cœur devant Dieu. Dans leur langage « aller sous les arbres » c'est aller prier et c'est ce qu'ils font généralement deux ou trois fois par jour. Que c'était touchant de voir le vieux Moshueu, le chef, entrer en pleurant et consoler Christina, en lui disant que Dieu ne manquerait pas de me rétablir, car, depuis que

1. Peuplade habitant la région de Mamousa.

j'étais malade, tous les chrétiens fréquentaient assidûment leurs arbres! « Nous étions des orphelins, disait-il, nous dépérissions; comment Dieu nous enlèverait-il par la mort la mamelle qui nous allaite? » En effet, le Seigneur m'a rétabli et bien promptement, gloire et grâces lui en soient rendues!

« Tout le temps que nous avons été à Mamousa, les Koranas chrétiens nous ont comblés de bontés. Ils me rappelaient les gens d'Asnières; ils ont comme eux le cœur chaud et sur la main. Ils ont tout fait pour nous retenir parmi eux, mais nous nous devons tout d'abord à notre troupeau de Léribé. Nos Bassoutos nous écrivaient de hâter notre retour, que toutes les affaires politiques étaient réglées. Nous partîmes donc au milieu des pleurs et des prières des Koranas. Plusieurs nous accompagnèrent en wagon et à cheval, à plusieurs jours de distance; mais, à la fin, il fallut se séparer. Les Boers ne nous inquiétèrent pas; la plupart se montrèrent serviables. Un seul, apprenant que j'étais un missionnaire, nous refusa de dételer sur sa ferme.

« Vous pouvez deviner la joie de nos Bassoutos quand nous arrivâmes. Mais Molapo est encore sous le joug de l'État libre, et, quand nous traversâmes le Calédon près de la station, le magistrat que le gouvernement a placé ici nous envoya une lettre pour nous interdire de rentrer chez nous. Je lui répondis que j'étais un voyageur, que je venais visiter mon église, et qu'en cette qualité, personne n'avait le droit de m'arrêter. Il ne fit plus de difficultés, référa de la chose aux autorités et nous allâmes tout droit dans notre maison; voilà un mois que nous y sommes.

« Notre maison est bien délabrée et bien sale, car Molapo l'a occupée avec ses femmes; tous les murs sont luisants de graisse et d'ocre. Nous sommes pourtant contents d'avoir un toit sur nos têtes, et de revoir cet endroit où nous avons

eu tant de joies et tant de souffrances. Ce qui nous fait grand plaisir, c'est de trouver que l'œuvre prospère. J'ai trente-deux catéchumènes que je prépare au baptême. Quelques-uns sont des gens dont le zèle nous édifie ; d'autres sont des jeunes filles de notre école ; la plupart sont des femmes de polygames que leurs maris ont persécutées de mille manières pour leur faire abandonner Christ. Elles ont tenu ferme. L'une d'elles, autrefois une femme de Molapo lui-même, vit dans notre maison comme domestique.

« Le père de notre petit Samuel, Nathanaël Makotoko, nous fait presque honte par l'ardeur de sa piété. Il ne manque aucune occasion de parler à d'autres de son Sauveur et il est si heureux, si joyeux. Il vit encore dans une caverne de la montagne et n'en sortira que pour venir s'établir sur la station, quand toutes les affaires seront réglées. Il vient presque chaque jour nous voir. Il reste toute la journée, mettant la main à n'importe quel ouvrage, et souvent il faut qu'il passe la nuit sous notre toit. C'est un digne homme, un chrétien qui en ferait rougir plus d'un en France. Il disait l'autre jour, à la suite d'une conversation : « Il n'y a rien de doux au cœur comme d'entendre dire que quelqu'un se convertit. » — « Je crois bien, lui dis-je, puisque même les anges du ciel, qui ont tant de sujets de joie, se réjouissent pour la conversion d'un seul pécheur. »

« Samuel grandit et parle très bien l'anglais. Joas est maintenant un jeune homme qui nous donne de la joie, car nous avons tout lieu de croire que la grâce de Dieu a changé son cœur. Il est allé en visite chez ses parents à Thaba-Bossiou et reviendra compléter son éducation.

« Nous sommes maintenant en hiver et nous sentons beaucoup le froid dans notre maison vide, après les chaleurs de l'intérieur. Nos bagages sont encore à Natal.

« Ce temps froid me fait beaucoup de bien et je me sens

déjà plus fort. Nous avons trouvé nos gens ici dans un grand dénuement. Vous savez que les Boers ont pris ou brûlé tous leurs vêtements pendant la guerre. Nous avions bien quelques morceaux d'indienne, mais qu'est-ce que cela? Christina a dû donner plusieurs de ses robes et ma générosité a dû nécessairement subir la même épreuve. Comme une caisse de vêtements ou d'étoffes nous rendrait donc service! Mais ce n'est pas à vous, ma pauvre mère, que je devrais dire cela.

« J'ai reçu, l'autre jour, votre bonne lettre. Oh! ces quatre-vingts ans dont vous me parlez! Ils vous rapprochent bien du ciel, ma chère mère. Je prêchais dimanche dernier sur ces solennelles paroles d'Amos: « Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu, » un sermon qui, j'ai tout lieu de le croire, a été béni pour quelque âme. On pleurait beaucoup pendant le service, et l'émotion était si grande que plusieurs ne purent pas chanter le dernier cantique. J'ai pensé à vous, ma mère bien-aimée, je pense souvent à vous, et la nuit, quand je ne puis pas dormir, je prie pour vous. Par moments je me sens triste de ne pouvoir plus vous parler comme autrefois. Peut-être pensez-vous que j'ai cessé d'être un bon fils, un fils affectueux. Mes lettres ont été rares ces dernières années; mais, ma chère mère, vous ne pouvez pas vous faire une idée de la vie agitée que nous avons menée. Je veux vous écrire plus souvent, maintenant que nous sommes au Lessouto et que nous pouvons envoyer des lettres plus facilement. »



PIETERMARITZBURG

CHAPITRE VI

A LÉRIBÉ

1869-1871

Tournée dans le Lessouto. — Voyage à Natal. — Le travail à Léribé. — Construction du temple. — Molapo sous protectorat anglais. — La guerre franco-allemande. — Angoisses. — Nouvelle séparation. — Dédicace du temple de Léribé.

En juin et juillet 1869, M. et Mme Coillard allèrent visiter Bérée, Thaba-Bossiou, Morija, Mabolèla :

« Ce qui nous réjouit surtout dans notre voyage au Lessouto[1], ce fut de juger par nous-mêmes des progrès que Dieu a faits pendant ces dernières années. C'était un spectacle tout nouveau et digne des anges que de voir, à Bérée comme à Thaba-Bossiou, des foules avides d'entendre la bonne nouvelle du salut, accourir de tous côtés, encombrer l'église et, faute de place, former en plein air une seconde assemblée à laquelle il fallait bien aussi administrer le pain de vie. Et puis, ces centaines de candidats au baptême, ce sont là des triomphes éclatants de la grâce de Dieu.

« Nous avions formé le plan, en retournant à Léribé, de

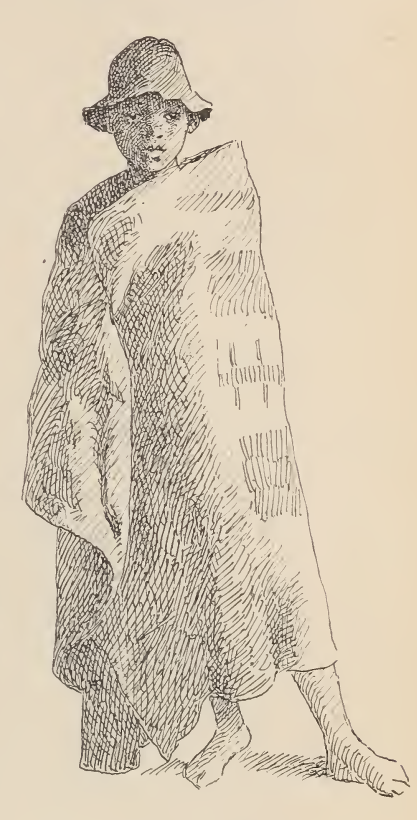
---

1. Lettre du 16 septembre 1869, impr. dans *J. M. E.*, 1870, p. 13.

faire une tournée d'évangélisation, et de visiter autant de villages que possible dans une partie de notre district, entre les rivières Poutiatsana et Hlotsé. Quelques-uns de nos chrétiens vinrent à notre rencontre pour s'associer à nos travaux. Tous les jours, nous tînmes des réunions dans différents villages, partout nous reçûmes un bon accueil et réunîmes bon nombre de gens. Un samedi, nous arrivâmes sur les bords d'une rivière, trop tard pour pouvoir la traverser sans danger, et force nous fut de dételer loin de tout village. Le lendemain, nous partîmes à cheval pour évangéliser. Nous avions pensé à un village central, et, en nous y rendant, nous nous efforcions d'emmener avec nous autant de monde que possible. En y arrivant, nous n'y trouvons personne, si ce n'est quelques vieilles femmes qui nous apprennent que tout le monde est allé au prêche. Cela nous étonne; nous passons outre, donnons de l'éperon, gravissons un coteau, puis un autre, tournons une montagne, et voilà que, tout à coup, des chants de cantiques retentissent à nos oreilles. Nous nous arrêtons muets d'étonnement, cherchons des yeux, et apercevons bientôt là-haut, au pied du rocher qui couronne la montagne, la congrégation qui chante les louanges de Dieu. Desseller nos chevaux, gravir la pente escarpée de la montagne, ce fut l'affaire d'un instant. Nous nous glissâmes sans bruit derrière l'assemblée. Là se trouvaient à peu près deux cents personnes qui écoutaient avec recueillement la prédication de Silas, l'évangéliste de Cana. Il parlait sur la nouvelle naissance; je fus très édifié, et j'ajoutai peu de chose à cette exhortation si pressante. Voilà l'œuvre qu'accomplissent nos évangélistes du Lessouto. Si Silas n'avait pas été à Cana, ce n'est point le doux son de l'Évangile et le chant des cantiques que nous eussions entendus, mais bien probablement le bruit de fêtes païennes et les orgies des ivrognes. Aussi bien fûmes-nous

plus d'une fois surpris d'entendre les pâtres dans les vallées et les jeunes filles au village, loin de toute station, chanter quelques-uns de nos plus beaux cantiques sur des airs populaires. C'est ainsi que les vérités religieuses, portées sur les ailes de la musique, font leur chemin parmi nos Bassoutos, et se répandent au loin.

« Voilà déjà quatre mois que nous sommes de retour à Léribé. Les autorités de l'État libre ont jugé bon jusqu'ici d'ignorer notre présence, et, quelque pénible que soit, à tous égards, l'incertitude de notre position, nous bénissons le Seigneur de ce temps de répit. Hélas! l'orage gronde encore dans le lointain. Nous ne pouvons naturellement nous occuper d'aucun travail matériel, et nous regrettons un temps précieux qui pourrait être activement employé à l'établissement de notre station. La chapelle que nous bâtissions pendant la guerre n'est qu'une ruine, et nous tenons les services et l'école en plein air. Dans cette saison, où les vents soufflent presque sans relâche, l'école est pour tous une rude corvée, et le dimanche n'est plus une fête. Nous ne pouvons compter pour l'école que sur les enfants des chrétiens, et pour les services que sur ceux qui ont vraiment faim et soif de l'Évangile. Que sera-ce dès que commencera la saison des pluies, ou en été, lorsque le soleil sera brûlant? Quand le temps est beau, nous avons de grands auditoires.


Pâtre mossouto

« Notre troupeau est animé de beaucoup de zèle. Depuis mon retour, je n'ai eu aucun cas de discipline à régler. L'union, la responsabilité et les vexations auxquelles nos chrétiens n'ont cessé d'être en butte, ont été leur sauvegarde. Je trouve dans les hommes de précieux auxiliaires pour l'évangélisation de l'immense district commis à ma charge. »

Le 29 septembre, Coillard quittait de nouveau Léribé pour aller à Natal chercher les bagages qu'il n'avait pas pu emporter à Motito.

Dimanche 3 octobre 1869. — Me voici donc voyageant seul! J'ai quitté Christina mercredi matin. C'est une longue séparation, six semaines ou deux mois. Et elle redoute d'être toute seule. Je me sentais le cœur défaillir. Nathanaël est venu m'accompagner; il est retourné le lendemain, après avoir passé une nuit blanche. Nous avons causé, tant causé, qu'au lever du soleil nous n'avions pas fermé l'œil. Je me sens de plus en plus attaché à cet homme. Quelle piété! Quelle vie! Comme il dévoile le paganisme dans toute son horreur!

Nous avions pris un chemin affreux que je ne prendrai plus. Heureusement que j'ai un bon Zoulou qui s'entend au wagon et nous fait voyager rondement. Passé le dimanche dans les champs, jour heureux et béni. Oh! il y a longtemps que je n'ai eu un si beau jour! On a prié pour moi.

Le même dimanche, au matin, il écrivait à sa femme :

« Je suis tout plein de toi, ma bien-aimée, et j'ai hâte de prendre ma plume pour te le dire. C'est curieux quelle disproportion il y a entre le cœur qui bouillonne et la plume

qui griffonne! Celle-ci ne brûle pas le papier. C'est le moment où les gens vont commencer à arriver au service. Je sais combien tu vas te sentir triste et seule. La maison est bien grande et vide, quand nous n'y sommes pas tous les deux. Sans doute que les exhortations de nos gens te rappelleront encore que tu es seule. Je crois que, si Nathanaël parle ce matin, il édifiera. Sais-tu que cet homme m'étonne beaucoup par le fond de vie, de piété et d'expérience qu'il possède, et souvent, en l'écoutant, je me répète ces paroles du Sauveur que « les premiers seront les derniers ».

« J'ai taillé mon crayon courageusement et j'ai composé deux chants que je t'enverrai. L'un se chante sur ce joli canon : « Belle étoile qui le soir; » l'autre se chante aussi sur un canon. Je ne sais pas pourquoi mon esprit roule dans les canons; c'est sans doute qu'il faut être au moins deux pour chanter un canon et que, dans ce moment, j'ai besoin de me faire illusion et de te croire près de moi, partageant mes travaux.

« As-tu senti que quelqu'un priait pour toi ces jours-ci? Ce matin, pour la première fois, je me suis réveillé avec quelque chose qui ressemble à de la paix et du calme. J'ai senti qu'on priait pour moi. Toi, tu pries toujours pour moi; mais il est possible aussi que le retour du dimanche m'ait rappelé plus vivement au souvenir de nos gens et les ait portés à prier plus spécialement et avec plus de ferveur pour leur pasteur absent. De mon côté, j'étais bien décidé à ne pas regarder dans l'encrier.

Au Drakensberg, mardi 5 octobre 1869.

« Je n'eus pas de peine à reconnaître, dans la montagne, l'endroit où peu s'en fallut que je ne tombasse victime de mon dévouement à ces ingrats Bassoutos, quand j'allais

avec Nathanaël chez M. Shepstone[1]. Nous sommes enfin au Drakensberg et toute la Natalie se déroule à nos pieds en un magnifique panorama. Tu n'as pas idée de la beauté de ce pays dans cette saison. Ce n'est qu'un tapis émaillé de fleurs. C'est un plaisir empoisonné que de jouir de cette belle nature sans toi. »

Coillard arriva à Pietermaritzburg, le 13 octobre 1869 ; après mille contretemps, les premiers jours de novembre, il reprit, avec son wagon, le chemin du retour. Il écrit à sa femme, le 2 novembre :

« Le wagon a quitté la ville hier ; mais il nous a été impossible de monter la montagne ; le wagon est très chargé, les bœufs glissaient, tombaient. Il a recommencé à pleuvoir le soir. J'étais si mouillé et le wagon paraît si inconfortable, manque de place, que je suis revenu à Pietermaritzburg passer une bonne nuit. Aujourd'hui, à 6 heures du matin, le soleil luit, un vent fort souffle, est-ce pluie ou beau temps ? Je n'ose y penser. Oh ! je me dis bien que c'est la dernière fois, ma bien-aimée, que je te quitte pour si longtemps. Ce que j'ai souffert moralement ne peut se décrire. Je n'ai reçu que deux lettres de toi, depuis que j'ai quitté Léribé... Je ne puis pas me décider à clore ma lettre. Je voudrais pouvoir aller avec elle. Adieu. »

Dans la seconde moitié de novembre, Coillard rentrait à Léribé, après un voyage riche en fatigues et en aventures. Il reprit alors, avec une grande activité, les travaux de construction du temple.

« Vous serez bien aise de savoir que notre santé est bonne, écrit-il à sa mère le 9 janvier 1870 ; je me sens plus fort que je ne l'ai été depuis ma première maladie. Mais

1. Voy. ci-dessus, p. 94.

Christina se fatigue et maigrit à vue d'œil. Sa charge est, en ce moment, très lourde. La maison est pleine d'ouvriers blancs et noirs qu'il s'agit de nourrir. Et c'est sur elle que retombe ce fardeau-là. Nous avons un menuisier, un faiseur de briques, nous attendons un ou deux maçons; nous allons commencer, ou plutôt recommencer, la construction de notre église. Vous vous souvenez peut-être que la bâtisse était presque finie lors de notre expulsion; mais, à notre retour, nous la trouvâmes en ruines, et il faut recommencer. C'est une terrible affaire que de bâtir dans ce pays, je vous assure, mais c'est encore plus terrible d'être obligé de prêcher en plein air, dimanche après dimanche, par le beau et le mauvais temps. Nous sommes maintenant en plein été, le soleil est de feu. Je me sers d'un « en-tout-cas », espèce de parapluie de calicot doublé de vert, ou bien je garde mon grand chapeau sur la tête. Ma congrégation se cache sous des nattes, je puis pourtant voir leurs gros yeux blancs fixés sur moi, et cela me fait oublier tout le reste. C'était aujourd'hui dimanche, j'ai prêché sur Proverbes XXVIII, 13. « Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point, mais celui qui les confesse et qui les délaisse obtiendra miséricorde. » L'attention était très grande, malgré la chaleur accablante d'un jour d'orage.

« Vous vous souvenez, peut-être, qu'il y a cinq ans, lorsque nous posâmes les fondements de l'église, il y eut une grande assemblée, où le chef et ses gens souscrivirent pour la bâtisse. La guerre qui éclata et nous dispersa bientôt m'empêcha de recueillir ces souscriptions. Nous reprenons la chose maintenant. Je suis allé, l'autre jour, au *Létséma,* soit à la corvée du chef. Il avait appelé tous ses sujets pour sarcler ses champs de blé. Il s'y trouvait donc quelques milliers d'hommes, conduits par leurs petits chefs. C'était un jour de fête et d'excitation. On chantait, on

sautait, on applaudissait. Une fête païenne ou une assemblée païenne ne manque jamais de quelque confusion. Tous nos chrétiens, les enfants de l'école, les catéchumènes étaient à part et travaillaient ferme. Ils chantaient, mais leurs voix étaient noyées dans le brouhaha. Quand je vis cela je m'élançai parmi eux avec une pioche à la main, et j'entonnai un chant très populaire. Voici la traduction du premier verset :

Le Lessouto, le pays de nos aïeux,
Est le plus beau de tous les pays,
Car c'est là que nous sommes nés,
C'est là que nous avons grandi,
C'est pourquoi nous l'aimons.

« L'effet fut magique. Aussitôt cessèrent tous les chants païens; tout le monde se groupa autour de nous et nous avions déjà gagné des douzaines de voix quand nous arrivâmes au dernier verset :

O Seigneur, sauve le Lessouto !
Mets fin aux guerres et aux troubles !
Oh ! que ce pays — ce pays de nos pères —
Jouisse des bienfaits de la paix !

« Bientôt tout le monde se rassembla pour entendre les discours du chef et des orateurs. Molapo me fit demander : à ma requête, nous commençâmes par la prière; puis tous les chrétiens ensemble se frayèrent un chemin à travers la foule, jusqu'au cercle où se trouvaient le chef et ses conseillers, et, debout, pendant que tout le monde était assis ébahi, ils entonnèrent ce même chant. C'était certainement une grande nouveauté, j'espère que ce fut plus. Le chef, hors de lui de joie, fit un admirable discours pour recommander l'école et le temple que nous allons bâtir. J'ajoutai quelques paroles, on nous rompit les oreilles d'applaudis-

sements et nous nous séparâmes. Qu'en résultera-t-il? Nous verrons. En tous cas j'ai été heureux de saisir cette occasion de montrer à la tribu que l'Évangile ne détruit pas le citoyen et n'enseigne pas la révolte.

« La chaleur est excessive, nous n'avons pas de pluie, le maïs a séché dans le jardin, avant de monter en épis. Les arbres dépérissent, on n'a jamais vu chose pareille. On me dit que des fermiers, qui ont jeté plus de cinquante sacs de semence en terre, n'en récolteront pas la moitié. Tout fait présager la famine. Et, pour ajouter à nos calamités, des nuées de sauterelles sont venues ravager et ravagent encore une partie du Lessouto et de l'État libre.

« Je sens bien un peu la chaleur, mais je n'ai pas lieu de me plaindre, ma santé est meilleure qu'elle n'a été depuis longtemps. Je dirais maintenant que je n'ai pas le temps d'être malade, j'ai trop à faire.

« Votre dernière lettre m'a fait un grand plaisir en m'assurant que, pour votre âge, vous vous portez bien. Ma pauvre mère! Comme mon cœur se serre chaque fois que je pense à vous! Oui, à votre âge vous en avez vu beaucoup passer dans l'éternité! Que c'est donc solennel! »

Coillard se rendit seul à la Conférence des missionnaires du Lessouto qui se réunit à Thaba-Bossiou le 15 mars, « dans des circonstances de joie et de tristesse mélangées ». En effet, une grande fête chrétienne avait été convoquée à Thaba-Bossiou; Moshesh s'était converti et était mort peu après (9 mars), et le même jour, M. Lemue, un des doyens de la mission, s'éteignait aussi.

La situation politique était toujours difficile à Léribé.

9 février 1870. — Que de jours, que de choses se sont passés depuis que j'ai tracé un mot dans ce journal! Nous sommes bien de retour à Léribé, malgré les Boers et

Molapo. Ceux-là nous oublient, celui-ci nous tourmente et nous persécute plus que jamais. Je me demande souvent avec inquiétude ce qu'il en résultera. Seigneur augmente-nous la foi !

11 avril. — Je suis effrayé de voir comme le temps passe sans qu'il me soit possible d'écrire un mot dans mon journal.

M. Bowker est arrivé aujourd'hui pour recevoir Molapo des mains de l'État libre, sous la protection britannique. Je suis allé pour le voir, je l'ai manqué. Molapo est hautain comme toujours.

Nous commençons à bâtir l'église. Prêché hier sur Marc v, 16. « Ne crains point, crois seulement. » Sermon qui paraît avoir fait beaucoup de bien.

12 avril. — Réception officielle de Molapo par le gouvernement anglais. Été au village, entrevue avec M. Bowker; assisté au pitso, assez piètre. Journée d'émotion pour nous. Oh ! que le Seigneur est bon.

Molapo était désormais libéré de la suzeraineté de l'État libre et, comme les autres Bassoutos, il reconnaissait le protectorat anglais. Désormais, la situation de Coillard était parfaitement claire ; il n'avait plus rien à redouter, politiquement parlant, ni de Molapo ni des Boers, et il pouvait reprendre son travail en toute tranquillité. Les chrétiens bassoutos n'avaient plus rien à craindre de leur chef, Nathanaël pouvait revenir sur la station.

Un passage du journal de ce même jour montre que Coillard croyait à l'intervention constante de la Providence et jusque dans les moindres détails de sa vie ; il ne faisait au hasard aucune place. Il possédait un étui contenant de petites fiches de papier sur lesquelles il inscrivait, depuis de nombreuses années, les passages qui lui avaient fait du bien et qui lui étaient venus comme un message d'En-Haut, et c'est aussi à cet étui que, dans un esprit de prière, il avait parfois recours pour recevoir un message.

Dimanche 24 avril 1870. — Rentré hier d'une course d'évangélisation. J'étais parti vendredi, accompagné de Nathanaël et de Joas. Je me sentais triste, préoccupé, abattu; avant de partir, j'ouvre ma Bible au Psaume LXIX. Les premiers versets répondent si bien à mon état d'âme, que j'ouvre mon étui, je prends un bout de papier pour les écrire, puis je tourne le papier et j'y trouve écrites ces paroles: « Ma main est-elle raccourcie tellement, que je ne puisse racheter? » Frappant !

Le soir, avant mon départ, c'était jeudi, j'avais donné mon étui à Tiny qui se sentait très abattue, elle en avait tiré ce passage : « Il vous sera fait selon votre foi. »

Hier soir (samedi), j'étais si fatigué que je dus me retirer de bonne heure. Que prêcherai-je demain? me disais-je. Et ce texte de me retentir aux oreilles : « Je crois, Seigneur, aide-moi dans mon incrédulité. » Non, me disais-je, je ne suis pas assez préparé. Je prêcherai un vieux sermon que je méditerai à nouveau. Dès le matin, je me mis à me préparer sur : « Quand je serai élevé... » Mais l'autre texte s'imposait tellement à mon esprit que je le pris. Mais je n'avais fait que commencer à déblayer mes matériaux, quand arrivèrent Nathanaël, Johanné, Kémuel, qui ne me quittèrent plus. Il m'arriva, au cours de l'entretien, de citer mal ce passage: « Qui es-tu, grande montagne, devant Zorobabel? Une plaine. » (Zac. IV, 7.) Christina me le dit ensuite. J'ouvre ma Bible et, en continuant ma lecture, ces paroles tombent comme un baume sur mon cœur : « Les mains de Zorobabel ont fondé cette maison, ses mains l'achèveront. » Et comment, après tout cela, pourrais-je encore être dévoré de soucis au sujet de la maison de prière que nous bâtissons. Je n'ai pas d'ouvriers, je n'ai pas d'argent, mais que je me le dise: « L'Éternel y pourvoira. Seigneur, je crois, aide-moi dans mon incrédulité. »

Samedi soir, 7 mai 1870. — Nathanaël et sa famille, Maboté et sa famille sont descendus de la montagne et se sont enfin installés sur la station. La maison de Nathanaël est gentille. Christina les a reçus avec viande, citrouille, etc. Ils étaient tous si heureux !

La construction de l'église était une grande préoccupation.

« Je bâtis [1], et bâtir dans ce pays, vous savez ce que c'est. Notre troupeau est animé des meilleures dispcsitions.

« Notre chef, maintenant, nous témoigne autant de bienveillance qu'il prenait à tâche, naguère, de nous montrer d'hostilité. Pauvre Molapo ! c'est une âme qui n'a pas la paix, tant s'en faut. Il est l'objet constant de nos prières, et je ne puis croire que le Seigneur tarde à nous exaucer et à ramener cet enfant prodigue. Ce sera un beau jour que celui-là ! Sa femme Lydia marche fidèlement ; je l'ai reçue dans l'église depuis plusieurs mois. C'est quelque chose de bien touchant que son zèle et son humilité.

Femme de Molapo, convertie

« L'œuvre spirituelle avance sans bruit. Nos auditoires

1. Lettre du 8 septembre 1870, impr. dans *J. M. E.*, 1871, p. 50-52.

ne diminuent pas, loin de là, et ce qui nous réjouit vraiment, c'est bien moins le nombre que l'attention et le recueillement profond de nos assemblées. Nathanaël Makotoko et Johanné Nkélé nous sont d'un puissant secours dans l'œuvre.

« Qu'il nous tarde d'avoir terminé nos bâtisses, afin de nous livrer plus librement et entièrement à l'évangélisation et à l'instruction. Nous sommes écrasés par le travail et quelquefois nous nous sentons bien fatigués, mais nous ne perdons pas courage.

« Le Seigneur est bon envers nous. Si nous le bénissons de nous avoir ramenés ici, de nous y avoir maintenus, comme par miracle, au milieu de tant de circonstances adverses et de nous y tailler force travail, nous ne l'en bénissons pas moins de m'avoir rendu la santé et presque les forces des premières années que j'ai passées en Afrique.

« Si vous nous secondez, l'année prochaine les bâtisses seront finies et l'établissement de notre Ébénézer complet. »

Coillard terminait ainsi une lettre du 8 septembre 1870.

Tout à coup, la nouvelle arrive de la guerre franco-allemande et des premiers désastres ; les missionnaires français qui ont vécu cette époque peuvent seuls savoir les souffrances qu'endurèrent leur cœur de patriote et les difficultés de tout genre qui surgirent pour eux : « Le cœur de François éclate d'indignation et de pitié », écrit Mme Coillard.

Qui fournirait aux missionnaires ce qui leur était indispensable pour vivre ? Les difficultés matérielles étaient particulièrement grandes pour Coillard qui, avec l'autorisation de la Conférence, était engagé dans d'importants travaux. Il se rendit en novembre à Bérée pour une Conférence extraordinaire où devaient être prises des décisions financières au sujet de Léribé et au sujet des traitements [1], puis à Thaba-Bossiou pour jouir de quelques

---

1. Les missionnaires renoncèrent, cette année-là, à un tiers de leur traitement. JOUSSE, *La Mission française,* t. II, p. 156.

jours de repos; c'est là qu'il écrit à sa femme, le 19 novembre 1870 :

« En ouvrant cette lettre, tu me sauras donc à Thaba-Bossiou avec nos bons amis Jousse. Tu vois que je suis égoïste, puisque j'ai cédé à tes instances et que je me suis décidé à me reposer un ou deux jours. Après avoir quitté Léribé, mon cheval s'est abattu et est tombé sur moi. J'en ai été quitte pour la peur et un terrible mal de tête. Je suis arrivé chez Phofolo, et, comme la pluie y est arrivée en même temps que moi, j'y ai passé la nuit. J'ai dormi comme un véritable sans-souci. J'étais à Bérée pour le dîner. J'ai devancé tout le monde. Les frères sont tous arrivés dans la soirée. Nous avons beaucoup causé. Ah ! comme on sent vite la différence entre un Français et le meilleur des Suisses ! Au sujet de la reddition de l'empereur et de toute son armée, on a dit : « Eh bien ! voilà au moins 90 000 hommes de sauvés ! » Quelle abomination ! Et les complications et les épouvantables désastres occasionnés par cet acte d'incomparable lâcheté ? On n'en dit rien.

« J'ai couché avec Mabille sur des barres de fer recouvertes d'une ou deux couvertures de laine. Le lendemain mercredi (16 novembre 1870), jour de séances. Oh ! mon amie ! te dire ce que j'ai éprouvé, cette après-midi où l'on s'est occupé de nos affaires, non, je ne le peux. »

Il était douloureux pour Coillard d'avoir engagé la mission dans des dépenses extraordinaires; d'autre part, il n'avait rien fait sans l'autorisation de ses collègues. Nul ne pouvait prévoir la guerre : que déciderait la Conférence ? Les travaux étaient trop avancés pour être suspendus.

« La difficulté, c'est le manque de fonds. J'ai, en fort peu de mots, donné d'abord connaissance de mon contrat, puis

exposé mes dépenses et mes dettes, et je me suis entièrement retiré de la discussion. Un moment l'on a dit qu'il fallait tout arrêter, je me suis tu.

« Naturellement, j'ai promis ou bien de ne bâtir la maison d'habitation que plus tard ou pas du tout. Tous nos billets de cette année, on tâchera de les payer. Voilà le résultat de la Conférence. Si j'avais jamais désiré faire des collectes, c'est bien maintenant. »

Il fut donc décidé que les travaux de construction du temple seraient continués. Mais les soucis matériels n'étaient pas à comparer aux angoisses ressenties pour la patrie et pour tous les êtres aimés pris dans la tourmente.

« C'est avec un sentiment d'effroi que j'essaie de vous écrire[1]. Depuis que les foudroyantes nouvelles des calamités qui désolent notre chère patrie nous sont parvenues, nous vivons sous l'empire d'un horrible cauchemar dont rien, de jour et de nuit, ne peut nous débarrasser. C'est en tremblant que nous ouvrons un journal que nous avons pourtant hâte de dévorer. Nous nous attendons au pire et nous redoutons de l'apprendre. Nous avons entendu, indirectement, parler de quelques avantages, puis de nouveaux revers. Les pluies extraordinaires que nous avons eues depuis deux mois ont tellement gonflé les rivières que les communications avec nos plus proches voisins sont à peu près nulles. Je n'y tiens plus ; demain j'envoie un exprès pour le Bas-Lessouto, et, comme c'est un bon nageur, j'ai quelque espoir qu'il ne tardera pas à nous apporter des nouvelles. Je ne me souviens pas d'avoir tant souffert dans mon esprit, et cela au milieu de mes bâtisses, avec des engagements pécuniaires

1. Lettre à M. Diény, 29 janvier 1871.

auxquels il n'était plus au pouvoir du Comité de faire face. Naturellement, bien que notre première chaumière tombe en ruines, il n'est plus question pour nous de bâtir une maison d'habitation. Nous sommes trop reconnaissants de voir enfin achevée la maison de Dieu pour penser à la nôtre ! Et quand nous pensons aux malheurs de la France, à tant de misères et de larmes ! Oh ! que le Seigneur dans sa colère se souvienne d'être miséricordieux !

« Nous ne recevons plus rien de Paris et la guerre nous place, nous aussi, dans des circonstances d'autant plus critiques que nous venions d'être à peu près ruinés par celle des Boers. Mais le Seigneur pourvoit à nos besoins d'une manière qui confond notre petite foi.

« Je suis dans une angoissante inquiétude au sujet de ma mère. »

A la même date, Coillard écrivait à celle-ci :

« Non, ma mère bien-aimée, je ne puis pas vous dire la douleur que j'ai au cœur en pensant à cette affreuse guerre et à vous. Les dernières nouvelles que nous avons eues étaient du 5 novembre. Que s'est-il passé depuis? Les Prussiens auront-ils osé aller jusqu'à Bourges et dévaster le Berry? Et vous-même, ma bonne mère, vous pensiez aller à Foëcy: l'aurez-vous fait? Comment aurez-vous passé l'hiver? Je pense à vous tout le jour; la nuit je vous vois dans mes rêves, et, bien que je sois accablé d'occupations et de soucis, rien ne peut m'arracher aux tristes pensées que j'associe à votre nom chéri. Oh! que ne donnerais-je pas pour savoir où vous êtes, comment vous allez! Je ne cesse de vous remettre aux soins de notre bon Père céleste, et, quand j'ai prié, je me sens plus tranquille.

« Je n'ai pas pu vous envoyer de l'argent par Paris à

cause de la guerre. Je vais tâcher de vous envoyer quelque chose par ma belle-mère et mes belles-sœurs en Angleterre. Si seulement je vous possédais sous notre toit, comme nous vous soignerions, ma mère bien-aimée! Quand vous écrirez, donnez-nous des nouvelles de toute la famille. Qu'est devenu mon frère Coillard qui était à Orléans? A-t-il perdu beaucoup? Quels sont ceux de mes neveux qui sont allés à la guerre? Nous, ici, nous avons été mis dans une extrême difficulté à cause de nos travaux et du manque d'argent. Mais le Seigneur y pourvoit. Nous n'avons pas arrêté la construction de notre temple; maintenant il est presque terminé et nous espérons en faire la dédicace en mars. Ce sera une grande fête et je pense baptiser plusieurs de mes catéchumènes ; M. Jousse, qui viendra avec son église, nous amènera aussi son contingent. Notre temple est un grand bâtiment en pierre de 70 pieds sur 34. Il est couvert en fer galvanisé, a dix fenêtres et peut aisément contenir de 600 à 650 auditeurs.

« Nos chrétiens nous ont beaucoup aidés et avec une bonne volonté qui ne s'est jamais démentie. Nous sommes bien fatigués et nous voyons avec joie approcher le moment où nous n'aurons plus sur les bras d'ouvriers à nourrir et à payer. »

Coillard se rendit seul à la Conférence de Thabana-Morèna, en avril 1871. Ces séparations étaient toujours douloureuses.

Mme Coillard s'inquiétait. Déjà le passage de la petite rivière Hlotsé lui donnait du souci; aussi, dès qu'il l'a traversée, Coillard griffonne quelques mots au crayon :

« Je viens de passer la Hlotsé et suis sain et sauf. Maintenant, ma bien-aimée, ne sois pas triste. C'est un manque de foi de s'inquiéter comme tu le fais à mon sujet.

Est-ce que j'ai laissé le Seigneur à la maison? Ne suis-je pas encore avec lui en voyage, aimé par lui et gardé par lui? Et toi de même, ma bien-aimée. Comme cette pensée me fait du bien. Je te regardais jusqu'à ce que nous ayons disparu dans les bas-fonds. Nos yeux comme nos cœurs s'envoyaient des messages électriques. Je me sentais le cœur bien gros; puis cette pensée est venue me faire du bien ; je me suis dit : « Non, ce n'est ni avec Mikéa, ni avec Nathanaël que je laisse ma femme, mais c'est avec notre bon Père et notre Ami. » Eh bien ! reste en paix, ma chérie, oui, en paix. »

A propos du parti que Mme Coillard avait pris de rester seule à Léribé, son mari lui écrit de Morija le 17 avril 1871 :

« On dit que tu es une héroïne. Pauvre consolation dans ta solitude! »

Au moment où la Conférence se réunissait, la nouvelle arrivait de la conclusion de la paix.

« C'est donc la paix, une paix onéreuse et qui ne durera pas longtemps assurément[1].

« Les travaux de la Conférence ont commencé hier et, malgré moi, j'ai aussi ma petite part de travail et la prédication du dimanche. Je le regrette pour les gens, j'ai prié Germond de demander quelqu'un d'autre, mais on n'a pas voulu en entendre parler et la chose m'est restée. Je me demande ce que je vais prêcher. Ce passage de Zacharie éclipse tout : « J'ouvrirai les cieux... »

---

1. Lettre à Mme Coillard, 20 avril 1871.

Dimanche 23 avril 1871.

« Aujourd'hui, à 11 heures, a commencé le service, il y avait plus de mille auditeurs, c'était magnifique. J'ai prêché sur le témoignage du chrétien, Actes I, 8. M. Maitin a fait une allocution puis, avec M. Germond, a procédé au baptême de trente-neuf personnes. »

Coillard comptait prolonger son absence; mais, ayant dû avancer la date de la dédicace du temple de Léribé, il rentra à sa station les derniers jours d'avril pour tout préparer. Il raconte cette solennité à sa mère dans une lettre du 4 juin :

« Ma mère bien-aimée, je ne puis pas vous dire la joie que j'ai éprouvée en recevant votre bonne lettre l'autre jour et en apprenant que le Seigneur a miséricordieusement veillé sur vous pendant ces temps de calamité nationale. Pendant ces longs mois où vous avez gardé le silence, je comptais les jours et je me demandais avec angoisse quand j'entendrais parler de vous. Je dévorais avec avidité tous les petits détails de cette affreuse guerre. Les journaux me montraient déjà les Prussiens à Vierzon, d'autres assuraient même qu'ils avaient pris Bourges. Ce que nous avons souffert dans notre esprit, ma femme et moi, ne peut pas se dire. Ce n'est que dans la prière que nous pouvions trouver le calme pour nos esprits agités. Enfin votre lettre et d'autres sont venues nous tranquilliser.

« Que je plains mon pauvre frère qui a perdu tout son mobilier à Orléans! Où est-il, lui et sa famille? J'aurais voulu vous écrire plus tôt, mais mes occupations ne me l'ont pas permis. Vous savez, ma chère mère, que, lorsque les nouvelles de la guerre nous sont arrivées, nous étions en train de bâtir notre temple.

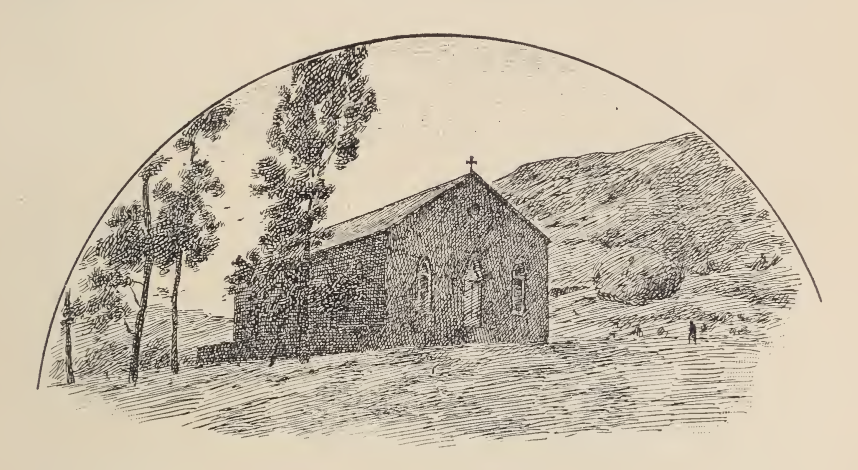
« Nous avons passé par des moments de solennelle

inquiétude. Notre unique ressource était la prière. Un jour que je me sentais abattu plus que d'habitude et que j'épanchais mon cœur devant Dieu, ma femme, qui a toujours été mon ange consolateur, me demanda de lire un passage et je tombai sur celui-ci : « J'ai exaucé ta prière, j'ai vu tes larmes. » Ce fut comme une voix directe du ciel, et ce ne fut pas la seule; je pus moi aussi, comme le prophète Élie au désert, couché sous son genêt, me lever, prendre des forces pour continuer la grande tâche que le Seigneur m'avait confiée.

« Un dimanche matin, c'était le 8 janvier, je ne l'oublierai jamais, bien que j'aie mauvaise mémoire pour les dates, j'étais allé à cheval prêcher à une de nos annexes. Le temps approchait pour mes paiements, et, bien que je me sentisse calme et confiant dans le Seigneur, j'avais toujours cette perspective devant mon esprit. Le soleil était de feu, je rentrai le soir à la maison, fatigué et peu disposé à causer. Ma chère Christina, toujours aux petits soins, était toute radieuse: «Voici des lettres, me dit-elle, qui sont arrivées pendant ton absence, veux-tu les lire? » — « Non, ma chérie, je me sens trop fatigué. » — « Lis-les, elles te feront du bien; veux-tu que je les lise, moi? » Je les prends, et quelle n'est pas ma surprise d'y trouver une liste de souscriptions de près de 2 500 francs. C'était notre précieux ami, M. Buchanan, le pasteur presbytérien de Natal, qui avait fait un appel, et nos amis de Natal y avaient répondu avec un empressement et une générosité qui nous confondent et nous humilient. Depuis lors, plusieurs amis nous sont venus en aide; même nous avons reçu, d'un missionnaire allemand de notre connaissance, 75 francs, avec une lettre admirable que je voudrais pouvoir vous envoyer.

« C'est dimanche dernier, le jour de Pentecôte (28 mai

1871), que nous avons fait la dédicace de notre joli temple. MM. Jousse, Maitin, Keck, Dyke, Mabille et Casalis, avec leurs familles, sont venus pour l'occasion. Mon vieil ami, le chef Molétsané, qui vient d'être baptisé sous le nom d'Abraham, était là aussi et tous les élèves de l'école supérieure. Tout ce monde-là a été hébergé par nous. Les wagons des missionnaires et leurs tentes formaient un joli campement dans le jardin, sur la pelouse, à côté de la maison. A peu



Léribé — Le temple

près trois cents chrétiens d'autres églises, des anciens, des catéchistes, des délégués étaient venus prendre part à notre fête. Eux étaient logés par nos chrétiens qui avaient bâti des chaumières rondes tout exprès, avec un courage qui ne s'est pas démenti. Ma pauvre femme a eu beaucoup à faire. Nous nous étions préparés de notre mieux pour la circonstance. Nous avions du bois, de la farine et de la viande en abondance. Les services ont commencé le samedi par une réunion de salutations fraternelles où il s'est dit d'excellentes choses.

« Le dimanche matin, à 11 heures, des centaines de

chrétiens et de païens, la plupart endimanchés, se trouvaient réunis devant la remise du wagon, là où nous avions tenu si longtemps nos services en plein air. Après avoir invoqué la bénédiction du Seigneur, nous nous rendîmes en procession à l'église, chantant des cantiques. Nous nous arrêtâmes à la porte, que j'ouvris, au milieu d'un profond silence, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Nous entrâmes avec ordre ; mais le temple fut bientôt comble, et mon ami Casalis, aidé de Johanné et d'Élia, rassembla, près de la remise, les centaines de païens que la circonstance avait attirés et leur prêcha l'Évangile. A l'église, je pris possession de la chaire pour y déposer la Parole de Dieu; je fis un tout petit discours. M. Mabille lut la prière de Salomon, M. Dyke fit la prière de dédicace, M. Jousse prêcha et M. Maitin termina le service. M. Jousse prit pour texte « Ébénézer ». Je me sentais si ému que je ne pus retenir mes larmes tout le temps du service. Que le Seigneur est bon, qu'il est fidèle ! Tout le passé se retraçait avec force à mon esprit, et c'était trop pour moi.

« J'avais composé des cantiques pour l'occasion, que Mabille avait imprimés sur des feuilles volantes et que nous avons distribués. On les a chantés en chœur à quatre et à cinq parties. Cela m'a fait souvenir d'Asnières.

« Le premier c'est une paraphrase des paroles de Jacob :

« Certainement le Seigneur est ici, et je n'en savais rien ; que ce lieu est redoutable ! C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux.

« Seigneur, prends possession de cette maison que nous osons te dédier. Ne t'y arrête pas seulement en passant, mais fais-y ta demeure permanente. Mais pourrais-tu y demeurer ? Oui, tu y demeureras, bien que les cieux et la terre ne puissent te contenir. Oh ! incline ton oreille vers nous, quand nous te prierons dans ce lieu. Quand nous y sommes enseignés, que ce soit toi qui

nous enseignes. Oh ! verse sur nous ton Saint-Esprit. Ouvre, ouvre les canaux des cieux et que, de tous côtés, ce ne soient que des pluies abondantes et des torrents de bénédictions. »

« Notre deuxième cantique, c'est une antienne :

« Il est bon et sa miséricorde demeure à toujours. Louons-le tous. Ceux qui se confient en Lui sont comme la montagne de Sion qui ne peut être ébranlée. Il est un secours et un bouclier pour tous ceux qui le craignent. »

« Notre troisième cantique était notre Ébénézer :

1. « C'est ici notre Ébénézer, le monument que nous avons élevé à ta gloire, Seigneur. Quand nous étions dans la difficulté, quand nous étions dans les larmes, au milieu des épreuves, au milieu de nos détresses, jusqu'ici tu nous as secourus. De la voix et du cœur nous te glorifions. Tu es rempli d'un amour qui ne peut finir.

2. « C'est ici notre Ébénézer, le monument de notre reconnaissance. Nous l'avons élevé avec des cœurs débordants de joie. C'est un témoin de ton amour et de tes bénédictions dont la grandeur et le nombre ne sauraient se dire. De la voix et du cœur nous te glorifions. Tu es rempli d'un amour qui ne finira jamais.

3. « C'est ici notre Ébénézer, le monument de notre foi. En te possédant, nous possédons toute bénédiction. Tout est joie dans le cœur, c'est la paix pour toujours. De la voix et du cœur nous ne cesserons de te glorifier. Si tu nous as secourus jusqu'ici, tu continueras à nous secourir. Tu es bon, tu es patient, Père nous espérons en toi. Tu es rempli d'amour, ton amour ne finira jamais. »

« Le service a duré plusieurs heures, mais il ne m'a paru qu'un moment. L'après-midi, nous dûmes avoir le service en plein air à cause de l'affluence des païens. Pendant que mes frères et sœurs prenaient un peu de bouillon en guise de dîner, j'avais déjà improvisé des sièges sur l'herbe et une

chaire devant le temple. Une immense congrégation se trouvait réunie. Christina et moi, assistés de quelques frères et des anciens de l'église, nous amenâmes en procession les cinquante et quelques candidats qui devaient être baptisés, en chantant une paraphrase du Psaume XXIII : « L'Éternel est mon berger. » A leur approche, l'assistance se leva et entonna un beau cantique : « Vous qui désirez entrer dans le troupeau du Seigneur..., » pendant que les catéchumènes prenaient leurs places. Plusieurs frères firent d'émouvants discours, entre autres Mabille, qui toucha vivement l'auditoire, et M. Keck. Après quoi eurent lieu les baptêmes. Ce fut un moment très solennel. Je baptisai vingt-six de mes catéchumènes de Léribé, hommes et femmes, dix-sept ou dix-huit de Koakoa, et M. Jousse sept ou huit de Thaba-Bossiou.

« Le lendemain eut lieu une conférence publique avec les membres des diverses églises, où se traitèrent des questions de discipline ecclésiastique. L'après-midi, nous eûmes la sainte Cène avec plus de trois cents communiants. Tous les missionnaires et leurs femmes communièrent d'abord en français, M. Keck et moi officiant; l'émotion était grande lorsque nous entonnâmes dans notre langue : « Gloire soit au Saint-Esprit... » Les frères, deux à deux, servirent les autres tables. Nous ne sortîmes de l'église qu'après le coucher du soleil. Après le thé, la cloche nous y rappela. C'était pour une réunion d'adieux fraternels, présidée par mes deux anciens Élia et Nathanaël. Elle dura jusque vers onze heures, mais personne ne trouva le temps long. On sentait que ceux qui parlaient, parlaient du cœur. Le lendemain, les natifs commencèrent à partir, et nous eûmes un jour de repos et de jouissance avec nos frères et sœurs, mais eux aussi, le surlendemain, mercredi, durent partir. Nous les accompagnâmes jusqu'à la première étape,

puis, nous dûmes pourtant nous séparer et revenir à la maison.

« Au retour, c'est au temple que nous nous rendîmes[1], comme par instinct, et là seuls, tout seuls, nous nous abandonnâmes au courant des pensées qui remplissaient nos cœurs.

« Il est donc passé ce beau jour, le jour le plus beau de notre vie de missionnaires! Est-ce bien une réalité? Toute notre carrière repassait devant notre esprit avec ses épreuves, ses combats, nos mille et une causes de découragement, puis la guerre qui a désolé le Lessouto, notre expulsion, notre long exil, nos pérégrinations, nos maladies, puis notre retour avec ses joies et ses amertumes, puis nos travaux, notre entrain, notre bonne entente, et puis ce sombre, cet épais nuage qui venait couvrir le tout comme d'un linceul, les malheurs de la patrie, nos angoisses! Mais non, il suffit : « C'est ici notre Ébénézer! Jusqu'ici le Seigneur nous a secourus.» Il nous semblait qu'un rayon divin vînt alors nous illuminer, que, dans cet endroit sacré, nous étions dans la compagnie des anges, que la porte des cieux s'était ouverte, et que nous aussi, comme Jacob, nous entendions la voix de Dieu nous parler, pour l'avenir, de bénédictions et de prospérité. »

---

1. Lettre au Comité, 24 juin 1871, impr. dans *J. M. E.*, 1871, p. 247.



DURBAN

CHAPITRE VII

A LÉRIBÉ

1871-1874

Lettre de Makotoko à la Mère Bonté. — Mort de Johanné Nkélé. — Pour le service du Seigneur. — Besoin de secours. — Le premier synode des églises du Lessouto. — Difficultés. — Une visite à Molapo. — Visite de M. et Mme Paul Berthoud. — Mission extérieure. — Construction de la maison d'habitation. — Demande de congé. — Difficultés du travail à Léribé.

Le premier dimanche après la dédicace du temple de Léribé, Coillard écrivait à sa mère (4 juin 1871) :

« Le voilà donc passé, le jour que nous avions tant désiré ! Notre église est ouverte. Je ne prêcherai plus en plein air ! Vous ne pouvez pas savoir tout ce que cela veut dire, ma bonne mère. Aujourd'hui — dimanche — j'aurais pu prêcher des heures, tant je me sentais heureux ! »

A Léribé, le paganisme se montrait de nouveau fort hostile, mais l'église restait fidèle : ainsi Makotoko écrivait, le 9 juillet 1871, à la mère de son missionnaire :

« Ma mère, je suis Nathanaël Makotoko, je vous salue dans l'amour du Seigneur. Depuis que la guerre a éclaté en France, mon cœur est rempli de tristesse. Je sais ce que c'est que la guerre, quelles souffrances elle apporte avec elle. Je pensais à vous, je vous savais très âgée, je me demandais tristement si vous quitteriez le monde sans me connaître ; et, quand je pensais à vous envoyer mes salutations, je me disais que votre grand âge ne vous permettrait peut-être pas de me comprendre. Mon pasteur me dit que non ; aussi, maintenant que la guerre est finie et que

les lettres vont et viennent sans entraves, mon cœur brûle au dedans de moi, et je viens vous le dire. Je parlerai peu toutefois, car je ne suis qu'un enfant. Vous avez envoyé votre fils au Lessouto, au nom du Seigneur. Son amour pour vous nous dit votre amour pour lui. Vous avez d'autres enfants, vous les voyez près de vous ; toutes vos pensées sont pour celui qui est parmi nous.

« Vous croyez que vous avez un seul fils à Léribé, parce que vous en avez envoyé un seul. Non, ma mère, vous en avez deux : le deuxième c'est moi, Nathanaël. C'est vous qui m'avez enfanté au Seigneur, car c'est vous qui avez donné la naissance au serviteur de Dieu, mon bien-aimé pasteur, qui est venu m'arracher des ténèbres pour me faire marcher dans la lumière. Vous avez beaucoup d'enfants à Léribé, et vous en aurez beaucoup plus encore ; moi, je m'appelle votre fils. Je ne dis pas de vaines paroles, ce que je dis sort de mon cœur : j'aime la mère de mon pasteur, je prie pour elle. C'est à vous que je dois le bonheur, dont je jouis, de connaître et de servir Dieu. Soyez bénie ! Vous n'avez pas vu ma figure ici-bas, mais vous me connaîtrez dans le ciel où nous allons.

« Ma salutation, c'est bien peu de chose ; acceptez-la toutefois comme un gage de l'affection d'un de vos enfants : c'est un bœuf noir aux cornes fourchues. C'est ainsi que je me fais connaître à vous, ma mère ! Que vos fils et vos filles qui sont près de vous me connaissent aussi et me comptent comme l'un d'eux. Et, quand vous pensez à votre fils bien-aimé que vous nous avez envoyé et que nous aimons, pensez aussi à votre autre fils qui se nomme

« NATHANAËL MAKOTOKO. »

Coillard joignait son message au précédent (9 août 1871) :

« Ma mère bien-aimée, cette lettre de Nathanaël vous fera, je suis sûr, un grand plaisir. Il ne parle pas à la légère ; ce qu'il dit, il le pense. Depuis mon arrivée dans ce pays, il a toujours été pour moi un fidèle ami ; depuis sa conversion il est devenu un frère dont le dévouement ne connaît pas de bornes. Je m'occupe rarement de travaux manuels, soit au jardin, soit ailleurs, sans qu'il s'y associe avec entrain et persévérance. C'est un chef, il a beaucoup de

dignité; il réfléchit admirablement, dans sa vie, cette charité qui ne soupçonne pas le mal, qui excuse tout, qui supporte tout. Ce que j'ai déjà demandé à mon beau-frère de vous envoyer et ce que je vous envoie encore par lui pourra se monter à 100 francs : c'est la valeur du bœuf de Nathanaël. Écrivez un petit mot à Nathanaël non seulement pour le remercier de son présent, mais surtout pour répondre à sa lettre. C'est un homme très intelligent.

« Le dimanche 30 juillet a eu lieu l'enterrement de notre bon Johanné Nkélé, le premier Mossouto que j'ai baptisé[1] et lui aussi un ami fidèle, sincère et dévoué, mon bras droit, une colonne dans l'église. C'est un coup terrible pour mon église, pour ma femme et pour moi. Il était si bon, si aimable, si prévenant, si dévoué pour Christina. Peu de jours avant sa mort, il me demanda de vos nouvelles et me chargea de salutations pour vous, « sa grand'mère, » comme il vous appelait toujours. Selon la coutume du pays, il désirait accompagner ses salutations d'un présent : c'était une belle brebis blanche. Je lui dis que je vous transmettrais ses amitiés et que nous parlerions de la brebis quand il serait guéri. Il secoua la tête et ne dit rien ; il avait le sentiment que son départ était proche et il ne se trompait pas. Il a gardé sa connaissance jusqu'au dernier moment. Peu d'heures avant son agonie, il envoyait ses salutations à Christina. Quand il ne parlait plus à personne, il essayait encore de me faire comprendre ce qui se passait en lui.

« J'étais si ému près de cette fosse où nous venions déposer ses restes mortels, que je dus céder la parole aux membres de l'église qui, eux, avaient tout autant de peine à maîtriser leur émotion et à se faire entendre au milieu des

---

1. Voy. ci-dessus, p. 25. — Coillard a donné un récit détaillé des derniers moments de Nkélé dans *J. M. E.*, 1872, p. 91-94.

sanglots de la congrégation. Vous savez que le Sauveur a dit que « ceux qui quitteraient père, frères ou sœurs, pour l'amour de lui, en recevraient déjà dans cette vie cent fois autant ». Or Johanné était un de ces frères promis par le Seigneur. Il s'en est allé en paix et avec joie ; sa mort a été le complément de sa vie de chrétien. Si c'était là le seul fruit de mon ministère en Afrique, je n'aurais pas travaillé en vain, et vous, ma mère bien-aimée, vous trouveriez, dans le salut d'une si belle âme, une grande récompense pour tous les sacrifices que vous avez faits pour Dieu. »

Peu après ces funérailles, « le monde eut aussi sa fête ; il s'agissait d'une cérémonie païenne, on la célébra par bravade avec beaucoup de tapage » ; un orage se déchaîna et deux jeunes filles furent foudroyées.

Cet événement[1], suivi de deux ou trois cas de mort non moins remarquables, produisit une vive impression sur l'esprit des païens. Ces avertissements ravivèrent le zèle et la vigilance des chrétiens, et l'évangélisation des villages fut poussée avec vigueur. Dans chaque hameau où se trouvait un chrétien, homme ou femme, le culte public du matin fut établi sans effort et sans peine. Ces étincelles éparses, rassemblées en un foyer commun, communiquèrent aux réunions de prière, au commencement de l'année 1872, une chaleur qui embrasa tous les cœurs.

Mais, en face de la tâche grandissante, Coillard ne se sent pas soutenu comme il voudrait l'être par les amis des missions dont il se considère, à juste titre, comme le mandataire :

« S'il est une pensée douce au cœur du missionnaire[2],

1. Rapport à la Conférence de Bérée de 1872, dans *J. M. E.*, 1872, p. 325-326.
2. Lettre du 16 juillet 1872, impr. dans *J. M. E.*, 1872, p. 401 et suiv.

c'est bien celle qu'il possède des amis dans la mère-patrie. D'amis personnels, peu peut-être, car, depuis son départ, une nouvelle génération s'est levée; de ceux qui l'ont connu personnellement, plusieurs sont déjà entrés dans leur repos; d'autres, absorbés par les œuvres et les besoins qui les entourent, ont vu leurs rapports avec lui se ralentir, puis s'éteindre tout à fait. Ils s'en sont consolés en lui donnant rendez-vous au ciel. Mais qu'importe, après tout, pourvu qu'ils aient toujours son œuvre à cœur, qu'ils la suivent de loin avec intérêt et implorent encore sur elle la bénédiction d'En-Haut. Que cette pensée fait de bien, comme elle embellit la solitude et adoucit les épreuves! Reconnaissant même pour cette collaboration tacite, le missionnaire ne demande pas que l'on s'occupe de lui; il peut dire de son œuvre ce que Jean-Baptiste disait du Sauveur: Il faut qu'elle croisse et que je diminue.

« Mais l'avouerai-je, chers amis? un nuage vient parfois — bien à tort sans doute — obscurcir ces sentiments-là. Je m'en veux d'avoir de telles pensées, pardonnez-moi pourtant de vous les dire en toute simplicité. Je me demande quelquefois si, en France, l'on croit vraiment à l'œuvre des missions? Et lorsque, par toutes sortes de raisonnements d'un patriotisme chrétien, ému d'une sainte jalousie, je me persuade que oui, alors voici une nouvelle question qui surgit: Comment se fait-il donc qu'il y ait si peu de vocations de missionnaires? C'est un problème pour nous et qui occupe souvent nos pensées. Le résoudre serait guérir une grande plaie. Oh! jeunes gens de France, jeunes gens chrétiens, vous que Dieu a fait passer des ténèbres à sa merveilleuse lumière, que faites-vous? En entendant nos cris de détresse et en jetant les yeux sur la carte du monde païen, un tressaillement intérieur ne vous aurait-il jamais répété cet ordre impérieux: « Le Maître est là et il t'appelle? » Ne

craignez rien! si la vie de missionnaire a ses épines, elle a ses fleurs aussi; le Seigneur sait compenser les unes par les autres : tout est en harmonie. Les liens sacrés qui peuvent vous attacher au sol natal s'étendront, mais ne se briseront pas : ils sont noués dans le ciel. N'hésitez pas, « nul qui va à la guerre ne s'embarrasse des choses de la vie, afin qu'il puisse plaire à celui qui l'a enrôlé. »

« Pardonnez-moi cette digression si c'en est une. Lorsque je reçois une missive de quelque employé du gouvernement britannique, je lis en grosses lettres imprimées sur la grande enveloppe qui la contient : *On her Majesty's service;* cela donne à une feuille de papier une étonnante importance. Eh bien! lisez aussi en tête de ma lettre, en caractères de feu, ces paroles: « Pour le service du Seigneur! » C'est un message qui vient en son nom, un message pour vous. »

La mission du Lessouto avait besoin de renforts, son personnel se trouvait diminué. Le Comité de Paris envoya M. Preen, ancien missionnaire au Sénégal; mais, après les épreuves des années 1870 et 1871, il ne pouvait, pour le moment, rien faire de plus. De son côté, l'église libre du canton de Vaud entendait le cri d'alarme poussé, à la fin d'octobre 1871, par Mabille : « Vous nous avez aidés de fonds pendant cette malheureuse guerre, vous nous avez aidés de prières, donnez-nous maintenant des hommes[1]. » Et elle mettait à la disposition de la mission du Lessouto, momentanément, avant de fonder une mission elle-même, MM. Ernest Creux et Paul Berthoud. M. et Mme Creux s'embarquèrent le 26 février 1872. M. et Mme Paul Berthoud ne s'embarquèrent que le 20 novembre, avec M. Louis Cochet qui retournait au Lessouto et un nouveau missionnaire, M. Frédéric Kohler.

---

1. *Lettres missionnaires de M. et Mme Paul Berthoud, 1873-1879,* publiées par Gaston de la Rive, Lausanne, 1900, in-8, p. 6. — Jousse, *La Mission française,* t. II, p. 164.

Le 16 juillet 1872, Coillard écrivait :

« J'ai fait dernièrement (après le 15 juin) une échappée à Thaba-Bossiou. En cette saison, c'est un voyage à cheval de deux jours. Frère Jousse m'avait invité à une fête de baptêmes. Une autre grande attraction pour moi, c'était d'aller souhaiter la bienvenue aux amis Creux et Preen et causer de la France et de ma bonne vieille mère que M. Preen a vue. Dirai-je les délicieux moments que nous passâmes ensemble ?

« Nous venons, à notre tour, de recevoir la visite de M. Creux que frère Jousse nous a amené. Ce frère nous a fait du bien, il a dû le sentir lui-même. Dans notre réunion d'église du vendredi, où nous reçûmes ses salutations avec celles des églises de Suisse, nous lui répondîmes par les nôtres, et, en voyant parmi nous cet enfant des églises d'outre-mer, la force de nos sentiments nous faisait dire tout bas : « Je crois à la communion des saints ; » il fallait bien y croire puisque nous la sentions. Le dimanche, nous n'avions qu'un auditoire ordinaire, mais ce fut un jour béni.

« M. Creux impressionna vivement l'assemblée par un discours qui perdit pourtant de son parfum par la traduction ; l'attention était intense. Aussi quand, à son tour, M. Jousse monta en chaire et que, dans son discours, il montra la dette immense que les Bassoutos ont contractée vis-à-vis des églises de France, dette qu'accroissent encore les sacrifices, les prières, les larmes de nos pères, mères et amis, l'émotion ne put plus être contenue et le service se termina au milieu des sanglots. L'après-midi, dans une réunion d'édification mutuelle, nous entendîmes encore d'émouvants échos des belles choses qui s'étaient dites le matin.

« Vous ai-je déjà parlé de nos réunions de prière au commencement de l'année ? Elles ont eu un cachet tout

particulier de ferveur et de solennité. Sans préméditation aucune, nous nous sommes surpris priant, intercédant pour des personnes dont on nous proposait les noms. Depuis lors, quelques-unes de ces personnes se sont converties, en petit nombre certainement, comparées à notre liste primitive. Mais c'est une garantie que le Seigneur nous a déjà entendus. »

Coillard était, lui aussi, saisi d' « un tressaillement intérieur » en regardant la carte de l'Afrique. Il sent l'immensité de l'œuvre, il voudrait reprendre son projet de mission chez les Bapédis formé en 1864 déjà, avec Mabille. Coillard, comme Mabille, est hanté par l'idée de la mission lointaine; il craint que les églises de France ne s'en désintéressent; il voudrait que les églises du Lessouto entreprissent elles-mêmes une œuvre de mission et il écrit à M. Casalis (22 juillet 1872) :

« Quant à la mission chez les Bapédis, j'en ai discuté le projet avec Mabille quand j'étais à Motito. Mon idée, c'était que ce fût l'œuvre des églises du Lessouto, et non de celles de France et encore bien moins de celles de Suisse. Je n'ai pas changé. Un missionnaire ayant déjà de l'expérience et connaissant la langue, qui partirait avec une escouade d'évangélistes et de maîtres d'école, serait certainement dans les circonstances les plus avantageuses pour y faire une belle œuvre. J'espère encore voir ce plan-là réalisé.

« Vous m'excuserez, n'est-ce pas, de vous avoir parlé avec autant de franchise. C'est que nous avons vraiment besoin que nos amis nous secondent. Notre tâche est grande et onéreuse. Une chose qui me fait de la peine, c'est de voir que notre mission sort des mains des églises de France. Savez-vous que la majorité de vos missionnaires à l'œuvre maintenant sont Suisses? D'où vient donc qu'il y a si peu de vocations parmi les jeunes gens pieux de la France?

Cela ne m'étonne pas et ne vous étonnera pas non plus si vous comparez ce que les églises de Suisse font pour les enfants qu'elles ont envoyés et l'abandon dans lequel les églises de France laissent les leurs. C'est une question bien sérieuse pour la prospérité et pour l'avenir de la mission française, et je ne puis m'empêcher de vous la signaler. »

A la Conférence de Bérée, en avril 1872, il avait été décidé de constituer et de convoquer un synode général des églises du Lessouto. La vie d'église avait fait de grands progrès dans chaque station; le temps était venu de lier en un faisceau des forces éparpillées et sans autre lien qu'une communauté de foi[1].

« Des conseils presbytéraux, consistoires, synodes[2], sont sans doute à nos yeux de grands mots pour de petites choses; toujours est-il que tout doit avoir un commencement et que nous avons planté un jalon qui marque un grand progrès. J'ai rarement éprouvé autant de joie qu'à ce sujet-là. C'était un besoin senti dans nos églises; nous avons prévenu, chez nos hommes chrétiens, un désir qui, avant peu, eût pris la forme d'une demande positive. Aussi, lorsque, à mon retour de la Conférence, dans une réunion générale de l'église et de ses annexes, j'exposai en peu de mots nos plans, j'aurais voulu que vous entendissiez les discours de Nathanaël, d'Élia Mapiké et d'autres et que vous lussiez sur les figures les impressions des cœurs. L'affaire prend peut-être aux yeux des païens des proportions démesurées. Molapo en paraissait terriblement mal à son aise et me demandait, avec une anxiété mal cachée, si les chefs auraient le droit de siéger à ce grand lékhotla. Cela me fournit l'occasion de lui rappeler qu'il a abandonné la place qu'il aurait

1. Jousse, *La Mission française*, t. II, p. 167.
2. Lettre à M. Eugène Casalis, 15 juin 1872.

pu y occuper avec honneur. Cela le toucha et il me demanda de continuer à prier pour lui.

« Pauvre Molapo! il est malheureux, je le plains de tout mon cœur. Je guette toujours les signes de son retour. Quelquefois il me semble bien près, et puis survient un changement subit et le voilà plus loin que jamais. Ça ne fait rien, il reviendra si la parole de notre Sauveur est vraie que personne ne peut ravir ses brebis de sa main. Oui, elles peuvent s'égarer, mais se perdre, non. Ces temps-ci, Molapo se montre animé de bonnes dispositions, c'est-à-dire qu'il est moins hostile. Il sent que son pouvoir s'affaiblit dans ses mains; il est malade de corps et d'esprit; tout cela sûrement doit le rapprocher de son Dieu.

« Lydia est une chrétienne courageuse. Il y a quelque temps, les femmes chrétiennes du village se réunissaient chaque jour dans sa cour pour la prière. Le chef en prit ombrage et interdit ces petites réunions. Je les établis alors chez une veuve dans le village même. Lorsque j'y allai, j'eus un entretien sérieux avec Molapo où, dans un accès de colère, il se plaignit amèrement de ce que je persistais à évangéliser son village, tandis qu'en France je ne pourrais pas parler des choses de Dieu à un individu sans être mis en prison. Je lui montrai mon mandat : aller et annoncer l'Évangile à toute créature. J'illustrai aussi par les feux qui annuellement brûlent l'herbe du pays, cette parole du Sauveur : « Je suis venu apporter le feu sur la terre. » J'étais à peine rentré chez moi qu'éclata soudainement ce terrible orage dont j'ai parlé[1] dans mon rapport, et qui consterna tout le monde. Depuis lors la prière se fait chaque matin chez Élisabeth Manyamatsané. J'ai donné une petite cloche à Lydia et vous seriez certainement intéressés de la voir sor-

1. Voy. ci-dessus, p. 210.

tir de sa cour, vers les 7 heures du matin, et sonner sa cloche. Elle ne s'arrête point, elle doit traverser le village pour arriver chez Élisabeth ; mais *ding, ding, ding,* la cloche sonne toujours.

« Nous y allons à tour de rôle et pour cela il faut partir au point du jour. Nous y avons eu, dernièrement, de bonnes petites congrégations. Ce n'est pas seulement dans le village du chef que se fait publiquement la prière du matin, mais dans tous les villages et hameaux où se trouve un chrétien, une chrétienne plutôt, car les femmes en général nous édifient par leur zèle. »

Le synode général s'ouvrit, le 25 septembre, à Thaba-Bossiou ; Coillard en était le secrétaire. Les séances durèrent trois jours et demi et la clôture eut lieu le 30, dans la matinée. MM. Jousse, Mabille et Coillard formaient la Commission synodale ; ce dernier rédigea le rapport [1], qui se termine par ces mots :

Ainsi se passèrent ces quelques jours, si riches en doux souvenirs et en bénédictions, jours qui ouvrent une ère nouvelle pour notre œuvre dans ce pays. Nous ne nous dissimulons pas que nous sommes au moment d'une crise, mais nous comptons sur le Seigneur et sur vos prières, amis des missions.

En effet, plus l'œuvre s'affermissait et s'étendait, plus aussi s'accentuait l'opposition des païens.

« J'ai l'intime conviction [2] que, ne fût-ce le gouvernement britannique, nous pourrions nous attendre à des persécutions. Le mépris dont on abreuve les chrétiens ne connaît pas de

---

1. *J. M. E.*, 1873, p. 7-12.
2. Lettre au Comité, 9 novembre 1872.

bornes et il semble maintenant que d'exhorter un païen, ce soit jeter ses perles devant des pourceaux. La rage des païens ne serait que de la fumée si seulement l'église était vivante et unie. Hélas! pour ne parler que de Léribé, c'est pour nous un temps de sécheresse et de famine comme aux jours d'Élie. L'école, à cause de l'opposition formidable des païens, est réduite à ses plus petites proportions; les assemblées du dimanche ne se composent guère que de nos professants; nous ne voyons plus de conversions, les intérêts matériels semblent absorber les enfants de Dieu et, ce qu'il y a de plus navrant, l'ennemi a fait invasion dans le sanctuaire. J'ai eu la douleur, tout dernièrement, de suspendre ou de retrancher cinq ou six membres. »

« Pour nous, écrit encore Coillard à sa mère, le 9 janvier 1873, l'année a commencé dans la tristesse. Le chef Molapo s'est dernièrement montré animé des plus mauvais sentiments, parce que les chrétiens refusent de travailler pour ses concubines. Il a pris tout le bétail d'Élia Mapiké et de Nathanaël Makotoko, et il fait tout ce qu'il peut pour disperser au loin nos quelques chrétiens. C'est un temps d'épreuves que nous traversons. »

La crise s'aggrave, on en suit la marche dans le journal intime :

Dimanche 12 janvier 1873. — « Sauve-moi des grandes eaux! » Que je comprends ce cri du psalmiste! Les eaux débordées m'emportent : la rage des païens, la léthargie de l'église, la méchanceté, la corruption de mon cœur! Oh! que de vagues, que de tempêtes!

Lundi 13 janvier. — Le Sauveur a dit : « Si je ne vous affranchis, vous ne serez pas véritablement libres. » D'où vient donc ce péché qui, par moments, me gouverne encore avec tant de tyrannie? Ne serais-je pas encore libre? Ne

serait-ce pas Jésus lui-même qui m'aurait délivré? Me serais-je délivré moi-même? Nous sommes maintenant au milieu d'un ouragan.

Jeudi 16 janvier. — « Esprit, viens des quatre vents et souffle sur ces morts et qu'ils revivent! » (Ez. xxxvii, 9.)

Hier, le 15, je suis allé chez Molapo accompagné par Éléazar. J'avais le cœur gros, je ne parlais pas. Selon mon habitude, en passant devant la petite caverne, nous nous y assîmes, et, nous découvrant la tête, j'offris au Seigneur une courte prière. Nous trouvâmes le chef au lékhotla entouré des hommes du village. Personne ne parlait. Molapo, assis sur une chaise, mangeait de mauvaises pêches. Après l'avoir salué et avoir pris une chaise au milieu d'un grand silence, je parlai au chef à peu près dans ces termes : « Mon maître ! Je ne suis pas venu pour causer, mais pour affaires. Ce village est mon village; ici, je ne suis ni un étranger, ni un voleur. Moshesh lui-même m'y a placé, et quand je vois que tu l'incendies, comment pourrais-je me taire? Quand je pense à toi, fils de Moshesh, deux choses m'épouvantent: la première, c'est que tu te fais le serviteur de Satan, en publiant par tout le pays que quiconque osera venir au service, sera ton ennemi et que tu lui enlèveras son bétail; la seconde, c'est que tu ne te fais aucun scrupule de fouler aux pieds publiquement le dimanche; si je te fais savoir une fête d'église, ce jour-là même, le dimanche, tu vas faire la circoncision chez Mottakoula. Tu envoies ta laine au marché le dimanche, tu fais des corvées le dimanche. Cela m'épouvante et je me demande s'il ne se trouve vraiment pas, parmi tes conseillers, un Gamaliel qui t'avertisse de ne pas faire la guerre à Dieu? Tu es cet homme que je vois emporté par le courant et je suis accouru à ton secours dans l'espoir que nous pourrons encore te sauver avant que tu ne sois plus qu'un cadavre ! » Molapo me répondit d'abord assez bien.

Mais bientôt, mettant de côté tout ce que j'avais dit, il se lança sur les lois du synode, puis sur les chrétiens, sur Nathanaël, etc., les maudissant de ce qu'ils ne travaillent pas pour les concubines. Et tout le monde de faire chorus avec lui. Pendant longtemps j'essayai, en vain, de me faire entendre. A la fin pourtant, je pus dominer le vacarme et protester que je n'étais pas venu discuter les lois du synode ou le fait du bétail des chrétiens ; autrement je pourrais parler, surtout s'il ne s'agissait pas de chrétiens, et dire que châtier n'est pas juger.

Samedi 15 février 1873. — Seigneur, baptise-moi de ton Saint-Esprit! J'attends tout de toi.

Lundi 17 février. — Prêché hier avec bénédiction.

Mardi 25 mars. — Tout va mal. L'église est dans l'état le plus triste; et, au dehors, toutes les portes nous sont fermées. Ce ne sont que des disputes au dedans.

13 mai. — Mort de Kémuel Ntsalong! Encore un des bons de ce monde parti! Quelle épreuve!

Lundi 25 mai. — Jamais l'œuvre n'a été dans un état aussi alarmant. Tous nos meilleurs hommes sont partis et, parmi ceux qui restent, la plupart jeunes, je n'en vois pas un seul sur qui je puisse compter. Nathanaël lui-même semble s'adonner, corps et âme, à ses intérêts temporels et tout doit y céder. Il ne peut pas supporter une seule remarque; il s'en fâche et boude des jours durant. Il nous afflige extrêmement. Hier, après le service de l'après-midi, nous avons eu une réunion d'église pour l'examen des quelques candidats que je vais baptiser. C'était une réunion à fendre le cœur; Christina a pleuré tout le temps. Ce n'est plus qu'une poignée de jeunes hommes et pas un n'a ouvert la bouche, si ce n'est Salomon, qui s'est mis à déclamer d'un ton doctoral qui nous a peinés. J'ai le cœur oppressé.

Nathanaël a mieux fait, lui. Il est entré chez moi froid et

réservé. Nous avons pourtant prié ensemble; du moins il a prié, fondant sa prière sur ce fait que les apôtres n'étaient qu'un cœur et qu'une âme et s'étonnant qu'il n'en fût pas de même parmi nous. Je commençais à prier quand nous avons été interrompus par Pétrose, qui venait me parler des chèvres, et par la veuve de Kémuel, Rénéa, qui venait chercher des consolations. J'ai parlé longtemps à celle-ci et lui ai donné Ésaïe LXVI, 1 et 2.

Lundi 23 juin. — Nathanaël est parti pour chez Letsié avec Élia pour ses affaires avec Molapo. Nous lui avons beaucoup parlé, Christina et moi, mais en vain.

9 juillet. — Nous passons encore par les grandes eaux! Voici Nathanaël qui est à couteaux tirés avec Molapo et qui va quitter la station, pour aller où et que devenir? Il a été trois ans avec nous; ce n'est pas un long stage. Pauvre homme! Je le plains et je pleure!

10 juillet. — C'est en vain que j'ai essayé de parler à Nathanaël, pour lui montrer combien peu sa conduite est en harmonie avec sa profession chrétienne. Il est allé s'établir chez Molapo avec tous ses enfants, même Samuel. Nous avons, Christina et moi, le cœur brisé.

13 juillet. — Toujours ces affaires de Nathanaël. Oh! si seulement elles étaient finies[1]!

« Depuis quelque temps la main du Seigneur s'est appesantie douloureusement sur nous[2] et l'ennemi nous a criblés de ses flèches empoisonnées. En butte aux railleries des ennemis de l'Évangile et couverts de confusion, nous pleurions nos défaites et nous essayions de resserrer nos rangs. L'arrivée de notre cher frère Kohler dans ces circonstances

1. Ce ne fut qu'une crise passagère et Nathanaël revint à son missionnaire.
2. Lettre du 25 juillet 1873, impr., en partie, dans *J. M. E.*, 1874, p. 7 et suiv.

et le séjour qu'il fit parmi nous, nous firent du bien. Nous passâmes d'heureux moments ensemble. Le fait que, l'un et l'autre, nous avons été à l'institut de Glay, établit tout naturellement un lien de parenté entre nous.

« Pauvre petit troupeau de Léribé! C'est bien le roseau que tourmentent les orages. Ce n'est pas la mort seule qui le décime, l'ennemi lui aussi est à l'œuvre. Je vous ai parlé des chutes terribles et de vrais Acans qui attiraient sur nous la malédiction d'En-Haut; il suffit. Jamais la vie spirituelle n'a été plus bas, c'est le lumignon qui fume. »

A propos des persécutions dont les chrétiens étaient les objets :

« D'abord ces chrétiens se réjouirent d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus et rien n'était plus édifiant que la dignité de leur soumission. Depuis quelques mois tout a bien changé! Ces chrétiens trouvent insupportable le courroux d'un chef qui est un demi-dieu dans le pays et, ne pouvant le fléchir sans de grandes humiliations, ils s'en sont irrités. Il en résulte un état de choses des plus pénibles et qui menace d'amener la dispersion de notre troupeau. »

Coillard souffrait d'avoir un trop grand district : Léribé était isolé, comme « jeté dans un immense pays qui s'étend de la Poutiatsana jusqu'à la Natalie ». Le 15 août 1873 il écrit avec joie :

« A notre dernière Conférence, nous avons décidé la fondation ou plutôt la reprise de Cana et désigné M. Kohler pour ce poste. Je bénis Dieu de ce qu'il a enfin exaucé un de mes vœux les plus ardents en nous permettant de fonder Cana. C'est le trait d'union entre Léribé et la mission. Dans le district qui me reste il y aurait encore place pour

deux autres missionnaires. Je m'estimerais heureux si je pouvais avoir des évangélistes et des maîtres d'école dignes de confiance et en nombre suffisant. A l'heure qu'il est, nous nous sentons accablés. Nous faisons peu et nous faisons mal, parce que nous avons tout à faire et que nous n'y suffisons pas. »

On sait combien l'évangélisation de l'Afrique était une cause chère à Coillard. En octobre, il reçut une visite qui le remplit de joie. Mabille et M. et Mme Paul Berthoud passaient à Léribé ; ils étaient partis, en mai 1873, pour un voyage de reconnaissance, à la recherche d'un nouveau champ de mission chez les Bapédis, réalisant ainsi le projet formé par Mabille et Coillard en 1864.

« C'est le vendredi 17 octobre, écrit Mme Paul Berthoud [1], que nous avons traversé le Calédon. M. Coillard et le major Bell, magistrat du Lessouto, sont venus à notre rencontre pour nous souhaiter la bienvenue. De très loin, nous avons vu flotter le drapeau suisse et son frère tricolore au-dessus de la porte de la station et nous avons pu lire, en approchant, ces mots encadrés de guirlandes de fleurs : « Paix vous soit ! »

« Léribé est une charmante station. Les Coillard ont un beau jardin, soigné à l'européenne et tout fleuri en ce moment, car, vous le savez, nous avons le printemps dans toute sa gloire. La chapelle est la plus jolie de la mission ; elle est très bien finie avec une chaire en bois jaune et des bancs — grand luxe ! — où la congrégation est assise en bon ordre. L'œuvre spirituelle est prospère. M. Coillard est richement béni. L'église qu'il a fondée est déjà l'une des plus nombreuses du Lessouto ; mais elle est exposée à bien des tribulations, parce qu'elle est entourée de peuplades beaucoup plus païennes que celles du centre. »

M. Paul Berthoud, de son côté, écrit le 19 octobre 1873 :

« C'est avant-hier que nos wagons venaient se ranger à côté de la maison de M. Coillard. Celui-ci me demanda en plaisantant si je prêchais en sessouto ; il fut bien surpris quand M. Mabille lui répondit que je l'avais déjà fait plusieurs fois. Il voulut aussitôt

---

1. *Lettres missionnaires de M. et Mme Paul Berthoud,* p. 148 et suiv.

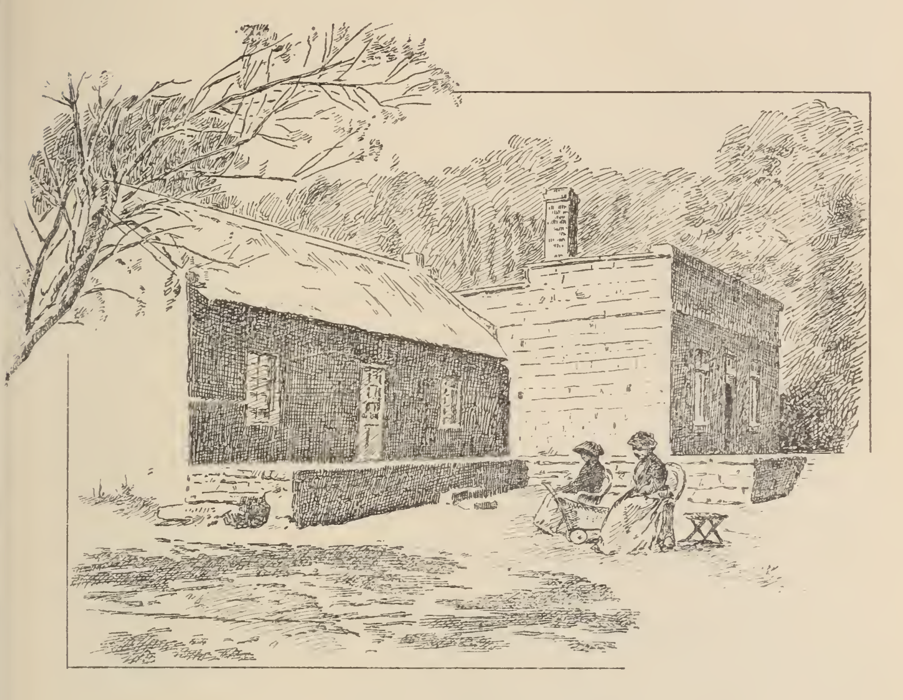
me mettre à l'épreuve et convoqua une réunion d'église pour hier matin. Tous ceux qui désiraient entendre parler de notre voyage se rendirent à son appel. M. Mabille fit un intéressant exposé de l'état du Transvaal, au point de vue de l'œuvre missionnaire ; puis vint mon tour. C'était la première fois que j'essayais mon sessouto dans une chapelle et devant une assemblée un peu nombreuse. Je ne parlai pas longtemps, et, avec le secours opportun du Seigneur, je pus me faire comprendre assez bien. Un ancien de Léribé, de sang royal, Nathanaël, répondit, point par point, aux orateurs précédents et m'adressa les salutations de l'église et ses vœux de bienvenue. C'est un homme qui parle très bien, une des colonnes de l'église. Enfin, le missionnaire Coillard résuma le tout et adressa quelques mots à chacun. Cette réunion a été une fête pour l'église de Léribé. »

En novembre 1873, au retour de MM. Mabille et Creux, une Conférence extraordinaire eut lieu ; Coillard écrit à ce sujet (29 novembre 1873) :

« La réunion que nous avons eue à Morija a été pleine d'harmonie. Ce qui faisait du bien, surtout, c'est ce désir qui nous animait tous, d'aller de l'avant. J'espère que notre Comité comprendra toute l'importance de la fondation d'une mission du côté du Limpopo, dût un de nous partir pour y aller. Il serait à regretter que de telles ouvertures nous échappassent. Quelque affection que nous ayons pour les églises suisses, toujours est-il qu'il est de toute importance que notre œuvre ne soit pas cernée dans ce petit pays du Lessouto. Nos amis comprendront, je l'espère, que notre poste au Sud de l'Afrique doit toujours être ce qu'il a été jusqu'à tout dernièrement, à l'avant-garde et non pas à l'arrière-garde. C'est du moins une cause à plaider. »

A la suite de cette Conférence, une entente intervint entre le Comité de Paris et la Commission des Missions de l'église libre du canton de Vaud, et, tandis que celle-ci se décidait à fonder une mission dans les Spelonken, le Comité de Paris décidait que,

dès qu'il le pourrait, il répondrait, lui aussi, à l'appel de Dieu et que ses vues se porteraient plus particulièrement sur les populations indépendantes qui vivent au delà du Limpopo [1].



Léribé — La maison de Coillard

Le temple terminé, la paix une fois rétablie en Europe, Coillard avait aussi entrepris de transformer son installation de Léribé, qui n'avait jamais eu qu'un caractère temporaire, et de construire une véritable maison d'habitation.

« Un de nos grands soucis a été nos bâtisses [2]. La fièvre des diamants a pris une telle intensité qu'il est très difficile et très coûteux d'avoir des ouvriers indigènes. Toutes les

1. *J. M. E.*, 1874, p. 93.
2. Lettre à Mme Mackintosh, 6 décembre 1873.

briques pour notre maison sont faites et en piles; les fondations étaient prêtes, ce qui représentait un grand travail, car le terrain est en pente; nous n'avions encore ni charpente ni ferrures, à cause de l'extrême difficulté des transports, quand survinrent des pluies torrentielles, comme je n'en avais jamais vu dans cette saison, et, hélas, nos 30 000 briques sèches, non cuites, se fondirent et devinrent un tas de boue. Ma pauvre Tiny ne put pas retenir une larme lorsque, l'autre jour, je lui dis : « Je crois qu'il nous faut renoncer à bâtir, non pas que nous soyons découragés, mais à cause de la dépense. » C'est dur d'y renoncer après quinze ans de vie de bohémiens en Afrique. Que le Seigneur nous aide! »

Coillard ne renonça pas; il reprit les travaux et profita, entre autres, d'un voyage à Bloemfontein pour faire faire des portes et des fenêtres qu'il rapporta à Léribé.

La fin de l'année 1873 ne fut pas sans encouragements :

« Nous venons de recevoir une excellente lettre de M. Casalis[1]. Ses paroles affectueuses et pleines de sympathie sont tombées comme un baume sur nos cœurs; c'étaient des paroles pleines d'à-propos, car nous avons dernièrement essuyé bien des orages. Et, dans ce pays, les orages, au moral comme au physique, sont terribles et désastreux.

« Le séjour avec nous de notre frère Kohler, la fondation de Cana, puis le passage de nos amis voyageurs Mabille et Berthoud, ont été pour nous un arc-en-ciel avec ses différentes couleurs. Nous en avons reçu du bien. A Noël aussi, nous avons eu une fête religieuse très douce. J'ai baptisé six adultes. Le seul homme parmi ces néophytes est jeune encore, il représente pour moi toute une époque; il est

1. Lettre du 6 mars 1874, impr., en partie, dans *J. M. E.*, 1874, p. 250.

l'illustration vivante de ces paroles du Seigneur : « Jette ton pain à la surface des eaux et, après quelque temps, tu le retrouveras. » Ses impressions religieuses datent des premiers temps de mon ministère. »

Cependant la crise n'était pas surmontée, les difficultés étaient toujours là, le travail était ardu. Nathanaël donnait parfois encore des craintes. M. et Mme Coillard, se sentant fatigués, demandèrent à revenir en Europe pour un congé.

« Pour nous c'est le moment ou jamais [1]. Avant d'arriver à une pareille décision nous y avons sérieusement pensé. Je ne puis pas supposer que le Comité s'oppose à notre vœu. Nous désirons, si les circonstances le permettent, quitter l'Afrique au commencement de 1875, afin d'arriver au printemps en Europe. Je frémis en vous écrivant. Que de choses peuvent se passer d'ici là! Qui sait? C'est une perspective qui a de vastes horizons. Le Seigneur, vous le savez, nous a refusé la joie d'avoir des enfants. Nous en avons un pourtant que nous avons adopté [2] et que chaque jour nous consacrons au Seigneur. L'éducation de ce cher enfant nous pèse sur l'esprit et nous désirons l'emmener avec nous. Il a douze ans maintenant, il est d'un caractère aimable, il est sous de sérieuses impressions et nous espérons qu'il deviendra un ouvrier utile dans le champ du Seigneur. Nous désirons qu'il soit instruit en Angleterre ou en France, selon que le Seigneur nous guidera. »

Peu après (6 décembre 1873), Coillard écrivait à sa belle-mère :

« Peut-être Tiny vous a-t-elle dit que nous pensons venir

1. Lettre à M. Eugène Casalis, 29 novembre 1873.
2. Il s'agit de Samuel, le fils de Nathanaël Makotoko.

faire une visite dans notre mère-patrie. Depuis longtemps nos frères me pressent d'y penser. Nous souriions à cette idée et disions toujours : « Nous n'avons pas assez travaillé ! » Mais en voyant orage après orage s'abattre sur nous, cette pensée m'a frappé qu'une lutte constante pouvait aigrir nos esprits et qu'un changement nous rafraîchirait et nous rendrait plus aptes au travail, car, tous deux, nous nous sentons fatigués à l'extrême. L'une de mes raisons aussi pour prendre un congé serait de visiter les églises et de les intéresser à une œuvre qu'elles connaissent si peu. Mes collègues semblent approuver ma décision et pensent qu'ainsi nous pourrions être utiles à la cause, peut-être. J'ai confiance ; le Seigneur m'accordera la joie de voir encore une fois dans ce monde ma bonne vieille mère et de faire la connaissance de vous tous. »

Samedi 28 mars 1874. — Que de tristesses nous assaillent de tous côtés.

1er avril. — Je bénis Dieu de ce qu'il me soutient au milieu de toutes les tristesses que nous causent Nathanaël et les gens du village par leur esprit d'indocilité et d'inimitié. Jamais je n'aurais cru que Nathanaël pût être si cruel envers nous, mais jamais aussi je n'aurais cru que le Sauveur pût être si près et si suffisant ! Tout est paix et calme au dedans.

16 avril. — Nous partons pour Morija, pour la Conférence et le synode. Les pluies et les rivières et les chemins !... je ne sais pas si nous pourrons voyager.

La Conférence annuelle et le synode se réunirent en mai. Le dimanche avant l'ouverture de la session, Coillard prêcha à un auditoire d'environ 2 500 personnes. Il parla du danger, pour l'enfant de Dieu, de se laisser refroidir dans son premier amour.

Léribé, 23 mai. — Cette date est celle de notre retour de Morija. Beau synode ! belles assemblées, douces réunions.

Mais nous avons de la peine à nous entendre entre nous. Les natifs nous surpassent sous ce rapport.

Léribé, 20 juin 1874. — Bonne correspondance avec Mabille; nous avons décidé de prier l'un pour l'autre au coucher du soleil. Réveil en Écosse! Réveil aux Indes! Ici quand?... Quand Seigneur?

Léribé, 9 août. — Commencé un service anglais, 15 personnes; médité sur Romains I, 16; soutenu et béni.

23 septembre. — Arrivée des envoyés de l'église de Morija pour visiter notre troupeau. J'ai eu des scènes avec les gens du village pour les recevoir. Nathanaël refusa carrément et, après lui, tous les gens du village. Je ne sais vraiment pas où nous allons. L'esprit qui souffle parmi nous actuellement est mauvais et il gagne même les enfants. Christina est épuisée, elle aussi, et voici charge sur charge. Mais tout serait facile si nous-mêmes nous étions vivants. Hélas! où est le premier amour? Où est la fraîcheur des premières expériences chrétiennes? O mon Dieu!

28 septembre. — Je suis rempli de crainte au sujet de Nathanaël. Le gouvernement lui tourne la tête. Pauvre homme, je le reconnais à peine.

4 décembre. — Reçu à la fin d'octobre la visite de Mabille, visité avec lui le district de Botha-Bothé. Partis pour Bloemfontein; conférence de missionnaires[1] du 4 au 7 novembre; très intéressante communion, soirée missionnaire. Prêché le dimanche pour les wesleyens sur : « Suis-moi. » Perdu le cheval que j'avais emprunté de Jervis, mon maçon. Revenu seul avec difficulté.

---

1. Au commencement de 1874, un très heureux rapprochement avait eu lieu entre les missionnaires du Lessouto et les églises hollandaises, et on avait décidé de convoquer à Bloemfontein, pour le 4 novembre, une conférence des missionnaires appartenant aux diverses Sociétés qui travaillaient au nord de l'Orange.

Coillard résume ainsi la situation à cette époque[1] :

La vie spirituelle de nos troupeaux, d'un niveau peu élevé, menaçait de s'évaporer dans une activité fébrile purement extérieure ; les conversions et les conquêtes sur le paganisme étaient peu nombreuses, et nous-mêmes, nous personnellement, nous soupirions ardemment après une vie moins terre à terre, que nous faisaient entrevoir les nouvelles qui nous venaient d'Europe.

---

1. *Haut-Zambèze,* p. XVII.



LE MAJOR MALAN

CHAPITRE VIII

A LÉRIBÉ ET A KING-WILLIAMSTOWN

1875

Le major Malan. — Son séjour à Léribé. — Amitié et influence. — Vœux de jour de l'an. — La Conférence d'Hermon. — Nouvel élan dans le travail. — Réunions à King-Williamstown. — Voyage avec Mabille et le major Malan. — Passage de la rivière Key. — Un Béthel. — Prêt pour les combats.

Au milieu des circonstances difficiles par lesquelles passait l'œuvre à Léribé, un visiteur arriva qui devait relever les courages, affermir les volontés et transporter les âmes dans des régions supérieures.

Le major Malan, petit-fils de César Malan, était un soldat distingué de l'armée britannique. A dix-sept ans, il était parti pour la Crimée, il avait pris part à l'assaut du 18 juin 1855 contre Sébastopol et avait été trouvé, parmi les blessés, le corps percé de cinq balles. En 1857, il était commandé pour servir aux Indes ; il se convertit, il voyagea beaucoup, arriva jusqu'au grade de major, puis donna sa démission pour pouvoir se consacrer entièrement au service du Maître. « Quand je suis devenu officier au service de la Reine, disait-il, j'ai étudié jusqu'à savoir par cœur les « ordonnances » du service, et, en devenant soldat du Christ, j'ai compris que je ne devais pas connaître son « livre d'ordonnances » moins bien que celui de la Reine. » Aussi, depuis sa conversion, s'était-il livré avec ardeur à l'étude approfondie de la Parole de Dieu. Évangéliste infatigable, son intérêt pour l'œuvre de Dieu ne connaissait aucune limite, aucune frontière.

Cependant, dans son cœur, c'était l'Afrique qui occupait la première et la plus grande place. Son affection, son dévouement pour la mission du Lessouto étaient sans bornes. Toutes les œuvres auxquelles il mit la main reçurent de lui une impulsion que rien ne semblait pouvoir arrêter. Il vivait dans une attente constante du Seigneur, et c'est là ce qui donnait à toute sa piété ce cachet de vitalité, d'énergie, de candeur et de joie qui n'est ici-bas l'apanage que d'un petit nombre.

« La visite du major Malan, écrit Mabille, fut pour les églises du Lessouto et pour leurs pasteurs un temps d'entretiens pieux, de communion fraternelle, de rafraîchissement spirituel, comme nous n'en avions encore jamais eu. Il donna une impulsion nouvelle à notre vie en mission, ce qui nous valut des bénédictions que l'on se rappellera toujours dans le pays. Il ne montait jamais dans une de nos humbles chaires sans s'y être longuement préparé sous le regard de Dieu. Cet étranger, ne parlant guère que l'anglais, paraissait brûler d'amour pour ses frères du Lessouto. »

Le contact entre le major Malan et ses hôtes de Léribé s'établit immédiatement.

25 décembre 1874. — Arrivée du major Malan. Nous avons eu un moment de douce méditation avec lui.

« Il était midi lorsque j'arrivai en vue des montagnes et de la station de Léribé, écrit le major[1], et il me semblait que la belle église de pierres, que la maison et le jardin du missionnaire, abrités par la montagne, me souhaitaient la bienvenue. Ils font une profonde impression sur le voyageur du désert et parlent éloquemment de l'œuvre accomplie dans cette partie du Lessouto par les efforts de M. et Mme Coillard. Ceux-ci me firent le plus cordial accueil. « Le souhait accompli est une chose douce à l'âme. » (Prov. XIII, 19.) Le mien avait été entièrement exaucé par le Seigneur; j'avais visité toutes les autres stations et j'arrivais, fatigué de mon long voyage et de mes nombreuses prédications, mais heureux de la perspective de pouvoir me reposer, pendant

1. C.-H. MALAN, *La Mission française du Sud de l'Afrique. Impressions d'un ancien soldat,* Paris, 1878, in-12, p. 139-140.

quelques jours, dans ce paisible lieu. Je ne me doutais pas alors que cette réunion dût être le point de départ d'une longue et croissante intimité, mais je sentais bien nettement que j'étais auprès d'amis qui se faisaient un plaisir de me combler d'attentions.

« Avant de nous rencontrer, nous avions déjà prié les uns pour les autres ; c'était donc une grande douceur de le faire réunis et de pouvoir célébrer ensemble, le dimanche suivant (27 décembre), la Cène du Seigneur. L'intérieur et l'extérieur de l'église sont d'un goût excellent et d'une simplicité charmante.

« Le mercredi (30 décembre), j'allai avec M. Coillard faire visite au major Bell et à Molapo. Près du village de Molapo, M. Coillard me montra la maison que lui et sa femme avaient habitée pendant quatre ans avant d'aller à Léribé. Je bénis le Seigneur de leur avoir donné la patience et la foi nécessaires pour supporter un séjour prolongé dans un pareil lieu et au milieu de pareilles scènes. Mais l'amour du Christ ne communique-t-il pas à ses serviteurs une incomparable énergie ?

« La vieille année s'éteignit et la nouvelle s'ouvrit pendant que nous priions silencieusement, mon cher frère, sa femme et moi, dans la communion de milliers de chrétiens répandus sur toute la surface du monde. »

« On se sent bien petit près du major Malan, écrit Coillard[1], mais on n'y est pas longtemps sans s'y sentir béni. Ce qui frappe au premier abord chez lui, c'est son esprit de prière. Il n'y a pas cinq minutes que vous lui avez souhaité la bienvenue sous votre toit qu'il vous a déjà conduit au Trône de la grâce.

« Un jour, c'était un beau dimanche matin, nous prenions notre déjeuner sous les ombrages, au jardin. Dans le cours de la conversation : « Permettez-moi, dit-il, de vous faire faire connaissance avec quelques-uns des amis pour lesquels je prie. » Et sans attendre de réponse, voilà des noms qui se succèdent les uns aux autres, suivis, chacun, d'expressions telles

1. Lettre d'avril 1875, impr. dans *J. M. E.*, 1875, p. 202-203.

que celles-ci : « Seigneur, bénis-le ! Bon Dieu, soutiens-la !... » Nous visitions les écoles déguenillées, les orphelinats, les prisons de Londres ; d'un saut nous étions à Paris ; de là, d'un coup d'aile, nous allions en Allemagne, en Russie, en Turquie, en Perse, en Chine, au Japon. Après trois quarts d'heure, nous avions fait le tour du monde, visité toutes sortes de belles œuvres et d'établissements de mission, fait connaissance avec un grand nombre des bien-aimés du Seigneur. Nous nous aperçûmes alors qu'à notre insu, notre déjeuner s'était transformé en une réunion de prière. Il ne nous restait plus qu'à la terminer à genoux. »

« Nous avons sous notre toit, écrit Mme Coillard, un hôte très cher, le major Malan. Oh ! quel homme de prière ! Quel oubli de soi-même, quelle crainte de se laisser aller à quoi que ce soit qui puisse affaiblir sa spiritualité ! Il nous a donné une leçon dont moi, au moins, j'avais besoin et que j'espère ne pas oublier de sitôt. Il trouve que nous tous, dans le Sud de l'Afrique, nous manquons d'esprit de prière et que nous sommes trop préoccupés de notre confort et de nos aises. »

Cette visite marque pour Coillard une étape nouvelle vers une consécration plus complète : c'est manifeste déjà dans une lettre que, selon son habitude, Coillard, quoique auprès de sa femme, lui écrivait, le 1er janvier 1875, pour lui dire ses vœux :

« Ma bien-aimée Tiny, consacrons-nous au Seigneur, oui, mettons-nous sur l'autel, et offrons-nous nous-mêmes à lui, en sacrifice saint et qui lui soit agréable. C'est notre service raisonnable. Pouvons-nous faire moins que celui qui s'est donné lui-même pour nous. Soyons à lui, corps et âme. O mon amie ! Comme nous nous sommes servis nous-mêmes, tout en prétendant le servir ! Que d'égoïsme, que d'orgueil, que de vaine gloire ont souillé notre ministère ! Seigneur, pardonne ! Seigneur, accepte le sacrifice de nous-

mêmes! Nous n'avons rien à t'offrir, accepte-nous tels que nous sommes!

« Oui, le Seigneur nous accordera la grâce de compléter le sacrifice, cette consécration de nous-mêmes en toute sincérité, et de ne point reprendre pour nous-mêmes ce que nous lui avons consacré. Quel changement dans notre vie si nous offrons, en commençant cette année, ce sacrifice à notre Dieu Sauveur!

« Je puis l'entrevoir et toi aussi, ma bien-aimée, ce changement-là, mais le décrire, non! Je l'entrevois tout d'abord dans notre vie la plus privée où tant de choses déplaisent au Seigneur! Et puis dans notre maison où notre influence se fera sentir d'une manière toute nouvelle. Et puis dans nos rapports avec les gens de notre village, et puis aussi dans notre troupeau. Et surtout, oh! oui, surtout dans nos rapports avec les païens, Molapo en tête! Comme je me sens accablé, écrasé sous le poids de mes défaillances! Je voudrais pouvoir recommencer mon ministère! Tout balayer, tout! Je ne le puis pas, mais Dieu me pardonnera.

« Souviens-toi du beau verset qui t'a été donné, et du mien qui a été le tien d'abord : tu es une brebis du Seigneur, une brebis bien-aimée, tendrement aimée, qu'il appelle par son nom et qu'il paît lui-même. Cela suffit! Et puis : « Il vous sera fait selon votre foi. »

Et le journal continue :

Dimanche 3 janvier 1875. — « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » C'est le passage, la miette du pain de vie que mon Père m'a donnée. Quelle parole! Seigneur! augmente-moi la foi! Oui, amen!

5 janvier. — Purifie-moi de mes fautes cachées! O mon Dieu!

14 janvier. — Hier soir, dîné chez le major Bell avec le major Malan. Chaude discussion sur la dépravation de l'homme. Le major Malan est un chrétien extraordinaire, un témoin fidèle de son Sauveur. Et moi j'ai parlé, mais!... j'aurais pu parler davantage et plus fort.

Dans les lettres que Coillard écrit, pendant le séjour du major Malan, on entend l'écho des conversations tenues à Léribé. Ainsi, le 2 janvier 1875, il écrit à M. Eugène Diény[1] :

« Bien souvent je ferme les yeux et je me dis : « Voyons, faisons une visite à Asnières! Allons de maison en maison. » Hélas! je suis devenu tout à coup vieux et étranger dans mon village natal. Que de figures nouvelles! Les vieux noms mêmes sonnent étrangement à mon oreille. Je ne les entends plus jamais prononcer depuis que j'ai quitté la France. Mais ne rêvons pas, le temps est trop précieux, la vie est trop courte. J'attends de bonnes nouvelles de vous, mon cher frère; vous ne vous mêlez guère des chicanes des partis qui se déchirent autour de vous, tant mieux : cela me dit que vous avez trop à faire à relever les murs de Sion. Que Dieu vous bénisse et vous donne de la joie. Il me tarde de recevoir du Berry et de France des nouvelles comme celles qui nous viennent de la Grande-Bretagne. Oh! quelle explosion de joie dans le ciel, quels transports d'allégresse à la vue de cette multitude de pécheurs croyant en Jésus et confessant son nom!

« Je suis heureux de voir qu'à Paris aussi, on sent le besoin de se remuer; et que, même en Écosse, on prie pour « la belle France ». Mais Paris n'est pas la France, ce n'est

1. M. Diény avait été rappelé, comme pasteur, dans son église d'Asnières-lès-Bourges, en 1868; il y resta jusqu'en 1877.

pas Bourges. Cela me met de mauvaise humeur de penser que tout doit se centraliser à Paris, même les bonnes choses. Si le Seigneur m'avait permis de revenir en Europe, j'eusse travaillé de toutes mes forces à la décentralisation religieuse surtout en ce qui regarde notre Société. Chaque église vivante, dans quelque partie de la France qu'elle soit, devrait sentir sa part de responsabilité dans l'œuvre du Seigneur.

« Dieu ne suscitera-t-il pas un Moody et un Sankey en France? N'y enverra-t-il pas quelque étranger au cœur chaud pour raviver la piété des enfants des huguenots?

« Ici, en Afrique, mon cher ami, nous en sommes encore à attendre le réveil. Parmi nous, missionnaires, il y a certainement plus de sérieux, d'onction et d'union que jamais. Il y a même, ici et là, quelques indices encourageants que nous prenons comme les précurseurs de grandes choses. C'est en tremblant toutefois que nous en parlons, non pas que nous doutions de la fidélité du Seigneur, mais parce que trop souvent des sentiments humains viennent entacher de souillure l'œuvre du Saint-Esprit.

« Nous avons la visite du major Malan. Cet officier est un des chrétiens les plus éminents que j'aie jamais rencontrés. Son cœur est aussi grand que le monde, ses prières sont cosmopolites, sa foi est celle d'un enfant. Il croit sur parole. Et ce qu'il y a de beau chez lui, c'est le renoncement mis en pratique, non pas le renoncement à grand orchestre, mais le renoncement qui subjugue le corps et ses appétits. Sa connaissance de la Parole de Dieu est extraordinaire. Sa devise à lui est : « A la loi et au témoignage! » Il a fait beaucoup de bien au Lessouto où il a passé rapidement. Dieu a permis qu'il restât plus longtemps avec nous. Nous avons de belles réunions et surtout de doux moments intimes d'édification. »

Dans une autre lettre, c'est le renoncement à des projets personnels qui se fait jour. Coillard semble pressentir qu'il ne pourra pas revenir en Europe; il écrit, le 2 janvier 1875, à un ami qui vivait non loin de sa mère :

« Oh! ma pauvre mère! que ne donnerais-je pas pour pouvoir lui parler encore de Jésus, de son amour? J'avais, un instant, espéré la revoir, mais cet espoir s'évanouit. Dis-moi, en confidence, mon cher ami, tout ce qu'un fils désire savoir sur une mère qu'il a toujours chérie. Tu feras une bonne œuvre et j'en bénirai Dieu. J'écris justement à ma mère par cette poste. »

Dans cette lettre, la dernière connue de Coillard à sa mère [1], la note du renoncement et de la consécration se fait aussi entendre :

3 janvier 1875.

« Ma mère bien-aimée, que Dieu vous bénisse, qu'il vous donne paix et joie dans vos vieux jours! Ce qui me fait du bien quand je pense à vous, c'est de savoir combien Dieu vous aime. Il est amour. « Il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

« Quelles belles paroles n'est-ce pas? Ah! non, non, l'amour de Dieu, ce n'est pas de belles paroles, c'est le don de son fils, c'est la vie éternelle! et cela pour vous, ma tendre mère et pour moi. Car « Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie ». C'est une parole certaine et digne d'être reçue avec une entière croyance, que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs desquels je suis le premier. Comme je comprends

1. La première partie de cette lettre est reproduite en fac-similé, dans Éd. Favre, *François Coillard, Enfance et Jeunesse*, p. 345.

la parole de David : « Oh ! que bienheureux est l'homme dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert ! »

28 janvier 1875.

« J'ai été obligé de terminer ma lettre brusquement; depuis que je l'ai commencée, je n'ai pu trouver le temps de la finir à mon aise. Vous ne me dites jamais, ma chère mère, s'il vous est possible de lire mes lettres vous-même. J'aurais bien espéré vous revoir encore ici-bas; mais, vous le savez, ma femme et moi, nous sommes au service d'un grand Maître, nous devons l'écouter et nous ne pouvons rien faire contre son gré. S'il veut que nous retournions en France, tout lui est facile. Regardons à lui, à lui seul. Et s'il ne veut pas que nous retournions, s'il ne veut pas nous donner congé, eh bien, c'est que notre tâche sera bientôt terminée et qu'il aime mieux que nous nous rencontrions à la maison, chez lui, c'est-à-dire dans le paradis. Ne vous affligez pas trop, ma chère mère. Je ne vous oublie pas; je vous assure. Je bénis Dieu que vous puissiez encore lire votre Bible. Que de passages j'aimerais lire avec vous!

« Nous allons toujours assez bien, ma femme et moi. Nous avons presque fini de bâtir notre maison. Nous y serions probablement, si notre maçon n'était pas tombé malade. Vous ai-je jamais dit que la vieille Maria, à qui vous aviez, il y a longtemps, envoyé une robe, est morte? Elle est morte à genoux. Elle avait un asthme qui l'a étouffée. Ma bonne vieille Motoké que je soignais et que j'aimais pour l'amour de vous, vient de nous quitter pour aller bien loin d'ici chez ses enfants. Nous ne la reverrons plus jamais, je pense; mais elle me disait en partant que le ciel est tout près et c'est là que nous nous rencontrerons.

« Adieu ma mère bien-aimée. Que le Seigneur se tienne près de vous !

« Nous vous embrassons de tout notre cœur, Christina et moi. Que Dieu vous donne paix et joie. Nathanaël et tous nos Bassoutos chrétiens d'ici vous saluent. Adieu. »

« Le major Malan est resté trois semaines avec nous [1], et l'une de ces semaines était celle du concert de prières. Il faut le connaître personnellement, cet homme de Dieu, pour apprécier le privilège d'avoir pu causer avec lui, méditer, prier et prêcher l'Évangile avec lui si longtemps...

« Il croit que l'Évangile de Christ est la puissance de Dieu en salut à tout croyant ! Aussi quelle force, quel nerf dans sa prédication ! Rien de plus touchant que de le voir comprimer ses élans pour laisser parler la Parole de Dieu pure et simple. A peu près chaque jour, il a eu l'occasion d'exhorter et de prêcher l'Évangile. Un petit mouvement s'était déjà manifesté parmi la jeunesse ; son séjour parmi nous détermina une crise salutaire. Je reçus comme catéchumènes quinze ou seize jeunes gens et jeunes filles. »

Le 15 janvier, après avoir pris la Cène avec les membres de l'église de Léribé, le major Malan partit.

« Au moment du départ, raconte-t-il [2], un gros orage remonta la vallée et, tandis qu'il passait au-dessus de nos têtes, nous nous remîmes une dernière fois en prière, dans la salle d'école. Il m'était très pénible de devoir décidément dire adieu à ma bonne hôtesse ; son mari et Nathanaël voulurent, eux, m'accompagner pendant une partie du chemin. Tout en chevauchant, je dis à ce dernier : « Nathanaël, lorsque des chrétiens sont sur le point de se séparer, leur désir devrait être de chercher à se fortifier dans

---

1. Lettre d'avril 1875, impr. dans *J. M. E.*, 1875, p. 202-203.
2. C.-H. Malan, *ouvr. cité.*, p. 152-153.

leur très sainte foi ; laisse-moi te rappeler que le secret de la force est dans l'union avec Jésus-Christ. »

« Puis nous avons continué à nous entretenir de l'inébranlable assurance du chrétien. Chemin faisant, nous nous étions rapprochés d'un point fort élevé d'où l'on découvre toute la plaine ; nous mettons pied à terre, et, en face de cette vue splendide, nous nous recommandons au Seigneur et le prions aussi de répandre toutes ses grâces sur l'église du Lessouto. Après nous être embrassés, nous nous sommes dit adieu. Ce rocher me rappelle une prière que j'affectionne tout particulièrement : « Lorsque mon cœur se pâme, conduis-moi sur ce rocher qui est trop élevé pour moi (Ps. LXI, 3). » Je montrai à mes chers frères cet emblème de la force, de la puissance et du salut, et mes dernières paroles furent inspirées par ce précieux enseignement contenu dans cette portion du Livre de vie. »

Certainement cette visite releva le courage de Coillard et, s'il passa encore, ce qui est inévitable dans toute vie d'homme, par des moments de tristesse et d'abattement, il atteignit durant ce séjour un degré supérieur de consécration, d'oubli de soi, d'où il ne devait plus redescendre. Encore vingt ans après, il écrit à ce propos[1] :

Le passage du major Malan au Lessouto fut l'occasion d'un beau réveil; il laissa derrière lui une traînée de feu. Il nous fit du bien aussi à nous, pauvres laboureurs, si souvent étouffés par la poussière de nos mottes et de nos guérets.

Le ton de sa correspondance change. Un exemple : il n'y parle plus de sa maison ; or, on sait combien ses bâtisses lui tenaient à cœur. Sa maison de briques avec un revêtement de pierres, élevée sur une terrasse naturelle dominant un jardin et des champs descendant jusqu'au Calédon, cette maison, dont il désirait ardemment l'achèvement, fut terminée en mai ou juin 1875. « Les gens disent, écrivait Mme Coillard, qu'il n'y a pas, dans tout le

1. *Sur le Haut-Zambèze,* p. XVIII.

pays des Bassoutos, une maison aussi belle et bien finie que la nôtre. »

Coillard ne la mentionne pour ainsi dire plus qu'en passant dans ses lettres, et nous ne savons pas à quelle date il y entra. Avait-il senti, selon l'observation du major Malan, que la recherche de ses aises prenait trop de place dans ses préoccupations ? Ce silence est-il accidentel ou la preuve d'un progrès dans l'oubli de soi-même ? Nous croyons à cette seconde hypothèse. Coillard aimait son installation, il avait toujours désiré, pour sa femme et lui, un *home* confortable ; mais il ne veut pas laisser ce sentiment légitime entraver ses progrès dans la voie de la consécration :

Jeudi 28 janvier 1875. — Je me prépare à partir pour la Conférence. J'ai beaucoup de paix. Mais, oh ! qu'elle est facile à troubler ! Un rien suffit. Je me demande ce que c'est que cette paix qui surpasse toute intelligence.

Vendredi 19 février. — Revenu mardi dernier de la Conférence d'Hermon, j'ai été trois dimanches absent : le premier à Thaba-Bossiou, le second à Hermon, le troisième à Bérée. Je suis revenu avec une blessure au cœur. Que Dieu me pardonne !

Cette blessure dont parle Coillard n'était-elle pas causée par l'ajournement de son voyage en Europe ? Tout en souffrant de cette déception, Coillard obéit ; il pressentait que Dieu avait sur lui des vues qu'il ignorait encore, aussi n'est-ce pas des hommes qu'il attend sa feuille de route. Il écrivait (7 octobre 1875) :

« Bien des frères insistent pour que nous ne différions pas indéfiniment notre départ. Si le Seigneur le veut, il ne manquera pas d'ouvrir et d'aplanir le chemin. »

Un souffle avait passé sur la station de Léribé : au retour de la Conférence d'Hermon, M. et Mme Coillard reçurent la visite de M. et Mme Rood, missionnaires américains qu'ils avaient connus au Natal ; avec eux ils firent une tournée à Botha-Bothé pour y



A BOTHA-BOTHÉ — UN PETIT CHEF PAÏEN

baptiser la fille de Johanné Nkélé, devenue la femme de l'évangéliste Aaron Mayoro, et dans un autre village pour y baptiser une autre femme du nom de Malimakatso, qui reçut le nom de Tabitha :

« Puis nous nous approchâmes tous ensemble de la table sacrée, écrit Coillard [1], faisant un cercle autour de notre chère Tabitha. Oh ! quels moments ! Et que je comprends bien Jacob se réveillant dans les champs, après sa vision du ciel, et s'écriant : « C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux ! » Quelle scène sur ce coteau vert, au milieu de ces belles montagnes, que ce baptême, ce repas sacré célébré, pour la première fois, dans ces quartiers si ténébreux encore ! Nous étions émus jusqu'aux larmes. C'est là que nous nous séparâmes de nos chers amis de Natal, mais non pas sans nous donner mutuellement quelque passage choisi. Nous regagnâmes le chemin de la station, comme les disciples qui se rendaient à Emmaüs.

« Quinze jours après cette fête, nous recevions la visite de nos amis Jousse et de leur nièce. Pendant cette visite, nous procédâmes aux examens des écoles. On ne pouvait attendre rien de brillant de ces examens, vu que, toute l'année, la construction de la maison nous a condamnés à des travaux forcés et que Salomon, tout dévoué qu'il est, n'est pas un maître d'école. Cependant l'école n'a pas été entièrement négligée, ma femme et moi y avons fait tout ce que nous avons pu ; et s'il ne nous appartient pas de parler trop haut de progrès, au moins pouvons-nous constater l'assiduité de nos écoliers. Un fait encourageant est que la plupart de ces garçons et de ces petites filles professent avoir trouvé le Seigneur. »

---

1. Avril 1875, impr. dans *J. M. E.*, 1875, p. 206.

Un effort nouveau était fait pour l'évangélisation du district de Léribé ; Pétrose Mothlébékoané partait comme évangéliste itinérant et, quelques jours après, un autre allait le rejoindre.

« L'essai que nous faisons aujourd'hui[1] est hérissé de difficultés. Il nous faudrait quinze ou vingt évangélistes, et nous en manquons. L'église de Léribé devrait être, à elle seule, une société de missions. Figurez-vous les 31 000 âmes et plus qui sont dans ce district, et une seule station, un seul missionnaire et sa femme, sans maître d'école, et quelques évangélistes seulement pour faire face à tant de besoins ! Frères bien-aimés, venez-nous en aide, les besoins sont urgents, le temps presse ! »

Peu après, trois annexes étaient décidées pour Léribé.

« Nous avions fait un plan charmant[2] ! Nous nous étions dit que, dès que notre maison serait achevée, nous irions visiter toutes nos stations et oublier un peu, parmi nos frères, nos soucis et nos fatigues. C'est pour cela que, cédant au désir de la Conférence, je me chargeai, cette année, des examens de nos écoles. Oui, mais malheureusement notre maçon, vieux et débile, tomba malade et fut alité pendant des semaines entières. Les travaux qui, dans ce pays, ne vont jamais à grande vitesse, traînèrent encore plus en longueur, si bien qu'avant qu'ils fussent terminés, l'hiver nous surprit. Adieu donc tous nos beaux projets ! Il me fallut monter en selle et laisser encore, comme c'est d'ailleurs toujours le cas, ma chère compagne toute seule au poste, pour surveiller l'œuvre et faire marcher les travaux. Et pourtant elle avait besoin de repos.

1. Lettre aux amis des Missions, avril 1875, impr. dans *J. M. E.*, 1875, p. 209.
2. Lettre aux amis des Missions, août 1875.

« Bien qu'à notre point de vue ce fût un voyage manqué, j'avoue que j'en ai rarement fait d'aussi agréable (commencement de mai jusqu'à fin de juin). Je m'étais attendu à une tâche et voilà que je me trouvais allant de fête en fête.

« Outre le plaisir que j'ai eu à visiter nos écoles, j'ai reçu beaucoup de bien dans la communion de mes frères; chez eux ce n'était pas l'hiver, on sentait des cœurs chauds. Nous sommes encore dans un moment d'attente et c'est un moment solennel. Depuis longtemps, nous sommes unis dans nos supplications pour que le Seigneur visite aussi ce coin de sa vigne et y fasse pleuvoir des bénédictions. Nous guettons avec anxiété les premières gouttes de pluie et nous nous demandons si ce moment n'est pas arrivé. Je vous laisse à penser combien il m'a été doux de prier avec mes frères, de causer, de méditer avec eux et de prêcher l'Évangile. Je suis rentré retrempé et béni.

« Un de mes anciens qui m'avait accompagné n'était pas resté étranger à ces bénédictions. Nous avions beaucoup prié ensemble et souvent, avant d'entrer dans une réunion, il m'assurait qu'il priait pour moi. En racontant notre voyage à l'église, son cœur débordait; il se sentait, disait-il, un homme nouveau. »

Les lettres de Coillard à sa femme, pendant cette absence, respirent une grande paix; là aussi le ton a changé :

Bérée, 11 mai 1875.

« J'arrivai à Bérée fatigué, mais rempli de paix. Je m'étais senti en communion avec mon Sauveur tout le long du chemin et, en priant pour toi, il me semblait que je priais avec toi. »

Thaba-Bossiou, 14 juin, matin.

« Je me sens heureux et je prie pour toi, constamment, tout le jour. Jamais je n'ai senti une telle paix. Le Seigneur a exaucé nos prières. »

Morija, 22 juin 1875.

« Si tu voyais comme on avale des couleuvres ici avec les gens!... Ne nous offensons pas trop facilement et surtout ne brisons jamais avec qui que ce soit. Puisse notre amour, en couvrant des multitudes de péchés et de misères, être, entre nous et les gens, un lien que rien ne puisse briser. »

Si Coillard pouvait écrire : « Nous sommes encore dans un moment d'attente, c'est un moment solennel », c'est que la Conférence d'Hermon, de février 1875, avait décidé, en principe, qu'une œuvre de mission serait entreprise par les églises du Lessouto chez les Banyaïs, au delà du Limpopo. On le sentait : ce projet, toujours si cher au cœur de Mabille et de Coillard, et encore plus depuis la visite de Malan, pouvait avoir, pour chacun, des contre-coups imprévus ; il fallait être prêt à toute éventualité, à tout sacrifice. Les moments se succédaient toujours plus solennels, le besoin d'une consécration absolue se faisait sentir toujours plus pressant. Une Conférence extraordinaire se réunit à Morija en août 1875, pour prendre, au sujet de la mission chez les Banyaïs, des résolutions définitives ; Coillard s'y rendit et, la veille de cette réunion, le 24 août 1875, il écrivait à sa femme :

« Je suis à Morija depuis une demi-heure à peine ; on dit que la poste va arriver et je dois me hâter de clore ma lettre. Je ne le ferai pas sans te dire combien je pense à toi et prie pour toi. Que Dieu nous donne la grâce de pouvoir offrir nos corps en sacrifice vivant et saint. Ç'a été là ma méditation toute la journée hier et aujourd'hui. Ne comprendrons-nous pas aussi, nous, ce que c'est que la consécration à Dieu, non pas la consécration officielle et

publique, mais cette consécration intime qui dit au Seigneur, dans le secret du cœur : « Me voici, fais de moi ce qu'il te semblera bon ? »

A cette Conférence de Morija, le départ des catéchistes pour le pays des Banyaïs fut décidé ; ils devaient partir de Léribé après la réunion du synode en mars 1876.

Sur l'initiative du major Malan, des réunions avaient été convoquées à King-Williamstown auxquelles avaient été invités tous les missionnaires et pasteurs du Sud de l'Afrique. Ces réunions eurent lieu du 13 au 16 octobre 1875 ; elles avaient pour but l'étude de la Parole de Dieu et la prière. Malgré la distance (140 lieues), Mabille et Coillard s'y rendirent ; ils voyagèrent à cheval rapidement et couchèrent six nuits de suite à la belle étoile.

Au retour à Léribé, Coillard écrit au Comité[1] :

« Dans votre dernière lettre vous me disiez que vous étiez heureux de ce que nous ne sommes pas tout à fait étrangers au mouvement religieux qui agite depuis quelque temps l'Angleterre et le continent. Je me demande s'il est possible qu'un serviteur de Jésus-Christ, un ministre de sa Parole, puisse y rester étranger. J'en ai bien rencontré un, il est vrai, qui ignorait jusqu'au nom des évangélistes qui ont bouleversé les masses dans son pays natal, mais c'est une merveille qui s'explique. Le ritualisme est un triste donjon d'où il n'est pas permis aux prisonniers de regarder, même à travers les barreaux des fenêtres, pour voir ce qui se passe au dehors. Pour nous, le retentissement du réveil nous fait faire d'humiliants retours sur nous-même et nous fait verser des larmes. Nous prêchons, nous prions, nous exhortons en temps et hors de temps, nous semble-t-il, mais

---

1. 29 novembre 1875, impr., en partie, dans *J. M. E.*, 1876, p. 49 et suiv.

les os desséchés sont toujours là autour de nous, gisant épars dans la plaine.

« Nous rentrons, avec Mabille, des conférences de King-Williamstown où nous avions été invités. J'ai été près de deux mois loin de Léribé. En allant, nous avons voyagé nuit et jour, à marches forcées, pour arriver à temps. A King-Williamstown nous avons reçu l'hospitalité la plus amicale chez le commandant de la garnison, M. le colonel Ward, avec notre ami le major Malan. Les conférences, précédées de réunions de prière d'une douce intimité, ont commencé le mercredi matin (13 octobre) et ont duré trois jours. Les portions de l'Écriture choisies étaient : Colossiens II, 9-10 : « Toute la divinité habite en Lui corporellement ; vous êtes rendus accomplis en Lui ; » et Romains XII, 1 : « Je vous supplie, mes frères, par les compassions de Dieu, que vous offriez vos corps à Dieu en sacrifice vivant, saint, et qui lui soit agréable, ce qui est votre raisonnable service. » Précieux versets formant un tout admirable. Concentrant d'abord notre attention sur la personne de Jésus, notre Emmanuel, nous avons essayé de nous reconnaître accomplis en lui, et, de là, découlait nécessairement la consécration de nous-mêmes.

« Quelle différence entre la première et la dernière séance! D'abord, nous nous rencontrions à peu près étrangers les uns aux autres, et, pour dire la vérité, une réunion de ce genre était quelque chose de si nouveau qu'on se demandait comment cela irait et qui allait prendre l'initiative, chacun semblait se récuser; le silence avait même quelque chose de pénible; nous, nous étions allés pour recevoir et non pour donner et c'était, de l'aveu général, le cas de chacun. Mais recevoir de qui? Eh bien! le Saint-Esprit a soufflé sur nous; il nous a réchauffés, il a délié nos langues en élargissant nos cœurs. L'intérêt et l'édification ont été croissant,

de même que ce sentiment de solennité qui vous subjugue et qui, tel que le « son subtil », annonce toujours, en pareilles occasions, la présence du Seigneur.

« Il y a eu de la variété dans nos réunions : on a désiré que les missionnaires présents donnassent quelque aperçu de leurs travaux; on a eu une assemblée de toutes les écoles du dimanche; le tout couronné par la commémoration de la mort de notre Sauveur. Il n'y a pas eu, que je sache, deux fausses notes dans tout ce qui s'est dit. Ce qui nous a plu surtout — car, il faut bien l'avouer, nous avions nos craintes — c'est qu'il n'y a pas eu d'allocutions de portefeuille, *set speeches,* comme disent les Anglais. Il y a eu une simplicité, une spontanéité, une harmonie qui ont frappé tout le monde et cimenté tous les cœurs, un sérieux qui avait quelque chose d'électrique, mais pas l'ombre d'excitation.

« Les réunions les plus nombreuses et les plus intéressantes ont été celles du soir. Les hommes d'affaires ne pouvaient guère assister à celles du milieu du jour; les commis et les ouvriers moins encore. Le soir, tout ce monde-là était libre et se pressait, longtemps avant l'heure, dans la salle qui était beaucoup trop petite. Cette réunion durait de 7 à 9 heures; mais, le dernier soir, telle était l'intensité de l'intérêt, que l'assemblée ne voulut pas se disperser à l'heure convenue, et la réunion se prolongea jusqu'à 11 heures et demie. Aucun de ceux qui étaient présents ne l'oubliera. Ceux qui parlèrent étaient inspirés, et subjuguaient sans peine l'auditoire dont ils étaient plutôt les interprètes que les docteurs. Il ne s'est rien dit de bien nouveau, mais il y avait une lumière, une onction, une puissance à laquelle on ne pouvait résister. Rien de plus saisissant que ces moments de prière silencieuse. Mais pardon, j'oublie à qui je parle. C'est l'atmosphère bénie dans laquelle vous vivez,

vous, chers amis. Ma seule excuse pour tous ces détails, s'ils vous paraissent futiles, c'est que c'est la première fois que nous, nous avons pu nous désaltérer à cœur joie, dans cette terre déserte, altérée et sans eau.

« Le samedi matin de bonne heure, nous nous réunissions sous les orangers et là eut lieu une réunion d'adieux des plus touchantes.

« Les services du dimanche eurent, on devait s'y attendre, un cachet tout particulier d'à-propos et de solennité ; et les réunions se continuèrent avec entrain, toute la semaine suivante, malgré le temps pluvieux. Une des plus bénies fut peut-être celle où nous méditâmes sur cette belle parole, si peu comprise dans la pratique : « Il est puissant pour vous garder de toute chute. » (Jude 24.)

« Un autre fruit de ces belles réunions, c'est la preuve tangible de l'intérêt que l'on porte à notre œuvre. A la requête de plusieurs amis, une réunion spéciale fut convoquée pour que nous donnions des détails sur notre œuvre du Lessouto et notre projet de mission chez les Banyaïs. Quand nous eûmes fini de parler, le bon colonel Ward, qui présidait la réunion, et le major Malan prirent à leur tour la parole comme des soldats chrétiens et de chauds amis peuvent le faire. Mais les sympathies nous étaient acquises, nous le sentions. Un ami se leva et déposa sur la table, pour notre mission, la somme de 20 livres de la part d'une veuve, comme témoignage de reconnaissance envers Dieu pour le bien qu'elle avait reçu pendant les conférences. A la fin de la réunion, la collecte se montait déjà à 108 livres ; elle a maintenant atteint un chiffre bien plus élevé.

« Le lendemain, au milieu du jour, une autre réunion spéciale fut convoquée pour nous recommander à la garde du Seigneur. C'est ainsi que nous quittâmes cette ville où nous étions arrivés comme étrangers. »

Le soir du troisième jour de ces réunions (15 octobre), Coillard écrit à sa femme :

« Quoiqu'il soit près de minuit, il me faut jeter, sur le papier, un mot pour toi. Mon cœur est débordant de joie et de reconnaissance envers Dieu, et je ne suis pas le seul. Nos séances sont terminées, sauf une réunion d'adieux qui aura lieu demain matin. J'aurai beaucoup à te raconter ; je n'ose pas commencer maintenant. Mon cœur est plein de louanges. Nous avons prié pour toi, ensemble, le major Malan, le colonel Ward et moi. Nous ne pouvions pas nous séparer ce soir, nous causions, causions et causions encore ; enfin nous dûmes faire un effort pour nous dire bonsoir. Ce n'était pas un entretien oiseux, nous étions remplis de la gloire de Jésus. »

Ce fut plus qu'un banquet spirituel, dit Coillard vingt ans après[1], c'était surtout pour nous une révélation. Là nous avions approché les sommités ensoleillées du Thabor de la vie chrétienne, qu'on nous avait toujours représentées comme inaccessibles, nous avions eu comme une vision du Seigneur. Il nous semblait que nous n'avions jamais compris l'A B C du renoncement, et cette pensée nous obsédait.

Après ces conférences, Mabille et Coillard se rendirent à Lovedale, établissement d'instruction où Coillard plaça son enfant adoptif, Samuel, fils de Makotoko, puis à East-London.

« D'East-London, nous reprîmes le chemin du Lessouto, à travers la Cafrerie, faisant un détour de quelques jours de marche pour visiter les stations de diverses Sociétés. Ce fut une belle partie de notre voyage. Nous nous étions

1. *Sur le Haut-Zambèze*, p. XVIII.

donné rendez-vous avec notre précieux ami le major Malan. Quelle joie de nous revoir, même après quelques jours seulement de séparation. Avec le bon cœur qui le caractérise, il nous disait : « Je suis l'officier de jour, donc, ne vous inquiétez de rien. » Et en effet, la seule fois de tout le voyage que nous eussions été à l'hôtel il en paya tous les frais ; il avait écrit partout où nous devions passer, et nous devançait même au besoin, pour annoncer notre arrivée. Deux de nos chevaux étant épuisés, il les échangea contre deux autres forts et frais et paya la différence de sa poche. Partout où nous faisions halte pour desseller nos chevaux, nous méditions ensemble quelques portions de la Parole de Dieu, et il est plus d'un de ces Béthel où l'Éternel s'est manifesté à nos âmes, avec une puissance que nous ne pouvons pas oublier. Nous gravissions les montagnes en chantant des cantiques. De cette manière nous oubliions la fatigue et le chemin paraissait moins long. »

Le souvenir d'un de ces Béthel est resté particulièrement gravé dans la mémoire de Coillard et du major Malan, c'était le mercredi 3 novembre 1875 :

Nos projets d'extension de la Mission, qui attiraient partout l'attention et excitaient le plus vif intérêt, nous préoccupaient vivement. C'était là le thème de nos entretiens tout en chevauchant avec notre digne ami. Un jour nous traversions la rivière Key [1]. Cédant spontanément à un be-

---

1. Coillard a écrit ce récit en 1897 (*Sur le Haut-Zambèze,* p. XVIII-XIX). Le major Malan a laissé un autre récit de cet épisode dans *La Mission française,* p. 169-171. Enfin, nous avons un troisième récit contemporain, très court, dans une lettre de Coillard à sa femme, du 4 novembre, et qui rappelle beaucoup celui du major Malan : « Nous nous reposions dans la vallée de la Key et nous avions lu, prié et chanté. En montant sur la montagne assez abrupte, nous chantions notre vieux psaume C et « Agneau de Dieu », et Malan dit : « Nous marchons comme des pionniers pour le centre de l'Afrique. » Les

soin irrésistible de nos cœurs, nous mîmes pied à terre, et là, à genoux sous ces arbrisseaux que je vois encore, tous les trois nous prenant mutuellement à témoin, nous nous consacrâmes tout à nouveau à notre Maître et nous jurâmes fidélité dans la vérité. Moment solennel et inoubliable !

Remontant en selle, le major lançait son chapeau en l'air, en s'écriant : « Trois soldats prêts pour la conquête de l'Afrique ! » et, donnant de l'éperon, il galopait en avant. Et nous disions, Mabille et moi : « Oui, des soldats ! Et, avec la grâce de Dieu, nous serons fidèles jusqu'à la mort. »

Les trois voyageurs arrivèrent, le 8 novembre au soir, à Saint-Augustin.

« C'est là que nous devions nous séparer de notre ami Malan, écrit Coillard. Nous y restâmes tout un jour (mardi 9 novembre) que nous passâmes en grande partie dans la méditation avec lui et notre hôte M. Key. « Connaître Jésus-Christ ! » (Phil. III, 10) tel fut le sujet qui nous occupa et la devise que nous nous donnâmes en partant [1]. C'était un beau jour ! L'après-midi nous étions dans les champs, sur le penchant d'une montagne escarpée, plongeant nos regards dans les gorges déchirées des montagnes et la vallée pro-

---

idées fondamentales sont communes aux trois récits : il est certain qu'au moment du passage de la rivière Key les trois amis se consacrèrent, d'une façon plus absolue encore que par le passé, à la cause de la conquête de l'Afrique par l'Évangile et que cela eut dans l'âme de Coillard un retentissement si grand que, vingt ans après, il pouvait dire de ce moment : « Ce sont là, en ce qui nous concerne, les vraies origines de la mission du Zambèze, comme aussi un nouveau point de départ dans notre vie chrétienne. »

Peu importe le détail ; ce qui importe, c'est l'impression laissée, ce ne sont pas les paroles prononcées, mais la voix entendue par le cœur et qui retentit encore si vivement vingt ans après.

1. C.-H. MALAN, *ouvr. cité*, p. 173 et suiv.

fonde où coulait une rivière au nom barbare. L'atmosphère était pure et douce et le soleil radieux. Le Seigneur était avec nous. C'est un de ces moments dans la vie qui font époque. C'est ainsi que nous nous séparâmes d'un ami que personne dans ce pays n'a compris, apprécié et aimé mieux et plus que nous.

« Deux jours de marches forcées nous amenèrent à Matatiélé où nous passâmes trois jours avec nos amis Preen et l'église, en réunions de diverses natures. Trois jours après avoir quitté Matatiélé, nous arrivions à Morija et, le 20 novembre, j'avais la joie de rentrer chez moi. C'était le jour même que j'avais, à part moi, fixé en partant. Le Seigneur m'avait accordé le désir de mon cœur.

« En quittant la maison, le dernier passage de la Parole de Dieu que nous lûmes avec ma chère femme était celui-ci : « Lève sur nous la clarté de ta face, ô Éternel ! » Oh ! comme cette prière fut exaucée ! Comme nous sentîmes à chaque étape de notre voyage, dans chaque réunion, et chaque fois que nous étions appelés à parler, que la clarté de la face de l'Éternel était sur nous ! Je compte comme une des plus grandes bénédictions de ce voyage d'avoir pu le faire avec Mabille, et j'ose croire que nous avons l'un et l'autre reçu plus de bien que nous n'avions osé l'espérer de ces deux mois d'intimité, de courses et de travaux. Le Seigneur nous a bénis au delà de ce que je pourrais dire : notre coupe est comble. Il nous a ouvert partout des cœurs chauds, nous gagnant des âmes, et nous accordant le privilège de faire quelque chose pour l'édification de son église parmi les Anglais, parmi les Fingoes et les Cafres. Enfin, il a retenu les pluies, c'en était la saison ; selon sa promesse (Ésaïe XLIII, 2), il nous a fait passer les rivières ; il a mis au cœur de nombreux amis sur notre passage de faciliter notre voyage en nous prêtant des montures fraîches, et a multiplié

nos forces, les mesurant, jour après jour, au travail qu'il nous avait préparé. Nous ne pouvions pas après cela nous séparer, Mabille et moi, sans bénir ensemble et louer le Seigneur. Nos cœurs étaient pleins; nous sentions que c'est une bonne chose que de chanter à l'Éternel : « Il a mis en notre bouche un nouveau cantique de louanges à notre Dieu. » (Ps. XL, 4.)

« Pendant que j'avais eu tous les rayons de soleil, ma chère compagne avait eu toutes les ombres. Sa tâche avait été lourde et ardue, et sa solitude longue; le Seigneur ne l'avait pourtant pas oubliée. Quant à moi, après une si longue absence, je devais bien m'attendre à un surcroît de travail et de choses à remettre en ordre. Dirai-je mon expérience en deux mots? C'est celle des disciples inondés de la gloire de leur Maître sur le Thabor, puis descendant dans la plaine pour s'y retrouver en présence d'un démon et de l'incrédulité. J'avais passé une partie de la nuit à penser à l'état de mon troupeau, aux défections des meilleurs de mes chrétiens, aux déboires, au découragement, aux fatigues que j'entrevoyais. Tout me semblait bien noir. Satan me tentait, il cherchait à cribler mon peu de foi. Soudain une parole me frappa l'esprit comme un éclair : « L'Éternel est la force de ma vie ! » Je répétai ces mots, je les pesai. L'*Éternel*... la *force* de *ma* vie !... Que serait un homme dont l'Éternel serait la force de la vie?... Je pensais à Hénoc, à Élie, à Gédéon, à David, à saint Paul... Je sentis quelque chose de cette force pénétrer dans mon âme; tout nuage, tout brouillard, avaient disparu ; et, plein de paix et de joie, je me levai, retrempé et prêt pour les travaux et les combats qui m'attendent. »

CHAPITRE IX

A LÉRIBÉ

1876-1877

Visite de M. et Mme Buchanan. — Le synode et la Conférence. — Mort de la Mère Bonté. — Projets de mission extérieure. — Une porte ouverte. — La première expédition chez les Banyaïs. — Conférence extraordinaire à Thaba-Bossiou. — Une grave proposition. — Dix jours de prières. — Fais de nous ce qu'il te semblera bon. — Préparatifs de départ. — Voyage à Pietermaritzburg. — Adieux. — Départ de la station. — Adieux à Molapo. — Séparation d'avec Mabille. — En route !

Pendant près d'un an, de juillet 1875 à mai 1876, Coillard n'écrivit rien dans son journal, si ce n'est ce passage :

20 janvier 1876. — « Et quoi que nous demandons, nous le recevons de Lui, parce que nous gardons ses commandements et que nous faisons les choses qui lui sont agréables. » (1 Jean III, 22.) Voilà donc les deux conditions : garder ses commandements, faire ce qui lui est agréable, et alors l'exaucement est certain.

Le 4 février 1876, M. et Mme Buchanan, missionnaires américains de Durban, avec lesquels M. et Mme Coillard s'étaient intimement liés lors de leur exil à Natal, arrivèrent à Léribé :

« Nous voici heureusement arrivés au port, raconte Mme Buchanan[1], dans une belle et paisible maison chrétienne au milieu des

1. *Our house on wheels, or six months experience in an african wagon, 1875-1876.*

montagnes. Cette visite a été une des principales raisons qui nous ont poussés à entreprendre ce voyage. C'est un Élim. M. Coillard est français, sa femme est écossaise. Ils se complètent l'un l'autre. Lui est un homme charmant, raffiné et intellectuel ; il a cette simplicité enfantine — non pas puérile — qui caractérise beaucoup de chrétiens français. Mme Coillard a quelque chose de plus fort, elle est bien élevée, pleine d'énergie et profondément attachée à l'œuvre de la Mission. Toute la maison est pénétrée de ces deux éléments : dans l'ameublement et l'arrangement général un goût et un cachet français mêlés à un certain air de confort, agréablement matériel, qui est spécial aux Écossais. L'accueil qui nous a été fait est indescriptible, en même temps plein de cordialité, d'amour et de joie.

« M. Coillard « marche avec Dieu», et, lorsqu'il prie, c'est, avec un très saint respect, un homme parlant à un ami. Il prie, en les appelant par leur nom, pour toutes nos connaissances communes.

« La station est assez loin sur une montagne et gardée, comme par une forteresse naturelle, par les rochers qui forment un demi-cercle autour d'elle. La maison est bonne et confortable, un joli jardin, beaucoup de fruits, figues, pêches, amandes ; tout près, l'église, un bâtiment solide et plein de goût.

« Environ à un jet de pierre, le village noir de la station ; tout autour, une population très dense.

« Pour la première fois depuis que nous avons quitté Pietermaritzburg, nous avons consenti à quitter notre wagon pour nous installer dans la chambre d'hôtes, grande, gaie et jolie.

« En regardant les montagnes rocheuses qui s'élèvent tout autour de la station, Mme Coillard me disait un jour : « Lors de la guerre, avant notre expulsion, c'était partout une vraie illumination ; les natifs vivaient dans toutes ces excavations pour être près de nous, sous notre protection, et par les feux nous pouvions juger de leur nombre. »

« La pureté de l'air de Léribé est indescriptible. Nos matinées sont délicieuses. Pendant notre séjour, on apporte le déjeuner sous un bel arbre dans le jardin, et là, autour de deux petites tables, il n'y a que des visages heureux ; au travers de la treille couverte de vigne nous avons la vue sur le jardin, sur les montagnes et, au delà, sur un ciel bleu, infiniment bleu. Le repas est

un réconfort pour le corps, un rafraîchissement pour le cœur ; la conversation est toujours agréable, souvent piquante, très savoureuse, parfois étincelante. »

Peu après le départ de ces amis Buchanan (fin février) et peu avant le synode, Coillard apprit la mort — survenue le 13 janvier 1876 — de sa mère, la « mère Bonté ».

« Le voilà donc brisé, le plus fort lien qui m'attachait à la France [1], je pourrais dire à la terre, si je n'avais pas de femme. Je devais m'attendre à la mort de ma bonne vieille mère, et cependant le coup fut douloureux. Il me semble que, si j'avais pu la voir une fois encore, c'eût été une douce consolation et pour elle et pour moi. Le Seigneur en a jugé autrement. Il ne me reste qu'à attendre, avec résignation, le moment où nous nous rencontrerons là haut, dans le repos éternel des saints. »

« Vous savez, vous, l'amour filial que j'avais pour ma mère, écrit Coillard à M. Casalis, le 20 avril ; ce que vous ne savez pas aussi bien, c'est combien elle en était digne. Elle a vécu pauvre et ignorée, mais les sacrifices qu'elle a faits, Dieu les a agréés, et ce n'étaient pas des sacrifices qui ne coûtaient rien. Quand un jeune homme quitte patrie, parents, amis, tout, pour aller prêcher l'Évangile aux païens, il part entouré de la sympathie et porté sur les prières des chrétiens. Si des épreuves l'attendent là où il va, il y aura aussi de grandes et douces compensations. Mais la mère, qui reste pleurant ce bâton de vieillesse qui lui est ravi au moment où elle pensait s'y appuyer ! Son sacrifice à elle n'est pas d'un jour, c'est du reste de sa vie. Le Seigneur, lui, sait tout. Il n'oublie pas même le verre d'eau donné en son nom. C'est mystérieux que Dieu ait refusé à ma mère bien-aimée l'exaucement de son désir et du mien,

1. Lettre à M. Diény, du 21 avril 1876.

celui de nous revoir ici-bas. Mais le chemin ne saurait être bien long, et, après les fatigues du jour, j'irai rejoindre dans le repos des saints celle à qui, après Dieu, je dois tout. »

Le troisième synode général des églises du Lessouto et la Conférence devaient se réunir à Léribé ; il fallut faire de grands préparatifs pour loger tout le monde. Le synode dura du 5 au 11 avril 1876 :

Ce fut un vrai temps de fête pour nous, écrit Coillard[1]. Soixante-dix-huit délégués, outre les missionnaires eux-mêmes, bien entendu, et les évangélistes, y représentaient les églises. Des chrétiens en grand nombre y étaient accourus de tous les coins du pays. Il s'y trouvait encore des délégués de la Cafrerie et d'ailleurs, dont quelques-uns, outre des messages de fraternité et d'encouragement, nous apportaient aussi, sous la forme de souscriptions, des preuves tangibles de leur intérêt. Les chefs païens eux-mêmes ne purent pas rester indifférents à cette grande manifestation, et les autorités anglaises du pays tinrent aussi à venir nous exprimer leurs bons vœux.

Au synode succéda la Conférence des missionnaires, à laquelle Coillard présenta de nouveau sa demande de retour en Europe. La Conférence s'y montra très favorable et Coillard écrit, à ce sujet, le 20 avril, au Comité de Paris :

« Il y a dix-neuf ans que je suis en Afrique, ma compagne un peu moins. Vous savez la vie d'isolement, de luttes et d'agitation que nous y avons eue. Trois fois nous avons dû recommencer les travaux de la fondation de notre établis-

1. A M. Diény, 21 avril 1876. *Sur le Haut-Zambèze,* p. XIX.

sement, et ce n'est que maintenant que nous pouvons les



Léribé — Eucalyptus planté par Coillard sur la station

dire terminés. Trouvez-vous étrange ou déplacé, chers

directeurs, que nous demandions maintenant quelques mois de relâche et de changement? Nous ne sommes pas fatigués de l'œuvre, nous ne sommes pas découragés. Non, au contraire. C'est dans l'intérêt même de cette œuvre que nous désirons aller nous retremper quelque temps dans la communion des chrétiens et des églises qui nous ont envoyés. Cette œuvre, nous la portons sur nos cœurs. Où que nous nous trouvions, soyez-en sûrs, il nous sera donné de continuer à veiller diligemment sur ses intérêts. Il m'est bien doux de penser que j'ai l'assentiment unanime et les vœux les plus fervents de tous mes frères.

« Si ce projet est du Seigneur, comme nous le croyons, il inclinera lui-même vos cœurs à nous ouvrir la porte. L'ouvrir nous-mêmes, nous ne le voudrions pas, encore moins penserions-nous à la forcer. Rien ne nous répugnerait comme de retourner en France si vous ne pouviez pas nous y souhaiter la bienvenue, franchement et cordialement. J'ai peur des arrière-pensées. Nous désirons, par-dessus tout, obéir au Maître, le suivre et le servir en France comme en Afrique. Où qu'il nous appelle, il nous a confié une mission spéciale, nous en sommes persuadés. »

Immédiatement après ces réunions de Léribé eut lieu le départ de l'expédition chez les Banyaïs.

Mais il faut revenir un peu en arrière pour éclairer les origines de ce projet de mission qui a eu, sur la vie de Coillard, de si grandes conséquences.

Au cours d'un voyage d'exploration avec M. Paul Berthoud (23 mai au 30 octobre 1873), Adolphe Mabille avait reconnu qu'il n'y avait pas, dans le Transvaal, de nouveaux champs de travail pour les églises du Lessouto. Mais, plus au nord, vivaient d'autres tribus auxquelles personne encore n'avait porté l'Évangile. Mabille était accompagné de catéchistes bassoutos ; à son retour, il les laissait dans le nord du Transvaal, leur disant : « Il est temps que

vous, chrétiens bassoutos, vous deveniez à votre tour missionnaires ; allez voir, entre le Limpopo et le Zambèze, s'il n'y a pas là une porte ouverte pour vous. » Sur cette injonction, le 18 mai 1874, Asser, avec un Mopédi nommé Jonathan, autrefois converti à Léribé, et deux autres compagnons, partaient de la station de Goedgedacht pour traverser le Limpopo.

A la même époque, la Conférence et le synode étaient réunis à Morija (mai 1874) ; après avoir entendu Coillard et Mabille, on mit à l'étude le très important sujet de la création d'une mission intérieure et d'une mission extérieure. « Quand on a parlé d'une mission extérieure, est-il dit dans le rapport, l'entraînement a été général. Chacun a compris que travailler à l'évangélisation des tribus du nord était non seulement un impérieux devoir, mais aussi un moyen d'unir et de réveiller les églises. On pensait que ce serait assez, pour une première fois, que d'avoir abordé cette question, et cela d'autant plus que la session en était à sa clôture ; mais un des délégués s'est levé et a déposé sur la table 3 fr. 20, qu'il avait dans sa poche ; un instant après, on comptait, à côté de cette première offrande, près de 800 francs. Chacun voulait donner, et ceux-là même qui, pris au dépourvu, n'avaient pas d'argent sur eux, en empruntaient à leurs amis. Et ce n'était que le commencement de cette nouvelle collecte. « Dieu soit loué ! dit à ce propos M. Jousse, nous avons à notre tour une Société de Missions. Les évangélistes qui sont déjà à l'œuvre dans le nord seront désormais entretenus par les églises du Lessouto. »

C'est à regret qu'Asser quitta le pays des Banyaïs : « Ah ! disait-il, que ne pouvais-je me couper un bras et une jambe, faire de chacun de ces membres des missionnaires, et les laisser parmi les Banyaïs[1] ! » Son retour au Lessouto (octobre 1874) fut une étincelle électrique. Il serait difficile d'exagérer l'impression profonde que ses récits produisirent partout. Une grosse vague d'enthousiasme passa sur toutes nos églises.

---

1. *Sur le Haut-Zambèze,* p. XVI.

La Conférence des missionnaires ne pouvait pas hésiter plus longtemps; en février 1875, réunie à Hermon, elle décidait en principe que les églises du Lessouto entreprendraient une mission chez les Banyaïs, et Mabille écrivait à Paris[1] : « Voilà une grande porte ouverte par le Seigneur. Qui voudra en profiter? On fera peut-être beaucoup d'objections; c'est loin, dira-t-on. Oui, sans doute, mais c'est dans la bonne direction, on n'entre dans l'œuvre de personne. Les Banyaïs sont des tribus indépendantes[2]. Immédiatement après elles, on trouve les Machonas, le peuple africain de tous peut-être le plus ingénieux et le plus industrieux et puis... et puis on arrive au Zambèze et on donne la main aux tribus du centre qu'il faut évangéliser. »

En août de la même année, une Conférence extraordinaire se réunissait à Morija et décidait le départ de quatre catéchistes; ils devaient partir seuls en mars 1876; mais, le gouvernement du Transvaal ayant refusé de laisser passer des évangélistes indigènes au travers de son territoire, il fut décidé, à la Conférence de Bérée, en janvier 1876, qu'un missionnaire accompagnerait les Bassoutos, leur servirait de protecteur et les couvrirait de sa responsabilité. On pensa déjà alors à Coillard; il écrit, le 17 février 1876, au major Malan :

« Aurez-vous été surpris que nous n'allions pas chez les Banyaïs? Avant la Conférence, les frères parlaient tant de nous pour cela que nous nous préparions, ou plutôt que nous nous tenions prêts; mais nous n'avons pas encore entendu l'ordre. Je m'en étonnais un peu, mais le Seigneur sait que nous étions prêts à obéir; et, après avoir fait le sacrifice de Léribé et de nous-mêmes, nous obéissons en restant à notre poste. »

MM. Mabille et Hermann Dieterlen s'étaient offerts; le second fut choisi et l'expédition partit, de Léribé, après la Conférence.

1. *J. M. E.*, 1875, p. 176.
2. C'était une erreur : elles dépendaient de Lobengoula, roi des Matébélés.

Coillard écrit au major Malan le 20 avril 1876 :

« Nous avons pris congé de nos frères banyaïs — c'est ainsi que nous les appelons — mardi dernier, 18 avril. Tous nos collègues étaient partis la veille, excepté Mabille, qui pense accompagner l'expédition pendant quelques jours. Nous avons eu une réunion pour recommander nos frères à Dieu. Quelques précieuses promesses furent lues ; nous ne fîmes pas de discours, mais nous priâmes. Il était doux, dans un pareil moment, d'entendre la parole de Dieu et de lui parler. Puis nous accompagnâmes nos chers voyageurs au delà du Calédon, et là, une fois de plus, les cœurs pleins, nous nous agenouillâmes, puis nous nous séparâmes. »

Le synode de Léribé donna un grand élan à l'œuvre ; c'est ce que raconte Coillard le 8 mai 1876, dans une lettre au major Malan et que celui-ci avait, pour la publier, intitulée : « Effet de l'unité et de la prière » :

« Votre lettre adressée à Mabille, à moi et à tous nos frères nous a fait un grand bien. Elle nous a appris que vous vous êtes très spécialement souvenu de nous durant le synode. Je suis reconnaissant envers le Seigneur de ce que vous puissiez en quelque mesure vous rendre compte de la responsabilité qui pèse sur nous. Le Seigneur a abondamment répondu à vos prières et aux nôtres. Plus je pense à notre synode, à toutes nos assemblées, plus je me sens poussé à rendre grâce à Celui dont la bonté dure à toujours.

« Les impressions produites sur les païens des alentours, et spécialement sur Molapo, ont été très bonnes. Peu auparavant, il fermait tant de portes à l'Évangile que nous ne savions où placer les catéchistes qui attendaient des postes et étaient prêts à les occuper. Maintenant, il nous presse

d'en mettre partout et promet son aide. N'est-ce pas miraculeux? Depuis que nos frères nous ont quittés, nous en avons déjà placé trois au nord de la station.

« Lorsque nos chers amis Buchanan nous quittèrent, ce frère me dit d'une façon très solennelle qu'il lui avait été mis sur le cœur de me donner cette parole : « Voici, j'ai ouvert une porte devant toi et personne ne peut la fermer. » Je ne pouvais me défendre d'un certain étonnement, car alors la porte était fermée, et paraissait si bien close et gardée, qu'il ne semblait pas qu'elle dût s'ouvrir de sitôt. Le Seigneur travaille merveilleusement. Maintenant, si j'avais dix évangélistes et le moyen de les entretenir, je pourrais les placer. Les frères indigènes qui m'ont accompagné à mes nouvelles annexes ont été si impressionnés que nous avons résolu d'envoyer immédiatement deux délégués aux églises de Morija et de Thabana-Morèna avec ce message : « Passez et venez nous secourir. »

« Un numéro du *Christian,* que j'ai reçu ces jours-ci, contenait ma lettre demandant les prières du peuple de Dieu pour notre synode, pour ce district enténébré et pour le chef lui-même. Dieu n'a-t-il pas déjà répondu? Mais ce n'est que le début, et je crois que j'aurai le privilège et la joie d'inviter le peuple de Dieu qui a prié pour nous à rendre grâce au Seigneur avec nous. »

Au milieu de cette grande activité, pour laquelle M. et Mme Coillard sont secondés par une institutrice anglaise, Mlle Lévy[1], au milieu de ce grand et bel essor pris par l'œuvre de Léribé, retentit, au commencement de juin, la nouvelle que M. Dieterlen et toute son expédition avaient été arrêtés le 10 mai, un peu au delà de Prétoria; ramenés dans cette ville, M. Dieterlen avait

1. Devenue Mme G. Christmann et morte en 1883.

été libéré sous caution, les évangélistes jetés en prison; enfin tous avaient dû reprendre le chemin du Lessouto.

« Le retour de notre expédition chez les Banyaïs ne découragea personne, écrit Coillard[1]. Nous allons bientôt nous réunir pour aviser à ce qu'il y a à faire. Le Seigneur nous donne de sérieuses leçons; puissions-nous en profiter! Puissions-nous ne rechercher que sa gloire, que sa volonté, et nous mettre nous-mêmes, avec nos plans les plus chers, nos idées les plus arrêtées, sur l'autel du Seigneur. L'Évangile est entré en Europe par une prison. Le Seigneur est tout-puissant et il est tout sage. Nous avons une route toute ouverte par Kourouman, Kolobeng, Inyati, chez Mossélékatsi. Nous ne perdons pas courage.

« Voilà donc une nouvelle expédition sous la direction du D[r] Stewart qui se rend au lac Nyassa. Que Dieu la fasse prospérer! Le mot d'ordre que donnait Moody aux chrétiens d'Europe en les quittant, c'est celui qui retentit dans les champs de mission et en Afrique plus que jamais : « En avant! en avant! »

Une commission synodale des églises du Lessouto et la commission exécutive de la Conférence se réunirent à Bérée le 12 juillet.

Après cette réunion, Coillard écrivait[2] :

« J'ai assisté à une commission synodale, il y a une quinzaine de jours, pour discuter le sujet de l'expédition chez les Banyaïs. Les natifs, membres de la commission, sont résolus à ne pas abandonner l'entreprise et ils ont d'eux-mêmes adressé aux églises un appel de fonds, afin

---

1. 15 juin 1876, impr. dans *J. M. E.*, 1876, p. 331.
2. A M. Smith, 20 juillet 1876.

que l'expédition puisse partir en décembre ou janvier prochain. Nos missionnaires indigènes ne sont pas découragés, bien loin de là. Je ne peux pas vous dire combien mon cœur est ému quand je pense à l'intérieur de ce continent. Ma femme et moi nous renoncerions joyeusement à la pensée de revenir en Europe, si le Seigneur désirait que nous allassions ailleurs. Mais, quoique mes frères aient une fois pensé à nous et parlé de nous pour cette entreprise, ils estiment que nous sommes ici de quelque utilité et que nous ne pourrions pas facilement être remplacés. Quant à nous, nous sommes prêts, mais je n'ose pas m'offrir moi-même à mes frères. Nous nous offrons au Seigneur. Lui connaît l'œuvre à Léribé, parmi les Banyaïs et ailleurs; l'œuvre est partout la même, elle est sienne, nous sommes siens. Notre place est sur l'autel.

« Qu'il est difficile de s'offrir au Seigneur soi-même et surtout nos corps, en sacrifice vivant! Que de motifs personnels et impurs font des plus beaux sacrifices des sacrifices de mauvaise odeur sur l'autel du Seigneur. Priez pour vos amis, cher frère, demandez que nous puissions toujours dire avec le Sauveur : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. »

« Quand nous connaîtrons le résultat de l'appel à nos églises nous aurons une nouvelle réunion. »

Coillard avait reçu, du Comité de Paris, l'autorisation de rentrer en Europe.

« Quant au moment de notre départ, vous pouvez vous rassurer, écrit-il à M. Casalis, nous ne ferons rien à la légère, rien, j'espère, qui puisse compromettre les intérêts de l'œuvre.

« L'avenir pour nous est dans l'intérieur. On le pense

même en Europe, à en juger par la popularité de la mission projetée chez les Banyaïs. Le bruit que l'on fait autour de cette entreprise, qui n'est encore qu'un projet, me fait peur. Ce n'est pas ainsi que se bâtissait le temple de Salomon, ni que saint Paul faisait ses voyages de mission. »

Le 28 novembre 1876, s'ouvrit la Conférence dans laquelle devaient être prises les décisions définitives pour la nouvelle tentative d'expédition chez les Banyaïs.

Le 28 novembre, j'aurais dû être à Thaba-Bossiou pour la Conférence extraordinaire. Mais j'avais été malade. Ce jour-là, je n'étais pas encore bien. J'avais une forte migraine et des vomissements terribles. Vers 4 heures de l'après-midi, je me levai et partis; j'arrivai à Cana vers 10 heures. Le lendemain, j'étais à Thaba-Bossiou pour midi. Je me sentais poussé à aller. C'était la dernière fois que j'allais me trouver avec mes frères, avant notre départ pour l'Europe. Et cependant une pensée me traversait l'esprit et je priais en moi-même : « Je t'offre mon corps en sacrifice vivant, Seigneur, fais de moi ce qu'il te semblera bon! » Je me disais : il faut toujours être prêt aux ordres du Seigneur.

On s'était occupé de toutes sortes de petites questions fort peu importantes. M'attendait-on? je ne sais. Enfin on y arriva. Que faire dans la question banyaï? M. Louis Cochet vient de mourir. (*Suivent diverses considérations sur le manque de personnel.*)

M. Dieterlen fait une belle œuvre à Hermon. Et, si nous retournons en Europe, voilà Béthesda, Massitissi, Hermon, Cana qui sont vides. Renvoyer l'expédition à quelques années, c'est l'abandonner! Et pourtant il nous en coûte! Que faire?... On me proposa de renoncer pour

le moment à notre voyage d'Europe et de nous mettre à la tête de cette expédition. Cette proposition fut un coup de foudre pour moi. J'y fis toutes mes objections, on m'écouta. On y revint le lendemain (30 novembre) et fort sérieusement. Je me sentis naturellement ébranlé. Je ne voudrais pas lutter contre la volonté de Dieu, si tant est que ce soit la sienne. Je n'avais pas une entière confiance dans la proposition, car souvent parmi nous on fait des plans à l'avance et puis, si l'on parvient à les faire passer à travers la Conférence, on les donne alors comme l'expression de la volonté de Dieu. Déjà à Bérée on avait jeté les yeux sur moi ; mais, après tout, les intrigues des hommes ne doivent pas nous boucher les oreilles à l'appel de Dieu. Je m'élevai donc plus haut que toutes considérations humaines et, cédant aux instances de mes frères, je consentis à y penser, à en faire un sujet de prière avec ma femme et à donner ma réponse dans quinze jours.

On pria, on parla, mais je n'entendais plus rien. J'étais comme quelqu'un qui est étourdi. Je ne cherchais plus que la voix de Dieu en réponse à la prière de mon cœur tout débordé.

C'est ainsi que je retournai à Léribé avec G. Christmann[1] qui vient y faire un petit séjour. L'émotion m'avait épuisé. J'avais écrit une lettre à ma compagne pour lui communiquer avec calme la proposition qu'on nous avait faite. Elle guettait, comme toujours, mon arrivée et me reçut avec son enjouement et ses sourires habituels. A peine était-elle dans la chambre, débarrassant mon sac, que ses yeux tombent sur la lettre. Tout le reste est oublié. Elle l'ouvre, la lit, la replie sans dire un mot, mais son expression avait terriblement changé.

---

1. Missionnaire qui venait d'arriver au Lessouto.

Voici cette lettre :

Novembre 1876.

« Ma bien-aimée Tiny, j'ai une communication à te faire; elle peut te surprendre, mais considère-la avec calme et dans un esprit de prière, ne regardant qu'au Maître que nous servons.

« On nous propose de prendre en main, avant d'aller en Europe, l'expédition chez les Banyaïs. Voici en deux mots comment la chose s'est faite (*suivent quelques détails*). Renvoyer le projet était la seule alternative, mais à quand?... Cela équivaut naturellement à l'abandon du projet. Le pouvons-nous? Le devons-nous? C'est alors que les yeux se sont tournés vers moi et qu'à l'unanimité, on nous a adressé appel, non pas pour abandonner notre retour en Europe, mais pour aller fonder la mission banyaï d'abord, ce qui nous prendrait un an ou dix-huit mois. On a compris la grandeur du sacrifice qu'on exigeait de nous. Le lendemain matin, on est revenu sur la question d'une manière sérieuse, plus sérieuse encore que la veille si possible. Ma réponse a été que la mission des Banyaïs avait toutes nos sympathies, mais que nous avions déjà une œuvre que nous ne pourrions pas quitter à la légère; que, si cet appel nous eût été adressé lors de la Conférence de Bérée, nous étions l'un et l'autre tout prêts à y reconnaître un ordre du Maître, mais que, maintenant, nous n'étions nullement préparés à cela, que nous nous préparions à partir pour l'Europe, etc... J'ajoutai encore plusieurs considérations, climat, santé, notre *home*. On m'a supplié d'y réfléchir, d'en communiquer avec toi et d'en faire un sujet de prières.

« J'ai pensé que le sujet valait bien la peine d'être considéré entre nous; j'ai dit que je donnerais notre réponse dans quinze jours, mais avec la condition qu'on n'écrirait

pas au Comité jusqu'alors, et qu'en cas de refus, cette proposition ne serait pas mentionnée. C'est entendu.

« Si nous nous décidions à aller, il faudrait wagon, etc... La question des catéchistes serait rouverte, de sorte que nous pourrions faire un nouveau choix. A notre retour, notre voyage en Europe ne dépendra que de nous.

« Ma bien-aimée, tu es une servante de Jésus-Christ, comme je suis son serviteur. Oublions maintenant les hommes et recueillons-nous pour écouter sa voix. S'il nous dit : Va! nous irons sans arrière-pensée et indépendants des hommes. S'il ne nous appelle pas, il nous le montrera. Pour ma part, il m'est impossible de ne pas prendre la chose au sérieux. Mais ne nous laissons pas emporter par nos sentiments et nos impressions. Ajourner, d'une manière si inattendue, notre visite en Europe, accepter une telle responsabilité, c'est de nature à nous faire trembler. Ta part dans cette entreprise, ma bien-aimée, est tout aussi grande que la mienne, peut-être plus. Le sacrifice qui t'est demandé est plus coûteux qu'à moi. Je t'en prie, faisons-en un sujet de ferventes prières, parlons-en tranquillement, abstraction faite des personnes, simplement sous le regard du Seigneur, consacrons-nous de nouveau à lui et écoutons. « La lumière est semée pour le juste. »

Et le journal reprend :

Nous parlâmes peu et dormîmes moins encore pendant plusieurs nuits. Nos combats étaient terribles, surtout chez ma femme. Sommes-nous les jouets d'un caprice ou d'un manque de sagesse et de résolution? Ou bien est-il vrai que Dieu nous appelle?

La famille qui nous attend en Europe et les amis, les préparatifs qui sont tout faits; d'un autre côté, l'effrayante

responsabilité de cette expédition, ma mauvaise santé et enfin la question pécuniaire jetaient l'angoisse dans nos esprits. Oh ! ce que nous avons souffert ! Nous priions ensemble. Nous fondîmes plus d'une fois en larmes et en sanglots, à genoux devant Dieu. Nous pressentions que Dieu nous appelait à un grand sacrifice et nous lui disions en sanglotant : « Donne-nous la force de l'accomplir et qu'il te soit agréable ! » Les ténèbres étaient bien épaisses et allaient s'épaississant sur notre sentier. La pensée de mener une vie errante, pleine d'aventures et de périls, et de quitter notre station si longtemps, nous épouvantait. Cependant peu à peu le calme se rétablit dans nos esprits, nous pûmes envisager la question en face. Nous fixâmes un jour pour prendre notre décision et nous redoublâmes d'ardeur dans nos prières. Nous ne communiquions nos pensées à personne.

Le soir de ce jour, l'ami Christmann, qui n'était pas sympathique à l'appel qu'on m'avait adressé et qui se doutait fort peu que le moment fût venu de prendre notre décision, nous lut le Psaume XCI. Jamais il ne nous avait paru si beau ! Quand, après avoir savouré toutes les magnifiques promesses qui venaient si à point, notre frère en vint au verset 11 : « Il donnera charge de toi à ses anges, » ce fut le comble. Nous nous regardâmes avec ma femme et nous nous comprîmes. Du moment que nous fûmes seuls : « Eh bien ! » lui dis-je. — « Eh bien, avec une telle escorte, nous pouvons aller partout, même au Zambèze ! » — « Je le crois aussi, dis-je. » Nous nous agenouillâmes; notre résolution était prise et le calme, la paix, la joie rentraient dans nos cœurs. Non, nous ne t'offrirons point des sacrifices qui ne nous coûtent rien ! Nous voici, Seigneur, fais de nous ce qu'il te semblera bon !

Peu après la décision prise, le 13 décembre 1876, Coillard écrivait au major Malan[1] :

« Nous avions l'espoir de vous voir bientôt ; mais, au lieu de retourner en France, le Seigneur nous envoie chez les Banyaïs. Dans notre dernière réunion, à Thaba-Bossiou, lorsque la chose a été discutée avec sérieux et prière, les frères ont été unanimes à m'adresser un appel pour cette expédition. Ma femme et moi sommes arrivés à la conviction que le Seigneur a besoin de nous et qu'en acceptant cet appel, nous ne faisons que notre devoir qui est celui de l'obéissance. Nous n'offrons pas à Dieu un sacrifice qui ne nous coûte rien, mais nous sentons une grande paix et, lors même que je serais sûr de quitter ce corps dans les régions du Limpopo ou du Zambèze, je n'hésiterais pas un moment, car je ne m'appartiens pas, je suis à Celui qui a donné sa propre vie pour moi.

« J'espère que le Comité et les frères seront disposés à faire des sacrifices afin que nos préparatifs soient aussi complets et aussi prompts que possible, et que nous ne soyons pas aux prises avec des difficultés pécuniaires. Nous nous confions au Seigneur et nous comptons sur nos frères. Nous marcherons avec la force de l'Éternel.

« Nous serons prêts à partir en avril, s'il plaît au Seigneur. »

Le major Malan envoya aussitôt au Comité de Paris la lettre qu'il venait de recevoir de Coillard et il ajoutait :

« J'espère que ces lignes toucheront quelques-uns de ceux qui les liront et qui ont le moyen d'aider cette mission nouvelle. L'œuvre de Dieu a toujours requis un esprit de renoncement et a toujours imposé le sacrifice de soi-même. Notre cher frère M. Coil-

---

1. *J. M. E.*, 1877, p. 84-85.

lard, après vingt ans de travaux en Afrique, renonce à la permission qui lui avait été accordée de venir passer quelque temps en France. Il va s'exposer avec sa femme aux dangers et aux fatigues d'un voyage dans les régions lointaines de l'intérieur de l'Afrique. Le même esprit, les mêmes dispositions rendraient facile aux pasteurs et aux membres des églises de France de combler promptement le déficit de votre caisse et de vous mettre à même d'envoyer plus de catéchistes indigènes et de missionnaires européens dans le pays des Banyaïs.

« Il ne faut pas douter du succès de cette entreprise, et, si elle est soutenue par les prières et les généreuses sympathies des chrétiens français, elle contribuera grandement à la gloire de Dieu et au bien de sa cause dans votre pays.

« Le Seigneur Jésus ne pouvait donner à son église de France une preuve plus frappante de la puissance et de la fidélité qu'il déploie en faveur de ses serviteurs, qu'il ne l'a fait dans tout ce qui a trait à cette nouvelle mission si pleine d'intérêt et dont on peut attendre de si beaux résultats. »

Dans une lettre au Comité (23 janvier 1877)[1], Coillard complète le récit des circonstances dans lesquelles avait été prise la décision qui devait changer le cours de sa vie :

« Le secrétaire de notre Conférence vous a déjà communiqué sans doute l'appel que nos frères nous ont adressé de nous charger de l'expédition dans les régions du Limpopo et du Zambèze. Si leur appel, aussi pressant qu'unanime, nous avait été adressé l'an passé, comme on en parlait librement alors dans la mission, il nous eût trouvés, ma femme et moi, tout prêts. Aujourd'hui, à la veille de notre départ pour l'Europe, il nous arrivait comme une bombe. Nous sentîmes le besoin, ma compagne et moi, de nous recueillir devant Dieu. Après dix jours de communion avec

---

1. *J. M. E.*, 1877, p. 81-83.

lui, nous pûmes joyeusement faire taire les conseils de la chair et du sang.

« La mission dont il nous charge est une mission de confiance et d'honneur dont tout autre eût été plus digne que nous. Nous sommes hantés, il est vrai, par le sentiment pénible de notre incapacité et de notre ignorance; mais ce qui nous soutient, c'est que Dieu veut bien quelquefois se servir des choses faibles de ce monde pour confondre les fortes, afin que personne ne se glorifie. La question de santé aussi est toujours là comme un orage qui gronde à l'horizon; mais nous nous répétons l'un à l'autre que, si le Maître nous appelle, il sait de quoi nous sommes faits, et que d'ailleurs nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes, mais à Celui qui nous a aimés et qui s'est donné lui-même pour nous. Le missionnaire Hunt disait que les îles Fidji étaient tout aussi près du ciel que l'Angleterre. Je le crois bien. Nous disons la même chose de ces contrées inconnues où nous allons diriger nos pas. Mais nous n'irons pas seuls. Vous vous associerez à notre entreprise, vos prières nous soutiendront. Dieu enverra ses anges devant nous pour nous préparer le chemin, et puis, l'ange de l'Éternel lui-même campera tout autour de nous, comme autour du prophète, et nous garantira du danger (Ps. XXXIV, 8). Voilà notre confiance, notre force, notre joie.

« Nous sommes maintenant tout entiers à nos préparatifs de départ. Je me propose, Dieu voulant, de me mettre en selle la semaine prochaine, et d'aller à Natal m'occuper moi-même de nos wagons et de nos achats. Ma femme, elle, restera ici pour préparer, avec son activité ordinaire, provisions de route et vêtements, mettre tout en ordre, et disposer notre maison. De sorte qu'à mon retour nous n'aurons plus qu'à régler, avec les commissions du synode et de la Conférence, certains détails concernant les caté-

chistes en particulier et l'expédition en général. Nous espérons partir en avril, pas plus tard. Jusque-là et alors, ce sera pour nous un temps de fatigues et d'émotions. Je redoute les adieux. Mais le Seigneur nous soutiendra jusqu'au bout. Il sera notre force. »

Enfin, Coillard écrit à M. Diény (22 janvier 1877) :

« Vous aurez appris déjà que notre voyage en Europe est encore différé et qu'au lieu de nous embarquer, nous allons atteler notre voiture et nous diriger dans des parages inconnus. Je voudrais pousser jusqu'au Zambèze, si cela m'était possible ; mais la grande difficulté c'est la tsétsé et le manque de route. »

24 janvier 1877. — Je suis médecin, malgré moi. En dépit de ma mauvaise humeur, de ma mauvaise volonté, de mon ignorance et de mon mauvais hollandais, les Boers viennent de tous côtés, à cheval et en voiture, pour chercher des médicaments et m'amener des malades. Ils disent que je fais des guérisons étonnantes. Il faut le croire puisqu'ils le disent; seulement ce n'est ni moi, ni la médecine, mais Celui qui entend les prières de ses enfants et veut bien les honorer.

2 février. — Aujourd'hui je pars pour Pietermaritzburg. Nous avons déjà mis bien des choses en ordre. Les circonstances sont plus que sérieuses; nous nous sentons pressés de chercher un refuge auprès du Seigneur.

Pendant son voyage, le 5 février, Coillard écrit à sa femme :

« Je me sens bien heureux dans mon âme. J'ai la conviction que le Seigneur est avec moi et que ce voyage lui

est agréable. Je ne cesse pas de lui demander de me diriger dans mes achats. Tu sais que c'est une grande responsabilité que d'avoir à dépenser des centaines de livres sterling pour cette expédition. Mais j'ai la confiance que le Maître sera là quand je m'occuperai de mes achats. Nous le lui avons demandé ensemble et il nous exaucera.

« Maintenant, ma bien-aimée Tiny, prends courage. Tu n'es jamais absente de mes pensées. Je prie pour toi et je ne suis pas le seul. Cela me fait du bien de penser comme on t'admire : « Est-ce que Mme Coillard va aussi avec vous dans ces pays inconnus ? » — « *Of course!* elle est mon monde et je suis le sien! » — « Eh bien ! elle a un courage extraordinaire! » Et l'écho de mon cœur de répéter « extraordinaire », oui, extraordinaire, mais il n'y a pas lieu de s'en enorgueillir, car « l'ange de l'Éternel campe tout autour de ceux qui le craignent et les garantit » et « *in the Lord Jehova is the everlasting strength* ».

Coillard revint à Léribé le 7 mars 1877.

« Bien que je fusse à cheval[1] et que je m'abstinsse de visiter qui que ce fût, ce voyage ne dura pas moins de six semaines. Il est vrai que des pluies torrentielles me surprirent et me valurent des aventures qui faillirent me coûter cher. Le Seigneur voulait ainsi me préparer aux difficultés du voyage qui est devant nous, et me fortifier dans le sentiment d'une entière confiance en lui, en me faisant faire la douce expérience que ce n'est pas seulement « chaque matin que ses bontés se renouvellent » mais bien à chaque instant du jour. Aussi cette échappée à Natal a-t-elle laissé dans mon esprit les souvenirs les plus précieux.

1. Lettre au Comité, 6 mai 1877, impr. dans *J. M. E.*, 1877, p. 241.

« A peine de retour à Léribé, je repartis à cheval pour Morija où des réunions spéciales d'édification avaient conduit la plupart de nos frères. Nous nous occupâmes ensemble du choix des évangélistes qui devaient faire partie de l'expédition, car un appel nouveau avait suscité de nouvelles vocations. Des quatre qui faisaient partie de la première expédition, un seul fut laissé pour être employé au Lessouto, à cause d'un accident. A sa place, on choisit Aaron Mayoro, de Léribé, un jeune homme marié, père de deux enfants et plein d'un zèle viril. Il a fait preuve d'abnégation et de persévérance en occupant pendant quelques années le poste ingrat de Botha-Bothé. »

Avril 1877. — Les trois derniers mois ont passé comme un ouragan et ne nous laissent plus qu'un souvenir vertigineux : réunions successives, mesures prises, plans combinés, installations d'évangélistes, dédicaces de temples, visites d'annexes, voyages, préparatifs de tous genres. Le jour du départ, entrevu de loin, attendu autant que redouté, a fini par pousser des ailes ; le voici, il nous surprend comme un éclair et nous emporte dans sa fuite. Les évangélistes de l'expédition sont arrivés avec leurs familles ; chaque instant compte. Il faut donc activer les derniers préparatifs, réparer les délais et prévenir les oublis.

« Me voilà donc sur le point de quitter Léribé pour notre lointaine destination, écrit Coillard, le 13 avril[1]. Dans trois jours, nous pensons donner le signal du départ ; tous les wagons sont déjà chargés, nous attendons nos frères qui viennent nous dire adieu. Vous comprenez que nous ayons les cœurs gros et les esprits préoccupés. Mais Dieu est notre

1. A M. Diény.

force, nous sentons qu'il fait bon nous appuyer sur lui et nous confier en lui. »

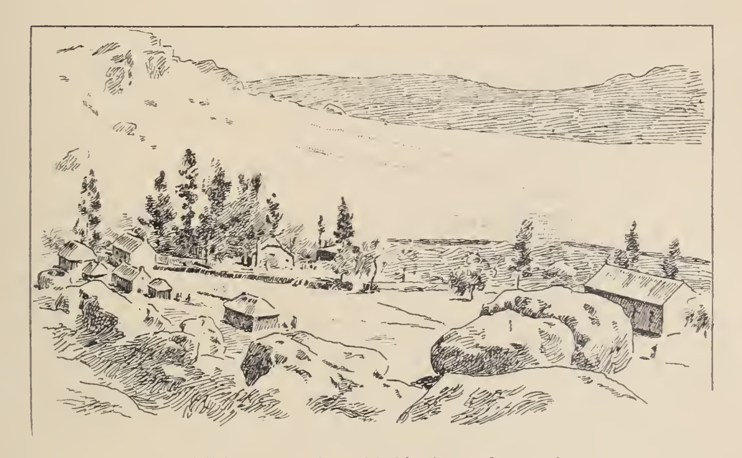
« Le samedi (14 avril)[1] nos chers amis Jousse et Mabille et leurs compagnes, nos frères Duvoisin, Eugène Casalis, H. Dieterlen, Preen et Christmann et des chrétiens d'autres églises arrivèrent. Ceux que l'âge ou les circonstances avaient empêchés de venir, nous écrivirent des lettres d'affection et d'encouragement. La présence de nos chers frères du Lessouto, leurs bonnes paroles, leurs ferventes prières nous ont puissamment soutenus et fortifiés.

« Je ne dirai rien de ce qui se passa dans mon cœur en montant une dernière fois dans ma chaire (dimanche 15 avril). Un ministère de près de vingt ans se déroulait devant moi avec toutes ses bénédictions, ses quelques succès, mais aussi, hélas! toutes les infidélités et les misères qu'il n'est plus possible de réparer, un ministère dont la solennité ne m'avait jamais paru si effrayante. Je ne soulèverai pas non plus le voile sur ce qui se passa en nous quand nous dîmes adieu à chaque membre de notre affectionné troupeau. Pour nous, la promesse du Sauveur n'a pas été vaine. Si nous avions quitté mères, frères, sœurs, nous les avions retrouvés dans cette vie; c'était d'eux et d'enfants bien-aimés en la foi que nous nous séparions. Nous quittions une seconde patrie, une autre France. »

Alors se succèdent des réunions spéciales, d'une grande

1. Lettre du 6 mai, dans *J. M. E.,* 1877, p. 241 et suiv. — *Sur le Haut-Zambèze,* p. 6. — Nous avons intercalé quelques fragments de cette lettre dans le récit du départ de Léribé que nous avons tiré d'une rédaction faite ultérieurement par Coillard de son journal écrit au jour le jour. Cette rédaction, à laquelle nous ferons désormais de nombreux emprunts, comprend la période d'avril 1877 à juin 1878.

solennité, comme le sont généralement des réunions d'adieux! Qu'il est éloquent le cœur quand on le laisse parler librement! Nos évangélistes nous ont, les uns après les autres, profondément remués. Tous parlaient, non seulement comme savent parler les Bassoutos en général, mais comme des Bassoutos convaincus, et du seuil de l'éternité. Éléazar Marathane terminait son allocution par ces belles paroles: « Ne vous étonnez pas si vous apprenez un jour que nous



Léribé — La maison d'habitation et le temple

sommes morts en route, au pays des Banyaïs ou ailleurs. On meurt partout, au Lessouto comme ailleurs; mais... ajoutait-il, après une pause solennelle, et d'un accent inspiré, partout où meurt le chrétien, les portes du ciel sont près de son tombeau!... »

Aaron Mayoro, dans un discours d'une grande puissance, s'écriait : « Vous vous étonnez que nous quittions pays et parenté, et les églises qui nous ont vus naître, pour aller comme Abraham dans un pays inconnu? Et pourquoi? Vous cédez à l'émotion? Détournez vos regards de nous,

je vous en prie. Regardez à nos pères (les missionnaires); nous ne faisons que ce qu'eux-mêmes ont fait, rien de plus. Que dis-je? Détournez vos regards d'eux comme de nous. Portez-les sur Jésus. Jésus, lui, n'a-t-il pas tout quitté pour nous sauver?... Il a tout quitté, oui, tout!... »

Le soir, la communion est pour nous le repas sacré du prophète fatigué, et il nous semble entendre, nous aussi, une voix d'En Haut nous dire : « Levez-vous et mangez, car le chemin qui est devant vous est trop long pour vous! »

Le lundi 16 avril, de grand matin, après une nuit sans sommeil, nous prenons congé des amis qui partent à cheval. A 8 heures, une dernière et émouvante réunion de prière, puis le déjeuner, le chargement final des voitures, puis le dernier repas, la dernière visite aux coins favoris, les dernières recommandations, la dernière retraite. Lors même qu'au dernier moment il y eût encore une foule de choses imprévues qui réclamaient notre attention et que le soleil fût déjà près de l'horizon, nous sentîmes qu'il ne nous était plus possible de supporter tant d'émotions concentrées. Les frères et les sœurs qui étaient restés avec nous, réunis dans notre salon, nous recommandèrent encore une fois à Dieu et à la Parole de sa grâce. Et, après quelques moments de recueillement, seul avec ma bien-aimée compagne dans cette maison témoin de tant de luttes et de bénédictions, après un dernier regard jeté sur le jardin qui embellit cette retraite, à 4 heures de l'après-midi, un claquement de fouet et un *trek* bien accentué! C'est le signal du départ! Les bœufs impatientés donnent du collier et les chariots s'ébranlent au milieu des poignées de mains et des sanglots de nos gens attroupés. « Adieu! Adieu! *Salang ka khotso!* Restez en paix! »

Cher Léribé! notre Béthel et notre Ébénézer tout à la fois! Adieu! Adieu, enfants de Dieu, qui par votre

tendre affection, nous y avez donné droit de cité et « fait oublier la maison de nos pères ». Amis Kohler[1], soyez-y aussi heureux que nous l'y avons été, soyez-y plus bénis encore. Avions-nous commis l'erreur de considérer Léribé comme notre *home* terrestre et l'œuvre que nous y poursuivions comme la nôtre? Le Seigneur nous détrompait aujourd'hui. Toujours est-il que nous sommes attachés à ses pierres arrosées de notre sueur et de nos larmes!

Pendant que les wagons sillonnaient lentement la plaine et contournaient la montagne, je me rendis à cheval au village de Léribé pour faire mes adieux au chef. Élia Mapiké, un de ses amis de jeunesse, fut seul témoin de mon entrevue avec lui. Pauvre Molapo! Il était malade. Tout seul, sous la véranda de sa maison, assis nonchalamment sur une balle de laine, couvert d'un manteau de peaux sales et graisseuses, un bonnet de laine sur la tête et des pantoufles aux pieds, sa silhouette, qui nageait dans les ombres du crépuscule, était l'image du remords et de la misère. J'en fus vivement impressionné. Pour toute réponse à mes salutations, il me tendit la main, et son visage se contracta sous l'empire d'émotions qu'il essayait en vain de maîtriser. J'avais encore un message pour ce petit tyran au nom duquel tremblent tous ses sujets, ce renégat devenu l'ennemi le plus acharné de l'Évangile. Lui-même, dans sa jeunesse, il avait connu la vérité et senti la puissance de l'Évangile. « Quand je suis devenu chrétien, me disait-il un jour confidentiellement, c'était bien une réalité. Il y avait là, dans ma poitrine, un feu ardent. Aujourd'hui, ajoutait-il avec l'accent d'une tristesse profonde, aujourd'hui le feu est éteint, il n'y a plus que des cendres! Et, quand j'en-

---

1. M. Kohler, qui occupait la station de Cana, devait remplacer Coillard à Léribé durant son absence.

tends parler des choses de Dieu, c'est comme les cahots d'une voiture qui disparaît dans le lointain... »

Nous arrivâmes de pleine nuit au Calédon. Les wagons y étaient ensablés. Il était minuit avant que nous pûmes sortir du lit de la rivière et bivouaquer sur la rive opposée. Nous nous dîmes adieu alors avec mon ami Mabille, l'ami de mon cœur. Il avait été témoin de mes combats et de ma faiblesse. Nous nous sentîmes ébranlés. Mais Jésus était là, pas de séparation avec lui : « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. »

Nous nous couchâmes brisés de fatigues et d'émotions. C'est là notre première étape.

Le lendemain matin (mardi 17 avril), nous plions nos tentes et nous partons. Nos gens nous quittent les uns après les autres. Ils s'en vont en sanglotant. Nos regards les suivent pendant longtemps et puis, quand une dépression de terrain les dérobe à nos yeux, nous contemplons une fois encore, mais non sans quelque tristesse, la chaîne majestueuse des Maloutis qui va bientôt disparaître aussi.

18 avril 1877. — En route, enfin ! Oui, en route ! Pour où ? Pour le Limpopo, le pays des Banyaïs, le Zambèze, le lac Nyassa ? Qui sait ? Notre destination c'est le pays des Banyaïs. De fait, nous avons levé l'ancre et quitté le port. Nous sommes au large, en pleine mer. A quel rivage ironsnous aborder ?... Mais qu'importe ? Le Pilote est avec nous, et nous allons de l'avant pleins de confiance, calmes et heureux.

CHAPITRE X

EN ROUTE POUR LE PAYS DES BANYAÏS

1877

A Harrismith. — Le dernier lien brisé. — Le personnel de l'expédition. — Le matériel. — Bœufs malades. — Prétoria. — Un dialogue. — Le réveil. — Le buisson ardent. — Un dimanche de paix. — Chez Sébitiéla. — Goedgedacht. — Visite à Valdézia. — Dans l'inconnu.

Après avoir passé par Bethléem, la petite expédition arrive, le 26 avril, à Harrismith.

C'est dans ce même Harrismith qu'en 1866, au son du canon, un détachement de l'armée victorieuse des Boers nous amenait prisonniers et nous mettait dans la nécessité de chercher un refuge à Natal.

Les Boers, ou plutôt leur gouvernement, jaloux de notre influence, nous croyaient un obstacle à la soumission des Bassoutos, avec lesquels ils avaient guerroyé pendant deux ans. De tels faits sont bons à mentionner dans l'histoire d'un peuple, comme des bornes sur la route du progrès.

Mlle Lévy, notre chère maîtresse d'école, et les Bassoutos qui nous avaient suivis jusqu'ici avec Nathanaël Makotoko, mon ami fidèle et dévoué, tous maintenant viennent renouveler les scènes d'adieux et reprennent le chemin du Lessouto. Ainsi se brisait le dernier lien qui nous rattachait encore à Léribé.

Les bontés dont nous fûmes les objets à Harrismith ne parvinrent pas à adoucir l'amertume de cette dernière goutte. Mais, nous retrempant dans la communion de notre Sauveur, nous nous sentîmes fortifiés en nos âmes, et nous continuâmes notre voyage pleins de courage[1].

Avant d'aller plus loin, jetons un regard sur notre campement et, pendant que, groupés autour du feu, on cause en cuisant le repas du soir, faisons rapidement connaissance



Campement près de Harrismith

avec nos chers compagnons de voyage. Les « introduire », c'est de rigueur, suivant les exigences de l'étiquette. Au centre du groupe, c'est d'abord Asser Séhahoubané, l'évangéliste intrépide qui, après un séjour de deux ans chez les Magouambas, a fait le voyage au pays des Banyaïs, puis, à son retour, a semé partout, dans les églises de son pays, l'enthousiasme pour la nouvelle mission. C'est un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, de taille un peu au-dessus de l'ordinaire. Ses joues plates et imberbes, sa grande bouche, ses lèvres épaisses, ses yeux que ne semble

1. *Sur le Haut-Zambèze*, p. 7-8.

ombrager aucun sourcil, rien, dans ce visage mat, ne prévient en sa faveur. Mais il a un front bien développé; dans son rire, il y a de la cordialité, et, s'il n'est pas précisément un causeur, il est, en public, un peintre de premier ordre; chaque trait chez lui fait tableau. Sa femme Ma-Mika paraît avoir plus de force de caractère. Mère d'une famille nombreuse et reculant devant la perspective de se séparer de la plupart de ses enfants, longtemps elle avait obstinément refusé de suivre son mari dans ces pays inconnus où nous allons. Maintenant le sacrifice est un fait accompli, elle s'est donnée et elle est heureuse.

A côté d'Asser, de sa taille, mais plus noir, un peu plus âgé, c'est Azaël. Ce n'est pas précisément par l'intelligence qu'il brille. Il s'est converti tard dans la vie et il a peu d'instruction. Mais Azaël est un homme sérieux, remarquablement doux, un homme de prière et d'une foi simple et vivante. Parmi nous, c'est une influence morale très grande. Sa femme reflète dans une grande mesure la débonnaireté de ce beau caractère. André et Aaron Mayoro, jeunes hommes de vingt-cinq à vingt-huit ans, ont évidemment les défauts et les qualités de leur âge. Il y a chez eux plus d'intelligence, de pétulance et d'enthousiasme que chez leurs aînés, mais aussi peut-être plus de présomption, moins de réflexion et moins de persévérance. Leurs bras vigoureux, au service d'une bonne volonté, nous en font des aides précieux dans un voyage comme le nôtre. Il y a quelque chose de doux et de neuf dans le caractère d'André, de plus ardent et de plus affectueux dans celui d'Aaron. Leurs jeunes femmes les complètent admirablement et, comme leurs sœurs aînées, gagnent toujours plus notre confiance et notre affection. Du reste, Ma-Routhé, l'épouse d'Aaron, n'est pas pour nous une étrangère; elle a grandi dans notre maison. C'est la fille de feu Johanné Nkélé, notre premier converti. Elle a la douceur,

la modestie de son père et un air de mélancolie qui, lorsqu'il est illuminé d'un sourire, lui donne une certaine grâce et un certain charme. Les enfants — les plus jeunes, car les autres sont restés au Lessouto — de ces quatre familles ne sont pas précisément des zéros. Voici d'abord deux charmantes petites filles qui savent déjà se rendre utiles et voilà trois autres petits marmots qui marchent à peine, mais bredouillent et gazouillent en revanche ; gâtés par tout le monde, ils sont pour la caravane tout entière un rayon de soleil.

En dehors de ces familles et de plusieurs Bapédis chrétiens, qui retournent chez eux, au Transvaal, de compagnie avec nous, faisons encore la connaissance d'autres membres importants de l'expédition.

Voici d'abord Éléazar Marathane. Il suffit de l'avoir vu une seule fois pour le reconnaître. Il est très, très noir, tout chauve, quoique âgé de trente-cinq ans au plus, de petite taille et mince ; il a un regard vif et perçant. Intelligent, de quelque instruction, plein de bon sens et d'un jugement sûr, d'une parole autoritaire et incisive, c'était un de nos meilleurs évangélistes, et il fait sa place parmi nous. D'un dévouement qui m'a souvent édifié au Lessouto, il ne recule devant aucun devoir ni devant aucune difficulté. Il est toujours prêt. Il s'était donné à l'évangélisation et son cœur était dans l'œuvre qui fait le but de notre expédition. Mais, ne pouvant vaincre l'opposition opiniâtre de sa femme, il finit par s'offrir au dernier moment, non comme évangéliste, mais comme simple voiturier. Telle fut sa joie d'avoir obtenu mon consentement, que trois jours lui suffirent pour faire ses arrangements et ses préparatifs. Et cependant il laissait derrière lui sa femme et ses enfants.

Voici maintenant trois jeunes gens de mon église, qui nous ont volontairement offert leurs services et que nous

avons acceptés. Bushman, lui, voyage ou vit depuis dix ans avec nous. Peu développé, c'est cependant un chrétien sérieux et sincère. Il a déjà accompagné Jonathan, l'un de nos évangélistes, chez les Magouambas[1] et s'est rendu utile pendant le séjour qu'il y a fait. Son poste à lui, c'est de marcher devant l'attelage pour le guider et de paître nos bêtes de somme quand nous dételons. Il parle peu, mais sa figure est toujours radieuse. Il s'est fait une provision de vêtements et est toujours non seulement propre, mais endimanché, depuis que nous sommes en route. « Il faut, disait-il, en réponse à une remarque de Mme Coillard, il faut qu'en nous voyant passer l'on sache que notre voyage n'est pas un voyage ordinaire; nous sommes en fête, nous suivons le Roi. » C'est dans cet esprit qu'il fait son humble service.

Khosana a grandi sous l'influence de la piété de ses parents. Lui-même a confessé le Sauveur depuis deux ans. Il se destinait à l'enseignement, et son ardent désir était d'entrer à l'école supérieure de Morija. Il a tout sacrifié pour aller avec nous. C'est un jeune homme de quinze ou seize ans, plein d'entrain, aimable, obligeant, respectueux, intelligent et riant de bon cœur. Passionné pour le chant, se faisant joyeusement le serviteur de tous, il met de la vie dans le camp, il est le favori de tout le monde.

Fono, lui, de deux ou trois ans plus jeune, est le fils d'esclaves affranchis. Depuis plus de quinze ans, ses parents, quittant les environs du Cap, se sont mis en route pour leur pays natal qu'ils supposent être le Mozambique. Ils se sont arrêtés à Léribé. Le père, devenu médecin populaire, a perdu de vue son projet. La mère, convertie, pieuse et qui a une grande affection pour nous, nous a confié Fono, son fils

1. Où a été fondée, depuis lors, la station de Valdézia.

bien-aimé, espérant que cet Évangile que nous portons si loin, pénétrerait aussi dans ce jeune cœur. Le sacrifice de cette mère nous a touchés. Fono est le plus jeune des membres actifs de la caravane. Il est aux ordres d'Éléazar; sa tâche, c'est d'être marmiton. Il est très réservé, j'allais presque dire maussade. Mais les yeux d'ivoire qui brillent avec tant de douceur dans cette figure d'ébène, disent assez qu'il est, à sa manière, affectueux et intelligent.

Placez maintenant, au centre de ce tableau, une jeune Européenne, l'image de la fraîcheur et de la gaieté, ma nièce [1], puis une dame un peu plus grave, d'une activité incessante, d'une rectitude qui flétrit partout le biais et l'intrigue, d'une vigilance pour les besoins et le confort de tous, qui l'initie aux détails les plus intimes de la vie de chacun, d'un dévouement à toute épreuve, d'un jugement, d'une tendresse qui en font une mère pour les autres et une aide précieuse pour moi, Mme Coillard elle-même. Ajoutez, enfin, la silhouette du chef de l'expédition, un homme de quarante-cinq ans, petit, fluet, de mesquine apparence, cherchant à grisonner, mais jeune de cœur et de caractère, aimant l'esprit chez les autres, caressant les muses dans une langue étrangère, autrefois quelque peu mélancolique, aujourd'hui libre et heureux, défiant de lui-même, mais protestant de la droiture de ses intentions et de sa bonne volonté, et nous avons complété le tableau, fini notre ronde et fait connaissance avec les membres de l'expédition.

Nous avons trois tentes et trois wagons attelés chacun de seize bœufs. La principale de ces tentes, de 4 mètres sur 3, toute doublée de calicot bleu, munie d'un double toit, ne se monte que dans les lieux où nous faisons un séjour plus ou

---

1. Mlle Élise Coillard, maintenant Mme D. Jeanmairet, avait rejoint M. et Mme Coillard à Léribé, peu avant leur départ.

moins long. C'est la salle à manger, le lieu de réunion et de rendez-vous où chacun a libre accès. C'est un don de l'église presbytérienne de Pietermaritzburg dont mon intime ami, M. Smith, est pasteur. Le wagon construit sous sa direction et d'après mes plans est plus large, sans être plus lourd, que les véhicules ordinaires de ce genre. Ce serait toutefois pour l'Europe un chariot très massif, 4 mètres sur 1^{m}60; il est surmonté de cerceaux, plafonné de serge verte grossière, recouvert extérieurement de deux toiles, dont l'une soi-disant imperméable, muni de chaque côté d'une petite fenêtre à coulisses; dans cette voiture, qui n'est ni grande, ni commode, entassez bagages et provisions; sur un cadre en bois, garni de lanières et qui couvre le tout, étendez la literie où l'on se glisse de nuit et s'accroupit de jour; sur la caisse de devant, qui contient la batterie de cuisine et qui sert de siège, placez Éléazar Marathane, son formidable fouet dans les mains et sa pipe à la bouche, et, devant l'attelage, Bushman qui se vante d'arriver le premier chez les Banyaïs, et vous aurez quelque idée de notre équipage africain. Derrière, enfin, les autres voitures, une douzaine de chiens — toute une meute — les hommes, les femmes, les enfants en chariot ou à pied; puis prêtez l'oreille, la brise nous apporte les sons harmonieux d'un air favori et involontairement nous le fredonnons aussi. C'est ainsi que nous cheminons vers l'intérieur, les visages sereins et les cœurs pleins de joie et d'espérance.

8 mai 1877. — Il est 11 heures du matin, nous venons de traverser le Vaal[1]. Une maladie sévit parmi les bœufs.

10 mai. — Je ne comprends pas pourquoi Dieu nous dispense cette épreuve; il a le pouvoir de maintenir notre bétail en santé et de faire un miracle pour le guérir. Mais

---

1. Rivière qui fait la frontière entre les deux républiques hollandaises du Transvaal et de l'État libre d'Orange.

peut-être veut-il nous enseigner notre dépendance entière de sa providence et aussi l'économie et le renoncement. Ce que nous aurions dépensé en provisions, il faudra maintenant le garder pour acheter des bœufs. Du reste les bœufs sont au Seigneur comme nous-mêmes sommes à lui et tout ce qui concerne cette expédition.

Heidelberg, 12 mai 1877. — Vers le soir, nous sommes venus dételer derrière les coteaux qui nous cachent la ville. C'est un charmant endroit et il y a abondance d'herbe.

Heidelberg, 13 mai. — C'est dimanche. La journée s'est annoncée par un vent froid, un épais brouillard et par la mort de notre troisième bœuf, hélas! un bœuf de devant gros et gras. Je n'avais pas dormi de toute la nuit, j'étais préoccupé et triste. Une promenade solitaire sur la colline me fit du bien. Je méditai le premier chapitre de Josué. Lui aussi pouvait trembler devant la tâche qui était devant lui; mais le Seigneur ne lui donne pas de demi-promesses : « Nul ne pourra subsister devant toi. Je serai avec toi... Je ne te laisserai point ni ne t'abandonnerai point. Seulement, fortifie-toi et te renforce. » Après que nos hommes eurent dépecé le bœuf, nous eûmes le service et nous méditâmes Romains XII, 1. Le soleil aussi a percé les nuages, il fait moins froid.

16 mai. — Voilà donc un mois, tout un mois, que nous avons quitté Léribé. Nous avons voyagé lentement, nous avons eu quelques contre-temps, c'est vrai, mais aussi que de bénédictions! Nous sommes en bonne santé et tout dans la caravane est entrain, paix et harmonie. Les hommes et les jeunes gens rivalisent de bonne volonté et de courage; les femmes essaient de se rendre utiles, les enfants sont charmants. A la halte de midi, nous lisons ensemble le Psaume CXLV, nous partageons les sentiments du psalmiste.

Prétoria, 19 mai. — « Voici, j'ai ouvert une porte devant



PRÉTORIA

toi que personne ne peut fermer. » Quelle bonne parole à notre arrivée ici !

Nous sommes sur un col, et Prétoria s'étale subitement à nos pieds. A notre gauche, les tentes d'un camp militaire anglais brillent au soleil; les rues sont toutes pavoisées, le canon gronde, l'affluence est considérable, évidemment la ville est en fête. C'est que Sir Théophile Shepstone, le représentant britannique, prête aujourd'hui serment de fidélité à la reine; la république des Boers a pris fin. Les jaquettes rouges et la canonnade excitent tellement nos gens que nous dételons à la hâte, au premier endroit venu, et remettons jusqu'au soir de planter les tentes.

Coïncidence étrange ! J'avais, sans le savoir, arrêté nos voitures à l'ombre de la prison, de cette même prison où, l'an passé, nos évangélistes ont été incarcérés. Cela a amusé nos hommes. Dans l'après-midi, Asser voulait, à toute force, nous montrer les cellules où on les avait enfermés. Il va frapper à la porte. Le geôlier ouvre, fronçant le sourcil : « Que veux-tu, Cafre ? » — « Je voudrais visiter et montrer la cellule... » — « Va-t'en, Cafre que tu es ! on n'entre pas ici ! » Et bang ! la porte crie sur ses gonds et nous envoie l'écho de la grosse voix du geôlier : « On n'entre pas ici ! » Les temps ont changé depuis l'an dernier.

L'après-midi, nous allâmes faire visite à l'administrateur du gouvernement, Sir Théophile Shepstone, que nous avions beaucoup vu à Natal en 1866. Il nous reçut de la manière la plus affable. Il vint saluer nos évangélistes, nous accompagna ensuite sur la place de la ville où jouait la musique militaire, et nous présenta aux personnages distingués de son entourage. Tout le monde nous tirait des coups de chapeau, voire même ce fameux révérend qui avait jeté robe et rabat aux orties pour devenir secrétaire d'État sous le président Burghers, également un apostat du ministère

évangélique. M. Swaart avait cru devoir faire preuve de zèle pour le service de la république en arrêtant M. Dieterlen et son expédition. Puis, sous le nouveau régime qu'il sert et qui nous respecte, M. Swaart sent le besoin de se rapprocher de nous ; il brigue et obtient la faveur de nous être présenté. « Quels changements dans le pays ! » me dit-il avec un grand embarras. — « Oui, lui répondis-je, c'est dommage qu'ils n'aient pas eu lieu un peu plus tôt. » — « Voulez-vous m'accorder une demi-heure d'entrevue ? J'ai besoin, non pas de m'excuser, ajouta-t-il à demi-voix, mais de m'expliquer. » Je refusai, je crus qu'il valait mieux le laisser seul avec l'opinion publique et sa conscience. Il en fut mortifié, car, jouant sur son nom qui veut dire noir, il disait à un ami : « Je suis bien noir aux yeux de M. Coillard. »

31 mai. — C'est hier enfin que nous avons quitté Prétoria. Nous avions espéré partir de grand matin; nous avions compté sans le maréchal ; le wagon ne fut prêt qu'au coucher du soleil. Quand je donnai le signal du départ, il était nuit, le ciel était chargé de nuages ; comme nous passions dans les rues obscures et désertes, nous ne pouvions nous empêcher de jeter un regard furtif à travers les fenêtres ; des rideaux entr'ouverts nous permettaient d'apercevoir d'heureuses familles, groupées autour de la table du thé près d'un feu pétillant, les uns causant enfoncés dans de moelleux fauteuils, d'autres écoutant les sons harmonieux du piano, tous oubliant les travaux du jour. Ils étaient *at home!* Nos pensées volaient vers notre cher Léribé. Et nous étions là, cherchant à tâtons la grande route... du désert ! Il faisait froid, très froid, et l'obscurité était si grande que, lorsque nous nous arrêtâmes à onze heures du soir, nous découvrîmes que nous avions perdu la route.

6 juin 1877. — Le Bojeveld où nous voyageons est un district aride et par conséquent inhabité. Ce serait une

Sologne sans les forêts qui le couvrent en partie. Les fermiers vont y hiverner avec leurs familles et leurs troupeaux; ils y mènent, pendant quelques mois, une vie patriarcale et nomade.

Nous arrivons au campement d'un Boer. Les gros arbres qui l'ombragent sont littéralement chargés de lambeaux de venaison qui sèchent au soleil. Notre Nemrod revient de la chasse et est si content de nous voir que sa femme et ses filles portent à nos voitures du lait, du beurre frais, des œufs et de la viande. Il manifeste beaucoup d'intérêt pour notre entreprise. Le dialogue suivant s'engage entre lui et Éléazar Marathane :

Le Boer : « Et toi aussi, tu es chrétien? » — *Éléazar :* « Oui, Monsieur. » — *Le Boer :* « Et tu vas avec Monsieur le missionnaire pour évangéliser les Banyaïs? » — *Éléazar :* « Oui. C'est pour cela que j'ai quitté mon pays, ma femme et mes enfants. » — *Le Boer :* « Et penses-tu que les Banyaïs se convertissent et deviennent des chrétiens? » — *Éléazar :* « Eh! sans doute, tout aussi bien que je me suis converti moi-même. » — *Le Boer :* « Ah! oui, mais les Banyaïs, je les connais moi, ils sont bien différents de toi et de vous tous. Ce sont des païens, des sauvages, tout ce qu'il y a de plus sauvages. » — *Éléazar :* « Monsieur, il n'y a rien qui puisse vaincre la grâce de Dieu; avant ma conversion, moi, j'étais tout aussi mauvais que les plus sauvages des Banyaïs, et cependant... » — *Le Boer :* « Ça ne fait rien, vous verrez que vous aurez une tâche ingrate. Je le sais par les Bapédis qui sont à mon service. J'ai souvent essayé de leur enseigner les choses de Dieu, mais ils me répondent toujours : « Nous suivons nos aïeux, nous, et, s'ils sont allés dans ce que vous appelez l'enfer, nous ne voudrions pas aller sans eux dans le ciel des blancs. » — *Éléazar :* « Ne te décourage pas, mon maître, aie de la persévérance et la lumière

se fera dans les ténèbres. Tu sais que, quand on commence à dompter de jeunes bœufs, ils ne manquent pas de donner des coups de corne et de casser les clés de joug. Peu à peu, ils s'adoucissent, ils deviennent forts et dociles et traînent nos voitures. »

Nous nous séparons à regret de cet homme intéressant, et, après qu'il nous a quittés, nous continuons à parler de lui.

Nous sortons maintenant du Kameel's Poort, les collines s'écartent subitement et s'allongent dans une direction différente. Nous cheminons à travers des bois épais et épineux. Avant peu, je le crains, les tentes de nos voitures seront en lambeaux.

Eland's River, 7 juin 1877. — Ces Bassoutos sont de bons enfants. Ils ont la vie dure en voyage et, quand quelque chose menace d'assombrir leur humeur, ils sont ingénieux pour trouver les moyens de s'égayer mutuellement. Ces jours-ci, mon clairon est le thème de la conversation et des discussions animées que l'on a, le soir, autour du feu. C'est le réveille-matin, et c'est moi qui m'en charge. Quand, fatigués le soir, il leur faut encore monter la garde une bonne partie de la nuit, et que, le matin, le clairon sonne le réveil au moment où ils commencent à sommeiller, ce n'est pas gai, on le comprend. Mais un jeu d'esprit et toute la mauvaise humeur est balayée par un éclat de rire. On s'attache à des gens pareils.

C'était, en effet, une difficulté presque de tous les jours que le réveil.

J'avais toujours à me plaindre d'Asser, d'Azaël et Cie qui ne se lèvent qu'à grand'peine le matin. Ils maudissent ma trompette et, bien qu'ils gardent leur bonne humeur, toute-

fois ils déclarent que de voyager avec quelqu'un qui hait le sommeil, c'est fort peu agréable.

Et devant cette difficulté quotidienne, Coillard, lui-même fatigué, a recours journellement à Dieu pour lui donner la patience.

Le vendredi 8 juin, nous dételâmes à l'ombre de quelques arbres pour y passer la nuit. A peine l'obscurité avait-elle couvert la terre que les chacals et les loups commencèrent leurs concerts discordants. Mais les feux brûlaient déjà tout autour du bivouac, et les fusils étaient chargés; chacun était prêt. Il n'y avait pas de clair de lune; mais le ciel était étoilé, et il faisait si doux que nous restâmes assez longtemps au feu à causer avec nos gens, à contempler ces arbres secs, troncs et rameaux, qui brûlaient tout entiers autour de nous, et contre la flamme desquels les buissons qui les entouraient se découpaient si nettement, avec leur épais feuillage, qu'ils nous rappelaient le buisson de Moïse. Ce rapprochement nous fit du bien, car, nous aussi, nous avions reçu une mission du Seigneur, et nous avons besoin que le Seigneur nous dise: « Je t'ai connu par ton nom, je serai avec toi. » Les feux brûlèrent toute la nuit; les flammes, qui s'élançaient du sein des buissons jusqu'aux rameaux des arbres embrasés, illuminaient l'intérieur de nos voitures et le pays d'alentour. Nous entendîmes des concerts, mais ne reçûmes pas de visites. Le samedi matin, nous étions sur pied avant jour; comme le soleil sortait radieux et lançait ses premiers feux, perçant l'ombrage de la forêt, nous éprouvâmes quelque chose de ce que dut éprouver Adam avant la chute, quand Dieu venait à l'aurore causer avec lui, et, tout en marchant, cédant aux impressions de nos cœurs, nous chantâmes un cantique.

C'est ainsi que nous arrivâmes heureux et joyeux là où

nous devions passer le dimanche. Il y eut bien un léger nuage, car nous eûmes un peu de difficulté à choisir un endroit convenable. Asser et plusieurs des hommes étant allés à la chasse, j'étais seul et je dus courir, aller et venir; j'étais éreinté. Et, en fin de compte, nous dételâmes à un endroit que mes braves amis désapprouvèrent à leur arrivée à cause du *tsetlo,* espèce d'épine rampante à plusieurs pointes. Je me rendis à leur désir pour l'amour de la paix, mais il y eut un orage violent au dedans de moi. On s'en aperçut bien ; cependant j'évitai de leur parler. Nous attelâmes de nouveau, après nous être bien installés pour le dimanche, et nous allâmes un peu plus loin. Nous ne perdîmes rien au change, si ce n'est la belle vue que nous avions de la rivière qui coulait à nos pieds. Nous nous arrêtâmes sous un bosquet de gros mimosas qui nous donnèrent force bois pour nos feux de la nuit et un frais ombrage pour le jour. Mais un fourré inextricable nous séparait du lit de la rivière qui forme ici de vrais abîmes, l'*antre du crocodile.*

Le dimanche nous eûmes un bon service, et une douce méditation sur Romains v, 1. Puis, nous fîmes avec Christina, une promenade solitaire au bord de la rivière, à l'ombre des arbres, et nous eûmes quelques moments d'entretien intime, de méditation et de prière. C'est un des plus doux moments que nous ayons eus en voyage. Nous reprîmes le chemin de notre bivouac, heureux et réconfortés. Tiny faisait remarquer : tous ces beaux arbres, cette belle rivière, ces coteaux boisés, c'est le parc de notre Père. Il aime que nous en jouissions, il aime que nous soyons heureux et joyeux ; et la paix dont nous jouissons nous met en communion immédiate et intime avec lui et avec ses saints. Nous rentrâmes pour le service de l'après-midi sur Éphésiens II : le commencement du chapitre qui nous tire de

la pourriture du sépulcre, nous transporte dans les cieux et nous y fait asseoir sur le trône de Dieu (verset 6). « Jésus est notre paix, » voilà la parole qu'il nous fallait. Jésus, ce Prince de paix, fait notre paix à la cour du ciel, apporte la paix dans nos rapports avec nos semblables, et la paix dans nos cœurs et dans nos pensées ! Le soleil nous éclairait de ses derniers rayons. Tout dans la nature parlait de paix : pas un cri, pas un bruit, pas un mouvement autour de nous. Cette solitude parfaite, qui a quelque chose de si effrayant et de si saisissant et qui vous fait croire que vous êtes tout seuls au monde, revêtait aujourd'hui un doux aspect. Loin du bruit, des agitations, des querelles des villes, tout ici était paix. La solitude avec Jésus, c'est un ciel, c'est la *paix !* Oh ! que cette paix qui surpasse toute intelligence garde tellement nos cœurs et nos esprits, que tout devant nous, derrière nous, autour de nous, comme en nous, soit paix! Que ce beau voyage que nous faisons, accompagnant le Prince de paix, soit paix!

A travers le col de Sébitiéla, 14 juin 1877. — A peine arrivés hier là où nous dételâmes, un accident qui eût pu être plus sérieux vint jeter un nuage au bivouac. Christina, qui avait eu une matinée de fatigue et d'agitation et se plaignait d'un violent mal de tête, descendait de la voiture; son pied glissa et elle tomba le visage contre terre. J'accourus et la relevai la figure noire et ensanglantée. Tous les gens accoururent aussi. Ma pauvre femme en sera quitte pour de fortes contusions à la figure, à l'œil gauche surtout. Même dans cette circonstance, je reconnais la bonté de Dieu qui l'a préservée d'un accident fatal et moi d'une plus grande épreuve.

Dans l'après-midi, nous allâmes voir le chef Sébitiéla. C'est le premier chef que nous rencontrons sur notre route depuis que nous avons quitté le Lessouto. Les villages

bapédis ont des rues et des quartiers. Chaque quartier, qui relève d'un homme important, se compose d'une agglomération de huttes entourées, chacune, d'une palissade, et ces palissades forment un labyrinthe de rues tortueuses où il est facile de s'égarer. L'une de ces ruelles nous conduisit au *lékhotla* (place publique). C'est là que je trouvai Sébitiéla, un homme portant la cinquantaine, assis, ou plutôt roulé nonchalamment, sur une peau vieille et sale. Il toucha la main que je lui tendis, je m'assis et j'essayai d'entamer une conversation — tâche ingrate. J'échouai. Je lui racontai le but de mon voyage. Sa figure s'assombrit. « Si tu vas chez les Banyaïs pour cet objet que tu dis, tu vas gâter et détruire. Ici nous ne voulons pas de missionnaires blancs, nous n'en voulons pas à tout prix. » — « J'en suis fâché, mais pourquoi ? » — « Vous êtes des destructeurs et des gens de mensonge. Vous nous chantez que si nous croyons nous vivrons; ne mourrez-vous donc pas, vous autres, aussi bien que nous? Voici Mankopane qui a bien reçu les missionnaires et il vient de mourir. » La position devenait pour moi un peu embarrassante. Je n'étais préparé ni à sermonner ni à l'être. « Mon maître, lui dis-je, les villes que tu gouvernes sont dispersées tout autour de ta capitale et de l'autre côté du ruisseau. Si tu as besoin de quelqu'un de tes gens, tu l'envoies chercher, il traverse le ruisseau et vient. C'est juste ce que fait Dieu, le grand Roi, et, parce qu'il appelle ses enfants chez lui, ils traversent la rivière de la mort pour aller à la cour de leur Père. C'est là la mort du chrétien. » — « Comment, tu m'as dit que tu venais me visiter et voilà que tu me sermonnes. Je ne veux rien entendre de toutes ces bagatelles. Nous aussi, nous avons un dieu que nous prions et des livres qui nous enseignent. Assez, assez ! Qu'enseignes-tu de si étrange, dis ? » — « Nous n'enseignons rien de mauvais, au contraire. Ce que nous enseignons,

permets-moi, mon seigneur, de te l'expliquer en deux mots. Le Fils de Dieu lui-même est venu parmi nous et nous a révélé le cœur de son Père, et, bien qu'il soit retourné vers lui, il nous a laissé ses préceptes, dans ce livre que tu vois, et ce livre ne nous enseigne que de bonnes choses. » — « Par exemple ? » — « Il dit à chaque homme : Tu ne tueras pas, tu ne voleras point, tu ne diras point de mensonge... » — « Ah, vraiment, et pourtant c'est vous qui volez, vous êtes des menteurs ! Assez de vos fables ! »

Je me sentis saisi d'une profonde tristesse. Il me semblait que Jésus n'était pas là et qu'il m'avait livré tout seul à la risée de ces païens. Tandis que le chef parlait, tous les hommes gardaient un profond silence. La figure des uns semblait exprimer la pitié, d'autres souriaient et un quidam, assis devant moi, prenait un plaisir étrange à applaudir chaque parole d'or qui sortait de la bouche du chef, en s'inclinant et en frappant la terre de son index. J'essayai de causer un peu d'autre chose et d'exciter l'intérêt, la curiosité de ce pauvre hère, mais en vain. Toutes mes paroles s'aplatissaient comme des balles de plomb contre un rocher, sans y faire aucune impression. Au bout de quelque temps je me levai et, après avoir adressé au chef quelques paroles sérieuses qu'il daigna écouter sans m'interrompre, je le saluai et partis. Mes gens, qui avaient gardé tout le temps le silence le plus complet, restèrent au lékhotla, évidemment pour tâcher de reprendre ma conversation ; mais le chef les quitta, alla s'asseoir de côté, leur tournant le dos, et ils ne tardèrent pas à me suivre.

Comme je retournais aux wagons, je me sentais triste et humilié. J'avais trop compté sur moi-même et pas assez sur mon Dieu !

Les voyageurs passèrent le dimanche 17 juin à Marabastad,

« le dernier village de blancs de ce côté-ci du Limpopo ! » et, le samedi 23 juin, ils arrivaient à la station de Goedgedacht[1].

Lorsque nous arrivâmes en vue de la station de notre frère Hofmeyer, missionnaire hollandais, au pied de la belle chaîne de montagnes du Zoutpansberg au delà de laquelle aucun messager du Christ n'a encore porté l'Évangile, nous tombâmes à genoux et rendîmes grâces à Dieu. Nous eûmes une réunion de prière et d'actions de grâces qui fut extrêmement solennelle et que nous n'oublierons jamais. Cette belle chaîne du Zoutpansberg, c'est notre Ébénézer et cet endroit où nous allons nous reposer ce sera notre Péniel, où Dieu nous montrera sa gloire.

Goedgedacht est une mission entièrement soutenue par l'église hollandaise du Cap. M. Hofmeyer est maintenant à la tête de l'œuvre. C'est un homme puissant en foi et en œuvres, au cœur brûlant d'amour et d'enthousiasme pour le service de son Maître. L'esprit qui l'anime s'est communiqué à ses gens. Pour eux, l'expédition chez les Banyaïs est la réalisation d'un beau rêve ou plutôt la réponse à d'ardentes prières. Quand Mabille vint ici, avec Paul Berthoud, en quête d'un champ missionnaire, M. Hofmeyer leur montra les Spelonken et le pays des Banyaïs. Son cœur brûlait de voir les Banyaïs évangélisés.

Aujourd'hui, il est hors de joie et disposé à tout faire pour nous. Il nous a procuré deux attelages de bœufs pour aller à Valdézia.

Devant revenir à Goedgedacht, nous y avons laissé tous nos bagages et nous nous sommes mis en route (jeudi 28 juin) à travers le pays connu sous le nom de Spelonken,

1. Le récit complet du séjour à Goedgedacht et à Valdézia a été imprimé sous le titre de : *Une visite à Valdézia,* Genève, 1910, in-12.

à cause de ses collines toutes boisées. Mais nous ne manquons pas de trouver ici et là quelques mauvais pas.

Figurez-vous un petit mamelon, entouré de collines parsemées d'arbres et d'arbustes; au pied, un ruisseau qui serpente et bouillonne dans la vallée; en face, la chaîne majestueuse du Zoutpansberg avec ses flancs couverts de forêts, ses gorges profondes, ses cimes dentelées qui se découpent sur un ciel d'azur; et, sur ce petit mamelon, comme dans un nid qu'il faut chercher, placez un hameau semi-européen : c'est Valdézia, c'est la station de l'église libre du canton de Vaud, commencée en 1873 par nos évangélistes bassoutos Asser et Éliakim, et fondée définitivement, deux ans plus tard, par MM. Paul Berthoud et Ernest Creux. Deux petites maisons d'habitation, de grandes huttes indigènes, qui servent de dépendances et d'école, un hangar que l'on va inaugurer comme lieu de culte et près duquel sont plantés deux poteaux auxquels on suspend une grosse cloche, à quelques pas de là un groupe de trois ou quatre chaumières, qu'on décore du nom de « Lessouto » et où vivent les évangélistes qui ont suivi nos frères Vaudois: le tout, blanchi à la chaux et à demi-couvert de plantes grimpantes, fait un effet charmant. On se croit dans un petit coin de la Suisse.

Pour y arriver, nous avons traversé un beau pays, pas précisément pittoresque. Les collines boisées étaient escarpées, le chemin décrivait des courbes interminables; les ruisseaux, pour la plupart à sec, nous barraient le chemin par leurs gués fangeux, de sorte que, plus d'une fois, je bénis Dieu de n'avoir pas pris nos bagages.

Nous sommes parmi les Magouambas. Leurs hameaux, semés sur tous les coteaux, sont d'un négligé et d'une malpropreté qui font un contraste pénible avec les bosquets qui généralement les ombragent. Leur langue — à l'oreille du moins — leur accoutrement et leurs armes, nous rap-

pellent les Zoulous. Comme eux aussi, on les voit se baigner dans tous les ruisseaux.

C'est ainsi que, tout en faisant nos observations, nous étions arrivés (samedi 30 juin) dans le voisinage de Valdézia. Une petite fille, venue sans doute comme « éclaireur », nous a aperçus et bientôt paraît toute une procession, nos amis Creux et Berthoud, les dames et les enfants, les catéchistes et leurs familles. Que d'exclamations de joie! Que de questions auxquelles on ne peut répondre! A notre arrivée sur la station, nous nous rendons tous ensemble à la hutte qui a, jusqu'ici, servi de temple et nous confondons nos sentiments de joie et de reconnaissance dans des prières communes.

Le lendemain, dimanche 1er juillet, il y avait un nombreux auditoire. Éliakim prêcha en ségouamba. Que c'est étrange d'entendre un Mossouto prêcher dans une langue étrangère! Les premières paroles d'Éliakim, avec son ton solennel, me sont restées gravées dans la mémoire. Asser, dans une allocution pleine d'à-propos et de simplicité, fit nos salutations et rappela d'une manière touchante les temps où Éliakim et lui furent laissés tout seuls par MM. Mabille et Berthoud pour commencer l'œuvre. Ils ne comprenaient pas la langue et ils étaient loin de leurs familles; les commencements furent difficiles. L'après-midi, nous eûmes une réunion de salutations mutuelles en sessouto, langue que nos évangélistes ont implantée chez les Magouambas qui les fréquentent.

Nos amis s'évertuent à rendre notre visite aussi agréable que possible. Nous partageons notre temps et les repas entre les deux familles des missionnaires.

Le dimanche 8 juillet a été un jour de grande fête à Valdézia. Pour l'occasion, le temple rustique avait été badigeonné, une belle cloche appelait, pour la première fois et à

grandes volées, fidèles et païens à la prière. Bientôt un auditoire compact se pressait dans l'enceinte de cet édifice primitif. Grâce à ma connaissance du zoulou, je pus suivre la méditation de M. Berthoud sur l'enfant prodigue. Puis eut lieu la cérémonie solennelle du baptême de six jeunes hommes et d'une femme. A la requête de mes amis, j'adressai quelques paroles à cette petite bande de néophytes. Je me sentais profondément ému en présence de ces hommes confessant publiquement leur foi et qui, naguère, étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme, sans espérance et sans Dieu. En présence d'une telle transformation, qui oserait douter que l'Évangile du Christ est bien « une puissance de Dieu en salut à tout croyant? » Mes pensées ne s'arrêtaient pas à ce qui se passait devant moi, elles étaient toutes pleines de la mission qui m'est confiée.

Des baptêmes d'enfants l'après-midi et la sainte Cène le soir remplirent et terminèrent cette journée bénie.

Nos amis de Valdézia nous cédèrent de leurs provisions et des étoffes pour échanges. Ils s'étaient arrangés d'avance pour renouveler au moins un de nos attelages en nous donnant leurs meilleurs bœufs. Ils se conduisirent envers nous avec une générosité qui nous toucha. Du reste, les égards qu'ils eurent pour nous, la délicatesse avec laquelle ils nous préparèrent des surprises, nous confondirent et nous humilièrent.

Ce petit séjour dans cette succursale du Lessouto reposa nos gens et les retrempa. Il fallut pourtant se séparer. Nous reverrons-nous jamais? Nos amis, M. Creux surtout, sont tout pleins du projet d'ouvrir un chemin à travers le Zoutpansberg et le Limpopo, de pénétrer dans le pays d'Oumzila et de faire, l'an prochain, une expédition qui se rencontre avec la nôtre chez les Banyaïs. Qu'adviendra-t-il de ces plans qui ne sont encore qu'ébauchés?

M. Creux nous accompagna en famille et nous reprîmes le chemin de Goedgedacht.

A notre approche de Goedgedacht (13 juillet), tout le monde accourut à notre rencontre; c'était de la joie, des chants et des poignées de mains sans fin. M. Hofmeyer, qui trouvait que nous étions restés un peu trop longtemps à Valdézia, dit à M. Creux en plaisantant: « On vous a donné toute la moelle, on nous apporte les os à nous. » — Le fait est que l'hiver passe rapidement et que, tout contents que nos amis Hofmeyer sont de nous voir, ils désirent, comme nous, que nous partions au plus vite, pour profiter de la bonne saison. Aussi, dès le lendemain, nous nous mîmes à charger les voitures. Nos gens étaient pleins d'entrain. Le soir, nous eûmes une réunion bénie, où deux hommes professèrent d'avoir trouvé le Sauveur.

Le lendemain, dimanche 15 juillet, fut aussi un beau jour. Je prêchai à un auditoire nombreux et sympathique sur 1 Corinthiens VI, 19: « Vous n'êtes pas à vous-mêmes. » M. Creux, l'après-midi, fit entendre de sérieux appels, et, le soir, à une réunion fraternelle, présidée par M. Hofmeyer, il se dit des choses excellentes. On sentait que le Seigneur était là. L'impression était profonde et solennelle.

Le lundi matin, M. Hofmeyer me salua en me disant : « Le Seigneur me demande mon bras droit pour vous le donner, vous l'aurez. Migal est déjà venu me dire qu'il s'offre pour vous accompagner. » — Un peu plus tard, Simoné et Japhéta, deux hommes de confiance, se présentèrent aussi pour nous servir de guides. Donc trois ouvriers de plus, juste le nombre que j'avais demandé dans mes prières! Aucun de nous n'avait parlé à ces hommes, c'était une affaire entièrement entre eux et Dieu.

Toute la journée fut employée à écrire des lettres et à acheter des provisions. Mais, à notre grand étonnement, les

gens de Goedgedacht avaient déjà pourvu à nos besoins les plus pressants : patates, arachides, maïs, mabélé, farine, tout avait été préparé pendant que nous étions à Valdézia. On les apportait maintenant avec un tel entrain, que « nos wagons — remarquait quelqu'un — prenaient de l'embonpoint à vue d'œil ». M. Hofmeyer m'avait procuré quatre bœufs à bon compte. Il nous en donna un cinquième pour mettre sous le joug ou pour tuer, à notre choix. Il me céda aussi huit ânes, mais il y en avait dix quand il me les livra. Il ne voulut écouter aucune remarque. Le prix courant est de 150 francs par tête ; il me les a cédés à 75 francs et m'en a donné dix pour huit.

Le soir eut lieu la réunion d'adieux. Notre frère parla avec une chaleur de cœur vraiment électrisante. A propos des trois hommes qui partent avec nous : « Vous savez, dit-il, la place qu'ils occupent ici, mais Dieu les demande. Mon seul regret, c'est que mes trois fils soient encore trop jeunes. Quelle joie pour moi, si Dieu me disait : « Hofmeyer, j'ai besoin de Jan, de Hendrick et de Christophel, donne-les moi tous les trois. » Sa voix tremblait d'émotion. Puis, se tournant vers ces hommes : « Sachez, mes frères, leur disait-il, que l'engrais de l'Évangile, c'est souvent la chair et le sang de ceux qui le prêchent. » Un silence d'une solennité saisissante suivit ces paroles.

Simoné alors se leva, fit connaître de quelle manière il avait compris l'appel de Dieu : « Nous partons pour la guerre, comme les Israélites contre les Amalécites ; vous, demeurez en paix et combattez par vos prières. » Son allocution était un torrent de feu. Japhéta et Aaron parlèrent ensuite avec un calme mâle : « Voici mes enfants, dit ensuite M. Hofmeyer en se tournant vers moi, parlez-leur. »

« Qui vous a appelés ? Qui vous envoie au pays des Banyaïs ? » leur demandai-je. — « C'est notre Jésus, notre Maî-

tre et notre Roi, » répondirent-ils tous d'une voix. — « J'en suis bien aise. Je craignais que vous n'ayez cédé à l'instance de nos appels et simplement pour aider les églises du Lessouto. Car nous sommes faibles et pauvres et je ne sais trop quelle récompense nous pourrions vous promettre. Votre Maître, c'est aussi notre Maître à nous, nous le suivrons ensemble. » Toute la congrégation était en larmes et, lorsqu'on essaya de chanter, les sanglots couvraient presque le chant. Cette réunion, qui se prolongea jusqu'à 11 heures du soir, ne s'effacera jamais de mon souvenir. Elle nous rappelait, à Christina et à moi, les dernières scènes de Léribé; aussi sentîmes-nous le besoin de nous arracher brusquement à nos amis et de nous retirer.

Le mardi 17 juillet, c'était mon quarante-troisième anniversaire de naissance. En me réveillant, je trouvai épinglé près de mon chevet, à la toile de la voiture, ce beau texte illustré : « *Commit thy way unto the Lord* — Remets ta voie sur l'Éternel. » C'était un précieux *motto* que ma bien-aimée me donnait au seuil d'une nouvelle étape dans la vie et au commencement de notre entreprise.

Après beaucoup d'embarras pour la réorganisation de nos attelages, tous nos amis se réunirent une dernière fois devant nos wagons, nous nous recommandâmes mutuellement à Dieu et à la Parole de sa grâce et nous partîmes. Nous nous retournions de temps en temps pour jeter encore un regard sur ce dernier poste du christianisme et de la civilisation que nous quittions.

M. et Mme Creux voulurent nous accompagner et camper une fois encore avec nous, mais eux aussi durent nous dire adieu (18 juillet). Et, quand ils eurent tourné le timon de leur voiture, que nous eûmes recueilli leurs derniers signaux d'amitié, nous comprîmes que la planche était définitivement tirée qui nous unissait encore au rivage, que l'ancre était

levée et que nous étions en pleine mer. Mais ce n'était pas la mer qui s'étendait devant nous, c'était, au delà des montagnes, le désert et l'inconnu.

« Nous serons sevrés de tous nos amis et privés, pour longtemps sans doute, de tous rapports avec eux et avec le monde civilisé. Mais l'Éternel est notre lumière et notre délivrance, de quoi pourrions-nous avoir peur[1]? »

« Nous disons bien que nous retournerons en Europe à notre retour, écrivait Coillard à un ami, la veille de son départ de Goedgedacht, mais nous n'osons fixer nos pensées sur ce projet qui a déjà été tant de fois pour nous un mirage. Nous tournons nos regards vers le ciel; là, pas de déceptions, et probablement que nous en foulons déjà le seuil! Mais nous sommes prêts à vivre ou à mourir pour glorifier le Seigneur! »

---

1. Lettre au Comité, 17 juillet 1877, impr. dans *Sur le Haut-Zambèze*, p. 14.



M. ET Mme F. COILLARD EN 1877

CHAPITRE XI

EN ROUTE POUR LE PAYS DES BANYAÏS

(*Suite*)

1877

Monsieur ne reçoit pas. — Les lions. — La Fontaine des Palmiers. — Traversée du Limpopo. — Le passage du Motsingoané. — Disparition des chèvres. — Méditation sur la tentation du Sauveur. — L'oiseau à miel. — Rencontre d'un Boer. — Toute une ménagerie. — La mort de Charms. — Soirées récréatives. — Guettés par un léopard. — Un homme ! — Fatigués. — Le Ngouanétsi. — Les premiers Banyaïs. — Feu de prairie.

« Ce n'est pas le moment pour nous de trembler et de céder à l'émotion, écrivait Coillard le 17 juillet en quittant Goedgedacht[1], c'est le moment de nous rapprocher de notre Dieu et, en nous retrempant dans sa communion, de nous ceindre de courage et de force, et d'aller joyeusement en avant. Nous avons quitté ce poste, jusqu'à présent le plus avancé de l'armée qui va à la conquête de l'Afrique. Nous prenons le chemin du désert que nous ne connaissons point. »

18 juillet 1877. — Pour le moment, nous longions, à travers les bois, la chaîne du Zoutpansberg, que nous devions ensuite contourner. Dans le lointain nous apercevions les Blau Bergen, les Montagnes Bleues, dont les teintes foncées justifiaient bien le nom.

---

1. Impr. dans *J. M. E.*, 1877, p. 372.

Le soir nous campions près d'un étang ombragé et à moitié desséché. Nos hommes, qui y avaient mené le bétail, déclarèrent y avoir vu un crocodile. Un crocodile si près de nous, et ne pas faire sa connaissance ! Impossible, la tentation était trop grande. Nous partons donc avec Christina et Élise, armés de nos fusils chargés. Le soleil allait se coucher comme nous descendions dans le lit du torrent, entre des fourrés impénétrables. Le crocodile ? Nous le cherchâmes en vain ; nous ne vîmes que ses traces, Monsieur ne recevait pas à cette heure, et, somme toute, je lui en sus secrètement gré. Un de nos bœufs, en voulant boire, s'était enfoncé et menaçait de disparaître dans la vase. Tous les hommes accoururent et, le tirant par les cornes, par la queue, au moyen de longes, s'accrochant tant bien que mal à sa pauvre peau, ils réussirent à le rouler dans la vase jusqu'au rivage. La pauvre bête était épuisée, mais elle était sauvée. En revanche, le crocodile, l'ermite de ces lieux, avait perdu un fameux souper.

Brack River, 22 juillet 1877. — C'est dimanche. Hier le camp présentait un aspect animé. Nous nous sommes arrêtés au milieu du jour, et tout le monde s'est mis courageusement à abattre des arbres, à couper des branches, à construire un bercail. Les feux ont brûlé toute la nuit. C'est que nous ne sommes pas seuls dans ces parages. Les chiens n'ont fait qu'aboyer et les lions rugir. Personne n'a dormi. Aujourd'hui, quel contraste, quel calme, quel repos ! Nous avons médité sur ces paroles : « Seigneur, montre-moi ta gloire ! »

24 juillet. — Nous dételâmes au milieu du jour, à l'ombre d'un baobab gigantesque, le premier que nous ayons rencontré. La base du tronc mesurait 25 mètres de pourtour. Ses rameaux étaient énormes. De loin, ce colosse écrasait tellement la forêt qu'elle ne paraissait plus qu'une plaine

couverte de buissons, du milieu desquels s'élevait ce seul arbre, comme un monstrueux champignon quant à la forme, sans élégance du reste. Nous aurions voulu nous arrêter un peu à l'ombre de ce baobab et avoir notre réunion de prière habituelle. Mais nous n'avions pas trouvé d'eau pour nos bœufs depuis l'avant-veille, et ce qui nous restait dans nos tonnelets suffisait à peine pour une tasse de thé, rien de plus. Pendant que nous étions à admirer le colosse qui nous ombrageait, nos bœufs étaient là, le museau en l'air, humant le vent, dédaignant la belle herbe qu'ils foulaient aux pieds. Nous comprîmes que notre premier devoir était de faire un effort pour atteindre l'eau. Aussi, pendant qu'une partie de nos hommes allaient en avant pour ouvrir le chemin à coups de hache, nous attelâmes sans délai. Au coucher du soleil, nous tombâmes dans une vieille ornière, maintenant obstruée par les arbres et les broussailles. Je m'étais assis sur la caisse de devant, qui sert de siège habituel au conducteur, quand, sans que je m'en aperçusse, la voiture passa sous un arbre épineux. Je n'eus que le temps de me coucher à plat ventre sur la caisse. Je me relevai avec une vilaine égratignure au visage et la moitié de mon habit sur le dos. L'autre moitié flottait aux rameaux épineux qui m'avaient dépouillé. Cela amusa beaucoup Éléazar et les autres hommes de la caravane.

25 juillet 1877. — Nous arrivâmes à la brune près d'une fontaine. Le réservoir naturel creusé dans une pierre calcaire était entouré de bosquets, desquels s'élançaient des palmiers chargés de fruits sauvages. « A l'eau ! à l'eau ! » cria quelqu'un. On comprit ; les seaux, les tonnelets, tout fut, en un clin d'œil, mis à réquisition. Mais les bœufs n'attendaient pas qu'on les dételât tranquillement. Brisant les clés de joug, les longes aux cornes, sourds aux sifflements particuliers des hommes, et bravant les coups de bâton qu'on leur

assénait de tous côtés sur la tête, ils se précipitèrent avec fureur vers l'étang, beuglant, se poussant, se cornant, et puis humant à longs traits cette eau rafraîchissante, jusqu'à ce que des voisins impatients les eussent expulsés à leur tour. La lune répandait sa lumière argentée sur cette scène pleine d'animation. Simoné est chasseur. Il avait abattu une antilope, il la dépeçait à quelques pas de là, tandis que les femmes babillaient joyeusement avec les enfants autour du feu qu'elles venaient d'allumer.

Le lendemain, 26 juillet, après une bonne nuit de repos et un déjeuner copieux, nous dîmes, avec quelque regret, adieu à la belle Fontaine des Palmiers, comme nous l'avons nommée. Les baobabs sont très nombreux et donnent au paysage un cachet tout particulier de sauvage grandeur. Quelques-uns tombant de vétusté, comme des tours en ruines, servent de repaire aux reptiles, aux rongeurs ou aux fauves qui sont les seuls habitants de ces solitudes. Je me trompe, car, ici et là, nous remarquons des piquets, échelonnés à des hauteurs régulières, plantés dans l'écorce pleine de sève de quelques-uns de ces colosses. On nous dit que ce sont les échelles primitives au moyen desquelles les Bakhalaharis grimpent sur ces arbres pour en cueillir les fruits, ou pour s'y mettre à l'abri des bêtes féroces. Mais ces êtres humains, que l'on rencontre rarement, ne font que hanter ces forêts; leur domicile, toujours temporaire, est ailleurs.

Nous avions fait peu de chemin quand nous aperçûmes, serpentant dans la plaine, un immense ruban d'arbres au feuillage sombre, aux troncs de ce vert-jaune particulier qui, dit-on, annonce toujours la présence de la tsétsé. C'était le Limpopo. Enfin! Nous étions si impatients d'y arriver, que Christina, Élise, Asser et moi, prîmes les devants à pied. Nos cœurs étaient pleins de reconnaissance

envers Dieu en atteignant ce jalon. Je gravai mes initiales dans l'écorce sanguinolente d'un mimosa, pour marquer notre passage.

Le lit du fleuve, du reste peu encaissé, n'est que du sable, un sable que chaque crue amoncelle et nivelle suivant ses caprices, formant des îlots, des bancs qui, pendant une saison, s'amusent à détourner ou à transformer le cours de la rivière. Dans ce lit de 500 mètres de large, l'eau qui, à cette saison, est au plus bas, se divise en ruisseaux; ceux-ci se subdivisent en filets qui filtrent de leur mieux à travers le gravier qu'ils recouvrent à peine, vont se réunir plus loin et forment ces abîmes profonds où s'ébattent les gros amphibies, les crocodiles surtout, auxquels le fleuve doit son nom vulgaire. Les rivages du Limpopo sont défendus par des jungles impénétrables de roseaux, une espèce de bambous nains, dont chaque feuille est un dard et une lame à deux tranchants.

Migal, dans son empressement, eut le malheur de s'enfoncer un bourgeon de ces roseaux dans la plante du pied. Force lui fut de s'asseoir sur place. Il tira son couteau de sa poche, appela quelqu'un à son aide, et il procéda lui-même, avec calme, à une de ces opérations chirurgicales dont la vue seule fait frémir un Européen. Cela ne l'empêcha pas de boiter, pauvre garçon, et tout le jour il fut morne. Ses joyeux éclats de rire nous manquaient.

Nous perdîmes un temps précieux à chercher un gué. La question n'était pas facile à résoudre : ici, les arbustes et les arbres nous barraient le chemin; là, c'était la berge qui était trop escarpée; plus loin, c'était l'eau qui était trop profonde, le sable qui était mouvant, etc., etc.

Une fois le gué choisi, nous nous armâmes de faucilles pour ouvrir une voie à travers les roseaux; puis, sans perdre de temps, nous mîmes deux attelages, trente bœufs, à ma

voiture et nous la lançâmes. Les roues s'enfoncèrent jusqu'aux moyeux. Bon! voilà le commencement. Les bœufs, qui sentent de la résistance, font les rétifs, se jettent à droite et à gauche, se retournent et regardent, avec une obstination provocante, la voiture ensorcelée. L'un brisa une clé, l'autre un joug; un troisième se dételle, un autre s'empêtre dans la chaîne du timon; il se débat, il beugle à tue-tête, jette la confusion dans toute la troupe. « Il s'étrangle! il s'étouffe! il se meurt! un couteau, vite un couteau, vite! vite! » Et en effet, l'animal, qui a réussi à se rendre intéressant, tombe en syncope. Un homme expérimenté coupe le licol, lui saisit la queue et y applique quelques violents coups de dents. La bête, ressuscitée par ce moyen magique, se remet sur pied. Alors recommence une scène à peindre. On crie à qui mieux mieux, on s'excite, tout le monde commande à la fois, chacun veut être obéi, les bœufs perdent la tête, et la carriole s'enfonce, s'enfonce.

Il était temps que, dans cette cohue, quelqu'un d'autorité se fît écouter. Imposer silence à ce prophète de malheur qui s'égosille à prédire que le chariot ne sortira pas de là, qu'il faut le décharger et le sortir à bras; remercier, une fois pour toutes, ce complaisant qui promène partout ses avis; arracher le fouet à ce jeune homme qui nous jette le désarroi dans l'attelage; mettre chacun à son poste et toutes les épaules libres aux roues, procéder d'une manière calme et méthodique, ce fut l'affaire de quelques instants. Puis, *trek! trek! trek!* Rien ne bouge. Les coups de fouet, les épithètes les plus injurieuses pleuvent de nouveau sur les malheureuses bêtes; un coup de collier enfin et la machine se met en branle. L'excitation reprend le dessus, on redouble d'efforts, on pousse aux roues, le fouet claque, on crie sur tous les tons : *Trek! hi! hi! hu!* L'un agite un bâton, un autre un roseau, un tiers son chapeau; l'excitation

se communique aux attelages. La lourde machine creuse de profonds sillons, gravit enfin la berge escarpée et épineuse, et s'arrête en triomphe sur une pelouse verte à l'ombre d'un arbre séculaire !

Les autres voitures, moins lourdes, passèrent sans difficulté sérieuse. Mais quand la dernière vint s'arrêter à côté de la mienne, le soleil était couché, il faisait obscur. Nous étions exténués. C'est alors seulement que nous nous aperçûmes que trois des bœufs que nous avions laissés paître, avaient disparu et étaient restés de l'autre côté de la rivière parmi les buissons. Que faire? Qui oserait, de nuit, traverser le fleuve et s'aventurer dans les jungles et les massifs, quand on entendait rugir le lion dans le lointain? Nous nous mîmes à genoux, et puis allâmes chercher le repos dont nous avions un grand besoin. Nous savions que le Seigneur prend soin de tout ce qui nous concerne.

Jamais nous n'avons mieux dormi que la première nuit que nous avons passée sur la rive gauche du Limpopo. Au point du jour (27 juillet), des voix qui s'entre-répondaient et de joyeux éclats de rire nous réveillèrent. C'était notre brave Bushman qui avait été à la recherche des trois bœufs et qui criait d'au delà du fleuve de toute la puissance de ses poumons : « *Khomo ke tseo!* Voici les bœufs! » D'où la joie générale au camp. Nous ne pûmes que nous émerveiller de la protection de Dieu et l'en bénir.

Limpopo, dimanche 29 juillet 1877. — « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu verras la gloire de Dieu. » Ah! que de choses dans ce « si! » Si tu crois! Et pourtant « je crois, Seigneur, aide-moi dans mon incrédulité ».

Nous avons passé un heureux dimanche. Nous avons médité avec fruit sur le repos qui est en réserve pour le peuple de Dieu.

Lundi 30 juillet. — Aujourd'hui le camp est en repos et

nous nous sommes apprêtés à en jouir. Mais y a-t-il des jouissances pures ici-bas? Un ver se cache souvent dans le calice de la plus belle fleur. Christina avait voulu profiter de cette halte pour laver du linge. Elle avait fait ce plan l'avant-veille avec Ma-Mika et Ma-Routhé. Aujourd'hui Ma-Routhé, qui était très morose, vint de mauvaise grâce et avoua que son mari objectait à ce qu'elle lavât en voyage. Cela fit une vive peine à Christina. C'était une douloureuse découverte que ce repli du cœur d'un de nos meilleurs évangélistes. Croyait-il s'abaisser en laissant sa femme faire ce qu'elle a fait tant d'années chez nous? Non, impossible. C'est une boutade qui s'expliquera et passera. J'ai d'Aaron une meilleure opinion.

Il y eut de temps en temps, durant cette expédition — et comment en eût-il été autrement ? — de semblables incidents; et il faut admirer le tact, la patience, l'amour dont Coillard fit constamment preuve et qui dissipèrent toujours les nuages.

A part ces ombres épaisses nous avons eu de bons services et, le soir, la communion, avec cette parole comme consigne : « Jésus est toujours le même. » Oui, toujours le même dans sa nature, dans sa puissance, dans son amour, dans ses promesses. Quelle parole, au moment où nous nous enfonçons dans le désert et où tout peut nous manquer!

Jésus est notre ami suprême
Oh! quel amour!

Mardi 31 juillet 1877. — Ce matin nous levions le camp dès l'aurore; nous devions faire un long *trek,* c'est-à-dire une bonne étape, et ce soir nous ne sommes qu'à 6 ou 8 milles, tout au plus, du Limpopo. C'est l'Afrique, le pays de la patience. En quittant le « fleuve des crocodiles » nous

allons à travers champ, plus de chemin. Nous consultons la boussole et nos guides, nous nous armons de nos haches et nous marchons résolument en avant. Nous atteignons de bonne heure le Motsingoané, un des affluents du Limpopo qui se dirige du nord au sud. Comme ceux du Limpopo, les abords du Motsingoané sont défendus par des jungles marécageuses et impénétrables. Évitant non sans peine les tronçons d'arbres qui y sont cachés comme à l'affût, nous parvenons, je ne sais trop comment, à rouler au fond d'un des ravins qui forment le lit de la rivière. Le fourré de roseaux est tel que, malgré toutes nos précautions, nous ne savons plus où nous sommes ni où nous allons. Nous le devinons bientôt, car les bœufs que les roseaux égratignent, refusent d'avancer et l'une des roues de derrière s'enfonce à vue d'œil. Cette fois ce n'est plus dans le sable, mais dans un bourbier de terre glaise. La scène du Limpopo se renouvelle. Cris, coups, agitation, rien n'y fait. Nous essayons tous les plans possibles, nous changeons, nous doublons l'attelage; notre digne Azaël, perché sur le devant du wagon, a beau gesticuler comme un télégraphe avec ses deux longs bras et crier sur le plus haut diapason de sa petite voix fêlée, tout est inutile, la roue s'enfonce toujours plus, et la carriole, perdant son centre de gravité, menace de culbuter. Le soleil est ardent et le lit de la rivière est comme un four. Nos hommes n'en travaillent pas moins avec une bonne volonté, un entrain et une entente qui font plaisir.

Christina, qui avait traversé, cousait à l'ombre avec Élise. Toujours prévoyante, elle n'oublie pas que tout le monde est à jeun. Dans l'impossibilité d'avoir accès à la nourriture, qui est dans les wagons au delà de la rivière, elle trouve pourtant le moyen de nous préparer et de nous envoyer une bouillotte de café qui fait plaisir à tous.

Mais le soleil baissait, nous commencions à nous in-

quiéter. Nous élevions en silence nos cœurs vers Dieu. N'est-il pas un secours dans les détresses ? Au moyen du cric, nous avions pu soulever la roue embourbée, glisser dessous des pierres plates, du roseau, des branches; nous étions déterminés à tenter un dernier effort avant la nuit; nos bœufs se mirent résolument de la partie, le véhicule lui-même sembla s'y prêter. Nous le vîmes pour ainsi dire se soulever et, à notre grande joie, labourer le lit marécageux du fleuve, franchir les bancs, les digues et gravir le talus escarpé qui nous faisait peur. Nous avions traversé le Motsingoané !

Pendant que les bœufs, pleins de l'animation que leur avait donnée ce succès, amenaient, l'une après l'autre, les deux voitures, évitant le mauvais pas, j'avais, avec l'aide de nos femmes, planté les tentes, allumé les feux et fait préparer le repas, une marmite de bouillie à l'eau et au sel et une bouilloire de café. C'était à la fois pour nos gens le déjeuner, le dîner et le souper. Mais tous les visages étaient radieux. Chacun se délassait des fatigues du jour en contant ses prouesses et les gaucheries de son voisin et en faisant part de ses observations. De bruyants éclats de rire interrompaient fréquemment les orateurs et les animaient. Qui eût dit qu'il était minuit et que ces gens avaient passé toute une journée l'estomac vide, travaillant au grand soleil, sans désemparer, dans la vase jusqu'aux genoux, le cœur triste et la voix enrouée ?

Nous rendîmes ensemble grâces à Dieu, puis chacun se retira, les hommes chargèrent leurs fusils et allèrent s'étendre et monter la garde, à tour de rôle, près des feux qu'ils avaient allumés tout à l'entour. Bientôt en n'entendit plus que le pétillement des bûches qui brûlaient, le ronflement des dormeurs, les rugissements du lion, les cris discordants des chacals et les coups de fusil.



FEMME D'ÉVANGÉLISTE

Quant à moi, un bœuf m'avait envoyé un si violent coup de pied dans les reins que je souffrais beaucoup. Malgré la fatigue, le sommeil était hors de question.

4 août 1877. — Une nouvelle semaine de passée, mais nous avons fait peu de chemin. Impossible de voyager la nuit à cause des fauves, contre lesquels nous avons à nous protéger, et nous cheminons lentement de jour, obligés que nous sommes de nous ouvrir un chemin à travers les broussailles, les ravins et la forêt.

Un jour, les chèvres de l'expédition ont disparu; elles ont été volées par quelques indigènes rencontrés en route. Toutes les recherches furent vaines.

Nous partîmes sans nos chèvres. Nous en avions le cœur triste. Cette goutte de lait était un grand réconfort pour nous; ces chèvres si jolies eussent été une richesse chez les Banyaïs et les voir trotter autour de nos voitures nous faisait croire que nous étions à la maison. Christina surtout en fut affligée. Mais nous avons tant de fois dit que tout ce que nous avons appartient au Seigneur, que le Seigneur nous a mis à l'épreuve. Après tout c'était un luxe; et, si c'est une nécessité, il peut nous rendre nos chèvres d'une manière ou d'une autre.

Louis, le fils d'Azaël, a eu, ces derniers temps, des crises de pleurs qui, de nuit, empêchent tout le monde de dormir. Je suis le seul qui ait encore un peu d'influence sur lui, il n'écoute personne d'autre. Son père lui fait des discours sentencieux comme à un jeune homme qui a de la raison; c'est un enfant de deux ans! Sa pauvre mère en est toute désolée. A notre dernière réunion, elle nous émut beaucoup par sa confession et ses larmes. « O mon Dieu, s'écriait-elle en sanglotant dans sa prière, que je suis donc

mauvaise ! Que de fois mon cœur est retourné au Lessouto ! Quand j'entends mon enfant crier toute la nuit et empêcher tes serviteurs fatigués de dormir, je suis triste parce que je ne peux pas le faire taire. Mon cœur retourne alors au Lessouto. Oh ! pardonne-moi, mon Père, pardonne-moi ! »

Dimanche 5 août 1877. — Nous avons campé hier sur le bord d'un ruisseau. Tout notre monde avait l'air content et entrain. On me demanda une leçon de chant ; nous la prolongeâmes jusqu'au crépuscule.

Aujourd'hui, nous méditâmes sur la tentation du Sauveur et nous eûmes l'occasion de faire un retour en arrière qui, à certains égards, ne pouvait manquer de nous rendre sérieux. Je fis surtout remarquer à mon petit auditoire tout ce qu'il y avait d'étonnant dans le fait que Satan osait s'attaquer à Jésus qu'il savait être le Fils de Dieu, Dieu même ! C'est qu'il savait que Jésus avait une grande œuvre à accomplir et cela le rendait fou de rage. Nous qui allons à la conquête de son royaume, nous, dont il connaît les faiblesses et les misères, nous respectera-t-il davantage ? Je fis allusion à certains stages de notre voyage pour convaincre mes gens de la présence de Satan et les mettre sur leurs gardes.

Dans l'après-midi, comme nous revenions au camp avec Eléazar, nous avions remarqué sur un arbuste un oiseau de la grosseur et de la couleur d'un moineau : « Ka ! ka ! ka ! ka ! ka ! » faisait-il. « Qu'il est donc loquace », remarqua Éléazar. Nous passâmes outre, il nous poursuivit, nous devança, se percha sur un rameau et recommença son ramage. Nous nous dirigeâmes vers lui, et quand il nous vit approcher, il alla se percher plus loin, caquetant avec plus d'excitation que jamais. A un moment donné, après nous avoir fait courir par monts et par vaux dans les bois, il s'arrêta sur un arbre. Il n'avait plus qu'une seule note

qu'il rendait à demi-voix et sur le ton de l'intimité : « Ka ! ka ! ka ! » et, à notre arrivée, il disparut silencieusement, sa mission était remplie. Un coup de hachette dans le tronc creux de l'arbre nous révéla la présence d'une ruche d'abeilles.

Ce petit oiseau auquel les natifs, qui prétendent comprendre son langage, ont donné, par onomatopée, le nom de *tsitlou,* est le coucou indicateur, l'oiseau à miel. C'est la providence des voyageurs. On a contesté le désintéressement de ce charmant animal ; les uns prétendent que, passionné pour le miel ou les larves des rayons, mais trop poltron pour s'attaquer à un essaim d'abeilles, il guette toujours des voyageurs, pour implorer leur secours. D'autres assurent qu'il n'a pas toute l'intelligence qu'on lui prête, qu'il est même dangereux parfois de se laisser conduire par lui, puisqu'on risque ainsi de faire une visite intempestive à un rhinocéros ou à un lion assoupi. Mais si cela arrive accidentellement, ça ne prouve pas qu'il n'y ait pas de miel là où il conduit le voyageur docile. Les indigènes sont si convaincus de son utilité que c'est une loi généralement admise qu'on ne tue jamais le coucou indicateur. Pour ma part, je me range à cet avis, et j'aime à voir dans cette innocente petite créature un bienfait inestimable de la providence de Dieu.

Le soir, dès qu'on eut parqué les ânes et les bœufs et fini le souper, nous allumâmes nos lanternes ; tout le monde se groupa devant ma voiture pour déchiffrer et chanter l'air d'un cantique nouveau. Nous chantâmes longtemps.

Le 9 août, rencontre d'un Boer qui rentrait chez lui, après une saison de chasse infructueuse.

C'était un homme jeune encore, pieux et aimable. Il me

mit en garde contre les traces de voitures de chasseurs, lesquelles non seulement risqueraient de nous éloigner de notre destination, mais nous conduiraient infailliblement au milieu des essaims de la mouche tsétsé. Du reste, où que nous nous dirigions maintenant, nous risquons de rencontrer ce redoutable ennemi des voyageurs. Je pris la nuit pour réfléchir. La nuit porte conseil, dit-on ; du moins l'esprit est plus recueilli et la voix du Seigneur se fait mieux entendre, dans le silence des nuits.

Nous ne dormîmes pas de la nuit : le lion, le léopard, les hyènes, bravaient nos feux et paraissaient déterminés à nous arracher une proie ; puis les coups de fusil, les aboiements des chiens, les cris des gens nous tinrent en alerte jusqu'au jour. A la pointe du jour, j'étais sur pied ; pour réveiller mes gens le cor fut inutile, car personne n'avait sommeillé. Nouvelle consultation avec le Boer et les principaux de nos hommes, Christina était du nombre. Elle a un jugement qui vaut celui de dix hommes. Il fut décidé que nous nous dirigerions sur le Boubyé, droit au nord.

Au Boubyé, 10 août 1877. — Dieu soit béni, le Boubyé est derrière nous ! C'est un des principaux affluents du Limpopo, qui coule aussi du nord-ouest au sud-est et parallèlement au Ngouanétsi. Nous eûmes beaucoup de peine à y arriver, car, après avoir traversé la steppe, nous avons dû nous tailler un passage à travers une forêt très épaisse.

Nous avons avec nous toute une ménagerie. Outre nos serviteurs bucoliques, notre troupe de baudets, notre meute, nous avons aussi des porcs et d'autres animaux domestiques. Au repas du milieu du jour, les chats qui miaulent et gambadent sur nos assiettes, les poules qui caquètent, picotent nos miettes et se les disputent, les pigeons qui roucoulent, se baignent et peignent leurs plumes, les chiens

alléchés par l'odeur de la nourriture, couchés en cercle tout à l'entour, fixant les yeux sur nous et suivant tous nos mouvements, cela fait tableau. Parmi ces derniers nous remarquâmes un vide : « Charms ! Charms ! Charms ! » et nos gens de répéter l'appel sur tous les tons. Mais Charms ne répondit pas ; on le chercha en vain. En rassemblant nos souvenirs et en les comparant, nous arrivâmes à la conclusion qu'il est devenu, hier au soir, la proie d'une hyène ou d'un lion. En effet, conduits par Bruce, le meilleur de la meute, tous nos chiens s'étaient mis à la poursuite d'un fauve qui rôdait dans notre voisinage, et Charms était de la partie. Nous entendîmes les cris d'un chien, cris étouffés et qui s'éloignaient : « Écoutez, » s'écrièrent les gens ; mais les cris avaient cessé. Nos chiens revinrent tout capots, la queue entre les jambes. Personne ne remarqua alors que Charms manquait. Nous en sommes tristes parce que c'est un terrier d'Écosse qui promettait de nous rendre de grands services.

Nous avons peu marché cette après-midi, à cause du déblaiement laborieux que nous avons continué. Arrivés sur un plateau, nous nous trouvions sur les bords d'une rivière tributaire du Boubyé. Traverserons-nous ou non ? Nous nous décidons à rester où nous sommes. Jamais je n'ai vu nos gens plus en train. Après les travaux ordinaires d'installation, ils sont là autour d'un feu flamboyant, gais et loquaces. C'est une soirée improvisée où chacun à son tour déploie son talent de mimique. Ils sont nés comédiens. C'est notre brave Migal qui, le premier, captive la bande. Il imite la hyène, mais ses ricanements sont si bien imités que nous mettons la tête à la porte de la tente et finissons par nous joindre au groupe. Tout le monde a les yeux braqués sur Migal, tous sont silencieux, graves et immobiles comme des statues, le regard pétillant de plaisir et d'étonnement,

la bouche béante. Et quand Migal a joué son rôle, une salve de rires convulsifs sont les applaudissements que notre acteur a si bien mérités. Vient ensuite la chasse à l'éléphant, au lion, puis la course à travers la forêt aux instances de l'oiseau à miel, etc... Ces enfants de la nature sont instructifs dans leurs récréations.

Au Mokokoé, samedi 11 août 1877. — Nous avons lu ensemble ces jours-ci l'ouvrage de M. Mackenzie : *Seven years beyond the Orange River,* et rafraîchi notre mémoire des détails de la désastreuse expédition de M. Helmore chez les Makololos à Linyanti. Toute cette tragique histoire, nous l'avions entendue en 1869, à Kourouman et à Motito, des lèvres mêmes de MM. Mackenzie et Price. Ce récit des souffrances de M. et Mme Helmore et de leurs enfants nous pénètre de reconnaissance envers notre bon Père céleste qui dresse notre table dans le désert et dont les biens et la miséricorde nous accompagnent partout.

Nous nous sommes assis avec nos gens aux feux du bivouac et avons longtemps chanté mes cantiques imités de ceux de Sankey. Et puis, plus tard dans la soirée, on s'est mutuellement raconté les principaux incidents du voyage. En parlant de Prétoria, nos hommes n'ont pas oublié la musique militaire, et ils se sont immédiatement mis à la singer. L'un fait le cornet à piston, l'autre le flageolet, un troisième le trombone, un autre le triangle, pendant qu'un cinquième bat la grosse caisse. C'est une scène et un tableau.

C'est samedi soir. Oh! combien doux est le repos! Nous sommes tous épuisés. Jamais la perspective d'un jour de repos n'a fait plus de bien au pécheur depuis sa chute. Quand Dieu a donné le repos à l'homme, dans sa colère il s'est souvenu d'être miséricordieux!

Mercredi 15 août. — Depuis que nous avons commencé

à nous frayer un chemin nouveau, nous nous enfonçons dans une forêt épaisse sans horizon, où nous étouffons comme dans un four. Hier, nous avons été dans la détresse à cause du manque d'eau. Nous n'en avons pas eu depuis dimanche. Pas d'eau! pas signe de vie autour de nous! Ces solitudes silencieuses sont un affreux tombeau; pas moyen de s'orienter! La boussole seule et la hache nous tirent d'embarras. Une colline enfin! Nous la gravissons au pas de course, nous arrêtant de temps en temps pour reprendre haleine. Du sommet, quelle vue! Le désert, plat, silencieux, noir, s'étendant loin, loin, bien loin, et borné seulement par l'horizon, le tout couvert d'un léger voile de brume blafarde. Le vent qui mugissait en rasant cette immense forêt, gémissait à l'unisson des impressions mélancoliques qui nous avaient saisis et semblait nous prêcher notre petitesse. Devant nous, mais dans le lointain, des collines blanchâtres et bleuâtres, arrondies, avec quelques pics, surgissaient de la plaine. Longtemps nous cherchâmes la rivière Ngouanétsi, surtout le pic Bohoa, dont nous connaissions à peu près la position géographique et qui était notre point de mire. Mais rien, nous descendîmes tout tristes.

Un trou assez profond au pied de la colline nous fit espérer que nous avions trouvé de l'eau; il n'y avait qu'un peu de boue d'une odeur repoussante. Nous gravîmes une seconde colline avec Élise et Aaron. Nous ne pouvions pas accepter le désappointement amer de notre première ascension. Comme nous plongions nos regards dans l'immensité qui se déroulait devant nous, Aaron, me touchant le bras, me dit à demi-voix : « Mon père, vois-tu ce tigre? » Un léopard était en effet là, à quelques pas de nous, sur un arbre, baissant la tête et balançant sa longue queue, comme un chat qui guette sa proie et s'apprête à fondre dessus. Et

nous n'avions aucune arme avec nous. « Partons! » dis-je à Élise. — « Pourquoi si subitement, mon oncle? » — « Je te le dirai tout à l'heure. » Quand je le lui dis, elle en eut du regret, elle aurait tant désiré voir « le tigre! » Les hommes accoururent avec leurs fusils et les chiens; mais le fauve, qui avait manqué son coup, s'était méfié, et nous manquâmes le nôtre.

16 août 1877. — Voilà quatre mois que nous avons quitté Léribé. Quatre mois, et nous ne sommes pas encore arrivés chez les Banyaïs! Cependant, si notre voyage a, jusqu'ici, eu ses fatigues et ses ombres, il a eu aussi ses jouissances et ses bénédictions.

Le pays change sensiblement de caractère; il devient plus accidenté. Nous arrivons aux collines que nous avions entrevues. Ce sont des masses énormes de granit où se cramponnent quelques arbustes. La forêt est moins épaisse aussi, et le travail des sapeurs moins rude. Pendant la halte du milieu du jour, nous ne pouvons résister à l'envie de grimper sur la sommité voisine et de voir un peu le monde. La masse rocheuse est si escarpée et si lisse, qu'il faut s'aider des mains et des pieds et s'armer de persévérance. Le panorama qui se déroule devant nous a le même caractère de grandeur, de solitude et de désolation que nous avons déjà remarqué.

Sur le sommet de cette colline nous trouvons cependant un vestige d'habitation. C'est une hutte, une seule, mais une hutte enfin; ce ne sont que quelques rameaux fixés sur la roche avec de grosses pierres et recouverts de quelques poignées d'herbe. Mais où sont les êtres humains qu'elle abrite? Ces lieux ne sont donc pas complètement inhabités. Nous tressaillons d'émotion et de joie à cette pensée. Il nous semble que nous ne sommes plus bien loin de notre destination.

En contournant la colline, nous aperçûmes quelque chose de noir à l'ombre d'un arbre; nous ne nous méprenions pas, ce quelque chose d'animé c'était bien un homme. Pour la première fois, depuis un mois, nous apercevions un homme! On ne peut pas se faire d'idée de l'émotion que cette rencontre nous causa d'abord. Cet homme cherchait des racines et, absorbé par son travail, il ne nous vit que lorsque nous fûmes tout près de lui. L'apparition de ma figure blanche, de mes gens armés et de ces monstres roulants traînés par des bœufs, bref, de la caravane tout entière, c'était un phénomène trop nouveau pour notre pauvre Makhalaka. Il se leva précipitamment et prit la fuite. Mais la frayeur l'avait paralysé. Il se laissa choir, puis, revenant un peu à lui, il essaya de faire bonne mine à mauvais jeu; il ricanait d'une manière nerveuse, étreignant convulsivement son arc et ses flèches, son assagaie et son casse-tête, les yeux hagards et soupçonneux. C'était un homme d'âge mûr; il avait la chevelure épaisse, le cou enfoncé dans les épaules, l'estomac d'une proéminence disproportionnée. Il nous faisait pitié. Un morceau de viande lui donna un peu de confiance. Bientôt, en entendant Simoné parler sa langue, il se sentit plus à l'aise. Il répondait en souriant à toutes nos questions. Puis, se levant brusquement : « Suivez-moi, » nous dit-il. Il nous conduisit droit aux wagons qui s'étaient arrêtés, et à quelques pas des bœufs de devant, soulevant un peu d'herbe, il nous montra toute une ceinture de pièges à gros gibier, où nous allions infailliblement tomber. C'étaient des fosses profondes, et toutes garnies de pieux pointus. A quelque distance de là, il nous fit remarquer une haie d'épines qui barrait tout le vallon. Il n'y avait qu'une brèche pour laisser passer le gros gibier qui devait nécessairement se précipiter dans ces fosses dont le vallon était couvert. Nous frémissions à la pensée de l'accident terrible que

nous eussions eu si nous n'avions pas rencontré ce pauvre Makhalaka.

Au Ngouanétsi, dimanche 19 août 1877. — Nous n'avons pas encore eu de semaine de corvée comme celle qui vient de passer. Nous nous sommes de nouveau engagés dans une forêt si épaisse que, malgré nos labeurs, nous n'avons fait que peu de chemin. Notre lassitude n'a pas de nom, nous en sommes malades. Nous avons erré dans un dédale de collines de 300 pieds de haut environ, toutes de formation granitique. Nous tirons toujours vers le nord.

L'autre jour, samedi, nous étions dans un vrai cul-de-sac; force nous fut de dételer et d'aller explorer dans toutes les directions. La chaleur était excessive, personne n'avait d'entrain, moi pas plus qu'un autre. Je me sentais porté à trouver tous mes voisins en faute, même mon brave Éléazar. Conscient de ma mauvaise humeur, je pris hache et fusil et passai en avant. La chaleur, la faim, la soif étaient bien pour quelque chose dans tout cela. J'arrivai à la jonction de deux bras du Ngouanétsi : ce n'étaient que précipices, roches et abîmes. Je cherchai longtemps, pas de gué, pas même de passage possible. Les fourrés étaient tels que je devais me faufiler sous les branches et que je faillis tomber dans un profond ravin que les rameaux recouvraient entièrement. Nos pauvres gens cédaient tous à la fatigue, et l'insuccès de mon excursion fut un nouveau désappointement. Aucun d'eux ne trouvait une de ces bonnes paroles qui relèvent. Le pays était tout brûlé, et nos attelages soulevaient un nuage noir de cendres qui pénétraient par toutes les pores et augmentaient encore la fatigue et la soif. Enfin, Asser et moi tentâmes un nouvel effort et nous découvrîmes ce que ce brave Asser appelait candidement « un beau gué ». Nous n'avions pas de choix, c'était samedi après-midi, nous étions épuisés, nous campâmes.

L'expédition passa, sur les bords du Ngouanétsi, par une crise de fatigue générale et terrible. Quelle responsabilité pour le chef de maintenir les courages et le niveau moral ! Quelle responsabilité non seulement pour les vies, mais pour les âmes de ses gens ! Il doit être constamment un témoin.

Peu à peu des Banyaïs surgissent ; ils aident les voyageurs et leur font bonne impression.

Ngouanétsi, mardi soir, 21 août 1877. — Le dimanche que nous avons passé ici a été l'un des moins intéressants de tout le voyage. Nous avions déplié la tente du wagon et nous étions tous à l'ombre, ce qui n'empêcha pas qu'à peine assis, les hommes s'endormaient même en chantant.

« Cette sorte de démon ne sort que par le jeûne et la prière. » C'était le message du jour. Je fus probablement le seul à recevoir du bien de cette méditation ; mais j'en reçus et j'en bénis Dieu. La position que j'occupe dans cette expédition enrage Satan, et il soulève bien des démons, en dedans et au dehors, pour me tourmenter ; il envoie bien des anges pour me souffleter. Que de fois je me sens comme un roseau solitaire dans un marais, le jouet des caprices de tous les vents ! Mais pourquoi parler de faiblesse, quand Jésus est là ? « Je suis toujours avec vous ! » Je le répète, les expériences de ces jours-ci et les leçons de ce dimanche au Ngouanétsi ont été bénies pour mon âme. L'après-midi, nous eûmes notre réunion de chant. J'avais d'abord craint que mes gens ne fussent trop fatigués ; mais, du moment que je la mentionnai, ils accoururent tous pleins d'entrain.

Toute la journée d'hier (20 août) a été employée à préparer le gué. Couper des arbres, les coucher dans la rivière, les assujettir avec de grosses pierres pour diminuer l'élévation perpendiculaire d'un lit de roche, était notre plan et nous réussîmes si bien que, ce matin, les voitures purent passer sans encombre. La mienne me donna un peu

de peine, nous faillîmes avoir des accidents, surtout avec les bœufs qui ne pouvaient se tenir sur la roche lisse. Mais cela nous servit de leçon et, avant d'y amener les autres voitures, nous fîmes répandre une quantité de sable sur la roche, ce qui permit aux bœufs de se tenir fermes sans glisser. Nous n'allâmes sur la rive opposée que pour y passer la nuit. Je fus reconnaissant envers Dieu. Pendant que la voiture était encore dans une position critique, Christina vint me souffler à l'oreille : « J'ai beaucoup prié et je suis sûre que le Seigneur a envoyé ses anges pour faire traverser nos voitures. » Je n'en doutais pas non plus.

Une troupe de Banyaïs était arrivée la veille au soir pour voir les blancs et les wagons, et apporter quelques céréales dont Dieu savait que nous avions besoin. Je les mis aux roues. Il y avait peut-être des anges parmi eux. Pauvres gens ! Comme nous fûmes touchés de les voir arriver hier à la nuit, n'osant pas s'approcher de nous, mais se blottissant sous un arbre autour d'un feu pour y passer la nuit. Nous allâmes les voir; à notre approche, l'un d'eux nous présenta un pot de pistaches comme salutation, mais nous nous sentions tristes de ne pouvoir leur parler. J'essayai le zoulou, mais en vain. Un homme, parmi eux, parlait un peu le sessouto, mais il en était si fier, il était si loquace, que nous ne pûmes en tirer aucun profit. Nous avons acheté de ces gens de la farine, des pois, etc. Ce sont les corbeaux que le Seigneur a envoyés dans le désert pour nous nourrir; il savait que nous avions besoin de ces choses : on avait secoué le sac de farine et cuit la dernière potée de bouillie; on pouvait se demander avec anxiété ce que toute cette caravane mangerait le soir. Mais, avant le soir, dans un pays où nous ne soupçonnions pas même l'existence d'un être humain, nos provisions avaient été renouvelées ! Oui, Il est bon ! Il est fidèle !

En faisant nos observations, nous découvrons que nous sommes beaucoup trop au nord. Nous n'aurions pas dû venir à la jonction de ces deux branches du Ngouanétsi. Nous aurions dû contourner beaucoup plus bas les collines granitiques parmi lesquelles nous nous sommes engagés et avons erré tous ces jours-ci. Mais le Seigneur sait pourquoi il nous a conduits par ce chemin et nous n'avons rien à regretter.

Je crois que notre séjour de trois jours ici nous a fait du bien à tous. Tout le monde a l'air heureux et entrain et prêt demain à devancer l'aurore. Nous nous exhortons, Christina et moi, à plus de dévouement, de patience et d'amour et à un esprit de prière. Nous voudrions, nous aussi, tourner une nouvelle page, Dieu nous en fasse la grâce!

Jeudi 23 août 1877. — Hier, pour la première fois, nous sommes arrivés chez un chef. Après avoir traversé le Ngouanétsi, nous nous dirigeâmes plus vers l'est. Notre course suit à peu près la direction est-nord-est. Deux Bakhalakas se sont offerts comme guides, pour nous amener chez Maliankobé.

Le jeudi, eut lieu l'entrevue avec un petit chef du nom de Nyamonto. De là, l'expédition alla passer le dimanche 25 août au bord de la rivière du Singuézi.

Nous avons médité sur les premiers versets de Hébreux XII et, l'après-midi, sur la fin du Psaume LXXIII, et nous avons eu la communion. Ce repas sacré nous a fortifiés et fait du bien. Nous avons eu une petite alerte avant ce service. La veille on avait mis le feu au pays. Les flammes, attisées par le vent, semblaient nous jeter un défi, en voltigeant dans les airs et en s'avançant avec un bruit épouvantable. Comme elles allaient nous cerner, je pensai à ce verset de Malachie: « Voici, le jour vient, ardent comme un four, et tous les

orgueilleux et tous les méchants seront comme du chaume. » Les hommes mirent immédiatement le feu à l'herbe autour de nos bivouacs et nous fûmes en sûreté.

Partout où nous dételons, nous recevons des visiteurs en grand nombre; quelquefois ils restent même pour la nuit. Les uns sont attirés par la curiosité, d'autres viennent avec des vivres que nous achetons. Quelquefois aussi ils dansent autour de nous, pour obtenir un *paséla* qui est ici le *backshish* de l'Égypte. Aujourd'hui c'est une bande de musiciens qui ont accompagné les vendeurs. C'est chose curieuse de voir ces calebasses garnies de coquillages, de languettes de fer dont la longueur est graduée et c'est vraiment étonnant d'entendre les sons qu'ils en tirent. Il paraît que, pendant que j'étais d'un autre côté, Christina ayant eu la curiosité de voir leurs instruments, ils se levèrent précipitamment et l'entourèrent pour lui faire les honneurs de leurs danses et de leurs concerts, sérénade et surprise qui n'étaient pas précisément de son goût. Pendant qu'elle était à sa réunion avec les femmes, ils me firent à peu près la même chose, me suivant partout; mais j'y mis le holà.

Loundé, 30 août. — Après nous être reposés au Singuézi jusqu'au mardi à midi, nous nous remîmes en route, contournant des collines.

Avec les plus grandes difficultés, Coillard traverse la rivière du Loundé.

Jamais nous n'avons, pour ainsi dire, touché du doigt la bonté de Dieu comme dans cette occasion.

CHAPITRE XII

CHEZ LES BANYAÏS

1877

Chez Masonda. — Visite au chef. — Un complot. — Visite de Masonda. — A demain. — Départ. — Wagon embourbé. — Mourons en martyrs. — Le pillage. — Délivrance merveilleuse. — A Nyanikoé. — Projet d'établissement. — Un dimanche chez les Banyaïs. — Suzeraineté des Matébélés. — Députation à Lobengoula. — Attente. — Ouverture d'une école. — Comme en prison. — Arrivée des Matébélés. — Prisonniers.

Le 31 août 1877, l'expédition rencontra les envoyés d'un chef des Banyaïs, Masonda ; il se disait le frère du chef Maliankobé, chez lequel se dirigait l'expédition.

Masonda assure que sa capitale est sur notre chemin et me supplie de passer chez lui. Nous augurons bien de cette circonstance et un de ces hommes est renvoyé auprès de Masonda pour lui donner ma réponse. Les autres restent avec nous et nous servent de guides. Nous ne voyageons plus seuls maintenant. On a répandu tant de contes sur nous et nos wagons que les curieux affluent de tous côtés et nous escortent jusqu'à ce qu'ils aient ramassé l'un un morceau de journal, l'autre une boîte à sardines, un troisième un petit rien qu'il mendie et avec lequel il va chez lui, renchérir sur les récits qu'il avait entendus.

31 août. — Nous entrons alors dans une longue vallée,

parsemée de ces arbres gigantesques et feuillus qu'on ne trouve que dans ces parages. De chaque côté, les montagnes, toutes granitiques, forment une masse confuse de rochers que les bois cachent à demi. Le paysage est ravissant. Du moment que nous parûmes, on eût dit que les rochers et les buissons prenaient vie. De loin déjà nous entendions un caquetage, des claquements de mains, des exclamations de joie et d'étonnement auxquelles le grand événement du jour, notre apparition, donnait évidemment lieu. Bientôt des troupes d'hommes, de femmes et d'enfants descendaient de leurs retraites aériennes et se pressaient jusqu'à la lisière du bois pour nous voir passer. L'excitation se communiquait et croissait à mesure que nous avancions. Enfin, nous nous arrêtâmes au pied de la forteresse de Masonda et campâmes sur une pelouse verte à l'ombre d'un figuier colossal, dont les rameaux couvraient nos voitures, nos tentes et notre bercail.

J'eus, je ne sais pourquoi, quelque difficulté à décider le messager principal du chef à aller lui annoncer notre arrivée. Cela n'était-il pas nécessaire ; ou bien ne voulait-il pas nous quitter un seul instant? Avait-il déjà les ordres de son maître, ou bien l'étiquette ici diffère-t-elle tellement de celle des autres tribus que nous avons visitées? C'est ce que nous nous demandions avec un sentiment mal défini de malaise. Enfin, après une longue consultation avec ses amis, il m'annonça qu'il avait envoyé quelqu'un. Plusieurs heures se passèrent sans que le chef donnât signe de vie. A ma demande, un second messager lui fut envoyé. Sur ces entrefaites, des curieux s'étaient enhardis jusqu'à s'approcher de nous, et bientôt nous étions entourés d'une foule, qui allait en augmentant, d'hommes et d'enfants, tous armés, grands et petits. Nous n'étions plus chez nous, et nous ne nous entendions plus parler au milieu de cette cohue.

Une seule chose m'inquiétait un peu, c'était le silence prolongé du chef, que je ne comprenais pas. Enfin, une bande d'hommes armés parut; un cri aigu partit de son sein, qui fit l'effet d'une bombe parmi la foule qui nous entourait; tous ces gens, comme frappés de terreur, se poussaient, se bousculaient dans la plus grande confusion. C'était le chef évidemment. Nous nous trompions, c'était son neveu. Il s'arrêta, s'assit à distance et ne s'approcha qu'après avoir échangé ses salutations avec les miennes. Nous avions devant nous un curieux personnage, petit, trapu, borgne, tout grêlé, la tête couverte d'un emplâtre de beurre ou de suif, le front ceint d'une rangée de boutons jaunes, n'ayant pour tout vêtement qu'un lambeau de peau qui lui pendait entre les jambes, un carquois de peau de singe sur le dos, un coutelas formidable au bras gauche et son arc à la main. Ce n'était pas l'apparition d'un ange. Il avait nom Katsi. Mais il était porteur d'un gracieux message qui aurait dû lui faire pardonner sa mine rébarbative : « Le chef Masonda, dit-il, envoie à l'homme blanc ses salutations et lui souhaite la bienvenue dans son pays. Tu viens de loin, mais tu es arrivé chez toi, à la maison. Voici un bœuf, mange et te repose! »

Je répondis à cette aimable salutation par le présent d'une belle couverture de laine aux couleurs brillantes que j'envoyai par deux de nos hommes, Asser et Éléazar. Ils revinrent bientôt, accompagnés du chef lui-même et d'une suite nombreuse. Lui aussi s'arrêta à distance — il paraît que l'étiquette ici l'exige — et, sur mon invitation, il s'approcha de nous en frappant des mains, lui et tout son monde. Nous frappâmes aussi des mains. Masonda n'était pas chargé de plus de vêtements que son neveu Katsi; il était non moins bien armé. Il avait une figure intelligente et une certaine dignité dans son port. Il pouvait avoir près de quarante ans.

Après les salutations officielles, il voulut tout voir : les cochons, les ânes, que Fono monta devant lui, ne l'intéressaient pas moins que la toile de nos tentes et les roues de nos voitures. « Quels arbres immenses vous avez dans votre pays pour faire des travaux pareils! » Il s'imaginait que chaque roue était d'une seule pièce! Un peu de sucre, une tasse de café qui fit tout le tour de sa troupe, l'amusèrent beaucoup; évidemment le breuvage singulier n'était pas de son goût. Nous acceptâmes son invitation de le visiter sur sa montagne, et il nous quitta. Il faisait sombre.

Seuls avec nos gens, nous repassâmes les événements du jour; nous nous communiquâmes nos impressions. Il est facile de comprendre les sentiments qui se combattaient dans nos cœurs quand nous fléchîmes ensemble les genoux devant Dieu. Nous étions arrivés à notre destination chez les Banyaïs, après quatre mois et demi de voyage; si, d'un côté, nous pouvions parler de fatigue, de dangers et d'aventures, d'un autre, nous pouvions compter nos bénédictions et nos délivrances. Ayant eu tout en commun, peines et jouissances, nous sentions que, malgré nos misères et nos défauts personnels, les liens d'affection s'étaient resserrés et que nous n'étions qu'une famille. Nous étions arrivés au pays des Banyaïs; mais cependant tout nous était étrange, et l'inconnu nous voilait l'horizon. Nous sentions donc le besoin de nous armer de courage et de foi.

J'avais fait tuer le bœuf de Masonda, après quelque hésitation que sa visite avait balayée, et malgré les inquiétudes de Simoné. « Je n'aime pas la mine de ces gens-là, répétait-il, et Monsieur, à mon avis, ferait mieux de ne pas tuer ce bœuf... » Lui aussi était revenu de ses impressions, et tout le monde paraissait heureux.

Le lendemain, samedi 1er septembre, de bonne heure, nous nous mîmes en devoir de rendre au chef sa visite.

Asser, Éléazar et Aaron nous accompagnaient. Japhéta, lui, vint à contre-cœur. Simoné prétexta un mal de tête et Migal, le soin du campement. Ces deux hommes, jusqu'au dernier moment, essayèrent de nous persuader qu'il y avait du danger dans notre excursion et demandaient que « leur mère » du moins n'y allât pas. Nous traitions tout cela de préjugés. Notre but à nous, qui venions évangéliser ces pauvres Banyaïs, c'était de leur montrer de l'affection et de leur inspirer de la confiance.

Le trajet fut laborieux, le soleil était de feu, le sentier rapide, les rochers glissants. Des huttes en grand nombre couvraient les aspérités des flancs de la montagne. Nous arrivâmes enfin tout essoufflés et tout en nage. Le chef était absent! Ne nous avait-il pas invités? Ne savait-il pas que nous devions venir? Où était-il? Devions-nous l'attendre? et jusqu'à quand? A toutes ces questions on me faisait des réponses évasives et contradictoires. Les messagers qu'on envoyait ne revenaient pas. On nous conduisit dans un enclos, un antre plutôt, formé de rochers superposés. Il y avait un va-et-vient continuel. L'entrée en fut bientôt bloquée par l'attroupement des curieux. Nous étouffions et nos gens se sentaient mal à l'aise. Sous prétexte de voir le pays, nous fendîmes subitement la foule. Mais Katsi le borgne, et sa mère qui n'était pas non plus une gracieuse beauté, nous assurèrent que le chef allait bientôt arriver et nous parquèrent sur un rocher au grand soleil où nous passâmes de mortelles heures à causer, à lutter contre le sommeil et la faim. Chaque fois que j'essayais de me lever, on me faisait rasseoir avec cette phrase : « Il va venir, il va venir! » qu'ils disaient dans un sessouto corrompu.

Enfin, comme le soleil baissait, le chef arriva. Il était accompagné d'un médecin et de l'homme qu'il avait envoyé à notre rencontre. Je ne compris pas la réponse qu'il fit à mes

questions. Je mis la faute sur l'interprète et nous nous laissâmes conduire chez lui. Je crus que Christina allait s'évanouir en entrant dans cette hutte noire, malpropre et infecte. Je la fis asseoir près de l'étroit orifice qui laissait entrer un peu d'air et de lumière, mais qui fut bientôt bloqué par les hommes de la suite de Masonda. Après avoir expliqué au chef le caractère et le but de notre mission, trempé nos lèvres dans une boisson rafraîchissante qu'on nous offrit, que nous passâmes à nos gens et que ceux-ci passèrent ensuite aux Banyaïs, nous voulions partir.

Masonda, devinant notre intention, déclara en souriant que j'étais son *shangoari,* son ami, qu'il viendrait me voir pour me parler d'une chose qu'il avait là, disait-il, en montrant sa poitrine, mais que nous ne pouvions pas retourner au camp sans avoir visité sa capitale. Sur ce, sa sœur, qui se montrait toujours empressée, prit ma femme par la main et la conduisit « en ville », c'est-à-dire dans un chaos de rochers. Elle lui faisait éviter les pierres, décrochait soigneusement les épines qui retenaient sa robe. A un mauvais pas, Katsi le borgne, qui nous escortait avec une bande d'hommes, saisit Christina par le bras, avec un de ces sourires qui donnent le frisson. Nous jetions bien un regard sur les huttes délabrées qu'on nous montrait ici et là, nous pensions au soleil qui touchait presque à l'horizon, au chemin qui nous restait à faire pour retourner aux wagons. Sous prétexte de nous y conduire plus rapidement, nos guides faisaient gravir à ma chère compagne presque au pas de course une roche escarpée et glissante, la tirant ou la traînant, l'un par un bras, l'autre par l'autre. Nous avions de la peine à suivre. « Où conduit-on notre mère? » s'écrièrent à la fois Éléazar et Aaron qui se trouvaient séparés de nous par une longue file d'hommes armés. Une horrible pensée m'avait déjà traversé l'esprit.

Au delà de cette roche, le point culminant de la montagne, il n'y avait plus rien qu'un affreux précipice. M'élancer soudainement, débarrasser brusquement ma femme des étreintes de ses bourreaux et la ramener précipitamment au pied du rocher, dans le sentier que nous venions de quitter, ce fut l'affaire d'un instant.

Pris par surprise, les Banyaïs ne nous offrirent pas de résistance. Combien peu je me doutais, même alors, de la noirceur du complot que je venais de déjouer ! Dans leur dépit, ils nous le révélaient deux jours après. Le chef, avec le médecin sorcier et son ambassadeur, ses dignes acolytes, avaient passé tout le jour à l'ourdir sur les tombeaux de leurs aïeux, et avaient chargé Katsi et sa mère de l'exécuter. Il s'agissait d'exterminer tous les hommes de l'expédition pour piller nos voitures, et de réduire en esclavage les femmes et les enfants de nos évangélistes. Mais que feraient-ils de cette femme blanche dont ils avaient peur et qui les importunerait par ses cris ? Ce devait être la première victime, il fallait la précipiter de la roche fatale qu'elle gravissait et puis fondre sur nous, à coups de haches et d'assagaies. Oui, mais « l'ange de l'Éternel campe tout autour de ceux qui le craignent et les garantit ».

Conscients du danger que nous avions couru, bien que nous ignorassions encore tous ces détails, nous pressions le pas, marchant un peu à l'aventure, nous glissant sur les rochers, franchissant les ravins, passant à travers les buissons, sans nous laisser arrêter par aucun obstacle. Nous ne disions rien, nous ne nous séparions pas, et, quand nous jetions un regard en arrière, le spectre de cette furie, la sœur de Masonda, et celui de ce démon borgne et grêlé qui nous suivaient encore, nous faisaient oublier toute lassitude. Arrivés au camp, il s'agissait de se débarrasser d'eux et sans querelle. Deux mètres d'étoffe ne suffisaient

pas pour les « services » que cette princesse nous avait rendus, pas même trois ni quatre. Nous ne mesurâmes plus, nous taillâmes dans la pièce et, y ajoutant un gros morceau de viande, nous parvînmes à congédier ces hôtes importuns. Ainsi se termina cette journée d'émotions.

Le dimanche matin, 2 septembre, un messager vint m'annoncer que le chef ne se souciait pas de la salutation que je lui avais envoyée (la couverture de laine) et qu'il viendrait lui-même me dire le « secret » de son cœur. Cela nous inquiéta d'autant plus que, de tout le jour, pas une âme n'approcha de notre campement. Nous accusions le messager qui était venu à notre rencontre d'exercer une mauvaise influence. Il avait été aux champs de diamants et en avait rapporté un esprit d'hostilité peu ordinaire contre l'Évangile. « Ne parlez pas de ces choses-là, disait-il à nos évangélistes; on dit que votre enseignement prive les hommes de leurs femmes. Nous n'en voulons rien. » Cet homme, flatteur, vil et méchant, nous le croyions capable de tout.

Nous eûmes, entre nous, une douce réunion, qui nous fit du bien. Nous sentions que le Seigneur était avec nous; l'après-midi, une réunion de prière fut non moins bénie.

Nous la terminions, quand le chef parut avec sa suite, et se fit annoncer avec tout le cérémonial de la veille. Après les salutations d'usage, il me dit : « Tu es mon ami, et je viens te dire ce que j'ai dans le cœur. Il faut que tu me donnes de la poudre et des capsules! » — « Tu n'aimes donc pas la salutation que je t'ai envoyée? » — « Oui, je l'aime, mais je veux aussi de la poudre et des capsules, et tu seras mon ami. »

Je lui expliquai, aussi clairement que je le pouvais par mon pauvre interprète, le caractère pacifique et désintéressé de notre mission. Nous n'étions pas des gens de guerre, ni

des marchands, et, bien que nous eussions un peu de poudre pour subvenir, en route, à nos besoins personnels, nous n'en avions ni à donner ni à vendre. Il me demandait une chose tout à fait impossible, et je le priais, s'il était vraiment mon ami, comme il le disait, de ne pas insister. Il changea de contenance : « Tu as peut-être raison, dit-il sèchement, mais moi, je veux de la poudre et des capsules. » Christina, croyant la cause à demi gagnée, lui apporta les dernières oranges qui nous restaient. Je lui en préparai une : « C'est bon, dit-il, mais ce n'est pas de la poudre. »

Je me creusai la tête pour trouver, dans ce que nous possédions, quelque chose qui lui fît plaisir. Pendant que Christina lui parlait, j'allai déballer une partie de nos bagages et j'apportai une jolie hache américaine toute neuve. A coup sûr il va en être enchanté. « Que le blanc garde sa hache, dit-il en la jetant à mes pieds, ce que je veux moi, c'est de la poudre. » Sur ce, il se leva brusquement et s'en alla vers le feu tenir un conciliabule avec les gens de sa suite. Il était nuit, il n'y avait pas de lune; mais le ciel était étoilé et pur. Nous nous retirâmes dans notre tente pour le thé. Nos hommes, effrayés, suppliaient ma chère femme de me persuader de donner de la poudre, pour que la position ne se tendît pas davantage. Nous leur expliquâmes que cela compromettrait non seulement notre caractère et notre expédition, mais aussi nos rapports avec les Banyaïs et notre œuvre parmi eux. Ils parurent satisfaits.

Nous croyions du reste que le chef avait pris son parti de mon refus et qu'il n'était plus là, lorsqu'il envoya demander à manger, sur un ton qui contrastait singulièrement avec celui qu'il avait observé jusqu'alors. Nous lui envoyâmes toute la viande que nous avions pour nous-mêmes. Bientôt Aaron revint, s'avança et dit à demi-voix : « Mon père, nous sommes cernés ! » — « Taisez-vous et

soyez calmes, Dieu nous délivrera. » Nous allâmes nous asseoir près du feu et causer avec Masonda, tout en veillant à ce qui se passait. Un cercle noir se dessinait à la lumière des étoiles, à quelque distance tout autour de nous, tandis que des hommes descendaient encore de la montagne pour le renforcer. J'avais l'œil sur leurs mouvements.

En causant aussi amicalement que possible avec le chef, j'essayai de le décider à retourner chez lui. « Il est tard, le sentier est difficile, nous pouvons causer demain avant notre départ. » — « Eh bien, fit-il avec impertinence, donne-moi un de tes chiens ! » J'en fis venir un. Il en voulait une paire. J'y consentis. Il les trouva trop petits. Cela m'agaçait bien, mais je me maîtrisai. J'appelai Pistol, un beau chien que j'avais acheté chez les Boers ; il ne le trouva pas de son goût. Il en voulait un autre. Cette fois il avait dépassé la mesure, je refusai carrément. Lui, de son côté, sous l'empire d'une résolution soudaine, se leva : « Demain, je reviendrai chercher mon chien. » — « Demain, répondis-je, je désire continuer ma route. Je te l'ai déjà fait savoir. » — « A demain ! A demain ! » répétait-il malicieusement en s'éloignant. Et bientôt le cercle noir s'amincit, se fondit, et les torches qui éclairaient le chef nous permirent de le suivre des yeux jusque sur sa montagne. Nous étions seuls, et, une fois de plus, délivrés.

Mais ce « à demain ! » retentissait à nos oreilles et nous présageait de nouveaux embarras. Nous nous réunîmes, priâmes ensemble, nous discutâmes la situation et nous décidâmes de plier immédiatement nos tentes, de charger nos voitures et de partir au point du jour. J'exhortai nos gens et les encourageai de mon mieux. Elle avait de la solennité, cette petite réunion. Nous passâmes la nuit tout entière à nous retremper dans la communion du Seigneur et — je n'ai pas besoin de l'ajouter — nous nous sentions

forts, calmes et heureux. Nous savions que de nombreux amis priaient pour nous; que beaucoup, dès qu'ils sauraient nos circonstances présentes, crieraient à Dieu : « Avant qu'ils crient, dit la promesse, je les exaucerai, et, pendant qu'ils parleront encore, je leur répondrai. » Nous savions que Lui aussi veillait sur nous, et qu'il pourrait dire à la rage de l'homme comme à celle de la mer : « Tu viendras jusqu'ici et tu ne passeras pas plus loin, et là s'arrêtera l'élévation de tes vagues. »

Le lundi matin, 3 septembre, le soleil commençait à dorer le sommet des montagnes, nos préparatifs étaient terminés, les bœufs étaient sous le joug, nous nous étions une fois encore remis à la garde toute-puissante de Dieu, je donnai l'ordre du départ. Ce fut le signal d'une agitation générale. Des montagnes environnantes descendirent, comme des avalanches, des foules d'hommes armés jusqu'aux dents, qui se ruaient vers nos voitures, criant, gesticulant de la manière la plus menaçante. J'avais à peine eu le temps de faire placer les voitures l'une à côté de l'autre, et d'ordonner aux femmes et aux enfants de rester à l'intérieur, qu'on avait arrêté nos bœufs, qu'on nous avait cernés. Impossible donc d'avancer.

Je fends cette foule surexcitée, suivi de près par mon fidèle et dévoué Éléazar, qui, de son propre mouvement, venait parer les coups de hache qui pouvaient tomber sur ma tête. Je me rends près du rocher, du haut duquel Masonda me criait : « Donne-moi mon chien ! Il me faut de la poudre, il m'en faut ! De la poudre ! De la poudre ! » Et toute cette foule de crier à tue-tête : « De la poudre ! De la poudre ! » — « Pistol ! Pistol ! » Et la bonne bête accourt. « Le chien, le voici ; de la poudre, je n'en ai pas à donner. » — « Je ne veux pas ce chien-là. » Je le laissai vomir un torrent de paroles que personne ne pouvait me traduire. Nous restions

impassibles, Éléazar et moi, au milieu du tumulte qui augmentait autour de nous. « Enfin, lui dis-je en zoulou, s'il m'est absolument impossible, à moi, qui ne suis ni chasseur, ni marchand, ni homme de guerre, de te donner de la poudre; si tu ne veux pas de mon chien, accepte au moins un bœuf et laisse-moi partir en paix. » Un bœuf c'est quelque chose. « Montre-le-moi », me dit-il un peu moins brusquement. J'en fais dételer un, il est trop petit; puis un autre, il ne lui plaît pas; un troisième, il a une mauvaise couleur. De guerre lasse, nous dételons un des plus beaux. Cette fois, plus de prétexte pour refuser. « Je le prends, il est à moi, fit-il sèchement, mais mon chien? » Je le saluai et mis les voitures en branle.

Nos pauvres gens, qui avaient passé un mauvais quart d'heure, étaient heureux de nous voir revenir sains et saufs et de penser qu'après tout nous en étions quittes à si bon compte, et ils lui criaient encore de loin : « Adieu notre chef! Que le chef Masonda demeure en paix et dorme d'un doux sommeil. » Un doux sommeil, c'est une bonne conscience. Les bonnes gens! Ma charité n'allait pas jusque-là.

Nous roulions; mais, étrangers au pays sans chemin, sans guide, où aller? Pour le moment, notre unique but était de sortir de l'antre de Masonda. Nous nous dirigions vers une gorge. Nous étions suivis d'une troupe d'hommes dont la présence incommode, les gestes et les regards menaçants m'inquiétaient pourtant peu. Je m'imaginais qu'ils retournaient à leurs foyers. Je reconnus bientôt, parmi eux, plusieurs visages que j'avais vus sur la montagne, des hommes que Masonda avait envoyés à notre rencontre, et la couverture du chef lui-même, portée par un jeune homme. Katsi aussi était là; mauvais augure! Nous rencontrions de temps en temps des bandes armées qui grossissaient encore notre escorte.

Nous voyagions péniblement dans ce vallon étroit, déchiré par de nombreux ravins. Simoné et Japhéta étaient en avant comme éclaireurs. En contournant un monticule, le terrain marécageux céda, et mon wagon s'enfonça. Un contretemps plus fâcheux ne pouvait pas nous arriver. Nous doublâmes l'attelage sans délai; vains efforts; le chariot ne bougeait pas d'un pouce, au contraire, il s'enfonçait toujours plus : les moyeux des roues de gauche ne se voyaient déjà plus et c'est vraiment un miracle qu'il n'ait pas culbuté. Je fis passer les deux autres par-dessus le coteau et dételer aussi près que possible du mien, à cinquante pas environ, puis nous nous mîmes au travail, et quel travail!

Christina, elle, s'était tranquillement assise à l'ombre d'un arbre en face de nous et cousait pendant qu'Élise lui faisait la lecture. « Regarde donc, » me dit tout bas Éléazar, en me poussant le coude. Debout, derrière le tronc bifurqué de l'arbre, un homme brandissait, en ricanant, sa hache sur la tête de ma femme. « Eh! mon ami, que fais-tu ? Nous ne jouons pas ainsi chez nous, nous aurions peur d'un accident. » Il répondit par des impertinences. Élise ferma son livre, Christina plia son travail, et elles se retirèrent.

Sur ces entrefaites, il se fit derrière nous un mouvement inquiétant. Des hordes de Banyaïs descendaient précipitamment des montagnes et accouraient vers nous, armés d'arcs et de flèches, de javelines et de casse-têtes, de l'inséparable coutelas que chaque homme et chaque garçon portent au bras gauche et même de quelques fusils à pierre qui, pour notre malheur, avaient trouvé leur chemin jusqu'ici. La vallée retentissait de leurs cris sauvages. C'était Masonda. Il s'était ravisé en apprenant notre accident. La scène tumultueuse qui s'ensuivit, et qui dura jusqu'au soir, défie toute description. Masonda, perché sur un rocher, se démenait furieusement. Il me sommait de lui donner des

munitions, il me menaçait de la voix et des gestes, et il massait ses gens tout autour de nous. J'essayai encore de lui faire entendre raison, mais non. Il croyait qu'avec les quelques vieux fusils qu'il possédait, il tiendrait tête à ces terribles Mabonyos — c'est-à-dire les Matébélés — et regagnerait son indépendance. Aussi il lui fallait de la poudre à tout prix. Raison de plus, pour moi, de ne pas nous compromettre, en lui en donnant. J'en appelai à sa prétendue amitié, et lui demandai même son secours. Cela parut le flatter et l'amollir. Il me dit de lui donner une couverture. Christina m'envoya celle de notre propre lit. Il me la prit des mains. Au même moment, la foule se portait sur ma voiture. Je m'élançai au milieu d'elle, ma présence arrêta le pillage qui avait déjà commencé, et je parvins même à rétablir un cercle respectueux autour du wagon.

Un personnage de grande taille, le corps nu et tout bariolé, la figure à demi cachée sous des franges de cheveux enduits de suif, dirigeait cet assaut. Je l'avais déjà vu dans mes rencontres avec Masonda. C'était un devin, un sorcier, un illuminé. Comme symbole de sa mission, il portait la coque d'une calebasse démesurément longue et ornée avec profusion de verroterie. C'était la personnification d'un mauvais esprit. Me brandissant son casse-tête à la figure il s'écriait : « Nous verrons si votre Dieu vous sortira du bourbier où je vous ai jetés. Moi aussi, j'ai commerce avec les dieux. » Ce disant, il donna de nouveau le signal du pillage, s'élança sur le marchepied, saisit ce qu'il put, mais n'osa pas aller plus loin.

Le tumulte augmentait. Je sentais bien que trahir la moindre crainte ou la moindre faiblesse, c'était nous perdre. Quelle ne fut pas ma consternation de voir tous nos hommes venir à moi, les yeux étincelants de colère et les fusils chargés : « Les Banyaïs veulent nous massacrer, mais nous

vendrons chèrement notre vie. Nous mourrons en hommes. » — « Oui, mes amis, mais agissons d'abord en chrétiens, et puis, s'il le faut, mourons en martyrs. Mettez de côté vos fusils dont la vue excite encore plus les Banyaïs, et souvenez-vous que « ceux qui sont pour nous sont plus forts que ceux qui sont contre nous ». Je parlais avec autant d'autorité que de calme et de conviction. On m'écouta, on m'obéit, les uns à contre-cœur, mais les autres de bon gré. Pendant que ceux-là se retiraient vers les femmes, ceux-ci se mirent au travail.

Ils coupaient des branches, portaient des pierres, dégageaient les roues embourbées, faisaient manœuvrer le cric, avec un calme qui me faisait plaisir. Éléazar surtout était admirable de sang-froid. Au milieu de ce brouhaha, Christina allait et venait d'un wagon à l'autre ; elle avait une bonne parole pour tous. Un de ces Banyaïs, étonné sans doute de tant de courage, vint à elle et lui dit de ne point ainsi circuler au milieu de la foule, ou bien elle serait sûre de recevoir une flèche ou une balle. L'avis était du reste inutile, car la circulation était devenue à peu près impossible. Alors, pendant que j'encourageais de mon mieux mon brave Éléazar et mes jeunes gens, je la vis, ma bien-aimée, à l'ombre des autres wagons, rassembler autour d'elle les femmes et les enfants et s'agenouiller en prière. O spectacle digne des anges ! Elle me revenait du ciel comme un écho, cette prière de femmes et d'enfants, et elle me donna une force nouvelle.

Nous nous apprêtions enfin à atteler. Je fis, non sans peine, amener trente de nos bœufs. Masonda, furieux, fit saisir et emmener les autres, dix-sept en tout. Pendant que nous attelions, le tumulte autour de nous, les coups de fusil, le cliquetis des assagaies et des haches, le trépignement de ces sauvages qui allaient, venaient, nous menaçant

toujours et pourtant n'osant pas nous attaquer, la surexcitation, en un mot, était telle que je me demandais jusqu'à quand il me serait encore possible de contenir et mes évangélistes et la foule et moi-même. Ce qui faisait ma force et me donnait du calme, c'est que jamais, comme dans cette circonstance, je n'ai senti la présence du Seigneur, la réalité de ses promesses et la puissance de la prière. Je comprenais David lorsqu'il dit : « Si une armée campait contre moi, mon cœur n'aurait aucune crainte, » et : « Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi. » (Ps. XXVII, 3 et XXIII, 4.)

Mais, sur ces entrefaites, Aaron, mon cher Aaron, vint à moi, défait et les lèvres toutes blanches. « Mon père, me dit-il d'une voix tremblante d'émotion, nous, hommes, nous sommes prêts à mourir; mais de grâce, donne, ne fût-ce qu'un petit sachet de poudre, un seul, et sauve la vie de nos femmes et de nos petits enfants ! Sauve la vie de nos femmes et de nos enfants ! » C'était un autre côté de la question. Cela me troubla, je ne voyais plus clair. Il se livra en moi un de ces combats pour lesquels je sentais que mon cœur était trop étroit. Je pouvais, sans hésitation, sacrifier ma vie pour un principe et une bonne cause. Mais avais-je le droit de sacrifier celle de mes compagnons de voyage, de ces femmes, de ces petits enfants ?

A ce moment, l'agitation et le tumulte devinrent tels que je me retournai. Le pillage avait recommencé. Un des caissons extérieurs du chariot volait en éclats sous la hache d'un Banyaï, et on s'en arracha le contenu. L'autre caisson — par une imprudence que je ne saurais excuser — contenait précisément nos munitions de route. Plus d'hésitation maintenant; ma décision est prise. « Non, mon ami, non, répondis-je à Aaron, je ne donnerai pas de poudre, Dieu

nous délivrera. » En un clin d'œil j'étais de nouveau à la voiture assaillie de tous côtés. Une fois encore le pillage était arrêté et le caisson des munitions était sauvé.

Nous échangeâmes un regard avec ma bien-aimée qui suivait de loin nos mouvements et avec mon digne Éléazar. Nous nous comprîmes. Nous élevâmes silencieusement nos cœurs à ce Dieu que l'on n'invoque jamais en vain. Je m'assis sur le siège de devant, Éléazar s'arma du fouet et... les Banyaïs, devinant notre intention, se ruèrent précipitamment alors sur notre attelage, se bousculant pour arriver plus près, gesticulant et poussant des cris si forcenés que les bœufs effrayés donnèrent ensemble un coup de collier et sortirent la voiture du bourbier comme par enchantement. On ne pouvait plus les arrêter. Les femmes pleuraient d'émotion et de joie. Les Banyaïs qui avaient vu dans notre accident une intervention de leurs dieux, virent aussi une intervention du nôtre dans cette délivrance merveilleuse. Ils restèrent cloués sur place, tout ébahis et interdits, puis disparurent dans les bois.

Le soleil se couchait alors. Je voulais voir le chef, mais il fuyait devant moi dans la forêt. A travers les ombres du crépuscule, je distinguai une fois encore une forme humaine. C'était Katsi qui m'apportait un message aussi laid et aussi méchant que lui-même : « Ne te flatte pas d'être échappé de mes mains, comme l'autre jour, quand nous aurions dû en finir avec vous. Vous saurez que je suis Masonda ! » Je répondis avec calme : « Dis au chef que je ne lui veux aucun mal. Il a vu maintenant que nous sommes des hommes de paix. Nous sommes serviteurs de Dieu, du seul vrai Dieu qui est puissant et bon. Les bœufs que Masonda m'a pris, qu'il se garde bien de les tuer, même un seul. Qu'il les soigne, et bientôt il se hâtera de me les renvoyer. Je les attends. »

Je gagnai les wagons. Que faire maintenant? Où aller? Camper où nous étions, impossible. Et cependant la nuit était obscure, et nous n'avions plus que trente bœufs. Nous avions été les objets d'une délivrance trop merveilleuse pour nous apitoyer. Nous divisâmes les bœufs qui restaient et recommençâmes à rouler. Nous n'allâmes pas loin. L'obscurité était grande, il y avait devant nous des ravins profonds et bourbeux. Nous campâmes. Notre premier soin fut de rendre ensemble grâces à Dieu. Nous n'avions rien mangé de tout le jour, et nous n'avions pas de combustible; on se sépara donc; les uns se retirèrent pour relever un peu plus tard les autres qui veillaient. Nous ne montâmes pas les tentes; les femmes et les enfants se blottirent de leur mieux sous les voitures et dedans.

Nous nous attendions à une attaque. Les Banyaïs n'étaient pas loin. Leurs feux flamboyaient tout autour de nous. Nous entendions leurs discussions animées. Ils se faisaient, paraît-il, de mutuels reproches d'avoir manqué leur coup à deux et même à trois reprises. Un homme simple qui parlait le sétlaping et qui s'était joint à nous, nous révéla, dans tous ses détails, le complot horrible qu'ils avaient ourdi contre nous à notre arrivée chez Masonda. Coïncidence étrange! Pendant qu'on complotait ainsi contre nous sur la montagne, moi en bas, à l'ombre de ce bel arbre devenu notre Péniel, me fortifiant des promesses de mon Dieu, je paraphrasais, en sessouto, ce psaume XCI qui marquait déjà une date dans notre vie[1]. C'est ainsi qu'à mon insu, le Seigneur me préparait à tout ce qui m'attendait. C'est dans des circonstances pareilles que l'on sent toute la réalité de la foi.

Ce qui me remplissait maintenant de reconnaissance et de joie, ce n'était pas seulement cette délivrance, vraiment

1. Voy. ci-dessus, p. 273.

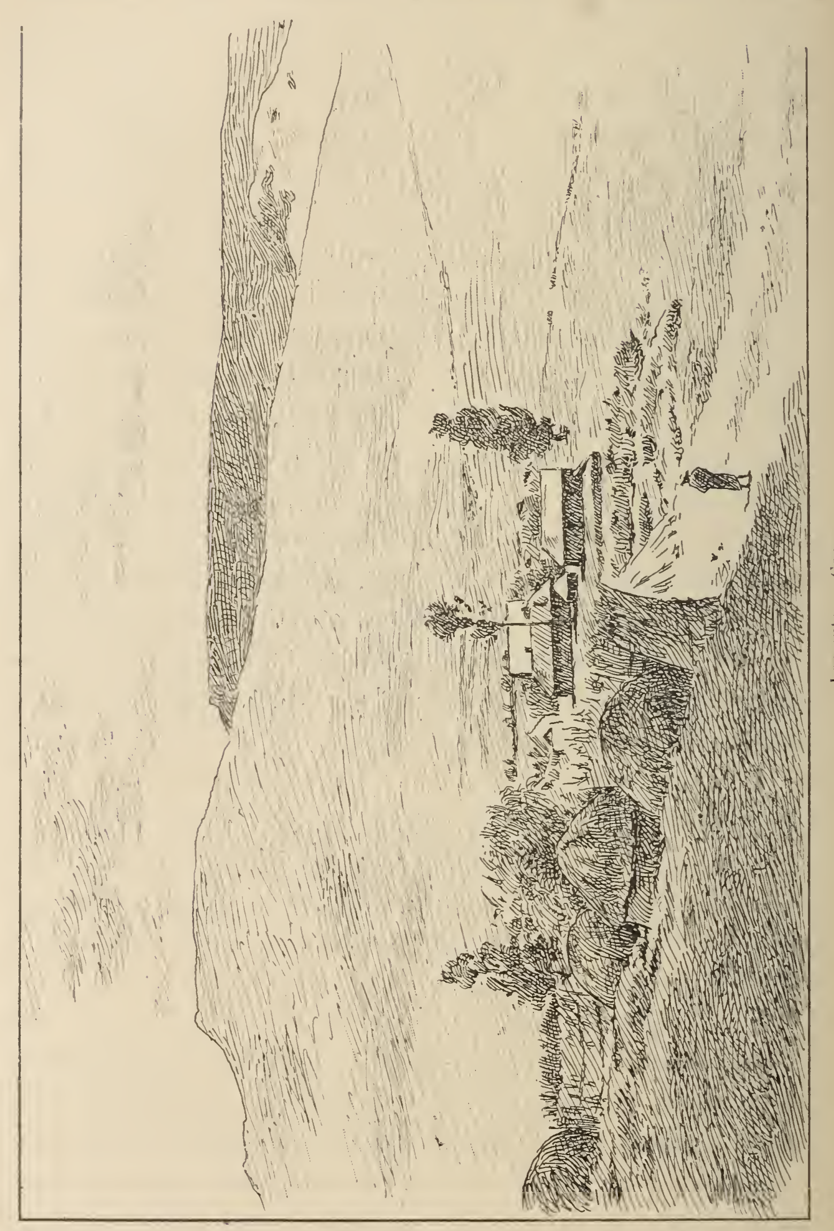
merveilleuse — je répète le mot — c'était aussi l'œuvre de la grâce de Dieu en nous, la soumission chez les uns, le calme et le sang-froid chez les autres, et surtout le fait étonnant que nous étions sortis de ces dangers sans avoir compromis notre mission en donnant de la poudre, sans avoir tiré un seul coup de fusil, ni répandu une seule goutte de sang. A Dieu seul soit la gloire et la louange!

Ce matin, le 4 septembre 1877, nous nous sommes remis en route après un petit déjeuner. Les Banyaïs sortaient des bois et nous escortaient de loin, mais ils n'approchèrent pas de nous. Le pays que nous traversions était extraordinairement beau. Les montagnes s'élevaient de tous côtés en amphithéâtre, avec leurs masses énormes de granit où se cramponnait une végétation tropicale des plus luxuriantes. Les bois bourgeonnaient, les buissons commençaient à fleurir, le roucoulement des tourterelles et les cris aigus d'oiseaux qui nous étaient inconnus, le soleil qui inondait de ses rayons ce ravissant tableau, tout, dans la nature, semblait s'unir pour effacer les trop vives impressions de la veille, et élever nos âmes vers Dieu.

Le chef Maliankobé envoya une escorte à l'expédition qui arriva, sans plus d'aventures, à la grande montagne de Nyanikoé, sa résidence. « Nous arrivions chez lui comme des gens réchappés d'un naufrage. » Coillard s'empressa de lui envoyer ses salutations.

6 septembre. — Nous voici donc arrivés à notre destination, après un voyage long, fatigant et aventureux. Sans nous inquiéter de ce que l'avenir nous réserve, nous pouvons élever ici notre Ébénézer et nous dire avec confiance que Celui qui nous a si miséricordieusement conduits, protégés, secourus et bénis, le fera encore jusqu'au bout.

C'est dans ces sentiments qu'épuisés de fatigue, nous



Lessouto — Cana

cherchons de bonne heure le repos et le sommeil.

Après deux jours le chef descendit de sa montagne, vint au campement de Coillard, et là, après les salutations d'usage, Coillard lui expliqua le but de sa visite qui était d'établir chez lui des évangélistes. Le soir, Coillard et les siens décidèrent de laisser Aaron et Asser chez Maliankobé et de conduire, dès que ce serait possible, Azaël et André chez un autre chef, Zémito, où Coillard aurait passé, avec eux, la saison des pluies.

Ce plan fut reçu avec une approbation unanime, tant de la part des catéchistes eux-mêmes que de celle des autres hommes. Tous nous nous agenouillâmes sous l'empire de la solennité du moment. Nous avions voyagé ensemble, à part quelques petites misères, comme une famille heureuse et unie. La même remarque que Christina avait faite au sujet des femmes, je la faisais au sujet des hommes : quels que soient leurs écarts, on les retrouve toujours, dans les circonstances sérieuses, aux pieds du Seigneur. Nous étions habitués les uns aux autres; la perspective de la séparation si soudaine, si inattendue, jetait sur nous un voile de solennité sinon de tristesse.

« Je ne puis rien dire de plus sur nos plans, écrivait Coillard, le 17 septembre. Nous désirons être conduits pas à pas. »

Nyanikoé, 7 septembre 1877. — Je fis de bonne heure mander le chef qui m'envoya son frère Pafoudi, le même qui est venu à notre rencontre et qui paraît être l'homme officiel entre nous. Je lui communiquai nos décisions de la veille, dont le chef fut immédiatement informé, et, comme j'avais obtenu qu'on nous aidât à construire des cases temporaires pour nos évangélistes, nous nous mîmes sans délai à la recherche d'un site convenable. On commencera les travaux demain.

Le chef est venu nous voir dans l'après-midi, avec une suite nombreuse; il prend évidemment goût au café, « le

breuvage noir », car il insistait encore pour qu'on lui en servît un plein seau. De notre côté, nous ne sommes pas très gais, car la faim nous menace, et je lui rappelle que nous voyageons depuis près de cinq mois.

Lundi 10 septembre 1877. — Voilà huit jours que nous sommes échappés des griffes de Masonda. Le temps passe vite ! Je ne sais pas si nous ne sommes pas sur un autre volcan. Il y a parmi nous un malaise qui va croissant. Les Banyaïs nous exploitent, et, pour peu que cela continue, nous arriverons à redouter leurs visites. Ils sont riches en prétextes et ils n'en négligent aucun pour exiger des présents.

Et puis nous ne comprenons pas la nature des rapports fréquents entre Maliankobé et Masonda. Leurs messagers se croisent tous les jours. Maliankobé, lui, à son dire, veut obtenir la restitution de nos bœufs et des articles qu'on nous a volés. L'autre jour, cédant à ses instances, nous avons décidé d'envoyer quelqu'un avec ses gens pour reconnaître nos bœufs. Simoné s'offrit. Il est revenu tout triste. Masonda n'a pas voulu le voir. Il ignore ce qui s'est passé entre Pafoudi et Masonda; mais, après avoir couru de grands dangers, il est revenu sans bœufs. Pafoudi est plus que réservé et ne laisse rien transpirer. Nous, nous sommes reconnaissants que Simoné soit revenu sain et sauf.

Hier, c'était notre premier dimanche à Nyanikoé. J'avais, dès le samedi, demandé à Maliankobé de réunir tout son monde, le lendemain, pour que nous puissions leur expliquer ce qui nous a amenés chez eux. Sa figure s'assombrit. Le lendemain, il m'envoya deux hommes pour s'informer des choses de mon Dieu; mais ils remontèrent vers le chef, avant que je pusse les entretenir. Vers onze heures, je profitai de la présence d'une multitude pour leur parler de Dieu; ils écoutèrent et s'étonnèrent surtout de notre service

que nous eûmes en sessouto. Rencontrant deux esclaves des Matébélés, je me servis d'eux pour improviser un auditoire, à l'ombre d'un grand arbre sous lequel nous avons planté nos tentes. Je parlai avec d'autant plus d'aisance qu'il n'y avait rien qui sentît l'officiel dans cette réunion.

Un peu plus tard, on vint m'annoncer que le messager du chef, Pafoudi était revenu, seul cette fois. Il était entouré d'une grande foule. Nous prîmes nos sièges vis-à-vis de cet homme et, à l'aide de Simoné, mon pauvre interprète, je lui prêchai mon premier sermon officiel sur les bienfaits de l'Évangile. Je parlai aussi simplement que possible. La conscience est un puissant levier entre les mains d'un serviteur de Dieu : « Voyez, disais-je à cet homme qui était tout yeux et tout oreilles, voyez quelle belle chose est l'Évangile ! Il défend le mensonge, le vol, la médisance et nous ordonne d'aimer non seulement nos amis et nos voisins, mais aussi nos ennemis. » Les remarques que se permit mon auditoire me prouvèrent que j'avais été compris.

Pafoudi retourna sur la montagne, la foule se dispersa et nous, à notre culte du soir, nous nous exhortâmes mutuellement à une confiance plus simple, plus grande et plus vraie en Celui qui nous redisait cette bonne parole : « Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. » Tel fut notre premier dimanche chez les Banyaïs.

Le 15 septembre 1877, Coillard découvrit que les Banyaïs n'étaient pas indépendants, mais qu'ils payaient tribu à Lobengoula, fils de Mossélékatsi, chef suprême des Matébélés, tribu sanguinaire entre toutes, et devant laquelle les Banyaïs tremblaient. Il en résultait qu'il fallait sans tarder entrer en rapports avec Lobengoula, résidant à Boulawayo. Coillard enverrait-il un messager ou irait-il lui-même ?

Au milieu de ces incertitudes, de ce malaise, d'incidents qui peuvent prendre une très grande gravité, de tracasseries conti-

nuelles et des difficultés d'approvisionnement, Coillard ne perd pas un instant la maîtrise de lui-même. Un jour, par exemple, à propos du partage d'un élan tué par un des membres de l'expédition, il fallut consulter le chef :

Après tout, il ne nous restait guère que la peau de la bête. J'eus à lutter pour ne pas me fâcher... C'est étonnant comme ces petites choses me tracassent et troublent ma paix. J'en suis humilié.

Et Coillard tient tête aux chefs qui veulent l'exploiter, qui veulent l'empêcher d'entrer en rapports avec Lobengoula et qui font mille difficultés pour la construction d'un établissement provisoire.

16 septembre 1877. — Éternel, je me suis retiré vers toi... Tu as donné ordre de me mettre en sûreté. Je vivrai toujours en espérance en toi, et je te louerai tous les jours davantage... Je marcherai par la force du Seigneur. Psaume LXXI. Voilà à quoi j'en suis arrivé et ce qui donne du repos et du calme à mon âme, après une nuit de luttes intérieures et d'insomnie.

D'abord Coillard voulait aller lui-même chez Lobengoula ; mais il ne pouvait abandonner ses gens, sans protection, à la merci des Banyaïs ; aussi fut-il décidé qu'Asser irait. Il partit, le samedi 22, pour Boulawayo et pour Inyati, station de la Société des Missions de Londres où se trouvait M. Sykes, dont Coillard avait fait la connaissance à Motito en 1868.

On ne saurait croire tout ce qu'il a fallu de pourparlers et de patience pour amener les chefs à consentir au voyage d'Asser. Les Banyaïs décidèrent d'envoyer Pafoudi avec Asser. Cela nous parut louche, nous inquiéta ; mais il fallut se soumettre, d'autant plus qu'il fallait à Asser un guide.

2 octobre. — Une nouvelle date ajoute du sérieux et de la solennité à la vie. Le temps passe, les jours se succèdent, on voudrait les retenir et que de fois, hélas! ne voudrait-on pas les rappeler et les revivre! et les revivre avec toutes les leçons apprises, toutes les expériences acquises!... Quand je jette un regard sur mon ministère, je frémis d'horreur. « Nous sommes des serviteurs inutiles » et, avec un cœur angoissé, j'ajoute : nuisibles... A toi la gloire, Seigneur, mais à nous, à moi, la honte et la confusion de face! Rien ne montre mieux la puissance de l'Évangile que les miracles qu'il opère dans les âmes, et que les moyens dont Dieu se sert. Cette pensée me console et me fortifie. Si je suis le vaisseau d'argile, le trésor est de Dieu; si je suis faible, l'Évangile reste toujours la puissance de Dieu.

3 octobre. — Voilà donc un mois moins un jour que nous sommes ici! « Pour nous c'est une année » remarquait tristement ma femme. Oui et non. Nous avons beaucoup vécu pendant ce mois, nous avons peu fait. Asser n'est pas revenu. Les deux huttes sont finies, couvertes et badigeonnées; mais je ne puis réussir à obtenir des jardins du chef. Il attend le retour d'Asser.

J'avais sur le cœur de commencer aujourd'hui régulièrement l'école. Nous nous y préparâmes par une réunion de prière. Cette école est peu de chose à vues humaines, mais Dieu ne méprise pas les petits commencements.

4 octobre. — Les émotions incessantes, les alarmes, la fatigue et le manque de sommeil ont épuisé ma chère Christina. Pour me faire plaisir, elle s'est traînée jusqu'au coteau voisin, pour y jouir d'un moment de tête à tête et de calme. C'était trop pour elle, elle s'évanouit. Ce sont de solennels avertissements que ceux-là. Un jour viendra, le jour de la séparation! Qui de nous deux partira le premier?

Qui restera, pour continuer tout seul son pèlerinage dans ce vaste désert de la vie? Retournerons-nous ensemble au Lessouto? Seigneur tiens-nous prêts.

L'école d'aujourd'hui a été peu nombreuse. Nos cinquante et un écoliers d'hier en ont assez. Mais c'est le commencement, que savent-ils de l'école? Quelle idée de régularité ont-ils? Ils reviendront et en amèneront d'autres.

J'ai commencé un travail que j'ai longtemps eu dans l'esprit et pour lequel j'ai beaucoup prié. C'est de mettre les psaumes en vers, de sorte qu'on puisse les chanter. J'ai presque fini de copier la collection de cantiques que j'ai faits. Et, si le Seigneur me permet d'y ajouter les psaumes, ce sera une grande satisfaction pour moi.

14 octobre 1877. — Toujours sous le nuage! Ma bien-aimée ne va pas mieux, au contraire. C'est un état d'affaiblissement et de langueur qui m'inquiète plus qu'une maladie connue. Si seulement nous avions un abri où il lui fût possible de garder le lit! Notre unique tente est la chambre de tout le monde, et, quelque confortable que soit le wagon encombré de bagages, ce n'est qu'une voiture et il suffit d'y être enfermé tout un jour pour tomber malade, si on se porte bien.

Triste semaine que celle qui vient de passer. Il a plu, il a venté, il a fait froid, un vrai mois de février d'Europe, de mars plutôt, avec ses giboulées. Nous ne savons que faire de nos personnes ni où nous blottir.

Ce qui est moins rassurant, ce sont les Matébélés qu'on annonce depuis plusieurs jours.

19 octobre. — A l'école du Christ il y a bien des classes. Les cours ne finissent jamais et personne ne peut dire que son éducation est terminée. Plus le chrétien avance, plus il est frappé de son ignorance et de son peu de progrès. La leçon qu'il a, pendant des années, répétée avec soin et qu'il

croyait si bien savoir, il découvre tout à coup et avec tristesse qu'il en sait à peine le premier mot.

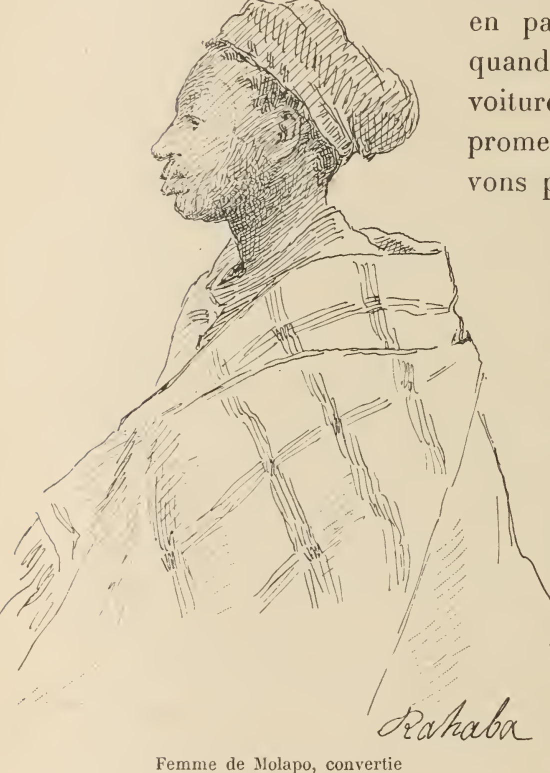
22 octobre. — Pas de nouvelles d'Asser! Tous les bruits qui circulent ont fini par trouver créance chez nos gens et, malgré la constance qu'ils ont montrée, ils ne peuvent se défendre d'un sentiment d'insécurité et de défiance. Cela jette un voile sur nous tous. Les danses et le vacarme ne cessent pas de toute la nuit; ce n'est qu'au milieu du jour qu'on nous donne un peu de répit. Mais ce n'est pas tout le monde qui peut dormir au milieu du jour et réparer l'épuisement de nuits sans sommeil. Il y a quelque chose qui harasse l'esprit et met la mort dans l'âme dans ces danses nocturnes, ces chants lugubres et le roulement monotone des tambours.

Dimanche 28 octobre. — D'Asser pas encore de nouvelles! Nos gens sont remplis d'inquiétude; les rumeurs qui circulent ne sont pas de nature à les tranquilliser. Inutile pourtant de se perdre en conjectures. L'œuvre est celle de Dieu; nous, nous sommes ses serviteurs. Donc, tout est bien. Ma prière c'est qu'Il nous ouvre le chemin de l'intérieur : Zémito, Tindima, jusqu'au Zambèze. Notre séjour prolongé ici, et ce temps d'attente et d'incertitude, c'est une souffrance que nous endurons pour l'amour de Lui.

2 novembre. — Nous vivotons toujours, faibles de santé et languissants. Le matin il faut faire un suprême effort pour se lever et commencer les devoirs du jour. Cependant le Seigneur est bon! Ses bontés se renouvellent chaque matin et nous chantons sa fidélité tous les soirs. Mes pensées sont à Léribé. Que ne donnerais-je pas pour avoir des nouvelles de mon troupeau, de Nathanaël, de Molapo, de Rahab, etc... Nous sommes comme en prison. Nous ne pouvons pas bouger jusqu'au retour d'Asser. Et nos beaux plans! notre désir dévorant de visiter les tribus avoisinantes

et de porter l'Évangile jusqu'au Zambèze!... Mais, après tout, si saint Paul a passé deux années dans la forteresse de Césarée, pourquoi nous plaindrions-nous de ces deux mois d'incertitude et de ténèbres.

Une rude épreuve pour nous c'est de n'être jamais seuls, nous n'avons jamais un moment en particulier, sauf la nuit, quand nous avons fermé notre voiture. Nous essayons bien une promenade, mais nous ne pouvons pas aller bien loin, il y a du monde partout et le pays est infesté de bêtes fauves. Les rats nous font une guerre acharnée. De nuit, ils prennent d'assaut notre voiture.



Femme de Molapo, convertie

Lundi 5 novembre. — Pas encore de nouvelles d'Asser. L'inquiétude me gagne aussi.

Mercredi 21 novembre. — Asser et Khosana sont revenus samedi matin (17 novembre), avec une troupe de Matébélés, sous le commandement de deux chefs qui ont pour mission de nous emmener prisonniers chez Lobengoula. Ce roi est très irrité, à tel point qu'il n'a jamais voulu voir Asser. Je ne sais ce que nous avons à attendre de lui. Nous nous préparons donc à partir. Depuis près de quinze jours je souffre d'une ophtalmie qui m'empêche de faire quoi que ce soit. Les Matébélés, une

centaine environ, se sont établis tout près de nous et font la police, de sorte que les Banyaïs n'osent plus venir nous voir comme auparavant. Une bande est partie aujourd'hui avec Aaron et Éléazar pour aller, selon les ordres du roi, recouvrer notre propriété chez Masonda.

Voilà deux mois et demi que nous sommes ici. Nous commençons à être connus des gens, à les comprendre, et on nous enlève! Que les voies de Dieu sont mystérieuses! Nous courbons la tête, ce qui n'empêche pas que nos cœurs soient remplis de tristesse.

22 novembre 1877. — Dimanche dernier, nous méditions sur cette parole : « Il fait toutes choses bien. » (Marc vii, 37.) La création, la providence de Dieu et la rédemption offrent, sur cette parole, de riches commentaires, et fourniront aux saints, dans le ciel, des thèmes de méditation pour toute l'éternité. Pourquoi ne croirais-je pas à cette parole, même dans nos circonstances actuelles?

L'escouade de Matébélés qui avait été envoyée chez Masonda est revenue hier avec Éléazar et Aaron. J'avais été voir Maliankobé, et j'étais encore sur la montagne quand on l'annonça par les cris d'alarme habituels. Cela me donna des battements de cœur de voir cette longue file noire serpenter dans la plaine; car nous n'étions pas sans inquiétude au sujet d'Éléazar et d'Aaron. Je descendis précipitamment. Les Matébélés arrivèrent presque en même temps que moi, marchant à la file, avec nos deux hommes qui occupaient, dit-on, la place d'honneur, c'est-à-dire la queue. Nous échangeâmes une salutation, ils eurent un sourire qui nous annonça que tout était bien.

Pourquoi, ce certain dimanche soir, chez Masonda, alors que nous étions cernés, et le lendemain, échappâmes-nous et eûmes-nous la vie sauve ? C'est qu'entre eux et nous il y avait l'ange de l'Éternel! Les Matébélés en sont si frappés

qu'ils répètent avec emphase : « Si vous êtes échappés des griffes de Masonda, c'est un miracle ; votre Jésus est tout-puissant. »

J'aurais voulu rester jusqu'à lundi et passer encore un dimanche ici. Mais nous ne sommes plus libres et on nous signifie l'ordre d'être prêts à partir samedi (24 novembre).

J'ai le cœur rempli de tristesse à la pensée de quitter cet endroit, après un séjour de deux mois et demi. Y aura-t-il une seule âme pour qui cette parole : « Dieu a tant aimé le monde... » soit la semence de vie ? C'est une consolation d'avoir pu leur enseigner au moins ce passage, et que, comme j'en ai eu des preuves, quelques-uns le sachent par cœur.

Reviendrons-nous jamais ici ? Dieu le sait. A vues humaines l'horizon est sombre, et pour les Banyaïs, que les Matébélés se préparent évidemment à châtier, et pour nous qui sommes conduits prisonniers chez Lobengoula, ce tyran dont le nom seul répand partout la terreur.

Depuis un an que nous avons commencé cette entreprise, les événements sont bien mystérieux : la prison de Prétoria, l'échec de l'expédition, puis notre appel au moment où nous allions partir pour l'Europe, notre heureux voyage, notre délivrance chez Masonda. Ce qui est non moins mystérieux, c'est l'aveuglement avec lequel nous avons fait nos plans de campagne. Dès le commencement, après notre premier échec, j'avais proposé la route de Kourouman et d'Inyati ; j'avais l'impression que c'était là le chemin. Mon opinion n'a pas prévalu et nous voici dans la difficulté.

Mais si Lobengoula a dans les mains l'avenir de notre mission, le Seigneur a dans les mains le cœur de Lobengoula, et il peut l'incliner comme des courants d'eau et comme il lui plaît. Quoi qu'il arrive, que sa volonté soit faite et que son nom soit glorifié !

CHAPITRE XIII

CHEZ LOBENGOULA ET CHEZ KHAMA

1877-1878

Prisonniers. — En route. — Pauvres Banyaïs ! — Les gendarmes Matébélés. — Voyage pénible. — Arrivée chez Lobengoula. — Attente. — Déplacement princier. — Entrevue avec Lobengoula. — Nouveaux délais. — Entrevue décisive. — Rencontre avec des Makololos. — Visites à Hope-Fountain, à Shilo, à Inyati. — Départ pour Mangouato. — Perdu dans la forêt. — Fatigue. — Arrivée à Mangouato. — M. et Mme Hepburn. — Quel parti prendre ? — La fièvre. — Le départ pour le Zambèze est décidé. — Lettre à M. Casalis.

Dimanche 25 novembre 1877. — C'est hier que nous avons définitivement quitté Nyanikoé. Il paraît que Chapa, le principal des chefs matébélés, maintenant nombreux autour de nous, avait eu vent d'un plan qu'auraient fait les Banyaïs pour nous retenir à main armée. Il me fit dire, vendredi soir, que nous partirions le lendemain de grand matin.

Au point du jour nous étions sur pied; Chapa envoya des ordres d'une nature telle qu'on n'osa pas me les transmettre mais on les signifia à Asser. Les Banyaïs de tous les environs s'étaient massés sur la montagne ; tous les rochers, tous les points saillants en étaient couverts et littéralement vivants. Plusieurs descendirent sous prétexte de nous dire adieu, mais, en réalité, pour nous obséder de demandes. C'était une nuée d'oiseaux de proie. Nous eûmes bientôt complété nos préparatifs et pris notre déjeuner et nous nous

réunîmes une dernière fois pour la prière, avec les Banyaïs qui se trouvaient là. Mais Chapa survint, dispersa tous les Banyaïs et établit un cordon autour de nous. Cela nous fit de la peine. Nous fîmes notre culte tout seuls; les Banyaïs et les Matébélés nous regardaient à distance en se querellant.

Nous attelâmes silencieusement et je donnai l'ordre du départ. Sur ce, Chapa accourut en colère, saisit les bœufs de devant, menaçant Bushman de sa massue et vociférant : « Arrêtez ! qui a donné le signal du départ ? Qui est maître ici ? » Il ordonna alors à un bataillon de nous devancer, tandis que le gros de la troupe nous escortait. C'est ainsi que nous quittâmes Nyanikoé. Il n'y avait pas à s'y méprendre, nous n'étions plus nos maîtres.

Pauvres Banyaïs ! Je crois qu'ils étaient tristes de nous voir partir, les uns pour une raison, les autres pour une autre. Bien qu'ils ne comprissent pas parfaitement la nature de notre mission, notre présence au pied de leur montagne était pour eux un rempart moral dont ils sentaient la force, sans s'en rendre compte; plusieurs aussi s'étaient attachés à nous. Jusqu'au dernier moment, pendant que nous contournions la montagne, les uns ou les autres trouvèrent le moyen de nous importuner de leurs demandes. Pauvres gens ! Et pourtant Dieu les aime et Jésus est mort pour eux aussi ! Quand brillera de nouveau la lumière de l'Évangile à Nyanikoé ?

On dit tout haut que les Matébélés vont nous tuer en route. Cela n'a pas empêché un jeune garçon du nom de Ngaka de courir après nous. Il a tout quitté pour nous suivre. Si ce jeune homme se convertit et devient un jour un maître d'école ou un évangéliste, notre séjour à Nyanikoé n'aura pas été vain.

Nos bœufs, hier, ont été onze heures, sans désemparer,

sous le joug. Tous ces jours-ci le thermomètre a été à 43° C.; hier cela devait être plus, mais nous avons trouvé le thermomètre cassé, c'est un malheur irréparable! La chaleur et la lumière étaient insupportables. Pas une goutte d'eau pour étancher notre soif. Nous traversions une forêt coupée de ravins sablonneux. Les wagons roulaient difficilement parmi les arbrisseaux qu'Asser et moi étions seuls à déblayer. Une ou deux fois, les Matébélés nous tirèrent de difficulté; mais, avant que j'y eusse fait attention, ils épuisèrent notre provision d'eau, puis nous abandonnèrent pour courir en chercher. Les chefs seuls restèrent, mais n'approchèrent pas de nos voitures. Nous voyagions avec une difficulté extrême, dans un bois sans route. A chaque ravin, il nous fallait doubler nos attelages, assommer de coups nos pauvres bœufs fatigués et nous égosiller. La soif devenait intolérable. Nous souffrîmes beaucoup. Ce ne fut qu'au coucher du soleil que nous campâmes sur le bord d'un ruisseau où nous trouvâmes quelques trous d'eau. Je ne sais pas ce qui nous attend, mais je me prépare au pire avec ces gens!

Au milieu de difficultés matérielles de tous genres, dans des conditions qui pouvaient justifier toutes les craintes, traités en prisonniers, souffrant de la soif, de la chaleur, de la fièvre, c'est ainsi que Coillard et ses compagnons accomplirent un voyage de trois semaines, pour atteindre le campement du redoutable chef des Matébélés, Lobengoula.

Chapa a fait preuve de condescendance, il a consenti à s'arrêter pour le dimanche (25 novembre). Nous avons eu une journée assez calme, mais un peu morne, car la chaleur était intense et nous étions tous très fatigués.

Chapa et ses co-officiers me reçurent avec amabilité et j'eus avec eux une longue conversation. Mais je les trouvai

dans les plus épaisses ténèbres au sujet des choses de Dieu, et fort peu désireux que je rassemblasse leurs gens. Quoi qu'il en soit, je leur lus Matthieu XXII et leur parlai avec aisance.

26 novembre 1877. — « C'est de l'autre côté du Loundé, dans le pays du roi, que nous parlerons affaires. » Ces paroles de Chapa et sa conduite sévère pendant tout le jour ont jeté du malaise parmi nous. On nous mène un peu tambour battant ; nous faisons de longues marches, de courtes haltes, nous vidons nos sacs de farine et nous nous attendons à un pillage. Nous nous soumettrons à tout, pourvu que l'accès auprès du chef ne nous soit pas fermé et que nous ne soyons pas condamnés sans être entendus. Tout le monde est à demi-mort de fatigue.

29 novembre. — Nous voyageons toujours vers l'ouest. C'était hier l'anniversaire de Christina. Pas de présent pour l'occasion, pas même une fleur. Nous sommes prisonniers, et Chapa ne manque pas une seule occasion de nous le faire sentir. J'avais peur que Tiny eût une fête un peu triste. Nos gendarmes matébélés ont l'œil sur nous. Tout leur inspire des soupçons. Quand ils me virent écrire mon journal, ils s'attroupèrent autour de moi : « Qu'est-ce que ce noir que tu mets sur du blanc ? Qu'écris-tu ? Dis-le nous ! criaient-ils tumultueusement, nous voulons tout savoir. » L'autre jour, j'eus envie d'aller me baigner à un ruisseau pendant qu'on levait le camp. Du moment que Chapa et les autres chefs l'apprirent, ils se mirent dans une terrible colère et jurèrent de m'assommer de coups. « Comment ose-t-il se laver quand c'est le roi qui l'appelle ? Ne sait-il pas qu'il faut paraître devant lui tout couvert de poussière et de sueur pour preuve de l'empressement que l'on a mis à lui obéir ? » Tous nos gens tremblaient de peur et ma femme aussi craignait que les Matébélés ne me maltraitassent

à mon retour. Ils ne l'osèrent et se contentèrent de nourrir et de montrer leur mauvaise humeur. Même chose pour les fleurs. J'en cueillais ici et là pour Christina. Mais Chapa, qui s'était d'abord contenu, finit par éclater: « Que faites-vous de ces choses? Sont-elles des spécimens pour vous emparer de notre pays? » C'est dur de ne pouvoir cueillir une fleur à ses pieds pour un anniversaire de naissance; c'est à peine si on ose furtivement se les montrer de peur d'être surpris. Chapa est strict. C'est lui qui ordonne le départ et la halte. Je me réserve bien un mot à dire, mais je me cuirasse pour une lutte.

Enfin, on arrive au Loundé, la rivière qui forme la limite du royaume des Matébélés, et où Chapa promettait ou menaçait de traiter d'affaires.

Coillard lui donna une couverture de coton qu'il apprécia beaucoup.

Il m'envoya des remerciements par son messager et ainsi la transaction redoutable fut terminée. « Maintenant, dit-il, nous allons droit au chef. » Dieu le veuille!

2 décembre 1877. — Décidément Chapa est devenu mon ami. Ma belle couverture m'a gagné ses bonnes grâces. Il est prévenant, poli — autant du moins qu'un Matébélé peut l'être — et amical.

Rien ne peut donner une idée de la peine que nous eûmes à sortir des montagnes. Nous étions malades de fatigue. En en sortant, un panorama d'un nouveau genre se déroula à nos pieds. Une immense plaine avec quelques touffes d'arbres ici et là, et des collines dans le lointain : c'est le Matébéléland, mélancolique à l'excès.

Des pluies surviennent et les moindres ruisseaux deviennent très difficiles à franchir.

Quels chemins! Quelles fondrières! Quelles ornières nous laissons derrière nous! Le pays semble désert, il a été dévasté par les Matébélés.

6 décembre 1877. — Mon cœur bat d'émotion à la pensée que je vais avoir des nouvelles de Léribé. Je vis plus que jamais avec nos gens, Nathanaël et autres. Voici près de huit mois que nous les avons quittés! Que s'est-il passé?



Jeune fille de l'église de Léribé

Dimanche 9 décembre. — Nous souffrons au delà de toute expression de la publicité de notre vie. Nous ne sommes jamais seuls, car, soit que le wagon roule, soit surtout qu'il s'arrête, des foules bruyantes de natifs se ruent tout autour de nous et braquent sur nous des yeux qui ne clignent jamais et dont aucun rideau ne peut nous garantir. Nous sommes morts de fatigue, nos esprits sont comme des ressorts forcés ou relâchés.

La pluie nous retient prisonniers dans nos wagons une

partie de l'après-midi. Au coucher du soleil, nous nous réunîmes et nous méditâmes I Pierre II : « Je vous exhorte comme des étrangers et des voyageurs. » Asser termina notre réunion par une touchante prière : « O mon Père, disait-il, nous sommes saisis de peur, car nous allons comparaître devant un roi qui répand le sang comme de l'eau ! Qu'allons-nous dire ? car nous sommes dépourvus de sagesse, nous ne sommes que des sots. Et puis, tu sais que nous sommes des poltrons ; nous ne sommes pas dignes de l'honneur de souffrir pour toi, nous sommes de tout petits enfants qui reculons devant la souffrance. Pourtant, c'est toi qui nous as choisis, choses faibles et méprisables ! » Cette prière reflète nos préoccupations.

7 décembre 1877. — « L'Éternel est ma force et mon cantique, il a été mon libérateur. » (Ps. CXVIII.) « L'Éternel est pour moi, de qui aurais-je peur ? » Nous avions besoin de cette parole. J'ai parfois l'esprit harassé d'anxiété, car j'ai peu de foi. Christina et moi avons un lourd fardeau sur le dos. Pourvoir aux besoins journaliers de cette caravane n'est pas peu de chose. Cette provision d'objets que je croyais formidable quand j'ai dû payer les comptes, se fond comme la neige et bientôt aura disparu. Et nous ne sommes pas encore au terme de nos pérégrinations. Dieu veuille que nous ne soyons pas un fardeau trop lourd, pour les églises du Lessouto surtout, qui sont si jeunes en mission.

Nos gens se conduisent en vrais chrétiens. Ce sont eux qui souvent reçoivent les injures qui me sont destinées et ils les taisent. Ils ont beaucoup plus à souffrir que nous. Et pourtant, Asser est toujours plein d'entrain ; son rire puissant et celui de Khosana nous égaient encore. Éléazar est un modèle de bonne volonté. On dirait qu'il n'est jamais fatigué ; il est toujours prêt à rendre n'importe quel service, quand les autres se reposent. Nos infortunes nous unissent

singulièrement. Nous ne savons pas ce qui nous attend chez Lobengoula, aussi nos réunions de prière ont-elles un cachet tout particulier d'ardeur et de sérieux.

A mesure que nous avançons, nous sommes effrayés de l'effronterie et de l'impudence des gens, des Magolos entre autres, esclaves des Matébélés; c'est quelque chose qui dépasse toute conception. La persistance avec laquelle ils vous tourmentent tend la patience à l'excès; vous finissez ou bien par faire chasser cette troupe de mendiants et de vampires, ou bien par vous croire véritablement durs et avares. Et l'on dit que, là où nous allons, c'est pire encore. Que Dieu m'aide!

Jeudi 13 décembre 1877. — Jamais les fleurs n'ont été aussi belles que depuis qu'on nous défend de les cueillir. Les doigts me démangent. Quoi de plus naturel que de les admirer et de les porter au wagon à ma femme? Mais il faut gaiement renoncer à ce plaisir et se contenter de se les montrer de loin.

14 décembre. — Nous avons continué notre pénible voyage malgré l'extrême chaleur. Ma pauvre Christina est brisée de fatigue; ce n'est guère que le dimanche qu'elle peut avoir une nuit complète, car, chaque matin, il faut se lever avant le jour, mettre le wagon en ordre et rouler. Elle a beau se sentir brisée et accablée de sommeil et se plaindre d'un violent mal de tête, il faut rouler. Si seulement, le jour, quelques moments de solitude et de repos pouvaient lui être assurés! Ajoutez à cela l'anxiété qui nous est commune, c'est trop pour elle! Peu de dames missionnaires en Afrique ont eu la vie aussi dure; mais, comme nous nous disons : « C'est pour le Seigneur, » il suffit.

On nous surveille de près et on commente tout ce que nous faisons et disons. Ainsi Tiny, qui contemplait ce soir les formes variées des nuages, reçut une admonestation à

laquelle elle ne s'attendait pas. « Pourquoi regarde-t-elle si fixement ces nuages? cria Chapa, veut-elle arrêter la pluie et l'empêcher de tomber? »

Campement de Lobengoula, samedi 15 décembre 1877. — « Ne crains point car je t'ai appelé par ton nom; tu es à moi. » Telle est la portion de manne quotidienne que nous avons recueillie ce matin et qui « nous a fortifiés de force en nos âmes ». Cette journée est une date importante dans notre expédition. Voilà trois longues semaines, jour pour jour, que nous avons quitté Nyanikoé et que nous voyageons péniblement, conduits par nos sbires. Il y aura demain, jour pour jour, huit mois que nous avons quitté Léribé, huit longs mois. Qui nous eût dit, il y a huit mois, qu'aujourd'hui, à pareille date, nous serions prisonniers du roi des Matébélés, et que notre mission des Banyaïs recevrait un échec bien plus sérieux encore que celui de l'an passé? La prison et le véto de Lobengoula sont bien autre chose que le cachot de Prétoria et l'arrogante opposition des Burghers, Swaart et Cie. Mais voilà, le Maître peut triompher des uns comme des autres. Confiance donc et courage!

Ce matin, au point du jour, je réveillai Aaron et nous allâmes au ruisseau voisin prendre un bain. Asser et André nous suivirent bientôt. Puis nous eûmes là ensemble un doux moment de prière. Cela me fit du bien, je revins au wagon retrempé et puissamment fortifié. La tristesse avait logé le soir avec moi, au matin j'avais retrouvé le chant de triomphe. Le Seigneur savait que j'avais besoin d'une grâce spéciale, car la journée a été pour moi des plus orageuses. Plus d'une fois je me suis senti aller à la dérive. Hélas! Satan sait bien quand nous avons le plus besoin de paix; c'est alors aussi qu'il fait le plus d'efforts pour nous en priver.

Nous rencontrâmes les messagers qui avaient été envoyés

la veille pour nous annoncer au roi. Celui-ci était extrêmement satisfait de la manière expéditive dont Chapa nous a fait voyager, et nous mandait sans délai à sa résidence champêtre, Nganwéni.

On me souffle à l'oreille que nous avons passé non loin d'Inyati et tout près de Hope-Fountain, les deux stations missionnaires du pays des Matébélés[1]; mais Chapa a pris toutes ses mesures pour que nous n'ayons aucune communication avec MM. Sykes et Helm. Est-ce la raison pour laquelle il nous a fait gravir une chaîne de collines pierreuses? Elles étaient si escarpées, jonchées d'une telle profusion de blocs de quartz et de pierres ferrugineuses que nous les gravîmes avec la plus grande difficulté et descendîmes non sans danger. Les chariots sautaient de pierre en pierre comme sur les marches d'un escalier rapide, tous les joints criaient à se disloquer. Nous en voulions à Chapa que notre détresse amusait beaucoup. Pourquoi n'avoir pas contourné ces collines, eussions-nous dû marcher un jour de plus? Une compensation, c'est la belle vue qui se déroulait devant nous et que nous nous arrêtions de temps en temps pour contempler. Devant nous le pays était une plaine immense couverte d'un sombre manteau de forêts. Mais, du moment que nous fûmes descendus, cette plaine se transforma en un pays ondulé et accidenté. Nous traversions des vallons bien arrosés; les pentes des coteaux étaient recouvertes d'un riche tapis de verdure tout émaillé de fleurs blanches comme des flocons de neige. Parmi les fourrés de mimosas où nous cheminions, on aurait en vain cherché les beaux arbres et les feuillages aux teintes si riches et si variées de Nyanikoé; mais, grâce à des pluies récentes, il y avait partout une fraîcheur qui nous faisait revivre.

1. Stations de la Société des Missions de Londres.

Nous tombâmes bientôt dans un chemin tracé. Une exclamation de surprise et de soulagement s'échappa de toutes les bouches. Nous n'avions pas vu une ornière depuis que nous avions passé le Limpopo. Mais, peut-on le croire? Nos bœufs voulaient constamment quitter ce chemin pour aller à travers champs.

Enfin, vers 2 heures de l'après-midi, nous gravissions un monticule. Devant nous, à une petite distance, voilà des wagons, quelques huttes, des enclos d'épines : c'est le campement du roi. Nous sommes tous devenus silencieux, chacun est livré à ses réflexions et à ses émotions. Des messagers ont été annoncer notre arrivée et nous ont ordonné de nous arrêter où nous sommes et d'attendre le bon plaisir du roi. Ce temps d'attente nous paraît long. Chapa fait la police autour de nos wagons.

Coillard a raconté les incidents de cette arrivée [1].

Pas de signe de vie de la part du roi. Mais la parole de ce matin fortifie. Il règne, Lui. C'est Lui qui a dit à la mer : « Tu viendras jusqu'ici et là s'arrêtera la fureur de tes vagues. »

Dimanche 16 décembre 1877. — Nous avons médité, ce matin, sur Marc VI, 45, et Matthieu XIV, même sujet. N'est-ce pas frappant que Jésus nourrisse ceux qui l'ont suivi, la plupart par curiosité, d'autres pour épier ses discours, qu'il envoie ses disciples, tout seuls et à la nuit, voguer sur les eaux et qu'il les y laisse jusqu'au matin exposés à une affreuse tempête. Et où est Jésus tout ce temps? Sur la montagne, priant. Puis, au moment du plus grand danger, il est là, marchant sur les eaux. « Ne craignez pas, c'est

---

1. *Sur le Haut-Zambèze,* p. 24 et suiv.

moi, » et incontinent la tempête s'apaise. L'application de cet incident de la vie des apôtres à nos circonstances est frappante d'à-propos et riche en consolations.

Je me promenais dans l'après-midi, tout seul, me demandant quand il plairait à Sa Majesté de nous accorder une audience ou tout au moins de nous envoyer un messager. Asser parut près de moi, tout essoufflé : « Monsieur, Monsieur, un messager du chef est venu t'appeler. » — « Bien. Je rebrousse chemin. » — « Le roi te demande, me dit le messager. » Accompagné d'Asser, suivi de mes hommes et de Chapa qui ne me quitte pas plus que mon ombre, je suivis le messager : « Hâtez-vous donc, courez donc, criait Chapa derrière moi à chaque instant. Qu'est-ce que cela veut dire que le roi vous appelle et que vous marchiez ainsi à votre aise? Courez donc! » A son grand dépit, je ne pressai pas le pas. Et pourtant j'avais une forte émotion.

L'entrevue se passa bien; cette visite « n'avait pour but que de briser la glace ». Le 17 décembre, Coillard se rend avec Mme Coillard chez le roi.

La visite au chef nous laissa sous de bonnes impressions, mais ce n'est pas là-dessus que se fonde notre espoir pour le succès de notre mission. Nous regardons plus haut; autrement nous serions comme Pierre marchant sur les eaux et enfonçant, parce qu'au lieu de regarder à Jésus il regardait à la fureur des vagues.

De bons rapports s'établirent entre Coillard et le roi, mais celui-ci atermoie et ne veut pas parler d'affaires, c'est-à-dire de l'établissement chez les Banyaïs, sans que M. Sykes, le missionnaire d'Inyati, soit présent.

19 décembre 1877. — Reçu la visite de M. et Mme Helm,

missionnaires de Hope-Fountain, et de leurs enfants venus en wagon; nous avons passé quelques heures agréables avec eux.

21 décembre. — Pluie! pluie! boue jusqu'aux chevilles. Et, pour comble, nous avons campé dans une terre glaise, remplie de trous qui sont maintenant des étangs. On ne peut pas bouger.

22 décembre. — Nous avons dû changer notre campement et l'établir sur un plateau plus élevé. Ce matin, le roi est venu nous voir et a déjeuné avec nous. Il ne paraît pas disposé à nous accorder facilement la permission d'aller chez les Banyaïs.

24 décembre. — On se sent le cœur navré en pensant que l'Evangile a été prêché pendant près de vingt ans dans ce pays et qu'il n'y a pas encore une seule âme convertie, pas une seule! C'est un fait unique dans l'histoire des missions. Est-ce que l'Évangile qu'on a prêché dans ce pays n'est donc pas la puissance de Dieu en salut à tout croyant? Comment expliquer ce phénomène?

J'ai invité les *traders* (marchands), qui sont nombreux ici, à un service anglais; aucun n'est venu. « Ces blancs sont-ils meilleurs que nous? » me demandait Lobengoula.

Dimanche 30 décembre. — Nous sommes toujours au même endroit, Nganwéni, mais on s'attend à ce que le roi parte d'un moment à l'autre. Pour sauvegarder sa dignité, il n'avertit personne. Il attelle, part, et tout le monde s'émoustille pour suivre son cortège. Il est venu plusieurs fois nous faire visite et s'est toujours montré très aimable. Quelquefois nous avons effleuré les affaires et il m'a laissé une bonne impression; mais je me défie même d'une bonne impression, souvent ce n'est qu'un mirage.

M. Sykes, sa femme et son plus jeune fils sont arrivés ici jeudi soir.

Un dimanche chez les Matébélés, c'est un dimanche dans une des principales forteresses de Satan.

Boulawayo, 1er janvier 1878. — Au seuil d'une nouvelle année! Quel horizon, quels mystères devant nous! quelles ténèbres! Où serons-nous à la fin de l'année, ici ou au ciel? Et notre expédition? et notre mission?

Le lundi 31 décembre, au milieu du jour, le chef quitta Nganwéni, et aurait parfaitement pu arriver à Boulawayo; mais il s'arrêta vis-à-vis, sur un coteau légèrement boisé, où nous passâmes la nuit. A part les dix-neuf wagons qui formaient son cortège, nous compris, il n'y avait rien de bien imposant dans le déménagement de la cour. Le chef occupait une wagonnette traînée par quatre beaux chevaux et conduite par un blanc. Le soir, à notre invitation, les Sykes vinrent « chez nous » et nous eûmes une réunion de prière dont le souvenir me sera longtemps doux. Je demandai ensuite à M. Sykes de me donner un texte : « *You shall reap if you faint not!* [1] » et il me dit des choses admirables sur ce sujet, avec une fraîcheur et une chaleur de cœur qu'il nous communiquait sans peine.

Ce matin, le soleil s'est levé radieux dans un ciel pur. De grand matin, un bataillon et quantité de femmes sont venus chercher le roi. Nous partîmes au milieu du jour. Le dîner était sur le feu; bon gré, mal gré, il fallut l'ôter et suivre Sa Majesté noire. Au bout d'un moment nous arrivâmes sur un misérable coteau dépouillé de tout vestige de végétation et qu'on a appelé Boulawayo.

Boulawayo, 4 janvier 1878. — Nous sommes toujours dans un état d'incertitude des plus pénibles. Sa Majesté a du temps pour tout, excepté pour nos affaires.

---

1. Vous moissonnerez si vous ne faiblissez pas.

Le roi était si aimable avec Coillard que les chefs appelaient celui-ci l'« ami du roi » :

Mais il ne m'a pas dit encore ce qu'il va faire de nous. M. Sykes et beaucoup de gens qui le connaissent disent que tout cela n'est que pour dorer la pilule, qu'il ne nous laissera jamais aller chez les Machonas et qu'il veut nous congédier avec égards et politesse. Je suis étonné des ménagements dont M. Sykes use avec lui. Ce n'est qu'à grand'peine qu'il a obtenu qu'il fixât un jour pour nos affaires. Il a fixé le lundi 7 janvier. Mon cœur en bat d'émotion. On me répète tellement, et sur tous les tons, qu'il est certain qu'il nous refusera l'entrée du pays des Machonas, que, tout en reconnaissant que le Seigneur peut éprouver notre foi, je ne pus, l'autre jour, m'empêcher de dire à M. Sykes : « Vous avez raison, ce sont là des vagues et elles sont furieuses, et, si nous n'arrêtons les yeux que sur elles, plus d'espoir. Mais regardons à Jésus ! La gloire du nom de Dieu est compromise. Et que diraient les païens ? Et que sont devenues toutes les prières qui ont assiégé et qui assiègent encore le Trône de grâce ? Non, quelles que soient les prévisions des hommes, le Seigneur nous ouvrira une porte, peut-être pas précisément celle que nous avions choisie, mais une porte, et personne ne la fermera.

Dimanche 6 janvier 1878. — Nous sommes revenus hier à Nganwéni, là où nous avions trouvé le chef tout d'abord, et avons planté nos tentes près des traces que nous avions laissées la semaine dernière. M. Sykes et moi étions les seuls à accompagner Lobengoula.

Sur la demande de M. Sykes, le roi envoya une vingtaine d'hommes écouter sa prédication. Ce frère fit une bonne méditation sur : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » Un peu plus tard j'allai voir le roi; bientôt

arrivèrent les deux indunas (grands) qui avaient rassemblé les gens pour le service. Ils étaient disposés à tourner en ridicule ce qu'ils avaient vu et, quant à ce qu'ils avaient entendu, ils déclarèrent ne rien avoir entendu. « Le roi a de pauvres oreilles! » remarquai-je. Cela les piqua et les mit en train. Après avoir répété certains lieux communs, ils en vinrent à ce qui paraît avoir fait le plus d'impression sur leurs esprits, les sacrifices sanglants de certains païens, mais qu'eux mêlaient avec celui de Jésus-Christ. Cela me donna l'occasion de mettre la chose dans son vrai jour et d'expliquer comment le sang de Jésus-Christ nous sauve de tout péché. Je bénis Dieu d'avoir eu l'occasion de prêcher l'Évangile devant ce roi.

9 janvier. — Sa Majesté avait fixé lundi dernier pour les affaires; mais lundi se passa sans qu'il fît mine de s'en souvenir. La journée nous parut terriblement longue. Hier matin, cependant, au moment où nous allions faire le culte, M. Sykes arriva tout essouflé : « Arrêtez! un mot d'abord; faites faire le culte par quelqu'un; le chef vous appelle! » « Raison de plus, dis-je, pour que nous priions ensemble. » La prière faite, nous nous rendîmes en toute hâte chez le chef. Il était dans la cour. Sans cérémonie et d'un ton bref : « Allez au wagon, dit-il, je vous suis. »

L'entrevue eut lieu; Coillard fit l'historique de l'expédition chez les Banyaïs et, après un long et difficile entretien, Lobengoula conclut :

« Vous vous êtes consultés avec des hommes, vous, mais moi je suis seul ici. Je ne vous ai pas encore donné ma réponse. Je réunirai mes indunas, nous traiterons la question et je te donnerai alors une réponse définitive. » Ce fut tout. Notre impression à tous est la même : il veut simplement

couvrir son refus du nom de ses indunas. Lui, personnellement, nous est favorable, et il lui en coûte de donner un refus. Il lui a fallu presque tout un mois pour s'y décider. Ce sont ces mêmes indunas, auxquels il veut en appeler, qui s'opposent ouvertement à ce que nous allions chez les Banyaïs : « Où donc pourrions-nous aller marauder ? » disent-ils. Une vague de découragement s'est abattue sur notre campement et a tout envahi. J'ai pu, tout seul, lutter en me cramponnant au Rocher des siècles. Si la raison ne voit partout qu'impossibilités, n'est-ce pas alors que la foi, levant la tête, s'écrie : « Quoi qu'il en soit... » Oui, quoi qu'il en soit, mon âme se repose sur Dieu.

Les Sykes se hâtèrent de partir pour Hope-Fountain et Inyati. Après avoir déballé le wagon pour faire la chasse à un rat — la peste du pays — nous nous mîmes à notre correspondance. Mais la tristesse m'avait gagné à mon tour. Mon esprit ne pouvait se dégager du brouillard.

Dimanche 13 janvier 1878. — Les émotions par lesquelles nous passons ces temps-ci sont bien les rafales, les averses et les vagues furieuses de la mer pendant la tempête. Un moment, nous avons l'espoir en poupe, l'instant d'après nous sombrons. Quelle sera la fin de tout cela ? « Remets ta voie sur l'Éternel et te confie en lui, et il agira... Demeure tranquille, te confiant en l'Éternel et l'attends ! » (Psaume XXXVII.)

Lobengoula atermoie de nouveau, renvoie la tractation de son affaire avec Coillard après les grandes fêtes nationales. D'autre part, l'inaction, les souffrances, les privations aigrissent les esprits des membres de l'expédition ; la critique s'éveille chez les Bassoutos et il passe sur eux comme un vent d'insubordination.

Coillard, pour tuer le temps, se rend à Hope-Fountain, chez les missionnaires Helm (19 janvier-12 février).

23 janvier 1878. — Hope-Fountain est le Morija de la mission du pays des Matébélés, l'expression de la foi, de la confiance dans la puissance de l'Évangile et dans les promesses du Seigneur. Mais cette foi n'a pas encore obtenu sa récompense; elle attend encore et cette station est encore la Fontaine de l'Espérance et de l'attente patiente.

Il pleut tant, il y a tellement de boue tout autour de nos voitures et même dans les tentes, que ce sera un miracle de la bonté de Dieu si nous nous échappons de cet endroit sans que personne ne tombe malade.

31 janvier. — Toujours à Hope-Fountain. Toujours de la pluie, de la boue, de la pluie et de la boue. On ne sait que faire ni où aller pour avoir les pieds au sec.

9 février. — Il a plu sans cesser, je puis dire jour et nuit. Les jours passent lourdement et avec une monotonie qui finirait par devenir insupportable.

11 février. — Quelles pluies! Nous ne savons plus que faire de nous-mêmes. Si seulement nous n'avions pas devant nous une maison qui nous rappelle la nôtre!

Nous soupirons après plus de spiritualité.

Le chef, paraît-il, a tué quinze personnes depuis les dernières danses. Quelle chose horrible! Les prétendus docteurs ou devins, qui poussent ce roi sanguinaire à tous les crimes, sont des Matsitsis, originaires du Lessouto et qui viennent maintenant de la Colonie. Ce sont des gens civilisés, ils s'habillent à l'européenne, ont des wagons et quantité de bétail; ils font du beurre, qu'ils vendent 2 ou 3 schellings la livre. Qu'on me dise, après cela, qu'il faut civiliser tout d'abord les natifs et puis les christianiser!

Jamais, depuis dix mois que nous sommes en voyage, nous n'avons fait de si dures expériences. Nous nous sentons parfaitement étrangers; un sentiment de tristesse indicible a saisi nos âmes. Christina n'en dort plus et elle est prête,

à chaque instant, à éclater en sanglots. Moi-même j'ai le cœur si gros, si plein, qu'il me semble qu'un tel fardeau doit m'étouffer. Jamais, dans tous nos voyages, nous ne nous sommes sentis à une telle distance!... Mais non, il ne faut pas donner cours à toutes ces pensées orageuses. La discipline est salutaire à l'âme. Saint Paul avait appris une grande et difficile leçon quand il disait: « J'ai appris à être content de l'état où je me trouve, je sais être abaissé. Je puis tout par Christ qui me fortifie. » O mon Dieu, enseigne-moi aussi cette divine leçon, à ton école ! Préserve-moi de l'amertume, de l'aigreur, de l'indifférence, de l'incrédulité.

M. et Mme Sykes viennent aussi à Hope-Fountain, et, avec eux, M. et Mme Coillard retournent auprès de Lobengoula, car celui-ci, ne voulant rien décider au sujet de Coillard sans M. Sykes, l'avait envoyé chercher.

Nganwéni ou Mayoé Matlopé, 14 février. — Les Pierres Blanches! L'endroit tire ce nom du quartz qui jonche les coteaux voisins et brille au soleil. C'est ici que nous avons trouvé le roi en arrivant. Les accidents de terrain, légèrement boisés, plaisent à l'œil. Au delà s'étend, à perte de vue, la plaine. « Quel beau coup d'œil! » disait quelqu'un. Vraiment, il me met la mélancolie dans l'âme; il me rappelle Motito. Le désert est trop vaste pour moi, je suis si petit que je m'y sens perdu et mort au reste du monde.

M. Sykes, que nous avons poussé à aller voir Lobengoula, rapporte qu'il n'y a encore aucune apparence qu'il traite nos affaires, car le chef qui a charge de nous, Molitsané, est dangereusement malade, et on ne peut rien faire sans lui ! Ainsi donc, nous voici encore à l'école de l'attente, où nous avons à apprendre une leçon de patience. Nous en sommes arrivés au point où un refus définitif ne nous semblerait pas

une calamité irréparable. Nous nous dirions alors que le Seigneur nous ouvrira un autre chemin et nous éclairera.

En attendant, je prends tous les renseignements que je puis sur le pays. Quelques-uns des *traders* nous pressent beaucoup de porter nos regards au delà du Zambèze, chez les Barotsis. Un *trader* établi à Pandamatenga, et qui a une succursale à Séchéké sur les rives du Zambèze, est attendu de jour en jour. Son nom est Westbeech. Il est établi dans ces parages depuis quelques années avec sa femme. Je dois, jusqu'à ce que je l'aie vu, suspendre mon jugement. Lobengoula, lui, me conseillait d'aller chez Mozila[1]. Sur Mozila et son pays je n'apprends rien de nouveau. Mais, si le chemin nous était ouvert de ce côté-là, ce serait, je crois, une grande satisfaction d'avoir un champ de travail dans ces contrées jusqu'à la mer. Mais le Seigneur, qui est toujours fidèle, saura éclairer notre sentier. « La lumière est semée pour le juste. » Les pas de l'homme qu'Il a béni sont dirigés par l'Éternel.

16 février 1878. — Dix mois! Oui, dix longs mois que nous avons quitté Léribé! Cher Léribé! Cher Lessouto! Seconde patrie! Et cependant la mission chez les Banyaïs n'est pas plus avancée, en apparence du moins, maintenant qu'alors. Le roi ne nous a pas encore donné son audience officielle ou sa réponse définitive; il ne semble pas qu'il le fasse de sitôt et personne ne peut plonger dans les secrets de son cœur; inutile de se perdre en conjectures sur ses intentions. Plus je me sonde, plus je me sens disposé à la soumission. Ma prière sincère est celle du psalmiste : « Enseigne-moi à faire ta volonté! » et celle de mon Sauveur lui-même : « Que ta volonté soit faite et non la mienne. »

---

1. Chef indépendant, dont le territoire est à l'est de celui des Matébélés, au delà de la rivière Sabi. Ce chef était fort hostile aux blancs.

Une longue conversation familière que je viens d'avoir, après la prière, avec nos gens, m'a confirmé dans la conviction qu'ils sont aussi dans les mêmes dispositions. « Le plus grand malheur qu'il pût nous arriver, disait l'un d'eux, ce serait de retourner au Lessouto. » Le pays de Mozila et les parages du Zambèze sont les seules alternatives que nous



Léribé — Rochers au-dessus de la station

puissions entrevoir et certainement nous sommes prêts à aller d'un côté ou de l'autre.

Comme nous pensons au Lessouto ! Comme je pense à nos gens de Léribé ! Je suppose que l'on prie là pour nous avec ferveur. Nous soupirons après des nouvelles ; la poste serait arrivée aujourd'hui, n'eussent été les pluies torrentielles. Maintenant, qui peut dire quand elle arrivera ?

19 février. — « *Waiting on the Lord!* » Maintenant, comme le remarquait Christina hier : « *We are waiting on the king.* » Quelle leçon, mais aussi quel succès, une fois bien apprise ! Se tenir bien tranquille et attendre ! On aime-

rait travailler, suer, avoir à peine le temps de respirer, car alors on se sent quelque chose; on se sent du moins utile, sinon nécessaire; on oublie sa propre position devant Dieu. Mais sentir qu'on n'est rien, qu'on ne peut absolument rien, que le Maître vous a mis de côté, comme Paul dans la prison de Césarée, pour deux ans: oh! c'est plus dur à la chair qu'on ne le pense. Je ne sais pas si des caractères bouillants et actifs n'aimeraient pas mieux souffrir que d'être condamnés à l'inaction, à l'attente. Il faut que la patience ait une œuvre parfaite.

22 février. — Sûrement l'on prie pour nous! L'esprit qui s'est fait jour parmi nos gens m'a épouvanté. Aaron, l'autre jour, a refusé de paître les ânes, mais d'une manière qui me faisait craindre qu'il ne se fût fait le champion des autres. La chose était très grave à mon point de vue. Je demandai au Seigneur de la sagesse. Je criai à lui pour qu'il sauve cette expédition d'un naufrage. Nos réunions prirent un caractère des plus solennels et l'orage est passé. Nous sentons nous-mêmes le besoin de la prière, d'une communion plus intime, plus constante avec le Sauveur. Nous n'avons que peu de moments ensemble; mais, comme le temps continue à être beau, nous faisons une petite promenade solitaire avec Christina et revenons fortifiés. Nous soupirons après plus de zèle et d'amour.

Ces jours-ci, nous avons vu plusieurs *traders* dont quelques-uns nous témoignent de l'intérêt et des égards. Dans nos conversations avec eux, nous essayons d'être fidèles. Mais que c'est difficile! Leurs préjugés contre l'œuvre des missions sont des plus tenaces. Ils ne s'aperçoivent pas qu'eux, avec leur vie impie et immorale — pour la plupart du moins et de leur propre aveu — sont un des obstacles les plus formidables à l'œuvre de l'évangélisation. M. Helm a essayé de leur prêcher, puis a fini par y renoncer, faute d'au-

diteurs. C'est à briser le cœur. L'œuvre des missions est nulle ici. Voici deux missionnaires, cinq catéchistes et leurs familles ici depuis quinze jours, et cependant aucune réunion ou tentative d'école, pas même — excepté entre les membres de notre expédition — une réunion de prière, rien. On ne vit pas, on végète à peine, on meurt.

25 février 1878. — Les jours s'écoulent avec une monotonie pénible et, étant toujours comme un oiseau sur la branche, ne sachant pas si, dès demain matin, le chef n'aura pas la fantaisie de lever le camp et de nous traîner plus loin, il nous est impossible de nous livrer à nos occupations avec une parfaite tranquillité d'esprit et une régularité rigoureuse.

Coillard et tout son entourage sont en butte aux vexations, aux grossièretés, aux insolences, aux provocations journalières du Mbizo, la garde royale, formée de jeunes gens auxquels tout semble permis et qui mettent parfois l'expédition en danger; ils vont jusqu'à accuser Coillard de sorcellerie.

Jusqu'à présent les blancs ont toujours été à l'abri des soupçons de sorcellerie. Mais qui sait? La vie de l'un d'eux, dans la balance de Lobengoula et de ses gens, ne pèserait pas plus que le petit bout de papier, couvert d'écriture, qui a été à l'origine de tout ce bruit.

Le 1er mars est une date pour nous. Nous attendions le bon plaisir du roi; les jours s'écoulaient assez lourdement et avec monotonie. Nos amis Sykes commençaient à perdre patience et parlaient d'atteler leur voiture et de se mettre en route pour Inyati. Le chef les retint en leur promettant de s'informer de l'état de Molitsané. Il tint parole et, pour toute réponse, Molitsané, le principal ministre ou le maire du palais, arriva à cheval, accompagné de quelques hommes. Il fallut tout un jour pour que ces diplomates fissent leur plan.

Enfin, le 1er mars 1878, au matin, Molitsané, accompagné d'une vingtaine d'hommes, arriva au campement de Coillard.

Molitsané est l'ennemi juré des blancs, quels qu'ils soient. Il est loin d'être l'ami des missionnaires, au dire de ceux qui le connaissent. On considérait comme une calamité que le roi en eût appelé à ce sire-là et à ses autres indunas. Le seul rayon d'espoir était dans le délai qu'on nous faisait subir. Tout le monde croyait que le chef nous était favorable. Dernièrement, depuis notre retour de Hope-Fountain, le chef s'est montré avec nous d'une réserve qui nous a tout à la fois étonnés et peinés et qui me paraissait d'assez mauvais augure. Aussi, quand je vis Molitsané et sa suite devant moi, je tressaillis et élevai mon âme secrètement à Dieu.

Coillard a raconté[1] cette entrevue avec les grands, suivie d'une entrevue avec Lobengoula. En vain, il essaya d'expliquer ses intentions, de se justifier, lui et ses Bassoutos contre lesquels très spécialement se portait l'opposition. La lutte dura toute la journée ; le résultat en fut l'ordre donné à Coillard et à ses compagnons de quitter le pays et l'interdiction d'y établir, n'importe où, une mission.

Les gens étaient des tigres déchaînés ; ils vociféraient tous à la fois, écumaient de rage, faisaient les gestes les plus menaçants et nous sommaient de déguerpir au plus tôt. M. Sykes en eut sa part. Je me tus. Je les laissai assouvir leur colère et épuiser leurs injures, les regardant tranquillement en face. Puis, comme le soleil se couchait, ils partirent l'un après l'autre en saluant leur chef. Nous nous levâmes aussi, nous saluâmes et partîmes. Nous nous croyions sous l'influence d'un horrible cauchemar. Notre repas nous atten-

1. *Sur le Haut-Zambèze*, p. 29 et suiv.

dait depuis midi, mais impossible de manger. A la réunion de prière nous ne pûmes pas chanter, à peine parler, les larmes seules eussent soulagé nos cœurs.

2 mars 1878. — Les Sykes nous ont quittés ce matin. Leur départ me laisse en présence de toute l'horreur de notre position. Nous eûmes une réunion avec nos gens, une conférence plutôt, pour savoir ce que nous avons à faire. La seule alternative qui nous reste, autant que j'en puis maintenant juger, c'est ou de retourner au Lessouto, ou de traverser le Zambèze et d'aller frapper à la porte de la nation des Barotsis.

Nos pauvres gens sont encore abasourdis et ne font pas profession de beaucoup de courage et d'enthousiasme. Est-ce étonnant? Ils disent que nous devons d'abord demander l'avis des églises. Bien. En tous cas, nous devons quitter ce pays sans délai, aller jusqu'à Mangouato [1] — un voyage d'un mois — et là faire nos plans.

Après avoir beaucoup causé dans la nuit et prié, Christina et moi sommes prêts à tout et tournerons nos regards vers le Zambèze plus volontiers que vers le Lessouto, dussions-nous mourir à la tâche ou être abandonnés de nos compagnons de route. Notre ardent désir, j'allais dire notre détermination, c'est d'ouvrir un nouveau champ de travail.

Des Makololos réfugiés ici sont venus nous voir; ils ont découvert des liens de parenté entre eux, André et des gens de mon troupeau de Léribé. Tout ce qu'ils nous disent sur leur pays nous donne à penser. Ils parlent un sessouto très pur, ont la physionomie et les manières des Bassoutos. Cela m'a causé une grande émotion de les voir.

Dimanche 3 mars. — « C'est moi, c'est moi qui vous

---

1. Ou Chochong, capitale du royaume de Khama, chef chrétien de la tribu des Bamangouatos.

console! Qui es-tu que tu aies peur de l'homme mortel qui mourra et du fils de l'homme qui deviendra comme du foin? As-tu oublié l'Éternel qui t'a formé, qui a étendu les cieux?... Je t'ai couvert de l'ombre de ma main. » (Ésaïe LI, 12-16.) Donc il suffit : « Retourne en ton repos, mon âme, car l'Éternel t'a fait du bien. » C'est là une de ces grâces qui, comme la manne au désert, se renouvellent chaque matin. Nous nous sommes, comme de coutume, réveillés au milieu de la nuit, la tête lourde et le cœur gros. Ces paroles ont été une douce rosée, un baume bienfaisant. Nous nous sommes préparés avec autant d'entrain que possible. Le temps était en harmonie avec nos sentiments. Journée de brouillard et de pluie.

Le 4 mars, Coillard alla annoncer au roi son intention de partir :

Je lui parlai en sétébélé avec une facilité qui me surprit; je lui parlai avec respect, mais avec fermeté. Il n'était pas à son aise, tant s'en fallait. Mais cette conversation n'eut aucun résultat pratique, si ce n'est peut-être de frapper un peu à la porte de sa conscience cautérisée par les flatteries et l'habitude de la cruauté.

Le lendemain, Coillard écrit au Comité de Paris[1] :

« Maintenant, nous demanderez-vous ce que nous allons faire? La première chose pour nous, c'est de ne pas perdre courage. Et pourquoi perdrions-nous courage ? Il n'y a rien d'extraordinaire dans nos circonstances; Jésus et ses apôtres ont passé par là, leurs traces ensanglantées le témoignent. Les voies du Seigneur ne sont pas les nôtres et ses pensées

---

1. 5 mars 1878, impr., en partie, dans *J. M. E.*, 1878, p. 174 et suiv. — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 29 et suiv.

ne sont pas nos pensées. L'oublierions-nous ? Nous parlions des Banyaïs, et nous en chérissions déjà le nom. Mais qui sait si le Seigneur n'a pas d'autres vues que les nôtres, d'autres peuples à nous donner à évangéliser ?

« Il nous est impossible à présent de penser même à aller frapper à la porte de Mozila, cet autre Mossélékatsi, la terreur des peuplades d'au delà du Sabi jusqu'à Sofala.

« Autant que nous en pouvons maintenant juger, il ne nous reste que deux alternatives, ou bien retourner au Lessouto, ou chercher d'autres parages. Retourner au Lessouto ! Cette pensée seule nous semblerait une tentation de l'ennemi et une trahison. Notre campement n'est pas précisément joyeux, ces jours-ci, et personne ne songe à faire parade de courage. Mais je ne doute pas que, quand nos compagnons de voyage seront revenus de ce coup terrible, l'entrain, le courage et même l'enthousiasme renaîtront dans leurs cœurs. Leurs lettres aux églises du Lessouto en font foi. Ils sentent, comme nous, que retourner au Lessouto, dans les circonstances actuelles, serait désastreux pour la cause de la mission. Que les églises du Lessouto, loin de céder au découragement, soient à la hauteur des circonstances ! Je suis plein de confiance et j'ai bon espoir.

« Dans mes rapports avec les marchands et les chasseurs que j'ai rencontrés ici, je me suis toujours proposé d'obtenir d'eux tous les renseignements possibles qui pourraient nous guider dans nos mouvements ou nous être de quelque utilité dans nos plans. Le Seigneur a voulu que nous nous rencontrassions aussi avec des réfugiés Makololos. Tout ce que j'ai pu recueillir de ces différentes sources dirige irrésistiblement nos pensées du côté du pays des Barotsis au delà du Zambèze, à une assez grande distance au-dessus des cataractes Victoria. Il paraîtrait que ces populations, autrefois soumises aux Makololos, sont très nombreuses et se rattachent

à la grande famille des Makhalakas ou Banyaïs. La langue des Makololos, le sessouto, a fait, m'assure-t-on, son chemin parmi eux. Je ne sais pas si le fait que nos évangélistes sont des Bassoutos, les Makololos de ces pays, serait précisément une recommandation chez leurs ennemis d'autrefois, les Barotsis, c'est douteux. La connaissance du sessouto serait, à coup sûr, un immense avantage et faciliterait bien nos rapports avec les natifs de ces quartiers-là.

« Il ne faut pas se le dissimuler, nous envisageons une entreprise gigantesque et nous devons la peser sérieusement devant Dieu; il y a une foule de questions et de détails qui s'y rattachent et qui demandent le calme de la réflexion. Il faut bien se le dire, au bout de ce long et périlleux voyage que nous aurons à entreprendre, c'est l'incertain et l'inconnu qui nous attendent. Mais sûrement nous aussi avons notre part de la promesse : « La lumière est semée pour le juste et la joie pour ceux qui sont droits de cœur. » Pour nous, nous avons à cœur l'extension du royaume de notre Sauveur et nous comptons nos vies pour peu de chose. Et nous sommes sûrs que nos frères du Lessouto, vous, Messieurs du Comité, et les amis qui nous soutiennent, vous n'êtes tous qu'un avec nous dans cette grande œuvre.

« Pour le moment, ce qui nous reste à faire, c'est de quitter le pays des Matébélés et de nous rendre à Chochong (Mangouato) : un mois de chemin, hélas ! vers le Lessouto. Là, nous mûrirons nos plans et attendrons les conseils et les directions qui nous viendront du Lessouto. Nos évangélistes et tous les membres de l'expédition me chargent de transmettre leurs salutations à vous et aux églises de France. « Nous ne sommes pas découragés, disent-ils ; mais, frères et sœurs, pères et mères, soutenez-nous ! » Je me joins de tout mon cœur à eux dans ce message.

« En nous éloignant de ces parages, je pense au retour

de l'arche du pays des Philistins. Nos pensées et nos cœurs retournent constamment au pays des Banyaïs, à Nyanikoé. Je me dis qu'un miracle n'est pas impossible, bien qu'il paraisse peu probable, et que le Seigneur peut, quand et comme il le veut, ouvrir les portes de ce pays qu'on nous a fermées. L'étincelle qui a jailli dans les ténèbres de cette malheureuse contrée peut un jour allumer une grande lumière. Sans doute, pendant ce séjour de deux mois, nous avons peu fait ; nous déblayons pour défricher ensuite ; cependant, j'en ai l'assurance, notre témoignage restera. On se souviendra longtemps de ces gens blancs et noirs aux vêtements et au langage étrangers, avec leurs maisons roulantes et traînées par des bœufs. Oubliera-t-on la cloche qui appelait chaque jour à l'école et à la prière ? Ne restera-t-il aucun souvenir de l'histoire de la création, de la chute, de la rédemption, que nous essayions de leur faire comprendre en bégayant leur langue barbare ?

« Un de nos souvenirs les plus doux de Nyanikoé, ce sont ces moments où, entourés de ces pauvres Banyaïs, j'essayais de fixer dans leur esprit, en la leur faisant répéter, l'essence même de l'Évangile : « Dieu a tant aimé le monde, etc. »

« Que Dieu ait pitié et se souvienne des Banyaïs ! »

Le 6 mars, Coillard décide de partir pour Hope-Fountain, pour aller dire adieu au missionnaire, M. Helm. Auparavant, il va encore chez le roi.

Quand je lui annonçai mes plans, il me regarda avec gravité, dit deux mots, puis reprit sa causerie. Je partis le cœur bien gros ! Je me sentais étranger et tout seul. C'est un pays cruel que celui-ci, cruel, cruel ! Chacun pour soi et Dieu pour tous. Je sais bien que j'étais déraisonnable dans ma tristesse, mais elle ne me quitta pas de la soirée. Était-ce

réaction ? Était-ce l'absence du miracle pour enfoncer cette porte que Lobengoula avait barrée, ou les terribles difficultés que nous rencontrâmes ? Le tout ensemble, je suppose.

A peine étions-nous partis que les roues de ma voiture s'enfoncèrent jusqu'aux moyeux. A tout bout de champ, nos véhicules s'abattaient dans la fange. A 8 heures du soir, par une nuit pluvieuse et des plus obscures, nous étions encore là et nous avions perdu tout espoir d'en sortir. Quand la voiture s'ébranla, Christina se sentit saisie d'une émotion qui la fit éclater en pleurs. Jamais je n'aurais pu m'imaginer des bourbiers pareils. C'était un spectacle.

Le 8 mars, Coillard passe encore par chez Lobengoula et le revoit ; puis, après avoir écrit au Lessouto, pour demander que les églises lui envoient leurs directions à Mangouato, il visite la station de Shiloh où vivait M. Thomas, un ancien missionnaire de la Société de Londres, et la station d'Inyati où il prit congé de M. Sykes. Le 29 mars, il fit une dernière visite d'adieu à Lobengoula et il écrit dans son journal en quittant le roi :

Le Seigneur est fidèle. Il nous montrera le chemin par lequel nous devons marcher. Je n'en doute pas.

« Je m'étais bercé d'un vague espoir qu'au dernier moment le chemin des Banyaïs pouvait nous être encore ouvert[1]. Il m'était évident, maintenant, que le Seigneur lui-même, pour des raisons que nous ne pouvons pas encore comprendre, avait signé notre feuille de route pour nous éloigner de notre champ de prédilection. Il ne nous restait plus qu'à partir ; nous partîmes sans arrière-pensée, avec le sentiment de n'avoir rien négligé pour faire réussir notre mission,

---

1. Lettre du 22 mai 1878, impr. dans *J. M. E.*, 1878, p. 321 et suiv. — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 34 et suiv.

forts de la conviction qu'en allant tout droit chez les Banyaïs, nous n'avions pas fait fausse route, et qu'en quittant aujourd'hui le royaume de Lobengoula, nous suivions encore le chemin du devoir.

Et de l'âme du missionnaire s'échappe ce cri :

« Qu'on ne l'oublie pas : là, des populations nombreuses vivent dans une terreur incessante et sont vouées, sans merci, au pillage et à la destruction. Le monde ignore tant de misères et de malheurs; des cris étouffés nous poursuivent, nous, et le cri du Macédonien n'a jamais retenti plus fortement dans nos cœurs : « Passe vers nous et viens nous secourir. » Mais la porte est fermée : O Seigneur ! Seigneur ! jusques à quand ? »

Maintenant, Coillard s'acheminait, avec son expédition, vers Chochong où il trouverait quelque repos et pourrait prendre un parti.

Dimanche 31 mars 1878. — Aujourd'hui les nuages couvrent le ciel, le vent souffle et nous nous sentons bien fatigués. Christina surtout a senti la fatigue. Cette vie errante la tue. Mais elle se dit que c'est pour le Seigneur. Autrement, qu'il serait doux d'être à Léribé ! Arrière de nous de telles pensées ! Nous l'aimons, nous aussi, parce qu'il nous a aimés le premier !

Le voyage fut pénible : les Bassoutos étaient découragés, la fièvre se déclara dans la petite expédition, six noirs tombèrent malades à la fois, l'un d'eux, Bushman, très gravement.

Le 12 avril, l'expédition arrive à Tati.

Je n'oublierai pas l'épaisse forêt que nous avons traversée

pour y arriver; le chemin était des plus beaux. J'en étais d'autant plus content qu'Éléazar et Fono étant malades, sans parler de Bushman qui était très faible, je dépendais surtout de Khosana pour conduire ma voiture.

Dans la matinée, je faillis avoir une aventure : m'étant un peu éloigné du chemin, je perdis bientôt les wagons de vue; mais, me croyant sûr de la route, je n'y fis d'abord aucune attention; puis, quand je voulus regagner la piste, je coupai en diagonale. Je marchais absorbé dans mes pensées — car j'en avais — lorsqu'au bout de quelque temps, ne tombant pas dans le chemin, je crus que je l'avais passé sans y faire attention. Je retournai sur mes pas, mais en vain. Je repris alors ma diagonale vers l'ouest, et marchai, marchai, marchai. Je commençai à m'inquiéter. Je m'arrêtais souvent, tendant l'oreille pour écouter si j'entendais les cahotements des voitures ou les claquements des fouets; mais rien: il régnait, autour de moi, un silence effrayant. De tous côtés, la forêt était sombre, l'herbe épaisse. A force d'errer, je finis par me désorienter tout à fait. Je grimpai sur un arbre, mais je ne pus rien découvrir. Que penserait-on de mon absence aux wagons? Et, si l'on s'avisait de venir à ma recherche, comment me trouverait-on au milieu de la forêt?

Me guidant par le soleil que j'avais gardé à ma droite, je fis volte-face et résolus d'aller en droite ligne dans la direction opposée à celle que j'avais suivie. Cet expédient me réussit et, après une marche laborieuse, je tombai inopinément dans le chemin. Je découvris qu'à l'endroit où je l'avais quitté, il faisait un coude, un angle très aigu, si bien que ma diagonale n'avait pu m'y ramener. Je pressai le pas, sachant combien Christina serait inquiète de mon absence si subite et si prolongée. Je trouvai les wagons dételés dans un endroit de toute beauté, un réservoir d'eau au milieu d'ar-

bres gigantesques ; c'est la halte de toutes les caravanes, mais l'endroit est infesté de lions.

Arrivés à Tati, nous fûmes immédiatement rejoints par un wagon couvert de peaux, c'était celui d'un Boer revenant de la chasse. Il avait tué trois girafes. J'achetai, de lui, une grande quantité de viande que nos hommes dépecèrent et firent sécher au soleil. Nous nous régalons donc de girafe. La viande en est tendre et succulente, meilleure que celle du bœuf. J'admirai la bonté de Dieu qui pourvoit merveilleusement à nos besoins. En arrivant ici, j'étais inquiet, me demandant comment nous ferions pour traverser le désert qui est devant nous, pour arriver à Mangouato. Si seulement, me disais-je, je pouvais acheter un bœuf ! Le Seigneur nous avait déjà préparé un festin de girafes. (Ps. XXIII.)

18 avril 1878. — Je ne me reconnais plus, la fatigue m'écrase, elle a pénétré dans mes os, toutes les jointures me font mal et je ne bouge qu'avec effort. Je croyais d'abord que c'était paresse, mais non. Christina, elle, est une vraie martyre du voyage.

20 avril. — Nous voici en plein dans le pays de la soif.

Aucune des difficultés d'un voyage en wagon à bœufs ne fut épargnée à l'expédition ; il fallait voyager vite, de nuit comme de jour, à cause du manque d'eau.

23 avril. — Nous voyageâmes hier comme si nous fuyions. A mesure que nous approchons de Mangouato, mes anxiétés augmentent. Il y a tant de choses qui semblent conspirer contre la reprise de notre expédition. Si nous retournons au Lessouto directement, je serai, je le crains, à peu près le seul qui en aurai le cœur brisé. Christina est bien une avec moi ; mais cette vie errante et dure est plus qu'on ne peut demander à la plus forte constitution et au

plus grand dévouement. Quant à nos gens, ils rient, plaisantent, comme si nous n'avions eu aucun échec. Cela me remplit d'inquiétude. Qu'allons-nous faire d'eux à Mangouato? Que Dieu nous soit en aide!

Mercredi soir, 24 avril 1878. — Journée fatigante, pays monotone et peu intéressant, buissons épineux, arbres clairsemés, ondulations insignifiantes, chemin sablonneux et pierreux, solitude affreuse. Nous avons voyagé jusqu'à dix heures du soir, espérant arriver à l'eau, mais force nous a été de dételer ici. A quelle distance de l'eau? Nous le saurons demain. Journée triste sous plus d'un rapport. Tout semble me décourager. Je suis fatigué de la lutte!

Enfin, le samedi 27 avril, l'expédition arriva à Mangouato, où elle fut reçue avec une grande cordialité par M. et Mme Hepburn, missionnaires de la Société de Londres, et par le chef chrétien Khama.

M. Hepburn ne nous attendait que trois jours plus tard. Il me dit que le chef et lui avaient fait le plan de venir à cheval à notre rencontre, avec les hommes du village. Christina lui répondit d'un ton plaisant que c'était fort heureux que l'ovation eût manqué, car notre wagon, dont les toiles sont en lambeaux, eût fait piteuse mine. J'aurais craint, moi, que cela ne nous eût tourné la tête.

Nous n'étions pas depuis longtemps avec nos hôtes que nous sentîmes nos cœurs attirés vers eux d'une manière irrésistible. M. et Mme Hepburn sont des plus sérieux. Ils insistent pour nous recevoir chez eux, à leur table, et le font non pas pour nous, mais pour l'amour du Maître et pour l'amour de l'œuvre qu'ils ont à cœur. De fait, l'œuvre est le centre de tout, c'est pour l'œuvre qu'ils vivent. Ils espèrent que nous leur serons en bénédiction. M. Hepburn

me demanda, le samedi soir, ce à quoi j'étais disposé le lendemain. « A recevoir aussi une bénédiction, » lui dis-je. Le dimanche fut des plus intéressants.

Mangouato, 4 mai. — Il me serait difficile de récapituler les expériences des jours qui se sont écoulés depuis notre arrivée ici. Tout ce que je puis dire c'est que nous sommes des enfants gâtés; nous sommes comblés de bontés. Jamais nous ne pourrons oublier les Hepburn. Nous n'avons rencontré personne avec qui nous nous comprenions si bien. L'un et l'autre ont bon cœur et nous humilient par leurs égards et leurs bontés.

Dimanche 5 mai. — Le grand sujet qui préoccupe nos esprits, c'est toujours la mission qui nous a été confiée. M. Westbeech, un marchand du Zambèze, est arrivé ici et est venu, l'autre jour, pour me donner toutes sortes de renseignements sur les Barotsis et autres peuplades de ces parages. A part Livingstone, il est le seul Européen qui ait visité leur vallée. On ne permet à aucun Européen d'y pénétrer. Il paraît que Sépopa[1] l'avait tellement pris en affection qu'il lui donnait bétail et ivoire en quantité. Sépopa a été tué et Ngouana-Ouina, un tout jeune homme, a pris sa place. Nous recevrait-il? Là-bas, le sessouto est compris par tout le monde. Quel avantage! Seulement, le fait que les évangélistes sont des Bassoutos, les tyrans d'autrefois des Barotsis, sera-ce une recommandation ? Du confluent du Chobé et du Zambèze à Naliélé, la capitale, le trajet est de vingt à vingt-cinq jours confortables en bateau. On pourrait le faire en douze jours. Je sais que le pays est malsain. Cependant, mes pensées se tournent irrésistiblement de ce côté-là et s'y absorbent. De Mozila, je ne sais que penser;

---

1. Sépopa, successeur de Sékélétou, proclamé roi des Barotsis, après le massacre des Makololos.

j'ai peur de l'antipathie terrible qui existe entre les Bassoutos et la race zoulou. Je pense à cela nuit et jour. Nous en avons parlé avec Christina et nous nous sentons disposés à y aller, si le Seigneur daigne nous y envoyer. Je ne puis penser à rien d'autre. Je ne fais que répéter au Seigneur, tout le long du jour : « Seigneur, je suis à toi, me voici, fais de moi ce qu'il te semblera bon. » Je ne sais pas encore ce que pensent nos gens.

Mon esprit est si préoccupé, si absorbé dans ces pensées, que je ne me suis pas mêlé aux chants de la soirée. Une lettre du Comité me dit que le déficit est de 60 000 francs; au Lessouto, il y a la famine, et cependant nous avons une grande caravane à nourrir et des wagons à réparer. De l'argent, il en faut. Cela me rend triste plus que je ne puis le dire. Je serais prêt à tout sacrifier plutôt que d'abandonner cette expédition.

Coillard communique à ses gens tous les renseignements recueillis sur la nouvelle direction à donner à l'expédition; mais ils sont fatigués, eux et leurs familles, et des griefs se font jour; ils voudraient vivre à leur compte, à leur ménage, n'être plus dépendants. Cette dépendance leur pèse.

16 mai 1878. — Peut-on les condamner de désirer un moment de liberté dans leur ménage? Pour moi cela amène l'affreux spectre des comptes ; mais les blâmer, je n'en ai pas le courage. « Nous nous trouvons, leur dis-je, au pied d'un mur; qu'allons-nous faire? Je n'en sais rien. »

Nous nous sentons dans une telle détresse que tout ce que je puis faire c'est de crier au Seigneur. Il sait le désir de nos cœurs. Ouvrir un nouveau chemin à l'Évangile, étendre les limites du royaume du Christ, notre Sauveur, c'est notre vœu et, pour une cause aussi belle nous offrons

volontiers au Seigneur, et avec une joyeuse résignation, le sacrifice de nos vies. Christina est une avec moi. Elle ne veut pas faiblir ni reculer.

Il fut question que Mme Coillard restât à Mangouato et que Coillard partît.

Cela m'eût permis de simplifier mes plans et d'accélérer mes mouvements ; mais Christina n'en veut pas entendre parler ; en dépit de toutes nos fatigues et de tous les périls qui nous attendent, elle veut m'accompagner, au nom du Seigneur. La séparation dans un pays et dans une saison de fièvres est trop sérieuse pour qu'elle puisse s'y résoudre.

C'est étrange, le chemin paraît ouvert, mais il est si hérissé de difficultés de tous genres que je ne sais pas encore comment nous allons agir. Si nos gens étaient tous d'un même esprit et d'un même cœur, et animés d'un esprit de renoncement, oh! alors, que les choses seraient faciles!

Lundi 13 mai 1878. — Où en est notre expédition? En est-elle au moment où le Seigneur veut éprouver notre foi comme celle de Gédéon? Notre horizon paraît plus sombre que jamais; s'il s'éclaircit un instant, c'est pour se couvrir de nouveau, et de nuages plus épais qu'auparavant. La question des dépenses est toujours là, comme un spectre hideux qui me donne le cauchemar.

Un des évangélistes, Éléazar, m'a déclaré ce matin : « Le voyage m'a vaincu, je suis fatigué, et, puisque tu penses aller plus loin, je veux retourner au Lessouto. » En entendant cela, je sentis le besoin de me recueillir et d'élever silencieusement mon âme à Dieu. Il est à craindre que d'autres ne suivent son exemple ; Bushman est toujours malade.

J'ai eu, samedi, une première attaque de fièvre.

15 mai. — La démission d'Éléazar m'a laissé d'abord

parfaitement calme. Mais le soir, les craintes et les anxiétés ont assiégé mon esprit, et j'ai passé toute la nuit à réfléchir et à prier. Par moments, je sentais tellement la noirceur de la conduite d'Éléazar que je m'en voulais de ne pas lui avoir parlé avec plus de sévérité. Et puis je me disais : « Après tout, il a le mal du pays. » Et le mal du pays est de toutes les maladies la plus terrible. C'est l'insanité! Donc il ne faut pas être si sévère sur son compte.

Je me levai avec un violent mal de tête. Le fait est que nous sommes dans un terrible embarras. Il semble ou que Satan s'efforce et se démène pour mettre toute espèce d'obstacles dans notre chemin, pour nous empêcher de faire l'œuvre du Seigneur, ou bien que le Maître lui-même éprouve notre foi, ou bien qu'il veut lui aussi nous barrer un chemin qui n'est pas le sien. Mais comment discerner la volonté du Seigneur? Voilà qui est pour nous une énigme. Le Seigneur sait que nous désirons connaître sa volonté. Et n'a-t-il pas promis qu'il nous guiderait de son œil?

Toute la journée d'hier, Christina et moi nous avons été tristes. C'est inouï ce que nous avons à endurer. Comment nous aventurer dans ces parages avec des étrangers? Quant à rappeler Éléazar à son bon sens, je n'ai nul espoir, il a un parti pris, il a fait ses plans, et puis sa maladie est incurable : il a le mal du pays. Mais je me le demande : devons-nous abandonner l'expédition pour tout cela? Non, certainement non. Le Maître trouvera les hommes. Le Seigneur est toujours là. Elle devait être plus dure que la nôtre, l'expérience de celui qui osait dire : « Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, toutefois l'Éternel me recueillera. »

La poste est enfin arrivée, mais pas de lettres! Terrible désappointement. J'avais espéré que quelques lettres viendraient jeter de la lumière sur mes plans.



KHAMA, CHEF DES BAMANGOUATOS

16 mai 1878. — Khama est venu ce matin nous faire une visite. Il entre de tout cœur dans nos vues, pour essayer d'ouvrir le pays des Barotsis à l'Évangile. Il offre d'envoyer un message amical à Ngouana-Ouina pour lui annoncer mon arrivée et me recommander. Dans ce cas, il faut se préparer à partir dans trois ou quatre semaines au plus tard. Est-ce une étincelle à l'horizon? Sûrement Dieu ne nous a pas abandonnés.

Et j'apprends que le Dr Stewart va en Europe demander un paquebot qui fasse le service du Lac Nyassa à Quilimane. D'un autre côté, le gouvernement britannique se prépare à établir des communications télégraphiques entre le Cap, Mangouato et Tati. Quels pas de géants! Le centre de l'Afrique s'ouvre. Dieu soit béni! Qu'il sera beau le jour, dont je crois voir déjà poindre l'aurore, où toutes les tribus africaines du centre, tout le long du Congo et autour des lacs, connaîtront Jésus et chanteront ses louanges! Ce sera un spectacle digne des anges. C'est peu que le sacrifice d'une vie pour contribuer à hâter ce jour glorieux.

L'accueil de M. et Mme Hepburn soutient M. et Mme Coillard dans leur angoisse :

Le Seigneur a voulu que nous vinssions ici pour nous refaire.

18 mai. — Fatigué! Le désœuvrement qui nous accable fait sentir la fatigue. J'ai les mains, les jambes et les pieds couverts d'ulcères[1] qui ne peuvent pas guérir. Je marche avec difficulté et puis je pense qu'il y a réaction de fatigue.

M. Sykes m'envoie une chaleureuse lettre du Comité de Paris qui nous a fait du bien, et une également bonne de

1. Causés par le tampané, insecte dont la piqûre occasionne parfois des ulcères d'un caractère très sérieux.

Mabille. Bushman est toujours malade. Éléazar prépare ses sandales; quand je l'ai vu, cela m'est allé droit au cœur. Il faut dans ce pays se cuirasser le cœur; autrement gare!

Mardi 21 mai 1878. — Tous ces jours-ci ont été des jours de tracas et d'anxiété. La grande question est toujours : « Qui ira avec nous au Zambèze? » Nous nous contentons d'en faire un sujet de prière et d'attendre. Hier, j'eus l'occasion de parler à Éléazar et, à mon grand étonnement, je découvris qu'il était passablement ébranlé dans sa résolution de retourner au Lessouto.

25 mai. — Il y a un an nous étions à Prétoria. Et maintenant nous sommes ici, presque à la même latitude, ne sachant si nous allons nous diriger au nord ou au sud. J'attends avec impatience des nouvelles du Lessouto. Je ne puis pas croire qu'on ose nous rappeler. Ce serait le coup de mort donné à notre expédition et surtout à l'esprit de conquête des églises. Je crie au Seigneur tout le jour, et la nuit quand je suis éveillé.

En nous sondant sérieusement, Christina et moi, nous ne pouvons pas découvrir que notre amour-propre soit en jeu. La perspective devant nous — si nous allons au Zambèze — est trop prosaïque, trop sévère, trop réelle! Nous en parlons maintenant avec des cœurs libres. Nous savons que la vallée des Barotsis est un nid de fièvres et nous prévoyons foule d'obstacles; mais nous savons aussi que, dans ce nid de fièvres, il y a des hommes, et il vaut la peine d'affronter tout obstacle pour leur porter la bonne nouvelle de l'Évangile. Un point sombre dans notre projet, c'est la perspective de nous séparer, Christina et moi. Arrivés au Zambèze, si le chef consent à me voir, il me faudra quitter ma femme, les wagons et tout, et faire un long voyage en canot qui, pour l'aller et le retour, me prendra deux mois au moins. Mais, quand le moment arrivera, le Seigneur

sûrement nous donnera grâce et force pour accomplir sa volonté. Il nous rendra la séparation facile. Pauvres créatures que nous sommes! Nous croyons avoir, une fois pour toutes, fait au Seigneur le sacrifice complet de nous-mêmes et la plus petite circonstance qui survient nous montre que le Dagon mutilé est de nouveau sur l'autel et qu'il faut recommencer ce que nous croyions avoir accompli!

Khama est entré dans nos plans de tout cœur. A la dernière réunion de prière, il fit en notre faveur une prière très touchante. Il me rappelle beaucoup Nathanaël. A la suggestion de M. Hepburn, il consentit à envoyer une députation au chef des Barotsis. Jeudi dernier, son messager, accompagné de cinq individus, est parti pour aller annoncer notre arrivée. C'était le 23. Il est entendu qu'il nous attendra à Pandamatenga, la station commerciale de Westbeech, avec la réponse du chef. Cela nous gagnera du temps, deux mois au moins. Quelles que soient les nouvelles qui nous viendront du Lessouto, je ne sais pas comment nous pourrons retourner en arrière sans manquer de bonne foi.

Le bruit s'était répandu que Lobengoula, se sentant menacé, avait le projet d'émigrer au delà du Zambèze.

Quoi qu'il advienne de toutes ces rumeurs, il est certain que de graves événements se préparent. Et qui sait si, à notre retour des Barotsis, la porte des Banyaïs ne nous sera pas ouverte! J'ai bon espoir, et, si on me forçait de nous éloigner maintenant et d'abandonner l'expédition, j'en aurais le cœur brisé.

Tous ces jours-ci, j'ai eu à lutter contre des attaques de fièvre, assez bénignes. M. Hepburn et plusieurs de nos gens aussi. C'est la faiblesse de ma vue qui m'inquiète.

Mercredi 29 mai. — Je suppose que la poste va arriver

aujourd'hui ; nous l'avons attendue toute la soirée hier et je puis dire toute la nuit. M. Hepburn nous avait promis de nous l'envoyer dès qu'elle arriverait, et, chaque fois que les chiens aboyaient, Tiny se levait pour voir si c'était le domestique qui apportait les lettres.

Je me demande constamment quelles nouvelles je vais recevoir du Lessouto. Va-t-on nous ordonner de revenir immédiatement, ou nous laisser un peu de liberté pour suivre les directions de la Providence? J'attends en tremblant. Le désir de mon cœur est d'aller de l'avant, de porter la bonne nouvelle à ces tribus qui ne connaissent pas le Sauveur. Oh ! comme mon cœur bondit à cette pensée ! Je sens que même le sacrifice de ma vie serait peu de chose !

Chaque fois que j'élève mon âme à Dieu, c'est presque involontairement que je lui dis : « Mon Père, je suis à toi, fais de moi ce qu'il te semblera bon ! » et il me semble être prêt à tout. Le combat sera si je dois retourner en arrière ; mais, même alors, il me donnera la résignation. Je me dirai : ou bien le temps n'est pas venu, ou bien le Seigneur veut accorder ce privilège à un autre de ses serviteurs.

Soir. — La poste est arrivée à midi, avec une seule lettre pour Christina, mais pas une lettre, pas un journal, pas une ligne du Lessouto, rien ! Que faut-il en conclure ?

Jeudi 30 mai 1878. — Une réunion avec mes gens au sujet du voyage au Zambèze a été meilleure que je ne m'y attendais. Tous étaient prêts à partir. Aaron a demandé qu'Éléazar et moi disions qui devait aller avec nous. Je le leur mis sur la conscience, puis nous priâmes, puis attendîmes leur réponse. Asser, Azaël et Éléazar seront nos compagnons de voyage; Dieu, j'en suis sûr, a tout arrangé pour le mieux et nous sommes satisfaits. Voici donc une autre vague passée, une pierre ôtée de notre chemin et un rayon de lumière ! Dieu soit loué !

Chaque nuit les accès de fièvre reprennent, la faiblesse augmente; et, de son côté, Mme Coillard « n'a pas un moment de repos et se sent morte de fatigue ».

Que de fois j'ai eu l'occasion de me dire en moi-même: « Celui qui trouve une femme a reçu une faveur de l'Éternel. » Je me sens très faible et enclin à céder au sentiment de fatigue qui m'accable. Mais, pour l'amour de Christina et pour le bon exemple, je lutte.

M. et Mme Hepburn insistent pour que Coillard ajourne son départ.

Nous en parlâmes librement avec les Hepburn. Je leur dis d'être sans inquiétude et qu'ils verraient eux-mêmes que, du moment que je mettrais le pied dans le wagon pour aller au Zambèze, la fièvre me quitterait tout de bon. J'en avais la confiance, je dirais même le pressentiment. Depuis lors, nous nous encourageons mutuellement et nous nous fortifions, ma femme et moi, dans le Seigneur.

A la même époque, Coillard écrit à un père dont le fils se consacrait à la Mission :

« C'est un grand honneur que Dieu vous fait d'accepter votre sacrifice et une marque touchante de son amour. Il serait à désirer que beaucoup de parents chrétiens qui ne peuvent se résoudre à mettre leurs Isaacs sur l'autel, se souvinssent de cette parole terriblement solennelle du Christ: « Celui qui veut sauver sa vie, la perdra. »

« Quant à nous, nous nous préparons à partir pour le Zambèze. Nous sommes forts dans la conviction que c'est le chemin du devoir, et la présence de Jésus garde nos cœurs et nos esprits dans sa paix. Mais, ces jours-ci, je suis terriblement secoué par la fièvre. Je passe de mauvaises

nuits ; de jour, je puis cependant me traîner un peu dehors jusqu'à un nouvel accès. Ma pauvre Christina a beaucoup de fatigues. Peu de personnes s'imaginent ce qu'a été sa vie de missionnaire. Aussi nous promettons-nous du repos à notre retour, en allant visiter l'Angleterre et la France. Mais nous n'osons pas nous arrêter à cette pensée. C'est pas à pas que nous voulons suivre le Seigneur et, si c'était au Zambèze qu'il nous ouvrait la porte du ciel, oh! nous ne perdrions pas au change. »

« Notre but maintenant n'est pas d'aller fonder une mission, mais simplement d'explorer, écrit Coillard au Comité [1]. Nous partons en éclaireurs, et, si Dieu nous ramène en santé, nous vous dirons ce que nous avons vu et ce sera à vous de décider ce que nous pourrons faire.

« Quant aux ressources et quant aux hommes, manqueront-ils après toutes les bénédictions que Dieu a répandues sur vos églises ? Où sont les fruits de ces réunions de réveil et de consécration dont les récits étaient si édifiants ? N'est-ce pas se moquer du Seigneur que de lui offrir son cœur, et de se réserver à soi-même ses richesses, ses talents, sa santé, son corps, sa vie ? Soyons complets dans notre renoncement et vrais dans notre profession.

« Nous pensons partir, dans quelques jours, avec Asser, Azaël et Éléazar mon conducteur. Nous laissons toutes les familles ici, avec Aaron et André, sous les soins de nos amis Hepburn. Nous pouvons encore recevoir la poste avant de partir ; mais il nous est impossible de tarder davantage, vu que la saison passe et que nous risquons de trouver toutes les mares d'eau desséchées.

« C'est un moment bien solennel pour nous. Nous ne

---

1. 8 juin 1878, impr. dans *J. M. E.*, 1878, p. 335-336.

pouvons nous empêcher de nous demander, en nous regardant les uns les autres, qui de nous reviendra? Nous entrevoyons aussi des difficultés et des épreuves qui nous font trembler. Mais la sympathie et les prières des églises, le sentiment du devoir et surtout l'approbation de notre divin Maître nous soutiendront comme par le passé. »

Les lettres du Lessouto n'arrivaient pas; mais l'expédition ne pouvait attendre plus longtemps; les provisions étaient prêtes, les wagons réparés, les emballages faits.

Ma correspondance et mes emballages nous ont fatigués, mais je n'ai pas eu de rechutes. Grande est la bonté de Dieu envers nous. N'est-ce pas admirable comme tout s'est arrangé pour cette nouvelle expédition? Ma santé qui inspirait des craintes, le retour au sentier du devoir d'Éléazar et de nos jeunes gens sont des bénédictions sur lesquelles nous, gens de petite foi, nous osions à peine compter.

Le départ, fixé au mercredi 12 juin après-midi, fut renvoyé au 14; Coillard veut attendre encore une dernière fois la poste. Elle arrive le jeudi 13, au soir; des lettres lui font comprendre que son projet n'a pas l'approbation de ses frères du Lessouto et qu'il n'aura pas celle du Comité de Paris[1]; il écrit à M. Casalis:

« La nuit est avancée et c'est demain matin que nous partons pour le Zambèze; j'ai de quoi m'occuper et me préoccuper, mais je serais ingrat envers vous si je partais sans vous écrire un mot. La poste, qui était en retard de deux ou trois jours, m'a apporté la lettre que vous écriviez collecti-

---

1. En effet, la lettre de Coillard du 8 juin est accompagnée, dans le *Journal des Missions*, 1878, p. 336, d'une note qui contient, entre autres, ces lignes : « La Conférence et le Comité étaient d'avis qu'il (Coillard) se bornât, pour le présent, à chercher dans le Transvaal, près du Limpopo, un endroit où les catéchistes pussent se rendre utiles. On eût aimé le voir consacrer un certain temps à l'étude de ce plan provisoire. »

vement à notre caravane, à la date du 3 août 1877. Nous en avons reçu de plus récentes de vous au nom du Comité; mais une effusion du cœur et une parole à propos ne vieillissent jamais. Je me sens bien humilié à la pensée de tout l'intérêt et de la sympathie dont on nous entoure ; ce n'est pas pour nos pauvres personnes, mais pour l'amour du Roi que nous servons et suivons. « Il faut qu'il croisse et que je diminue! Non point à nous, ô Éternel, non point à nous, mais à ton nom donne gloire. » C'est ma prière de chaque jour.

« Remerciez de ma part le Comité pour ses affectueux messages. Je n'ai pas besoin de vous assurer que nous avons pris notre mission au sérieux et, si parfois vous croyiez devoir désapprouver nos plans, demeurez convaincus que nous ne faisons rien à la légère. Je ne sais pas comment vous interpréterez le nouveau voyage que nous entreprenons maintenant.

« J'ai attendu longtemps des directions du Lessouto. Ce n'est que ce soir que m'est parvenue une lettre de mon ami Mabille où il me communique l'opinion de quelques frères qui serait d'aller chercher un champ de travail dans le Transvaal.

« Il nous est impossible maintenant de changer nos plans et inutile de discuter une question qui entraîne avec elle de graves conséquences; cela même est pour moi une indication de la Providence que nous suivons le chemin du devoir en allant au Zambèze. La guerre désole le Transvaal[1]; à notre retour, la paix peut être rétablie et nous verrons ce que nous pouvons faire. Le pays des Matébélés même est comme sur un volcan.

« Qui sait quels changements peuvent survenir d'un

---

1. La guerre entre les Anglais et les Zoulous.

moment à l'autre? Si nous sommes bien reçus par les Barotsis, nous ne compromettons rien. Mais, si nous trouvions ouverte une des portes de l'Afrique centrale, manquerons-nous vraiment de jeunes gens assez courageux, assez dévoués pour y porter le flambeau de l'Évangile? Livingstone, en tançant ces messieurs qui regardaient les champs de missions avec des télescopes, leur criait : « Avancez, hâtez-vous! On n'a pas d'idée de son propre courage aussi longtemps qu'on ne l'essaie pas. » Il disait aussi : « La sueur du front n'est plus une malédiction du moment qu'elle coule au service de Dieu. »

« J'ai été réjoui de l'appel que vous avez adressé aux jeunes gens au commencement de l'année. Y a-t-on répondu? Je suis ému de jalousie pour les églises, pour les jeunes gens de ma patrie. Après tous les réveils dont on a parlé et ces édifiantes réunions de consécration, je ne puis pas comprendre comment il se fait qu'un pareil déficit écrase notre Société et que nous ayons si peu de jeunes gens qui se vouent à la Mission. Nous croit-on de malheureux exilés? Avec son Sauveur on n'est exilé nulle part, on est heureux partout.

« Je me sens encore très faible des effets de la fièvre ; mes yeux surtout sont si faibles qu'une lettre comme celle-ci va les enflammer pour bien des jours. Mais je bénis Dieu de n'avoir pas été alité un jour entier, à cause de nos gens qui étaient déjà si tristes. C'est peut-être la dernière fois que je vous écris, car je n'en aurai probablement plus l'occasion. Nous sentons tous le sérieux de cette nouvelle expédition, mais nous nous ceignons de force et de courage en regardant en haut. »



ADOLPHE MABILLE

CHAPITRE XIV

AU ZAMBÈZE

1878

Départ pour le Zambèze. — La première étape. — Le plus triste des déserts. — Bible perdue et retrouvée. — Un exaucement. — Seuls, petits, loin. — Du repos ! — Les eaux amères. — Élim. — Une vision. — Pandamatenga. — Léchoma. — Le nom de Jésus chanté au Zambèze. — Le Zambèze ! — Excursion aux chutes Victoria. — A Mparira. — En route pour Séchéké. — A Séchéké. — Retour à Léchoma et maladie. — Mort de Khosana. — Attente. — Réponse du roi. — Départ pour Séchéké. — Rencontre de Serpa Pinto. — Attente à Séchéké. — Maladie et mort d'Éléazar. — Retour à Léchoma.

C'est donc vers le Zambèze que Coillard dirigera sa recherche d'un nouveau champ de mission.

Avant de partir, je réunis tous mes gens devant M. Hepburn; je parlai sérieusement à Aaron, à André et aux femmes, exhortant les deux premiers à s'occuper de l'école et de l'évangélisation. Puis, après une bonne réunion de prière avec eux et nos amis Hepburn, nous nous dîmes adieu, non sans émotion. Le règlement de mes affaires nous retint jusqu'à la nuit. Je n'en pouvais plus de fatigue. Mais la lune était pleine et nous pûmes voyager jusqu'à 10 heures. Cela nous calma considérablement. Notre première étape se fit dans un morne silence. Chacun était plein de ses propres pensées.

19 juin 1878. — Nous sommes prêts pour la longue étape sans eau qui est devant nous. Il nous faudra voyager de nuit, et il n'y a pas de lune. Nous sommes partis une semaine trop tard de Mangouato, mais ce n'est pas notre faute. Oh ! comme je demande à Dieu qu'il bénisse et fasse prospérer notre voyage !

Le voyage se fait « à travers le plus triste des déserts ». Dès le début, par la faute d'un guide qui prétendait connaître le chemin, la caravane fait fausse route et chemine trois jours sans eau. L'eau est une constante préoccupation, et souvent elle manque ou elle est nauséabonde. Le guide ne connaît décidément pas le pays. Les seuls êtres humains rencontrés sont des Masaroas, misérables créatures qui vivent de racines, de baies sauvages et de chasse. Ils suivent l'expédition et la harcèlent de leur mendicité ; ils s'offrent à Coillard comme guides et le trompent.

22 juin. — L'autre jour, après avoir attelé de bonne heure, je m'aperçus que j'avais perdu ma Bible. Je fouillai tout le wagon, mais en vain. La pensée d'avoir perdu cette Bible que m'avait donnée Frédéric Monod, avant mon départ de France, et qui, depuis lors, avait été le compagnon de ma vie journalière et de tous mes voyages, aurait pu me faire verser des larmes. Je croyais que Dieu m'aimait trop pour me soumettre à une telle épreuve. Je n'avais pas d'autre Bible avec moi. Dans ma détresse je criai à Dieu. Et, bien que d'abord je me sentisse très agité, je pus pourtant remettre l'affaire à celui qui s'appelle mon Père et je retrouvai ma paix. Nous avions voyagé toute la nuit. Je renvoyai Maroumo. « Va, lui dis-je, retourne sur nos pas, jusqu'à l'endroit où nous avons fait halte hier soir, cherche soigneusement, et si tu me rapportes ma Bible, je te récompenserai d'un couteau tout neuf. Et la preuve, ajoutai-je, que tu auras été à l'endroit que je t'indique, c'est qu'Asser

y a laissé une cuillère de fer que tu rapporteras. » Il partit accompagné de mes prières. L'après-midi il nous rejoignit. « Qu'on arrête les bœufs, qu'on les dételle, s'écria-t-il à distance, que je parle ! » Nous nous arrêtâmes donc. D'un air mystérieux, il déplia son vêtement et en sortit, en triomphe et avec un sérieux comique qui évidemment visait à l'effet, un couteau à sardines, puis un sachet contenant des boîtes d'allumettes qu'avait accroché un buisson épineux, puis la cuillère et enfin, avec une joie qu'il ne pouvait pas contenir, ma Bible, ma chère, ma précieuse Bible! Je n'ai pas eu d'émotion plus vive de tout ce voyage. Je la pressai sur mes lèvres et je bénis ce bon Père qui m'avait exaucé avec tant d'amour. Elle était un peu endommagée; mais, quand je pense au bétail qui nous suit, aux wagons, à la rosée de la nuit, à l'ardeur du soleil, c'est un miracle qu'elle soit si bien conservée. Cette Bible perdue et retrouvée dans le désert m'a rappelé ce billet de banque que je perdis et retrouvai, il y a vingt ans, dans la Cité de Londres, la veille même de mon départ. L'exaucement de la prière est, en toutes circonstances, un miracle, bien que nous ne sachions pas toujours le reconnaître. Cet incident, que je n'oublierai jamais, me fit un bien immense.

Linokaneng, 26 juin 1878. — Quel affreux désert! Quelle solitude! On n'y entend pas un oiseau, on n'y voit pas l'ombre d'un animal. C'est un silence qui vous saisit. Et pourtant, là aussi, on peut cueillir une petite fleur bleue sur une tige desséchée. Christina m'en apporta une hier, que nous admirâmes ensemble. Pour qui Dieu a-t-il fait croître et fleurir cette humble plante dans ce désert? Pour les anges sans doute, mais pour nous aussi, pour nous transmettre un message de tendresse, de fidélité et d'amour. Hélas, nous en avons besoin! Nous avons cueilli peu de fleurs et encore moins de fruits dans ce voyage, à un certain point de vue,

et nous nous sentons bien tristes. Toutes nos espérances, notre entrain, notre courage d'autrefois, tout semble s'être desséché comme un champignon sous l'ardeur du soleil.

Nous allons au Zambèze ; mais notre horizon baigne toujours dans les ténèbres de l'inconnu. Et si nous ne réussissons pas, après tant de dépenses, de fatigues, de sacrifices?... Ou bien si nous réussissons, qu'une porte s'ouvre, ne nous a-t-on pas déjà condamnés à l'avance ? Nous avons peu de sujets d'être encouragés et de nous réjouir ; la vie toujours publique que nous menons nous est devenue insupportable. A Dieu ne plaise que nous faiblissions ! Le Seigneur n'a pas promis de nous délivrer de toute anxiété, mais il nous invite à nous décharger de tous nos soucis sur lui ; alors il prendra soin de nous, et la paix, cette paix que nous connaissons si peu, gardera nos esprits et nos cœurs en Jésus-Christ.

28 juin 1878. — Nous entrons dans le pays qu'on appelle Makharikari, un pays dénudé, imprégné de sel. De loin, à voir ces grandes places couvertes de sel et de silice, on jurerait des rivières et des lacs.

Dimanche 30 juin. — Raconter les bontés de l'Éternel c'est avoir la bouche pleine de ses louanges ! Tous les matins, il les renouvelle et tous les soirs nous chantons sa fidélité. La vie de l'enfant de Dieu est un chant de louanges continuelles. Entouré de chants de triomphe et de délivrance, il va à travers le monde, publiant les louanges de celui qui l'a appelé des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

Hier, en nous réveillant, nous suppliâmes ensemble le Seigneur d'envoyer son ange devant nous et de mettre sur notre chemin les gens qui pourraient nous aider. La bise soufflait piquante et transperçante ; je n'ai que rarement senti quelque chose de pareil dans ce pays. Nous partîmes

et traversâmes une partie du lit desséché d'un lac éphémère où pêchaient des troupes de flamants, et nous pénétrâmes de nouveau dans des collines boisées. Dans le lit d'un ruisseau, nous découvrîmes un réservoir d'eau filtrée à travers le sable. Dételleronsnous ou ne dételleronsnous pas? Nous étions indécis, moi surtout, car nous n'avions pas marché deux heures et nous avions la journée devant nous.

L'endroit où nous étions était des plus tristes : pas un arbre, pas un arbrisseau pour s'y abriter. J'allais, à contrecœur, faire dételer la voiture, quand un homme, habillé, le fusil sur l'épaule, sortit d'un bois voisin et vint à nous. C'était un Bamangouato; il nous avait vus et connus à Mangouato. Il nous dit que nous n'étions pas encore arrivés à Koualiba, la fontaine et le réservoir qu'on nous avait recommandés, qu'il nous y conduirait et nous chercherait un guide pour nous montrer les eaux plus loin. Il prit un paquet de viande d'élan à demi-séchée et un sachet de petits oignons et nous les présenta. Je ne puis dire le plaisir que cela nous fit, car nous n'avions plus de viande et tout à coup nous avions abondance. Puis, montant à cheval, il nous devança, nous montra où nous devions dételer, amena un Masaroa qu'il nous donna comme guide, resta quelque temps à causer amicalement et, après avoir pris un peu de nourriture avec nous, il nous dit adieu avec amabilité. Nous ne pouvions qu'être vivement frappés de la manière dont le Seigneur avait exaucé notre prière du matin. Il avait placé cet homme sur notre chemin, comme un de ses anges, pour nous guider et nous secourir. Si le Masaroa suit les instructions de son maître, ce sera pour nous une vraie délivrance.

On aurait peine à le croire, mais un des plus grands luxes que nous ayons pu nous accorder depuis que nous avons quitté Mangouato, c'est celui d'un bain ; Christina, ce matin,

en pleurait d'émotion. L'affreuse poussière qui, depuis lors, nous poursuit et nous enveloppe comme d'un nuage, fait que l'on voudrait se jeter dans une baignoire à chaque étape. Mais où prendre l'eau pour un bain quand on en a à peine assez pour boire ? Nos épreuves ne sont pas toujours des circonstances dont les proportions attirent le regard d'autrui, c'est dans les tout petits détails de la vie qu'il faut les chercher. Ce sont les épines du chemin, les ronces dont les égratignures ne sont pas dignes de la sympathie



Lessouto. — Botha-Bothé

du voisin, mais qui parfois sont assez profondes pour faire sortir le sang et assez vives pour troubler le sommeil. Qu'il est difficile, dans ces détails, de mener une vie de renoncement, de résignation, de patience, de douceur !

4 juillet 1878. — Nous voici donc dans une steppe immense que l'horizon seul borne de tous côtés. Pas l'ombre d'un arbre; à peine, dans le lointain, quelques chétifs arbrisseaux dont la présence ajoute à cette immensité et à cette effrayante solitude. D'eau et d'animaux, point, aucun oiseau qui chante ou qui vole. C'est le désert dans toute son horreur. Que nous sommes petits, rampant avec nos wagons dans cette immensité comme des escargots avec leur coquille. Nous sommes seuls au monde ! Notre voix, le

claquement des fouets troublent seuls un affreux silence, sans écho. On dirait que nos chiens même ont peur de s'entendre aboyer. Que nous sommes loin, loin, loin !

Je l'avoue, cette partie de notre voyage n'est pas des plus gaies. Les soucis, les tracas, les ennuis de tous genres ne nous manquent pas. Vague après vague vient se briser contre notre entrain et notre courage qui ne sont guère, hélas, que des dunes ! Je me demande qui, de notre caravane, croit encore à notre expédition. Tous les matins, je me réveille avec cette pensée : « Eh quoi ! si nous n'avons pas de succès ! Comme tout le monde criera haro sur le pauvre baudet : « Ne l'avions-nous pas prévu ? Ne l'avions-nous pas prophétisé ?... Et puis les dépenses !... » O mon Dieu ! Toi qui sondes les cœurs et les reins et qui connais ma défiance de moi-même et tous mes tremblements, fais prospérer mon voyage pour l'amour de ton nom ! « Non point à nous, non point à nous, mais à ton nom donne gloire. »

Le personnel de l'expédition, en effet, se plaint : « Tu nous tues, disent-ils, en nous faisant voyager ainsi. »

Pauvres gens ! ils ne comprennent pas que nous avons hâte d'accomplir ce voyage avant la saison des pluies. Si eux, des hommes, se plaignent, que dira ma pauvre Christina ? Elle, elle est tout à fait malade, en grande partie à cause de son sommeil, brisé, nuit après nuit, mais elle ne se plaint pas. Personne n'est plus fatigué qu'elle de la vie errante et *homeless* et personne ne soupire plus après le repos. Hélas ! le repos, est-ce un mirage pour nous ? Non. Mais ailleurs qu'ici, où nous n'avons point de cité permanente, il reste un repos pour le peuple de Dieu !

5 juillet. — Des Masaroas nous apprirent que nos guides de l'autre jour nous ont fait quitter le bon chemin. Un individu nous conduisit à travers champs et nous fit prendre

un sentier où jadis un wagon a passé! C'est donc ainsi que Dieu, jour après jour, quand nous sommes dans la difficulté, met ses anges sur notre chemin pour nous aider.

Métsi-Bouthloukou, lundi 8 juillet. — Eaux amères! Mara! car tel est le nom de l'endroit où nous sommes arrivés samedi, au milieu du jour. Bœufs et gens étaient épuisés et avaient évidemment le cœur noir et bien noir. L'immensité de la plaine était toujours là, devant nous, derrière nous, à nos côtés, un océan d'herbe blanchie au soleil, et qui bornait seul l'horizon. On semblait ne pas avancer et, malgré tous nos efforts, nous étions toujours au même point, toujours sur la même surface convexe, toujours ensevelis dans une herbe haute et épaisse que le vent faisait ondoyer dans nos figures. Les bœufs altérés traînaient péniblement et lourdement les voitures, et les conducteurs découragés, marchant tête baissée à leur côté, les cinglaient de coups, sans mot dire. Enfin, quelque chose ressemblant à des arbres ou à des buissons apparut à l'horizon; nous tâchâmes de remonter le courage de nos gens, nous redoublâmes le pas, espérant que ces arbres pouvaient ombrager quelque mare. Hélas ces arbres fuyaient devant nous! De guerre lasse, nous allions dételer près du premier buisson, quand nous vîmes à l'horizon Asser accourant, nous faisant signe. Il nous avait devancés et avait trouvé de l'eau.

Les eaux amères! Mara! Oui, et c'est littéralement vrai, et c'est sans doute ce qui explique pourquoi elles sont abandonnées des hommes et des bêtes. Mais Dieu, notre bon Dieu, nous les a rendues douces sous tous les rapports. Nous y sommes arrivés fatigués et tristes, mais nous y avons passé quelques-uns des plus doux moments que nous ayons eus depuis que nous avons quitté Mangouato. Le Seigneur, dans son amour, nous prépare, à ces relais, confort et rafraîchissement pour nos âmes.

Que de pourquoi nous pourrions, si nous l'osions, adresser au Seigneur! Mais ses voies ne sont pas nos voies. Grandes leçons pour nous! A-t-on décidé l'expédition chez les Banyaïs, tout est feu et flammes! On ne prévoit d'autres difficultés que celles de la route. Celles-ci sont peu de chose après tout. On arrive, on sera reçu sans doute à bras ouverts? Sagesse et prévoyance humaines! Le Seigneur pense autrement, la porte sera fermée, le chemin nous sera interdit, ses voies ne sont pas nos voies.

Nos pensées sont continuellement au Lessouto, à Léribé! Mais je n'ose pour ma part m'y abandonner. Pour le moment, c'est le Zambèze, et les Barotsis!

10 juillet 1878. — Plaine, plaine, toujours la plaine, nulle part trace de vie! Partout un sable profond et des massifs d'épines parmi lesquels même nos bœufs refusaient de passer. Ce sont de terribles hameçons que ces épines qui déchirent tout. Quel voyage!

Tsa Foupa, samedi 13 juillet. — Samedi dernier à Mara, aujourd'hui à Élim. Je ne sais pas la signification de ce nom dans la langue barbare des Masaroas, mais, dans celle de la Providence, je puis, je dois l'interpréter Élim. Toutes choses — toutes! — ne concourent-elles pas au bien de ceux qui aiment Dieu? Toutes ses voies ne sont-elles pas des voies d'amour? C'est le chrétien seul qui peut dire : « Il m'a introduit dans la salle du festin et sa livrée que je porte c'est l'amour! » Partout, au poste du devoir, partout avec Jésus, c'est Élim! C'est ainsi que nous essayons de remonter notre courage. Lutter contre un courant, c'est difficile; contre des courants, semble parfois impossible.

Le voyage a été laborieux à l'extrême. Nous avons quitté les steppes pour les forêts, les sables et les fourrés d'épines.

Jeudi, par exemple, nous avons dû cheminer jusqu'à une ou deux heures du matin pour arriver à l'eau. Nous croyions

qu'elle était près; mais une troupe de lions y faisait un tel sabbat que nous jugeâmes prudent de nous arrêter avant d'y arriver; ils vinrent flairer notre bivouac, mais de grands feux les tinrent en respect.

Vers 10 heures, nous avons dételé près d'un étang, sous deux arbres gigantesques, une espèce de cèdres. Nous y resterons jusqu'à lundi ou mardi, car ma pauvre femme, elle aussi, est fatiguée, mais va de l'avant courageusement, sans que personne s'en étonne. Je sais, moi, qu'elle est à bout de forces; mais je suis le seul. Dieu se souviendra du sacrifice quotidien que lui offre sa servante, souvent avec larmes. Il y a des dévouements aux couleurs du dahlia, mais il en est qui ont le parfum et la modestie de la violette. Le public foule celui-ci aux pieds sans s'en apercevoir, pour s'extasier devant celui-là! Mais le Maître discerne l'un et l'autre, c'est une consolation.

17 juillet 1878. — Encore un autre anniversaire! J'ai accompli ma quarante-quatrième année! J'ose à peine jeter un regard en arrière. Quelles révélations de moi-même! M'étais-je jamais connu! L'avant-dernière nuit, je rêvais à ma pauvre mère et, tout en étant réveillé, je croyais encore la voir et l'entendre. Cette espèce de vision ramena tout un passé; considéré par rapport à moi-même, tout n'est qu'humiliation; il n'est rien sur quoi j'arrête mon souvenir avec complaisance. Je voudrais recommencer ma vie avec les circonstances de jadis et avec mon expérience d'aujourd'hui. Par rapport à Dieu, tout n'est que bonté et patience. Oh! quelle bonté! Oh! quelle patience!

Il y a un an nous quittions Goedgedacht. Nous étions heureux, pleins d'espoir et de confiance. Aujourd'hui, semblables à des nautonniers qui ont rassemblé les débris d'un naufrage, nous ne savons trop où les vagues nous poussent. Tout le monde paraît n'avoir que peu de confiance

dans l'expédition; il n'y a ni vie, ni entrain parmi nous. On se traîne, on murmure beaucoup, on prie peu. J'ai rarement passé un jour plus triste que celui-ci. Le seul moment béni que j'aie eu, c'est ce matin, quand j'ai laissé les wagons aller en avant et que je suis resté seul dans la forêt à prier. Je me croyais retrempé et fortifié! Hélas! n'est-ce pas dans ces moments-là que Satan redouble de fureur? Aussi le jour s'éteint-il dans les nuages.

La seule chose que nous admirions dans ces vastes et mornes solitudes, ce sont les nuances si variées du feuillage d'automne. J'ai fait à Christina un bouquet de ce feuillage. Je ne pourrais trouver d'emblème de ma vie et de moi-même plus frappant d'exactitude. Pauvre feuille d'automne, jaunie, décolorée, flétrie et à demi desséchée, où vas-tu?

Déka, 19 juillet. — Un jalon, enfin! Un autre encore, Pandamatenga, et nous serons au Zambèze! Quel beau jour!

Pandamatenga, 20 juillet. — Pandamatenga est un charmant endroit. Mais je n'étais pas en harmonie avec la nature et, au milieu de ces merveilleuses beautés qui généralement remuent si profondément mon âme, je me sentais comme un exilé, ou comme un prisonnier qui ne les admire qu'à travers les barreaux de sa tour. Oh! la liberté, la liberté! Quand, Seigneur, me délivreras-tu de ce corps de mort?... « Quand les pensées s'agitent en foule au-dedans de moi, tes consolations réjouissent mon âme. » (Ps. XCIV, 19.)

Là Coillard apprend de « tristes nouvelles ».

Les Barotsis sont en guerre, leur chef (Ngouana-Ouina) a disparu, on a arrêté mes messagers, ou plutôt ceux de Khama à Séchéké, coup de foudre qui fait voler en éclats le peu d'espoir dont j'essayais encore d'entourer les restes de notre malheureuse expédition. Ai-je véritablement tenté

la Providence, comme on me l'insinue, en frayant mon chemin jusqu'ici coûte que coûte, me jetant tête baissée dans un labyrinthe de difficultés, quitte à crier ensuite à Dieu pour qu'il m'en délivre? Mais non, mon Dieu connaît le vœu et la prière de mon cœur. Je ne veux pas croire à ces mauvaises nouvelles, et encore moins céder au courant qui sape, en mugissant, le peu de courage qui me reste. Seigneur, soutiens-moi!

26 juillet 1878. — Des rumeurs confuses, de la nature la plus inquiétante, continuent à nous arriver des Barotsis. Que la volonté de Dieu soit faite et non la nôtre!

Le soir du même jour, à 10 heures, Coillard arrivait à Léchoma.

Après avoir béni Dieu ensemble, nous cherchâmes sommeil et repos; mais nous étions trop fatigués pour dormir.

C'est là qu'était l'établissement de M. Westbeech, une grande tente et quelques huttes. Le messager de Khama, apprenant l'arrivée de Coillard, vint le joindre à Léchoma, lui apprit la déposition et la mort du roi des Barotsis, Ngouana-Ouina, et l'avènement d'un autre roi, Robosi (actuellement Léwanika), auquel avait été envoyé un messager ; mais il fallait attendre son retour quinze jours au moins.

Léchoma, dimanche soir, 28 juillet. — La journée a été bien remplie: service avec nos gens, puis service anglais. Je voulais parler sur l'enfant prodigue, mais je fus entraîné par ce beau passage : « Il y a de la joie dans le ciel, etc. » On était très attentif. L'après-midi nous allâmes visiter les natifs et les inviter à un service spécial. Ils vinrent, il y en avait quarante à cinquante; tous furent très attentifs. Asser, Éléazar et moi-même nous leur parlâmes de Jésus et de son

amour, et puis je leur fis répéter, jusqu'à ce qu'ils le sachent à peu près, ce premier vers d'un cantique sessouto :

« Ke rata Yesu, hoba o nthatilé[1]. »

Le nom de Jésus chanté et loué au Zambèze! Des Masoubias, des Batokas, des Barotsis, des Makololos, des Bamangouatos, des Bassoutos, des Français, des Écossais, tous d'une voix chantant près du Zambèze :

« Ke rata Yesu hoba o nthatilé. »

Ce service remua profondément mon âme! Le Seigneur ne nous ouvrira-t-il pas une porte chez les Barotsis?

Jeudi 1er août. — Le Zambèze! Rêvé-je ou est-ce une réalité? Mais non, l'illusion n'est pas possible. Nous l'avons contemplé de nos yeux, tout le jour, ce beau fleuve dont la course majestueuse semble se jouer parmi les îlots boisés qui le parsèment, se divisant pour les entourer mollement, puis se reformant, pour nous permettre d'embrasser d'un coup d'œil la puissance de son volume et la grandeur de cette nappe d'eau qui a plus de 1 000 mètres de large. Je m'étais fait une assez juste idée du Zambèze, mais la beauté des sites et des points de vue qui se déroulent à chaque pas à nos yeux, dépasse tout ce que l'imagination pourrait concevoir.

La plus grande beauté pour moi, la plus grande merveille, c'est de retrouver ici, sur les rives du Zambèze, le Lessouto et les Banyaïs. Ces Masoubias, ces Batokas, parlent un dialecte du sékhalaka, c'est leur langue maternelle; mais tous comprennent et parlent parfaitement le sessouto, non pas du tout comme une langue étrangère, mais bien

1. J'aime Jésus car il m'a aimé.

comme leur propre langue. Je savais que le sessouto se comprenait plus ou moins dans ces parages, mais je croyais que c'était surtout chez les Barotsis. Que toutes ces tribus riveraines du Zambèze aient adopté le sessouto, c'est ce qui ne cesse de m'étonner.

Coillard, pour passer le temps jusqu'au retour de la réponse du roi des Barotsis, organise une petite caravane, formée d'hommes de diverses peuplades de cette région, et il se rend aux chutes Victoria (1er-14 août). Chaque soir, après le repas, il réunit ses gens pour leur enseigner un cantique.

Dimanche 4 août 1878. — Le seul point noir et inquiétant à l'horizon est toujours l'issue, le succès de notre entreprise. Mille fois le jour, je demande au Seigneur ce qu'il veut faire de nous, et s'il ne lui plaira pas d'ouvrir la porte des Barotsis à l'Évangile. Mais je n'entends pas de réponse. Je suis toujours flottant entre la crainte et l'espoir, mais lesté par une inébranlable conviction que nous sommes dans le chemin du devoir, et une ferme confiance dans le Maître. Il y a tant de raisons pour faire échouer notre entreprise, mais il y en a tant aussi pour qu'elle réussisse. Le Seigneur peut ouvrir la porte que Satan s'efforce de barrer. J'ai cette confiance.

N'est-ce pas une chose étonnante que nous soyons venus frapper à une autre porte des Banyaïs, après que la première s'est fermée sur nos talons ? En effet, les Banyaïs, les Barotsis et toutes les tribus qui sont soumises à ceux-ci, appartiennent à la grande famille des Makhalakas parlant des idiomes de la même langue, avec cette remarquable différence que les Barotsis parlent et comprennent le sessouto. N'est-ce pas frappant ? Et quelle merveilleuse direction du Seigneur si, après nous avoir enlevés du milieu de

petites tribus morcelées et ennemies les unes des autres et que nous ne comprenions pas, il nous avait conduits vers une nation qui nous comprend et d'où notre influence pourrait s'étendre, qui sait jusqu'où? Jusqu'à présent, nous connaissons quatre principaux chefs sous lesquels se trouvent les différentes tribus des Makhalakas : Lobengoula, Mozila, Khama et Robosi. Chez les deux premiers la porte est fermée; Khama a des missionnaires, il ne reste que Robosi. Le Seigneur permettra-t-il que cette porte aussi soit fermée à son Évangile? O mon Dieu, souviens-toi de tes promesses et de toutes nos prières!

10 août. — Je comprends maintenant les souffrances qu'a dû endurer Livingstone, en particulier, comme tous les voyageurs en général, si tous ces porteurs ressemblent aux nôtres, gens de mauvaise volonté s'il en fut, et qui possèdent l'art infernal de vous provoquer pour l'amour seul de la provocation.

Samedi 17 août. — Hier, sont arrivés deux hommes de Séchéké et de Mparira[1]. Ils étaient désireux de voir le *morouti* (missionnaire) qu'on attendait chez les Barotsis. Des arrangements, disent-ils, ont été pris pour qu'à mon retour des chutes, le chef de Mparira me fasse conduire à Séchéké. C'est Morantsiane, le chef principal de Séchéké, qui a donné ces ordres et envoyé ce message. Oh! comme mon cœur a bondi en entendant cela! Je n'ai jamais demandé à aller à Séchéké, et voilà qu'avant même de savoir quelle réponse va venir de la capitale à mon sujet, on m'offre de me conduire à Séchéké. N'est-ce pas comme si le Seigneur ouvrait la porte et inclinait les cœurs de ces gens à nous recevoir? Oui, mais voici un autre nuage qui obscurcit

1. Ile sablonneuse et aride, au confluent du Chobé et du Zambèze; trois chefs barotsis, subordonnés les uns aux autres, y étaient établis, gardant l'entrée du pays. (COILLARD, *Sur le Haut-Zambèze*, p. 47.)

l'horizon et une légion de doutes qui assaillent notre pauvre, pauvre petite foi. Il y a des bruits de guerre chez les Barotsis.

Je passai presque toute la nuit à méditer sur ce que je devrais faire et, après beaucoup de prières, nous fûmes d'avis que je devais, sans perdre de temps, me rendre à Mparira, où je pourrai me mettre au courant des affaires et d'où il me serait facile de me rendre à Séchéké, si je trouvais que les circonstances me le permissent.

19 août 1878. — « Tous les boucliers de la terre sont à l'Éternel! » (Ps. XLVII.) Voilà une bonne parole dans un temps où Satan a lâché les chiens de la guerre pour arrêter les progrès du royaume de Jésus-Christ et nous fermer l'entrée du pays des Barotsis. Hier nous étions tristes, bien tristes des nouvelles ou plutôt des rumeurs qui ne cessent de nous arriver. Je ne me désistais pas des plans que j'avais faits. Mais cette parole du Seigneur, perçant tous les bruits de guerre, trouva le chemin de nos cœurs et me fit un grand bien. S'il le veut, il peut mettre fin à toutes ces guerres; un « assez » de sa part suffit. J'ai confiance en lui. S'il me conduit, lors même que je ne vais que là où je puis poser un seul pied et que j'ignore encore où je dois poser le second, il me suffit.

Coillard, accompagné de quelques-uns de ses gens, partit, ce même jour, de Léchoma, laissant sa femme, sa nièce et plusieurs de ses gens au campement; il traversa le Zambèze et fut reçu par Mokoumba, chef de l'île de Mparira.

C'est le Lessouto, le Lessouto au Zambèze! Mon cœur déborde de reconnaissance et de joie. Le Seigneur ne fera-t-il pas prospérer mon voyage? Un pas à la fois! telle est ma devise maintenant.

Mparira, 21 août. — Je me sentais fort abattu hier et ce matin. Je voudrais pousser les affaires et je ne le puis pas. Je suis retenu ici. Nous essayons d'évangéliser.

Mparira, jeudi 22 août. — Ceux qui se confient à l'Éternel ne seront jamais confus! Il les conduit pas à pas. J'ai vu d'abord clairement le chemin s'ouvrir devant moi jusqu'à Mparira. Je ne voyais pas plus loin. Aujourd'hui il s'ouvre jusqu'à Séchéké, pas plus loin. Mais, à mesure que le soleil brillera sur mon sentier, le brouillard et les ténèbres se dissiperont. Sois béni, mon Dieu, tu as exaucé ma prière! J'ai peu dormi la nuit dernière. J'ai écrit et lu longtemps, j'étais préoccupé, mais dans un esprit de prière et de ferveur. Je me sens comme porté par la prière, les prières des saints sans doute, et la présence de mon Sauveur. Jamais sa présence ne m'a été plus douce; Satan est toujours là, rôdant comme un lion rugissant ou sifflant comme un serpent qui se cache. Oh! non point à nous, non point à nous, mais à ton nom, Seigneur, donne gloire.

Morantsiane, chef de Séchéké, désirait voir le missionnaire; le départ fut fixé au samedi 24 août.

Sur le bord du Zambèze, dimanche 25 août. — En route pour Séchéké et, qui sait? peut-être pour le pays des Barotsis. Le Seigneur est tout bon comme il est tout-puissant. Pas à pas, comme jour après jour, c'est l'exercice de la foi. Mais qu'il fait bon sentir qu'on dépend de Dieu et qu'on peut se reposer sur lui. Que bienheureux est celui qui se confie en lui! Mon cœur est tout plein et déborde, et je voudrais le soulager en l'épanchant.

Il faut être bref, car mon encre, qui était desséchée, s'est renversée jusqu'à la dernière goutte et j'ai dû avoir recours

à de la *Worcester sauce* que j'ai versée dans l'encrier et cela même n'ira pas loin[1].

Séchéké, mardi 27 août 1878. — Dieu soit loué! Ébénézer. Jusqu'ici le Seigneur nous a secourus. Lui seul sait avec quel tremblement et quelle défiance de moi-même je suis arrivé. «De force en force» (Ps. LXXXIV). Ah! oui, de force en force, parce que c'est de faiblesse en faiblesse. Ma grâce te suffit! a dit l'Éternel. Rien de plus, mais rien de moins que sa grâce. Il m'est impossible de dire ce qui nous attend. Je regarde aux feuilles et aux brins d'herbe que le vent agite, mais je ne puis pas encore deviner de quel côté il souffle. Mes regards sont toujours tournés vers Celui qui tient les cœurs dans sa main et les incline comme des courants d'eau, et je lui demande mille fois le jour : « Mon Père, ne ferastu pas prospérer mon voyage? »

A son arrivée à Séchéké, Coillard fait la connaissance de Morantsiane.

Comme Mokoumba, Morantsiane et tous les noms des chefs sont des titres héréditaires. Moi aussi, qui viens ici après Livingstone, on me fait l'héritier de son titre. Je ne puis dire l'étrange impression que cela me fit de me voir — ou entendre — affublé ainsi à l'improviste d'une dignité à laquelle je n'ai aucun droit. Hélas! chausser un pauvre pygmée des bottes d'un géant comme Livingstone! Je m'y perds et cela m'humilie. Je profitai de l'occasion pour leur expliquer tout cela et leur dire franchement que je n'avais aucun droit à être appelé *ngaké* (médecin) puisque je ne l'étais pas. On m'attribua des motifs de fausse modestie et je

1. Jusqu'au retour à Léchoma, l'encre a manqué, et le journal est écrit avec cette sauce, qui devient de plus en plus pâle.

restai tout le jour *ngaké!* Oh! si le vêtement de cet Élie, et non pas le titre seulement, était tombé sur moi!

Séchéké, jeudi 29 août. — Eh bien! voici de nouveaux obstacles. Le Seigneur éprouve la foi de ses enfants. Mais le succès nous est assuré, en dépit de la rage de Satan.

Le message de Khama au roi des Barotsis avait été si dénaturé en route qu'il n'y était pas même fait mention de l'expédition de Coillard :

Après six semaines d'attente, tout était donc à refaire. Il fallut accepter de bonne grâce les excuses et les protestations de bienveillance de mes hôtes. Ils dépêchèrent immédiatement un messager dont le retour est attendu à la fin du mois de septembre.

Séchéké, 30 août. — C'est ce matin que sont partis les messagers envoyés par les chefs chez le roi des Barotsis. Hier soir, on me montrait la nouvelle lune et on m'assurait qu'ils seraient de retour avant qu'elle ne « soit morte ». Quelle consolation! Quant à moi, on me laisse parfaitement libre ou de rester ici à attendre leur retour et de faire venir ma famille ou de retourner à Léchoma.

Je suis dans une grande angoisse d'esprit. Ce qui m'afflige surtout c'est notre désappointement. Nous n'avons jamais douté que nous puissions repartir avant la saison des pluies, soit avant novembre. Et voilà tous nos plans à peu près renversés. On m'assure que, si le chef me reçoit bien, c'est une impossibilité qu'après l'avoir visité, je le quitte immédiatement. Il n'y faut plus songer. Que faire? Retourner? Renoncer à ouvrir ce nouveau champ? Ou bien, une fois de plus, mettre sur l'autel nos plans les plus chers et nos personnes et tout? Sans doute que plus d'un chrétien qui a été à l'école du renoncement s'étonnerait de mon langage.

Pour moi, je suis prêt à tout, mais le Seigneur sait l'histoire du cœur de chacun de ses enfants. Il sait bien ce que souffre ma femme et ce qu'elle va encore souffrir.

Séchéké, dimanche 1er septembre 1878. — J'ai l'esprit dans un étau. Je ne sais que faire. Retourner ou non à Léchoma. Le pour et le contre sont également forts et, pour moi, la volonté de Dieu est encore dans les ténèbres. Rien de plus difficile que de connaître la volonté de Dieu. Mille pensées m'obsèdent et je suis dans une grande détresse. Sûrement la lumière se fera sur mon sentier. Il me guidera de son œil.

Après le premier service, il y eut de grandes libations de bière au village et la majorité des hommes y étaient ivres. Nous ne pûmes pas avoir de service l'après-midi. Je pris mes hommes avec moi et nous allâmes au bord de l'eau où nous lûmes ensemble Romains VI, VII et VIII, et nous priâmes. Cela me fit du bien. Le fleuve, poli comme un miroir, reflétait les derniers rayons du soleil; des canots y glissaient tout doucement et s'y miraient avec complaisance; c'était la paix et la sérénité au dehors. Au dedans, dans ma pauvre âme, tout était bien sombre et bien triste. J'étais en proie aux luttes les plus angoissantes. Morantsiane et les petits chefs avaient reçu de mauvaise grâce ma décision de retourner à Léchoma; mais, tout considéré, c'est le meilleur plan et je m'y arrête.

Mardi soir, 3 septembre. — Encore ici à Séchéké, mais à la veille de partir.

Les chefs ont fait des difficultés, ont atermoyé.

Ce que j'ai souffert dans mon esprit en pensant à Léchoma ne peut pas se dire. Et voilà, si l'attente a été pénible, que sera-ce du désappointement de ma femme quand elle

apprendra que le chemin des Barotsis n'est pas encore ouvert? Elle qui me croyait sans doute bien loin maintenant et près d'arriver au Borotsi! Ah! le Seigneur seul sait les épreuves de ma pauvre foi. Je ne suis pas un Gédéon, cependant je suis placé en présence d'impossibilités tout aussi grandes.

Coillard quitta, en effet, Séchéké le 4 septembre ; au retour, il arriva malade à Léchoma, et pendant quelques jours sa vie fut en danger.

13 septembre. — Me voici de nouveau sur pied, faible, bien faible, mais en pleine convalescence, reprenant mes plans et le cours de mes pensées d'il y a huit jours. « Mon âme, bénis l'Éternel! » (Ps. CIII.)

Le même jour, Khosana, un des membres de l'expédition, mourait, et on l'enterrait le samedi 14 septembre, au matin.

Nous sentions tous que ce tombeau aurait pu être creusé pour moi et que chacun de nous avait le pied sur le bord de son propre tombeau. A qui le tour? A quand? O mon Dieu! épargne-nous selon tes grandes compassions!

Coillard entre en négociations avec les chefs pour transporter toute l'expédition à Séchéké, mais que de lenteurs! Finalement, les chefs ne veulent rien faire avant que la réponse du roi soit arrivée.

Mercredi 18 septembre. — Jusqu'à la fin de la semaine prochaine je ne perdrai pas patience. Je serais bien désolé si, par leurs délais inconcevables, les Barotsis nous mettaient dans l'alternative de me laisser surprendre par la saison des pluies ou de retourner sans avoir rien fait. Ma confiance

est dans le Seigneur. C'est son œuvre à lui. C'est étrange ce à quoi est suspendu le succès ou l'insuccès de notre entreprise. Des poules, à qui l'on administre, sous mon nom, une dose de poison, vomissent-elles? C'est bon signe, je suis un homme recommandable. Meurent-elles? Hélas! je ne suis qu'un *moloï*, un sorcier, digne de la plus affreuse mort. Les poules et le poison jouent un grand rôle dans la vie des Barotsis. Il n'est pas de gens plus superstitieux ni plus adonnés qu'eux à l'empoisonnement. C'est à tel point que les blancs, nos voisins, jurent qu'ils ne voudraient pour rien au monde vivre parmi eux et font tout ce qu'ils peuvent pour nous dissuader d'aller à Séchéké.

Vendredi 20 septembre. — La mort de Khosana nous est toujours comme un cauchemar dont nous ne pouvons nous délivrer. Nos gens sont mornes et tristes.

Mme Coillard est malade. Coillard lui-même est très faible. L'étoffe, qui sert de monnaie dans le pays, manque.

Samedi 21 septembre 1878. — Nous voilà dans une vraie difficulté. C'est une autre épreuve de notre foi. Sûrement le manque d'une pièce d'étoffe n'entravera pas notre expédition.

Dans notre solitude nous croyons plus que jamais à la communion des saints. Jamais nous ne nous agenouillons sans porter, dans nos prières, les noms de nos frères et de nos amis devant le Trône de la grâce. Nous vivons avec eux. Nous parlions d'eux hier soir encore, voyageant du Lessouto à Natal, de Natal vers l'intérieur, de là, dans la Colonie jusqu'à King-Williamstown et au Cap, puis, à travers les mers, en Angleterre et en France, avec une rapidité qui nous faisait rêver.

Le Seigneur nous accordera-t-il la joie de retourner

ensemble au Lessouto et de visiter ensemble l'Europe? Que de fois nous nous demandons cela. Comme nous voudrions, une fois au moins, pénétrer les secrets de la Providence! Mais voilà, pas à pas. C'est l'école de la foi.

Je ne puis m'empêcher d'espérer et de croire que le Seigneur sanctifiera notre deuil pour le bien de toute l'expédition, pour nous faire porter abondamment des fruits de paix et de justice. Pour ma part, je crois vivre plus près du Seigneur et plus en vue de l'éternité. Et je crois remarquer aussi un changement autour de nous. Il est facile de mourir. La mort n'est redoutable qu'à distance; quand on la voit de près, elle n'est plus ce roi des épouvantements qu'on la supposait être, mais une messagère amie qui vient appeler l'enfant de Dieu et l'introduire en la présence glorieuse de son Sauveur. C'est ce que nous nous disons constamment l'un à l'autre. Il semble que ce soit pour nous une matière d'expérience et, en effet, il en est ainsi. En m'amenant si souvent au bord du tombeau, le Seigneur a voulu nous familiariser avec la mort et nous montrer que, là aussi, sa grâce nous suffit.

Léchoma, samedi 28 septembre. — Toujours point de nouvelles de Séchéké. S'il faut que la patience ait une efficacité parfaite, c'est une œuvre singulièrement difficile, un miracle de la grâce de Dieu. Nous avons l'esprit surchargé d'anxiété en voyant le temps passer, jour après jour, et la saison des pluies approcher à grands pas. Nous dormons peu. Nous prions ensemble et cherchons, par la foi, à nous cramponner au Maître. Il sait que nous sommes ici dans cette prison et ce n'est pas la première fois que l'Évangile est entré dans un pays à travers une prison. L'épreuve est dure à la chair, mais je suis sûr que, quand elle sera passée, nous aurons fait, de la bonté de Dieu, de sa présence, de

sa communion et de ses bénédictions, des expériences que nous n'aurions pu faire ailleurs.

« Le Seigneur nous a baptisés dans les eaux profondes de l'affliction, écrit Coillard au major Malan (29 septembre 1878). Je crois encore que le Seigneur a sanctifié cette épreuve pour nos propres âmes, qu'il veut en faire une bénédiction pour le Lessouto, et s'en servir pour la défense de sa cause dans cette partie de l'Afrique. « Ce tombeau, disait un des évangélistes, est une prise de possession du champ des Barotsis et sera un appel au renfort. »

« Ici, à Léchoma, nous sommes comme dans une prison, incapables de bouger et condamnés à attendre. Excepté la tente d'un marchand, il n'y a aucune trace de créature humaine et les forêts qui couvrent des collines de sable sont infestées de lions et de panthères. En dépit d'une forte palissade qui entoure notre camp, les lions ont tué et emporté tous nos chiens; le dernier a été tué, il y a quelques nuits, dans l'intérieur même de notre enceinte fortifiée, devant la porte de notre tente.

« Nous ne pouvons pas assez admirer les tendres soins et la bonté pleine d'amour de notre Père. Tout récemment encore, nous ignorions la présence de bêtes féroces dans ces parages. Les hommes dormaient dehors sous un abri ouvert; pendant longtemps, la palissade n'était pas terminée, car j'étais absent et divers devoirs nous avaient absorbés; durant une semaine entière, Mme Coillard resta seule avec ma nièce et un noir, et elle se croyait en parfaite sécurité dans cette redoutable solitude. Le Seigneur s'est souvenu de sa promesse : « Aucun mal n'approchera de ta tente » (Ps. xci, 10). »

Lundi 30 septembre. — L'épreuve est d'autant plus

grande que les *traders* d'ici nous débitent à satiété, sur le compte de ces Barotsis, les histoires les plus incroyables. A en croire l'un d'eux, les Barotsis sont l'essence même du mensonge, de la duplicité, ils sont d'enragés superstitieux, ne respirent que sang et carnage; ce sont des empoisonneurs de profession, des empoisonneurs passionnés, et on me prédit que, si je vais chez eux, je suis sûr d'en faire moi-même l'expérience. C'est charmant d'avoir la perspective d'aller si loin pour boire la ciguë! C'est cependant une chose certaine que Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. Les Barotsis sont de ces pécheurs, portons-leur donc cette bonne nouvelle. Quant à notre sécurité parmi eux, je n'ai pas la moindre crainte. Je laisserai avec confiance Christina à Séchéké. Notre point de vue n'est pas celui des *traders*.

Vendredi 4 octobre 1878. — Les jours s'écoulent lentement, lourdement et péniblement. Attente, incertitude et avec tout cela des tristesses. C'est une bien triste prison que ces bois! On pourrait s'éprendre même d'une araignée, comme Silvio Pellico, en faire une amie et un passe-temps, si on n'avait pas des devoirs et des responsabilités qui vous écrasent.

Hier, la forêt était en flammes. Le bruit, les feux, c'était quelque chose de terrifiant. Nous nous y prîmes à temps pour protéger notre campement, et l'incendie, poussé par un vent furieux, passa tout à côté de nous et balaya le vallon voisin. Je pensais à Malachie IV, I.

Lundi 7 octobre. — Léchoma, encore et toujours Léchoma, et déjà le 7 octobre. Et nous ne sommes pas plus avancés que le jour de notre arrivée, peut-être moins. L'épreuve est dure pour la chair, et mystérieuse! Si seulement j'étais tout seul, il me serait plus facile de prendre mon mal en patience. La chaleur devient de plus en plus

suffocante. La forêt est comme une fournaise, le wagon même est intenable de jour et, de nuit, c'est un four où l'on étouffe.

17 octobre 1878. — Ce temps d'incertitude, qui devrait être sanctifié par la patience et la prière, est une dispensation mystérieuse du Seigneur. Il fait toutes choses bien. L'ennui et la maladie visitent notre campement en habitués; Christina, elle, languit.

Je me suis adonné à versifier les psaumes en sessouto et j'en suis au trente-septième. Ne pouvant pas prêcher aux églises du Lessouto, ce m'est une satisfaction de chanter pour elles.

Jeudi 16 octobre. — Il faut communiquer à Éléazar[1] la décision à laquelle nous sommes arrivés. Lorsque la lune, qui en est déjà à son dernier quartier, « mourra », il faut qu'il revienne. Alors je ferai mon possible pour aller faire mes adieux aux chefs de Séchéké. C'est dire donc que notre pauvre expédition sera venue jusqu'ici pour trouver un nouveau naufrage. Mon cœur se serre en écrivant une telle pensée! Avant de la regarder en face et de me soumettre, de violents combats ont déchiré mon cœur. Ne mettons-nous pas des limites aux ordres du Tout-Puissant? Si j'étais tout seul, je n'hésiterais pas à attendre, dût la saison des pluies m'arrêter. Mais je ne puis pas prendre sur moi d'exposer de chères et précieuses vies, sans y être contraint par la Providence. Ce serait criminel, aux yeux de bien des personnes, d'imposer à d'autres des sacrifices qui peuvent entraîner celui de leurs vies. Donc, après le 1er novembre, plus d'espoir si jusque-là nous ne recevons, du roi des Barotsis, aucun appel favorable. Notre campement devient de plus en plus silencieux et triste. Tous les

1. Éléazar Marathane était parti pour Séchéké le 20 septembre.

soirs, au coucher du soleil, on ferme l'entrée de la palissade à cause des bêtes féroces, nous sommes encellulés et plus moyen de sortir. Christina est toujours malade.

Léchoma, samedi soir, 19 octobre. — Des nouvelles enfin! Mais quelles nouvelles! Le roi des Barotsis ne veut pas me permettre d'aller dans son pays, parce que c'est un pays malsain! J'attends les explications qu'on me donnera. C'est certainement un coup de foudre. Mais il ne nous a pas tués. Le Seigneur sait ce qu'il fait, lui. Pour moi, je ne crois pas que notre expédition doive être sans fruits. Le Seigneur tire le bien du mal. Si notre expédition a manqué, elle a manqué par la base, mais nous, nous étions dans le chemin du devoir. Je suis heureux d'être venu au Zambèze. Si j'avais rebroussé chemin à Mangouato, je ne me le fusse jamais pardonné. C'est déjà quelque chose d'être venu ici pour constater que la porte est fermée, pour servir d'affiche, « Quoi qu'il en soit, mon âme se repose en Dieu. »

Coillard, laissant sa femme à Léchoma, partit pour Séchéké (25 octobre). En route, au bord du fleuve, il rencontra le major Serpa Pinto [1], le célèbre explorateur portugais, qu'il tira d'une assez mauvaise affaire avec les indigènes et pour lequel il se prit d'amitié.

« M. Pinto est aimable, écrit Coillard à sa femme le 22 octobre ; il veut rester ici pour déterminer la position et

---

1. Serpa Pinto, né en 1846, entreprit, en 1877, un voyage dans le Sud de l'Afrique. Parti de Benguéla le 12 novembre 1877, il explora les bassins du Couando et du Zambèze, suivit ce dernier fleuve jusqu'aux chutes Victoria et de là, descendant vers le sud, il atteignit Chochong, Prétoria et Durban (1879), ayant ainsi traversé le continent africain de l'ouest à l'est. Ce fut au cours de ce voyage qu'il rencontra M. et Mme Coillard, comme il le raconte dans son ouvrage : *Comment j'ai traversé l'Afrique, de l'Atlantique à l'océan Indien, à travers des régions inconnues,* Paris, 1881, 2 vol. in-8, t. II, p. 168 et suiv. Le major Serpa Pinto est mort en 1900.

la jonction des rivières. Il pense aller à Léchoma demain ou après-demain. Sois bonne pour lui, comme tu sais l'être. »

Arrivé à Séchéké (26 octobre), Coillard veut s'expliquer avec les chefs ; que signifiait le message du roi ? Il offre de monter en canot vers celui-ci sous sa propre responsabilité :

Toute mon éloquence resta sans résultat. Je leur donnai le temps de réfléchir, mais je considérai ma cause comme perdue. Une longue conversation que j'ai eue avec Morantsiane ne me laisse aucun espoir sur la possibilité d'aller maintenant au Borotsi. Il ne peut pas prendre sur lui d'enfreindre la loi du pays et de me laisser aller seul, surtout après le refus du roi. Il ne le peut pas, car il y va tout simplement de sa vie. Donc inutile d'insister.

Mais maintenant que faire? Encore une fois devant une muraille. Pauvre expédition ! Pauvres églises du Lessouto! Mon cœur saigne à la pensée de tant de sacrifices, et d'un naufrage aussi complet. Je m'interroge nuit et jour. Qu'aurais-je dû faire que je n'aie pas fait? Quelles sont mes bévues? Où gît la faute capitale, la cause de nos échecs répétés et de nos désastres? D'autres, à distance, auront la vue plus perçante. Il n'est pas de faute plus grande que celle de ne pas réussir ! O mon Dieu ! sois miséricordieux, toi !

Tandis que Coillard attendait, du bon vouloir des chefs, des canots pour regagner Léchoma, un chef arriva, le 1er novembre, avec ce message qui lui était adressé par le roi des Barotsis :

Le roi te fait saluer, Ngaké, beaucoup, beaucoup. Il est très heureux de ton arrivée au pays des Barotsis. Mais tu le trouves récemment établi sur le trône, il vit encore dans les champs. Ce n'est que maintenant qu'il va bâtir sa capi-

tale, il n'a pas encore de maison. Il ne peut donc recevoir qui que ce soit à présent. Mais, si tu désires quitter le pays avant la saison des pluies, pars en paix, mais reviens en hiver (en avril à peu près).

Je questionnai et questionnai de nouveau le chef ; tout ce que je pus obtenir de lui nous convainquit que le roi était sérieux et sincère et qu'il n'était nullement question d'une simple visite, mais d'une invitation à fixer notre résidence dans son pays.

Vendredi 1er novembre 1878. — « J'ai attendu patiemment l'Éternel, il s'est tourné vers moi et a ouï mon cri. » (Ps. XL, I.) Aujourd'hui encore j'eus une nouvelle audience avec les chefs et tous m'assurèrent, dans les termes les plus clairs et les plus explicites, que le roi désirait que nous vinssions nous établir chez lui. « Quant à tes enfants, ajouta-t-on, les évangélistes et leurs familles, il est évident que tu dois venir avec eux. » Voilà qui est assez clair, si on peut s'y fier. Dans ce cas, le Seigneur fera encore prospérer notre entreprise.

Des chefs de Séchéké doivent encore monter à la capitale et s'engagent à transmettre des nouvelles à Coillard.

Le 1er novembre, Éléazar tomba gravement malade à Séchéké ; le 2 novembre, Coillard reçoit de mauvaises nouvelles de sa femme ; la famine sévit au camp de Léchoma ; Serpa Pinto est malade à la mort.

Coillard est retenu à Séchéké ; après avoir à grand'peine trouvé des canots, il ne peut trouver des rameurs.

Samedi 2 novembre. — Et moi emprisonné ici. Je me sens triste et brisé. Le Seigneur nous éprouve sévèrement. Trop ? Oh ! je n'ose pas le dire ; mais la chair est faible certainement. Si seulement j'étais près de ma bien-aimée ! Qui

sait? M. Serpa Pinto vit-il encore? Elle-même, dans quel état est-elle? Survivra-t-elle à tant de fatigues?

Séchéké, dimanche 3 novembre 1878. — Je ne vis que de prière; mon âme se pâme d'angoisse auprès du Seigneur, je me cramponne à lui, car lui seul peut nous secourir. La lettre de Christina m'a tout à fait bouleversé. Je suis cloué ici, je vis à Léchoma. Que ne donnerais-je pas pour savoir ce qui s'y passe?

Mardi 5 novembre. — Je pensais qu'Éléazar ne verrait pas le jour, et il est encore avec nous; il a même plus de connaissance qu'hier, mais il ne parle pas. Ce matin, nouvelle crise comme celle d'hier; une fois la crise passée, sa figure creuse prit une expression de ravissement qui me fit éclater en sanglots. Je puis sangloter, car je suis seul. Tout le monde a peur de nous et Asser est endormi.

Éléazar ne semble plus avoir sa connaissance. Son visage rayonne d'une expression de suavité et de bonheur. Oh! que ne suis-je à sa place! Va en paix, Éléazar, mon bien-aimé. Tu nous as aimés, tu nous as servis fidèlement et affectueusement. Pour nous, le vide ne sera jamais comblé. Mais, si le Maître t'appelle, serviteur privilégié, va, oui, va! Que nos prières, nos larmes et l'affection la plus grande ne te retiennent pas. Ne nous attends pas. Notre tour viendra un peu plus tard. Toi, pars et jouis du bonheur des saints, tandis que tu nous laisses sur le champ de bataille!

Et pourtant j'ai prié, j'ai crié, j'ai pleuré. J'ouvre ma Bible et je n'y trouve que des promesses : « Invoque-moi au jour de ta détresse, je t'en délivrerai et tu me glorifieras! » Esprit du Dieu trois fois saint, explique-moi le mystère de la Providence. Seigneur! vas-tu me rendre mon Éléazar? Je le crois. Mais non, ce n'est pas le mien, c'est le tien. Que ta volonté soit faite, Seigneur!

Soir. — Éléazar est entré dans son repos vers 8 heures

du soir. Le Seigneur a été sourd à mes cris et n'a pas regardé mes larmes. Mais qui lui disputera ce qui est sien? Il fait bien toutes choses, même lorsqu'il afflige ses enfants. Il l'avait donné, il l'a ôté, que son saint nom soit béni! Mon cher Éléazar! Je compte parmi les bénédictions reçues, le privilège d'avoir pu passer avec lui ses derniers jours et lui prodiguer mes soins. Comme il était sensible à tous mes égards! Oh! quel vide! Quelle épreuve! Seigneur console ma bien-aimée et soutiens-la.

Séchéké, mercredi 6 novembre. — Enterrement d'Éléazar! Non, je ne les oublierai jamais ces derniers moments. J'eus hier matin un rayon d'espoir. Avaler était devenu pour lui presque une impossibilité et, chaque fois que j'essayais de lui faire prendre une goutte de quoi que ce soit, c'était appeler une crise, surtout lorsque je le mettais sur son séant, appuyé sur ma poitrine. Je lui dis que s'il avait de l'affection pour moi il ferait l'effort d'avaler un dernier remède. Avec quel courage il se soumit, pauvre ami! Mais il était trop tard ; la mort mit bientôt son empreinte sur son visage et je compris que le Seigneur exigeait le plus coûteux sacrifice qu'il ait daigné demander de nous, dans ce voyage. J'eus une terrible lutte, et, pendant qu'Asser chantonnait des cantiques, je me retirai à l'écart pour déposer aux pieds du Seigneur ce qu'il me demandait.

Dès lors, je me sentis plus calme et plus fort. Mon malade tomba dans une torpeur toujours plus grande. Je priai avec lui et, une fois encore, il dit amen à ma prière. Il ne parla plus ; seulement, jusqu'à peu d'instants avant sa mort, quand je l'appelais il répondait encore *ntaté* (mon père), mais rien de plus. C'est le dernier mot que prononça sur la terre celui que je serais heureux d'appeler *ntaté* dans le ciel. « *Ntaté,* » et il retombait dans sa léthargie. Bientôt même il ne répondit plus à ma voix, il nous regardait,

puis fermait les yeux, et ses lèvres en mouvement nous disaient qu'il n'était plus des nôtres ; il conversait sans doute avec Jésus lui-même et ses anges. Quel spectacle pour lui! spectacle voilé à nos yeux. Nous ne voyions que souffrances, deuil, tristesse; lui voyait la gloire où il allait être reçu en triomphe.

Au coucher du soleil, je vis qu'il n'irait pas loin; il ne sentait plus même la plume dont je me servais pour humecter ses lèvres. Maintenant tout combat était fini. Il était parfaitement immobile; pas une plainte, pas un soupir, pas l'ombre d'un râle, mais une respiration courte, saccadée, de plus en plus irrégulière.

Tout le monde nous avait quittés; nous avions, en vain, essayé d'acheter un peu de graisse pour éclairer cette hutte mortuaire; on voulait tirer avantage de nos circonstances d'une manière trop flagrante; force nous fut de nous contenter du peu que nous avions. Nous passâmes donc deux heures environ dans un profond silence, attendant, à chaque instant, de recueillir le dernier soupir de notre frère. Cette figure, que l'approche de la mort avait rendue méconnaissable, à peine éclairée par la lueur incertaine de notre veilleuse, avait quelque chose de très solennel. Elle ressortait en relief des épaisses ténèbres de cette misérable hutte et de ce sombre corridor où se passait le dernier acte de la vie de notre frère.

Nous ne nous sentions pas disposés à parler. La respiration devenait à chaque instant plus courte, plus saccadée. Bientôt elle cessa tout à fait, puis reprit, cessa de nouveau, reparut enfin, et cessa pour toujours, laissant cette dépouille mortelle illuminée de je ne sais quelle beauté d'expression. Son dernier soupir n'avait été que la dernière exhalation d'une âme qui est en paix, de l'âme d'un voyageur épuisé qui arrive enfin à la maison paternelle. Ses yeux mêmes

n'étaient qu'entr'ouverts. Je lui fermai les paupières et nous accompagnâmes de nos prières l'entrée de notre ami dans la gloire.

Nous avions devant nous la mort, mais la mort vaincue. Cette dépouille mortelle n'était plus qu'un tombeau, que l'âme, prenant son vol vers son Dieu, laissait vide, oui, mais aussi tout illuminé d'espérance et de vie, comme celui de Jésus.

Nous veillâmes longtemps auprès de notre frère. J'essayai de manger, je ne le pus; j'avais froid, je ne me sentais pas bien. Asser me fit du feu dans la cour et une tasse de thé, et j'essayai, pour l'amour de lui, de soutenir aussi bien que possible la conversation. Naturellement nous ne pouvions parler que d'Éléazar et de l'œuvre chez les Barotsis. Puisse cette affliction être bénie et sanctifiée pour l'âme d'Asser comme pour la mienne!

J'allai me coucher vers le matin; mais, dès l'aurore, il fallut être sur pied. Ce n'est pas sans difficulté que je parvins à arranger les détails de ce premier enterrement chrétien. Morantsiane voulait absolument qu'il se fît de pleine nuit et à l'insu de tout le monde, puis qu'on creusât la fosse bien loin dans les bois. Je m'y refusai et tout alla à ma satisfaction, beaucoup mieux que je n'avais osé l'espérer. J'allai d'abord, avec Asser et les gens de Morantsiane, chercher l'endroit de la sépulture. Je choisis un arbre sur le bord de la forêt, à cinq minutes du village, et laissai Asser surveiller le creusement de la fosse. Pendant ce temps les chefs, à mon invitation, vinrent, l'un après l'autre, dans la cour et je leur parlai longuement de notre évangéliste défunt, de la manière dont nous envisagions la mort, etc... La fosse une fois finie, grâce à une poignée de jeunes gens que nous donna le chef, je fis placer, sur un brancard grossièrement fait, le corps que je couvris de mon drap. Puis j'allai

appeler les chefs; ils me suivirent à contre-cœur, mais enfin ils me suivirent, un peu à distance, jusqu'à notre « cimetière ». Je leur expliquai ce que nous faisions, et leur parlai de la mort et de la résurrection. Nous nous fîmes un devoir de chanter; une prière termina ce service funèbre pour lequel le Seigneur me donna de la force et de l'empire sur mes sentiments. Je crois qu'il fit impression. Tant que cela a duré, on était très attentif. Une des femmes du chef demanda si on n'allait pas pleurer ce défunt. Et qui l'aurait pleuré? Mes auditeurs, en allant à ces humbles funérailles et en en revenant, causaient, riaient, plaisantaient, peut-être, en partie, pour cacher leur frayeur superstitieuse, mais aussi parce qu'ils ne pèchent pas par un excès de sentimentalité.

Le temps était en parfaite harmonie avec nos sentiments et les nuages qui s'étaient amoncelés sur nos têtes furent les seuls qui mêlassent leurs larmes aux nôtres.

Coillard réussit à partir le soir même :

Je fis une dernière visite à cette hutte où j'avais fait de si dures expériences. Je ne la quittai pas sans émotion. Morantsiane, les autres chefs et nombre de gens m'accompagnèrent aux canots. On causait, on riait beaucoup autour de moi. Je crus que mon cœur allait éclater quand je me vis seul en canot avec Asser.

Il fallut camper sur un îlot.

La nuit se passa sans pluie et je dormis profondément. Le lendemain le temps était beau. Je reçus la réponse de Christina à mon premier message. Elle aussi est « dans les grandes eaux »; vagues de difficultés sur vagues de difficultés vien-

nent fondre sur elle. Hélas! elle ne pouvait croire qu'Éléazar fût sérieusement malade. Elle lui envoyait salutations et provisions spéciales! Je ne pouvais contenir mon émotion. Comment lui annoncer la nouvelle? Pour me calmer, j'écrivis en sessouto quelques stances sur Éléazar[1], cela me soulagea. Mes bateliers éprouvèrent terriblement ma patience, je ne pouvais les faire avancer.

Dès qu'il eut abordé, Coillard prit les devants.

Je pressai le pas à travers les solitudes silencieuses. Je n'étais plus qu'à une lieue ou une lieue et demie de Léchoma. Je vis, à travers les buissons, quelque chose de bleu à quelques pas devant moi. C'était ma chère femme avec le major Serpa Pinto; ils venaient à ma rencontre ou plutôt à la rencontre d'Éléazar. J'étais pétrifié d'étonnement: « Avant tout, dit ma femme, où est-il, dis, où est-il? » — « Il est au ciel, chérie, et son tombeau à Séchéké. » — « Est-il donc mort, vraiment? » Je gardai le silence et nous regagnâmes notre camp, parlant peu.

---

1. *Sur le Haut-Zambèze*, p. 56 et suiv.



LÉRIBÉ — LA MAISON DE COILLARD

CHAPITRE XV

RETOUR AU LESSOUTO

1878-1879

Départ de Léchoma. — La poste. — Mort de Bushman. — Retour à Mangouato. — Séparation d'avec Serpa Pinto. — Ses lettres. — Que faire ? — En route pour Valdézia. — La maladie et le deuil à Valdézia. — Chez la reine Mochaché. — Séparation d'avec les évangélistes. — Les wagons-ambulances. — Retour au Lessouto. — A Léribé. — Conférence de Morija. — Synode de Thaba-Bossiou. — Départ pour l'Europe.

L'expédition quitta Léchoma le 13 novembre, augmentée du major Serpa Pinto.

La dernière chose que nous fîmes à Léchoma, ce fut de graver l'épitaphe de Khosana sur le bel arbre qui ombrage son tombeau; le major Serpa Pinto en fut l'artiste. Le mercredi, à 10 heures du soir, après une prière, par une nuit sombre et un temps menaçant, nous quittâmes ce Léchoma où, pendant près de quatre mois, nous avons tant souffert. Nos cœurs étaient gros d'émotion.

16 novembre 1878. — La poste! Comme nos cœurs palpitaient d'émotion à la vue de ce paquet et de ces enveloppes! Quelles nouvelles nous apportaient-elles? Nous l'ouvrîmes en tremblant, ce paquet! Nous les décachetâmes avec émotion, ces enveloppes! Et bientôt nous étions absorbés et étrangers à tout ce qui se passait autour de nous. Pour la politique, c'est la paix. Dieu soit béni! Pour ce qui nous

concerne immédiatement, c'est l'énorme déficit de notre Société, qui ne descend pas au-dessous de 70 000 francs. Enfin, pour ce qui concerne notre expédition, désapprobation générale! Le Comité écrit contre: « Il espère que je n'aurai pas donné suite à mon projet d'aller au Zambèze. » Pour lui, c'est la question des dépenses. La Conférence m'écrit très au long, bien qu'elle sût qu'avant que sa lettre m'arrivât, j'aurai été forcé de prendre une décision quelconque. Voilà donc qu'il m'est arrivé ce que je redoutais le plus : la désapprobation de mes frères. Et ce n'est, sans doute, que le prélude de tous mes troubles. Il s'agit maintenant de me ceindre de courage. Me voilà revenant d'une expédition qu'on désapprouve, avec de fortes dépenses, des résultats peu satisfaisants, et laissant deux tombeaux derrière moi. « Quoi qu'il en soit, je le répète, mon âme se repose en Dieu! »

Tout cela m'attriste mais ne me fait nullement regretter le voyage. J'ai l'intime conviction que j'ai suivi le chemin du devoir et la certitude que ce n'est pas en vain.

Il peut y avoir une question d'amour-propre à abandonner, pour les Barotsis, ces Banyaïs dont on avait tant parlé, dont on avait fait tant de bruit! Mission des Banyaïs! C'était les Banyaïs partout! On s'était engoué des Banyaïs, sans les connaître; comment y substituer les Barotsis? On parle de la distance, et on ne réfléchit pas qu'elle n'est pas plus grande que celle des soi-disant Banyaïs. On parle de la fièvre! Oui, le climat du Borotsi est meurtrier, et presque aussi meurtrier que celui du pays des Banyaïs, où aucun blanc ne peut vivre. Mais le poste du péril est le poste d'honneur. Si Christ est mort pour les Barotsis, refuserons-nous d'aller le leur annoncer, parce qu'il peut y aller de notre vie? Donc, pour nous, le renoncement, l'obéissance ne sont plus que des fleurs de rhétorique dont nous ornons nos

discours? Hélas! hélas! Quel contraste entre notre position et le discours de M. Taylor, du Sénégal, un nègre qu'on vient de consacrer à Paris! Quelle profondeur de sentiments! Quelle noblesse de cœur! Je ne m'étonne pas, qu'après l'avoir entendu, M. Bersier se soit senti inspiré. Mais quels sont les résultats pratiques d'un appel si chaleureux!... On dit : « Que c'est beau! que c'est beau! » et on s'en va, laissant l'œuvre du Seigneur sans ressources!

Le voyage de retour continue, avec les incidents habituels de tout voyage africain : mauvais chemins, manque d'eau, lions, et puis la fatigue, la maladie, le mal du pays qui s'empare des noirs. Coillard lui-même est dans l'angoisse, Serpa Pinto a une rechute. Tout, sur la route, rappelle aux voyageurs ceux qui manquent, Éléazar entre autres.

1er décembre 1878. — Nous n'avons rien appris des Barotsis. J'ai le cœur bien gros et l'esprit écrasé d'inquiétudes. Notre expédition va-t-elle donc s'évanouir et s'évaporer comme une bulle de savon? Une chose certaine : je suis déjà devenu une cible contre laquelle tout le monde trouvera de bon ton de décocher ses traits. Cela, après tout, est peu de chose; mais la plus douloureuse de toutes mes épreuves c'est qu'on m'attribue des motifs de vaine gloire ou d'amour-propre qui me sont odieux. Le Seigneur, lui, connaît l'histoire des cœurs et celle du mien. Je puis m'être trompé, mais j'ai été au Zambèze dans la conviction que je suivais le chemin du devoir. Cette conviction m'a puissamment soutenu quand Khosana est mort, et que, moi-même, j'ai dû clore les paupières de mon cher Éléazar. Mais que d'orages depuis! Et penser à ce qui m'attend encore! Certainement nous n'étions pas mûrs pour une telle entreprise, elle était au-dessus des forces de notre pauvre Société et de nos églises du Lessouto. On ne voulait que de la poésie, beaucoup d'aven-

tures, un brillant dénouement, un coup de théâtre enfin, et, comme tout n'est que prose, prose, aboutissant à une fin des plus prosaïques, on s'offusque et on se décourage, et on vous désapprouve de fort mauvaise humeur! Je me demande souvent avec étonnement et tristesse pourquoi le Seigneur n'a pas accepté le sacrifice que je lui avais fait de ma vie, et m'a laissé, pour prendre à lui Khosana et Éléazar! J'étais tout prêt et je serais parti joyeux.

Tsa Foupa, 8 décembre 1878. — Il ne s'agit guère maintenant que de planter des jalons sur la route, la route du retour! Notre expédition est comme un vaisseau en pleine mer, battu des vents et des tempêtes et ayant perdu sa boussole. Où va-t-elle? Quelle est désormais sa destination? La tristesse, sombre comme un cauchemar, cruelle comme un vampire, s'est abattue sur nous et ne nous quitte plus ni jour ni nuit.

Nous pouvons, ensemble et dans la société des étrangers, faire des efforts pour ne pas mettre dans nos rapports une teinte de mélancolie; mais quand nous sommes seuls, oh! comme alors la tristesse revient au pas de course! De fait, elle ne nous quitte jamais. Chaque jour, à mon réveil, la première pensée qui vient m'oppresser c'est celle de la mort d'Éléazar, de notre échec et de la désapprobation de mes frères et du Comité. Je m'éveille tous les matins avec un soupir et, sur l'esprit, un poids qui m'accable. Nos gens, eux, en ont évidemment pris leur parti. Ils ne sont plus possédés que d'une seule idée, celle d'arriver à Mangouato auprès de leurs familles; ils ont la nostalgie. Du reste, en route, ils ne sont pas mélancoliques. Je voudrais avoir un peu de leur nature cuirassée; je dis un peu. L'Afrique n'est pas le pays du sentiment. Malheur aux âmes trop sensibles!

Nous sommes arrivés ici vendredi soir, comme il y a cinq

mois, et décidâmes d'y passer le dimanche encore une fois. A l'ombre de ces deux arbres gigantesques, près de deux étangs dont l'un ne tarit jamais, nous avions passé, en allant, un samedi et un dimanche riches en doux souvenirs. Éléazar était avec nous alors, aux petits soins comme toujours. Nous parlions avec lui du Zambèze, de Livingstone, je lui montrais les gravures que contient son dernier ouvrage. Nous parlions de Séchéké, des Barotsis... Ah ! si nous avions pu lire dans l'avenir !

Et maintenant, si nous pouvions lire dans l'avenir, que découvririons-nous ? « Il fait bien toutes choses », sans aucun doute. Nous verrons encore que notre expédition n'est pas un naufrage complet. Le Seigneur se glorifiera, quoique notre amour-propre ait à souffrir. Il faut qu'il croisse et que je diminue. J'aurai donc à le bénir même de nos échecs apparents, j'en suis sûr.

Noël. — Quelle agitation en Europe ! Quelles solennelles assemblées ! Quelles douces réunions de famille ! Et nous, tout seuls dans ce désert, qu'allons-nous faire ? Nous arrêter pour rêver dans le désert à des réunions de famille délicieuses ? Non, non, notre solitude en deviendrait trop solitaire et affreuse ! En route donc, au point du jour, chassant de nos esprits toute association d'idées avec ce jour-là, et nous égayant de notre mieux en plongeant nos regards dans l'avenir, rebâtissant nos châteaux en Espagne, cent et cent fois démolis !

Ce même jour André, un des évangélistes laissés à Chochong, arriva à la rencontre de l'expédition avec des bœufs ; il apportait la nouvelle de la mort de Bushman.

Ce fut un coup de foudre. Je ne pus retenir une larme. Donc, des quatre hommes de Léribé que j'avais pris avec moi, trois sont morts !

Dimanche 29 décembre. — Nous passâmes un dimanche assez calme. Nous aurions pu dormir tout le jour, tant nous étions fatigués. Comme la fatigue dessèche l'âme !

Le mardi 31 décembre 1878, l'expédition arrivait à Mangouato (Chochong). Ce retour fut émouvant :

Nous montâmes à pied à la station où nous fûmes reçus par les femmes en pleurs. Nous nous y attendions. Le souvenir d'Éléazar, de Khosana et de Bushman va nous poursuivre longtemps et bien loin. Khama s'empressa de venir nous souhaiter la bienvenue.

Ainsi donc se termina, pour nous, cette année si riche en expériences de tous genres.

M. et M[me] Coillard s'installèrent dans la maison de M. Mackenzie dont ils avaient fait la connaissance à Motito ; malheureusement cette maison était infestée de parasites.

Le 13 janvier 1879, le major Serpa Pinto se séparait avec émotion de M. et M[me] Coillard, pour prendre la route de Prétoria.

Son amabilité, ses connaissances vastes qui donnent à sa conversation tant de charme et de piquant, son habitude de la haute société, en faisaient un compagnon des plus agréables. Son départ laisse un vide. C'est un privilège pour Christina comme pour moi, tout autant que pour notre Société, d'avoir pu offrir à cet illustre voyageur l'hospitalité de notre vie nomade. Je ne crois pas trop dire en affirmant que, par notre moyen, Dieu lui a sauvé la vie ; dans tous les cas, sa rencontre avec nous l'a tiré du plus grand embarras. Sur le terrain religieux, hélas! nous ne nous rencontrions pas. Élevé dans l'Église catholique romaine et initié de bonne heure à la corruption du clergé de son pays, il en a conçu, pour les prêtres, un profond mépris et il s'est habitué

à considérer la religion comme une innocente comédie. Il semblait avoir pour nous, nos croyances et nos rites, un grand respect; avec nous, il lisait la Bible avec attention, recueillement et intelligence. Qui sait quelle graine de la bonne semence l'Esprit du Seigneur aura fait tomber et pousser dans son cœur? Quelle belle et vaste intelligence que la sienne! Ce serait une étoile de première grandeur si



Léribé — Lékhotla de Jonathan, fils de Molapo

elle possédait le foyer d'un christianisme personnel et vivant! Mes pensées, mon affection, mes ardentes prières te suivront longtemps, noble ami, que je voudrais appeler mon frère.

De son côté, Serpa Pinto, deux jours après son départ, écrit à Coillard qui lui renvoyait un fusil oublié : « Comme je me souviens à présent de notre route depuis le Zambèze et comme je regrette que les circonstances m'aient forcé à couper la continuation de si agréables journées. Les soins de Mme Coillard se font encore sentir dans mon wagon et, à chaque instant, je trouve la preuve de ses soins bienveillants ; mais cela ne remplace pas

les personnes et je ne cesse de me trouver bien seul. Encore une fois, je vous remercie tous de tant de bontés et je vous assure de ma part une gratitude éternelle. »

Et il ajoute pour Mme Coillard : « Je profite du porteur de mon fusil oublié pour vous écrire deux mots de suprême reconnaissance. Je suis en route bien seul et bien triste. Ce n'est pas quand on a vécu avec des personnes comme vous pendant trois mois, qu'on peut se séparer sans regrets. Vos soins m'accompagnent encore et se font bien sentir autour de moi ; mais cela ne fait qu'augmenter ma tristesse, me donnant sans cesse le souvenir des personnes qui m'ont tant obligé. »

Plus tard, le 6 février 1879, il écrit encore à Mme Coillard : « J'ai l'honneur de vous écrire de Saul's Poort où je ne devrais jamais être venu et où je suis arrivé avec un cheval blanc et un wagon bleu, quand j'étais parti de Chochong avec un cheval rouge et un wagon vert. Ça veut dire quelque chose. C'est que toutes sortes d'aventures m'étaient réservées dans ce petit voyage. »

Et, le même jour, il envoie à Coillard des nouvelles et des recommandations : « Les affaires de la guerre [1] vont mal pour les Anglais. Prenez garde, M. Coillard ; on suppose que très prochainement un soulèvement des natifs se fera du côté du Zoutpansberg ; c'est partout la guerre des Cafres contre les blancs. Prenez garde, les missionnaires ne seront pas épargnés et surtout n'allez pas exposer les dames à des dangers qu'elles ne peuvent pas braver. Vous êtes français, c'est-à-dire vous êtes brave de naissance, et j'ai déjà vu que vous méprisez un peu trop les dangers. Eh bien, soyez brave parce que vous êtes homme, français et missionnaire, mais le rôle des dames, c'est tout différent. » Serpa Pinto se montre partisan de l'écrasement absolu de la race noire par la race blanche, ce qui est un des points sur lesquels Coillard et lui ne purent assurément pas s'entendre.

Enfin, au commencement de mars, le major portugais est arrivé à Prétoria, où il a été très fêté : « Pourtant je ne suis pas content, écrit-il encore à Mme Coillard ; d'abord on a écrit des bêtises dans les journaux sur mon compte. Les journalistes sont

1. Il s'agissait de la guerre entre les Anglais et les Zoulous.

partout la même chose. Ils écrivent sans savoir que dire et ils mentent presque toujours. Savez-vous, Madame, je me suis rappelé, souvent déjà, ma vie dans les forêts ? Il y a des serpents, des bêtes féroces, la faim, la soif, la fièvre enfin, mais les mauvais propos de la société ne vous y inquiètent pas et les maladies de l'esprit sont bien pires que celles du corps. Je vais partir, je comptais rester encore dix jours ici, mais il faut que je m'en aille. J'en ai trop de la vie civilisée de cet endroit-ci... Je dis, je répète mille fois par jour que je vous dois la vie, que c'est vous qui m'avez sauvé, que c'est vous qui m'avez fait sortir de l'embarras dans lequel je me trouvais au Zambèze, et ils ont parlé de je ne sais quelles choses et n'ont pas dit la vérité ! Ça m'embête ! »

Mais revenons à Chochong où Coillard a commencé l'année et où il ne sait quel parti prendre.

Chochong, 18 janvier 1879. — Voilà bien des jours passés dans l'angoisse. Que faire maintenant? Rester ici ou aller à Valdézia? Je suis dans d'épaisses ténèbres et dans un abîme de tristesse. Si seulement j'avais un frère de qui je pusse prendre conseil! Je ne suis pas à la hauteur de ma tâche, je le sens, mais qu'y puis-je maintenant?

Mon voyage au Zambèze a été désapprouvé et par mes frères du Lessouto et par le Comité de Paris. Toutes leurs lettres ne me parlent que de retourner aux Spelonken, à Valdézia, et de chercher, dans une tribu, un champ de travail. On passe l'éponge sur ce que nous avons fait et souffert. La dernière poste m'a apporté une lettre de Mabille, il a changé d'avis. Maintenant il est tout plein de la mission des Barotsis et serait même disposé à donner sa démission à la Société de Paris pour pouvoir la commencer.

Coillard écrivit à Mabille et aux missionnaires de la Société de Londres réunis à Kourouman, et décida d'attendre leurs réponses à Mangouato. Ira-t-il fonder une station au nord du Limpopo,

près de Mangouato, donc dans le champ de la mission de Londres, au Transvaal, chez Séléka [1] ? Ira-t-il à Valdézia ?

Si j'étais tout seul, il n'y aurait ni doute ni hésitation. Je porte les Barotsis dans mon cœur.

Sur ces entrefaites, les catéchistes décident d'aller à Valdézia.

Nous partirons donc pour Valdézia; force nous est cependant de laisser passer un peu les pluies. C'est la saison maintenant. J'espère encore qu'avant notre départ de Chochong, je recevrai l'avis de mes frères sur ce que je dois faire. Cette décision d'aller au Transvaal m'a jeté dans une perplexité extrême. Je souffre dans mon âme. Mais le Seigneur, je le sais, n'oubliera pas les Barotsis et, de toutes ces circonstances, il saura tirer sa gloire. Je dois me soumettre; qu'il me donne une humble soumission !

Chochong, samedi 1er février 1879. — Voici une nouvelle semaine écoulée. Que de misères à déplorer et surtout quelle indifférence, quelle apathie ! La fatigue de mon pauvre corps a pénétré jusqu'à mon âme. Nous avons donc fait nos préparatifs de départ, nos voitures sont chargées. Nous sommes, l'un et l'autre, véritablement épuisés. Et nous allons décidément partir lundi ! Mon cœur se fond à cette pensée. Oh ! que de luttes dans ma pauvre âme ! Pour moi, quitter Mangouato c'est renoncer à la mission des Barotsis. Et renoncer à la mission des Barotsis, le puis-je moi ? le pourrai-je jamais ? J'ai renouvelé mes vœux au Seigneur. Une profonde tristesse s'est emparée de moi, des larmes m'eussent soulagé. Mais le Seigneur me soutiendra, sûre-

---

1. Petit chef, sur la frontière du Transvaal et du Béchuanaland, directement à l'est de Chochong.

ment il ne peut pas m'oublier. Il sait que j'ai au cœur l'avancement du règne de mon Sauveur.

Chochong, lundi soir, 3 février 1879. — Quelle journée ! Journée de fatigues et d'émotions. Malgré une violente migraine, nous étions sur pied au point du jour, achevant d'empaqueter, d'emballer et de charger les wagons. J'étais si profondément triste que je ne pus parler ni à Khama ni aux autres chrétiens qui vinrent nous voir. J'attendais la poste avec des pressentiments qui ajoutaient à mon angoisse. Nous avions tout fini et, pour atteler, on n'attendait plus que la poste. Elle arrive enfin.

Mabille écrivait qu'il fallait attendre, à Chochong, une lettre de la Conférence qui allait se réunir bientôt ; on attendit.

Pour moi quel soulagement d'esprit ! Dieu a eu pitié de moi, il a exaucé ma prière, je respire.

Jeudi soir, 6 février. — Quels jours orageux que ceux qui viennent de s'écouler ! N'aurait-on pas dit que le sanctuaire de nos cœurs était ouvert à tous les vents et qu'ils y tourbillonnaient à qui mieux mieux. Jamais je n'ai eu de plus vives angoisses.

Les catéchistes étaient mécontents : dans une lettre, la commission exécutive de la mission du Lessouto émettait le vœu que les évangélistes fussent laissés à Chochong jusqu'à ce qu'on eût fait des plans en Conférence.

Enfin, après bien des émotions et des pourparlers, Coillard écrit dans son journal :

Mercredi 19 février. — Les catéchistes étaient déterminés à retourner au Lessouto; ils ne veulent pas rester ici et, plutôt que de les ramener au Lessouto, nous allons les mener à Valdézia. Nous partirons lundi.

Et c'est en effet ce qui arriva, à la grande douleur de Coillard :

Quitté Mangouato mardi dernier, le 25 février! Oui, quitté enfin, et en route pour Valdézia! J'avais, jusqu'au dernier moment, espéré que quelque chose d'extraordinaire, un miracle surviendrait pour ramener nos gens à la raison et les décider à suivre les directions des missionnaires. Mais non, la dernière lueur d'espoir s'évanouit. Mon émotion fut grande quand je fermai la porte de la maison sur toutes mes espérances et mes rêves de mission chez les Barotsis.

27 et 28 février 1879. — Christina très malade, pas de sommeil. La fatigue est trop grande pour elle décidément. Elle n'est plus la même. Hélas! Est-ce tout ce que nous allons recueillir de notre voyage?

Dimanche 2 mars. — Nous avons eu une rude semaine: d'abord un temps orageux, avec une chaleur suffocante, la difficulté de la route et surtout l'état de ma pauvre malade, trop faible pour se lever, et sentant tous les cahotements de la voiture dans son pauvre corps roulé, ballotté, secoué sans merci.

Quand nous quittions le monde civilisé, que nous cherchions les Banyaïs, que nous allions au-devant de la colère ombrageuse de Lobengoula, que nous traversions le désert nous rendant chez les Barotsis, nous avions l'avenir devant nous et l'espoir dans le cœur. Nous allions de l'avant! Maintenant nous retournons en arrière, hélas! Derrière nous, les ruines de nos espérances jonchent nos traces; devant nous, d'épaisses ténèbres jettent le défi à notre foi déjà si éprouvée.

4-9 mars. — Aucune parole ne peut exprimer notre fatigue.

L'expédition passe chez Séléka, un petit chef tributaire de

Khama; là, les indigènes demandaient un missionnaire; quoiqu'il ne fût pas possible, à ce moment, d'accéder à leur désir, cette demande remua profondément les catéchistes.

Samedi 15 mars. — Quelle semaine! Quel voyage! Depuis deux ans que nous sommes en route, jamais nous n'avons eu d'étapes pareilles!

Entre le Blauberg et le Zoutpansberg, dimanche 23 mars. — Devant nous s'élève le bout de la chaîne du Zoutpansberg dont nous pouvons distinguer les sinuosités. Nous voici donc revenus aux remparts que nous franchissions il y a deux ans avec des pensées bien diverses, mais aussi ceints de courage et de foi. Nous avons fait une sortie, nous rentrons. Avons-nous essuyé une défaite? Non. Les Barotsis seront certainement évangélisés. Dieu nous garde d'être les espions que Moïse avait envoyés en Canaan et qui découragèrent le peuple.

Goedgedacht, mercredi 26 mars. — C'est hier que nous sommes arrivés à notre Péniel d'il y a deux ans. Nous dételâmes pour notre halte du milieu du jour. Nous trouvâmes une admirable salle à manger sur le bord de la route, sous un arbre à l'épais feuillage. Nous venions de prendre notre déjeuner lorsque bientôt apparurent deux wagons. C'était M. Hofmeyer qui venait à notre rencontre. Il ne put contenir son émotion, ni nous la nôtre, et nous ne pûmes parler qu'après avoir, ensemble, épanché nos cœurs devant Dieu. Il n'avait rien su de nos deuils ni de notre retour.

Le samedi 29 mars, l'expédition arrivait à Valdézia pour y trouver M. et Mme Berthoud alités. Mme Creux relevait à peine de maladie; plusieurs enfants étaient malades aussi. Mme Coillard, très souffrante elle-même, s'installa au chevet de Mme Berthoud, qui s'éteignait le 3 avril au soir.

Le surlendemain de son arrivée à Valdézia, Coillard en repar-

tait; il se remit en route avec deux évangélistes pour aller voir s'il n'y aurait pas, dans le voisinage, dans le petit pays de la reine Mochaché, un champ de travail pour eux.

Lundi soir, 7 avril 1879. — Des messagers de Valdézia apportent la nouvelle de la mort de Mme Berthoud. Je fus comme atterré. Je communiquai la nouvelle à nos gens, puis nous nous agenouillâmes ensemble pour prier pour ce pauvre Berthoud et ses petits orphelins. Je m'éloignai pour être seul. Quel appel sérieux du Seigneur !

Christina m'écrit aussi que M. Schwellnuss, un missionnaire allemand qui s'était rendu aux funérailles de Mme Berthoud, dit que j'ai été très imprudent de venir ici chez Mochaché dans ce temps de fièvres. Imprudent ! Les poids de la balance humaine sont multiples, leur unité c'est toujours le moi. Nos lunettes sont de diverses couleurs, jamais nous ne pourrons voir les choses sous le même jour. Qu'il est imprudent, en effet, ce soldat, cette sentinelle de nuit, s'exposant ainsi au froid, à la pluie, à la rosée, à la maladie ! Le Sauveur l'a dit : « Celui qui aime sa vie la perdra. » *In His Majesty's service!* Il garde les âmes de ses bien-aimés. Et quand il n'aura plus besoin de moi, il me mettra de côté, mais ne me rejettera pas. Il me recevra dans la gloire; que craindre donc ?

La reine Mochaché, après avoir fait attendre Coillard deux jours, refusa de le voir et lui intima l'ordre de partir.

Mardi 8 avril. — Ainsi donc une autre porte fermée. Que les voies de Dieu sont mystérieuses ! que ses pensées sont insondables et ses jugements incompréhensibles !

A son retour à Valdézia, Coillard trouvait une lettre d'un inspecteur de la mission allemande de la Société de Berlin, fermant

la porte du Transvaal, et une autre de M. Hepburn l'invitant à aller occuper le poste de Séléka. Il fut décidé qu'Asser et Aaron s'y rendraient immédiatement et qu'Azaël et André les y rejoindraient, après avoir passé quelque temps à Valdézia.

Mme Coillard tomba malade; elle était dévorée par une fièvre ardente. Il fallait partir de Valdézia; le départ eut lieu le mardi 22 avril. La famille Creux et M. Berthoud, encore très faible, partirent avec M. et Mme Coillard, se rendant à Prétoria.

En route pour Prétoria, dans le désert, mercredi 23 avril. — C'est donc hier que nous nous sommes définitivement séparés d'Asser, d'Aaron et de leurs familles. Voici donc la fin de notre expédition. Je ne sais pas ce que le public en pensera; dans les balances de la critique, hélas! qui n'est léger? Mais, pour ma part, je ne trouve que des accents de reconnaissance, de louange. Ce n'est peut-être pas tout ce que j'attendais; non, en effet, je le reconnais.

« Le moment de notre séparation d'avec nos évangélistes fut solennel[1]. Nous avions, pendant deux années, vécu ensemble dans un contact de chaque instant, nous avions partagé les mêmes fatigues, les mêmes épreuves, les mêmes bénédictions, nous avions couru les mêmes dangers, nous avions eu les mêmes délivrances. Nous n'étions qu'une famille. Nous avons appris à nous connaître, pas toujours très avantageusement peut-être, mais nous n'avons jamais cessé de nous aimer. Dire que nous avons pu voyager si longtemps ensemble sans avoir eu de malentendus, c'est, je crois, la plus grande louange que je puisse donner à nos évangélistes et à leurs excellentes compagnes. Et ils la méritent. Dans leur dernière prière avec nous, tout en se rejetant sur le Seigneur, ils demandaient « qu'il nous fût donné, à nous qui les quittions, des yeux qui regardassent

---

1. Lettre du 6 mai 1879, impr. dans *Sur le Haut-Zambèze*, p. 71.

en arrière, et que la fenêtre de notre cabinet secret fût toujours ouverte vers les régions où ils allaient, eux, retourner. » Pourrait-il en être autrement ? Que Celui qui les envoie, à qui toute puissance est donnée dans les cieux et sur la terre, accomplisse pour eux aussi sa promesse : « Et voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. »

23 avril 1879. — Sans doute, Séléka n'est pas un champ de travail, mais c'est un jalon planté, un jalon pour l'intérieur. Les Barotsis seront évangélisés ! Oh ! que Dieu soit loué ! Il ne faut plus qu'une chose maintenant, c'est une lettre de Westbeech avec le message de Robosi; cela viendra, j'en suis sûr. Il me paraît évident que le Seigneur a voulu, ou a permis plutôt, que la porte des Barotsis ne fût qu'entr'ouverte, afin que nous épuisassions toutes les autres alternatives imaginables, que nous allassions frapper à toutes les portes pour les trouver toutes fermées et pour nous convaincre que les Barotsis nous étaient échus. Je ne puis me défaire de cette pensée. Les églises du Lessouto hésiteront-elles ?

Jeudi 24 avril. — Nos wagons sont des ambulances. Ma pauvre Christina, après m'avoir causé beaucoup d'inquiétude, est en pleine convalescence. Quelles nuits nous avons eues ! Je me demandais si le Seigneur allait m'appeler au plus grand sacrifice qu'il puisse me demander et j'étudiais mon cœur et ma conscience... Il me l'a rendue comme Isaac à Abraham. Que son nom soit béni !

Durant la suite du trajet, d'autres tombèrent malades, Mlle Élise Coillard, Mme Creux, des enfants.

« C'est tout ce qu'il y a de plus triste de voyager en wagon, avec des malades [1]. Mais c'est un cours bien instruc-

---

1. *Sur le Haut-Zambèze,* p. 72.

tif et bien édifiant que nous font nos amis Creux sur le dévouement et Berthoud sur la résignation chrétienne! Puissions-nous apprendre et mettre à profit. »

Les voyageurs passèrent par Marabastad, Prétoria où M. et Mme Coillard se séparèrent de M. Berthoud et de M. et Mme Creux. Puis Potchefstroom, Klerksdorp, d'où, le 2 juin, Coillard écrit à M. Casalis. Après avoir justifié son itinéraire, il ajoute :

« Qu'on se le dise et qu'on se le répète bien, c'est le moment d'agir ou jamais. Annoncez-nous bientôt que vous avez biffé de vos rapports cet odieux déficit chronique et qu'au lieu de jeter de l'eau froide sur notre étincelle de zèle, vous nous donnerez une impulsion toute nouvelle résultant d'un vrai réveil pour la Mission! Il y a une phrase dans votre lettre qui m'a intrigué : vous dites « qu'on obtiendra tout des églises de France pourvu qu'on ne leur demande pas trop ». Je ne comprends pas ce français-là. Il est vrai que j'ai quitté la France depuis vingt-deux ans. Quel est donc le principe vital d'une église ? N'est-ce pas de donner et de se donner, comme le Sauveur lui-même l'a fait ? »

Puis Coillard passe à Kimberley, où il s'arrête quelques jours, à Bloemfontein, où un pasteur wesleyen organise une réunion.

La réunion fut nombreuse et on la déclara un succès. C'est un succès, si elle a glorifié le Maître et contribué à étendre son royaume.

Samedi 12 juillet. — A 2 heures, nous étions sur pied. Le soleil levant déroula devant nous la chaîne des Maloutis, dont il dorait de ses feux les plus hautes sommités. Le reste était couvert d'un voile blafard et plus bas d'un voile plus sombre. Que le Lessouto nous paraissait grandiose et beau, après deux années d'absence! Nous cherchions à recon-

naître les montagnes. Derrière nous, nous laissions Thaba-Ntchou. Devant nous voici Kolo ! Plus près encore, c'est la montagne d'Hermon ; plus loin, la masse imposante des Likhoélé. C'était ravissant !

Ce même jour, rencontre avec M. Hermann Dieterlen et passage du Calédon. Dimanche à Hermon ; de là à Liphiring.

15 juillet 1879. — Est-ce une réalité ou simplement une vision de la nuit dernière ! Il était 11 heures du soir, et j'étais plongé dans un profond sommeil. Tout à coup, j'entends crier et frapper rudement à la porte. A demi réveillé, je réponds en sessouto, en anglais, en français, dans toutes les langues enfin que j'ai à mon commandement. « Qui est là ? Que voulez-vous ? » et que sais-je ? — « Je suis Mabille ! » — « Mabille ? » — « Eh oui, Mabille ! » Je fus bientôt habillé, et serrai dans mes bras mon cher, mon fidèle ami ! Mais un tremblement, causé plus par l'émotion que par le froid, me saisit, et pendant longtemps je ne pus articuler que très difficilement des phrases décousues. Ma femme aussi se leva. Nous restâmes ensemble à causer jusqu'à 3 heures, puis nous allâmes nous coucher, non pas pour dormir. A 4 heures, Mabille repartait pour Morija. Quand je me levai de nouveau à 5 heures, je me demandai si la visite de Mabille n'était pas une vision. J'aurais douté de sa réalité, n'eût été le bien et la joie qu'elle m'avait laissés dans le cœur.

Puis Coillard va à Siloé, à Thabana-Morèna. Enfin, le samedi 19, Coillard devait arriver à Morija.

Il neigeait, pleuvait, ventait. Bientôt une cavalcade s'annonça. C'étaient nos amis de Morija — Mabille, Casalis, Dyke

et des Bassoutos — qui venaient nous souhaiter la bienvenue avec des jeunes gens de l'école et des bœufs pour notre voiture. Leurs plans de réception échouèrent à cause du temps, et je ne le regrettai pas, car je n'aime pas les grandes démonstrations. Je n'aurais su quelle figure faire. Cependant, quand nous arrivâmes près de Morija, les drapeaux se mirent en mouvement, et bientôt les écoles venaient à notre rencontre et nous recevaient avec de bruyantes acclamations. Inutile d'essayer de décrire les émotions de cette arrivée.

A la fin de juillet, la commission exécutive de la Conférence et celle du synode des églises du Lessouto se réunirent à Morija.

Je fus triste et désappointé de ne pas y voir arriver Nathanaël. Je fis donc mon rapport et on discuta ce qu'il y avait à faire. Quant à la question d'une mission chez les Barotsis, tous les missionnaires, sauf Mabille, battent froid. On y voit une impossibilité, à cause de la fièvre surtout. J'ai pressé les frères de me laisser retourner au Zambèze; ils ont énergiquement refusé; ils veulent que je revienne en Europe pour m'entendre avec le Comité et pour intéresser les églises, si je puis, à une œuvre qui n'a pas de sympathie ici. De fait, ils rejettent toute la responsabilité sur moi. Il est évident qu'il y a malentendu entre nous et le Comité. Ces messieurs ont l'idée que la mission du Zambèze doit être une mission indigène; ils croient qu'au Lessouto nous avons les fonds et les hommes. C'est une erreur. Et la France, qui ne peut combler son déficit, nous fournira-t-elle les ressources d'hommes et d'argent dont nous avons besoin? J'ai certainement aimé l'esprit dans lequel on a discuté la question, mais je suis triste des conclusions auxquelles on est arrivé.

Après Morija, Coillard visita encore Thaba-Bossiou, Bérée; enfin, le vendredi 8 août, il arrivait à Léribé ; on vint de la station à sa rencontre.

Je restai avec les hommes pour voir le wagon traverser la rivière Hlotsé. Puis j'acceptai la monture de Nathanaël, et nous partîmes. L'herbe ne crut pas sous les pieds de nos chevaux. Nous franchîmes, au grand galop, plaines, vallons et coteaux, et bientôt la station parut à nos yeux. Oh! quelle émotion traversa mon âme! Enfin, après deux ans et quatre mois moins huit jours, nous revenions à notre foyer domestique.

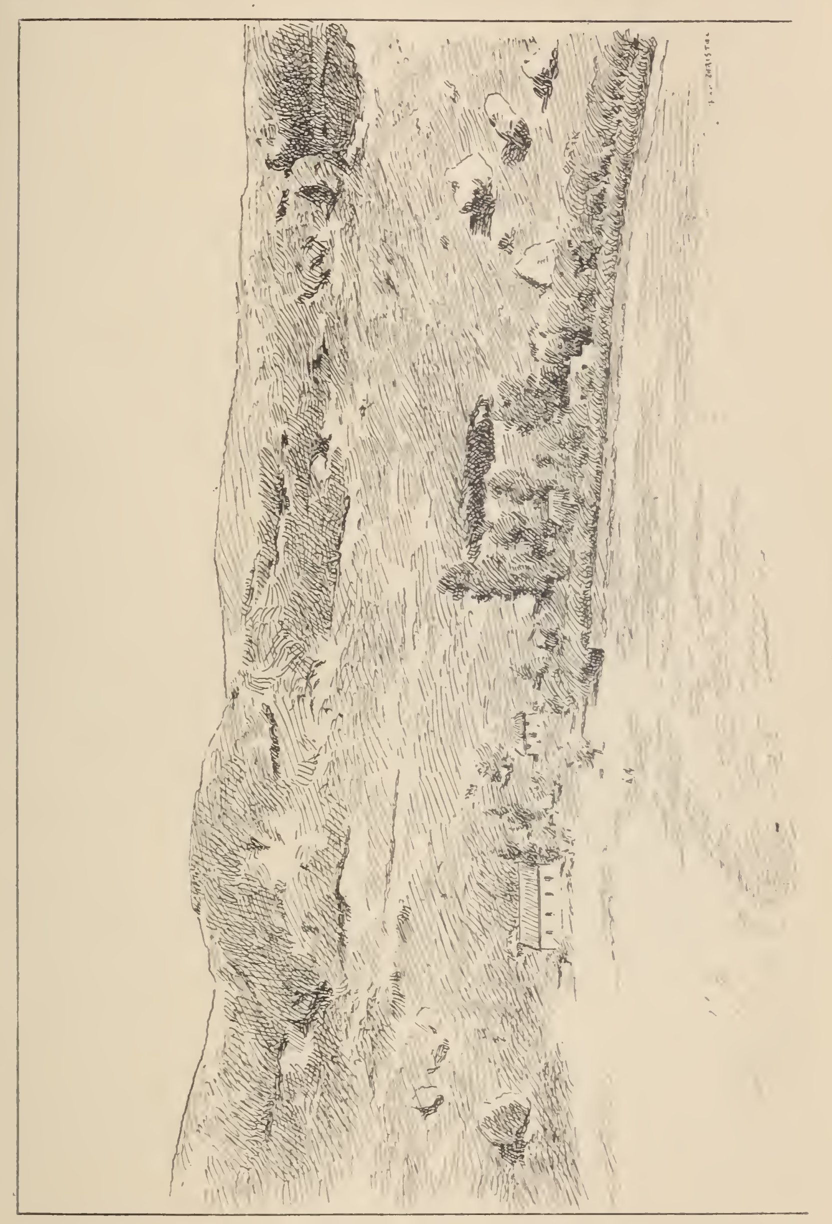
Il a mis dans ma bouche un cantique nouveau, une louange à notre Dieu. (Ps. XL, 4.)

Et, peu après, Mme Coillard écrit à son tour (31 août 1879): « Nous avons reçu un accueil cordial et chaud de tous les amis, blancs ou noirs, du Lessouto ; du haut en bas de l'échelle sociale, tous se sont réjouis de notre retour. Quant à notre chère maison, elle est pour nous plus jolie et attrayante que jamais, spécialement au printemps, lorsque le jardin est tout couvert de pêchers et d'amandiers en fleurs. Chacun admire cette station, l'église, la maison, le jardin. »

La Conférence de Morija, dans une lettre au Comité de Paris[1], faisait ressortir, avec beaucoup de justesse, qu'il existait, entre le projet primitif d'évangéliser les Banyaïs et celui de fonder une œuvre chez les Barotsis, de notables différences. Étant donné la distance qui sépare le pays des Barotsis du Lessouto et les dangers de cette œuvre qui exigerait de grands sacrifices en hommes et en argent, il fallait que cette mission dépendît non plus du synode du Lessouto, mais bien du Comité de Paris qui en aurait la responsabilité et la direction ; en un mot, la mission du Zambèze était une œuvre nouvelle dont la fondation devait être confiée non

1. *J. M. E.*, 1879, p. 445 et suiv.

pas à des évangélistes indigènes seuls, mais à des missionnaires



Léribé — La station

européens, ayant des évangélistes indigènes pour auxiliaires.

La Conférence exprimait le désir que Coillard prît enfin ce congé qui lui avait été accordé depuis plusieurs années, qu'il vînt en Europe pour parler au Comité de cette nouvelle mission, et, au cas où le Comité se déciderait à l'entreprendre, pour éveiller en sa faveur l'intérêt des églises.

Le 26 août 1879, Coillard écrivait au major Malan :

« Nous avons eu à Morija une réunion préliminaire; notre synode doit être tenu à Thaba-Bossiou en octobre. Je pressai mes frères d'entreprendre la mission des Barotsis, de me laisser retourner au Zambèze. Mais ils sentaient qu'à moins que le Comité de Paris ne fût prêt à porter la responsabilité de cette nouvelle mission, nos jeunes églises du Lessouto ne pouvaient en porter seules le poids. La question est en vérité très, très sérieuse, et le moment est venu de calculer la dépense.

« Le pays des Barotsis est isolé, les communications par Mangouato sont rares et difficiles, le climat est meurtrier; c'est pourquoi la mission sera coûteuse et exigera des sacrifices constants en hommes. Ainsi rien d'étonnant que les plus prudents de nos frères, et que nous tous, nous pesions cela sérieusement et nous nous demandions si le Seigneur nous appelle vraiment à entreprendre une œuvre grande et coûteuse.

« Ma propre opinion est qu'il nous appelle à cela, et, s'il en est ainsi, sans aucun doute, la lumière sera répandue sur notre chemin, de telle sorte que nous pourrons clairement discerner la volonté de notre Seigneur et la faire sans hésitation.

« Tous nos plans doivent être discutés au prochain synode, qui fait pour nous le sujet de nos plus sérieuses prières.

« Pour nous personnellement, nous sommes prêts à faire la volonté du Maître et à aller où qu'il veuille nous envoyer.

Mon désir est de retourner chez les Barotsis et de compléter les observations qui nous sont nécessaires pour commencer l'œuvre. »

Coillard écrit encore au Comité, le 28 août :

« Quand je songe à la jeunesse et à l'inexpérience de nos églises du Lessouto, à l'état de notre Société, au peu d'ouvriers qu'elle a à sa disposition, à ce déficit qui nous entrave si sérieusement dans la marche de notre œuvre actuelle, je comprends que mes chers collègues se recueillent et se demandent sérieusement si c'est bien nous, pauvres et faibles comme nous sommes, que le Maître appelle à entreprendre une telle œuvre. Ils n'ont pas pu, ils ne pouvaient pas prendre sur eux de résoudre la question, et c'est à vous, c'est-à-dire à qui de droit, qu'ils l'ont soumise. Ils auraient aimé que je partisse pour l'Europe pour m'entendre avec vous. Quoi que nous fassions, je crois que vous avez maintenant les données suffisantes pour vous éclairer et pour traiter cette importante question en connaissance de cause.

« J'ai adressé aux églises du Lessouto un rapport aussi complet que possible sur le sujet. Je me ferai un devoir de vous en envoyer copie par le prochain courrier. Le synode qui se réunira à Thaba-Bossiou, en octobre, nous permettra de sonder les dispositions des églises. Si j'accentue un peu les difficultés de l'entreprise, c'est que je suis profondément pénétré de sa beauté et de sa grandeur.

« En posant des bases vraies et solides, je voudrais communiquer à nos églises non pas un enthousiasme éphémère pour une entreprise nouvelle, mais la conviction bien sentie qu'il y a là un devoir sacré. Je voudrais que nous ne comptassions pas trop sur les succès, que nous puissions accepter, sans découragement, les désappointements et les

revers. Je voudrais enfin, pour dire toute ma pensée, qu'une fois la main à la charrue nous ne regardassions pas en arrière.

« Le Seigneur honore ceux qui l'honorent. Si nous cherchons humblement, sincèrement, sa gloire dans cette entreprise — pour nous aujourd'hui si formidable — j'ai l'intime conviction que, nous aussi, nous occuperons bientôt un des avant-postes de cette glorieuse armée qui s'avance à la conquête de l'Afrique centrale. Nous attendrons donc votre réponse avec anxiété. »

A plusieurs reprises, Coillard avait affirmé qu'il était prêt à repartir pour le Zambèze, sans revenir en Europe.

« Avais-je besoin de protester[1] que c'était là l'expression d'une consécration solennelle de nous-mêmes au service de notre Maître ? Il sait, lui, tout ce que cela comporte et entraîne ; mais c'est lui que nous servons et c'est à lui que nous désirons, avant tout, obéir. Et quand il signera notre feuille de route, que ce soit pour l'Europe ou pour le Zambèze, il nous donnera aussi les forces de faire sa volonté et la grâce de le glorifier soit par notre mort, soit par notre vie. »

Le 1er novembre 1879, Coillard rend compte au major Malan du synode de Thaba-Bossiou :

« Des devoirs toujours plus nombreux et des obligations de la vie sédentaire il est résulté pour moi une réaction de fatigue ; ma vue est mauvaise et m'entrave pour lire et pour écrire et ma santé générale n'a pas été bonne. Les réunions

1. Lettre à M. Casalis, Léribé, 25 août 1879.

de Thaba-Bossiou ont été excellentes, toutes les discussions ont été pénétrées d'un bon esprit et pour moi-même je peux dire que ce fut vraiment un temps béni.

« Le sujet de la mission du Zambèze a été traité avec beaucoup de franchise et d'élévation d'esprit. Évidemment chacun sentait la solennité du moment et semblait entrevoir les conséquences d'une décision quelle qu'elle fût. Tous unanimement poussèrent à aller de l'avant, aucun ne pensa proposer le complet abandon de cette mission. Les moyens et le moment furent les points sur lesquels les opinions différèrent. Le climat meurtrier du pays n'effraya pas comme je m'y attendais. Je ne sais pas ce qu'il en sera dans la pratique; mais on passa légèrement sur la question de la fièvre, quoique, à plusieurs reprises, la gravité en fût rappelée. L'objection la plus sérieuse fut peut-être celle des dépenses de la mission prévue. Trois hommes se sont offerts pour aller avec moi et pour s'établir chez les Barotsis, si la porte nous est ouverte.

« Après beaucoup de discussions et de prières, on pensa que nous ne devions pas abandonner ce projet, mais que, d'autre part, nous n'étions pas prêts à nous lancer immédiatement dans une aussi grande entreprise. Il a paru urgent à mes frères que j'aille en Europe conférer avec le Comité et visiter les églises.

« Mabille et moi avons vu clairement la volonté de Dieu dans tout cela, et nous ne pouvons nous empêcher de le bénir pour le résultat auquel on est arrivé. Pour moi et ma chère femme, le désir de nos cœurs se portait vers le Zambèze. Nous pensions qu'en tardant, nous manquerions le moment propice, mais peut-être étions-nous très pressés et risquions-nous de partir avant d'être envoyés par le Maître. Maintenant le sentier du devoir est si clair que nous ne pouvons hésiter à y entrer courageusement.

« Demandez pour moi les prières du peuple de Dieu. Pour moi, visiter l'Europe dans les circonstances présentes est un pas très solennel et j'en tremble. Mais j'ai confiance dans le Seigneur, sa grâce me suffira sûrement. »

Le synode de Thaba-Bossiou écrivait, de son côté, à propos de la nouvelle œuvre parmi les Barotsis : « Nous aimons cette œuvre ; c'est notre œuvre ; néanmoins, nous devons dire que nous la trouvons bien grande et que notre force est petite. En conséquence, nous avons décidé de vous la remettre, afin que vous marchiez devant nous et que nous ne soyons que vos aides. » Des trois signataires de cette lettre, le premier était Nathanaël Makotoko.

De nouveau, Coillard faisait des préparatifs de départ ; sa santé était chancelante ; il ne tient plus son journal, il écrit rarement, puisque ses messages ne le précéderont que de peu.

Le 12 novembre 1879, il écrit cependant encore, de Léribé même, au Comité et aux amis des Missions [1] :

« Que n'ai-je pu sténographier mes pensées et vous communiquer les transports de ma joie, quand j'ai appris que le déficit était enfin comblé? Quel soulagement ! Quel repos d'esprit ! Dieu soit loué ! Puissions-nous ne jamais voir la tête hideuse de cette hydre reparaître dans nos rapports financiers.

« Sachez-le, chers amis, les efforts que vous avez faits, les sacrifices que vous vous êtes imposés pour remettre à flot la barque de la Mission française, nous ont fait du bien et ont relevé notre courage. C'est avec un intérêt tout particulier que nous parcourions la liste des dons qui paraît mensuellement sur la couverture du *Journal*. Oui, croyons-le, le Seigneur a encore en réserve des bénédictions pour nos chères églises, et du travail pour nous. Se pourrait-il que

---

1. *J. M. E.*, 1880, p. 48-50.

ce bel élan se ralentît? Se pourrait-il que ce ne fût qu'une étincelle, et une étincelle qui n'a lui dans l'obscurité de notre découragement et de notre manque de foi que pour nous confondre en nous montrant ce que nous pourrions faire si nous avions plus de vie! Non, mille fois non! Il faut que, nourris de l'esprit même de notre divin Maître, cette flamme nous embrase, consume en nous tout ce qu'il y a encore de mondanité, d'égoïsme et d'idolâtrie, et nous pousse à faire plus, beaucoup plus, toujours plus, toujours et beaucoup mieux.

« L'esprit de conquête c'est le principe vital de l'œuvre des Missions. L'Église de nos jours l'a bien compris et aucune partie du monde n'offre un spectacle plus saisissant d'émulation, d'initiative et de zèle que notre ténébreux continent. Sans doute, la science, par l'intrépidité de ses explorateurs, a donné une forte impulsion à ce mouvement, comme la découverte des mines d'or et de diamants. Mais, disons-le à la gloire de Dieu, les chrétiens, en Angleterre et en Amérique surtout, ne se sont montrés ni moins intrépides, ni moins généreux que les géographes et les commerçants. Les grandes entreprises de mission dans la région des Lacs et au Congo en sont des preuves éclatantes. Nos amis de la mission américaine de Natal se préparent, eux aussi, à commencer, quelque part dans l'intérieur, une mission comme la nôtre, c'est-à-dire avec une forte proportion de l'élément indigène. Et pour cette entreprise, m'écrivent-ils, ils ont à leur disposition un legs de près d'un million de dollars! Près de 5 millions de francs! Et nous, serions-nous des contemplateurs oisifs de tout ce qui se fait de grand et de noble de nos jours? N'aurons-nous pas une part, quelque humble qu'elle soit, dans l'évangélisation de l'Afrique centrale? Ne pourrions-nous pas dès maintenant créer un fonds spécial pour cette mission nouvelle? Commençons

par là. Ne demandons pas à de jeunes serviteurs de Dieu de se dévouer à une œuvre pour laquelle nous n'avons à offrir que de bonnes intentions et un enthousiasme stérile. S'ils donnent leur vie, qu'ils trouvent que vous les avez déjà devancés en donnant de votre aisance ou de votre pauvreté, non par acquit de conscience ou par des motifs purement humains, mais par un amour profond pour le Sauveur qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions rendus riches. »

M. et Mme Coillard quittaient Léribé le mardi 18 novembre 1879 et, ce jour même, M. et Mme P.-A. Dormoy s'y installaient, pour continuer l'œuvre en leur absence.

Le 7 décembre, Coillard écrit aux amis des Missions[1] :

« En route pour la France! Oui, il faut bien le croire, quoique nous ne le puissions pas encore. Il nous semble que ce n'est que la reprise et la continuation de notre expédition, et notre prière, c'est que nos voyages en Europe soient encore plus bénis que ne l'ont été nos pérégrinations dans l'Afrique tropicale. Et c'est beaucoup dire; mais ce n'est pas trop. Dussions-nous vivre jusqu'à un âge très avancé, ces deux années et demie de notre carrière seront toujours pour nous comme des sommités inondées des rayons du soleil, dans un panorama où abondent des ombres épaisses.

« Un grand sujet de tristesse pour moi, c'est de n'avoir pu, avant mon départ, visiter nos annexes et le district. Mais, dans l'état de santé où je me trouve, faire des courses à cheval était hors de question. J'ai donc convoqué, à Léribé,

---

1. *J. M. E.*, 1880, p. 92-95.

le consistoire et les annexes. Nous avons eu des réunions sérieuses et bénies. Mon jeune frère Dormoy, mon filleul et mon successeur, y a pris une part active. Par des discours pleins de fraîcheur, d'à-propos et de modestie, et par ses manières affables, il a touché nos cœurs et inspiré de la



Un membre de l'église de Léribé

confiance à mon troupeau. De mon côté, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour aplanir son chemin et lui alléger la tâche. Naturellement des difficultés et de l'imprévu, il y en a toujours, surtout dans la vie du missionnaire ; autrement ce ne serait pas une vie de foi et de renoncement. Notre ami le sait bien. Puisse-t-il être béni et heureux ! Béni et heureux on l'est toujours, quand on est fidèle au Maître et obéissant.

« L'esprit de l'église de Léribé est excellent. Un petit mouvement, qui s'était dernièrement manifesté, a ajouté quelques noms à nos catéchumènes, et ce qui me réjouit, c'est que ce sont des conquêtes sur le paganisme. Une autre preuve, ce sont nos collectes. Nous en avons eu trois en trois mois. La première a produit un peu plus de 125 francs, la seconde près de 225 et la troisième près de 250 francs. La collecte chez nous est une partie du service. Chacun apporte son offrande sur la table, et le tout est ensuite consacré au Seigneur par la prière. Rien ne me touche comme de voir avec quel empressement, avec quels radieux visages les petits enfants apportent leurs pites. Les bébés même ont leurs trois pence (30 centimes) que leurs petites mains déposent dans le trésor du Seigneur. On m'a parlé d'enfants qui pleuraient parce qu'ils n'avaient rien pour la collecte, ou parce qu'ils n'avaient rien qu'un trois pence, le sou de ce pays où l'on ne connaît pas encore le cuivre d'Europe. Il est impossible que cette éducation ne produise pas des fruits dans la vie future de ces petits êtres.

« Nos réunions, comme toutes nos réunions d'adieux, ont été solennelles, surtout la dernière, celle du lundi matin (17 novembre), où plusieurs prirent la parole. Un frisson me saisit quand je vis mon vieil ami, — car un ami pas plus âgé que moi, mais dont l'amitié date de plus de vingt ans et ne s'est jamais démentie, est un vieil ami — un frisson me saisit, dis-je, quand je vis mon vieil ami Nathanaël Makotoko se lever. D'abord, il réussit à peine à se contenir; mais, s'adressant à M. Dormoy, il ne put se faire violence plus longtemps. « Jeune serviteur de Dieu, lui disait-il, nous te recevons avec amour parmi nous; mais il faut que tu saches ce que nous éprouvons aujourd'hui. Tu nous vois réunis ici et en bon nombre, nous saluons notre père spirituel; nous le connaissons, lui, et il nous connaît. Sais-tu où nous étions

et ce que nous étions quand, jeune comme toi, il vint ici il y a vingt ans? Où nous étions? perdus dans le monde. Ce que nous étions? des bêtes sauvages, oui, des bêtes des champs... » Et il éclata en sanglots. Je savais, moi, tout ce qui se passait dans son esprit; il y a des merveilles dans le monde de la grâce, Nathanaël, comme tout chrétien sincère, se croit être la plus grande de toutes. Il n'y avait rien qui concernât ma personne dans cette scène touchante.

« L'occasion de notre séparation avait évoqué des souvenirs. Nathanaël n'est plus le jeune homme d'autrefois, vaillant et vigoureux. De ce passé, il ne lui reste plus que les cicatrices qui rappellent la valeur intrépide qu'il a déployée en se battant pour son pays et en défendant la forteresse de Moshesh. Aujourd'hui, il grisonne, il est brisé, les persécutions dont il a été l'objet, de la part d'un autre chef à qui il s'était dévoué, ont, tout en nourrissant sa piété, laissé une teinte de mélancolie sur son esprit. Il est chef lui aussi, et pourtant il travaille sur les routes pour que sa maison puisse soutenir sa position, et, comme il ne fait rien à demi, il travaille comme un forçat. Aucun évangéliste n'a fait plus que lui. Il ne parle que de son prochain départ pour le ciel et du peu d'espoir que nous pouvons avoir de nous revoir ici-bas. Quoi qu'il en soit, le rendez-vous est certain, et il n'est pas éloigné.

« Après les adieux officiels et privés, après une dernière entrevue avec Molapo, à qui il me fut donné de dire encore quelques paroles sérieuses, nous quittâmes enfin Léribé, notre cher Ébénézer. La première nuit, nous la passâmes à Hlotsé-Heights, chez le magistrat du district, le major Bell, qui nous avait spécialement invités. Le bruit s'était répandu que je devais, le soir, donner une conférence sur nos voyages, dans la cour de justice qu'on avait disposée pour cela. Des blancs avaient, à cheval et en voiture, franchi de grandes distances,

malgré l'heure indue. La salle était comble. Des Bassoutos aussi, mus par la curiosité, s'étaient attroupés dehors et se faisaient répéter par des interprètes improvisés ce qui se disait au dedans. Le lendemain nous passâmes à Cana; le surlendemain à Bérée, où mon frère Jousse vint nous serrer encore une fois la main. Le samedi, nous étions à Morija, où nous passâmes le dimanche. Le soir, nos amis, dans une réunion tenue chez M. Casalis et présidée par lui, nous donnèrent leurs derniers messages, nous firent leurs derniers adieux et nous recommandèrent au Seigneur, nous et notre œuvre, par de ferventes prières. Là aussi, comme à Léribé, quelques chrétiens nous apportèrent l'un son schelling (1f 25), l'autre un peu de farine pour la route. Le lundi, nous prenions congé de ces membres de notre famille missionnaire à qui m'unissent de longue date des liens intimes. Nous étions bien déterminés à ne pas regarder en arrière, mais en avant.

« Notre bon vieux frère Dyke trouva encore le moyen de me faire parvenir en route une lettre des plus émouvantes, accompagnée d'un gage non moins touchant de son affection. Nous avions le cœur gros; cela nous fit du bien.

« Ce ne fut pas sans émotion que nous franchîmes la limite du Lessouto et que nous vîmes ses belles montagnes disparaître à l'horizon. »

Enfin, le 13 janvier 1880, Coillard s'embarquait sur le *Conway Castle* et c'est à bord qu'il écrit, le 20 janvier 1880, à M. Casalis [1].

« Vous le voyez par la date de ma lettre, nous avons quitté la terre d'Afrique, nous sommes sur les grandes eaux

1. *J. M. E.*, 1880, p. 95-96.

et en route pour la France! Nous avions déjà quitté Léribé et le Lessouto quand la lettre du Comité nous est parvenue, nous invitant à visiter la France.

« Notre voyage à travers la Colonie a été fatigant sous tous les rapports. Je ne pouvais surmonter un sentiment de lassitude qui m'accablait à tel point que toutes les sources de la vie et de la pensée semblaient taries en moi.

« Nous sommes restés quinze jours au Cap et dans les environs. Je ne me sentais pas capable de continuer. Et puis, nous désirions laisser ma nièce à l'école huguenote de Stellenbosch jusqu'à notre retour. Inutile de dire l'intérêt que notre mission a excité dans les églises, surtout parmi les pasteurs de l'église hollandaise.

« Ce que vous me communiquez des dispositions du Comité m'encourage. Je veux espérer que le Comité n'est que l'interprète des églises de France. Ce qu'il nous faut, une fois la question mûrie, sérieusement discutée dans un esprit de prière, ce sont des fonds et des hommes. Ferai-je l'injustice aux églises de ma chère patrie de supposer qu'elles seront au-dessous de cette tâche? Ce n'est pas avec d'édifiantes réunions seulement qu'on fonde une mission, vous le savez, vous, cher Monsieur. Ce n'est pas avec de bonnes et chaleureuses paroles seules qu'on envoie le soldat à la guerre et le pionnier de l'Évangile dans des contrées inconnues. Dieu veuille répandre son Esprit sur notre Comité, sur nos pasteurs, sur nos étudiants, afin que chacun sente la part de responsabilité qui lui revient, et comprenne la vocation spéciale dont le Seigneur l'a honoré par rapport à l'évangélisation du monde! »

CHAPITRE XVI

EN EUROPE

1880

Londres. — Paris. — Rapport sur la mission du Zambèze. — « Allez, visitez les églises. » — En Suisse. — Paris. — En Angleterre. — Mort de Molapo. — Vacances en Écosse. — Lyon. — « Une machine. » — Lettres à un enfant. — En Suisse.

Coillard écrivait à M. Casalis, de Londres, le 20 février 1880, le jour même de son arrivée :

« Vous le voyez, nous sommes enfin en Angleterre et à votre porte, grâces au Seigneur. Après un délicieux séjour de quinze jours à Madère avec nos amis Buchanan, nous nous sommes embarqués le 15 février. La traversée a été des plus éprouvantes ; une mer houleuse, qui balayait furieusement le pont, nous a, à peu près tout le temps, retenus prisonniers dans nos cabines. Nous avons entendu parler de beaucoup d'accidents survenus à d'autres navires, mais nous, nous ne pouvons que bénir le Père qui a veillé sur nous avec tendresse et nous a amenés à bon port.

« Nous sommes arrivés hier soir, à 9 heures, à Plymouth. A 11 heures, nous étions déjà en chemin de fer, volant vers Londres où nous arrivions ce matin à 5 heures.

« Votre aimable lettre du 18 nous y attendait pour nous souhaiter la bienvenue. Merci. Je suis touché de la pré-

voyance et des égards de ces messieurs du Comité, qui pensent que nous avons besoin de quelque temps de repos. Repos ne veut pas dire oisiveté. Notre petit séjour au Cap, le voyage du Cap à Madère, nos deux semaines dans cette belle île nous ont fait, à moi surtout, un bien immense. Je me sens déjà tout autre. Vous me trouverez peu changé. On m'a dit qu'en m'embarquant au Cap, je semblais avoir au moins cinquante-cinq ou cinquante-six ans; maintenant que j'ai rajeuni de dix ans, dit-on, c'est raisonnable.



Hlotsé-Heights — Le camp de Molapo

« Vous trouverez en tous cas, cher Monsieur, que j'ai conservé pour vous personnellement toute la vénération et l'ardente affection que j'ai conçues lors de mon entrée à la Maison des Missions. »

Déjà au Cap et encore à Londres, Coillard dut s'occuper de politique et plaider la cause des Bassoutos; la néfaste guerre dite des Fusils allait éclater, provoquée par des mesures iniques de désarmement que les Anglais voulurent appliquer aux Bassoutos; on comprend l'angoisse que ressentit Coillard, à ce sujet, durant tout le temps de son séjour en Europe.

« Il ne faut pas se le dissimuler, notre position est des plus délicates. Ceux qui prétendent épouser la cause des natifs opprimés ne s'en servent que pour les intérêts d'un

parti politique. Quoi que nous fassions, la ruine de la nation des Bassoutos est imminente, qu'ils rendent les armes ou non ; c'est, quant aux hommes, une simple question de temps et de circonstances. Seulement, nous savons que Dieu règne. »



Hlotsé-Heights — Le camp

Une entrevue avec Sir Michaël Hicks Beach, ministre anglais des Colonies, qui ne put avoir lieu que le vendredi 6 mars, retarda pour Coillard son départ d'Angleterre ; il eut la joie de rencontrer à plusieurs reprises le major Malan.

« Un soir, raconte-t-il [1], j'assistai à une réunion d'adieux de trois jeunes gens et d'une dame partant pour la mission du Congo. L'un d'eux me reconnut, quoique je fusse arrivé tard et me fusse assis à l'écart, et, dans son discours, il fit allusion à « son ami M. Coillard ». Je le regardai et pensai qu'il me faisait un honneur immérité en m'appelant son ami. Ayant été invité, contre mon attente, à monter à la tribune,

1. Lettre à M. Smith, 23 mars 1880.

je priai mon ami inconnu de me donner une petite explication au sujet de ce certificat d'amitié qu'il avait bien voulu m'accorder : « Quoi ! vous ne me connaissez pas? » — « Non, Monsieur. » — « Je dois donc avoir bien changé, car nous nous sommes rencontrés chez les Matébélés ; lorsque vous étiez prisonniers, vous m'avez souvent reçu à votre table et témoigné de la bonté. » C'était un chasseur, un jeune homme courant le monde, sans Dieu et sans espérance. Il revint, se convertit et maintenant il part pour le Congo, à la tête de cette bande de missionnaires. Les voies de notre Dieu sont merveilleuses ! »

Le 9 mars, Coillard arrivait à Paris :

« Bénissez le Seigneur avec nous[1] ; unissez-vous à nous pour reconnaître sa bonté ! Il nous a conduits et protégés ; il nous a amenés ici en santé et en paix. Nous pouvons chanter le psaume XXIII avec des cœurs débordant de reconnaissance.

« Nous sommes arrivés à Paris avant-hier soir. Après vingt-trois ans d'absence, nous ne pouvions pas croire que nous fussions de nouveau dans la capitale du monde, le centre de la civilisation moderne, et dans les bras de notre vénéré directeur. Il nous semblait rêver. Le lendemain, nous allions à la vente des Missions. Je n'aurais pas voulu la manquer pour rien au monde ; l'objet m'en est trop sympathique. Elle se fait pour l'éducation des enfants des missionnaires. Nous n'avons pas d'enfants, nous, mais nous nous intéressons d'autant plus à ceux de notre petite colonie du Lessouto. L'avouerai-je ? Au milieu de tout ce monde qui se pressait dans la salle, nous éprouvâmes d'abord un senti-

1. Lettre aux amis des Missions, 11 mars 1880, impr. dans *J. M. E.*, 1880, p. 130-131.

ment d'isolement et de tristesse. Nous ne reconnaissions personne, et personne ne nous reconnaissait. Nous étions étrangers dans notre patrie ! Après tout, les figures seules avaient changé, les tentes terrestres seules avaient vieilli. Aussi, du moment que notre présence se fut ébruitée, nous retrouvâmes-nous au milieu de connaissances et d'amis.

« Si vous nous demandiez quels sont maintenant nos plans, je dirais tout simplement que nous n'en avons aucun. Nous laisser conduire pas à pas, faire, à chaque moment, l'œuvre que le Maître nous assignera, glorifier son nom, servir la cause des Missions dans la mesure de nos forces, quand et où nous serons appelés à le faire, tel est notre but et notre désir. »

Dès lors les réunions succèdent aux réunions. Dans le journal intime, qui n'est qu'une sèche énumération, les noms des anciens amis se suivent jour après jour : le docteur Henri Morin, Mme André-Walther, Eugène Bersier, Edmond de Pressensé, Decoppet.

Coillard prépare son rapport au Comité des Missions ; il le présente le 5 avril [1].

Ce rapport débutait par ces paroles :

L'esprit missionnaire est un esprit d'agression et de conquête. Toujours plus loin ! c'est sa devise. Nos jeunes églises du Lessouto, comme celles de France, le comprennent.

Après avoir passé en revue les diverses contrées où il avait été question que les églises du Lessouto portassent l'Évangile, il conclut :

Du Limpopo au Zambèze il ne se trouve pas de tribu

---

1. *La Mission au Zambèze. Rapports présentés par M. le missionnaire Coillard et par M. le pasteur Appia.* Paris, 1881, in-8.

que nous puissions évangéliser. Si donc nous voulons trouver un champ de mission, force nous est d'aller jusqu'au Zambèze. C'est la seule alternative qui nous reste. C'est là la raison qui nous a conduits chez les Barotsis.

Suit un aperçu du pays, de la population, de la langue :

Toutes ces tribus échelonnées sur le Zambèze parlent différents dialectes, mais communiquent entre elles par le sessouto, la langue que nous parlons au pays des Bassoutos. On dirait un quartier reculé de ce pays ; mêmes mœurs et coutumes, comme aussi même langue. La nationalité de nos évangélistes leur donne droit de cité parmi ces tribus et leur assure une influence spéciale. Si je dis que nos écoles du Lessouto, que nos livres et que tout ce qui sort de notre presse, pourraient servir à l'œuvre des Barotsis, que le premier évangéliste mossouto venu pourrait, le jour même de son arrivée au Zambèze, se mettre à enseigner, ce sont là, pour une mission nouvelle, des avantages qu'il suffit d'indiquer.

Coillard rappelle qu'après son départ de Léchoma, on lui a transmis l'invitation réitérée du roi des Barotsis de venir jusqu'à lui.

Cette mission où l'élément indigène entrerait pour la plus grande part, devrait dès le début se composer au moins de deux missionnaires européens consacrés et, si possible, d'un ou de deux artisans européens, ce qui serait un grand secours et une notable économie. En cas de décès, nous devons être prêts à remplacer les morts. De la fréquence des décès dépendra naturellement le chiffre plus ou moins élevé des dépenses.

Après quelques données budgétaires, Coillard termine :

Entreprendre une œuvre à laquelle Dieu ne nous appelle pas, ou refuser de mettre courageusement la main à l'œuvre qu'il nous fait l'honneur de nous proposer, sont deux écueils que nous voulons éviter. Arriver à une conviction sincère et profonde du devoir, voilà ce qu'il nous faut. Prendrons-nous notre parti de nous enfermer dans les limites du petit pays du Lessouto que d'autres sociétés commencent à nous disputer?

Sommes-nous déterminés à ne pas chercher de débouché pour la vie et pour l'action de nos églises indigènes? Si nous acceptons cette alternative, alors résignons-nous d'avance à renoncer au progrès; laissons d'autres évangéliser des tribus dont nous possédons la langue; renonçons à nous avancer vers l'intérieur. Travaillons parmi les Bassoutos, sans avoir l'ambition de franchir les bornes de leur pays et de leur existence. Pour cela aussi il faut un certain héroïsme. Mais Dieu, s'il le faut, peut nous le donner.

Si, au contraire, nous ne pouvons accepter cette alternative, envisageons franchement les sacrifices que nous devrons faire. Pour moi, la question de fonds pâlit devant celle des hommes. Il nous faut des hommes pour le Lessouto, il nous en faut pour le Sénégal, il nous en faudra pour les Barotsis. Mais si nous avons la conviction que cette œuvre nous est donnée par Dieu, nous ne nous laisserons décourager ni par les dépenses, ni par les revers, ni surtout par les morts de ceux qui succomberont à ce poste d'honneur.

Qu'on le comprenne bien, dans cette entreprise, la responsabilité doit surtout reposer sur les églises de France, sur vous, Messieurs, qui les représentez. Les églises du Lessouto ont fait de sérieuses expériences depuis qu'elles donnèrent essor au premier élan de leur enthousiasme. Elles

ont compris la grandeur et les exigences de cette œuvre, et elles ont senti leur faiblesse. Elles ne sont pas découragées, mais c'est à vous qu'elles regardent. Elles vous suivront, mais ne demandez pas qu'elles vous devancent.

Je n'ai rien dit de l'opinion de mes collègues, ni de celle de leurs troupeaux. Elles vous sont connues. Nos discussions en Conférence et en synode ont été caractérisées surtout par une extrême prudence, et par la crainte de trop engager la responsabilité des églises du Lessouto et de trop les compromettre.

La question de la nouvelle mission fut renvoyée à la Commission exécutive qui, le 3 mai, présentait son rapport dont elle avait chargé M. Georges Appia. Ce rapport commençait par un court historique de l'entreprise; il concluait qu'il fallait soutenir les chrétiens du Lessouto dans leur désir « de ne pas garder pour eux seuls le trésor de l'Évangile que Dieu leur a confié. Personne ne saurait méconnaître dans ce désir un symptôme de santé religieuse. Ne serait-il pas possible et glorieux que la nation chrétienne des Bassoutos, sauvée de la ruine par l'Évangile, consacrât à son tour à l'Évangile ses forces les plus vivaces?

« La Société de Paris ne doit pas abandonner la tradition des temps de nos pionniers et laisser à d'autres l'esprit de conquête. »

Après avoir rendu hommage à Coillard qui « a bien mérité de la Société et des Missions en général », M. Appia ajoutait :

« Mais ce qui est plus important que cette approbation, c'est que, pas un seul instant, notre frère n'a hésité dans sa résolution, et que ni lui, ni ses compagnons, n'ont jamais douté que ce ne fût la voie indiquée par Dieu. Sans donner aux faits intérieurs et aux impressions qu'on pourrait appeler psychologiques, une importance qu'elles n'ont pas, il nous sera permis de reconnaître, dans cette assurance, un témoignage à l'appui de la direction générale que nous suivons.

« Nous entrons ici sur un terrain personnel, où nous sommes tenus à la réserve. On ne saurait désirer de transformer un missionnaire capable et fidèle en un explorateur. Dans le cas actuel,

il ne s'agit pas du tout de détacher nos ouvriers du champ modeste de la prédication de l'Évangile, pour en faire des explorateurs et des géographes; mais, le fait actuel est que M. Coillard a quitté sa station de Léribé, que cette station est pourvue, qu'il a développé, dans l'expédition du Zambèze, des qualités qui semblent le désigner spécialement à être, pour un temps, missionnaire pionnier, et que, sans anticiper sur les décisions du Comité devant lesquelles la Conférence a dit vouloir se récuser, il se déclare prêt à continuer l'œuvre ou le travail de reconnaissance qu'il a commencé. Une pareille offre doit aussi peser dans la balance de nos décisions. »

Après ce rapport, le Comité conclut « qu'il sera envoyé au Zambèze une nouvelle expédition chargée de mieux reconnaître le terrain et munie de pleins pouvoirs pour fonder une station dans l'emplacement le plus sain et le plus favorable qui pourra être trouvé, dans le voisinage immédiat ou éloigné de la vallée des Barotsis.

« Pour assurer à la nouvelle mission les ressources qu'elle réclame et sans lesquelles il serait imprudent et coupable de la fonder, il sera fait appel à l'intérêt spécial des églises de langue française et à tous les soutiens de notre œuvre; M. Coillard sera invité à visiter ces églises pour réveiller en elles l'intérêt missionnaire et les engager à contribuer largement à son expédition. »

Coillard écrit[1] :

Le Comité, profondément impressionné, tant par le devoir impérieux qui semblait s'imposer que par les responsabilités nouvelles que ce devoir entraînait avec lui, sentit que c'était aux chrétiens eux-mêmes dont il tient son mandat qu'il fallait en appeler. « Allez, me dit-on, visitez les églises et que Dieu soit avec vous! » Et nous nous mîmes en campagne.

Coillard séjourna à Paris jusqu'au 5 mai; puis, passant par le

1. *Sur le Haut-Zambèze,* p. 84-85.

Berry (5-10 mai), il se rendit en Suisse où il visita de nombreuses localités dans les cantons de Neuchâtel et de Vaud.

Le 14 mai 1880, il écrivait de Neuchâtel[1] :

« Vous voyez que nous sommes en Suisse; durant notre séjour à Paris, nous avons été littéralement surchargés. Le Comité et les amis nous disaient : « Il faut vous reposer! » et l'un semblait plus décidé que l'autre à ce que nous ne le puissions pas. C'était tout de la bonté et cela nous eût certainement attristés si nous avions rencontré de la froideur et de l'indifférence. L'intérêt n'était pas pour nous, mais pour notre œuvre, et nous en rendons grâce à Dieu.

« Une remarque générale que les braves gens ne peuvent retenir, même ceux qui ne m'avaient pas connu auparavant, est celle-ci : « Ah! Monsieur, je vous croyais beaucoup plus grand. » J'ai répondu à un ami de Genève qui, pas plus tard que hier, me le disait : « A distance, toute chose prend de plus grandes proportions. Dites donc à vos amis de Genève que je suis très petit, un petit homme, très petit; le Maître seul est grand. » Il faut qu'il croisse et que je diminue.

« Journellement, il y a bien des choses qui me mettent face à face avec ma petitesse, mon néant. Parfois je suis grandement tenté de désespérer; seule la compassion du Seigneur me soutient.

« Parfois, je trouve beaucoup de curiosité et quelque intérêt. Tout le temps que nous avons été à Paris, nous avons travaillé comme des chevaux de fiacre: dîners et réunions presque tous les jours. J'ai eu l'occasion de lancer quelques flèches parmi les ministres et dans les hautes classes de la société. Pauvre moi! Il m'est arrivé parfois d'oublier mes gants ! et, tandis que quelques-uns me féli-

1. A M. Smith.

citaient de ma fidélité et de ma franchise, d'autres, sans doute, pensaient qu'il était inouï et suprêmement audacieux de parler ouvertement à des messieurs et à des dames en toilette et bien gantés qui planent dans les plus hautes régions de la société.

« Une dame qui me recevait à dîner me dit : « Oh, Monsieur ! que vous nous avez donc intéressés, hier soir, chez M. un tel ! N'est-ce pas que ce soir vous nous direz des choses très palpitantes ? »

« Néanmoins, il y a plus que cela. Nous avons eu une réunion spéciale aux Billettes, une des grandes églises de Paris ; c'était comble et j'ai parlé deux heures devant un public attentif. Le Seigneur m'a soutenu et j'ai senti sa présence. Lorsque, tout tremblant, je descendais de la chaire, un jeune homme d'une trentaine d'années vint à moi, me donna une vigoureuse poignée de mains, et me dit : « Je vais avec vous au Zambèze. » Cela me toucha jusqu'aux larmes. Ce jeune homme est un artiste peintre[1] qui a mis son talent sur l'autel et travaille dans l'œuvre de M. Mac All. C'est lui qui avait organisé les grandes réunions d'enfants où j'ai parlé à Belleville et au Cirque. Son cœur y fut remué ; il me disait alors : « Il me semble que le Seigneur m'appelle pour aller, mais... j'ai une mère !... » Quelques jours après, le jour même de la grande assemblée aux Billettes, sa mère chérie était portée au cimetière.

« Nous avons quitté Paris pour venir ici pour des réunions. Nous avons passé par le Berry où je suis né, j'ai visité ceux qui restent de ma famille et diverses églises. J'y étais un étranger, je ne reconnaissais que peu de personnes et une vieille femme éclata en pleurs quand elle me vit ; elle

1. Il s'agit de M. Frédéric Christol, qui partit avec Coillard en 1882 et qui a été missionnaire au Lessouto jusqu'en 1908 ; c'est à lui que nous devons les dessins et les peintures qui illustrent ce livre.

était catholique, c'était une amie de ma mère. J'ai senti que je n'ai pas de patrie ici-bas; ma patrie c'est le ciel ! J'ai pleuré sur la tombe de ma mère, mais non parce qu'elle est morte. Quelle triste chose que de revenir sur la terre! »

De la Suisse, Coillard retourna en Angleterre, d'où il écrivait à M. le pasteur Georges Appia :

Sevenoaks, 28 juillet 1880.

« Ne me demandez pas ce que nous faisons, nous. La vie que nous avons menée en Suisse vous expliquera celle que nous menons en Angleterre. Mais nous plaindrions-nous de ce que des amis s'intéressent à l'œuvre de Dieu qui nous est confiée? Le Maître nous a conservé jusqu'ici force et santé; nous l'en bénissons.

« Je crois que notre œuvre du Zambèze, plaidée chaleureusement en Angleterre, pourrait y exciter un bien grand intérêt. Ce que nous avons à cœur, nous, c'est que cette œuvre soit éminemment française. Avons-nous tort ? Mais comptons bien avant de commencer la tour!

« Il faut que nous étendions notre organisation et plantions fermement nos racines, autrement nous végéterons et nos projets mourront paralysés. J'espère que le Comité envisagera franchement et courageusement la question de décentralisation, et, loin d'y voir une atteinte à son autonomie, y verra plutôt un agrandissement de ressources et d'influence. Le *statu quo* en France serait le *statu quo* en Afrique. A de nouveaux efforts dans le champ des Missions, doivent aussi et avant tout correspondre de nouveaux efforts dans le Comité tout d'abord et puis dans les églises. Il faut absolument que la Mission acquière le droit qui lui revient dans les grands centres religieux. »

Londres, 6 août 1880[1].

« Londres! Encore une borne que nous passons, une nouvelle étape que nous venons d'accomplir. Quelques-unes encore, puis viendra la dernière et le voyage sera terminé. C'est ainsi que la vie, à mesure que nous avançons, devient de plus en plus solennelle.

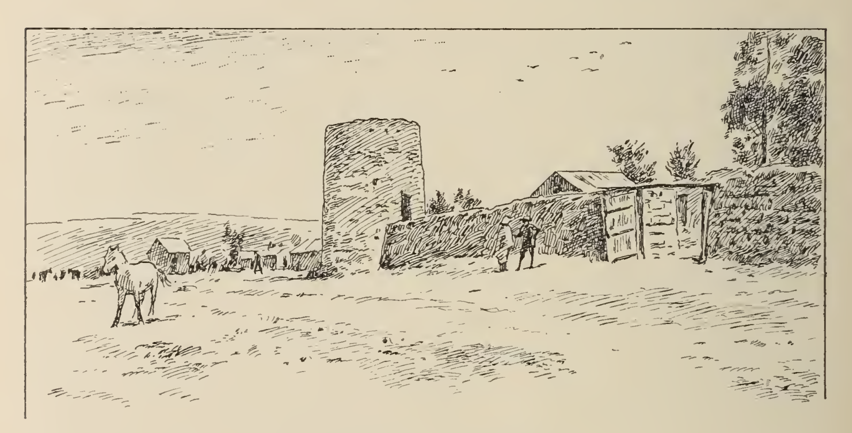
« Londres, c'est le centre du tourbillon de la vie commerciale moderne. Et cette vie se personnifie en quelque sorte dans ce labyrinthe de voies ferrées, dans ces trains qui se croisent, s'entrecroisent, sifflent, jusque sur les toits des maisons ou, comme s'il n'y avait plus de place au soleil, s'enfoncent et circulent dans les profondeurs obscures, sous les fondements de la cité fiévreuse, vomissant partout des flots d'êtres humains. A voir ces multitudes se presser, se coudoyer, courir hors d'haleine à leurs affaires, l'étranger éprouve une pénible impression. Après tout, Londres est un désert pour lui, s'il n'y connaît personne. Et je comprends la détresse de ces deux enfants que nous trouvâmes un jour tout sanglotants. Ils avaient perdu de vue leurs parents, et, dans ces milliers de visages qui passaient, repassaient devant eux et les bousculaient au besoin, ils ne voyaient que des étrangers. Ils se sentaient tout seuls. On dit que, dans ce mouvement perpétuel des masses, il n'est pas permis au pauvre de s'arrêter. Veut-il reposer un instant ses membres fatigués sur le seuil d'une porte, aussitôt un sergent de ville lui crie sans pitié : « *Move on! move on!* Passez plus loin ! » Et plus loin il passe pour s'entendre répéter le même ordre impérieux : « Passez plus loin ! » — jusqu'à ce qu'enfin il cherche un refuge dans le tombeau.

---

1. *J. M. E.*, 1880, p. 329-340.

« Malgré tout cela, j'aime Londres. Il y a vingt-trois ans, j'y passais en route pour l'Afrique. Je ne savais pas un mot d'anglais.

« Aujourd'hui, mes impressions de Londres, pour être différentes, n'ont pas effacé les premières, au contraire. Il est vrai qu'à côté de grandes opulences, il y a d'abjectes misères. Mais rien de plus touchant que de voir la générosité, la charité et l'activité que déploient les chrétiens. Les Anglais sont riches, dit-on. Oui, mais ils savent donner,



Hlotsé-Heights — Le blockhaus

et au besoin se donner ; reconnaissons-le. Je n'apprendrais rien aux amis des Missions si je leur faisais la nomenclature des œuvres individuelles qui se poursuivent à Londres. Une de celles qui nous a le plus intéressés, c'est celle des cafés. En passant devant ces « palais » [1], vous ne les trouverez en rien différents des autres ; mais entrez, tout change. Pour quelques sous, vous avez d'excellent café ou thé, à volonté, avec pain, beurre, confitures, etc. ; vous pouvez même vous y assurer un bon lit moyennant la modique

1. Nom que les Anglais donnent à des débits de liqueurs.

somme de 1 fr. 25 par jour. Et puis, derrière, se trouve une salle bien éclairée qui se remplit tous les soirs, et où l'on prêche l'Évangile. Je n'oublierai pas de sitôt le bon accueil qu'on nous y fit deux ou trois fois, et avec quel sans-façon on applaudissait ce que j'avais à dire. Ces pauvres gens voulurent faire une collecte. Je m'attendais à quelques sous et on me remit plus de 50 francs. Un cocher de fiacre, à l'issue de la réunion, vint à moi et me dit : « C'est moi qui vais vous conduire chez vous, dans ma voiture. » Au bout d'un moment, nous roulions, et rien ne put le décider à accepter, des mains d'un ami, le prix de la course.

« Nous avons trouvé plusieurs de ces cochers de fiacre, en qui nous avons reconnu des frères en Christ. De telles rencontres, à Londres, sont particulièrement agréables. Que ceux qui vont dans les carrefours, le long des chemins et des haies, pour presser les pauvres et les mendiants d'entrer dans la salle du festin, prennent donc courage : leur travail n'est pas vain devant le Seigneur.

« Des réunions qui nous ont tout spécialement intéressés sont celles de Mildmay. Nous y avons entendu des discours admirables du Dr Bonar, d'Aitken et de notre cher frère Théodore Monod. Mais un des traits caractéristiques de ces réunions, c'est la part qu'y ont prise des laïques, des hommes comme M. Stev. Blackwood, lord Polwarth. Quelle puissance il y a dans la piété de tels hommes ! J'ai remarqué la même chose partout où j'ai été ; les laïques ont forcé leur chemin et se sont mis à la brèche, même dans l'église anglicane. Et ce qui m'a non moins étonné, c'est leur connaissance des saintes Écritures. De fait, partout où vous allez, vous n'entendez parler que d'études bibliques. On dirait que ce n'est que maintenant que l'on vient de découvrir cette mine de diamants. Aussi jamais n'en a-t-on tiré de plus grandes richesses.

« Une connaissance précieuse que nous avons faite à Mildmay, c'est celle d'une excellente personne, Mme C..., de Brighton, qui a suivi notre œuvre en Afrique depuis vingt ans et qui était venue à Londres exprès pour nous voir. L'éternité nous révèlera tout ce que nous devons aux prières de cette fidèle amie. C'est un de ces canaux que nous ignorions, par lesquels nous avons reçu de grandes bénédictions.

« A peine les réunions de Mildmay terminées, commençaient celles du jubilé des Écoles du dimanche. Nous assistâmes, entre autres, à la grande démonstration, au Palais de Cristal. Un tel événement est une date dans la vie d'un homme. Il me semble encore entendre ce chœur de cinq mille voix choisies, dans l'enceinte du palais même, puis celui de trente mille dans le jardin du palais, exécuter non pas des morceaux de musique pour faire de l'effet, mais des cantiques louant le Seigneur. Il y a dans de telles démonstrations et dans leur popularité quelque chose qui impressionne profondément, et qui révèle le secret de la puissance de cette nation. A chaque pas, ce secret se trahit; les monuments publics le proclament. Chez nous, vous voyez partout: « Liberté, égalité, fraternité ! » Ici des inscriptions de ce genre : « Toute gloire est due à Dieu seul, » ou bien encore sur le frontispice de la Bourse : « La terre appartient à l'Éternel avec tout ce qu'elle contient. »

« Après les réunions dont je viens de parler, je trouvai qu'on m'avait taillé du travail. Aussi, accompagné de notre ami dévoué, le major Malan, je me mis courageusement en campagne et plaidai pour l'Afrique et le Zambèze, partout où l'on m'en donna l'occasion. Nous débutâmes par le palais de la Chambre des communes ; le capitaine Gossett y avait convoqué, dans ses salons, des amis chrétiens, des personnages distingués qui prennent un grand intérêt à l'évangéli-

sation de l'Afrique. Des réunions de salons eurent lieu ici et là; puis nous fîmes un tour dans la province.

« Partout nous eûmes des réunions intéressantes, chacune ayant son cachet particulier. Ici, c'était un colonel qui présidait en vrai style britannique, et la réunion avait un cachet martial; là, c'était le maire de la ville, dans une salle publique ou à la mairie même ; ailleurs, encore, c'était un pasteur de l'église anglicane qui s'était mis en frais pour l'occasion, avait élevé une grande tente sur la pelouse de son jardin et convoqué l'élite de la ville; ailleurs, c'était un évêque même, M. Moule, qui a travaillé de longues années en Chine, comme missionnaire, et va y retourner comme évêque. Pensez un peu: la Chine plaidant pour l'Afrique et l'église anglicane donnant un témoignage d'affection aux églises réformées de France et de Suisse.

«Aller ainsi de lieu en lieu, faire chaque jour de nouvelles connaissances et voir de nouveaux visages, il y a là quelque chose de pénible et qui demande plus de courage qu'on ne le croit. Mais près d'un brave, qui se sentirait lâche?

« Le moment de notre visite en Angleterre était des plus mal choisis. C'était la fin de la saison; tout le monde était fatigué de *meetings* et de collectes, et je suppose qu'en voyant les affiches annonçant le Rév. F. C. et le major Malan, plus d'une personne s'est dit : « Eh quoi! encore un *meeting !* encore une collecte! »

« Nous avons un mauvais renom en Angleterre comme en Suisse; on croit que nous ne voyageons que pour mendier. Un lord, pour qui j'avais une lettre de recommandation, m'invita chez lui, s'excusa de n'avoir pu assister à telle réunion que j'avais tenue, puis me dit brusquement : « Je suppose, Monsieur, que vous êtes venu collecter pour votre mission? » Le rouge me monta au visage. « Non, Monsieur; mon Maître ne m'a pas donné cette mission. Faire connaître

l'œuvre qu'il nous a confiée, c'est notre seul but. Quant aux fonds dont nous avons besoin, si le Maître veut que nous fassions son œuvre, il saura nous les fournir. Nous aurons atteint notre but si nous réussissons à intéresser les chrétiens à cette œuvre. Ils donneront de bon cœur, et sans que nous les sollicitions, pour une œuvre pour laquelle ils prient. » Avec de tels principes vous étonnerez-vous si nos collectes sont peu fructueuses? Mais que nous servirait-il de collecter l'argent qu'il nous faut, et puis, une fois l'œuvre entreprise, de nous sentir seuls et délaissés? L'argent se trouvera; le principal, c'est un intérêt vivant qui nous soutienne, une fois que nous serons à la brèche.

« Il ne m'est pas possible de dire jusqu'à quel point nous avons réussi, ma femme de son côté et moi du mien, dans cette sérieuse mission. Nous ne l'avons nullement cherchée et nous ne l'avons entreprise qu'à notre corps défendant. Car, permettez que je le dise, je suis jaloux pour les chères églises de ma patrie. La mission du Zambèze, si nous l'entreprenons, ne doit pas être anglaise, mais française, franco-suisse, si possible. Que les églises de France et de Suisse nous disent qu'elles reculent devant la tâche, alors d'autres pourront l'entreprendre. Mais j'aurais de la douleur au cœur de voir que nos chères églises se laissent ravir leur gloire et leur couronne. Je pose la question sur la conscience des pasteurs évangéliques de ma patrie. O frères bien-aimés, ne faisons pas l'œuvre du Seigneur lâchement et à demi. Elle est trop grande pour cela! Lorsque les Juifs relevaient les murs de Jérusalem, les chefs prirent l'initiative et le peuple eut à cœur ce travail.

« C'est sur ces entrefaites qu'un télégramme vint un jour m'annoncer l'arrivée de mon ami Mabille à Southampton. J'allai, entre deux réunions, lui souhaiter la bienvenue, et passer quelques instants avec lui. Il m'apportait de tristes

nouvelles. D'abord, celle du désarmement des Bassoutos. Et les télégrammes sont venus, dès lors, nous causer les plus vives inquiétudes. Maintenant, paraît-il, l'excitation diminue, les Bassoutos ne se révolteront pas, Dieu soit béni! L'injustice dont ils sont les victimes en est d'autant plus criante, et rien ne saurait l'atténuer, si ce n'est, comme ils disent eux-mêmes, les pauvres gens, qu'ils ont la peau noire. « Et cependant, ajoutent-ils dans leurs prières, c'est toi, Seigneur, qui nous a faits noirs. »

« Une autre nouvelle qui nous est allée droit au cœur, c'est celle de la mort d'Azaël. « Azaël mort! Quelle perte! » nous écrions-nous. Il était l'aîné de la bande. Converti tard dans la vie par le ministère d'Éléazar Marathane, il était intellectuellement peu développé. Mais, par contre, c'était un des hommes les plus pieux que j'aie connus en Afrique. Asser peint en deux mots dans sa lettre le caractère de notre cher frère Azaël : « C'était un homme doux, débonnaire, qui ne savait pas se quereller. » C'est bien là l'homme, en effet, l'ami de tous, au caractère toujours égal, se nourrissant de la parole de Dieu et de la prière. Il avait une foi simple. Et Dieu l'a pris! Hélas! nous tremblons toujours pour l'arche du Seigneur et nous sommes toujours prêts à nous écrier et à étendre les mains pour l'empêcher de tomber! Le Seigneur sait ce qu'il fait. Est-ce un recommencement de nos deuils? Allons-nous nous décourager? Alors, renonçons à l'entreprise avant de la commencer ; mais si nous la commençons, que notre aide soit au nom de Dieu qui a fait les cieux et la terre!

« L'autre jour, à une station du chemin de fer souterrain de Londres, je prends nonchalamment un journal et je lis : « Le chef Molapo, du pays des Bassoutos, est mort! » Je ne vis plus rien, ma vue se troubla. Quoi, Molapo mort!... O mon Dieu! que tes voies sont mystérieuses, insondables! Il

faudrait savoir ce que Molapo a été pour moi et aussi peut-être ce que j'ai été pour lui, pendant ma carrière de missionnaire, pour comprendre ce que j'éprouvai. Hélas! j'étais son Michée! Il trouvait que, dans le domaine de la religion, je ne lui prophétisais jamais rien de bon! Lui, comme homme, avait de belles qualités. Il avait de l'intelligence et de la bravoure dans sa jeunesse, ce qui lui avait gagné la prédilection de Moshesh, son père, et lui avait valu une grande influence dans le pays. Il était né pour commander et ne souffrait pas d'opposition. Il faisait trembler tout le monde devant lui. Le prestige de son nom pesait comme du plomb sur tout son district, et le hameau le plus isolé n'y échappait pas. Immensément riche en bétail, comme plus tard en espèces, il se servait de ses richesses pour s'assujettir toutes les volontés. Comme tous les tyrans, il voulait primer en toutes choses et régler par ses caprices les progrès de la civilisation et de l'Évangile.

« Sa riche nature avait pourtant de beaux mouvements de générosité qui le mettaient en heureuse contradiction avec lui-même. Mais, jaloux de son autorité et enivré par son prestige et par les adulations de ses petits courtisans, il était devenu méfiant, ombrageux, injuste, cruel et extraordinairement superstitieux. Quiconque a lu le récit touchant de sa conversion ne saurait douter de sa réalité. Chrétien, il eût été le sauveur de la tribu. Malheureusement, il retourna au paganisme et devint l'ennemi le plus acharné et aussi le plus redoutable de l'Évangile. Un peu avant mon arrivée au Lessouto, il persécuta, autant que cela fut en son pouvoir, les chrétiens de son pays, dépouilla les principaux d'entre eux de leur bétail, d'autres de leurs champs; il était toujours aux aguets pour arrêter si possible un pécheur sur le chemin de la conversion. Et pourtant, sa conscience parlait encore, en dépit de tous les efforts qu'il faisait pour l'étouffer. On

assure que, pendant longtemps, il ne s'endormait jamais sans lire la Parole de Dieu et prier, tout en vivant dans le péché. Par moments, ses combats étaient tels que sa raison en était même obscurcie. Il fuyait dans la montagne et se retirait avec quelques serviteurs dans une grotte. J'eus souvent des entretiens sérieusement intimes avec lui. Je lui demandai un jour, dans un de nos tête-à-tête : « Dis-moi franchement, Molapo, qu'éprouvais-tu quand tu t'es converti? Crois-tu que tu n'étais alors chrétien que de nom, ou bien s'était-il passé quelque chose de réel en toi? » Il me regarda fixement : « Mon pasteur, dit-il enfin en soupirant, ce n'était pas de l'imagination. Il y avait là dedans — en montrant sa poitrine — un feu qui me dévorait et que je ne pouvais contenir; mais maintenant, ajoutait-il avec un accent de tristesse amère, tout est éteint et ce n'est plus qu'un tas de cendres. Les choses de Dieu, je ne les comprends plus, c'est comme le bruit d'une voiture qui disparaît dans le lointain. » Une autre fois que j'étais allé solliciter auprès de lui la libération de six de ses femmes, qui devaient être baptisées, il me dit, après une longue discussion : « Je libérerai quatre de ces femmes, mais pas les deux autres. Je sais ce que c'est que d'être converti, mon nom est Jérémie; ces quatre femmes sont vraiment converties, les autres ne le sont pas, et, si vous les baptisez, vous verrez un jour que j'ai dit vrai. » L'une de ces dernières, en effet, après quelques années de profession, tomba dans le péché et retourna au paganisme.

« A mon retour du Zambèze, je le trouvai atteint d'une paralysie partielle qui l'avait défiguré. Mais nos prières n'étaient pas exaucées, son cœur n'était pas amolli. Nos chrétiens étaient toujours en butte à ses vexations. M. Dormoy m'écrivait encore, il y a quelque temps, qu'un autre de nos fidèles se verrait lui aussi obligé, non seulement de quitter

la station, mais d'émigrer du pays, à cause des persécutions dont il était l'objet. Et la nouvelle suivante, ce fut celle de sa mort (28 juin). Malgré toutes nos exhortations, toutes nos prières, toutes celles de l'église, malgré ses combats et les cris de sa conscience, il est donc mort renégat, ne vomissant, m'écrivait-on peu auparavant, que « des blasphèmes contre les chrétiens et contre l'Évangile ». Oui, mais qui peut pénétrer les secrets d'une âme avec son Dieu, et qui peut dire qu'à la dernière heure, cet enfant égaré du Seigneur n'est pas tombé entre les bras de son Père ? Ma position vis-à-vis de lui, mon ardente affection pour lui me font éprouver la douleur de David à la mort d'Absalom ! »

Peu après, Coillard apprit, en effet, par la lettre d'un collègue — et avec quelle émotion, on le comprend — que les chrétiens avaient été tenus à l'écart du lit de mort de Molapo, mais que deux femmes de ce chef, converties par Coillard, Lydia et Rahab, « furent appelées, et, par leur moyen, la grande voix de Dieu a pu se faire entendre au moribond. Ces deux femmes ont lu la parole de Dieu à Molapo et prié avec lui. Une nuit, il fondit en larmes, demanda qu'on le sortît d'où il était et qu'on le conduisît chez le missionnaire. Que s'est-il passé dans cette âme autrefois le temple du Saint-Esprit et devenue la demeure de Satan ? »

Coillard, après un nouveau séjour à Paris, revint en Angleterre où il eut la joie de revoir Robert Moffat qu'il n'avait pas vu depuis son séjour à Kourouman. L'état de sa santé exigeait un repos absolu et il alla prendre quelque temps de vacances en Écosse, à Taynuilt, près d'Oban, avec la famille de sa femme. M[me] Coillard écrit le 13 août 1880 :

« Enfin ce sont les vacances. Maintenant nous sommes tout à fait installés, nous sommes *at home,* après un jour ou deux de remue-ménage, pour trouver chacun nos places. Une promenade de cinq minutes nous conduit au Loch Étive, nous nous promenons en bateau ou sur le rivage. Mercredi, nous sommes allés goûter

dans une forêt sur la rive opposée, mon mari et moi et nos trois neveux, avec un batelier; tous les autres étaient allés à Oban. Hier aussi, nous sommes tous allés à la pêche sur le lac qui était calme et clair comme de la glace ; c'était si beau de voir dans ce miroir la réflexion de tout le paysage.

« Mon mari est toujours très occupé de réunions, ce n'est que depuis ces jours derniers qu'il n'en a plus, et maintenant, il a des écritures qui ne finissent pas. Néanmoins, il essaie de s'échapper de temps en temps ; aujourd'hui, il est allé à la pêche du saumon dans une rivière, à quelque distance, et il ne reviendra que ce soir, très tard. »

Coillard, à son tour, écrit le 24 août[1] :

« Nous sommes arrivés ici le 7. Nous n'avons passé que quatre ou cinq heures à Édimbourg, cette belle « Athènes du Nord ». Nous sommes sur les bords du Loch Étive, près du Loch Awe. Mon beau-frère est décidé à me faire apprécier les beautés de son pays d'origine et chaque jour nous faisons une course. Je suis devenu maintenant un vrai touriste. Dans une quinzaine de jours il nous faudra aller à Perth, à Dundee, etc., reprendre le bâton de pèlerin et circuler. Néanmoins nous jouissons du moment présent. Le Seigneur est bon de nous avoir amenés dans cette solitude pour nous y reposer; nous en avions besoin, nous sommes reconnaissants.

« Je ne peux pas vous dire combien j'admire votre pays. J'ai vu quelques pauvres gens et je les aime beaucoup aussi. Si je pouvais employer six mois à mon gré, je chercherais quelque coin tranquille dans les Highlands.

« Les bonnes gens de Paris pensent qu'un missionnaire qui est allé au Zambèze est une éponge à serrer tant qu'on peut. Quand ils ont appris que je venais en Écosse : « Oh! avant tout reposez-vous, me disaient-ils, et puis écrivez votre livre

---

1. A M. Smith.

de telle sorte qu'il puisse être prêt pour Noël! » Cinq semaines pour écrire un livre! Quelque ridicule que cela puisse paraître, je me suis mis à l'œuvre, et voilà! J'ai déjà douze pages écrites; de ce train-là, cela promet une œuvre posthume[1]. »

Au milieu d'octobre, Coillard regagnait, par Paris, l'Alsace où il séjournait durant la seconde moitié du mois; puis il allait à Lyon, d'où il écrivait à M. Casalis (30 octobre 1880):

« Vous savez que nous n'avons pas perdu un jour depuis notre départ de Paris. Décidément cela devient effrayant. On risque de devenir une machine. Il faut faire l'Alsace en tant de jours, Lyon en tant, Genève en tant, Montbéliard en tant... Je ne sais pas ce que le public pense de nos réunions. A Strasbourg, Niederbronn, Sainte-Marie et Colmar elles ont été bien suivies. »

Coillard a discerné très clairement le danger et il réagit; il veut à chaque auditoire donner du sien, il sent toute la responsabilité qui pèse sur lui; il sent que des intérêts supérieurs à ceux de la mission du Zambèze sont engagés.

« Chaque fois que nous disons adieu à un endroit, c'est avec un serrement de cœur, écrit Mme Coillard. Mon mari dit toujours qu'il voudrait recommencer pour mieux faire, pour mieux parler et pour mieux témoigner, et cependant cela ne se peut pas, il faut passer outre, et nous le faisons en demandant au Seigneur de bénir lui-même ces paroles qui ont été prononcées avec un sentiment de si grande faiblesse et de les rendre puissantes et fortes par son Saint-Esprit. »

Au milieu de cette course rapide, Coillard n'oublie pas ceux

---

1. Coillard avait commencé alors une rédaction de son journal de voyage que nous avons retrouvée dans ses papiers. Voy. ci-dessus, p. VII.



RAHAB

jusqu'à l'âme desquels il a pénétré; ainsi de Lyon (5 novembre), il écrit à un jeune garçon rencontré peu auparavant :

« Mon cher X..., j'aime les gens qui tiennent parole. Vous m'aviez promis de m'écrire, vous l'avez fait, vous m'avez causé un bien grand plaisir. Cela m'a ramené à N... par la pensée. Je vous en remercie.

« Mais quel est donc, dites-moi, ce mauvais chien qui s'est permis de vous mordre? J'espère que vous ne l'agaciez pas. Chez les Banyaïs, où on n'avait jamais vu de visages blancs, la curiosité nous amenait tous les jours des foules d'hommes, de femmes et de petits enfants qui passaient toute la journée à nous regarder. Quelquefois ils venaient si près de nos tentes que nous ne pouvions plus bouger. J'eus alors l'idée d'attacher mon gros chien noir, Bruce, au timon de la voiture pour faire sentinelle. Il comprit, et ses aboiements continuels tinrent en respect les Banyaïs qui en avaient très peur. Mais, un jour, le chef vint nous visiter. Bruce ne voyait en lui rien qui le distinguât du reste des Banyaïs, car il était absolument nu; il est vrai qu'il avait sur la tête une couronne que j'admire beaucoup, des cheveux tout blancs. Bruce n'y regardait pas de si près; il ne voyait, dans ce vieillard, qu'un Banyaï qui violait la consigne et il lui planta ses dents dans la cuisse. Le sang coulait. Jugez de notre tristesse. Je grondai Bruce et le pauvre animal prit un air tout triste, mais le mal était fait. Le chef Mayankobé fut immédiatement entouré de ses fils; et, comme il nous voyait très affligés de l'aventure, il nous tranquillisa, prit un morceau de pain, cracha dessus à profusion, le donna à Bruce, et le mal était ainsi conjuré. Vous comprenez que les médecins banyaïs n'ont pas fait de grandes études, et cependant ils se croient très savants et très sages. C'est du reste le cas de bien des personnes, en France aussi.

Ce n'est pas de l'humilité; chez les sauvages c'est une profonde ignorance.

« Cela me fait grand plaisir de vous entendre exprimer le désir de devenir un jour missionnaire pour les enseigner. Moi-même, mon jeune ami, je ne voudrais pour rien au monde être autre chose que missionnaire. Jésus est un très grand roi. Aussi il ne reçoit pas le premier venu à son service; car c'est une grande chose que de servir un roi et surtout un roi qui est au-dessus de tous les rois du monde. La première condition qu'il exige de quelqu'un qui veut le servir, c'est qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il le suive; c'est aussi qu'il l'aime tellement, que même son amour pour son père et sa mère paraîtra n'être rien à côté de son amour pour Jésus, comme les étoiles qui brillent la nuit au firmament, et qui disparaissent du moment que le soleil luit; bien qu'elles soient toujours là, on ne les voit pas. Si vous ne comprenez pas bien aujourd'hui, votre maman vous expliquera tout cela et, un jour, vous me comprendrez.

« Adieu, mon cher X..., vous voyez quelle longue lettre je vous ai écrite. Je n'en écris à personne d'aussi longues; c'est que je vous aime. »

Quelque temps après (24 janvier 1881), Coillard écrit encore à cet enfant, il l'associe à ses préoccupations; au milieu du tourbillon de ses tournées, il donne ses soins à cette vocation naissante :

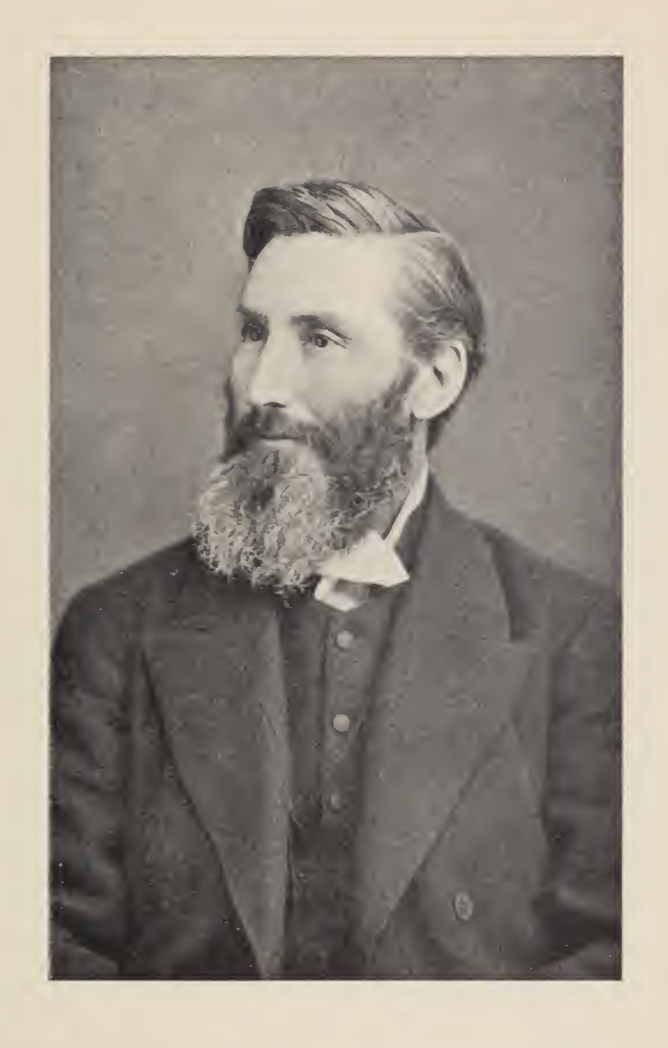
« Je n'ai pas oublié l'aimable lettre que tu m'as écrite il y a quelque temps; aussi, en voyant Mme Coillard écrire à ta maman, je ne puis résister au désir de t'envoyer aussi un mot. Nous sommes très affligés de la guerre qui sévit au Lessouto. Nous ne parlons que de cela et nous ne pouvons pour le moment penser à rien d'autre. Il y a des milliers de

femmes et d'enfants dont les villages et les vivres ont été incendiés, qui errent dans les montagnes en proie à la famine et à la maladie. Les Maloutis sont de hautes montagnes très escarpées. Pas de buissons, pas de cavernes où ces pauvres fugitifs puissent s'abriter contre les pluies torrentielles de la saison. Notre station de Léribé est tout à fait abandonnée, paraît-il. Tout le monde a fui et les insurgés se sont emparés de tout le bétail et du nôtre aussi, bien entendu.

« Nous prions beaucoup pour que Dieu soutienne et console nos chers Bassoutos chrétiens que nous aimons comme des frères et des sœurs. Nous voudrions être près d'eux et partager leurs dangers. Nous ne sommes pas heureux en France quand nous pensons à eux. Jamais nous n'avons autant senti combien nous les aimons. Mais Dieu les aime plus encore, et nous sommes persuadés qu'il prendra soin de ceux qui l'aiment.

« En 1866, il y avait une guerre pareille. Toute la population s'était enfuie dans les montagnes et nous étions tout seuls sur la station avec de vieilles femmes, des malades et des impotents; parmi les fuyards se trouvait une femme appartenant au harem d'un chef. Son petit enfant était malade et mourant. Mais le chef, ses cinquante femmes et sa suite, traqués par les Boers, abandonnèrent la malheureuse femme. Elle coucha son petit moribond sur le bord d'un ruisseau, à l'ombre de quelques broussailles, au fond d'une profonde vallée et se mit à pleurer. Elle avait autrefois entendu parler de Jésus et avait enseigné à son petit enfant tout ce qu'elle savait de lui. Pendant qu'elle sanglotait, ainsi abandonnée de tout le monde, l'enfant mourant la regarda et lui dit : « Ma mère, pourquoi pleurer puisque je vais près de ce bon Jésus dont tu m'as tant parlé? » L'enfant mourut et, à l'aide d'un chrétien qui se trouvait là,

sa petite fosse fut creusée sur le bord du torrent. Mais dans la douleur de la pauvre mère, les paroles de son cher enfant avaient fait briller un arc-en-ciel d'espérance et de joie. Elle sécha ses larmes et se dit avec David : « J'irai vers lui, mais il ne viendra pas vers moi. » Cette digne femme, qui a pris à son baptême le nom de Rahab, s'était chargée de l'école enfantine de la station. Voilà comment Dieu travaille dans les cœurs. »



FRANÇOIS COILLARD EN 1881

CHAPITRE XVII

EN EUROPE

(*Suite*)

1880-1882

En Alsace. — Dans le pays de Montbéliard. — Londres. — Au ministère des Colonies. — Mort du major Malan. — Serpa Pinto. — Conventions sociales. — En France. — « Enfoncez un clou spirituel. » — En Hollande. — En Belgique. — Œuvre terminée. — Derniers préparatifs. — Londres. — Embarquement. — Repos.

De Lyon, Coillard alla à Genève, à Lausanne, à Vevey ; de là de nouveau en Alsace, puis dans le pays de Montbéliard.

De Mulhouse, il écrivait au major Malan :

29 novembre 1880.

« Depuis que nous avons été à Lyon, nous avons été très occupés, occupés à l'excès. Genève, spécialement, a mis notre temps et nos forces à contribution. Nous y avons eu une multitude de réunions de tous genres, pour invalides, gouvernantes, étudiants, messieurs, amis des Missions, Société de géographie, etc. A la salle de la Réformation, nous avons eu deux réunions très nombreuses et bénies. On parlait de 2 500 à 3 000 personnes, et la collecte de la dernière a produit 1 150 francs ou plus. Le Seigneur était avec nous. Beaucoup d'amis ont prié pour cela. Si j'ai été appelé à donner beaucoup, nous avons reçu davantage. Depuis

lors, nous avons été à de nombreux endroits. Nous avons un programme très chargé : partout, chaque jour, des réunions, et parfois plusieurs par jour. Puisse la force m'être donnée : je me sens un peu fatigué. Nos esprits sont lourds et tristes. Les nouvelles du Lessouto me remplissent de tristesse et d'angoisse. Je n'en dors pas. Que le Seigneur ait pitié ! »

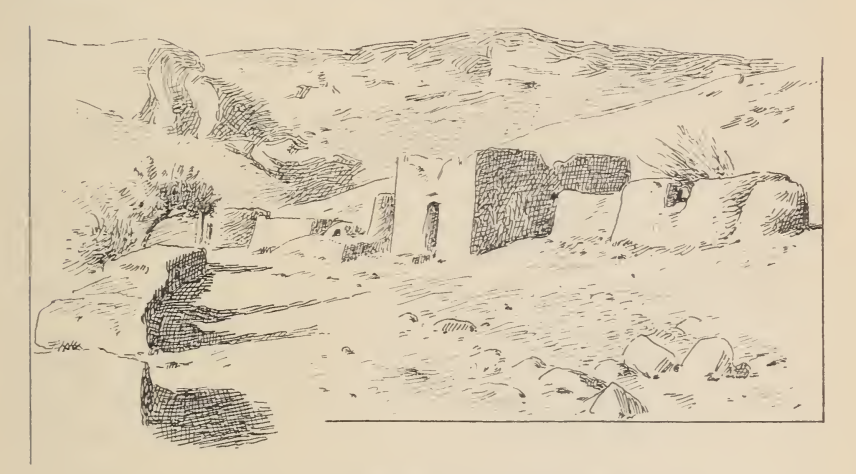
D'Audincourt, à un ami de Genève :

20 décembre 1880.

« Tu m'as fait promettre une lettre. En voyage, il est difficile de faire des lettres. Je dois naturellement sacrifier la ponctualité de ma correspondance. Depuis que nous avons quitté Genève, les pays, les villages, les villes, les réunions et les amis ont passé devant nous comme une lanterne magique. Les énumérer serait une nomenclature angoissante. Cependant, il y a eu, dans nos courses, beaucoup de points lumineux sur lesquels nous aimons à arrêter nos pensées ; nous avons été les objets de bontés, pour lesquelles nous savons à peine remercier. C'est au nom du Maître et pour lui que nous recevons tout, et c'est lui qui se chargera de les reconnaître et de payer toutes nos dettes. Les dons joyeux, ceux des pauvres de Mulhouse et d'ailleurs, nous ont tout particulièrement touchés. Quand des faits comme ceux qui sont parvenus incidemment à notre connaissance viennent commenter l'histoire de la pite de la veuve, on sent qu'on a besoin soi-même de se remettre à apprendre l'A B C du renoncement.

« Nous avons été très occupés dans le pays de Montbéliard. Un gros rhume opiniâtre, qui n'a voulu céder à aucun remède, m'a forcé de faire quelques brèches dans l'itinéraire et le programme assez chargés que l'on m'avait préparés.

Malgré mes fréquentes extinctions de voix, j'ai pu cependant, de ma voix rauque et voilée, parler tous les jours, sauf deux ; encore a-t-il fallu payer ce repos avec intérêts. Il semble que le Seigneur, en me privant de la pleine liberté de ma voix, ait voulu me montrer qu'il pouvait fort bien s'en passer. Et, en effet, ce n'est pas grand'chose. Ma chère femme a eu aussi ses réunions. Nous avons semé. Quels en



Léribé — Le village après la guerre des Fusils

seront les fruits ? Dieu le sait. Nous attendons en priant. C'est affligeant de voir l'invasion et les désastres du rationalisme et de la libre-pensée ici. Mais il y a aussi des pasteurs fidèles et des âmes pieuses, vous le savez. Somme toute, le Seigneur a été avec nous. Mais que c'est solennel d'arriver à la fin d'une campagne et de jeter un regard en arrière ! »

Coillard commençait l'année à Paris et repartait, au commencement de janvier, pour Londres où il fut adjoint à une délégation du Comité des Missions qui devait plaider auprès de Lord Kimberley, ministre des Colonies, la cause des Bassoutos « exposés pour des motifs injustes à la guerre et à la spoliation ».

Mercredi 12 janvier 1881. — Entrevue avec Lord Kimberley au *Colonial Office*. Réception d'une députation de l'Alliance évangélique en même temps. Discours, beaucoup de paroles pour peu de chose.

Si Coillard parle, sur un ton désabusé, de ce qui se passa dans le cabinet du ministre, il dut s'associer de tout son cœur à ce qui se passa dans l'antichambre : « Au sortir de l'audience, raconte M. Edmond de Pressensé, dans la salle d'attente, le major Malan éleva, en notre nom, une supplication à Dieu, nous rappelant ainsi que c'est à cette suprême instance qu'il faut toujours porter nos requêtes, même les mieux fondées, pour qu'elles aient bon succès » ; et M. de Pressensé ajoute : « Avec le major Malan, on ne peut un instant demeurer au seul point de vue terrestre, politique des choses. On est toujours en présence du grand Souverain des âmes, et rien n'est plus bienfaisant que cet esprit pénétrant de prière constante, d'autant plus qu'il n'enlève rien à l'examen approfondi et raisonnable des questions. »

Peu de mois après (17 mai 1881), le major Malan mourait à l'âge de quarante-trois ans. La Mission perdait avec lui un de ses plus vaillants champions.

« La mission du Zambèze en particulier, écrit Coillard[1], était l'objet de sa plus tendre sollicitude. Non seulement il nous poussait en avant, mais il aurait voulu nous entraîner. Pour cet objet, il mettait tout à contribution, ses forces, son temps, ses biens, ses talents, sa plume et sa foi, son cœur et ses amis. Les voyages que nous avons faits ensemble en Angleterre et en Écosse ont laissé des traces durables dans mon souvenir. Il se faisait ouvrir toutes les portes, celles de l'église anglicane comme celles d'autres églises. Il planait au-dessus de toutes les dénominations. Il a porté l'Afrique et notre mission du Zambèze sur son cœur jusqu'au bord de la tombe. »

1. *J. M. E.*, 1881, p. 256.

A Londres, Coillard rencontra également Serpa Pinto. Un matin, celui-ci arriva inopinément chez le major Malan où logeait Coillard, au moment du culte de famille ; il y assista, après avoir longuement serré « son ami Coillard » dans ses bras.

Coillard et Serpa Pinto se rencontrèrent encore d'autres fois. L'explorateur professait une touchante admiration pour M. et Mme Coillard et il voulait la faire partager à tout le monde, cherchant — ce qui les amusait, mais les embarrassait aussi — à leur faire une réputation qu'ils étaient très loin de désirer. Un jour, Coillard fut invité à l'ambassade portugaise [1]; il devait y recevoir l'expression de la reconnaissance du roi pour avoir sauvé la vie à l'un de ses sujets si méritant. Coillard, dont on sait la petite taille, attendit longtemps dans une salle de dimensions écrasantes. Enfin la porte s'ouvre ; l'explorateur et l'ambassadeur entrent, ce dernier était un personnage de stature colossale, l'épée au côté, couvert de décorations, tout raide dans son costume chamarré d'or. « M. Coillard, qui m'a sauvé la vie au Zambèze, » annonce le major sur un ton dramatique. A ces mots, le très grand ambassadeur traverse la salle d'un bond, saisit le missionnaire dans ses bras et s'écrie : « Le Portugal vous embrasse ! » Ce ne fut pas sans peine que Coillard, presque suffoqué, conserva toute la gravité de rigueur en semblable circonstance.

Coillard était précédé, en Europe, malgré lui, d'une renommée d'explorateur. Dans beaucoup d'occasions, ses auditeurs désiraient entendre parler d'aventures plutôt que de mission, et cela lui était douloureux. Cependant Dieu pouvait se servir de cette curiosité pour augmenter le nombre de ceux qui s'intéressaient à l'avancement de son règne.

Coillard reçut des distinctions scientifiques; il fut nommé membre correspondant de plusieurs Sociétés de géographie; mais, si ces Sociétés voulaient honorer l'homme, lui ne considéra jamais cela que comme un honneur fait, au travers de sa personne, au Maître qu'il voulait servir.

Le 28 janvier, Coillard revint à Paris :

29 janvier 1881. — Je suis si fatigué, usé, malade, glacé et

---

1. C.-W. Mackintosh, *Coillard of the Zambezi*, p. 296-297.

triste, que j'ai passé toute la journée à errer. Je suis triste, très triste, et ne peux me remettre des nouvelles reçues du Lessouto.

M. et Mme Coillard souffraient, en rentrant dans la vie européenne, des conventions sociales et mondaines. Après vingt années de travaux et de luttes pour la seule chose nécessaire, comment ne pas souffrir en voyant tant de vies où cette seule chose est mise à l'arrière-plan, si même une place lui est faite ? Comment, après s'être efforcés de vivre dans le vrai, eussent-ils pu s'accommoder à une vie de conventions ? Ainsi le luxe les frappe douloureusement et, dans un dîner où l'on objectait à Mme Coillard combien cette nouvelle mission serait coûteuse : « Mais je vois, dit-elle, sur cette table de quoi faire une bonne partie des frais de l'expédition. »

Depuis le commencement de février, Coillard parcourt tout le midi de la France, de l'ouest à l'est, de Bordeaux à Marseille.

« Je ne crois pas avoir répondu à votre aimable lettre, écrit-il de Mazamet (9 mai) à un ami, pasteur à Moudon (Suisse). Mais nous voyageons toujours, et je suis si occupé que, j'en suis sûr, vous n'aurez pas de peine à me pardonner. Le travail de vos jeunes filles nous a fait plus que du plaisir, il nous a fait du bien. Donc, à Moudon, il y a des personnes qui pensent à la mission du Zambèze et qui prient. Dieu les bénisse ! Remerciez-les de notre part et dites-leur de redoubler de zèle dans leurs prières pour nous.

« Voilà la paix signée au Lessouto. Dieu soit béni. Que de ruines matérielles, morales et spirituelles nous aurons à relever. Nous avons bien besoin qu'on prie pour nous. Le moment de notre départ n'est pas fixé. Il nous tarde d'être de nouveau en Afrique. Mais le Maître a encore quelque chose à nous faire faire en France, évidemment. Bien qu'un peu fatigués, nous jouissons pourtant, ma chère

femme et moi, d'une bonne santé, et nous pouvons voyager et parler pour lui. C'est un bien grand privilège, n'est-ce pas ?

« Que Dieu, chers amis, vous donne beaucoup de joie à son service! La joie de l'Éternel c'est votre force. »

Le samedi 28 mai 1881, Coillard arrive à Montpellier et il écrit dans son journal : « J'ai supplié qu'on me laissât un peu reposer. Je ne me souviens pas de m'être senti si épuisé et ma chère femme aussi. » Néanmoins, il faut qu'il parle. Il écrit au Comité :

Montpellier. 30 mai 1881.

« Vous m'aviez chargé, Messieurs, de visiter les églises de notre pays pour y réveiller, si possible, l'esprit apostolique. La tâche, à plus d'un égard, était immense. Il aurait fallu un apôtre pour l'accomplir dignement. Je dois constater avec tristesse, comme le résultat de nos observations et de notre expérience, que notre mission y est en général peu connue, et que, par conséquent, on s'y intéresse peu. Notre œuvre — il y a des exceptions — est à peu près sur le même pied que telle institution de bienfaisance pour laquelle on donne chichement, sans aucun sentiment de responsabilité; c'est moins l'œuvre des églises que des chrétiens individuellement. Elle rencontre encore de grandes préventions, même dans des centres importants, et on lui fait encore les mêmes objections qu'il y a cinquante ans. Ce sont là les ombres. Il y a aussi quelques traits de lumière.

« Sans présumer le moins du monde de nous-mêmes, nous sommes bien déterminés à poursuivre l'œuvre que nous avons commencée. Il nous revient que quelques amis sont impatients de nous voir reprendre le chemin de l'Afrique, puisque nous avons obtenu la somme demandée. Ils ont raison, si l'on veut faire échouer l'entreprise. Ce que

nous avons peut suffire pour commencer la mission, mais non pour la continuer. Il faut donc créer à tout prix des sources d'intérêt pour l'avenir. L'œuvre que nous faisons est une œuvre préparatoire indispensable et, dans la mesure du possible, nous sommes déterminés à la compléter, dussions-nous y consacrer une année.

« Il ne faut pas que la mission du Zambèze soit une question personnelle, la mission de M. Coillard : ce serait sa ruine. J'ajoute qu'aussi longtemps que le Comité ne se sera pas bien entendu avec mes collègues du Lessouto, il me répugnerait extrêmement d'assumer une si grande responsabilité et de fonder la mission du Zambèze. Avec eux et avec vous, je me sentirai fort. »

Marseille, 17 juin 1881.

« L'autre jour nous avons eu une très chaleureuse réunion de dames. On improvisa une collecte pour laquelle on n'était pas préparé. Au milieu de ces grandes dames se trouvaient aussi quelques pauvres femmes récemment converties au protestantisme par les réunions populaires. On ne leur offrit pas le sachet, ce qui les attrista. Elles vinrent, après la réunion, demander qu'on daignât accepter leur pite. Après ce que nous avons entendu aujourd'hui, disaient-elles, qu'on ne dise plus qu'il y a des femmes malheureuses à Marseille. »

En août, Coillard se rend en Italie, aux Vallées Vaudoises du Piémont; en septembre à Turin et à Milan; puis, par la Suisse (fin septembre), il revient dans le Montbéliard et dans le Berry.

25 octobre 1881. — A Foëcy. Raconté mon voyage. Mes émotions ont été vives et profondes.

29 octobre. — Qu'Asnières est donc triste!

En novembre, il parcourt tout le nord de la France ; et il conclut, ses courses en France étant à peu près terminées :

« C'est avec étonnement et tristesse que nous nous heurtons, à chaque pas, contre des préjugés que nous croyions dissipés depuis longtemps et qui ne sont égalés que par l'ignorance où l'on est de l'œuvre que nous accomplissons parmi les païens. Ce sont, à peu d'exceptions près, les riches qui dédaignent la lecture du *Journal des Missions* et se montrent les moins sympathiques, pour ne pas dire les plus hostiles, à notre mission du Zambèze. »

Coillard alla terminer l'année en Angleterre ; puis il revint encore en France, dans le Midi, à Cannes, Nice, Menton, et remonta par l'Ouest jusqu'au Havre. Il s'afflige de ce que ce ne sont pas les églises ni les chrétiens qui viennent à ses réunions et à ses séances, mais bien le grand public, et qu'ainsi on le traite, dans beaucoup d'endroits, en explorateur et non en missionnaire. Ainsi, il écrit, le 12 février 1882, de Caen :

« J'ai prêché le matin et nous avons eu notre réunion le soir : toujours le « grand public », ça ne manque pas. J'ai, dès l'abord, franchement déclaré que ce n'était pas comme voyageur, mais comme missionnaire que je parlais; personne n'est sorti, on m'a écouté patiemment. Mais, lorsqu'un des anciens alla se placer avec un sachet à la porte, ce fut le signal d'une débandade qui faillit devenir générale. »

Un épisode montre les aptitudes de Coillard évangéliste et comme il savait se plier aux circonstances, en tirer parti et joindre, à cette souplesse, une absolue fermeté. Au commencement de février 1882, il était appelé à Mer (Loir-et-Cher), où le pasteur avait organisé des réunions destinées aux libres-penseurs et à tout un public non religieux. Coillard arrive, on fait le programme de la

réunion. « Nous commencerons par une prière ? » dit-il. — « Non. » — « Par un cantique ? » — « Non. » C'eût été écarter d'emblée tout le public que l'on voulait plus spécialement atteindre. — « Qu'attendez-vous donc de moi ? » — « Parlez beaucoup de lions, enfoncez un clou spirituel. » Alors, Coillard raconta son expédition chez les Banyaïs, son char embourbé, sa femme menacée de mort, l'expédition cernée par une peuplade cruelle et hostile. Et, regardant le public bien en face, ce petit homme s'écria : « Et vous ? qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ? » Personne ne répondit, on aurait entendu tomber une aile de mouche. « Eh bien, moi, j'ai prié... et Dieu m'a exaucé ! » Le clou spirituel était enfoncé.

« Après une réunion à Rouen, mon mari, écrit Mme Coillard, a reçu une carte de M. l'abbé X..., vicaire à Notre-Dame, qui « assistait hier à la conférence de l'hôtel de ville, et qui présente à M. Coillard l'hommage de son respect, l'expression de toutes ses sympathies, et lui promet, si faible qu'il puisse être, le concours de ses prières ».

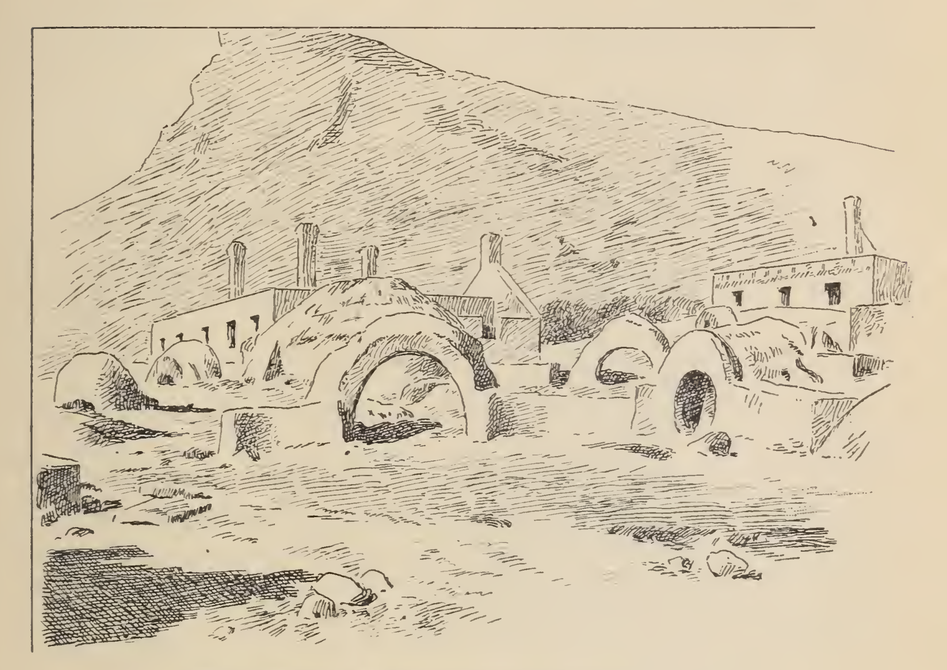
« J'avais remarqué, ajoute Coillard, la présence de plusieurs prêtres dans la salle, mais je ne m'attendais pas à cette marque de bienveillance de leur part. C'est ainsi que Dieu fait naître quelques fleurs sur notre passage, là où nous les attendions le moins. »

A la fin de février et au commencement de mars, il visite la Hollande et revient par la Belgique :

Bruxelles, 17 mars 1882.

« Je respire maintenant à la pensée que j'en ai fini avec les conférences. Elles se sont littéralement terminées par un « bouquet ». Notre réception à Anvers s'est faite dans toutes les règles et à Bruxelles aussi. A entendre les pavés qui nous pleuvaient sur la tête, je me suis demandé plus d'une fois si on jouait la comédie ou si on se méprenait sur

mon identité. Cependant, à Anvers, j'ai reçu un diplôme de membre de la Société de géographie et ma femme, aux acclamations de l'assemblée, un magnifique bouquet. Le roi aussi, dans l'entrevue de mardi, a été on ne peut plus aimable. Il avait étudié un peu ce qui me concerne et, sur



Léribé — Maison de Molapo détruite pendant la guerre des Fusils

plusieurs points, il désirait des renseignements pour ses propres expéditions. Tout cela ne nous a pas grandis. Ce n'est pas nous, mais c'est l'Afrique, c'est notre Société et notre protestantisme qu'on a honorés.

« Inutile de dire que je me sens fatigué et impatient de partir. Mon œuvre est terminée en Europe maintenant [1]. »

1. *J. M. E.*, 1882, p. 125.

De là, Coillard passa à Londres, vers le 20 mars, pour aller conférer avec le ministre et des membres du Parlement et plaider la cause des Bassoutos.

C'est à ce moment qu'un revirement se produisit dans la politique coloniale anglaise : « Tout fait supposer que, sous la direction miséricordieuse de Dieu, les démarches des missionnaires Coillard à Londres et Mabille au Cap entrèrent pour une part dans un changement d'attitude que la raison politique conseillait d'ailleurs [1]. »

Coillard revint à Paris, où il était au commencement d'avril 1882 :

« Nous sommes tout entiers dans les embarras de nos derniers préparatifs, nos places sont déjà prises à bord du *Grantully Castle* qui partira le 9 mai. Donc pas de temps à perdre, il faut penser un peu à tout et surtout tout activer. »

Le 18 avril, à l'Oratoire, avaient lieu les adieux de Coillard et de M. Frédéric Christol, qui partait avec lui comme aide-missionnaire.

Le 27 avril, Coillard assiste encore à l'assemblée annuelle de la Société des Missions; il y prend la parole [2]. Il indique les raisons qui, depuis son retour en Europe, lui ont donné l'assurance invincible que la mission du Zambèze est voulue de Dieu et qui lui permettent de dire, avec une pleine confiance :

Me voici pour cette œuvre et, puisque, à toute entreprise, il faut un homme qui en fasse son affaire, oui, je serai l'homme du Zambèze, avec les compagnons que Dieu m'a donnés et me donnera et, si je passe, si Christol passe, soyez assurés que l'œuvre se fera.

Coillard résume ainsi ces deux années de labeur incessant en Europe [3].

---

1. *J. M. E.*, 1882, p. 178.
2. *J. M. E.*, 1882, p. 206.
3. *Sur le Haut-Zambèze*, p. 85-86.

Il y a, dans des villes et dans des villages, des pasteurs qui poursuivent, sans joie et sans bénédiction, un ministère de luttes et de souffrances, engagés dans des rivalités de dénomination qui dessèchent l'âme, aigrissent l'esprit et cachent l'étendard royal sous des nuages de poussière. Ils étouffent eux-mêmes, ils n'ont pas de place au soleil; le cadre où ils se meuvent est trop étroit pour leur activité. Et pourtant, au delà des mers, nous leur montrons tout un monde avec des millions de créatures humaines qui périssent, faute de messagers de la bonne nouvelle. La science et le commerce ont leurs pionniers et leurs martyrs chaque jour en Afrique. Où sont les nôtres? O mon Dieu! quelle idée donnons-nous donc de ton service, que tant de rachetés le redoutent et que si peu nous envient?

Il nous fallait la grosse somme de 100 000 francs. Un ami anglais commença par nous en envoyer 25 000 et le reste se trouva peu à peu. Nous eûmes partout des preuves touchantes de libéralité. Là où j'avais lieu de croire qu'on se défiait de mon caractère d'étranger, je m'étais à peine tu que les dons affluaient; ailleurs les troncs de l'église débordaient; il y avait beaucoup de cuivre, c'est vrai, mais il y avait aussi de l'argent; ailleurs encore, c'étaient des parures que l'on avait mises dans la bourse. Mais ce qui nous émut non moins, ce furent ces pauvres, ces veuves qui donnaient leurs pites avec tant de joie! En Hollande et en Écosse, il se forma des comités pour maintenir et concentrer l'intérêt en faveur de la mission.

Les vocations de missionnaires, malheureusement, étaient plus rares. Ce n'est pas que les jeunes gens manquassent absolument de dévouement et d'enthousiasme; mais c'est qu'il y avait ici et là un père, une mère qui d'une haleine pouvait dire à Dieu : « Que ton règne vienne! » et à leurs fils : « Aussi longtemps que je vis, tu ne seras pas mis-

sionnaire, j'en mourrais de douleur. » Nous avions cependant conscience que c'était là aussi un temps de semailles, et, comme un gage de la future moisson, le Seigneur nous a accordé un collaborateur précieux en M. Christol.

Au moment de quitter l'Europe, Coillard adressa un message [1] aux églises et à leurs pasteurs :

Paris, 22 avril 1882.

« C'est un besoin de nos cœurs de vous dire un dernier adieu. En l'écrivant, ce triste mot d'adieu qui nous remplit d'une douloureuse émotion, nous revoyons, en pensée, tous nos voyages de ces deux dernières années. Toutes les localités que nous avons visitées, les églises qui nous ont accueillis, les visages de ceux qui nous ont comblés d'affection passent devant nous comme une vision. Nous n'oublions aucun des nombreux Béthel, ni aucun des bien-aimés qui, comme les anges à Jacob, nous ont communiqué de la part de Dieu des messages et des bénédictions.

« La voilà donc terminée, notre œuvre en Europe! Elle est devant Dieu et devant l'Église, avec toutes ses imperfections et ses misères. Elle me laisse à moi, je vous dois cette confession, le sentiment d'une profonde humiliation. Je pense à toutes ces occasions uniques qui m'ont été fournies pour glorifier mon Maître et pour édifier son peuple. Lui a su le secret de mon cœur et tous mes combats. Ma consolation pour le passé, ma force pour l'avenir, c'est qu'il veut bien, pour magnifier sa puissance, se servir des choses méprisables de ce monde et même de celles qui ne sont point. Il est salutaire de se voir diminuer,

---

1. *J. M. E.*, 1882, p. 163 et suiv. — *Sur le Haut-Zambèze*, p. 86 et suiv.

soi, mais lui croître, et de s'assurer que l'homme ne lui dérobe aucun rayon de sa gloire.

« A côté de ce sentiment-là, il en est un autre que je ne saurais taire, la reconnaissance. Nous l'emportons, et il revivra dans les déserts comme une source rafraîchissante, le souvenir de toute l'affection, de toutes les bontés dont vous nous avez comblés, de tout le bien que nous avons reçu.

« Pourquoi voudrait-on imposer au royaume de Jésus-Christ les frontières de notre pays ou les limites d'une localité ? *Excelsior !* chers amis, et plus haut nous nous élèverons, plus aussi disparaîtront les distances et les nationalités. Quand vous, frères bien-aimés et vénérés, aurez senti que l'œuvre de l'évangélisation du monde n'est pas pour l'Église un luxe, dont, à la rigueur, on peut se passer, mais un devoir, un apostolat que le Maître lui-même lui a confié et qu'elle ne peut méconnaître et négliger impunément, alors aussi vous sentirez que votre responsabilité personnelle y est directement engagée, vous remuerez vos troupeaux et provoquerez des vocations parmi vos jeunes gens.

« Pardonnez ma franchise; je ne voudrais froisser qui que ce soit par la rudesse de mon langage, ni poser devant vous et faire parade de modestie. Mes tournées en Europe sont terminées, et, quelle que soit l'opinion que l'on en ait, personne ne me refusera le témoignage d'avoir été de bonne volonté. Je me suis donné autant que je l'ai pu; j'ai visité les villages avec autant de sérieux que les grandes villes et ce n'est pas là que j'ai été le moins béni. J'ai tenu scrupuleusement tous mes engagements et jamais une indisposition ne m'a servi de prétexte pour m'y soustraire. J'ai fait taire mes sentiments personnels et j'ai parlé au grand public, quand il m'eût été plus doux de causer en famille avec ceux chez lesquels j'aurais voulu éveiller un intérêt durable pour notre œuvre.

« Mais noblesse oblige, et, en vous quittant, permettez-moi de vous le rappeler : vous vous êtes moralement compromis devant le public, et, après m'avoir patronné devant lui, vous n'oublierez pas l'œuvre que je vais faire loin de vous, dans l'Afrique intertropicale. Si jamais l'un de mes compagnons d'œuvre ou moi-même revenons parmi vous, vous nous accueillerez comme vos propres mandataires. Dès maintenant, vous suivrez notre entreprise à travers toutes les péripéties de son développement. Cela me consolera de ce que le voyageur ait été plus populaire que le missionnaire, ce dont j'ai souvent gémi.

« Chers amis, nous faisons une œuvre sérieuse, à laquelle nous avons foi. Je frémis en pensant que, pour la faire, nous faisons tant de bruit. Ce n'est pas ainsi que se construisait le temple de Jérusalem. Je prends ma bonne part du blâme dans ce qu'il a de mérité, et je demande instamment à mon Dieu la fidélité dans l'humilité. Redoutons de tirer parti de tout pour créer un enthousiasme éphémère. Travaillons, les uns et les autres, dans l'ombre et dans l'obscurité plus encore qu'en plein soleil.

« Au moment de tenter l'exécution des projets auxquels je vous ai associés, chers amis, je sens la responsabilité qui pèse sur moi. La critique est sur mes traces, vos espérances m'ont devancé, et je vais bientôt me trouver face à face avec la réalité des difficultés de tous genres. Mais le Maître est là et il m'appelle ; il sera ma lumière, ma délivrance et la force de ma vie. »

Il y eut encore des réunions en Angleterre :

« Je me sens presque à bout de forces. Je n'ai pas le temps de vous écrire, mais c'est par le télégraphe dont le

bureau est au ciel que vous recevrez tous nos affectueux messages. »

Le bateau partait de Londres le 9 mai. Mais M. et Mme Coillard allèrent s'embarquer à Dartmouth, d'où Coillard écrit à M. Alfred Bœgner :

12 mai 1882.

« Le *Grantully Castle* va bientôt lever l'ancre et, dans peu d'heures, les dernières côtes de l'Europe auront définitivement disparu. C'est le moment pour nous de nous cramponner aux promesses de notre Dieu et, quand tout nous quitte, que nous quittons tout, de serrer la main puissante qu'il nous tend et de fixer nos regards sur lui. Des membres de notre famille ont voulu nous accompagner jusqu'ici. C'est naturel. Mais je ne connais rien de plus douloureux que ces derniers adieux. Ils renouvellent tous les autres, mais ils nous placent aussi sur le seuil de l'éternité et il fait bon de se trouver là au commencement d'une nouvelle étape de la vie.

« Nous avons reçu, ces derniers temps, de nombreux messages d'affection et des vœux de toutes parts. Il nous a été absolument impossible de répondre à tous. Notre temps, à Londres, a vraiment été trop court pour ce que nous avions à faire. C'était un ouragan et pourtant nous avons pu, même au milieu de la plus grande agitation, entendre intérieurement la voix bien connue : Tais-toi, sois tranquille ; la paix soit avec vous.

« Malgré nos nombreuses occupations, il a fallu encore trouver du temps pour des *meetings*. Mais que de bénédictions nous y avons recueillies ! Chacun a eu les siennes. La réunion de prière d'Aldersgate street a été un écho de la rue Roquépine. Je ne parle pas des autres. Celle de

Mildmay a été pour nous un Élim. Un grand nombre d'amis s'y trouvaient rassemblés non pour entendre des discours, mais pour prier. C'est une de ces réunions qu'on n'oublie jamais. Oh ! que l'œuvre de Dieu doit vous être chère à vous, bien-aimés, et à nos amis de Londres, pour que vous nous portiez et nous entouriez comme d'un rempart par vos prières ! »

Le lendemain, Coillard écrit à bord :

« La France, l'Angleterre, l'Europe, notre mission de deux ans, sont loin derrière nous et nous nous avançons rapidement vers l'Afrique et le Zambèze. En attendant, nous bénissons Dieu du temps de répit, de repos et de recueillement que nous allons passer sur les grandes eaux. Nous n'y serons pas oisifs, j'espère, car il paraîtrait que le Seigneur nous a préparé une œuvre à faire. »

Puis encore, deux jours après :

« Nous voici donc labourant les grandes eaux, et avec une telle vitesse que nous avons déjà parcouru plus de 640 milles depuis Dartmouth et qu'après-demain matin nous serons à Madère. Comparé à mon voyage d'il y a vingt-cinq ans, celui-ci est une fuite. Nous rencontrons, à chaque instant, des voiliers qui semblent se balancer au gré des vagues et soupirer après une bouffée de vent pour enfler leurs voiles. Nous avons pitié d'eux, nous leur envoyons une salutation et passons outre. Les vapeurs même qui se trouvent sur notre route semblent arrêter leur haleine pour nous regarder passer. On dirait que notre navire sent qu'il porte de précieuses missions pour le noir continent. Il nous berce si doucement. Les vagues se

calment devant lui. Jamais voyage n'a eu de si beaux commencements.

Notre maladie, à ma femme et à moi, c'est le sommeil. Nous nous endormons en lisant, en écrivant, presque en mangeant et à toute heure de la journée. Je crois que je ne serai pas satisfait tant que je n'aurai pas dormi vingt-quatre heures, sans interruption. Je me sens ou plutôt nous nous sentons plus fatigués que jamais. Mais ce n'est pas le sentiment de la fatigue que nous emportons d'Europe, non — et j'espère que c'est bien la dernière fois que j'en parle — c'est le souvenir de l'affection dont on nous a entourés. J'avais un seul regret, celui de n'avoir pas revu le vénérable vétéran d'Afrique, notre ami M. Moffat, bien qu'il demeurât tout près de nous. Et voilà que nous le rencontrons dans le train qui nous emportait vers Dartmouth. A la station, parmi les amis qui étaient venus nous dire adieu, la France était aussi représentée.

« En arrivant à Dartmouth, un lieu ravissant, ce qui nous frappa ce fut d'abord le *Grantully*, une masse énorme, mais élégante; ce fut aussi un voilier qu'un vapeur avait, quelques heures auparavant, endommagé et qui avait eu juste le temps d'entrer dans la Dart pour y sombrer. Venu de Norvège, il allait en Amérique et il était là, à côté de nous, la coque presque entièrement submergée, mais avec tous ses agrès et même ses voiles déployées et gonflées. Quel triste spectacle et comme cela nous poussait près du Seigneur! »

A bord du *Grantully Castle*, dimanche 21 mai 1882.

« Jusqu'ici le Seigneur nous a donné un voyage des plus prospères. Nos amis Christol vont bien et nous sommes heureux ensemble. Tous les matins, nous avons à l'entre-

pont un culte public très bien suivi. Le soir, nous faisons le culte en français dans notre cabine.

« A l'heure où je vous écris, nous approchons de la ligne, je vous laisse à deviner s'il fait chaud. La mer est calme, mais ses sourds gonflements n'en sont que plus désagréables. Ajoutez à cela des pluies équatoriales alternant avec un soleil comme on n'en trouve nulle part ailleurs, et vous comprendrez que notre vie n'est pas précisément des plus confortables à présent. Bon nombre de passagers sont indisposés. Je devais prêcher ce matin, mais c'est tout ce qu'on a pu faire que de lire la liturgie; notre service sera ce soir sur le pont, si le temps le permet.

« Et pourtant, à chaque pas, même ici, nous trouvons des bénédictions. Il y a vingt-cinq ans, je voguais dans ces parages sur un voilier, un magnifique bâtiment, le *Trafalgar*. Nous eûmes six jours de calme plat. Nous étions rationnés à deux verres d'eau par jour. Aujourd'hui nous sommes emportés par la vapeur à travers cet océan huileux à une vitesse de 330 milles par jour, entourés de confort, dans le plus beau bateau de la compagnie.

« Oh! comme nos cœurs volent vers notre chère Afrique! Par la pensée nous y sommes depuis longtemps. A bord on s'est souvenu des vieilles coutumes des marins et, par respect pour le dimanche, c'est hier que Neptune et son conseil sont sortis de leurs domaines pour une visite, à l'occasion du passage de la ligne. Il y a eu des feux d'artifice. Ce qui m'a le plus frappé, c'est une lumière de sauvetage, une boîte de produits chimiques qui s'allume au contact de l'eau. Dans le cas où, de nuit, un homme tombé à la mer, on attache la boîte à une bouée et à un câble, afin que le malheureux et ceux qui sont dans le bateau de sauvetage puissent voir le moyen de salut.

« Rien de plus saisissant que de voir cette lumière briller

d'un vif éclat et sauter sur la crête des vagues. Pendant près de vingt minutes nous la contemplâmes, qui disparaissait pour reparaître de nouveau. Bel emblème du salut!

« Nos moyens de grâce sont beaucoup, mais ils ne sont rien sans LUI qui est la lumière. »

Et maintenant, laissons M. et Mme Coillard voguer vers l'Afrique. Elle, elle s'est donnée à l'œuvre aussi bien que lui; elle avait dit, en entrevoyant la possibilité de son départ pour l'Afrique : « Quand je partirai, je ne reviendrai pas, » excluant par ces paroles, non un congé temporaire, mais un retour définitif; elle était une de ces natures entières qui, lorsqu'elles se donnent, ne se donnent pas à demi; elle voulait le sacrifice le plus complet : « Au Zambèze il y a tout à faire », disait-elle. Elle était pleinement d'accord avec son mari. Quand elle était partie, en 1860, c'était vers un avenir tout fait d'inconnu qu'elle voguait; maintenant, si l'inconnu était moins grand, l'avenir devait lui sembler non moins redoutable.

Quant à lui, il nous semble le voir sur l'avant du navire, le regard perdu à l'horizon, cherchant à discerner l'approche du continent noir.

Le Maître est là, Coillard, il t'appelle; il a été, il est et il sera, jusqu'à la fin, ta lumière, ta délivrance et la force de ta vie!

TABLE DES ILLUSTRATIONS

*

CARTES

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

GUERRE ET EXPULSION

1865-1866

CHAPITRE IV

A NATAL

1867-1868

CHAPITRE V

A LÉRIBÉ ET A MOTITO

1868-1871

CHAPITRE VI

A LÉRIBÉ

1869-1871

CHAPITRE VII

A LÉRIBÉ

1871-1874

CHAPITRE VIII

A LÉRIBÉ ET A KING-WILLIAMSTOWN

1875

CHAPITRE IX

A LÉRIBÉ

1876-1877

CHAPITRE X

EN ROUTE POUR LE PAYS DES BANYAÏS

1877

CHAPITRE XI

EN ROUTE POUR LE PAYS DES BANYAÏS

(*Suite*)

1877

CHAPITRE XII

CHEZ LES BANYAÏS

1877

CHAPITRE XIII

CHEZ LOBENGOULA ET CHEZ KHAMA

1877-1878

CHAPITRE XIV

AU ZAMBÈZE

1878

CHAPITRE XV

RETOUR AU LESSOUTO

1878-1879

CHAPITRE XVI

EN EUROPE

1880

CHAPITRE XVII

EN EUROPE

(*Suite*)

1880-1882

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie

AFRIQUE SUD ORIENTALE

Echelle 1: 7 000 000

00 0 100 200 300 kil

M. Chesneau

20 25 30

15 20 25 30

Kakengui
Zambèze
Lénlui
Naliélé
Nalolo
BAROTSIS
Kafoué
Séchéke
Mparira
Zambèze
Linyanti
Lechoma
Pandamatenga
Déka
Tchobé
Kouando
Loangoua
LAC NYASSA
L. CHIROUA
Zambèze
MACHONAS
Inyati
Shiloh
MATÉBÉLÉS
Boulouwayo
Nyanikoé
Masonda
BANYAIS
Hope Fountain
M^t. Bohou
Sabi
Sofala
LINGAMI
GRAND MAKARIKARI
ROY^ME DE KHAMA
Tati
Chachi
BANYAIS
Limpopo
BAMANGOUATOS
BECHUANALAND
Séléka
Goedgedacht
Zoutpansberg
Blauberg
Valdézia
Chochong (Mangouato)
PAYS D'UMZILA
AFRIQUE ORIENTALE PORTUGAISE
DÉSERT DE KALAHARI
Tropique du Capricorne
ROY^ME DE SÉCHÉLÉ
SPELONKEN
Mochache
Marabastad
RAPÉDIS
Olifant
Kolobeng
TRANSVAAL
Drakensberg
Prétoria
Lourenço Marquès
B. DELAGOA
Potchefstroom
Heidelberg
Vaal
Motito
Klerksdorp
Mamousa
Kourouman
Kronstad
ÉTAT LIBRE D'ORANGE
Bethléem
Harrismith
Winburg
Witzies Hoek
Kimberley
NATAL
Léribé
Mont aux Sources
Bloemfontein
Thaba-Ntchou
Thaba-Bossiou
Hermansburg
Orange
Morija
LESSOUTO
Inanda
Verulam
Pietermaritzburg
Durban
Mofeteng
Siphiring
Smithfield
Ifoumi
Amazimtoti
Béthulie
Carmel
Matatiélé
Efafa
Burghersdorp
COLONIE DU CAP
S^t. Augustin
Queenstown
Kei
King Williamstown
East London
Wellington
Le Cap
Stellenbosch
Port Elizabeth
OCÉAN INDIEN


Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 01040 2032